Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/mercure-de-france-1890_july-september-1896_19

MERCVRE DE FRANCE

TOME DIX-NEUVIEME

Juillet-Septembre 1896

Juillet-Septembre. — Tome XIX

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(*Série Moderne*)

PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ SAINT-GERMAIN, XV

—

M DCCC XCVI

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Vaduz
1965

Printed in the United States of America

EMILE ZOLA

La vieille cité de gloire obstinée dans sa pourpre.
(*Rome*, par Emile Zola, p. 631.)

M. Emile Zola, qui ne ressemble guère aux alertes écrivains du dix-huitième siècle, mais se plaît quelquefois à laisser surprendre sa familiarité avec les livres et les esprits que l'on croirait les plus étrangers à sa puissante et studieuse imagination, empruntait récemment de Chamfort — sans avoir la pédanterie de citer et d'enlever au lecteur le délicat plaisir de comprendre le jeu discret de l'allusion — cette excellente façon de dire que, pour s'assurer contre les vilenies de la critique, l'homme de lettres destiné à devenir célèbre devait, chaque matin, avaler un crapaud. Lui-même, à l'en croire, aurait accoutumé d'en dévorer plusieurs quotidiennement, sans que jamais ce régal batrachoïde lui fît défaut, tant ceux que l'on appelle à tort « les jeunes » s'obstinent à l'en pourvoir avec libéralité, alors qu'il leur serait bien plus expédient de culbuter les filles dans les champs de blé. Il faut convenir en effet que peu d'auteurs ont été, à leurs débuts, attaqués avec plus de violence, d'injustice et d'ineptie que M. Emile Zola ; mais il conservait l'imperturbable calme d'un robuste pachyderme, et c'est seulement plus tard, quand il fut parvenu à la gloire et sacrifia sur les autels des Kharites académiques le phallus peut-être anormal de Buteau, que les moindres piqûres l'irritèrent ; les moineaux becquetant les grappes d'automne lui devinrent des vautours acharnés et l'effleurement d'une sagette égala pour sa peau dolente le coup de lance au

flanc du Nazaréen, tant que sans doute dans les futures éditions du *Rêve* il se représentera lui-même parmi les martyrs de la Légende Dorée, à moins qu'il ne préfère se dire la réincarnation surnaturelle de Prometheus ou de Jésus-Christ. Mais pour n'être point entièrement d'accord avec lui touchant sa divinité, on peut fort bien reconnaître néanmoins qu'avoir édifié une œuvre aussi vaste que la sienne mérite, envers qui la conçut et l'exécuta avec une patience de buffle méthodique, non pas un culte fétichiste convenable pour des Boschimans, mais l'admiration consciente et par suite mêlée de réserves, parfois graves, qui sied à des hommes libérés de tous les rites et de toutes les liturgies. On ne trouvera donc ici ni le fanatisme iconoclaste, en même temps sournois et grossier, de M. Gaston Deschamps, ni l'inquiète et touchante piété de M. Paul Alexis.

Si un livre doit être jugé en lui-même, comme un acte accompli de l'activité mentale et non point par les intentions virtuelles qui s'y peuvent rencontrer, c'est cependant montrer une sage et profitable impartialité que de rechercher ce que voulut faire l'écrivain. Il faudrait même peut-être lui concéder comme acquis et hors de discussion les principes essentiels de sa pensée et constater simplement si le résultat équivaut à l'effort annoncé, ou si au contraire il s'est, de bonne foi, mépris sur ses forces. M. Emile Zola paraît avoir, en un curieux épisode de *Rome*, révélé à qui sait lire quelle fut sa très haute et très honorable ambition et de quelle manière il aimerait qu'on l'appréciât. Le principal personnage du roman, l'abbé Pierre Froment. visite la Chapelle Sixtine en compagnie de Narcisse Habert, attaché d'ambassade, esthète « d'une distinction un peu étudiée ». L'abbé « dans un grand coup en plein cerveau et en plein cœur » est « pris tout entier par le génie surhumain de Michel-Ange ». Tout s'évanouit, il ne voit que l'œuvre prodigieuse, où le maître solitaire et farouche a passé quatre années et demie de réclusion héroïque. « La vie, c'était la vie qui éclatait, qui

triomphait, une vie énorme et pullulante, un miracle de vie réalisé par une main unique, qui apportait le don suprême, la simplicité dans la force. » Narcisse Habert, pendant ce temps, s'est abîmé dans la contemplation, pour lui quotidienne, des trois fresques de Botticelli; il ne considère Michel-Ange que comme un maçon : « Un maçon, et si vous voulez, oui ! un maçon colossal, mais pas davantage ! Et inconsciemment, chez lui, dans ce cerveau de moderne las, compliqué, gâté par la recherche de l'original et du rare éclatait la haine fatale de la santé, de la force, de la puissance. » Puis Narcisse conduit Pierre aux Loges devant le travail d'élèves exécuté d'après les cartons qu'a laissés Raphaël. « Jamais il n'avait mieux compris que le génie est tout, que lorsqu'il disparaît, l'école sombre. L'homme de génie résume l'époque, donne, à une heure de la civilisation, toute la sève du sol social, qui reste ensuite épuisé, parfois pour des siècles. » Il y aurait peut-être un peu de méchanceté à prétendre qu'en ces dernières lignes M. Emile Zola ait pensé à lui-même ; mais le symbolisme du fragment précédent s'élucide sans peine : voilà longtemps que le viril auteur de la *Terre* s'est déclaré « amant de la vie », et il ne lui déplut point que les *Rougon Macquart* fussent comparés à une série de fresques d'où seraient absents toutefois Jéhovah, les Prophètes et les Sibylles et où le souvenir même du Fils de Dieu n'est évoqué qu'en une pochade plutôt fâcheuse.

De fait, souvent l'œuvre exécutée fut égale au désir du créateur ; d'autres fois, au contraire, M. Emile Zola justifia la dure parole de Narcisse Habert ; il se voulut Michel-Ange et ne fut qu'un maçon gâchant le plâtre avec fébrilité et enchâssant dans un beton compact les larges blocs de marbre, chargés d'inscriptions héroïques et triomphales et les plus vulgaires liais. Il semble, en son récent roman avoir donné une preuve nouvelle de sa double nature, et je crois bien que du vaste édifice livresque qu'il osa rêver plusieurs parties furent abandonnées au goujat maladroit qui vit en

lui, dans une étrange et presque monstrueuse union psychologique, avec un très puissant, voire génial, artiste. Comme ailleurs les événements s'ordonnèrent et les personnages agirent pour son cerveau selon les lois implacables de l'hérédité, ici une sorte d'atavisme historique, la survivance dans la Rome moderne de tout un passé fastueux et dur, de tant de siècles souverains et dominateurs des races vaincues par l'épée, asservies aux formules d'un droit plus vieux et plus mort dans les âmes actuelles que le christianisme même, et l'impossibilité que, sur un sol hanté pour jamais de si impérieux fantômes, il naisse une forme nouvelle de la pensée humaine en son expression supérieure, telle est l'idée directrice qui devait vivifier l'œuvre entière. Cardinaux souples ou intraitables, survivants de la résurrection italienne, financiers et spéculateurs en folie de bâtisses neuves, peuple misérable et fier du Transtévère, anarchistes inattendus et incohérents, les personnages de premier plan et les comparses portent tous ce pesant fardeau des gloires abolies; ils en sont écrasés à périr, mais ne peuvent concevoir la cité par excellence que comme la tête même du monde, la reine des reines, trônant dans la pourpre des empereurs ou des pontifes ou proclamant aux hommes enfin affranchis, après avoir été purifiée par la tempête des incendies, le verbe nouveau de la liberté universelle. Qu'importe ici l'abbé Pierre Froment et la défense qu'il vient tenter auprès du Pape d'un livre soumis à l'index où il a exposé les principes assez vagues du socialisme chrétien? Il n'est qu'un prétexte à illustrer cette fatalité héréditaire, que ses rencontres diverses avec les hommes et les monuments lui font comprendre si tard. Partout la ville de formidable autocratie l'obsède, depuis l'aube mensongère où elle lui apparaît presque immatérielle et capable d'une jeunesse neuve, jusqu'à cette vision finale où elle s'évanouit dans la détresse nocturne et s'évoque telle qu'elle deviendra, après des siècles encore: quelque ruine oubliée, envahie par les arbres et les hautes herbes, quand le mystérieux

mouvement qui entraîne l'humanité vers l'Est aura emporté, au-delà de l'Atlantique, les peuples des jours futurs. Peu à peu cependant, au cours de ces multiples et nécessaires descriptions, Rome s'est dressée en toute sa gloire païenne, impériale et juridique ; et une anxiété demeure, le livre fermé, que cette terrible et haissable créature de pierre et de rêve doive s'anéantir dans l'abîme des heures prochaines, pour que les hommes, libres de son antique tyrannie, secouent de leurs épaules redressées le lourd manteau d'oppression tramé par les Césars, les papes et les préteurs, et chantent, en face du ciel plus clément, l'hymne des joies durement conquises.

Telle est la fresque puissante que M. Emile Zola se proposa d'exécuter ; nombre de morceaux sont dignes d'y faire figure ; mais l'ensemble ne satisfait pas entièrement, parce que l'auteur, pour des motifs que l'on essaiera d'indiquer, n'a pas toujours exprimé sa pensée sans aucune réticence, comme jadis, en une belle lumière de totale probité, et peut-être aussi parce que le mode de travail qu'il a de tout temps employé est contradictoire de son imagination, quoiqu'il en veuille, démesurée et romantique. Autrefois il tint à l'égard du public la seule attitude qui convienne à l'écrivain : il s'avoua en toute sa nudité brutale, et s'il fut légitime de discuter la conception particulière qu'il eut de l'art, son intégrité intellectuelle lui valut l'estime de tous. Depuis, à peu près vers l'époque où parut le *Rêve*, une fâcheuse évolution se fit en lui, par l'inexplicable faiblesse d'un lutteur que l'on eût cru incapable de fatigue. Il ne se satisfit plus de la gloire et la gloriole le séduisit : il voulut plaire aux âmes des académiciens, des militaires et des boutiquiers et désormais, en chacune de ses œuvres, laissa à l'état de larves embryonnaires des personnages et des épisodes qui eussent, ailleurs, été appelés au grand soleil de la vie (1). Le même désir d'allicier la tourbe juste-

(1) Cf. dans *Lourdes*, l'épisode de M. Volmar pour qui le pèlerinage est un prétexte à passionnées entrevues amoureuses ; M. E. Z. n'au-

milieu qui lui fit admirer, parce que c'était une opinion bienséante, M. Dumas fils, naguère férocement mordu et injurier, sans aucune raison, Villiers de l'Isle-Adam et Jules Laforgue, l'incita à adopter dans la *Débâcle* une théorie de la guerre, bien française, empruntée à M. Louis-Adolphe Thiers en son *Histoire du Consulat et de l'Empire* et à punir de sa mésestime les fédérés que l'autre avait, avec une si ferme bienveillance, trucidés ou déportés. Diplomaties qui restent vaines, puisque, à la honte de cette société, l'Académie préfère à l'écrivain, même repentant, les personnes les plus étrangères aux lettres. Dans *Rome*, au lieu de se contenter du passage, fort beau en soi et l'une des pages maîtresses du livre, où le pape glisse silencieusement dans les jardins du Vatican entre les statues antiques étalant leur glorieuse nudité, parmi « les têtes colossales de Jupiter, les torses d'Hercule et les Antinoüs aux hanches équivoques », M. Emile Zola n'aurait point manqué d'introduire quelque prêtre de chair ardente et douloureuse, forniquant à l'ombre des basiliques. Il n'eût point alors éludé le péril et inventé cette théâtrale histoire d'amour de Dario et de Benedetta. Son Pierre Froment même aurait eu l'âme fougueuse de Savonarole ou de Luther ; il n'aurait pas répété le bêlement lamentable des néo-chrétiens, moutonnant vers la bergerie de M. de Vogüé : et d'autres âmes de révoltés auraient surgi, avec des paroles de haine et de menace, pour affirmer l'irréductible antagonisme d'un passé qui ne veut point mourir et des fossoyeurs têtus qui le poussent à la tombe et jetteront demain sur sa charogne les suprêmes pelletées de terre. Cette sollicitude à donner aux cervelles bourgeoises la pâture qui leur est idoine se montrera jusqu'en de menus détails de composition ou d'écriture : les Jésuites sont fort maltraités et les Dominicains couronnés

rait pas manqué, il y a quinze ans de le développer comme il était nécessaire, pour accuser l'antithèse de la sainte sensualité et de l'ascétisme chrétien ; il est traité furtivement et, dirait-on, à regret, en quelques pages.

de toutes les fleurs ; le vétéran de l'indépendance italienne Orlando ne saurait s'appeler, à cinq ou six reprises en trois pages, autrement que « le vieux lion », de même que le peuple est déclaré « le grand muet » et l'Allemagne « la terre classique du socialisme ». La niaiserie volontaire des épithètes touche en effet la vanité des innombrables mufles qui se flattent, à de telles lectures, de pouvoir écrire, eux aussi, puisqu'ils n'énonceraient point autrement leur personnelle et ignominieuse pensée.

D'autre part le procédé même de M. Emile Zola, qui se décèle ici plus manifestement encore qu'en d'autres livres, nuit beaucoup à l'impression qu'il voudrait produire. Sous prétexte de science et d'exactitude, il utilise non seulement ses propres visions, toujours amples et belles, mais un ramas de documents quelconques, qu'il lui advient de faire passer tels quels dans sa prose. Aussi lui put-on reprocher d'avoir fait appel à des livres de seconde main, au lieu de lire l'Abbé Duchesne ou le commandeur de Rossi. Comme il lui fallut travailler hâtivement, à propos d'une ville qu'il ne connaissait pas, comme Paris, en toute son existence secrète, et d'idées peu familières à ses habitudes d'esprit, il donna à sourire quand, voulant marquer l'irréconciliable hostilité de l'Eglise Latine et des Eglises orientales, il crut le sacre de Charlemagne postérieur au schisme de Photius. On ne semble pas cependant s'être aperçu qu'il eut au moins, avant de faire *Rome*, une excellente lecture : les *Promenades dans Rome* de Stendhal. Sans doute, la ville a changé singulièrement depuis 1829 : mais ces notes si précieuses en leur concision, ces courts chefs-d'œuvre d'impressionnisme demeurent une autorité considérable. C'est à ce titre que quelques-unes se sont imposées à lui avec un caractère d'obsession : impossibilité logique qu'il y ait à Rome des églises gothiques, rôle du poison dans la société italienne, farouche antipathie des papes et des camerlingues, cérémonie funèbre où ceux-ci frappent d'un marteau le front du pontife

mort en l'appelant par son nom (1), caractère antique des Transtévérins dans la physionomie et dans l'énergie morale : autant de pensées stendhaliennes que l'on retrouve dans *Rome*. Il n'est pas jusqu'à l'épisode du comte Prada, dont le mariage est rompu en cour de Rome pour cause d'impuissance au moment où sa maîtresse, officiellement connue à ce titre, va accoucher, qui ne soit annoncé par ces lignes d'Henry Beyle : « Les autorités françaises furent obligées de prononcer la dissolution du mariage d'un jeune Romain prétendu incapable et qui huit jours après épousa sa maîtresse dont il avait trois enfants. » (*Promenades dans Rome* I. p. 347.)

Il fallait indiquer ainsi quelques-unes des sources de M. Emile Zola, non pour le vain plaisir de renouveler l'accusation de plagiat. Cela fut pour montrer comment chez lui la manière de mettre en œuvre l'idée primitive gâte très souvent cette idée même. Dans le passage déjà mentionné, consacré à la gloire de Michel-Ange, l'auteur admire que le peintre ait tout tiré de sa propre substance, qu'il n'ait voulu « ni marbriers, ni bronziers, ni doreurs, ni aucun autre corps d'état » ; et qu'il ait fait ainsi jaillir la vie. C'est qu'en effet, il n'y a, à vrai dire, de science que de la mort : tout ce qui continue à devenir et n'a pas pris la forme definitive du tombeau échappe à la connaissance déterminée et précise et ne se peut exprimer que par l'émotion artistique, seule vivante et compréhensive. Pour avoir fait appel, en vertu d'une théorie esthétique fort contestable, au verbe immobilisé et devenu ainsi comme silencieux de lèvres mortes, M. Emile Zola a cessé parfois de créér la vie, et dans son œuvre, qui honore, après tout, les lettres françaises, d'admirables organismes, prodigieux de santé, de jeunesse et de force s'épanouissent étrangement à côté d'embryons mort-nés.

PIERRE QUILLARD.

(1) M. E. Z. a été tellement émerveillé de ce rite, rappelé par Stendhal d'après une lettre du président des Brosses, qu'il en a fait de ces petits *leitmotive* ou il excelle et qu'il répète presque textuellement (p. 642 et 692).

LA TRAGÉDIE DE L'HOMME

NOTICE

Ce fut pour la Hongrie une période bien douloureuse que celle qui suivit sa tentative avortée d'émancipation politique en 1848. Autant les espérances avaient été vives, autant la déception fut amère. Accablée par l'alliance de la Russie et de l'Autriche, la Hongrie subit, durant près de vingt années, un régime oppressif qui s'efforça d'y étouffer toute vie nationale. Tous ceux qui, par leurs écrits ou par leurs actes, avaient participé à l'insurrection, payèrent de leur tête leur généreux enthousiasme, ou bien furent exilés, emprisonnés, pour le moins contraints à garder une prudente réserve. C'est sous l'empire de ses désillusions patriotiques, comme aussi de ses épreuves domestiques, que Madach composa son drame philosophique *La Tragédie de l'Homme*.

Emerich Madach naquit le 21 janvier 1823 à Also-Sztregova, dans le comitat de Néograd. Il appartenait à une famille d'ancienne noblesse. Il perdit son père de bonne heure et vécut dans le calme et la solitude auprès de sa mère, femme fort intelligente, pour laquelle il eut toujours la plus vive affection. A la fin de sa treizième année, il alla terminer ses études à l'université de Pesth, puis revint dans son pays natal, où son libéralisme, la fermeté de son caractère et sa parole ardente lui acquirent la considération générale et une grande influence, mais il ne voulut accepter aucun des emplois qui lui furent offerts. Encore enfant, il s'était essayé dans une feuille hebdomadaire écrite pour ses colocataires : « Literaturai Keverés » (Pot-pourri littéraire). En 1840, il fit imprimer un petit volume

d'histoires : « Lantvirarok », destinées à un cercle d'amis. De 1843 à 1848, il composa des poésies lyriques, des nouvelles, des dissertations esthétiques, qui parurent dans des revues ; avec son ami Paul de Szontagh, sous le voile de l'anonyme, une brochure satirique : « Négradi képcsarnok » (Types de Néograd) ; une parodie : « Le Civilisateur » ; des drames, etc. Il écrivit aussi, sous un pseudonyme, dans les journaux de Pesth, des articles de fond très appréciés sur les plus importantes questions du jour.

La révolution de 1848 le trouva aux prises avec une grave maladie. Aussi bien, porté par nature à la rêverie et à la méditation, un role actif ne lui convenait pas. Ces événements ne produisirent pas moins sur lui un rude contre-coup. Non seulement son patriotisme et ses convictions libérales souffrirent cruellement de la défaite de ses concitoyens et de la réaction violente qui en fut la conséquence, mais il fut frappé dans ses plus chères affections. Malgré un édit qui assimilait ce fait à un crime de haute trahison, il avait donné asile sur sa terre à un proscrit. Il fut pendant la nuit arraché à sa famille et incarcéré à Presbourg, puis à Pesth. Quand, un an après, il fut remis en liberté (août 1853), il accourut tout joyeux de revoir les siens. Hélas ! son foyer était vide ; sa jeune femme, qu'il aimait tendrement, s'était enfuie avec son séducteur, abandonnant ses enfants.

Etourdi, anéanti d'abord par la douleur, Madach traversa une crise effrayante. Son système nerveux tout entier fut ébranlé ; son imagination, encore surexcitée par l'isolement auquel il se condamna au milieu de ses montagnes, se plut à lui retracer, en des tableaux d'une lugubre lubricité que ses vers nous ont conservés, ce que sa propre situation avait à la fois d'horrible et de ridicule. Dans son délire, il se représentait les ébats de l'épouse coupable et de son amant sur la couche conjugale, tandis que le mari trompé surgit du tombeau la nuit, tire doucement les rideaux de sa main cadavérique, et, « les yeux pleins de flamme, pèse sur

le sein sans défense, jusqu'à ce qu'elle s'affaisse muette et sans connaissance ».

Peu à peu, le poète reprit son équilibre ; il se plongea dans l'étude de la philosophie et de l'histoire ; le temps, ses croyances religieuses, la poésie aidant, rendirent quelque calme à son esprit, mais son âme resta éternellement assombrie. C'est alors qu'il composa *La Tragédie de l'Homme*, qui fut achevé en mars 1860.

A cette époque, l'Autriche, vaincue à Magenta et à Solférino, comprenant l'urgence de donner quelque satisfaction aux aspirations nationales des divers peuples de la monarchie, se relâchait du système centralisateur et absolutiste qu'elle avait appliqué jusque-là. La Hongrie obtenait le droit de se faire représenter dans le Parlement de Vienne. Mais la diète hongroise rejeta cette concession insuffisante. Madach, que ses concitoyens avaient arraché à sa retraite et élu pour leur député, prononça, à cette occasion, le 28 mai 1861, un discours qui fit sensation.

L'attention publique était attirée dans le même temps sur le poète. Dans une séance de la société littéraire *Kisfaludy*, le poète Jean Arany avait lu quelques fragments de *La Tragédie de l'Homme*. La compagnie en vota immédiatement la publication et admit l'auteur au nombre de ses membres. Le même honneur lui fut accordé par l'Académie des Sciences. La critique et le public ratifièrent unanimement ce choix. D'un coup, Madach atteignit à la gloire, mais il n'en jouit pas longtemps : une maladie de cœur l'emporta le 5 octobre 1864. Il n'avait pas quarante-deux ans.

Depuis cette œuvre, il avait composé quelques poésies lyriques et satiriques, une tragédie : « Moïse », et un fragment : « Tündéralom » (Rêve de fées), qui devait être comme l'antithèse enjouée de *La Tragédie de l'Homme*.

Jamais, croyons-nous, l'éternelle plainte humaine n'a retenti en accents plus poignants que sous la forme impersonnelle de l'œuvre dont nous donnons ci-après la traduction. On sent que l'au-

teur l'a écrite avec ses larmes et le sang de son cœur. Par contre, le cri d'angoisse qui s'échappe sans interruption de ces deux cents pages résonne d'autant plus profondément en nous que le poète y a fait une plus complète abstraction de son individualité, dissimulé au plus intime de son être ses douleurs égoïstes et nationales : par quoi l'œuvre pessimiste de Madach est unique dans la littérature hongroise, et peut-être aussi dans la littérature universelle.

Les Allemands l'ont comparée à *Faust*. L'analogie est incontestable ; mais on pourrait appliquer à *La Tragédie de l'Homme* ce que Gœthe lui-même dit du *Manfred* de Byron : « Ce poète bi-» zarre et génial s'est assimilé mon Faust et en a » tiré en hypocondriaque la nourriture la plus bi-» zarre. Il a utilisé d'une façon originale les motifs » qui convenaient à son dessein, de façon qu'il n'y » a plus rien de semblable, et c'est précisément ce » qui fait que je ne saurais admirer assez son génie. » Cette transformation porte à tel point sur l'en-» semble que l'on pourrait, sur ce sujet et à propos » de l'analogie avec le modèle, faire des leçons du » plus haut intérêt... »

La conclusion du poème hongrois, comme celle de *Faust,* est harmonieuse et apaisante. D'ailleurs, le Créateur n'a jamais abandonné sa créature. Dans chacune des phases de son terrible duel avec sa destinée, l'homme, vaincu, est-il sur le point de renoncer à la lutte : Dieu a mis en lui la flamme de l'enthousiasme qui le pousse à tenter un nouvel effort, et, à ses côtés, la femme, qui, de sa douce main, essuie la sueur de son front et adoucit l'amertume de la vie par le pouvoir magique de l'amour. A la fin, quand il a épuisé le néant de toutes choses et que, debout au bord du gouffre, au milieu des ruines amoncelées, il va s'y précipiter, Dieu apparaît de nouveau et lui adresse les paroles réconfortantes que le poète entendit jadis dans son désespoir : « Lutte et aie confiance ! »

CH. DE BIGAULT DE CASANOVE.

Nantes, 4 Juin 1896.

SCÈNE I

Le Ciel

Le Seigneur, entouré d'une gloire, sur son trône. Les troupes des anges à genoux. Les quatre archanges debout près du trône. Vive lumière.

CHŒUR DES ANGES

Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! Que la terre et le vaste ciel chantent ses louanges ! D'un mot, il a fait sortir toutes choses du néant; son regard peut les y replonger. Il est toute force, toute science, toute volupté; nous n'en recevons que les reflets. Nous l'adorons pour la faveur insigne qu'il nous a faite en nous appelant à un pareil partage. La grande idée éternelle a pris corps : voici que la création est achevée. Et sur son trône sacré le Seigneur attend maintenant de tout ce qui lui doit l'être le tribut auquel il a droit.

LE SEIGNEUR

Le grand œuvre est terminé, et il est bon. La machine est en marche, le Créateur se repose. La roue tournera des millions d'années avant qu'il soit besoin d'y changer une dent. Debout donc, génies tutélaires de mes mondes, debout ! Commencez votre ronde sans fin. Je veux encore une fois me divertir à vous voir défiler bruyamment sous mes pieds.

Les génies tutélaires des étoiles, roulant des globes d'étoiles simples et doubles, des comètes et des nébuleuses, de grandeurs et de couleurs différentes, passent avec rapidité devant le trône. Douce musique des sphères.

CHŒUR DES ANGES

Cette boule de feu, toute fière de son éclat propre, elle sert, sans en avoir conscience, à une multitude d'astres modestes et ne perd rien de sa lumière. Cette toute petite étoile, dont la faible lueur tremblote là-bas, elle est néanmoins pour des millions de créatures un monde incommensurablement grand. Deux globes luttent l'un contre l'autre, ils s'attirent, se repoussent : cette lutte, c'est la guide sublime qui les mène désormais dans leur course. Cet autre, en se précipitant vers la terre, produit un mugissement de tonnerre, sa vue sème au loin l'épouvante, tandis que, sur son sein, des millions d'êtres vivent dans la béatitude et dans une douce paix. Que celle-ci est modeste ! Un jour, bientôt, elle sera l'étoile de l'amour. Que Dieu la protège et en fasse la consolation du genre humain ! Là est le berceau des mondes naissants; ici, la tombe des mondes

pourris : avertissement pour le présomptueux, encouragement pour le désespéré. La figure terrible d'une comète vient-elle troubler l'ordre : le Seigneur parle, et l'astre dévoyé rentre dans le rang. — Quant à toi, jeune et charmant génie d'un monde dont l'orbe subit d'incessantes phases, au manteau soit funèbre soit éclatant, vert aujourd'hui, blanc demain : la bénédiction du vaste ciel est sur toi. En avant donc sans crainte ! Sur ta petite surface de grandes idées entreront en lutte : le beau et le laid, les sourires et les larmes y alterneront, comme le printemps et l'hiver : courage cependant ! La lumière et l'ombre sont unis : le Seigneur aime et châtie tout ensemble.

Les génies tutélaires des astres disparaissent.

L'ARCHANGE GABRIEL

Toi qui as mesuré les espaces infinis en y créant la matière, que, par un seul mot de toi, la grandeur et l'étendue ont appelée à l'existence, hosanna à toi, Idée !

Il se prosterne.

L'ARCHANGE MICHEL

Toi qui as uni ce qui change perpétuellement avec ce qui est immuable, en créant l'éternité et le temps, l'individu et l'espèce, hosanna à toi, Force !

Il se prosterne.

L'ARCHANGE RAPHAEL

Toi qui as octroyé la sensation aux corps, afin qu'ils puissent goûter le plaisir, et fait participer le monde entier à ta sagesse, hosanna à toi, Bonté !

Il se prosterne. Pause.

LE SEIGNEUR

Et toi, Lucifer, tu gardes le silence ? Pourquoi cette attitude arrogante ? Ne trouves-tu pas de termes pour me louer ? Ou bien mon œuvre peut-être ne te plaît-elle pas ?

LUCIFER

En quoi pourrait-elle me plaire ? Est-ce parce que des atomes aux propriétés dissemblables — propriétés que tu n'as peut-être pas même pressenties en eux avant leur manifestation ; les eusses-tu pressenties, il n'est pas en ton pouvoir de les modifier — destinés à pétrir pêle-mêle des sphères, s'attirent à présent les uns les autres, se poursuivent, se repoussent, prennent dans un ver la conscience d'eux-mêmes, jusqu'au jour où tout aura atteint son terme, tout aura rempli sa fin, et où il ne restera que des scories infécondes ? Que l'homme surprenne un jour ton secret, il fera de même dans son laboratoire. Tu l'admettras dans ta grande cuisine, et lui pardonneras s'il bousille, fait de piètre besogne et

même se croit un Dieu. Mais aura-t-il prodigué le sel et presque gâté les mets, il sera trop tard pour t'enflammer de colère. Pouvais-tu cependant attendre autre chose d'un dilettante? Quel but, après tout, t'es-tu proposé en créant l'univers? Tu as écrit des poèmes qui chantent tes propres louanges, tu les as introduits dans un méchant orgue de Barbarie, et tu ne te lasseras jamais d'entendre sans fin leur air monotone. Cet amusement, permis tout au plus à des enfants, convient-il à un barbon? Petite étincelle pétrie dans de la boue, l'homme singera le Seigneur — il ne sera pas ton image, il ne sera que ta caricature; la fatalité et le libre arbitre se livreront en lui un combat perpétuel, et il lui manquera toujours l'harmonie et la raison.

LE SEIGNEUR

Il t'appartient seulement de m'offrir tes hommages, et non de critiquer.

LUCIFER

Je ne puis donner que ce qui est dans ma nature.

Montrant les anges.

Cette engeance t'adule suffisamment. Aussi bien est-ce leur devoir, à eux que tu as créés, comme la lumière engendre l'ombre. Mais moi, j'existe de toute éternité.

LE SEIGNEUR

Imprudent! n'as-tu pas été engendré de la matière? Où était auparavant ton royaume, ta puissance?

LUCIFER

Je pourrais t'adresser la même question.

LE SEIGNEUR

Ce que j'ai réalisé aujourd'hui a été conçu et a vécu en moi depuis l'origine des temps.

LUCIFER

N'as-tu pas éprouvé l'horreur du vide qui empêchait tout devenir et qui t'a contraint de créer? Cet obstacle, il s'appelait Lucifer, l'esprit d'éternelle négation. Tu m'as vaincu, car ma destinée est de toujours succomber dans la lutte, mais je me relève avec des forces nouvelles. Tu as produit la matière, c'est ce qui me donne le champ libre. La mort confine à la vie, la satiété au bonheur, l'ombre à la lumière, le doute à l'espérance. Tu le vois, partout où tu es, je suis, moi aussi. Et, te connaissant si bien, je te rendrais hommage?

LE SEIGNEUR

Ah! ôte-toi de ma vue, esprit rebelle! Je pourrais t'anéantir, cependant je n'en ferai rien. Banni de la troupe des esprits, haï, repoussé de tous, tu as beau te débattre au milieu de ta fange. Dans le sentiment

cruel de ta solitude et de ton abandon, que cette pensée incessante soit ton tourment : c'est en vain que tu secoues tes chaînes, en vain que tu luttes et résistes au Seigneur.

LUCIFER

Non, tu ne me rejetteras pas aussi facilement qu'on se débarrasse d'un vil outil devenu inutile. La création est notre œuvre commune, j'exige ma part.

LE SEIGNEUR, narquois.

Qu'il soit fait comme tu le désires. Regarde sur la terre. Vois-tu, au milieu du Paradis, ces deux arbres élancés? Je les maudis, ils t'appartiennent désormais.

LUCIFER

Ta Grandeur est bien chiche. Mais un espace large comme la main me suffit. La négation n'a besoin que du plus mince point d'appui pour faire bientôt sortir ton univers hors de ses gonds.

CHŒUR DES ANGES

Hors de la face de Dieu, maudit! Hosanna au Seigneur, notre souverain maître !

SCÈNE II

Le Paradis

Au milieu, les deux arbres de la science et de l'immortalité. Adam et Eve arrivent. Ils sont entourés de différents animaux apprivoisés qui leur témoignent la plus grande confiance. La porte du ciel ouverte laisse passer les rayons de la gloire et l'on entend la douce harmonie des chœurs des anges. Jour éclatant.

EVE

Ah ! Qu'il est doux et beau de vivre !

ADAM

Et d'être le maître de tout ce qui nous entoure.

EVE

De nous sentir l'objet d'une sollicitude universelle et de n'avoir qu'à balbutier notre reconnaissance envers le dispensateur de tous ces biens.

ADAM

Il te plaît, je le vois, de dépendre d'autrui. — Eve, j'ai soif. Regarde comme ces fruits sont tentants.

EVE

Je vais en cueillir un.

LA VOIX DU SEIGNEUR

Arrête, arrête ! La terre entière est à toi, Adam, abstiens-toi seulement des fruits séducteurs de ces deux arbres : ils sont sous la garde d'un esprit étranger, et celui qui en mange mourra. Là, rougit la grappe de

raisin ; ici, un doux ombrage t'invite au repos, durant les ardeurs étouffantes de midi.

ADAM

Ordre étrange, mais sérieux, à ce qu'il paraît.

EVE

Pourquoi ces deux arbres sont-ils les plus beaux de tous ? ou bien pourquoi nous sont-ils défendus ?

ADAM

Pourquoi donc le ciel est-il bleu, le bocage vert ? C'est ainsi, il suffit. Obéissons à la voix, Eve, suis-moi.

Ils s'assoient sous un berceau de verdure.

EVE

Incline-toi sur mon sein. Je t'éventerai.

Grande bourrasque. Lucifer apparaît à travers le feuillage.

ADAM

Qu'est ceci, femme ? Je n'ai jamais rien ouï de pareil. On dirait une puissance étrangère hostile qui voudrait s'acharner sur nous.

EVE

Je tremble. Les mélodies mêmes des cieux se sont tues.

ADAM

Ici, sur ton sein, je crois les entendre encore.

EVE

Moi de même, si la gloire s'éteignait là-haut, je la trouverais ici-bas dans tes yeux. Où d'ailleurs le pourrais-je hors de toi, moi qui ne dois l'existence qu'à ton ardent désir ? Ainsi le soleil, qui brille d'un éclat souverain, pour ne pas être orphelin dans le firmament se peint lui-même sur la surface des eaux. Il folâtre avec son image, heureux d'avoir une compagne, oubliant généreusement qu'elle n'est qu'un reflet pâli de ses propres feux, qui s'éteint en même temps que lui.

ADAM

Ne parle pas ainsi, Eve, tu me rends confus. Que serait le son, si personne n'entendait ? Que serait le rayon sans la couleur ? Que serais-je moi-même si, comme dans un écho et dans une fleur, mon être ne s'était épanoui en toi dans un être plus beau, en qui je pusse aimer mon propre moi ?

LUCIFER

Que me sert d'écouter ces tendres caresses ? — Je m'en vais, pour ne pas éprouver encore la honte de voir l'intelligence avec ses froids calculs porter envie à des sentiments d'enfant.

Un petit oiseau se met à chanter sur une branche voisine.

EVE

Ecoute donc, Adam. Dis, comprends-tu le chant d'amour de ce petit fripon?

ADAM

J'écoutais le ruisseau murmurer, et je trouvais sa chanson précisément la même.

EVE

Quel merveilleux accord, mon bien-aimé ! Tant de voix et toujours le même langage.

LUCIFER

Pourquoi toutes ces hésitations ? Allons, à l'ouvrage. J'ai juré leur perte, il faut qu'ils périssent. Et pourtant un nouveau doute m'arrête. Si le désir du savoir, si l'ambition allaient être dans mes mains des armes de séduction inutiles, contre lesquelles il y ait comme un asile qui préserve leurs cœurs de l'abattement et relève celui qui est tombé : l'amour ? Mais, à quoi bon me forger des chimères ? La victoire est pour l'audacieux !

Nouvelle bourrasque. Lucifer se présente devant le couple effrayé. La gloire s'éteint. Lucifer éclate de rire.

Qu'avez-vous à demeurer là tout ébaubis ?

A Eve prête à s'enfuir.

Oh ! Arrête femme charmante ! Laisse-toi admirer une minute.

Eve s'arrête et s'enhardit peu à peu. A part.

Combien de fois la même scène se répétera !

Haut.

Adam, tu as peur ?

ADAM

De toi, vilain masque ?

LUCIFER à part.

C'est bien l'ancêtre de l'arrogante espèce humaine.

Haut.

Mon frère spirituel, salut !

ADAM

Parle, qui es-tu ? Viens-tu à nous d'en haut ou d'en bas ?

LUCIFER

A ton gré. Chez nous, c'est tout de même.

ADAM

J'ignorais qu'il y eût d'autres humains que nous.

LUCIFER

Oh ! il y a encore bien des choses que tu ignores, que tu ne sauras jamais. Crois-tu que le Vieillard débonnaire t'a tiré de la poussière pour partager le monde avec toi ? Tu le glorifies, c'est pourquoi il pourvoit à tes besoins. Il dit : Prends de ceci et abstiens-toi de cela. Il te

protège et te mène comme un mouton. Quel besoin d'ailleurs as-tu de penser !

ADAM

De penser ! Ainsi, je ne pense pas ? Je ne sens pas la lumière bénie du soleil, la douce volupté d'exister et la bonté infinie de Dieu qui a fait de moi le Dieu de la terre ?

LUCIFER

La même illusion séduit aussi peut-être ce petit ver qui ronge le fruit avant toi, ainsi que l'aigle qui fond sur le petit oiseau. En quoi leur es-tu supérieur ? Ce n'est qu'une étincelle qui brille en vous, un mouvement faible de la force infinie. De même, dans un ruisseau, les ondes s'éclairent un moment pour s'évanouir immédiatement dans le fond gris du lit commun. A la rigueur, il y aurait bien une chose, la pensée, encore engourdie et inconsciente dans ton sein. Elle pourrait t'émanciper, te donner l'indépendance : tu choisirais toi-même entre le bien et le mal, tu disposerais de ta propre destinée et tu t'affranchirais de la Providence. Mais tu préfères peut-être végéter, comme le ver, dans la couche moelleuse d'un petit tas de fange, et te consumer dans l'ignorance. Croire sans examen est certainement commode : voler de ses propres ailes, c'est noble, mais malaisé.

ADAM

Les grandes choses dont tu parles me donnent le vertige.

EVE

Et moi, elles me ravissent. C'est beau et nouveau.

LUCIFER

Mais la science à elle seule ne serait pas suffisante ; pour qu'elle s'incarnât en des actes grandioses, il faudrait encore l'immortalité. Qu'est capable d'accomplir la vie si courte ? Les deux arbres que voilà recèlent ces biens ; mais votre créateur vous les a défendus. Tu seras savant comme Dieu, si tu manges de celui-ci ; l'autre donnera à tes charmes une éternelle jeunesse.

EVE

Que notre créateur est donc cruel !

ADAM

Mais si tu nous trompes ?

La gloire jette un faible éclat.

CHŒUR CELESTE

Malheur à toi, monde ! le vieil esprit de négation te tente.

LA VOIX DU SEIGNEUR

Prends garde à toi, homme !

ADAM

Quelle est cette voix qui résonne de nouveau ?

LUCIFER

C'est le bruissement du vent dans les branches.

Aidez-moi, éléments,
à vous procurer aussi l'homme.

Bourrasque. La gloire s'éteint.

Ces deux arbres m'appartiennent.

ADAM

Qui donc es-tu ? Tu ressembles à des êtres comme nous.

LUCIFER

Vois cet aigle qui tournoie dans la nue, vois cette taupe qui fouille le sol : ils ont chacun un horizon différent. Le royaume des esprits se dérobe a tes yeux. L'homme te paraît ce qu'il y a de plus haut. Ainsi, pour un chien, le chien est l'idéal suprême, et il te fait bien de l'honneur en t'acceptant pour un de ses pareils. Mais de même que tu le regardes du haut de ta grandeur et que tu règnes sur lui en maître, semblable à une puissance fatale, lui dispensant, comme un dieu, ta bénédiction ou ta malédiction, nous, qui sommes fiers d'appartenir au royaume des esprits, nous abaissons sur vous nos regards dédaigneux.

ADAM

Serais-tu donc un de ces derniers?

LUCIFER

Oui, et même le plus puissant d'entre les forts. Il n'y a qu'un moment, debout près du trône du Seigneur, j'avais part à sa lumière la plus éclatante.

ADAM

Que n'es-tu demeuré dans la splendeur céleste ? Pourquoi es-tu venu en ce monde de poussière ?

LUCIFER

J'étais las de n'y occuper que la seconde place. Cette existence monotone et régulière, le chœur céleste de ces enfants aux voix de fausset, avec leurs louanges sempiternelles, m'assommaient aussi. Ce que je désire, c'est la lutte, la discorde qui retrempent les forces, ce sont des mondes jeunes où l'esprit fasse de grandes choses par lui-même, où me suive qui a du cœur.

ADAM

Dieu a dit qu'il nous punirait si nous choisissions une autre voie que celle qu'il nous a tracée.

EVE

Pourquoi nous punirait-il?... S'il nous a tracé la route qu'il souhaite nous voir suivre, il nous a sans doute prémunis en même temps contre tout instinct coupable qui nous en écarterait. Eh quoi ? sujets comme

nous sommes au vertige, il nous placerait au-dessus de l'abîme et nous destinerait à la damnation ? Si le péché entre aussi dans ses desseins, ainsi que les tempêtes alternent avec les jours de radieux soleil, qui regarde celles-là comme plus coupables, parce qu'elles mugissent, que ceux-ci qui réchauffent et vivifient ?

LUCIFER

Voyez-vous le premier philosophe ! Tu ne manqueras pas de successeurs, ma charmante sœur, qui disputeront de mille façons sur le même sujet. Dans le nombre, plus d'un entrera aux Petites-Maisons, la peur en fera reculer d'autres, aucun ne touchera au port. Laissez donc ces spéculations. Chaque chose a tant de faces que celui qui veut les embrasser toutes en sait toujours moins qu'à première vue et n'aboutit jamais à prendre une décision. Le raisonnement est la mort de l'action.

EVE

Je vais donc cueillir un de ces fruits.

ADAM

Le Seigneur les a maudits.

Lucifer éclate de rire.

Allons, cueille-le. Qu'il advienne de nous ce qu'il voudra. Soyons savants comme Dieu.

Eve, puis Adam goûtent à la pomme de l'arbre de la science.

EVE

Et, en outre, éternellement jeunes.

LUCIFER

Allez-donc ! Voici l'arbre de l'immortalité. Hâtez-vous !

Il les amène à l'autre arbre. Un chérubin avec un glaive flamboyant leur barre le chemin.

LE CHERUBIN

Arrière, pécheurs !

LA VOIX DU SEIGNEUR

Adam, Adam, tu m'as abandonné ; moi aussi, je t'abandonne. Vois ce que tu peux par toi-même.

EVE

Nous sommes perdus !

LUCIFER

Manquez-vous de courage ?

ADAM

Point du tout. C'est seulement le frisson de mon réveil. Partons, ma femme, n'importe où, mais éloignons-nous de ce lieu qui est maintenant pour moi étranger et desert !

CHŒUR CELESTE

Ah ! pleurez, mes frères, sur la légèreté des humains : le mensonge l'emporte, — c'en est fait de la terre.

SCÈNE III

Contrée magnifique en dehors du Paradis. Petite cabane en bois grossièrement construite. Adam enfonce des piquets pour faire une clôture. Eve dresse un berceau. Lucifer.

ADAM

Ceci est à moi. Au lieu du vaste monde, ce coin de terre sera désormais mon foyer. C'est ma propriété, je la protégerai contre les bêtes nuisibles et l'obligerai à me nourrir.

EVE

Et moi, je construis un berceau en tout semblable a l'ancien, et je transporterai ainsi par enchantement parmi nous le Paradis perdu.

LUCIFER

Quelles grandes paroles vous avez prononcées ! Propriété, famille, voilà les deux moteurs futurs de ce monde, la source de tout plaisir et de toute peine. Ces deux idées ne cesseront de grandir et il en naitra un jour la patrie et l'industrie, elles produiront toutes les grandes et nobles choses et dévoreront leurs propres enfants.

ADAM

Tu parles par énigmes. Tu m'as promis la science : j'ai renoncé aux plaisirs de l'instinct pour devenir grand, même au prix de la lutte. Que m'en est-il revenu ?

LUCIFER

Ne le sens-tu pas ?

ADAM

Je sens que, comme Dieu m'a abandonné et m'a poussé dans le désert les mains vides, moi aussi je t'ai abandonné. Je suis devenu mon propre Dieu à moi-même, et ce que je gagne par mes efforts est bien à moi. Cela me donne de la force et de la fierté.

LUCIFER, à part.

Tu nargues maintenant le ciel, vaniteux freluquet, mais nous verrons comme ton cœur sera fort, quand il sera sillonné d'éclairs.

EVE

Pour moi, je mets ma fierté seulement à devenir la mère de l'humanité.

LUCIFER, à part.

Le bel idéal que porte le cœur de la femme ! Perpétuer éternellement le péché et la misère.

ADAM

De quoi le remercierais-je ? De l'existence ? Mais les agréments qu'elle me donne sont-ils autre chose que le

résultat de ma propre peine ? La jouissance que procure un verre d'eau, il me faut l'acquérir au prix d'une soif ardente. La valeur d'un baiser doux comme le miel réside dans la tristesse qui le suit immédiatement. Mais, pour me dégager de tous les liens de la reconnaissance, pour devenir libre de me créer mon sort et de détruire ce que j'ai projeté après mille tâtonnements, je n'avais certes pas besoin de ton aide, j'en serais venu à bout avec mes propres forces. Tu ne m'as pas enlevé les lourdes chaînes qui attachent mon corps à cette terre. Je sens, sans pouvoir y donner un nom, ce qui empêche mon âme de prendre hardiment son vol. Peut-être n'est-ce qu'un cheveu : la honte en est d'autant plus grande. Vois, si je veux m'élancer en l'air, mon corps retombe ; que je cherche à percevoir ce que la distance me cache, mon oreille, mon œil me refusent tout service ; m'arrive-t-il de me laisser emporter par ma pensée dans les sphères supérieures, la faim me contraint à redescendre humblement vers la matière que foulent mes pieds.

LUCIFER

Ce lien est plus fort que moi.

ADAM

Tu es, en ce cas, un esprit bien faible, si ce rien, cette invisible toile d'araignée que des milliers d'êtres ne remarquent pas, dans les fils de laquelle ils se trémoussent d'aise en se croyant libres, que seul pressent un petit nombre d'esprits supérieurs, réussit à te braver.

LUCIFER

Cela seulement a le pouvoir de me braver, car c'est un esprit comme moi. Te figures-tu par hasard, parce que son action est occulte et silencieuse, qu'il ne soit pas fort ? — Ne le crois pas. Les ténèbres recèlent la puissance capable d'ébranler et de produire un monde : sa vue seule, en effet, donnerait le vertige. Il n'y a que l'œuvre de l'homme, bornée à la durée d'un moment, qui brille et fasse du bruit.

ADAM

Laisse-moi donc jeter un coup d'œil sur ces forces — un seul instant, j'ai du courage, tu le sais ; que je voie comment elles peuvent agir sur moi qui, par moi-même, suis à la fois une partie et un tout.

LUCIFER

« Tu es » — la sotte parole ! Tu as été, tu seras. L'existence est un devenir et un passé perpétuels. Néanmoins, regarde autour de toi et vois avec les yeux de l'esprit.

ADAM

Tout ce qu'il dit dans la suite se manifeste.

Qu'est-ce que ce torrent qui jaillit ainsi à gros bouillons autour de moi ? Il tend à monter sans fin, pour se briser là-haut et se diriger vers les pôles de la terre avec la rapidité de l'ouragan.

LUCIFER

C'est la chaleur qui porte la vie dans la région des glaces.

ADAM

Et ce double courant de feu qui passe près de moi en mugissant ? Peu s'en faut qu'il ne m'anéantisse, et pourtant il produit sur mes sens un effet vivifiant. Qu'est-ce donc ? J'en suis tout étourdi.

LUCIFER

C'est le magnétisme.

ADAM

Le sol lui-même chancelle sous moi. Ce que jusqu'ici je croyais solide et sans forme est une matière en ébullition, sans consistance, qui convoite une forme et aspire à l'existence. Là, comme cristal, et ici, comme bourgeon. Hélas ! Où s'en ira l'individualité distincte de mon moi, au milieu de ce chaos ? Que deviendras-tu, mon corps, en qui j'ai mis sottement toute ma confiance comme en un instrument solide, pour l'accomplissement de mes grands desseins et de mes vastes désirs ? Enfant gâté qui me procureras autant de peines que de plaisirs, tu te désagrègeras, tu ne seras plus qu'une poignée de cendres, tandis que le reste de ton être, air et eau, qui, il y a un instant encore, resplendissait des plus vives couleurs et se livrait aux joies délirantes, s'évaporera dans l'atmosphère avec ma vie. Chacune de mes paroles, chacune des pensées de mon cerveau consumera ma substance parcelle par parcelle. Je brûlerai ! — et ce feu dévorant, ce sera peut-être un esprit occulte qui l'attisera afin de se réchauffer à mes cendres. Arrière cette vision, elle me rend fou ! Ainsi, je serai seul, avec le pénible sentiment de mon abandon, à lutter contre des milliers d'éléments. Horrible ! horrible ! — Oh ! pourquoi aussi ai-je repoussé loin de moi cette Providence que mon instinct avait pressentie, mais a dédaignée, et à laquelle ma science aspire, hélas ! inutilement ?

EVE

N'est-ce pas ? Moi aussi, j'éprouve un sentiment analogue. Quand tu es en lutte avec les bêtes sauvages ou que je me fatigue à prendre soin de notre jardin, je promène mes regards sur le vaste monde : nulle part,

dans le ciel ou sur la terre, de parent, d'ami, pour nous encourager ou nous défendre. Il en était autrement, jadis, dans des temps meilleurs.

LUCIFER, d'un ton moqueur.

Eh bien, puisque vous avez un si petit esprit que, faute d'une providence, vous voilà tout transis, puisque vous avez un tel besoin d'esclavage, je vais évoquer un dieu plus aimable que le Vieux rébarbatif : le génie tutélaire de la terre. J'ai appris à le connaître dans les chœurs célestes, c'est un enfant beau et modeste.

Parais, esprit de la terre,
tu ne saurais m'échapper, vois-tu,
la négation éternelle
t'appelle : nul autre certes ne l'oserait.

Des flammes s'élancent de la terre, il se forme un épais nuage noir que surplombe un arc-en-ciel. Tonnerre effroyable.

LUCIFER, reculant.

Spectre, qui es-tu ? Ce n'est pas toi que j'ai appelé ; le génie tutélaire de la terre est faible et doux.

LA VOIX DE L'ESPRIT DE LA TERRE

Ce qui, dans le chœur céleste, t'a paru faible est infiniment fort dans sa propre sphère. — Me voici donc, puisqu'il m'a fallu obéir à la voix d'un esprit ; mais retiens bien ceci : déchaîner et diriger une force, cela fait deux. Si je me montrais tel que je suis, tu succomberais et c'en serait fait de ces deux vers.

LUCIFER

Si l'homme veut faire de toi son dieu, dis, ou pourra-t-il rencontrer ta fière personne ?

LA VOIX DE L'ESPRIT DE LA TERRE

Il me trouvera répandu dans l'eau, dans la nue, dans le bocage, partout où il portera ses regards, plein d'un ardent désir et le cœur haut.

Il disparaît. Le bocage et la source se peuplent de nymphes qui folâtrent gracieusement.

EVE

Vois ces êtres charmants ! Vois, ils nous font des signes d'amitié comme si nous étions de la même famille. Désormais, nous ne serons plus abandonnés, solitaires ; le bonheur est entré ici avec eux. Ils nous donneront des paroles d'encouragement dans nos peines et de bons conseils dans nos doutes.

LUCIFER

A qui, en effet, demanderiez-vous de meilleurs conseils — quand vous en demandez, n'avez-vous pas déjà pris une décision ? — qu'à ces figures gracieuses et aimables, qui répondent toujours selon les termes mêmes

de la question ? Elles n'ont que des sourires pour les âmes pures, et regardent le désespéré avec d'horribles grimaces. Elles vous accompagneront jusqu'à votre fin sous toutes sortes de formes, se métamorphosant de mille manières différentes, procurant au penseur une ombre rafraîchissante et la félicité aux cœurs éternellement jeunes.

ADAM

A quoi bon cette fantasmagorie qui passe devant moi ? Je n'y comprends rien, elle ne me donne qu'une énigme de plus à deviner. Lucifer, ne tarde pas davantage, fais-moi connaître tout ainsi que tu l'as promis.

LUCIFER, à part.

Cette connaissance t'affligera encore, et sûrement tu souhaiteras avec ardeur de recouvrer ton ignorance.

Haut.

Patience ! Tu sais qu'il te faut acheter par la lutte un instant de jouissance. Tu auras à faire un long apprentissage, tu te tromperas bien des fois, avant d'arriver à tout comprendre.

ADAM

Patience, cela t'est aisé à dire ; tu as une éternité devant toi ; mais, moi, je n'ai pas goûté à l'arbre de vie, la brièveté de mon existence m'avertit de me presser.

LUCIFER

Tout ce qui vit a une durée égale, l'arbre centenaire comme l'insecte éphémère. Il sent, jouit, aime et disparaît quand il a accompli sa journée et que l'instinct est satisfait. Ce n'est pas le temps qui fuit, c'est nous qui changeons. Un jour et un siècle se valent à peu près. Sois sans inquiétude ; toi aussi tu rempliras ta fin ; seulement ne crois pas que tout l'être de l'homme soit resserré dans ce corps de boue. Regarde les fourmis et l'essaim d'abeilles. Des milliers d'ouvrières vont et viennent machinalement, accomplissent aveuglément leur fonction, errent à l'aventure et meurent ; mais, prises dans la totalité, elles vivent et agissent comme un individu permanent dans l'esprit qui les a créées, et réalisent sûrement le plan tracé jusqu'à ce que le terme soit atteint et que tout finisse. Ton corps, il est vrai, tombera de même en poussière, mais il renaîtra sous cent formes nouvelles, sans qu'il te faille rien recommencer. Tes fautes, tes fils en porteront la peine, ils hériteront de ta goutte ; ce que tu auras senti, éprouvé et appris, restera ta propriété durant des millions d'années.

ADAM

Un pareil regard en arrière convient au vieillard.

Mon jeune cœur a d'autres aspirations ; je voudrais jeter un coup d'œil sur mon avenir. Fais-moi voir pour quoi je lutterai, à cause de quoi je souffrirai.

EVE

Fais-moi voir de même si, à travers tant de transformations, mes attraits ne se flétriront et ne périront pas.

LUCIFER

Soit ! Je vais vous envoyer un charme qui vous endormira, et vous pourrez contempler votre avenir le plus éloigné dans une série de tableaux fugitifs. Mais, quand vous verrez combien le but est insensé, combien est pénible la route de luttes que vous aurez à gravir, afin que le découragement ne s'empare pas de vous et que vous ne désertiez pas le champ de bataille, je placerai au ciel un petit rayon qui vous ranimera et vous fera prendre tout ce que vous verrez pour des fantômes trompeurs : l'espérance.

Cependant il a conduit Adam et Eve dans la cabane, où ils s'endorment.

SCÈNE IV

En Egypte

Portique sur le devant. Adam, en Pharaon, jeune, est assis sur le trône. Lucifer, son ministre. A une distance respectueuse, suite brillante. Dans le fond, des esclaves travaillent à la construction d'une pyramide, sous la garde de surveillants qui maintiennent l'ordre avec des fouets. Grand jour.

LUCIFER

Majesté, ton peuple, qui serait heureux de mourir pour toi, demande avec inquiétude ce qui empêche le grand Pharaon de reposer sur les coussins de son trône. Pourquoi renonces-tu aux plaisirs du jour, aux doux rêves de la nuit ? Que ne remets-tu le soin d'exécuter tes grands projets à l'esclave dont c'est la fonction ? Que te manque-t-il encore ? N'as-tu pas toute gloire, tout pouvoir dans le vaste monde, toutes les jouissances qu'il est possible à l'homme de supporter ? Cent provinces fournissent à leur souverain maître leurs riches trésors ; pour toi seul les fleurs entr'ouvrent leurs calices embaumés ! pour toi seul mûrissent les fruits savoureux. Pour toi palpite le sein de milliers de femmes : la blonde beauté aux yeux langoureux, frêle et délicate comme un souffle léger ; la brune fille aux lèvres ardentes et dont le regard de feu révèle la passion insensée. Toutes sont à toi. Le moindre caprice de ta part décide

de leur sort. Elles sentent que leur mission est remplie, quand elles ont su répandre sur ta vie quelques moments de charme.

ADAM

Tout cela n'a point d'attrait pour moi. C'est un tribut obligatoire, il n'est pas le résultat de mes efforts, je n'en suis pas redevable à moi-même. Au contraire, ce monument que j'édifie là me mettra, je l'espère, sur le chemin qui conduit à la vraie grandeur. La nature même en devra admirer l'art, et il publiera mon nom à travers les siècles. Ni les tremblements de terre, ni les ouragans ne sauraient le détruire. L'homme a vaincu Dieu.

LUCIFER

La main sur le cœur, Pharaon, cette idée te rend-elle réellement heureux?

ADAM

Non, je ne suis pas heureux. Je sens un vide, un vide inexprimable. N'importe ! Ce n'est pas au bonheur que j'aspire, c'est à la gloire seulement, et elle m'ouvre ses bras. Pourvu que la foule ne soupçonne pas mes tortures ! Quand elle plaint, elle cesse d'adorer.

LUCIFER

Mais si tu venais à reconnaître un jour toi-même que la gloire n'est que vanité et illusion d'un moment?

ADAM

C'est impossible.

LUCIFER

Suppose-le.

ADAM

Alors, j'invoquerais la mort, en maudissant les générations à venir.

LUCIFER

Tu le reconnaîtras, et cependant tu ne mourras pas. Que dis-je? tu recommenceras, tu agiras comme par le passé.

Les surveillants ont frappé un des esclaves avec une telle violence qu'il s'enfuit, poursuivi par eux et en poussant des gémissements, jusque dans le portique où il s'affaisse au pied du trône.

L'ESCLAVE

Au secours, Seigneur !

Eve, en femme de l'esclave, fend la foule des travailleurs et se jette avec des cris de douleur sur son mari.

EVE

C'est inutilement que tu l'implores. Qui n'a pas eu part à nos souffrances ne te comprend pas. — La voix de la douleur est faible, et le trône est bien haut. Pour-

quoi ne m'as-tu pas appelée? Je t'aurais couvert de mon corps et j'aurais reçu les coups.

Les surveillants font irruption et veulent entraîner dehors l'esclave et sa femme.

ADAM

Laissez-les! Hors d'ici, vous autres!

Les surveillants sortent.

Quel sentiment inconnu pénètre dans mon cœur? Qu'est cette femme et quel pouvoir magique a-t-elle pour attirer comme avec des chaînes le puissant Pharaon dans la poussière où elle se traîne?

Il se lève.

LUCIFER

C'est encore un de ces fils que, par ironie, ton Dieu a répandus autour de toi, afin que tu saches bien que tu n'es qu'une chenille, quand, dans ta présomption, tu veux voltiger comme le papillon. Comme ce fil ténu est fort, tu l'as déjà vu. Les doigts ne peuvent le saisir, c'est pourquoi je n'ai pas le pouvoir de le rompre.

ADAM, descendant les marches du trône.

Ne le fais pas non plus. Plus il serre, plus il est doux de le sentir.

LUCIFER

Il est peu séant à un sage et à un roi de s'en lamenter.

ADAM

Que dois-je donc faire?

LUCIFER

Il ne reste plus que la science qui nie l'existence mystérieuse de ce lien; la force et la matière en font des gorges chaudes.

ADAM

Je ne puis ni nier ni me moquer.

EVE

Comme ton sang coule, mon bien-aimé! Je vais l'étancher. Tu souffres beaucoup, n'est-ce pas?

L'ESCLAVE

La vie seule fait souffrir. Mais elle ne me fera plus souffrir longtemps.

EVE

Ne parle pas ainsi! N'aurais-tu vécu jusqu'à ce jour que pour mourir, maintenant que nous nous sommes retrouvés?

L'ESCLAVE

Pourquoi le serviteur vit-il? Il porte les pierres destinées à la pyramide du puissant, et quand il a mis sous le joug un remplaçant, il meurt. Des millions à cause d'un seul.

ADAM

Ah! Lucifer, quelle parole terrible!

LUCIFER

Le moribond délire.

ADAM

Qu'a-t-il dit?

LUCIFER

De quoi te mets-tu en peine, grand Pharaon ? La belle affaire qu'un esclave de moins sur la terre.

EVE

Il ne compte pas pour toi ; pour moi, il est l'univers. Malheureuse que je suis, qui m'aimera désormais ?

L'ESCLAVE

Ce ne sera plus moi. Oublie-moi pour jamais, femme.

Il meurt.

ADAM

Ce sera moi. Emportez ce mort.

On enlève le cadavre.

Relève-toi, ma charmante dame. Ta place est sur les coussins du trône : nous régnons, toi par la beauté, moi par la force! Nous étions destinés à nous rencontrer un jour.

EVE

Grand Pharaon, je le sais, ton ordre est un arrêt pour ta servante. Aussi je m'incline. Laisse-moi seulement un peu de temps à moi-même ; puis ordonne.

ADAM

Ne prononce plus ce mot. Mon empire ne s'étendra-t-il donc jamais au-delà de ce que je puis ordonner ?

EVE

C'est assez pour l'instant que ton ordre ne me fasse pas souffrir. Oh ! ne sois pas jaloux des pleurs que le mort m'arrache sur le premier moment. Quel beau mort ! Dieu, qu'il est beau !

Elle se jette sur lui.

ADAM

Beau et mort ! Quel contraste ! Ce calme se moque de notre agitation, ce sourire de compassion raille l'inanité de nos efforts.

LUCIFER

L'esclave échappé te brave en disant : J'ai été plus fort que tes chaînes.

ADAM

Paix au mort ; au vivant, le bonheur. Celui-là est insensible à tes larmes. Mais moi, je souffre d'être privé de ton sourire.

On emporte le cadavre. Adam conduit Eve sur le trône.

A mon côté, femme.

Cris de détresse parmi les travailleurs. Eve tressaille.

Qu'as-tu, mon amour ?

EVE

N'entends-tu pas les cris de détresse du peuple ?

ADAM

Je les perçois pour la première fois. Ce n'est pas une belle musique, vraiment. Mais n'y fais pas attention. Donne-moi un baiser et oublie le monde.

A Lucifer.

Toi, fais taire ces cris de douleur.

LUCIFER

Je ne le puis. C'est un droit du peuple, il l'a reçu en héritage avec le joug.

Nouveaux gémissements. Eve pousse des cris, Adam se lève.

ADAM

Tu souffres, chérie, et je ne sais comment te venir en aide. A travers ton cœur ces gémissements, pareils à la foudre, frappent ma tête. Il me semble que le monde appelle au secours.

EVE

Ecrase-moi, Pharaon, mais pardonne si les gémissements du peuple ne me laissent pas de repos. Vois, je le sais bien, je suis ta servante, j'ai été créée pour ton plaisir. J'oublierai tout ce qui est en dehors de moi, misère, grandeur, rêves, le mort même, pour t'enivrer de mes sourires et t'embraser de mes baisers. Mais, quand le peuple, cet être aux millions de bras, gémit là-bas sous les fouets, moi, pareille à la fille arrachée d'un corps malade, moi, infidèle enfant du peuple, je sens aussi toutes ces tortures dans mon cœur.

ADAM

Je les sens comme toi. Des millions à cause d'un seul. C'est ce que le mort a dit.

EVE

Grand Pharaon ! Ton front est devenu soucieux, et c'est moi qui en suis la cause ? Chasse-moi loin de toi ou bien apprends-moi à me fermer les oreilles.

ADAM

Tu as été pour moi un maître meilleur : tu m'as appris à entendre les plaintes. Je ne veux plus les entendre. — Que le peuple esclave soit libre ! Que me fait la gloire qu'un seul individu acquiert au prix de la ruine des gémissements de millions d'hommes semblables à lui ? Je sens des millions de tortures, je ne goûte qu'une fois le plaisir.

LUCIFER

Tu extravagues, Pharaon. Le destin a donné à la foule pour fonction de tourner, comme l'animal, la roue de tout moulin. C'est pour cela qu'elle a été créée. Lui

accordes-tu la liberté aujourd'hui ? Le bien dont tu t'es dépouillé, elle n'en profitera pas : dès demain, elle se cherchera un nouveau maître. Crois-tu qu'elle tendrait le cou si elle ne se sentait pas le besoin d'avoir quelqu'un au-dessus d'elle, si elle portait dans son sein la conscience de sa personnalité ?

ADAM

Pourquoi donc gémit-elle, comme si l'esclavage la faisait souffrir ?

LUCIFER

Elle souffre, mais de quoi, elle l'ignore. Tous les hommes aspirent à dominer. C'est ce sentiment, et non la fraternité, qui pousse la multitude à s'enrôler sous la bannière de la liberté. Elle n'a pas, à la vérité bien conscience de la chose, une sorte de pressentiment confus seulement l'entraîne vers les nouveautés, vers la négation de ce qui existe présentement. Dans ces fantômes elle cherche l'incarnation visible de ses rêves imaginaires de bonheur. Mais le peuple ressemble à une mer profonde : nulle clarté ne pénètre la masse de ses eaux qui restent plongées dans les ténèbres. Seule brille la vague qui s'élève au-dessus de la surface. C'est toi précisément que le hasard a fait la vague.

ADAM

Pourquoi moi précisément ?

LUCIFER

Toi, ou un de tes pareils, en qui l'instinct populaire a pris conscience de lui-même, et qui, acclamé comme le héros de la liberté, a le courage d'usurper la place brillante. La foule, elle, n'y gagne rien : la tyrannie est toujours la même, il n'y a de changé que le nom.

ADAM

Tes raisonnnements tournent dans un cercle sans fin. Il n'est peut-être pas possible d'en sortir.

LUCIFER

Si, il est un moyen. Choisis les plus en vue, donne-leur des chaînes, des anneaux, et autres hochets, et dis : Avec cela je vous élève au-dessus de la multitude, vous êtes nobles. Ils le croiront, ils mépriseront le peuple, et, par suite, se laisseront mépriser par toi.

ADAM

Ne me tente pas avec ce mirage séducteur. Plus d'esclaves ! Que tous les hommes soient libres ! Annonce-le-leur. Mais hâte-toi, afin que, si je me repens, il soit trop tard.

LUCIFER, à part.

Va toujours, pauvre fou ! Tu crois marcher à ta volonté, mais c'est le destin qui te pousse.

Il sort.

ADAM

Cet ouvrage restera inachevé, afin de servir par ses débris d'avertissement à ceux qui ont de hautes visées, comme un grand point d'interrogation à notre force et à notre infirmité.

Grands cris de joie au dehors. Les travailleurs se dispersent. Lucifer revient.

Réjouis-toi, esclave, la puissance s'est inclinée devant toi; seulement, ne va pas croire qu'elle y a été contrainte.

EVE

Console-toi, mon bien-aimé. Que vaudrait la vaine gloire qui se glisserait entre nous comme un froid serpent?

ADAM

Elle n'en a pas moins de la grandeur.

EVE

Renonces-y. Vois, les gémissements ont cessé subitement, ils ne viendront plus troubler notre félicité. Que peux-tu désirer de plus que de reposer sur mon sein?

ADAM

Femme, que ton horizon est étroit et borné! Et pourtant c'est là précisément ce qui attire le fier mâle vers toi. La force n'aime que la faiblesse. Ainsi, la mère entoure plus chaudement de ses bras protecteurs l'enfant maladroit.

EVE

Mon babil oiseux et niais t'ennuie peut-être déjà, Pharaon? Ce n'est pas ma faute si je n'ai pas plus d'esprit.

ADAM

Ne souhaite pas d'en avoir davantage, ma bien-aimée! Ma propre raison me suffit. Quand je me penche sur ton sein, je n'y cherche ni la force, ni la grandeur, ni la science non plus. Tout cela, je le trouverai beaucoup mieux dans mes livres. Quant à toi, parle, parle seulement, que j'entende ta voix, que ses vibrations retentissent jusqu'à mon cœur. Quoi que tu dises, il n'importe. Demande-t-on au petit oiseau ce qu'il chante? Aussi est-ce avec un doux pressentiment que nous écoutons ses chansons. Il suffit que tu sois une fleur, un joujou précieux, inutile, mais beau, et c'est ce qui en fait le mérite.

A Lucifer.

Et cependant, un désir me tire de mon ivresse, un désir insensé peut-être. — Réalise-le néanmoins. — Laisse-moi jeter un regard hardi sur l'avenir, que je voie ce qu'il adviendra de ma renommée, dans deux mille ans.

LUCIFER

Pendant que vous vous baisottez, ne sens-tu pas le zéphir tiède qui effleure ta joue, puis se dissipe ? Où il passe, il reste une mince couche de poussière. En une année, elle aura seulement quelques lignes ; dans un siècle — quelques coudées ; dans deux mille ans, tes pyramides seront ensevelies et ton nom sera recouvert d'un monceau de sable. Dans tes jardins de plaisance le chacal poussera des hurlements, et un peuple de gueux et d'esclaves habitera ces solitudes.

Tout ce qu'il dit apparaît.

Et tout cela sera l'œuvre, non de la tempête qui ébranle le ciel ou d'un tremblement de terre aux sourds grondements, mais d'un faible souffle qui folâtre autour de toi.

ADAM

Spectacle horrible !

LUCIFER

Rassure-toi. Ton esprit seul périra ; ton corps, devenu momie, échappera à la ruine. Des écoliers contempleront avec une indiscrète curiosité ta face contractée. L'inscription ne permettra pas de savoir si on a affaire à un esclave ou à un maître.

Il pousse du pied une momie qui, pendant qu'il parlait, est apparue devant le trône. Elle roule lentement de degré en degré.

ADAM, se levant brusquement.

Vision infernale, va-t'en ! Tout effort est vain, l'ambition n'est que sottise. Ces mots résonnent à mes oreilles : des millions à cause d'un seul. Il faut que je rende à ces millions ce qui leur est dû, dans un état libre — ailleurs ce serait impossible. Que l'individu disparaisse, pourvu que vive la communauté qui des individus forme un grand tout.

EVE

Tu m'abandonnes aussi, moi, ta bien-aimée ?

ADAM

Toi, le trône, j'abandonne tout ! Conduis-moi, Lucifer, vers un but nouveau. J'ai perdu déjà bien des moments précieux sur ce chemin d'erreur.

Il tire son épée et se met en marche.

EVE

O mon roi ! Quand tu reviendras tes espérances brisées, ton cœur trouvera toujours ici un refuge.

ADAM

Oui certes, j'en ai le pressentiment, tu te présenteras à mes yeux sous une forme purifiée. Alors tu m'embrasseras, non plus par contrainte — mais en égale, avec volupté.

Il sort.

LUCIFER

Ne galoppe pas si vite, tu arriveras au but assez tôt, plus tôt peut-être que tu ne l'espérais. Il s'en faudra de peu que tu ne pleures en voyant quelle folie fut la tienne. Pour moi, je poufferai de rire. — Allons donc, en avant !

SCÈNE V

Athènes

L'Agora ; au milieu, la tribune. Sur le devant, en côté, un temple ouvert ; on aperçoit des statues de dieux, des guirlandes de fleurs, un autel. Eve, en Lucia, épouse du général en chef Miltiade, avec son fils Cimon, escortée de plusieurs serviteurs portant des offrandes, se dirige vers le temple. Sur la place flânent des gens en haillons. Matinée radieuse.

EVE

Viens, viens de ce côté, mon cher petit enfant. Regarde, c'est par là que ton père est parti sur un vaisseau rapide pour combattre loin de la patrie. Là-bas vit un peuple barbare qui, dans sa témérité, a menacé la liberté de notre pays. Prions, prions, mon enfant, pour que le ciel défende nos droits et ramène sain et sauf ton héroïque père.

CIMON

Quel besoin avait père d'aller dans ces terres lointaines défendre ces gens en haillons et lâches, tandis que ma jolie maman est toute triste à la maison ?

EVE

Oh ! mon fils, ne juge pas ton père, Dieu maudit de pareils enfants. Une femme qui aime a seule le droit de s'affliger de la conduite de son époux ; s'en dispenser, ce serait honteux pour elle. Ton père agit comme il convient à un homme.

CIMON

Tu as donc peur qu'il n'ait eu le dessous, qu'il ait été battu ?

EVE

Non, non, mon fils, ton père est un héros, il sera victorieux. Il n'y a qu'une chose que je craigne pour lui, c'est qu'il ne sache se vaincre lui-même.

CIMON

Comment cela ?

EVE

Dans notre âme, il est une voix puissante, l'ambition. Chez l'esclave, l'ambition dort, ou bien, s'agitant dans un cercle étroit, elle dégénère en crime. Mais,

quand elle se met entièrement au service de la liberté, elle produit de grandes choses et enfante les vertus civiques. C'est elle qui crée tout ce qui est beau et grand ; mais, si elle dépasse les bornes, elle se jette sur sa propre mère, elle entre en lutte avec elle, jusqu'à ce que l'une ou l'autre succombe. Si cette voix prenait le dessus en lui, s'il trahissait cette patrie sacrée, je le maudirais. Allons prier, mon fils.

Ils entrent dans le temple. Cependant la foule a augmenté de plus en plus sur la place.

PREMIER HOMME DU PEUPLE

Nous sommes sans nouvelles à émotion : on dirait que nos troupes n'ont pas vu l'ennemi.

DEUXIEME HOMME DU PEUPLE

Comme le monde est endormi chez nous ! Personne ne forge-t-il donc plus de projets, comme jadis, pour l'exécution desquels il faille les poumons de sa majesté le peuple ? J'ai rôdé ici toute la matinée, et je n'ai rencontré personne pour acheter ma voix.

PREMIER HOMME DU PEUPLE

Que la vie est fastidieuse, quand on n'a rien à faire !

TROISIEME HOMME DU PEUPLE

Un tout petit désordre ne ferait pas de mal.

Pendant ce temps, Eve a allumé le feu sur l'autel, lavé ses mains et apprêté le sacrifice. Ses serviteurs entonnent un hymne dont chaque strophe se mêle à la scène suivante. La place est remplie de bourgeois et de gens du peuple. Deux démagogues se disputent la tribune.

PREMIER DEMAGOGUE

Ote-toi de là, cette place m'appartient. Un danger menace la patrie, si je ne parle pas.

Le peuple pousse un hourrah d'approbation.

SECOND DEMAGOGUE

Ce danger est imminent, si tu ne te tais. Descends, stipendié.

Le peuple éclate de rire et bat des mains

PREMIER DEMAGOGUE

Tu n'es pas vendu, toi, parce que tu n'as pas d'acheteur. Citoyens ! c'est avec douleur que j'élève la voix, car une âme généreuse est affligée d'humilier la grandeur dans la poussière et d'arracher un grand homme du char de triomphe pour le traîner devant votre tribunal.

SECOND DEMAGOGUE

Bien commencé, misérable ! C'est cela, couronne de fleurs la victime que tu as destinée au sacrifice.

PREMIER DEMAGOGUE

Arrière!

LE PEUPLE

A quoi bon écouter ce farceur ?

Ils tiraillent le second démagogue.

PREMIER DEMAGOGUE

Mais bien que mon cœur en soit affligé, je dois parler, car toi, glorieux peuple souverain, tu as plus de prix pour moi que ton général en chef.

SECOND DEMAGOGUE

Quoi ? Ce ramassis d'âmes vénales, de meurt-de-faim, qui, comme les chiens, guettent les restes de la table de leurs maîtres ? oh ! lâche que tu es, je n'envie pas ton goût.

LE PEUPLE

A bas, lui aussi est un traître, à bas !

Ils le violentent plus rudement. Eve sacrifie deux colombes et de l'encens sur l'autel.

EVE

Daigne, ô Aphrodite, accepter la fumée de ce sacrifice, exauce ma prière : je te demande, non point un vert laurier pour le front de mon époux, mais pour son cœur de héros le calme domestique.

Dans la fumée du sacrifice Eros apparaît souriant. Les Grâces l'entourent et répandent sur lui des roses. Groupe plongé dans le recueillement.

LES SERVANTES

Exauce sa prière !

EROS

Que la bénédiction d'un cœur pur. femme, soit sur toi !

LES GRACES

Et que les Grâces te protègent.

LES SERVANTES

Merci, Aphrodite.

PREMIER DEMAGOGUE

Peuple, écoute donc l'accusation : le grand Miltiade a vendu la patrie.

DEUXIEME DEMAGOGUE

Tu mens, tu mens ! Ecoutez-moi, sinon vous aurez la honte de vous en repentir trop tard.

PREMIER HOMME DU PEUPLE

Descends de là, impudent !

On l'entraîne complètement dans la foule.

PREMIER DEMAGOGUE

Il a sous ses ordres la fleur de votre jeunesse, il a pu s'emparer de Lemnos d'un seul coup, et maintenant il garde l'inaction devant Pharos. On l'a acheté.

TROISIEME HOMME DU PEUPLE

A mort !

PREMIER BOURGEOIS

Criez donc, sinon je coupe les vivres !

Le sacrifice est achevé, les dieux ont disparu.

EVE, se relevant.

Quel est ce tumulte dehors ? Allons voir, mon fils.

CIMON

Mère, on juge un traître.

EVE, s'avançant sur les degrés du temple.

Mon cœur se serre toujours quand je vois le peuple famélique s'ériger en juge des grands hommes. Ce qui brille tombe-t-il dans la boue, la populace le regarde avec une joie maligne et l'accable d'outrages, comme pour se disculper de sa propre souillure.

DEUXIEME HOMME DU PEUPLE

Maître, je suis enroué, et pourtant je crierais de bon cœur.

DEUXIEME BOURGEOIS

Voilà de quoi te graisser le gosier.

DEUXIEME HOMME DU PEUPLE

Mais que dois-je crier ?

DEUXIEME BOURGEOIS

Crie : à mort !

LE PEUPLE

Mort, mort ! —

EVE

De qui donc est-il question ?

DEUXIEME DEMAGOGUE, s'approchant d'Eve.

De qui, sinon de celui qui dépasse ses concitoyens de toute la tête ? C'est là ce qu'ils ne peuvent supporter.

EVE

De Miltiade ? — Grands dieux ! Et toi aussi, vieux Crispos, que mon époux a sauvé de l'esclavage, a présent tu cries à mort ?

CRISPOS

Pardonnez, maîtresse, mais l'un de nous deux seul peut vivre. Celui qui me commande de crier nous nourrit, mes trois enfants et moi.

EVE

Malheur à toi, Crispos, si ton sort te dégrade à ce point ! Néanmoins je te pardonne, parce que tu as faim. Mais toi, Thersites, et vous autres, vous tous, qui pouvez dormir tranquilles au sein du bien-être grâce à mon époux qui a chassé l'ennemi de vos portes ? — Oh ! ingrats ! —

THERSITES

Ah ! madame, j'en suis bien peiné, mais que faire ? C'est le peuple qui le veut. Qui risquerait tout ce qu'il possède à braver les flots en courroux ?

PREMIER DEMAGOGUE

Je prononce donc la sentence du peuple.

Lucifer, en guerrier, le visage terrifié, arrive courant.

LUCIFER

La patrie est en danger ! L'ennemi est aux portes !

PREMIER DEMAGOGUE

Impossible, notre général victorieux n'est-il pas devant lui?

LUCIFER

C'est lui précisément qui est l'ennemi. Quand il a appris les noirs desseins que vous méditiez contre lui, une légitime colère s'est allumée dans son cœur, et tandis que vous bavardez, il est là avec le fer et le feu.

DEUXIEME BOURGEOIS

C'est vous, traîtres, qui êtes cause de tous ces malheurs !

LE PEUPLE

Eh bien, assommons-les. — Vive notre général ! — Malheur à nous, sauve qui peut ! — Nous sommes perdus ! —

PREMIER DEMAGOGUE

Non pas. Allons à sa rencontre aux portes lui présenter nos hommages.

EVE

Dieux ! Pénible est la sentence qui m'eût ravi mon époux, mais il m'est plus amer encore que tu l'aies justifiée, bien que tu me sois rendu.

PREMIER HOMME DU PEUPLE

Emparez-vous de sa femme ; si notre ville souffre quelque dommage, qu'elle meure avec son enfant.

EVE

Je mourrais de grand cœur pour toi, mon époux, pourvu que la malédiction de la patrie n'atteigne pas mon enfant.

CIMON

Mère, ne crains rien pour moi. Viens, viens avec moi, ce sanctuaire nous protégera contre tout mal.

Ils se réfugient dans le temple devant ceux qui les poursuivent. Derrière eux, deux Nymphes abaissent des chaînes de roses devant le peuple qui bat en retraite. Au dehors, des trompettes retentissent, le peuple se disperse précipitamment en poussant des cris de détresse. Les Nymphes disparaissent.

LUCIFER se frotte les mains en éclatant de rire.

La plaisanterie n'a pas été mauvaise. Comme la raison a occasion de rire de ce qui brise les cœurs !

Il se tourne vers le peuple.

Pourvu que la vue de ce qui ne vieillit jamais, la beauté éternelle, ne me dérange pas perpétuellement. Son charme étrange me donne le frisson, ce charme

qui rend la nudité chaste, ennoblit le péché, sème de roses le sentier ardu de l'existence et relève l'infortuné avec les baisers de lèvres candides. Pourquoi ce monde, qui m'appartient, tarde-t-il tant à venir, monde grotesque, de doute et d'épouvante, qui chassera cette fantasmagorie grâce à laquelle, toutes les fois que l'homme succombe dans sa lutte avec moi, il peut se redresser ? Mais bientôt nous verrons, quand, dans un avenir prochain, les horreurs de la mort s'emparent de nous, si ces fastidieuses ombres chinoises ne prendront pas fin alors.

Adam, en Miltiade, blessé, est amené sur la scène. Des soldats en armes le suivent. Devant lui, suppliants, le peuple et les démagogues.

LE PEUPLE

Vive notre général ! Miséricorde, grand homme !

ADAM

Quelle faute avez-vous donc commise pour me supplier ainsi ? Qu'est-ce que le fort a à implorer du faible ? Mais ni ma femme ni mon fils ne viennent à ma rencontre. Pouvu qu'il ne leur soit pas arrivé de mal !

EVE

Ah ! Miltiade, pourquoi viens-tu, si ta femme ne peut se réjouir de ta venue ? — Mon fils, ta mère s'affaisse, soutiens-moi, soutiens-moi... Ah ! ton père ne te laissera pas même un nom sans tache !

ADAM

Qu'est cela ? Je ne comprends pas. Le peuple demande grâce, ma femme me maudit, et ma poitrine saigne pour ma patrie.

EVE

La patrie et mon cœur saignent plus encore. Pourquoi, en effet, es-tu venu à la tête d'une armée ?

ADAM

Est-ce qu'une pareille escorte n'est pas due à mon rang ? Je suis venu, parce que cette grave blessure ne me permet plus de m'acquitter de mes fonctions. Je suis venu pour remettre aux mains du peuple souverain la puisance qu'il m'avait confiée et pour lui rendre mes comptes. Je vous licencie, mes compagnons d'armes, allez jouir dans vos foyers d'un repos que vous avez bien mérité. Et maintenant, moi aussi, Pallas Athéné, je suspendrai au-dessus de ton autel cette épée que je te consacre,

On l'aide à monter les degrés du temple. Ses guerriers se dispersent.

EVE, se jetant à son cou.

Ah ! Miltiade, est-il épouse plus heureuse que la tienne, noble grand homme ? Regarde, regarde ton fils, comme il te ressemble, comme il est grand, comme il est beau !

ADAM

Etres chéris !

CIMON

Je savais bien, moi, que ce que fait mon père est bien fait.

EVE

Oh ! ne m'accable pas de honte. C'était le devoir de l'épouse de le savoir mieux encore.

ADAM

Mon fils, à toi de consacrer l'épée de ton père.

CIMON, suspendant l'épée.

Garde, ô déesse, cette chère épée jusqu'au jour où je viendrai te la réclamer.

EVE

Dans ce double sacrifice je veux, moi, la mère, répandre l'encens. Abaisse tes regards, Pallas.

Elle offre l'encens.

PREMIER DEMAGOGUE, à la tribune.

N'avais-je pas raison de dire que c'est un traître, qu'il s'est vendu à Darius ? Sa blessure n'est qu'une feinte, il ne veut pas combattre l'ennemi.

LE PEUPLE

A mort !

ADAM

Quel est ce tumulte au dehors ?

EVE

Ah ! Miltiade, ce sont des paroles terribles : la foule t'appelle de nouveau traître.

ADAM

Quelle accusation plaisante ! Un traître, moi, le vainqueur de Marathon ?

EVE

Il en est malheusement ainsi. C'est un monde méchant que tu as retrouvé dans ta patrie.

PREMIER DEMAGOGUE

Que tardez-vous à vous emparer de lui ?

Le peuple se porte en foule vers le temple ; Lucifer est avec eux.

EVE

Miltiade ! Tu es en sûreté dans ce sanctuaire, n'en bouge pas. — Pourquoi aussi as-tu licencié ton armée ? Pourquoi n'as-tu pas réduit en cendres cette sentine de tous les vices ? Cette canaille ne mérite que des chaînes, elle sent bien que tu es né pour être son maître, parce

que tu es plus noble qu'eux tous ensemble, et sûrement elle t'égorgera pour ne pas ramper à tes pieds.

PREMIER DEMAGOGUE

Entendez-vous, n'est-ce pas là le discours de la femme d'un traître ?

EVE

La femme a toujours le droit de défendre son mari, fût-il même coupable, à plus forte raison s'il est aussi pur que mon époux ! Et si ses ennemis sont aussi lâches que vous.

PREMIER DEMAGOGUE

Le peuple souverain se laissera-t-il ravaler ainsi ?

PREMIER HOMME DU PEUPLE

Mais si elle disait vrai ?

PREMIER BOURGEOIS

Qui est de leur parti, je le tiens pour suspect. Criez, gueux, ou crevez de faim.

LE PEUPLE

A mort !

ADAM

Couvre le visage de l'enfant. Qu'il ne voie pas mon sang, — et toi, arrache-toi de mon sein. La foudre qui frappe le rocher ne doit pas t'atteindre, moi seul je dois mourir. — Pourquoi d'ailleurs vivre, puisque je vois la sottise de cette liberté pour laquelle j'ai combattu toute ma vie ?

PREMIER DEMAGOGUE

Qu'est-ce qui vous fait hésiter encore ?

LE PEUPLE

A mort !

ADAM

Ce n'est pas ce peuple lâche que je maudis, il n'est pas coupable ; la misère l'a marqué naturellement pour la servitude, et la servitude avilissante fait de lui l'instrument sanguinaire de quelques factieux bouffis d'orgueil. Moi, moi seul, ai été un fou de croire qu'un pareil peuple a besoin de la liberté.

LUCIFER, à part.

Tu as exprimé là ta propre épitaphe : après toi, elle conviendra à beaucoup de grandes tombes.

ADAM

Faites-moi descendre. Je ne veux pas rester plus longtemps sous la protection de ce sanctuaire.

On l'amène au bas des degrés. Il confie tendrement Eve aux bras de ses servantes.

Allons — je suis prêt. —

DEUXIEME DEMAGOGUE

Défends-toi, tout n'est pas perdu encore !

ADAM

Ma blessure me ferait trop souffrir, si j'ouvrais la bouche pour me défendre.

DEUXIEME DEMAGOGUE

Fais-le, et sur-le-champ ce peuple rampera à tes pieds dans la poussière.

ADAM

Ah ! c'est précisément pour cela que tout serait inutile : le peuple ne pardonne pas à qui le couvre de honte.

LUCIFER

Es-tu dégrisé à présent ?

ADAM

J'en conviens.

LUCIFER

Et ne t'apparaît-il pas clairement que tu as été pour la foule stupide un maître plus généreux qu'elle n'est pour toi ?

ADAM

C'est possible, mais il y a mal et mal ; sous des noms différents, la destinée est la même. Toute lutte est vaine : aussi j'y renonce. — Quel besoin d'ailleurs un cœur ardent a-t-il d'aspirer au sublime ? Que chacun vive pour soi et ne recherche que les plaisirs des sens, afin de remplir joyeusement le court espace de la vie et d'atteindre le Tartare dans les titubations de l'ivresse. — Mène, mène-moi, Lucifer, dans des chemins nouveaux. Je veux, en riant aux éclats, contempler désormais les vertus et les souffrances d'autrui, ne désirant que la jouissance. Et toi, femme, qui — ainsi le croit mon cœur — as évoqué un jour pour moi des berceaux dans le désert, si, en mère honnête, tu élèves mon fils pour en faire un citoyen : c'est folie de ta part, tu t'attireras justement les moqueries de la fille de joie, aux joues fardées, excitée par le vin, les lèvres avides de baisers. Sois gaie, amuse-toi et nie la vertu. Maintenant, à l'échafaud, pour ma pénitence. Non que j'aie commis une infamie, mais parce que j'ai pu m'enthousiasmer pour une grande idée.

Cependant on apporte un billot devant les degrés. Auprès se tient Lucifer avec une hache. Adam courbe la tête.

PREMIER DEMAGOGUE

Exécutez-le. Vive la patrie !

LUCIFER, murmurant à son oreille.

Un bel adieu, n'est-ce pas ? — Eh bien, héros, mon maître, à présent tu n'éprouves pas un peu un drôle de frisson au souffle glacé de la mort grimaçante ?

EVE

Ah, Pallas! tu n'a pas exaucé ma prière.

Le génie de la mort, sous la forme d'un jeune homme au doux regard, sort du temple avec une torche renversée et une couronne, et s'approche d'Adam.

ADAM

Pallas t'a exaucée. — Le ciel est avec toi, la paix est descendue dans mon cœur, ma Lucia.

LUCIFER

Sois maudit, monde de rêves frivoles, tu m'as encore gâté mon plus beau moment.

EVE

Sois maudit, peuple vulgaire et grossier ! Tu as touché mon bonheur de ta rude main, et hélas ! il est tombé en sa fleur dans la poussière. Pourtant, la liberté ne fut pas aussi douce pour toi qu'elle a été douloureuse pour mon cœur.

EMERICH MADACH.

Traduit du hongrois par CH. DE BIGAULT DE CASANOVE.

(*A suivre.*)

Reproduction interdite.

GEORGES EEKHOUD

Tandis que se pare de suavités enivrantes la fête de fleurs aux chemins élégants de nos bois, parcourus à bicyclette ou entrouvrant à des rêveries câlines et aux caresses l'accueil de ses taillis, a-t-on songé que des terres frustes demeurent, sous un ciel de printemps maudit, menaçantes et ternes avec d'âpres étendues de sable stérile parmi les bruyères et la broussaille mauvaise ? L'étincelle jaune y fleuronne, sous un rais pâle de soleil brusque, aux pointes des ajoncs ; des herbes hostiles y tendent l'offre feinte de vaines corolles, mais tout le site tremble aux dorlotements obscurs d'un azur maladif, et se désole : les aubes s'épaississent en frissonnantes brumes, et les longs crépuscules sont des brouillards.

J'imagine s'égarer un voyageur par de telles landes à jamais monotones : il en est las et son pas s'alentit, bien qu'il se hâte, en un dernier effort d'énergie, vers l'espoir au loin de quelque gare d'où, en peu d'heures, le railway le ramènera aux joies et au tumulte vivant des cités. Et désormais il se détourne et oublie le voyage d'ennui ; il ne veut plus s'en souvenir où sont les mers dorées sous les calmes horizons des printemps familiers.

Las et lent, oui, le voyageur en un effort s'épuise ; ou me trompé-je ? lui est-ce un plaisir cette halte au bord d'un fangeux marécage sur le sable gris, auprès des roseaux rudes ? Il me désigne, je les vois, les touffes rares et pauvres et, sur le bord opposé, un solitaire héron, le ciel bas et de nuages, toute la morne contrée. Ses yeux presque sourient, et s'enfle sa poitrine à l'ivresse de respirer un air qui, insalubre, m'oppresse. Il se

repose, ici, avec délices, et il est fier de ce pays. Passe un villageois et il jargonne avec lui, prend un sérieux intérêt aux banals récits, hoquetés et stupides, qu'il écoute. J'ai compris : le voyageur aussi est un enfant de la lande assoupie ; aux pays de soleil doux et de tendres paysages où enfant on l'avait envoyé, il a gémi comme en un exil et a souffert de ce que nous aimons. Le regret du sol natal l'a torturé et dompté ; sa première heure libre le voit revenu au lieu de ses jeux enfantins et de ses désirs d'adolescent : le voici. S'il marche lentement, s'il s'assied au bord de la mare, c'est pour savourer plus longuement l'ivresse nouvelle de son bonheur.

La terre sauvageonne l'accueille avec le sourire fallacieux de ses fleurs grossières ; elle s'offre maternelle et favorable comme il la rêvait ; telle la voulait retrouver son fils.

Et son âme s'exalte ; il chante la contrée, la glorifie d'être pauvre, maussade et brutale, et il glorifie ceux qui y vivent dans les ajoncs et la broussaille de l'aimer exclusivement jusqu'à être, ainsi qu'elle-même, pauvres, maussades et brutaux.

M. Georges Eekhoud figure, selon son œuvre, selon aussi les années de sa vie, ce voyageur. Né dans la froide Campine, contrée sablonneuse à l'orient d'Anvers, il fut élevé (1) dans une institution cosmopolite et, je dirais, mondaine des plateaux suisses de l'Aar. Le spectacle des glaciers au soleil, les pentes gazonnées des vallées heureuses, les torrents bruyants et clairs ne détournèrent pas sa pensée du regret des sites primitifs qu'il avait dû, malgré lui, délaisser. Avec une merveilleuse obstination d'enfant, malgré les jeux et les moqueries de ses condisciples, il rêvait toujours à de vastes plaines, à des horizons endoloris et frileux, à sa chère et maudite Campine.

A son retour au pays, s'extasie à revivre sa vie d'enfance parmi les fleurs et les buissons que son

(1) *Climaterie*, dans *Mes Communions*.

regret a tant aimés. Son âme se colore à la mélancolie résignée des choses, et peut-être, selon la haute pensée d'Alfred de Vigny, est-il celui qui a pu se déprendre de toute espérance ; vivant dans un désespoir désormais paisible (1), sans convulsions de colère et sans reproches au ciel, il a la sagesse d'accepter avec reconnaissance tous les jours de plaisirs, tous les jours même qui n'apportent pas un malheur ou un chagrin.

Dans ces dispositions, observateur désintéressé des mœurs de la contrée, il en saisira aisément l'intime signification et la beauté ; lui-même y sourira et peu à peu s'en éprendra jusqu'à se rêver pareil aux rustres qui l'ont conquis, jusqu'à se rêver, jusqu'à se réaliser leur pareil. Il a aimé leurs coutumes de simplicité ancestrale, tout l'irréfléchi de leurs passions douces et sauvages, il se montre indulgent aux fautes, aux crimes où ils se laissent entraîner par l'exaspération de ces mêmes passions, il finit par s'y attacher comme à des beautés encore, par les louer même pour tout ce qu'ils ont de sentimental et de généreux.

A travers tous les livres, nombreux déjà, de M. Georges Eekhoud, cet amour large d'un sol où il a vécu, dont il a surpris, on peut dire, jusqu'au parfum secret, se dégage nettement, et c'est le plus frappant caractère de son œuvre si personnelle.

Mais que serait cela, s'il n'y avait que cela ? D'autres auteurs, avant lui et aussi bien que lui, ont élu un petit coin de terre pour en magnifier à jamais le charme spécial et inconnu des simples passants. Deux noms entre tous, en ces temps derniers : Barbey d'Aurevilly, Cladel... Mais ce qui est particulier à M. Georges Eekhoud, c'est de s'être précisément servi d'un décor de paysage étroit et fruste, de caractères locaux de campagnards encore à demi sauvages pour proclamer des idées de suprême solidarité humaine, pour dégager de la chaîne des préjugés et des lois l'homme universel.

(1) Cf. Vigny, *Journal d'un Poète*, p. 31.

Dès lors, telle est l'émotion qu'a apportée à la littérature M. Georges Eekhoud. Voici, dit-il, le plus pauvre des paysages, l'être le plus humilié y vit doucement, avec ses petites joies, ses grands amours et ses passions parfois de bête fauve. A peine se soucie-t-il, s'il est heureux, s'il cultive un petit lopin, s'il est aimé de la rustaude qu'il aime, des lois que les hommes de la ville ont faites contre lui et dont il ne veut pas sentir l'oppression. Même la terrible, celle qui pour plusieurs années prend les mâles et les jette aux bagnes de la caserne et du lupanar, n'est pas plus puissante que toute son indifférente gaîté, et, les jours même de tirage au sort ou de départ des conscrits, on rit au village et on danse au cabaret.

Ces paysans-là sont intéressants dans leurs amours spontanées et aussi lorsque, malgré eux, résidant dans les villes, ils souffrent. Les premiers ils fixèrent l'étude de notre auteur, qui publia d'après eux *Kees Doorik, Kermesses* (1884), *Les Milices de Saint-François* (1886). Je rattacherais volontiers à cette série le synthétique et puissant roman sur la grandeur et les hontes de la ville et des citadins, cette *Nouvelle Carthage* avec ses ports, ses usines, ses banques et ses théâtres, où les riches, indifférents et lâches, torturent implacablement les âmes d'artistes et les artisans.

Cependant, les *Nouvelles Kermesses* (1887) faisaient pressentir des préoccupations plus hautes. Il n'était pas suffisant de comprendre et de chanter les souffrances de ceux qui luttent, qu'ils résistent ou qu'ils succombent : il y a l'obscure légion de ceux qui sont à jamais, dès le début, dans l'impossibilité même de combattre, les dévoyés, les déjetés de la vie, les irréguliers, les vagabonds. Ceux-là sont d'éternels souffre-douleurs, des victimes lamentables et méprisées. Tout les désigne à la colère même de leurs frères, à toutes les haines et à l'ignominie ; ils ne peuvent pas s'en relever.

Il y a, dans un coin, le plus désolé de cette désolée Campine, un vieux château seigneurial, converti dès longtemps en un asile pour les vagabonds.

C'est là que M. Eekhoud fut saisi, un jour, d'une sympathie insurmontable pour ces « las d'aller », comme il les appelle, pour ces malheureux accablés en dépit d'eux-mêmes par le sort.

« Oui, la plupart sont les indolents, les bayeurs, les effarés, les éblouis, les éperdus, aux grands yeux humides et visionnaires, qui ne comprennent rien au monde et à la vie, au code et à la morale, qui ne savent pas ce qu'ils sont venus faire sur cette terre ; entraînés de « gaffe » en « gaffe », les faibles, les pas-de-chance, les moutons toujours tondus, les passifs, les exploités, les dupes qui ont coudoyé toutes les scélératesses et sont restées candides comme des enfants ; débonnaires qui ne tueraient pas une mouche, quoique des escarpes les aient associés à leurs entreprises ; viciés mais non vicieux, souffre-douleurs autant que souffre-plaisirs. » (1)

Mais ce ne sont plus des rustauds ignorants et instinctifs : libérés de la contrainte universelle, ceux qu'une pudeur bourgeoise élégamment dénomme l'*écume de nos cités,* ce sont les vagabonds de partout, de la ville, des faubourgs et des banlieues farouches, leur plus sûr et leur secret domaine. Ils vivent sans loi, cauteleux et héroïques, rôdeurs de barrière, voyous et arsouilles.

Et les ayant pris tout d'abord en commisération, il scruta leurs douleurs, leurs haines, leurs rares plaisirs, dans la liberté aussi bien que dans l'asile. Il n'eut d'eux aucune terreur, il alla vers eux en égal et en frère, il sut les faire causer et les comprendre. Il éprouva les félicités de leur orgueil, car certains étaient fiers de vivre en hommes libres et hardis, affranchis de la tutelle des usages et des lois ; il peina dans les efforts vains de leurs tendresses méprisées, mais oh ! surtout, il s'échauffa à la flamme soudaine de leurs passions et de leurs révoltes. Ah ! quels beaux livres de violence indignée et de justice surhumaine que *Mes Communions* (1895) et le *Cycle Patibulaire* (2).

(1) *Nouvelles Kermesses*, p. 323.
(2) Un vol. 3.50 (*Mercure de France*, 1896).

Ici M. Georges Eekhoud parle en toute assurance et en toute indépendance. Vivre est le grand droit sacré, satisfaire aux besoins et aux désirs, quels qu'ils soient, naturels et innés ; il n'est pas de sentiment, il n'est pas de sensation en soi réprouvés ni maudits ; des hommes ont établi de factices règles, et la nature humaine reste au-delà et au-dessus de la loi. C'est par les prohibitions et par les contraintes morales ou légales que l'homme a créé la nécessité du crime, mais celui-là seul est coupable qui a humilié sa nature jusqu'à se soumettre sans révolte.

Chacune des nouvelles qui composent ces deux tomes porte en soi ce même enseignement généreux fait pour les races futures et affranchies. M. Georges Eekhoud est un des plus audacieux que je sache parmi les libérateurs de l'esprit humain. Emporté par l'impétuosité d'un combat acharné, il n'a pas le temps, toujours, de s'arrêter à des discussions de valeurs verbales et au choix élégant de phrases cadencées et assorties. Qu'importe ! son verbe viril et rude est entraînant et enthousiaste ; il convainc plus qu'il ne séduit ; il exalte plus qu'il ne caresse.

Avec les qualités que j'ai cherché à mettre en valeur, on comprendra pourquoi, farouche et libre, M. Georges Eekhoud, dans l'étude du passé et des intelligences, a élu le *Siècle de Shakespeare*, et le théâtre de Beaumont et Fletcher (*Philaster, Love is ableeding*), et de Webster (*La Duchesse de Malfi*).

André Fontainas.

SARTOR RESARTUS

VIE ET OPINIONS DE HERR TEUFELSDRŒCKH

(*Suite* [1])

—

LIVRE II

CHAPITRE III

PÉDAGOGIE

Sommaire. — Teufelsdrœckh à l'école. Son Education. Comme quoi le Kuhbach au cours perpétuel parle de Temps et d'Eternité. Le Gymnase d'Hinterschlag : Ecoliers brutaux; Professeurs pédants. Le besoin de vrais Enseigneurs (2); nécesssité de les reconnaître. Mort de Père Andréas ; Teufelsdrœckh apprend le secret de sa naissance; Ses réflexions à ce sujet. L'Université Anonyme. Il serait fort utile d'établir des statistiques de l'Imposture. Fruits amers du Rationalisme : difficultés religieuses de Teufelsdrœckh. Le jeune Anglais Herr Towgood. Amitié moderne.

Jusqu'ici nous voyons le jeune Géniot, dans son indivisible fourreau de serge jaune, porté le plus souvent aux bras de la bienfaisante Nature seule; assis, certes, et c'est beaucoup pour son esprit, dans le terrestre atelier, mais (à part ses doux yeux couleur de noisette, qui, à coup sûr, pétillaient déjà d'une silencieuse intelligence) ayant peu à faire acte d'initiative, là. Jusqu'ici, donc, il ressemble plutôt à tous les enfants, qu'à un Philosophe et à un Poète *in abstracto*; peut-être Herr Heuschrecke lui-même serait-il embarrassé de dire en quoi jusqu'à présent la spéciale Doctrine des Habits se dénote, se fait pressentir. Sans doute, chez Géniot, comme chez les autres, l'Homme peut bien se trouver peint dans l'Enfant (du moins toutes les couleurs y sont-elles posées); mais ce n'est qu'une moitié de l'Homme qui est présente dans l'Enfant, ou dans le jeune Garçon, c'est-à-dire les facultés passives de l'Homme, non ses facultés actives. Nous n'en sommes que plus impatient de découvrir quelle figure il fait, sous le rapport de ces dernières facultés; comment,

(1) V. *Mercure de France*, Nos 71, 72, 74, 76, 77, 78.
(2) Teachers, et non Professors.

lorsque, pour employer ses propres mots, « il a quelque intelligence des outils et qu'il les peut manier l'un ou l'autre », il s'y prend pour le manier.

C'est ici, d'ailleurs, peut-être le moment de noter que souvent, dans l'histoire de notre Philosophe, il y a comme quelque chose d'une tournure hindoue : sans doute même, dans cette « Passivité » si soigneusement entretenue et de toutes façons si excellente, qui, avec la compression de la faculté contraire, distingua son enfance, pouvons-nous découvrir l'origine de beaucoup de choses qui, par la suite, devaient étonner le monde et qui l'étonnent encore aujourd'hui. Pour qui regarde superficiellement, Teufelsdrœckh est le plus souvent un homme dépourvu de toute espèce d'Activité, un Nonhomme (1); pour qui regarde plus avant, en revanche, c'est un homme possédé d'une Activité presque surabondante, mais si spirituelle, si hermétique, énigmatique, que nul ne peut prévoir ses explosions, ni savoir même, assez pour pouvoir déterminer son importance, à quel moment elle a fait explosion. Dangereux, difficile caractère pour l'Européen moderne; désavantageux, surtout, dans le héros d'une Biographie ! Plus que jamais il importe à l'Editeur de ces pages de faire tout son possible, quelque doive être son insuccès.

Parmi les premiers outils quelque peu compliqués, qu'un homme, spécialement un homme de lettres, s'applique à manier, figurent les livres de classe. Teufelsdrœckh n'a pour cette partie de son histoire qu'une indifférence non déguisée. « Il ne peut pas se souvenir d'avoir jamais appris à lire »; probablement donc cela lui était-il inné. Il dit généralement : « Il n'y a presque aucune » remarque a faire sur l'insignifiante partie de mon » Education qui dépend des Ecoles. J'apprenais ce que » les autres apprennent; je le gardais entassé dans un » coin de ma tête, sans voir encore de quelle façon je » pourrais m'en servir. Mon Maitre d'école, un martyr » prostré, piétiné, au cœur brisé, comme tant d'autres » de sa profession, fit peu pour moi, excepté qu'il s'a- » perçut qu'il pouvait peu : le brave homme prononça » que j'étais un génie, apte aux doctes professions; et » qu'il fallait m'envoyer au Gymnasium, et un jour à » l'Université. En attendant, tout ce qui me tombait » sous la main d'imprimé, je le lisais. Mon billon de » poche même, je le dépensais à l'etalage du bouqui- » niste; et à mesure que s'accumulaient les livraisons, » je les reliais moi-même. C'est ainsi que ma tête d'en-

(1) a No-man.

» fant se garnit d'un considérable mélange de choses et » d'apparences de choses : l'Histoire, en authentiques » fragments, s'y trouvait à côté de chimères fabuleuses, » où il y avait aussi de la réalité ; et le tout non comme » une matière inerte, mais comme un vivant aliment, » très tolérable à un esprit jouissant encore d'une diges- » tion facile. »

Nous savons à présent que le Maître d'école d'Entepfuhl jugeait bien. A la vérité, on pouvait déjà demêler chez le jeune Géniot, sous tous ses dehors silencieux, une vivacité intérieure qui promettait beaucoup ; des symptômes d'un esprit singulièrement ouvert, méditatif, presque poétique. Ainsi, sans parler de ses soupers sur le mur du Verger, et d'autres phénomènes de cette période primitive, beaucoup de lecteurs de ces pages ont-ils rencontré, dans leur douzième année, des réflexions comme les suivantes ? « Cela me frappa fort, » une fois que, par un silencieux midi, j'étais assis au » bord du Kuhbach, attentif à son courant, à ses glous- » glous, de penser que ce même ruisseau avait coulé et » eu ces glous-glous, à travers tous les changements » de temps et de fortune, depuis dès avant la plus an- » cienne date de l'Histoire. Oui, probablement que le » matin où Joshua traversa le Jourdain à gué, tout » comme le midi où César, à coup sûr avec difficulté, » passa le Nil à la nage, tout en tenant au sec ses *Com-* » *mentaires*, — ce petit Kuhbach, aussi assidu que le » Tibre, l'Eurotas ou le Siloë, murmurait à travers la » solitude, encore innommé, inaperçu : c'est encore » ici, comme dans l'Euphrate et le Gange, une veine » ou une veinule de l'universelle circulation des Eaux, » laquelle, avec ses artères atmosphériques, a duré et » durera purement et simplement aussi longtemps que » l'Univers. Fou que tu es ! la Nature seule est anti- » que (1), et l'art le plus ancien n'est qu'un champi- » gnon parasite ; ce roc inerte où tu t'assieds est vieux » de six mille ans. » Ne peut-il y avoir dans ce petit aperçu, comme dans une petite fontaine, la source de ces méditations presque inexprimables sur le grandiose et le mystère du Temps, et ses rapports avec l'Eternité, qui se développent dans une partie distincte de cette Philosophie des Habits ? (2)

Sur ses années de Gymnasium et d'Université, le Professeur ne s'attarde nullement, comme sur son en-

(1) Voy. n° 77, la note de la page 189. C'est le développement de la même idée.

(2) Livre III, chapitre VIII : *Supernaturalisme naturel.*

fance, en effusions aussi lyriques et joyeuses. Il y a encore des traits lumineux et frais; mais coupés d'amers ruisselets de larmes, stagnant ça et là en aigres marais de mécontentement. « A mon premier regard » sur le Gymnase d'Hinterschlag », écrit-il, « commencèrent mes mauvais jours. Je me rappelle encore très » bien le rouge matin soleilleux de Pentecôte, où, trottinant à côté de mon Père Andréas, j'entrai dans la » principale rue de l'endroit, et vis l'horloge de son » clocher (qui justement sonnait huit heures) et la » *Schuldthurm* (la Geôle), et les gens de la ville, avec » ou sans tabliers, entrant chez eux pour déjeuner (1); » un petit chien dans une terreur folle, passait détalant, » car quelques petits drôles lui avaient attaché une » casserole à la queue; et de la sorte le pauvre animal » à la torture parcouru en grand tintamarre tout le » Bourg, et devint chose assez notable. Parfait emblême » de maint Héros Conquérant, à qui le Destin, qui lie » indissolublement l'Imagination à la Raison, comme » il la lie souvent autre part, a malignement appendu, » pour le poursuivre, la casserole de l'Ambition; qui, » d'autant qu'il court plus vite, le presse davantage, » d'autant plus bruyamment et follement ! Parfait em» blême aussi de bien des choses qui m'attendaient » moi-même, dans ce maudit repaire; comme aussi » dans le Monde, dont il était une portion et un épi» tome !

« Hélas, les belles hêtrées d'Entepfuhl avaient disparu » dans l'éloignement : je me trouvais parmi des étran» gers, malveillamment, ou, tout au mieux, indifféremment disposés à mon égard ; mon jeune cœur, pour » la première fois, se sentit complètement seul et or» phelin. » Ses camarades d'école, comme c'est l'habitude, le persécutèrent : « C'étaient », dit-il, « des gar» çons pour la plupart brutaux; ils obéissaient à » l'impulsion de la rude Nature, par qui les cerfs se » ruent en troupeau sur tout cerf aux abois, par qui une » bande de canards met à mort tout membre désailé de » la harde, mâle ou femelle ; par qui le fort tyrannise » partout le faible. » Il avoue que malgré « tout le cou» rage moral dont il était doué peut-être à un degré » exceptionnel », les batailles lui réussissaient mal, et qu'il eût bien voulu les avoir évitées ; résultat dû, semblerait-il, moins à sa petite taille (car il était dans ses emportements « incroyablement agile »), qu'à ses « principes vertueux » : « S'il était honteux d'être

(1) Evidemment des impressions d'enfant sans suite.

» battu, » dit-il, « il était à peine moins honteux d'en » être venu jusqu'à se battre ; ainsi j'étais tiré des deux » sens à la fois, et dans cet important côté de la vie » d'écolier, le côté dispute, je n'ai eu que du chagrin. » En somme, il est assez visible que cette excellente « Passivité », si notable dans l'enfance de Teufelsdrœckh, trouve encore une fois ici à s'exercer. « Il » pleurait souvent ; tant même, qu'il était surnommé » *Der Weinende* (Larme à l'œil), sobriquet d'ailleurs » qui, jusqu'à sa treizième année, environ, ne fut pas » absolument immérité. Ce n'est qu'à de rares inter- » valles que le jeune être éclata en des rages qui met- » tent la flamme aux yeux, et que, avec une plénitude » de tempête (*Ungestüm*) sous qui les plus hardis flé- » chissaient, il proclama qu'il avait lui aussi des Droits » d'Homme, ou tout au moins de petit homme. » Qui ne voit, dans tout ceci, un bel arbre à fleurs, un génial arbre à cinnamome près d'étouffer parmi des potirons, des ajoncs, et d'ignobles arbrisseaux ; et forcé, pour vivre, de gagner, coûte que coûte, en élévation seulement, et non en étendue ; de parvenir à une *hauteur* tout à fait anormale, et disproportionnée avec sa *largeur* ?

Nous voyons, en outre, qu'il apprenait « mécaniquement » son Grec et son Latin ; l'Hébreu à peine, même mécaniquement ; un tas d'autres choses qu'ils appelaient Histoire, Cosmographie, Philosophie, etc., guère mieux que pas du tout. De sorte que, hors la mesure où la Nature agissait encore en lui ; que lui-même « fréquentait, suivant sa vieille habitude, les ateliers » des Artisans, où il apprenait maintes choses » ; que, de plus, il avait par hasard mis la main sur un petit fonds de curieuses lectures, dans la maison du Tonnelier Hans Wachtel, où il logeait, — son temps, semblerait-il, était complètement gâché. Ces faits, le Professeur n'a pas encore appris à les considérer avec quelque résignation. A vrai dire, d'un bout à l'autre des notes contenues dans cette Enveloppe timbrée au signe du *Scorpion*, où nous en sommes à présent et souvent dans celles de l'Enveloppe suivante, il se montre, en cette matière d'Education, d'une vivacité inusitée ; et il n'épargne pas certaines touches dont nous pourrions nous permettre d'être fâché.

« Mes Maîtres », dit-il, « étaient de durs Pédants, » sans aucune connaissance de la nature de l'homme, » ou de celle de l'enfant ; sans connaissance d'aucune » chose, sauf de leurs lexiques, ou de leurs livres de

» compte trimestriels. Ils nous gavaient d'inombrables » Vocables morts (je ne veux pas dire d'une langue » morte, car eux-mêmes n'en savaient aucune), et ils » appelaient cela développer l'esprit de la jeunesse. » Comment un inanimé, mécanique Moulin-à-Gérondifs, » dont on pourra, au siècle prochain, fabriquer le » pareil à Nürenberg avec du bois et du cuir, pourrait-il » aider au développement de quoi que ce soit ; à plus » forte raison donc, à la poussée de l'Entendement, qui » croît, non pas à la façon des végétaux, en ayant ses » racines fumées d'un engrais étymologique, mais » comme une chose d'essence spirituelle, par mysté- » rieux contact de l'Esprit ; la Pensée s'allumant à la » flamme de la vivante Intelligence ? Comment don- » nera-t-*il* de la flamme, celui-là dont l'être intime ne » contient pas de charbon ardent, mais un foyer éteint, » tombé en une inerte cendre de grammaire ? Les Pro- » fesseurs d'Hinterschlag connaissaient assez bien leur » syntaxe ; et quant à l'essence humaine, tout ce qu'ils » en savaient : c'est qu'elle possédait une faculté appe- » lée Mémoire, que l'on pouvait développer en fusti- » geant de verges les tissus musculaires et l'épiderme.

« Hélas, il en est ainsi partout, il en sera toujours » ainsi ; tant qu'on n'aura point congédié, ou réduit à » porter l'oiseau, ce qui n'est qu'un manœuvre, et » qu'on n'aura pas pris à gages un Architecte, entouré » de tous les concours voulus ; tant que communautés et » individus n'auront pas découvert, non sans surprise, » que le fait de façonner par le Savoir les âmes d'une » génération, peut être considéré comme aussi impor- » tant que de faire des corps de cette génération de la » chair à canon ; qu'à côté de Généraux et de Feld- » Maréchaux pour tuer, il devrait y avoir, pour ensei- » gner, des Dignitaires honorés de tous, et, si cela était » possible, de vrais Prêtres ordonnés par Dieu. Mais » jusqu'à présent, bien que le Soldat porte ouvertement » son outil à massacre, en fasse même parade, nulle » part, aussi loin que j'aie voyagé, je n'ai vu le Maître » d'école faire montre de son outil à instruire : l'on » peut même dire que s'il se prenait à aller publique- » ment ceint de sa verge ainsi que d'un sabre, comme » s'attendant à gagner par là de la considération, cela » ne manquerait sans doute pas de provoquer, chez les » gens désœuvrés, une certaine hilarité. »

C'est, semble-t-il, dans la troisième année de cette période de Gymnasium, que mourut Père Andréas : le jeune Ecolier, si maltraité par ailleurs, se vit, pour la

première fois, vêtu de deuil, et l'âme vêtue aussi d'inexprimable mélancolie. « Le noir Abîme sans fond, qui » est sous nos pieds, s'était ouvert béant ; les pâles » royaumes de la Mort, avec toutes leurs innombrables » nations et générations silencieuses, s'étendaient de- » vant lui ; maintenant se révélait pour la première fois » le sens de l'inexorable mot : JAMAIS ! Ma mère pleura, » sa douleur trouva une issue ; mais dans mon cœur à » moi, c'était tout un lac de larmes, resserré en une » silencieuse désolation. Néanmoins un esprit neuf est » résistant ; la Vie est si puissante qu'elle trouve sa » nourriture dans la Mort même : ces austères impres- » sions, enfoncées par la Mémoire dans mon Imagina- » tion, y crûrent en toute une forêt de cyprès, triste » mais belle ; ondoyant, avec des murmures mélodieux, » en une ténébreuse luxuriance, par les soleils les plus » chauds, durant les longues années de la jeunesse : — » comme mon âge viril en est et en restera aussi cou- » vert ; oui, j'ai maintenant dressé ma tente sous un » Cyprès ; la tombe est maintenant mon inexpugna- » ble Forteresse ; à sa porte, je considère d'un œil tran- » quille les armements hostiles, et les maux, et les pé- » nalités de la Vie tyrannique, et j'écoute, avec un si- » lencieux sourire, ses menaces les plus bruyantes. » O vous, les aimés, qui dormez déjà dans la si- » lencieuse Couche du Repos, vous que je ne pour- » rais ici-bas que pleurer sans remède ; et vous, qui, » dispersés par l'espace, peinez encore solitaires dans » le Désert peuplé de monstres, teignant de votre sang » le sol pierreux, — encore un peu de temps, et nous » nous retrouverons tous LA, et le sein de notre Mère » nous abritera tous ; et le harnais de l'Oppression, et le » fouet de feu du Chagrin, et tous les baillis de Géhenne » qui patrouillent et habitent dans le Temps toujours » agité, ne pourront plus désormais nous tourmenter ! »

Tout près de cette assez belle apostrophe, se trouve un portrait travaillé du défunt Andréas Futteral ; un tableau de ses talents naturels, de ses mérites ici-bas (comme Sergent Prussien); avec de longues recherches historiques sur la généalogie de la Famille Futteral, généalogie qu'il remonte jusqu'à Henri l'Oiseleur : nous passons sur tout cela, non sans étonnement. N'oublions pas toutefois de noter que ce fut alors que la mère Gretchen révéla à son nourrisson qu'il n'était nullement de cette parenté, pas plus d'ailleurs que de n'importe quelle parenté, étant venu dans l'existence historique de la façon que nous savons déjà.

« Ainsi », dit-il, « j'étais doublement orphelin ; privé » non seulement de Patrimoine, mais même de Souve- » nir. Le Chagrin et la Stupeur, ici soudainement con- » fondus, ne pouvaient que produire des fruits abon- » dants. L'impression d'une telle découverte, dans un » tel moment, s'enracina au plus profond de ma na- » ture : jusqu'aux années de l'âge mûr, elle se mêla » toujours à toutes mes pensées, fut comme la souche » d'où poussèrent toutes les imaginations de mes jours » et tous les songes de mes nuits. J'y gagnai naturelle- » ment une certaine élévation poétique, mais aussi une » dépression correspondante sous le rapport social : *Je* » *n'étais pas comme un autre ;* ne peut-il y avoir, dans » cette idée fixe, menant parfois aux plus nobles, et » plus souvent aux plus affreux résultats, le premier » germe des tendances qui dans ma vie sont devenues » assez remarquables ? Tout comme pour la naissance, » je n'ai sans doute pas beaucoup de pareils pour l'ac- » tion, la méditation et la position sociale. »

Dans les notes que contient l'Enveloppe au signe du *Sagittaire,* Teufelsdrœckh, finissons-nous par découvrir, est devenu un homme d'Université ; mais comment, quand, ou en quelle qualité, voilà ce qui nulle part ne permet la plus mince certitude. Peu de choses, en fait de confusion, de désordre capricieux, peuvent à présent surprendre nos lecteurs ; pas même le total manque de dates, presque sans précédent, pour un ouvrage biographique. Ainsi énigmatiques, ainsi chaotiques avons-nous toujours trouvé, et faut-il nous attendre à toujours trouver, ces Feuillets éparpillés. Dans le *Sagittaire,* au surplus, Teufesldrœckh commence de se montrer plus Sybillin que d'habitude ; des fragments de toutes sortes : bouts de Mémoires suivis, Exercices de Collège, Programmes, Certificats professionnels, Comptes de lait (1), Billets déchirés ayant parfois comme une tournure de billets doux ; le tout jeté là pêle-mêle comme par grand hasard : voilà où désormais s'égare l'Historien de bon sens. Combiner quelque tableau de ces années d'Université, et des années subséquentes ; bien plus, démêler dans ce fatras quoi que ce soit en fait d'indices primordiaux de la Philosophie-des-Habits, ceci devient un problème qu'on laisse au lecteur le soin d'imaginer.

Voici tout ce que nous pouvons voir ; obscurément, comme à travers le feuillage de quelque hallier vacillant ; un jeune homme peu communément doué, qui

(1) Carlyle était dyspeptique.

a traversé heureusement l'Enfance, moins heureusement, mais avec vigueur encore, ses années de jeune garçon; devenu à la longue très fort en « vocables morts », et penché sur la Fontaine de Vie, pour s'y abreuver, espère-t-il, d'Idées et d'Aptitudes nouvelles. A cette Fontaine il puise, diligent, altéré, mais jamais ou presque jamais en toute plénitude de cœur, car l'eau n'est nullement de son goût; découragements, perplexités, aberrations qu'on peut découvrir ou supposer. Peut-être même n'y manque-t-il pas non plus des détresses d'argent; car « la bonne Gretchen, qui, malgré » les avis de proches non désintéressés, l'a envoyé là, » est, au bout de quelque temps, forcée, malgré sa » bonne volonté, de lui retirer son appui devenu trop » faible. » Néanmoins, dans une atmosphère de Pauvreté et de Chagrins de toutes sortes, l'Humour de ce jeune esprit, la complexion qui lui est propre, se révèle d'abord décisivement; et, comme un soleil vivace dans un ciel brouillé, répand une gamme de couleurs, où ça et là le prisme se joue. Ainsi, avec l'aide du Temps et de ce que le Temps apporte, le jeune Diogène Teufelsdrœckh a grandi jusqu'à la stature humaine, et pris un aspect si douteux, que nous nous demandons en une nouvelle impatience : Comment il y est spécialement parvenu, et que nous regrettons encore un coup de n'avoir point de réponse plus explicite. Nous allons extraire des Limbes que sont ces Enveloppes, et présenter, après la préparation d'usage, certains des rares fragments qui sont intelligibles et qui signifient en partie quelque chose.

Comme si, dans l'Enveloppe au signe du *Scorpion*, Teufelsdrœckh n'avait pas déjà expectoré ses rancœurs antipédagogiques; comme si, du mot *Sagittaire*, il s'était cru lui-même appelé à lancer des flèches, nous tombons encore une fois sur des choses comme ceci : « L'Université où je fis mes études est encore très pré- » sente à ma mémoire, et je connais bien son nom; » mais ce nom, par égard pour des personnes et des » intérêts encore existants, je ne le divulguerai nulle- » ment. J'ai le pénible devoir de le dire : sorti d'Angle- » terre et d'Espagne, notre Université était la pire de » toutes celles qu'on ait pu jusqu'ici rencontrer. Nous » sommes vraiment à une époque où la vraie Education » est à peu près aussi impossible qu'il est permis : oh! » je sais bien qu'il n'est point de limite dans les degrés » du mal : il est certain que je peux concevoir un sys- » tème plus mauvais que celui de l'Université anonyme

» même ; admettre qu'une nourriture empoisonnée est » pire que l'absolue famine.

« Il est écrit : Lorsque l'aveugle mène l'aveugle, tous » les deux doivent choir dans le fossé ; c'est pourquoi, » il pourrait bien être parfois plus sûr, dans de telles » circonstances, que tous les deux, le meneur et le » mené, — restassent tout bonnement tranquilles. Ma- » çonnez, quelque part en Crimée, une enceinte carrée ; » garnissez-la d'une pauvre bibliothèque mal choisie ; » là-dessus, lâchez-y onze cents jouvenceaux chrétiens, » pour y tout remuer à leur guise, trois à sept ans du- » rant, tandis que certaines gens, sous le titre de Pro- » fesseurs, sont postés aux portes, pour annoncer à » grand fracas que c'est là une Université, et percevoir » de considérables droits d'admission, — et vous aurez, » non certes comme construction matérielle, mais » comme esprit et résultat, quelque imparfaite ressem- » blance de notre Grand Séminaire. Je dis imparfaite ; » car si tout autre était le local matériel, le résultat pour » nous n'était pas non plus absolument le même : nous » n'étions pas en Crimée, malheureusement, mais dans » une ville corrompue d'Europe, pleine de fumée et de » péché ; de plus, au milieu d'un Public jobard, qu'on » n'aurait pu être sûr de duper, sans un appareil autre- » ment coûteux qu'une enceinte carrée, et sans un Bo- » niment bruyant.

« On peut, d'ailleurs, à l'aide d'un appareil bien com- » pris, duper tous les Publics ; et les duper, avec le plus » surprenant profit. On a vraiment fait encore peu de » chose, dans le sens de ce que l'on pourrait appeler la » *Statistique de l'Imposture :* avec une étrange indiffé- » rence, nos Economistes, presque ensevelis sous des » statistiques concernant de moindres Branches d'in- » dustrie, ont complètement oublié la grande Branche » Hypocrisie, qui prime tout ; comme si tous nos arti- » fices de Puffisme, de Charlatanisme, d'intrigues de » Prêtre, d'intrigues de Cour, et les innombrables au- » tres habiletés et mystères de même acabit, n'avaient » pas rang du tout dans l'Industrie Productive ! Quel- » qu'un, par exemple, peut-il dire seulement combien » d'argent, dans la Littérature et le Décrottage-des-Sou- » liers (1), se réalise grâce à la véritable Instruction et » au Cirage proprement dit ; combien, grâce au Boni- » ment spécieux qu'on fait à leur propos ; spécifier » par le détail, même avec une exactitude des plus rela- » tives, les répartitions, circulations, déboursements,

(1) Schœblacking.

» revenus dudit argent? Quant à demander : Jusqu'à » quel point, dans tous les divers départements com- » pliqués à l'infini des affaires sociales, dans le gouver- » nement, l'éducation, dans tous les genres de fabrica- » tion, manuelle, commerciale, intellectuelle, il est » pourvu par des Produits réels au Besoin de l'Homme; » jusqu'à quel point, par la simple Apparence de Pro- » duits réels (1) : en d'autres termes, dans quelle me- » sure, par quelles méthodes, avec quels effets, à des » moments et dans des pays divers, il y a fraude » sur le prix de l'ouvrage : ceci est à vrai dire une » question grosse de résultats pour l'avenir, mais à » laquelle on ne peut, quant à présent, donner que la » plus vague réponse. Si, pour le moment, dans notre » Europe, nous estimons que la proportion entre le » Produit réel et l'Apparence du Produit réel est juste » aussi forte que celle de Un pour Cent (proportion qui, » à considérer les gages d'un Pape, d'un Autocrate » Russe, ou d'un Lord Anglais, n'est probablement pas » loin de la réalité), — quelle épargne presque prodi- » gieuse ne peut-on espérer de la progression des *Sta-* » *tistiques de l'Imposture*, par qui la Fabrique de Faus- » setés, dont toujours plus nettement se dégage celle » des Réalités, périclitera graduellement, et finira par » devenir presqu'entièrement inutile !

« Ceci est pour l'âge d'or à venir. Ce qu'il me fallait » remarquer, pour notre siècle de fer, c'est que, dans » plusieurs provinces, comme dans l'Éducation, la Po- » litique, la Religion, où il y a tant de besoin et d'ur- » gence, et où l'on peut encore si petitement pourvoir, » l'Imposture est probablement d'une nature curative, » anodine (2), et que la Jobarderie humaine n'est point, » en ces matières, la pire grâce faite à l'homme. Sup- » posez que votre nerf de la guerre est complètement » brisé; j'entends que votre caisse militaire est insol- » vable, vos provisions presque épuisées; et que tous » les soldats sont sur le point de se mutiner, de se dé- » bander, et de vous égorger, et de s'égorger les uns » les autres : — lors ne serait-il pas bien de pouvoir, » comme par miracle, les payer en quelque espèce de » monnaie magique, les nourrir de nuages, ou de pures » imaginations d'aliments; en sorte que, jusqu'à l'arri- » vée de la provende réelle, on pût les faire se tenir » tranquilles dans les rangs? Tel fut peut-être le des-

(1) Cf. ci-dessus : far costhier *apparatus*.
(2) C'est ce que Carlyle appelle les bienfaits de la Jobarderie. Cf ci-dessous, et *Index*.

» sein de la Nature, qui ne fait rien sans dessein, en » dotant l'Homme, son favori, de cette omnipotente » ou plutôt omnipatiente faculté bien sienne : être Jo- » bard.

« Comme bellement cette faculté travaille, avec peu » de moyens ; on peut dire qu'elle tire presque de soi- » même les moyens ! Ces Professeurs, dans l'Université » que je ne nomme pas, vivaient à l'aise, en sécurité, » sur une simple Réputation, bâtie jadis, et alors aussi » sans grand effort, par des gens qui ne s'y connais- » saient nullement. Cette Réputation, comme une vi- » goureuse, alerte roue de moulin, plongeait dans le » courant général, promettait, avec seulement de leur » part une nouvelle petite couche de peinture par an, de » tenir longtemps, et de moudre d'elle-même assidû- » ment pour eux. Heureux pour les Meuniers, qu'il en » fût ainsi ! Ils n'avaient pas besoin de travailler eux- » mêmes ; leurs essais de travail, de ce qu'ils appelaient » faire l'Education, lorsque j'y reporte les yeux main- » tenant, me remplissent de certaine admiration muette.

« Qui pis est, nous tenions nous-mêmes pour une » Université Rationnelle ; au plus haut degré hostile au » Mysticisme ; et c'est ainsi que ces jeunes esprits vides » se garnissaient de force bavardages sur le Progrès de » l'Espèce, sur les Ages d'Ignorance, les Préjugés, et » ainsi de suite ; aussi ne tardions-nous guère à tomber » tous à une manie de creuse argumentation, par quoi » les meilleurs devaient vite finir dans un morbide, » impuissant Scepticisme ; les pires, crever (*crepiren*) » de parfaite suffisance, et mourir à tout but spirituel. » — Mais ceci fait aussi partie du lot de l'humanité. Si » notre Ere est l'Ere de l'Incroyance, à quoi bon s'en » plaindre ; une ère meilleure n'approche-t-elle pas, » n'est-elle pas arrivée, même ? Comme en une systole » et une diastole prolongées, les périodes de Foi doi- » vent alterner avec les périodes de Déni ; la poussée » printanière, l'exubérance estivale de toutes les Opi- » nions, de toutes les Représentations et Créations spi- » rituelles, doit être suivie, pour lui succéder encore, de » l'automnale agonie, de la dissolution de l'hiver. Car » l'homme vit dans le Temps ; le Temps lui règle tout » son être terrestre, ses efforts et sa destinée ; ce n'est » que par le symbole du Temps transitoire qu'est ren- » due manifeste l'Eternité à jamais immobile où nous » nous trouvons. Et pourtant, en ces hivernales sai- » sons de Négation, peut-être est-ce, pour les âmes » d'élite, relativement un malheur, que d'être né, de

» veiller, de travailler ; et peut-être est-ce, pour les bor-
» nés, une félicité, si, abrités, telles des bêtes hivernant,
» dans quelque Université de Salamanque (1), ou quel-
» que Sybaris, ou quelque autre superstitieux ou volup-
» tueux Château d'Indolence (2), ils peuvent continuer
» de dormir, avec des songes stupides, et ne s'éveiller
» que lorsque les ouragans rugissants ont fait leur
» œuvre, et qu'à nos prières et à nos martyres le Renou-
» veau a été accordé. »

Que dans le milieu assez mystérieusement représenté ici, Teufelsdrœckh ait dû se sentir mal à l'aise, cela n'est pas douteux. « Les jeunes affamés », dit-il, « le-
» vaient les yeux vers leurs Nourrices spirituelles ; et,
» pour nourriture, etaient invités à manger le vent d'est.
» J'apprenais, à vrai dire, mieux peut-être que la plu-
» part, tout ce qui pouvait avoir cours là en fait de
» vain jargon de Métaphysique controversable, d'Ety-
» mologie, et de Manipulations mécaniques mensongè-
» rement appelées Science (3). Sur onze cents Jeunes
» gens, il n'y en avait peut-être pas onze qui fussent
» curieux d'apprendre. Le contact avec ceux-là com-
» muniquait une certaine chaleur, un certain poli ;
» d'instinct et par d'heureux hasards, je m'appliquais
» moins à m'amuser (*renommiren*) qu'à méditer et
» à lire, et de lire, j'avais toute liberté. Je peux
» même dire que je réussis à pêcher dans le chaos de
» cette Bibliothèque plus de livres peut-être qu'il n'en
» était connu à ses bibliothécaires eux-mêmes. Ainsi
» se posaient les bases d'une Vie littéraire ; j'appris,
» tout seul, à lire couramment dans presque toutes les
» langues cultivées, sur presque tous les sujets, presque
» toutes les sciences. Bien plus, comme l'homme est
» toujours le principal objet pour l'homme, c'était déjà
» mon occupation favorite de démêler le caractère sous
» la pensée, et d'après l'Ecrit de construire l'Ecrivain.
» Un certain plan fondamental de la Nature humaine et
» de la Vie commença de se former en moi ; assez éton-
» nant, maintenant que j'y reporte les yeux ; car tout
» mon Univers, physique et spirituel, était encore une
» Machine ! Cependant le plan le plus vrai que je pusse
» avoir, un plan conscient, reconnu, *était* là s'ébau-

(1) « L'Université de Salamanque » figure ici le siège de la superstition.

(2) *Castle of Indolence* est le titre d'un assez long poème allégorique de James Thomson (1700-1748), l'auteur des *Saisons*.

(3) Manipulations mécaniques. C'est-à-dire la physique, chimie, mécanique, géologie, botanique, zoologie, etc., désignées, dans les universités britanniques, d'un même mot : « Science ».

» chant, et qui pouvait, grâce à des expériences addi-
» tionnelles, se rectifier et se développer indéfiniment. »

Ainsi de la pauvreté cette âme forte fait sortir une richesse plus noble ; ainsi dans le dénûment du désert farouche notre jeune Ismaël acquiert le plus précieux de tous les biens, la faculté de s'aider soi-même. Mais ce n'en était pas moins un désert, dévasté, et hurlant de monstres sauvages. Teufelsdrœckh nous donne de longs détails sur ses « fiévreuses crises de Doute » ; sur ses investigations touchant les Miracles, et les Témoignages de la Foi religieuse ; il nous raconte « ses » silencieuses veilles, la nuit, alors qu'il faisait encore » plus noir dans son cœur que dans le ciel et sur la » terre, ses veilles où il se prosternait devant Celui qui » voit tout, et avec des prières à haute voix criait véhé-» mentement pour obtenir la Lumière, pour obtenir la » la délivrance de la Mort et du tombeau. Ce ne fut pas » avant de longues années, et sans d'inexprimables » agonies, que ce cœur croyant se rendit ; tomba dans » un sommeil maléfique, dans le cauchemar, l'In-» croyance ; et, sous l'étreinte de ce mauvais rêve, prit » la belle création vivante de Dieu pour un Hadès pâle » et vide, pour un Pandemonium éteint. Mais il nous » est réservé », continue-t-il, « de traverser pareilles » épreuves de Purgatoire ; il faut que d'abord la Lettre » morte de la Religion s'avoue morte, et tombe pièce à » pièce en poussière, pour que le vivant Esprit de la » Religion, affranchi de son enveloppe charnelle, puisse » sur nous se lever, nouvel éclos des Cieux, épandant » de ses ailes le pardon nouveau. »

Si nous ajoutons à ces peines de Purgatoire, assez dures semble-t-il, une large mesure de terrestre détresse, le manque de gouverne pratique, le manque de sympathie, le manque d'argent, le manque d'espoir ; et tout cela, dans l'ardente saison de la jeunesse, si exagérée dans ses imaginations, si illimitée dans ses désirs, mais si pauvre ici de moyens, — ne voyons-nous pas un vigoureux esprit naissant oppressé et surchargé du dehors et du dedans ; le feu du génie luttant au travers d'un combustible trop vert, et produisant jusqu'ici plus de fumée âcre que de claire flamme ?

De divers fragments de Lettres et autres bouts de papiers documentaires, on peut inférer que Teufelsdrœckh, pour isolé, ombrageux, claquemuré qu'il fût, n'avait pas complètement échappé à l'attention : certaines personnes sérieuses sont au courant de son existence ; et, si elles ne tendent pas une main secourable,

elles ont du moins les yeux sur lui. Il paraît se tourner, quoique d'une humeur assez triste, vers l'étude de la jurisprudence, faculté en laquelle on l'a effectivement vu depuis obtenir son titre. Mais laissant les bouts de fil épars et insuffisants de ce récit d'ordre économique, dévidons plutôt, ici, un peu du fil du récit moral; et là-dessus, le lecteur se chargeant de le relier pour lui-même au bon endroit, terminons notre obscur tableau-tapisserie de ces années d'Université (1).

« Ce fut aussi là que je fis la connaissance de Herr » Towgood, ou, plus correctement peut-être, Herr Tough-» gut; un jeune homme appartenant à la noblesse (*von* » *Adel*) des provinces anglaises de l'intérieur. Il se » trouvait en rapports, dans ce coin de l'Allemagne, par » parenté et par hospitalité, avec les Comtes de Zæh-» darm: ce fut par son intermédiaire que je fus présenté » très amicalement a cette noble Famille. Towgood » avait de belles facultés, inénarrablement mal culti-» vées; avec un caractère très original: et, à sa totale » ignorance près. car il ne savait rien hors la Boxe et un » peu de Grammaire, il montrait moins de cette aris-» tocratique impassibilité, et de cette violence concen-» trée, qu'il n'en appartient d'ordinaire aux voyageurs » de son pays. C'est a lui que je dois ma première con-» naissance pratique des Anglais et de leur manière de » vivre; peut-être aussi quelque chose de la partialité » avec laquelle j'ai toujours regardé depuis ce singulier » peuple. Towgood n'était pas dépourvu de pénétra-» tion, à condition qu'il parvînt à quelque culture. » Invité sans doute par la présence de la famille Zæh-» darm, il s'était rendu ici, dans l'espoir presque fréné-» tique de perfectionner ses études; venir ici, dans cette » Université où dès longtemps n'existait plus, je ne » dirai pas l'effort vers la perfection, mais la notion » même de la perfection, venir la, lui dont les études » n'avaient encore été que celles d'un enfant! C'est » souvent que nous nous désolions ensemble de la dure » destinée de la Jeunesse à cette époque : de ce que, après » tout notre pénible labeur, il nous allait falloir entrer

(1) ... Our dim arras-picture. On se souvient que, comparaison très indiquée dans un ouvrage intitulé *Sartor resartus*, Carlyle appelle la vie « une belle tapisserie aux royales et même saintes figures ». La comparaison ci-dessus peut se rattacher à cette image principale; elle est aussi, avec d'autres analogues, comme une paraphrase, — la paraphrase minutieuse, humouristique et un peu convulsée, dans les menus faits grimaçants de la vie courante (procédé qui appartient bien à Carlyle), — des fameux vers olympiens de Gœthe, dans *Faust*, cités dès les premières pages de *Sartor*.

» dans le monde, avec de la barbe au menton, sans » doute, mais avec peu d'autres attributs de l'homme; » car il n'existait pas une chose que nous eussions été » préparés à faire, rien en quoi nous fussions même capa- » bles de croire. « Quel beau Chapeau reluisant sur notre » tête »(1), avait l'habitude de s'écrier Towgood, « mais » dessous, quel vide, quelle écume de Vocables et de » Logique d'Attorney ! A peu de frais l'on apprend a fa- » çonner le cuir en souliers; mais moi, à grands frais, » qu'ai-je appris à faire ? Par le ciel, camarade ! avec » ce que j'ai déjà mangé et dépensé, depuis que je suis » venu ici de si loin, il y aurait de quoi doter un vaste » Hôpital d'Incurables. » — A quoi je répondais : » L'Homme, il est vrai, a un Organe digestif, qu'il s'a- » git de maintenir actif, fallût-il jusqu'à un certain point » se cacher pour cela. Mais quant à notre fâcheuse édu- » cation, ne rends pas le mauvais pire; ne gaspille pas » le temps qui nous appartient encore, en piétinant sur » les chardons parce qu'ils ne nous ont pas donné de » figues. *Frisch Zu, Bruder !* (2) Voici des Livres, et » nous avons un cerveau pour les lire; voici toute la » Terre et voici tout le Ciel, et nous avons des yeux » pour les contempler : *Frisch Zu !* » (3).

« Souvent aussi notre causerie était gaie; non sans « éclat, non sans feu même. Nous regardions la Vie, au » dehors, avec son étrange tréteau, où tout à la fois » dansent des arlequins, et des gens sont décapités et » écartelés : l'aspect était bigarré, fort capable aussi de » terrifier; mais nous regardions cela en vaillants jeu- » nes hommes. Quant à moi, c'était peut-être mes heu- » res les meilleures. J'étais même près d'éprouver, pour » ce jeune Herr Towgood, pour ce cœur chaud, cette » forte tête, cette mauvaise tête de Herr Towgood, le « sentiment aujourd'hui démodé de l'Amitié. Oui, « triste Païen que j'étais (4), je sentais que, sous cer- « taines conditions, j'eusse pu aimer cet homme, et le » prendre contre mon cœur, et être son frère une fois » pour toujours. Mais peu à peu, je me mis à la hau- » teur de mon temps, je compris ses nécessités. Si » l'*Ame* humaine est en effet, comme dans la Langue » Finnoise, et dans la Philosophie Utilitaire, une façon » d'*Estomac*, quelle autre signification a véritablement

(1) Il s'agit du chapeau d'étudiant, alors porté dans les Universités.
(2) Allons, Camarade !
(3) Courage !
(4) Il ne faut pas oublier que Teufelsdrœckh est toujours sous la triste influence rationnelle de son éducation universitaire.

» une Union Spirituelle que celle d'une Mangeaille en » commun ? Et donc sommes-nous, au lieu d'Amis, les » convives d'un Dîner; et ici comme ailleurs nous » avons rejeté les chimères. » (1)

Ainsi finit, brusquement comme d'habitude, et énigmatiquement, le petit roman naissant. Que devient, désormais, le brave Herr Towgood, ou Toughgut ? Il a plongé dans l'autobiographique Chaos, et nage nous ne voyons où. Quelque lecteur « dans les provinces intérieures de l'Angleterre » n'aurait-il pas entendu parler de cet homme ?

CHAPITRE IV

OU TEUFELSDRŒCKH SE MET EN ROUTE

Sommaire. — Le grand Art thaumaturgique de la Pensée. Difficulté d'accorder l'Aptitude avec l'Opportunité, ou de se mettre en route. L'avantage de la Faim et des Professions qui nourrissent leur homme. Teufelsdrœckh acteur forcé de ce triste monodrame : *Ni but ni repos*. Ce qu'il souffre dans sa profession d'*Auscultator*. Mis de côté parce qu'homme de génie Zæhdarm House. Intolérable présomption des jeunes gens. L'Ironie et ses conséquences. Épitaphe du Comte Zæhdarm par Teufelsdrœckh.

« Avec tout cela, » écrit notre Autobiographe, parlant « évidemment de l'époque où il sortit du Collège, « il y » avait là Quelque chose de réalisé ; savoir, Moi, Dio- » gène Teufelsdrœckh : une visible Figure Temporaire » (*Zeitbild*), occupant quelques pieds cubes de l'Espace, » et renfermant des Forces à la fois physiques et spiri- » tuelles ; espoirs, passions, pensées ; tout le merveil- » leux équipage, plus ou moins parfait, appartenant à » ce mystère, un Homme. J'avais en moi les moyens de » livrer quelque peu bataille au grand Empire des ténè- » bres : est-ce que le cantonnier lui-même, avec sa bê- » che, ne supprime pas maint chardon et mainte fla- » que ; et ne laisse pas de la sorte un peu d'Ordre, là » où il a trouvé le contraire ? Il n'est pas jusqu'à l'Ephé- » mère qui sous ce rapport ne soit capable de quelque » chose ; qui n'organise toujours quelque chose (dans » son propre Corps, sinon autrement) qui était aupara- » vant inorganique ; et qui de l'air muet et inerte ne » fasse une musique vivante, encore qu'à peine percep- » tible, en bourdonnant.

(1) Carlyle donne ici une définition de l'Amitié, comme l'entend Bentham dont l'influence était toute puissante, lors de la jeunesse de l'auteur de *Sartor*. C'est l'Amitié utilitaire, uniquement fondée sur des réciprocités d'intérêts.

« A plus forte raison, l'être dont les capacités sont » spirituelles ; qui a appris ou commencé d'apprendre le » grand art thaumaturgique de la Pensée ! Thaumaturgique je le nomme ; car jusqu'ici tous les Miracles » ont été opérés par lui, et c'est par lui que d'innombrables miracles s'opéreront encore ; miracles dont quelques-uns s'accomplissent, même de nos jours, sous » nos propres yeux. Je m'abstiendrai de parler de l'inspiré Message du Poète et du Prophète ; je ne le montrerai pas faisant et défaisant des mondes : mais le » plus borné ne peut-il entendre le tapage des machines-à-vapeur autour de lui ? N'a-t-il point vu l'Idée du Forgeron écossais (1) (rien qu'une idée mécanique pourtant) voyager sur des ailes de feu autour du Cap, et à » travers les deux Océans ; et, plus vigoureuse qu'aucun » autre Génie familier d'Enchanteur, aller et revenir, » de tous côtés, en un trafic infatigable ; puis à l'intérieur, non-seulement tisser le Drap, mais transformer » rapidement tout le vieux système social ; et, en » échange de la Féodalité et de la Législation foncière, » nous préparer, par d'indirectes mais sûres méthodes, » l'Industrialisme et le Gouvernement du Plus-Avisé ? » Oui, un Homme qui sait penser est le pire ennemi » que puisse avoir le Prince des Ténèbres ; chaque fois » qu'un tel homme s'annonce, il court, j'en suis sûr, un » frisson à travers l'Empire d'en-bas : et de nouveaux » Emissaires sont dressés, avec de nouvelles tactiques, » pour tâcher de le prendre au piège, et de lui bander » les yeux ; et de lui lier les mains.

« C'est avec cette haute vocation que moi aussi, » comme citoyen de l'Univers, j'avais été suscité. Le » malheur est que, né cependant pour la plus vaste » Souveraineté sous ce rapport, avec rien moins que le » souverain droit de Paix et de Guerre à l'égard du » Prince-du-Temps (*Zeitfürst*), qui est le Diable, et de » toutes ses Dominations, votre cérémonie de couronnement coûte tant de mal, et qu'il soit si malaisé à » votre sceptre de se faire obéir, sans parler de la difficulté de l'atteindre ! »

Par cette dernière comparaison alambiquée, Teufelsdrœckh veut-il dire tout simplement que les jeunes gens trouvent des obstacles dans ce que nous appelons « se mettre en route ? » (2) « Mon Domaine est non ce » que j'Ai, mais ce que je Fais », continue t-il. « Il est » donné à chacun un certain talent propre, avec un-

(1) James Watt.
(2) C'est-à-dire : Embrasser une carrière.

» certain Environnement de Fortune ; à chacun, par » l'habile combinaison de ces deux facteurs, un certain » maximum d'Aptitude. Mais le plus difficile problème » est toujours celui qui se pose tout d'abord : Trouver » par l'étude de soi-même, et du milieu où l'on se trouve, » ce qu'est spécialement cette Aptitude où se combi- » nent les éléments du dedans et du dehors. Car notre » jeune esprit, hélas, est tout bourgeonnant d'aptitudes, » et nous ne voyons pas encore laquelle est l'importante » et la vraie. L'époque, les conditions sont également » toujours nouvelles pour qui entre dans la vie ; la » route qu'il prend ne peut être tracée sur aucune autre » antérieure ; elle est, forcément, nouvelle. Et dès lors, » combien rarement la Possibilité extérieure s'accorde » avec l'Aptitude intérieure : tout merveilleusement » talentueux que nous soyons, nous sommes pauvre, » sans amis, dyspeptique, honteux ; et qui pis est, fol. » Ainsi, dans tout un imbroglio d'Aptitudes, nous » allons tâtonnant stupidement, nous cherchant nous- » même, et souvent nous attrapons juste la mauvaise. » Plusieurs années de notre courte vie doivent se passer » à cette sotte besogne, jusqu'à ce que le myope jeune » homme acquière, par la pratique, des notions de dis- » tance, et devienne un homme y voyant clair. Et il » faut dire que beaucoup consument ainsi toute leur » vie, et, dans une expectative toujours nouvelle, dans » un désappointement toujours renouvelé, flottent » d'entreprise en entreprise, de projet en projet : jus- » qu'à ce qu'enfin, comme de vieux enfants exaspérés, » ils s'avisent de leur dernière entreprise, leur enterre- » ment.

» Tel serait, puisque la plupart d'entre nous sont éga- » lement myopes, tel serait le sort général, n'était » qu'une chose nous sauve : notre Faim. A cause d'elle, » en effet, la prompte nature de la Faim étant bien » connue, il faut être prompt dans son choix : c'est » pourquoi, par une sage prévoyance, nous avons ins- » titué, pour nos jeunes gens inexpérimentés, Appren- » tissage, et Brevets d'apprentissage ; de la sorte, au » moment voulu, la vague universalité d'un homme » doit se trouver toute moulée dans un métier spécial ; » agir donc désormais avec plus ou moins de gaspillage » des facultés, selon le cas, mais sans le pire des gaspil- » lages, celui du temps. Et même dans les choses spiri- » tuelles, puisque l'artiste spirituel lui aussi est né » aveugle, et qu'il ne reçoit pas, comme certaines autres » créatures, la vue au bout de neuf jours, mais beau-

» coup plus tard, quelquefois jamais, — n'est-il pas » raisonnable qu'on nous impose d'avance ce que nous » appelons Professions, Etudes qui nourrissent leur » homme (*Brodzwecke*) (1)? Là, tournant comme » un cheval de manège, pour qui partielle ou to- » tale cécité n'est pas un mal, l'artiste pratique (2) » peut aller toujours en rond, content, s'imaginant » malgré tout que c'est toujours en avant ; et réaliser » beaucoup de choses : pour lui-même la nourriture ; » pour le monde une force de cheval de plus dans » le grand moulin à blé ou à chanvre de l'Econo- » mique Société. Pareille lisière m'avait été à moi » aussi préparée ; seulement elle se trouva être un vrai » licou, qui m'avait presque étranglé, lorsque je le » rompis. Alors, suivant l'expression du vieux Pisto- » let (1), le monde devint en général pour moi comme » une huître, qu'il me fallait ouvrir, de force ou par » adresse, comme je voudrais et pourrais. J'ai pensé » mourir à la peine (*fast wær ich umgekommen*), tant » elle résista obstinément fermée. »

Nous voyons ici, significativement ébauché, le sens de bien des choses qui devaient arriver à notre Autobiographe ; la forme historique que revêt cette signification, la forme que déterminent péniblement les circonstances de la vie de Teufelsdrœckh, s'éparpille en d'obscurs détails désastreux, tout au long des documents contenus dans l'Enveloppe au signe des *Poissons*, et dans les suivantes. Un jeune homme d'un grand talent, et d'un grand quoique taciturne caractère, comme un jeune étalon bouillant, « brise son licou », et bondit au dehors, loin de sa mangeoire particulière, vers le vaste monde, qu'il trouve, hélas, rigoureusement tout enclos. Les plus riches prairies tentent son œil ; mais ce lui sont pâturages interdits : tantôt, languissant dans un dénûment toujours plus grand, il lui faut rester immobile ; tantôt, dans une exaspération folle, il se prend à courir de droite et de gauche, se rue contre la muraille aux pierres nettes, qu'il ne peut franchir, où il ne fait que se déchirer et s'estropier ; jusqu'à ce qu'enfin, après mille tentatives et mille souf-

(1) Littéralement : Bread-studies.
(2) Littéralement : The Bread-artist (Voy. la note ci-dessus).
(3) C'est le PISTOLET des *Joyeuses Commères de Windsor*. Acte II, scène II, dans l'Auberge de la Jarretière :
FALSTAFF. Je ne te prêterai pas un penny.
PISTOLET. Eh bien, le monde sera pour moi une huître, que j'ouvrirai avec la pointe de mon épée. — Je vous rembourserai sur la prochaine maraude.

frances, il se fraye sa route, comme par miracle; non d'ailleurs dans une luxuriante et voluptueuse prairie, mais dans une certaine solitude bocagère (1) où l'existence est encore possible, et où la Liberté, bien qu'accompagnée de la gêne, n'est pas sans douceur. En un mot, Teufelsdrœckh, ayant abandonné sa Profession juridique, se trouve sans point de repère pour se gouverner extérieurement; ce qui aggrave affreusement son manque antérieur de ferme Croyance, de gouverne intérieure. La Nécessité le presse; le Temps ne s'arrête pas, et lui non plus, un Fils du Temps, ne peut s'arrêter; d'impétueuses passions insatisfaites, d'impétueuses facultés inemployées, l'irritent et l'agitent sans répit. Il lui faut, lui aussi, jouer ce triste Monodrame qui s'appelle *Ni But, ni Repos*; affronter ses péripéties, aller jusqu'à sa catastrophe, et en déduire la morale qu'il peut.

Toutefois soyons juste pour lui, admettons que son « licou » ne s'ajustait nullement à lui: qu'il était en quelque sorte forcé de le rompre. Si nous considérons la position sociale du jeune homme, dans cette capitale qu'il ne nomme pas, au sortir de cette Université qu'il ne nomme pas non plus, nous pouvons facilement nous apercevoir qu'elle était loin d'être enviable. Il a passé triomphalement son premier Examen de Droit, et peut même se vanter de ce que l'*Examen Rigorosum* n'avait rien qui le pût faire trembler : mais que lui sert d'être par là « un *Auscultator* (2) considéré »? Il n'y a pas d'emploi sérieux à en espérer de suite. Pour un jeune homme sans relations, les conditions de l'attente ne sont pas de nature à donner de bien grandes espérances; et, en tout cas, il n'y a pas à compter, étant données les tendances d'un jeune homme comme celui-ci, qu'elles soient, du dehors, adoucies d'une façon quelconque. « Mes camarades Auscultators », dit-il, « étaient Aus- » cultators : c'est-à-dire qu'ils arrangeaient, classaient, » déclamaient des mots articulés; ils ne montraient » presqu'aucune autre vitalité. Peu de réflexion dans » ces yeux qui s'écarquillaient sur tout ! Aucun sens » de la grandeur, ni du profond, ni de quoi que ce » soit d'humain ou de divin; mais un flair sensible » au moindre parfum de Promotion prochaine. » Ces paroles, indiquant une répugnance radicale de la part de Teufelsdrœckh, ne dissimuleraient-elles pas aussi

(1) Cf. Craigenputtoch, le coin perdu où Carlyle écrivit *Sartor*.
(2) Titre de Faculté équivalent, mais dans un autre domaine, à notre « Auditeur »; stage préparatoire non rétribué, sans doute.

des traces d'une amertume comme provenant d'une vanité blessée ? Sans doute, ces prosaïques Auscultators auront reniflé sur ce jeune homme aux façons pas habituelles ; essayé de le détester, et, ce qui était beaucoup moins facile, de le mépriser. Il ne pouvait être question, en tous cas, de relations amicales : déjà le jeune Teufelsdrœckh a laissé les autres jeunes oisons ; et nage à part, bien qu'encore incertain s'il est lui-même un jeune cygne ou un oison.

Peut-être, aussi, s'acquittait-il mal du modeste emploi qu'il pouvait avoir, ou, tout au moins, d'une façon déplaisante. Il peut bien se targuer « de sa haute méthode (1), de sa haute habileté dans la pratique » ; mais n'y apporte-t-il pas aussi un grand orgueil, d'autant plus profondément enraciné, qu'il est plus profondément caché ? Un homme si ombrageux n'a pu jamais être populaire. Nous nous figurons tout ce que son indépendance doit, à cette époque, lui avoir fait commettre d'étranges boutades, et ainsi de suite : ses propres paroles n'en disent-elles pas long là-dessus : « Comme un très jeune homme, je m'imaginais que » c'était avec le Travail seulement, et non aussi avec la » Bêtise et le Péché, dans moi-même et les autres, que » j'avais à lutter. » Quoi qu'il en soit, son passage de l'Auscultatorat passif à quelque rôle plus actif d'Assesseur est évidemment des plus lents. Peu à peu, ces personnes sérieuses, établies, autrefois assez disposées à le patronner, semblent lui retirer leur appui, et l'abandonner « parce qu'homme de génie » : il proteste hautement, dans ces papiers, contre un tel procédé. « Comme » si », dit-il, « le supérieur n'impliquait pas l'inférieur ; » et si celui qui peut voler dans les cieux, ne pouvait » aussi aller en poste s'il le voulait ! Mais le monde est » une vieille femme, qui prend tout farthing doré pour » de la monnaie d'or ; si bien qu'étant souvent trichée, » elle ne veut dorénavant se fier à rien, qu'au vulgaire » billon. »

On ne voit pas très bien, d'après ces Documents, comment notre céleste messager ailé, refusé pour l'emploi de terrestre courrier, s'arrangea, en attendant, pour ne pas s'envoler vers les cieux sans retour. La bonne vieille Gretchen semble s'être évanouie de la scène, peut-être de la Terre : nulle part ne coule pour lui une nouvelle Corne d'Abondance, ou même de Parcimonie ; de sorte que, la « prompte nature de la Faim

(1) Pour bien sentir ici ce mot, il faut surtout voir en lui le mot qui a formé le nom de la secte des Méthodistes.

» étant bien connue », nous ne sommes pas sans inquiétude. De l'Enseignement particulier, en autant de langues et de sciences que ce soit, il y a peu de ressources à tirer ; et d'un autre côté, « le jeune Aventurier », pour se servir de ses propres termes, « ne soupçonne guère jus- » qu'ici en lui-même quelque don littéraire ; tout au » plus gagne-t-il de quoi manger du pain et boire de l'eau, » grâce à ses talents étendus de Traducteur. Néan- » moins », continue-t-il, « il est clair que je subsistais, » puisque vous me voyez en vie à l'instant. » Quoi qu'il en soit, nous nous déclarons incapables d'expliquer ce fait, autrement qu'en vertu de notre bon vieux cordial Proverbe, que « chacun trouve toujours sa subsistance. »

Certaines notes d'hôtelier, et autres Documents économiques, portant le Pour-Acquit, indiquent qu'il n'était pas sans argent ; mais que, hôte d'un foyer de louage, sinon hôte de son propre foyer, il payait son dû, ne devait rien à personne. Voici encore, entre beaucoup d'autres, deux billets tronqués, qui peut-être jettent une lumière sur sa condition. Dans le premier, un énorme pâté d'encre a recouvert la date et le nom de celui qui l'écrivit ; en voici l'objet : « Le *(pâté d'encre)* (1), » lié par une promesse antérieure, ne peut, autre- » ment que de ses meilleurs vœux, seconder les visées » de M. Teufelsdrœckh sur l'Assessorat en question ; » et se voit dans la cruelle nécessité de s'abstenir, » pour le moment, ce dont il se ferait d'ailleurs un » plaisir et un devoir, de faciliter les débuts d'un » homme de génie, que n'en attendent pas moins les » plus éclatants triomphes. » L'autre billet est écrit sur papier doré ; il nous intéresse comme une sorte de momie épistolaire, inanimée à présent, mais qui vivait autrefois et servait à quelque chose. Nous donnons ce billet dans l'original : « *Herr Teufelsdrœckh wird von* » *der Frau Græfin, auf Donnerstag, zum* Æsthetischen » Thee *schœnstens eingeladen.* » (2)

Ainsi, en réponse à un cri pour avoir un pudding solide, dont le besoin se fait si vivement sentir, arrive, assez pareille à une épigramme, une invitation à une lavasse de *Thé Esthétique !* Nous ne pouvons que faire des conjectures sur la façon dont Teufelsdrœckh, étroi-

(1) The (*Inkblot*). C'est-à-dire : le soussigné (dont le nom est caché par le pâté d'encre)... ne peut, etc. Il faut lire d'ailleurs, absolumenn et humouristiquement : Le pâté d'encre... ne peut, etc. (C'est le bo billet d'un « protecteur » qui se dérobe.)

(2) « Mme la Comtesse a l'honneur d'inviter M. Teufelsdrœckh à son Thé Esthétique de jeudi. »

tement aux prises à présent avec la Destinée même, peut s'être comporté, lion affamé invité à un festin d'oiseaux, parmi ces Dilettanti musicaux et littéraires des deux sexes. Peut-être observait-il une abstinence et un silence significatifs : au demeurant, si le lion, en pareil cas, peut se régaler jamais, ce ne peut être avec le mouron, mais uniquement avec les oiseaux. Pour le reste, comme cette Frau Græfin date de *Zæhdarm House,* elle ne peut être que la Comtesse et la maîtresse de cette maison, dont les tendances intellectuelles et la bienveillance à l'égard de Teufelsdrœckh, soit qu'on l'y traitât sur le même pied que Herr Towgood, soit sur un pied particulier, sont par là manifestes. Nous avons autre part la preuve formelle que quelque sorte de commerce subsista effectivement, pendant un certain temps, quoique assez faiblement sans doute, entre notre Autobiographe et cette noble Famille. Mais s'il espérait un patronage, c'était à coup sûr en vain ; assez pour lui s'il trouvait là quelques occasions d'entrevoir ce grand monde, d'où nous avions cru à un moment donné qu'il avait été toujours exclu. « Les Zæhdarms », dit-il, « vivaient dans la douce, somptueuse parure de » l'Aristocratie ; parure à quoi la Littérature et l'Art, » attirés du dehors, s'ajustaient en guise d'élégante » frange. C'était à la *Gnædigen Frau* (Madame la Com- » tesse) que ce dernier embellissement était dû : assi- » dûment elle rassemblait, dextrement arrangeait tout » ce qui pouvait faire frange; dentelle ou toile d'arai- » gnée, selon ce qui se présentait » (1). Teufelsdrœckh était-il aussi une frange, de dentelle ou de toile d'araignée ? ou promettait-il d'en être une ? « J'ai plus d'une » fois », continue-t-il, « eu l'honneur de causer avec son » *Excellenz* (le Comte) ; notamment sur les affaires en » général et l'aspect du monde, qu'il ne voyait pas sous » un jour défavorable, encore qu'il eût dépassé à présent » la moitié de sa vie ; trouvant vraiment, excepté l'Ex- » tirpation du Journalisme (*die ausrurottende Journalis- » tik*), peu à y désirer. Sur certains points, comme Son » *Excellenz* n'était pas commode, j'estimai préférable » de garder le silence. D'ailleurs, ses occupations étant » celles d'un propriétaire foncier, il pouvait y avoir » nombre de facultés qui, superflues pour un tel » usage, fussent peu développées en lui. »

Nous pouvons hardiment avancer que pour Teufelsdrœckh l'aspect du monde n'était nullement si irrépro-

(1) Voyez note de la page 69.

chable, et qu'il n'y avait pas que « l'Extirpation du Journalisme » qu'on eût pu considérer comme une amélioration. Avec uniquement un aride Auscultatorat pour le matériel, et tant de pensées et de désirs révoltés pour le moral, sa position n'était pas facile. « L'U-» nivers », dit-il, « était une immense énigme de » Sphinx, qu'il me fallait, la comprenant si peu, déchif-» frer, sous peine d'être dévoré. La Vie, devant ma » Pensée inexpérimentée, se déployait en rouges rayu-» res d'une inexprimable grandeur, mais aussi en noir-» ceur de ténèbres. Il y avait une étrange contradiction » en moi ; et je n'en connaissais pas encore la solution ; » je ne savais pas que la musique spirituelle ne peut » sourdre que des dissonnances placées dans l'harmo-» nie ; que sans le Mal il n'y aurait pas de Dieu, comme » la victoire n'est possible que par la bataille. »

« J'ai », observe-t-il ailleurs, « entendu affirmer (à » coup sûr en façon de plaisanterie), par des personnes » non dénuées de philanthropie, que le bonheur des » hommes aurait réellement fort à gagner, à ce que tous » les jeunesgens fussent, dès l'âge de dix-neuf ans,ca-» chés dans des tonneaux, ou rendus d'autre façon in-» visibles ; et laissés là à suivre des études licites et des » exercices professionnels, jusqu'au jour où ils émer-» geraient, plus sérieux, assagis, à l'âge de vingt-cinq » ans. A peine ai-je besoin de dire que je ne partage » pas du tout cette inspiration, du moins en tant que » considérée comme plan pratique. Pourtant, il y a » plausibilité à prétendre que, comme les jeunes filles » (*Mædchen*) ont précisément dans ces années le plus de » charme pour le monde, de même les jeunes gens » (*Bübchen*) atteignent alors leur maximum de détes-» tabilité (1). Ils sont si niais (*Gecken*) (2), si sotte-» ment paons, et pourtant si insatiables dans leur com-» plaisance envers eux-mêmes ; ils sont si têtus, turbu-» lents, vaniteux ; dans tous les sens, si revêches et si » présomptueux. Pas d'effort humain, pas d'acquisition » humaine capable de satisfaire le moins du monde le » jeune mirliflor qui ne s'est encore efforcé de rien, qui » n'a encore réussi à rien ; par exemple, il ferait tout ça » infiniment mieux, si c'était digne de lui. La Vie est » partout l'affaire la plus facile, simple comme une » question de règle de trois : multipliez ensemble le » second et le troisième terme, divisez le produit par le » premier, et votre quotient sera la réponse ; — et vous

(1) Detestability.
(2) Littéralement Coucous, *gawks*.

» n'êtes qu'un âne si vous ne pouvez pas y arriver. Le » nigaud ne s'est pas encore aperçu, par quelque expé- » rience, qu'il y a toujours, quoi que l'on fasse, une » maudite fraction, une décimale périodique le plus » souvent, et qu'il n'y a absolument pas à songer à un » quotient entier. »

Ce passage ne contient-il pas une confession implicite que Teufelsdrœckh lui-même, outre les obstacles qu'il rencontrait au dehors, en avait en lui de plus grands encore avec qui lutter ; c'est-à-dire, un certain dérangement de la tête, dérangement passager, effet de la jeunesse, mais qui n'en était pas moins affligeant ? Hélas, à ne parler que des obstacles extérieurs, son cas était assez dur. « Ce continue d'être une vérité », dit-il, » que Saturne, ou Chronos, ou ce que nous appelons le » Temps, dévore tous ses Enfants : ce n'est que par une » Course incessante, par un Travail incessant, que nous » pouvons (pendant quelque soixante-dix ans) lui » échapper ; et il finit toujours par nous dévorer nous » aussi. Est-il quelque Souverain, ou quelque Sainte- » Alliance de Souverains, capable d'ordonner au Temps » de rester immobile ; capable de se défaire, même en » pensée, du Temps ? Toute notre existence terrestre » est basée sur le Temps, et bâtie du Temps ; elle est » entièrement un Mouvement, une impulsion du Temps ; » le Temps en est l'auteur, en est la matière. De là » donc découle tout notre Devoir, qui est de nous mou- » voir, d'agir, — dans le droit sens. Nos Corps et nos » Ames ne sont-ils pas en un continuel Mouvement, que » nous le voulions ou non ; en une continuelle Dissipa- » tion, exigeant un continuel Entretien ? La plus com- » plète satisfaction de tous nos Besoins extérieurs et inté- » rieurs ne serait jamais qu'une satisfaction temporaire ; » ainsi donc, quoi que nous puissions avoir fait, c'est » chose faite, et qui n'existe plus pour nous, et il nous » faut aller toujours, et toujours recommencer. O Es- » prit-du-Temps, comme tu nous as environnés et em- » prisonnés ; tu nous as si profondément plongés dans » ton trouble, tumultueux Elément-de-Temps, que ce » n'est qu'à de rares intervalles lucides que même le » simple reflet de notre supérieur Séjour d'azur peut » arriver jusqu'à nous ! Et pour moi, Fils-du-Temps, » plus malheureux que d'autres, le Temps menaçait de » me dévorer tout prématurément ; car, j'avais beau » faire, je ne courais pas assez bien, tant le chemin » était obstrué, tant mes pieds étaient entravés. » Ce qui veut dire, présumons-nous, pour parler le dialecte

de ce bas-monde, qu'il était de tout devoir, de toute nécessité pour Teufelsdrœckh, comme pour les autres hommes, « de travailler, — dans le droit sens », et qu'il n'y avait pas de travail pour lui ; ce qui le rendait fort misérable. C'était bien naturel : quand on a toujours devant soi le spectre menaçant de la Disette; et une âme si véhémente languissant dans une inaction fébrile, et ainsi forcée, comme l'épée de Sir Hudibras (1) par la rouille,

> De se ronger soi-même, faute
> De quelque chose d'autre à tailler en pièces !

Mais à tout prendre, c'est encore ici, comme toujours, le vigoureux développpement de cette « excellente Passivité » que nous lui connaissons bien; et dans cette circonstance ne pouvons-nous relever les germes de bien des caractéristiques actuelles de notre Professeur; peut-être même, les vagues premiers linéaments de la Philosophie des Habits elle-même ? Déjà l'attitude qu'il a assumée à l'égard du Monde est toute défensive; non, comme il eût été à souhaiter, une audacieuse attitude d'offensive (2). « Partout », dit-il, « où jusqu'ici je me suis trouvé mêlé aux hommes, » j'étais à remarquer, si quoi que ce fût me devait faire » remarquer, pour une certaine taciturnité de manières, » laquelle, comme mes amis me le déclaraient souvent » avec reproche, ne servait qu'à trahir la pénétrante » ardeur de mes sentiments. Il est de fait que je regar- » dais les hommes avec un excès à la fois d'amour et » de méfiance. Le mystère d'un Individu est effective- » ment toujours divin pour qui a le sens du Divin. Mal- » gré cela, j'ai souvent été blâmé, et par les gens qui me » connaissaient mal pris en haine, pour ce qu'on appe- » lait ma Dureté (*Hærte*), mon Indifférentisme (3) envers » les hommes ; et pour le ton en apparence ironique que » j'avais adopté, comme dialecte favori dans la conver- » sation. Hélas, l'armure du Sarcasme, n'était qu'une » sorte de carapace en bougran, dont je m'étais efforcé » de m'envelopper, afin que mon pauvre Individu pût » y vivre en sûreté, et en des sentiments d'entière » bienveillance, n'étant plus exaspéré de blessures. Le

(1) Sir Hudibras. — Il s'agit du célèbre poème de Samuel Butler (1612-1680) (1662-64-78). C'est dans la description de l'épée de Sir Hudibras que sont les vers (non textuellement les mêmes) cités par Carlyle.

(2) Sens d'action.

(3) Indifferentism.

» sarcasme, je le vois maintenant, est généralement le » langage du Diable ; j'y ai donc depuis longtemps à peu » près renoncé. Mais que de gens n'ai-je pas alors incité » par là à quelque degré d'hostilité ! Un homme ironique, » avec son impassibilité sournoise, et ses façons à em- » buscades, surtout un jeune homme ironique, de qui » l'on s'attend moins à cela, peut être considéré comme » une peste pour la société. C'est ainsi que nous avons » pu voir ceci : des personnages d'importance, ayant » un nom, s'avançant, en une aimable indifférence, » pour, du pied, écarter de leur vue quelque quidam de » cette espèce, comme une insignifiance, un ver de terre, » et tout d'un coup sautant jusqu'au plafond, et retom- » bant à plat sur le sol, si irrémédiablement abîmés, » qu'il fallait, en grande indignation, les réexpédier » chez eux sur une civière, — tout cela, parce qu'il se » trouva que le quidam était électrique comme une » torpille ! »

Hélas, comment un homme de ce caractère diabolique pourrait-il se frayer un chemin dans la Vie, où, suivant Teufelsdrœckh lui-même, le premier problème est de « s'ajuster a quelqu'un ou à quelque chose (*sich anzuschliessen*) » ? Désaccord, non union, voilà ce qu'il y a d'inscrit dans la majeure partie de sa procédure. Ajoutons également qu'au bout de peu de temps la seule liaison importante qu'il ait jamais réussi à nouer, sa liaison avec la Famille Zæhdarm, semble avoir été inutilisée, pour tous usages pratiques, par la mort du « pas commode » vieux Comte. Ce fait se trouve rappelé, tout à fait incidemment, dans certain *Discours sur les Epitaphes*, jeté pêle-mêle avec une foule d'autres choses dans l'Enveloppe dont nous dépouillons en ce moment le contenu ; de cet Essai, il sied d'approuver l'érudition et la curieuse pénétration plus que l'esprit. Le grand principe de l'auteur est, que les inscriptions lapidaires, de quelque genre qu'elles soient, devraient être véridiques plutôt que dithyrambiques. « A la demande des héritiers de ce digne gentilhom- » me, » dit-il, « j'entrepris de composer son Epitaphe ; » et n'ayant pas oublié mes règles, je produisis ce » qui suit. Cette Epitaphe toutefois, pour un défaut de » latinité qu'on y prétendit trouver, défaut que je n'ai, » quant à moi, jamais pu jusqu'ici nettement aperce- » voir, n'a pas été encore gravée. » Nous pouvons prédire qu'il n'en est pas que la latinité qui surprendra le lecteur anglais :

HIC JACET

PHILIPPUS ZAEHDARM, COGNOMINE MAGNUS,

ZAEHDARMI COMES,

EX IMPERII CONCILIO,

VELLERIS AUREI, PERISCELIDIS, NECNON VULTURIS NIGRI EQUES.

QUI DUM SUB LUNA AGEBAT,

QUINQUIES MILLE PERDICES

PLUMBO CONFECIT :

VARII CIBI

CENTUMPONDIA MILLIES CENTENA MILLIA,

PER SE, PERQUE SERVOS QUADRUPEDES BIPEDESVE,

HAUD SINE TUMULTU DEVOLVENS,

IN STERCUS

PALAM CONVERTIT.

NUNC A LABORE REQUIESCENTEM

OPERA SEQUUNTUR.

SI MONUMENTUM QUÆRIS,

FIMETUM ADSPICE.

PRIMUM IN ORBE DEJECIT [*sub dato*] ; POSTREMUM [*sub dato*]. (1)

THOMAS CARLYLE.

Traduit de l'anglais par EDMOND BARTHÉLEMY.

(*A suivre.*)

Reproduction interdite.

(1) Ci-gît — Philippe Zæhdarm, surnommé le Grand, — Comte de Zæhdarm, — Conseiller aulique, — Chevalier — de la Toison d'Or, de la Jarretière et de l'Aigle Noir. — Qui durant sa vie sublunaire, — tua de son plomb — Cinq mille Perdrix : — Abattant non sans grand tapage, soit en personne, soit par ses serviteurs quadrupèdes ou bipèdes, — des centaines de milliers de livres — de gibiers divers, — il les convertit publiquement — en fumier. — Ses œuvres le suivent, — à présent qu'il se repose de ses travaux. — Toi qui cherches son monument, — regarde la fosse au fumier. — Il abattit son premier gibier (*date*); son dernier (*date*).

NOTES SUR LES POÈTES D'OUTRE MER

I

SIDNEY LANIER

Aux onze Américains lauréats aux « Jeux Olympiques ».

Rien ne manque à votre gloire, Messieurs d'Outre-mer, athlètes, sauteurs, discoboles; quelque moderne Naucrates éternisera, sans doute, dans le beau marbre indigène, vos musculatures glorieuses; qui sait? un Chilon transatlantique a succombé, peut-être, à sa joie paternelle en accueillant votre retour triomphal. — Rien ne manque à votre gloire, si ce n'est (et encore) un Pindare anglicisant. Mais en avez-vous souci? qu'avez-vous fait de Poe et de Whitman? Comment honorâtes-vous ceux qui sont votre honneur? L'orgueil naïf de votre ploutocratie ne semble pas se douter qu'un trait de plume fixe ou oblitère pour l'éternité la mémoire d'un peuple. Le pauvre culte fétichiste et primaire de l'Or sévit encore dans les mille cathédrales des cent sectes de votre latrie: pas un de vos petits écoliers, peut-être, qui puisse concevoir que toute la fortune de MM. Vanderbilt ne vaudrait pas pour *acheter* un équivalent du *Corbeau*! Nous ne vous en ferons aucun reproche; il faut défricher, bâtir, gaspiller le sang et l'or; vous êtes dans la main de Dieu qui nous mène selon ses lois éternelles; le jour de votre Art, plus proche qu'on ne croit, poindra à l'heure fatale, et vous connaîtrez sans doute la gloire des hégémonies.

En attendant, l'art vivace et humain fleurit pathétique sur ce sol ingrat. Au lieu qu'ici un jeune écrivain de bonne volonté trouve toujours un « maître » « arrivé » pour l'accueillir et le « lancer » — comme le firent, diversement, M. Mendès pour MM. Barbusse (*Echo de Paris*) et Kahn (*Banquet*), M. Mirbeau pour M. Maeterlinck (*Figaro*), M. Cop-

pée pour MM. Samain (*Le Journal*) et Louys (*ibidem*), M. Louys, à son tour pour M. Paul Fort (*Ermitage*) — à telle enseigne qu'il faut être insociable, ou sans talent ou franchement décidé à se passer de Mentor, pour ne pas connaître, à Paris, les satisfactions de la notoriété précoce; là-bas, bien au contraire, il s'est vu qu'un homme guettât, sa vie durant, l'heure « où il pourrait causer avec des gens intellectuels », et par « intellectuels » il n'entend que des hommes ayant fût-ce un vague souci des choses de l'Art.

A vrai dire, nous sommes bien blasés pour sentir tout le pathétique de cette aspiration; nous vivons à ce point cernés par les gens « qui causent d'Art » que nous souhaiterions plutôt un lieu de silence et de solitude. Dans quel hôpital sommes-nous prisonniers ? parmi les affres grossières et navrantes de M. Zola qui se voit « requin » avalant des « crapauds » et « couronné par des animaux » (1), sonne l'éclat de rire lugubre des héros de Poe, rire funèbre qui donne froid : « Si vous saviez comme vous me faites rire ? » hurle le moribond sans voir que de son chevet de damné on se détourne, maintenant, avec une sorte d'horreur. Certes, avec le papotage sénile et désarmant de M. Coppée, voilà de tristes façons de « parler d'art », auxquelles on préférait, étaient-elles les seules de mise en France, le tintamarre mercantile de New-York et le silence des Prairies.

Qu'appelait-il, ce doux et naïf poète? quelle figure de joie et quels yeux d'enthousiasme, quelles transparences d'âme, tendres et chaudes comme la radiation de la Beauté ? quelle voix précise et claire, quels mots absolus ? Il faut n'avoir pas été jeune pour ignorer ce besoin d'une sympathie humaine et directe; mais il faut n'avoir pas vécu pour la croire possible.

Cependant tout s'accomplit; il n'est pas une aspiration de l'homme qui n'atteigne son but, tôt ou tard, ici ou ailleurs, à travers les mystères de la

(1) *Figaro* passim : Verlaine, Laforgue, M. Gaston Deschamps, les lys font « rire », à divers titres, M. Emile Zola; l'Académie aussi — mais... jaune.

survie; l'idée même de l'éternité qui nous hante n'enveloppe-t-elle pas la preuve de notre immortalité ? Et, si l'amitié s'assoiffe d'un retour d'âme et de cœur, n'a-t-elle pas, patients et qui la guettent, la lumière d'un Gœthe, l'orgueil d'un Wagner: j'entends, là-bas, entre les petits livres, battre le cœur de Villon ou de Catulle; voilà le jardin de Psyché; ferme la porte et prends tes livres.

Je songe à Lanier.

Un enfant pâle un peu, rêveur sans doute, avec le sens et le son dépréciatif que ce mot prend dans la bouche des éducateurs, solitaire, familier des boccages paternels, de la source close d'ombre, du ruisseau, ami des fleurs du sous-bois et de l'orée, intime des oiseaux et des feuilles, qu'elles éclosent ou tombent, vaguement inquiet déjà de la grande mer mystérieuse par delà les étangs fleuris de la côte; voici, fureteur aux heures de pluie à travers la vieille maison coloniale, qu'il a trouvé au fond de telle malle camphrée, derrière la Bible jaunie des ancêtres, une petite flûte. Il l'épouse d'un souffle timide; il rougit de plaisir, emporte le nouveau sifflet comme le voleur son trésor, et, assis dans la plus lointaine clairière, essaye ses doigts aux sept trous « comme dans les images ». Le jour se passe ainsi et d'autres jours, si bien qu'il imite maintenant « l'oiseau moqueur », gazouille et bavarde avec lui, alternant sa chanson aux siennes.

Ceci n'est pas une métaphore; mais la première ligne d'une biographie de poète, et je n'en sais pas de plus jolie et de plus émouvante : Lanier évoque dans un court Poème ce souvenir d'enfance : *the mocking bird* est une sorte de merle qui, sans domestication, imite à l'état sauvage les chants et les bruits de la forêt américaine. Lanier aime à lui comparer le poète dont le chant est l'écho de toutes les voix; au reste, le flûtiste furtif de sept ans tenait de race.

L'ancêtre, Jérôme Lasnier, réfugié huguenot, est attaché en qualité de compositeur à la chapelle d'Elisabeth d'Angleterre; son fils Nicolas jouit de

la faveur marquée de Jacques et de Charles I, aux titres divers de Maître de Chapelle, de peintre et de diplomate; son fils lui succédait dans ces fonctions à la cour de Charles II; Nicolas Lânier le jeune fut le premier « Maréchal » de la Société des musiciens patentés de la Restauration, et on relève dans la liste des membres quatre fois le nom de Lânier. On le voit : s'il suffit au poète d'être né d'une famille de musiciens, Lanier de « Mâcon » n'avait rien à envier à Pindare de Thèbes. Car il est né à « Mâcon », cet arrière-petit-fils de huguenots, — à Mâcon en Georgie, il est vrai; Lamartine n'y a pas sa statue, ni Lanier son buste ; — il mourut en 1881 à 39 ans, et a laissé deux volumes. L'un de poème; l'autre sur la métrique musicale du vers; l'examen de ce dernier, où le rythme verbal est assimilé de la façon la plus originale et la plus concluante au rythme musical, nous mènerait trop loin; disons seulement que la forme poétique de Lanier dans ses poèmes définitifs, fille ou mère de sa théorie, je ne sais, est d'une musique exquise qui égale en s'en différenciant, celle des grands maîtres rythmeurs de la langue anglaise, et qui lui est son principal titre à la gloire littéraire.

Toute la vie de Lanier se résume en ces mots : timidité religieuse devant l'Art, lutte contre la misère qui s'allia la maladie pour le vaincre ; — sa flûte dieudonnée ne l'abandonne jamais; il fut, ce que se croyait le grand Fréderick, mais réellement, un grand flûtiste, sa flûte fut sa consolatrice, son gagne-pain, sa joie ; mais, là-bas, s'il levait les yeux, le royaume souverain de la musique verbale rayonnait comme un Eldorado ; Lanier hésite à dire *l'introit* : il craint : l'Art est trop haut ; à travers ses lettres on le voit qui s'enhardit, enfin il ose, jusqu'au jour où il écrit avec certitude : « J'ai commencé à oser m'accorder quelque liberté et me suis permis d'user des mots et des mètres selon la liberté de mon choix. L'effet m'a convaincu que je puis agir ainsi, désormais, avec assurance. » C'était en 1875 — il avait 33 ans. — Il voit clair maintenant

— une situation universitaire assure sa vie matérielle — son travail sérieux va commencer ; mais la phtysie le tient, elle survit à sa misère, le mène vers le soleil des pays tièdes, « où la brise amortie caresse la chevelure du mourant » ; il ne quitte pas son crayon, maintenant qu'elle lui interdit la flûte, et la main qui trace les vers de *Sunrise,* est trop faible pour porter à la bouche la nourriture qui soutient ses derniers crépuscules.

Le voici mort ; vaincu ; il n'a pas fait son œuvre ; du recueil qu'on nous offre, les trois quarts sont caducs ; son défaut (il s'en corrigeait) serait une sorte de préciosité dans l'expression, le goût des métaphores poussées, la complaisance qui ne sait écarter une trouvaille inutile ; ce sont là péchés d'autodidacte, et la marche de son style le montre averti de ses faiblesses ; quant à la musique de ses quelques pièces parachevées, elle justifie son orgueil prudent et mâle et nous laisse inconsolables que sa flûte de mots se soit tue dès le prélude.

J'aime l'idée de ce poème que je traduis à ma façon (1) ; la musique n'en est pas curieuse, mais il dit un regret si noble que toute l'âme et toute la vie de Lanier s'y expriment :

LA VIE ET LE CHANT

Que, surprise, la Vie, enclose au bois des flûtes,
Palpitât, cœur farouche, au creux des roseaux frêles,
Frissonnât ses gaîtés, trillât sa joie en elles,
Harmonisant ses deuils, ses désirs et ses luttes ;

La flûte et son haleine à la brise ravie
Nous seraient le symbole absolu du poète :
Car nul chanteur encor n'a dit son chant de fête,
Nul encor n'a vécu son Art avec sa vie ;

(1) Il paraît, concurramment à ces notes, des traductions de poètes américains : Hovey, Bliss Carman, Crane, Santyana etc., dans le *Magazine International.* Nous en recommandons la lecture aux personnes éprises de ces questions : elles trouveront dans le *Magazine International* rédigé avec tant de soin par M. Bazalguette et une élite internationale mainte page à retenir.

Nul n'a dit sa pensée entière aux sept trous d'ombre ;
On n'a pas incarné la Vie éparse aux nues :
Et nul n'a célébré les fiançailles dues
De la Vie et du Chant, de la tâche et du nombre ;

Nul n'a vécu, chanté, dont le chant et la vie
S'étreignent confondus d'une étreinte totale,
Projetant sur la nuit du temps une ombre égale
Dont le geste unanime au sien s'identifie...

Ah ! qui se lèvera vers l'aube et vers l'année.,
Vers la besogne humaine, et vers l'œuvre de rêve
Sans qu'il redise : *L'Art est long la vie est brève* !
— L'un et l'autre unissant en lui leur destinée —

tel que, groupé le soir au seuil de ses demeures,
Le peuple aille contant la merveille inouie :
Oyez ! *Sa chanson fut, à toute voix ! sa vie ;*
Et ses mains chantaient clair le travail de ses heures !

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

(*A Suivre.*)

SONNETS

NOCTURNE

A Albert Leclère.

Tes pâleurs me font mal, ce soir, ô Sélénè,
J'y lis l'adieu mortel des âmes exhalées
Et j'y sens le parfum des blanches azalées
Que jadis au printemps mon amour lui donnait.

De longs sanglots secouent le parc abando nné,
Et le passé me hante au détour des allées :
Oh ! les baisers troublants de la chère envolée
Avant que le tocsin dans mon cœur eût sonné !

Apaise ton éclat serein, lune impassible,
Car des frissons de mort passent dans tes rayons ;
O Sélénè, déesse à la face insensible,

Traceras-tu sans fin tes éclatants sillons ?
O toi, vers qui montent nos râles de détresse,
Un jour éteindras-tu ta mortelle caresse ?

LA NEIGE

A Laurent Tailhade.

Sur la terre, c'est comme un lent oubli qui tombe,
Et les bruits vêtent leur blanc manteau de silence :
La terre est morte et recouverte d'innocence,
Et l'oubli tombe, avec un silence de tombe.

Un oubli lourd où ne survit plus d'espérance,
Un oubli morne à fendre l'âme, qui succombe,
Et tout là-haut, un vol de corbeaux qui surplombe
Hante le cœur, comme un présage de souffrance —

O toi, la pâle et douce et triste fiancée,
O Neige, ton regard, comme d'une insensée,
Semble mort, et noyé d'une insondable peine.

Et comme pour pleurer ta douleur inconnue,
Derrière les cyprès qui bordent l'avenue,
La plaine au loin s'endort d'un sommeil sans haleine.

MANOIR

A Pierre Dufay.

Farouche, le manoir hérisse ses créneaux,
Sous les porches béants dorment les lourds silences :
Les longs échos sont morts où cliquetaient les lances
Et vides les hauberts accrochés aux panneaux.

Les grands murs éplorés rouillent leurs noirs anneaux
Ils pleurent les Tournois de jadis, et les Danses,
Et les Galas, et les Festins, et les Romances,
Et les lieds enchanteurs des pages jouvenceaux —

Lors, leur ennui s'exhale en lentes larmes grises
Et ruisselle sur les blasons et sur les frises,
Embrumant les objets d'un sourd recueillement,

Et leur austérité tranquille n'est troublée
Que par le vent jaseur qui traverse l'allée,
Apportant un lointain et triste ululement.

EMILE MÉTROT.

A L'ODÉON

La nomination d'Antoine à l'Odéon est un fait significatif, dont l'importance n'a échappé à aucun de ceux qu'intéresse l'avenir et l'évolution de l'art dramatique en France. Est-il besoin de rappeler ici les services que le Théâtre Libre rendit aux jeunes auteurs et combien il contribua par les traductions et les représentations d'œuvres étrangères à répandre le goût de ce cosmopolitisme d'art désiré déjà par Gœthe et prédit par lui ? A cette heure, il n'y a plus que quelques vieillards académiques, un groupe de professeurs et M. Déroulède pour psittaciser l'antienne des brumes du nord et le couplet de la vieille gaîté française. Grâce au ciel, ce genre d'esprit ne fait même plus rire en province, et le moment est venu, après dix ans de lutte, où les théâtres dits « à côté » ont, par leurs efforts combinés, si vigoureusement assailli la citadelle de la Routine que la place est sur le point de se rendre. C'est ce moment qu'un ministère impavide a choisi, en dépit des terribles bureaux, pour nommer Antoine en lui adjoignant Ginisty, homme sympathique et capitonné, destiné à servir de tampon.

Que va faire ledit Antoine ? on attend beaucoup de lui. Il a eu ce qu'on appelle « une bonne presse » ; les capitaux ne lui font pas défaut ; c'est de plus un excellent comédien, fort entendu aux choses du théâtre, un metteur en scène hors ligne et qui a fait ses preuves, et aussi un artiste tout à fait intelligent. Avec de telles armes il peut combattre.

Il peut combattre, c'est-à-dire rendre l'Odéon à sa véritable destination, qui est non pas de doubler le Théâtre-Français, comme l'a fort bien dit Alphonse Humbert, ni de jouer des pièces d'une honnête médiocrité et d'exclure systématiquement tout ce qui est empreint d'originalité ou seulement d'audace, mais d'ouvrir largement ses portes à tous ceux qui lui apporteront une œuvre sérieuse, sans souci de leur formule d'art.

Si Antoine sait vouloir et s'il veut comprendre, l'Odéon deviendra entre ses mains le centre du mouvement dramatique contemporain. Car pour la Comédie-Française, il en faut faire son deuil, n'est-ce pas ? C'est

une entreprise purement commerciale, où l'écrivain est contraint de soumettre son œuvre à des employés, lesquels décident si la marchandise est de vente ou non : sauvons la recette !

Ainsi l'Odéon peut inaugurer une ère nouvelle. Car ne nous dissimulons point que les théâtres indépendants ne furent, malgré leur courage et leur persévérance, que d'insuffisants exutoires à la production dramatique ; il ne faut pas le leur reprocher, bien au contraire : ce fut vraiment très beau et très touchant de voir de vaillants jeunes hommes tels que Lugné-Poe, Larochelle, Paul Fort, créer dans ce Paris indifférent et vulgaire des foyers intellectuels de par leur seule énergie et, presque dénués d'argent, faire face à d'onéreux engagements, monter des pièces d'où le mercantilisme fut toujours absent. Mais il faut bien avouer aussi que malgré tous les efforts ce fut parfois assez lamentable : on jouait dans des oripeaux, devant des toiles de cirque, et les acteurs prêtèrent souvent à rire. Enfin, et ceci est plus grave, l'unique représentation consacrée à ces drames leur retirait toute portée, les empêchait de pénétrer jusqu'en la masse sociale et bornait leur destin aux stériles discussions cénaculaires des quinze cents privilégiés, toujours les mêmes, qui y assistaient.

En fait, les auteurs ne pouvaient pas connaître et ne connurent jamais l'impression du vrai public, celui pour lequel, en définitive, on écrit : condamnée à cette unique soirée, l'œuvre semblait, par une inconséquence assez naturelle de l'opinion, n'avoir été créée que pour cela, et prenait l'apparence d'une manière de production exceptionnelle, destinée à un nombre restreint de mandarins initiés, soit par l'audace de la conception, soit par la recherche de la forme.

Or c'est contre quoi l'on ne saurait s'élever avec trop d'énergie, et je crois être l'interprète de tous les jeunes écrivains du théâtre d'art que nous souhaitons en proclamant que notre désir créateur s'adresse autant à la multitude qu'à l'élite. Nul doute que la multitude en soit pour l'instant qu'insuffisamment préparée à nous entendre pleinement, mais rien ne prouve qu'elle le soit aussi peu que les commerçants dramatiques s'évertuent à le vouloir persuader ; et tout nous fait pressentir, au contraire, qu'elle est prête à écouter un autre langage que celui du café-concert, de l'opérette ou de la comédie d'intrigue. La scène est une école des mœurs, une chaire d'idées, et mieux encore un miroir merveilleux en lequel la foule voudra se reconnaître agrandie,

transformée, prenant enfin une conscience plus haute d'elle-même. Ce n'est point un rêve que j'exprime ici, c'est seulement une chose qui n'a pas encore été tentée. Et qui donc oserait préjuger l'impossibilité d'améliorer le goût du public, de l'habituer aux beaux ouvrages et d'élever son âme et son esprit ? Mais comment, grâce a cette représentation sans lendemain, les Ibsen, les Tolstoï, les Hauptmann, les Maeterlinck et les Curel eussent-ils pu, par des œuvres nobles, profondes ou fortes, lutter contre les trois cents représentations des obscénités à la mode ? Et nous qui, plus jeunes, entrons en lice avec un désir semblable, que tenterions-nous ?

Le rôle d'Antoine sera de nous faciliter cette tâche glorieuse. Avec les ressources dont il dispose, avec l'aide précieuse de son intelligence scénique et de son ardeur d'artiste, nos œuvres, bien défendues sur un théâtre régulier, *pourront enfin tenir l'affiche*. Nous ne sortirons peut-être point du premier coup en vainqueurs de l'arène, car il y a, je le crains, bien des disparités entre nos pensers et les habitudes d'une foule dès longtemps pervertie, mais il est des défaites apparentes et momentanées qui valent plus que d'éphémères et faciles triomphes. C'est malgré tout une belle attitude même de ne préparer que des victoires futures.

Donc, Antoine a notre confiance. A lui de comprendre qu'il n'est plus aujourd'hui l'homme d'un parti, mais celui de tous les partis ; et s'il prétend, comme il le dit, vouloir faire de l'Odéon le champ de toutes les batailles, il ne faut pas qu'en faveur d'une école à laquelle il dut ses premiers succès, il néglige les tentatives plus récentes, si différentes qu'elles lui paraissent des formules reçues et des esthétiques anciennes. Nous nous souvenons encore des dernières paroles et des motifs allégués pour justifier sa retraite du Théâtre-Libre : « Je me retire, disait-il, ou à peu près, parce que je crains de n'être plus le serviteur suffisamment zélé et compréhensif des nouveaux venus. »

Nous n'avons pas été dupes de cet accès de fausse modestie, nous n'accepterions plus d'aussi paradoxales excuses, et je ne crains pas de déclarer qu'en assumant la direction de l'Odéon, Antoine a le devoir d'infliger aux précédentes paroles un facile démenti. Au reste, il a bien voulu m'entretenir de ses projets, et je pense qu'il nous est permis de fonder de légitimes espérances sur lui. C'est, selon l'entière et forte acception du mot, un homme de bonne volonté.

ALFRED MORTIER.

AU SUJET DE LA THÉORIE DE

L'ART POUR L'ART

Elle commence à singulièrement s'effriter, s'user, cette lassante et parnassienne théorie de l'Art pour l'Art.

Voici qu'à son tour M. Camille Mauclair, l'auteur d'*Eleusis* et de *Sonatines d'Automne*, l'un des jeunes les plus qualifiés pour parler au nom de cet Art, se prend à attaquer la vieille théorie, dans un récent et très remarquable essai sur Jules Laforgue (1), où ressurgit en pleine lumière cette physionomie désolamment ironique et désespérée de clown entouré de papillons diaprés et zigzaguants qui sont les objets extérieurs, jouant au bilboquet avec son cœur !

« Qu'est-ce que les livres, s'écrie Camille Mauclair, sinon des gages de ce qu'on devient ?

« N'est-ce point seulement à titre de conseils et de méthodes qu'ils doivent circuler ?

« Faut-il que les âmes s'emploient à distiller un sang riche et essentiel, uniquement pour en laisser un monceau en offrande à l'Art ? Cet Art est-il autre chose qu'un moyen de connaître les Dieux ? »

Plus loin encore et très catégoriquement :

« Il n'y a pas au monde de destinée plus conforme à la créature humaine douée supérieurement comme le fut Laforgue, que de sauver des âmes de la tyrannie de l'Art, de le montrer *un moyen et non un but*, de les écarter de la pédanterie et de les régénérer dans le sentiment du naturel. »

Il est évident, si on relit les « Moralités légendaires », que pour leur auteur, l'Art, pas plus d'ailleurs que Notre Dame la Science, que l'Histoire, la Religion, que notre petite sœur la Femme, que l'Homme, que le Monde. n'offrent de réalité effective ; et que ce qui nous entoure, soit que la nature nous l'impose, soit que nous l'imposions à la nature, est uniquement aliment et motif à notre passion, de quelque lieu ou de quelque siècle qu'elle s'élève, quelque âme compliquée ou rudimentaire qu'elle fleurisse. Salomé eût pu exister de notre époque parce qu'elle fut passion. Hamlet ou Lohengrin

(1) *Jules Laforgue*, par CAMILLE MAUCLAIR (*Mercure de France*).

fils de Parsifal eussent pu se promener sur nos boulevards parce qu'ils furent passion, que cette passion qui les incendiait jadis nous incendie aujourd'hui, que l'Art n'existe qu'en raison de ce que nous sommes incendiés de cette passion, et n'existerait pas si nous ne l'étions pas,

Certes Mauclair le dit fort justement. Il est des méthodes de penser, des méthodes de comprendre, qui nous font mieux comprendre ce que nous avons à comprendre. Il est des méthodes de sentir, qui nous permettent de mieux sentir, de mieux nous enthousiasmer pour ce qui doit réellement nous enthousiasmer.

Mais au fond c'est nous qui comprenons, nous qui sentons, nous qui nous enthousiasmons, et il n'est nulle méthode, qu'on l'appelle Art ou Morale, sans nous. La première Bonté et la première Beauté, restent l'initial mouvement de notre âme, de la plus simple au même degré que de la plus fière, avant toutes philosophies, poèmes, peintures, musiques, architectures, sculptures. Cela, parce que toute la Morale et tout l'Art, *l'Art complet et la Morale complète existent complètement dans chaque initial frisson de chaque âme,* et qu'ils seraient morts tous deux, s'ils n'étaient qu'Entités en dehors des âmes ne frissonnant plus.

Il devient donc aussi ridicule de dire que l'on fait une chose au nom de l'Art que de dire qu'on la fait au nom de la Morale, car il n'existe au propre pas plus de Morale que d'Art ; il n'y a qu'âmes cherchant à s'élever vers ce qui leur a semblé une unique seconde révélation de Beauté ou de Bonté.

Les tyrans, quels qu'ils soient, de Morale et d'Art, et l'on peut y ajouter ceux de Science, sont identiquement les mêmes partout! Energumènes inconscients, idolâtres prosternés devant des statues d'Ogres aux appétits formidables, insatiables, ils offrent a ces désolantes effigies, de la chair vivante et palpitante à manger ! Qu'on se rappelle les expériences de nos infaillibles Docteurs sur les moribonds des hôpitaux, les animaux des laboratoires ! Qu'on se retrace les massacres et les incendies soi-disant artistiques des Elagabal et des Néron !

Quiconque au nom de l'Art ou de la Science cherche à opprimer, à empêcher l'initiative de ceux d'autour de lui, est aussi digne d'être enfermé, que ce père Vasseur du bois de Vincennes qui assassinait son fils au nom de la Morale, que tous ceux qui se permettent de supprimer ce qui vit, au nom de ce qui n'a existé jamais.

Pourquoi décomposer l'âme humaine? Pourquoi ten-

ter de la désagréger et de dissocier ses éléments, Beauté, Bonté, Vérité, qui s'y trouvent toujours et perpétuellement associés ? Ignore-t-on que lorsque nous assistons à un spectacle de Beauté, c'est comme une révélation du Vrai et du Bon en nous ? — Que lorsque nous rencontrons un homme vraiment bon, nous demeurons eblouis de son regard, comme d'une lumière de Vérité, de Beauté ?... Oublie-t-on que tout se tient ?... que tout est lié ?... Que, si des moralistes commirent cette folie d'isoler la Bonté, la déclarant l'unique but de la Vie, ils n'aboutirent qu'à des catéchismes d'impuissance et de froideur ?... que si des artistes, des littérateurs, isolèrent la Beauté, ils ne réalisèrent que des poésies vides, ne roulèrent que des galets dans du chaos ?... Que si des Scientifiques isolèrent la Vérité, ils ignorèrent aussitôt ses deux sœurs jumelles la Beauté et la Bonté, radieuses au fond de chaque âme, et que nulle circonvolution cérébrale n'expliquera jamais.

Que furent les grands artistes du Moyen-Age et de la Renaissance, sinon les chantres d'une religion qui était la Bonté du Moment, et qu'ils espérèrent la Vérité de l'Eternité !... Et si le siècle de Périclès, où l'on ne prétend trouver aujourd'hui que formes accomplies, engendra ce bel Art d'autour de lui, n'est-ce point d'abord parce qu'il fut au premier chef un siècle de haute Probité, de Justice !...

Aux époques de décadence et de lassitude seules, l'âme humaine s'est trouvée scindée. Une sorte de décomposition s'est produite en elle à ces moments. Il fallut alors réagir et la reconstituer.

Je sais bien que les artistes de notre temps qui rééditèrent cette théorie de l'Art pour l'Art (au nom de laquelle, entre autres, je me plais a le répéter, l'empereur Néron incendia Rome), je sais que ces artistes voulurent sans doute trancher avec la catégorie des artistes utilitaires, des marchands d'art, des chercheurs de réalisations immédiates, honneurs, pouvoirs, profits. Je sais que sans doute, ce fut afin de se distinguer de cette fraction dégradée et envahissante, sortie du grand chemin de l'âme pour aller aux routes basses du corps, que la seconde fraction dont je parle, plus pure, monta vers ce qu'elle appela désormais sa Tour d'Ivoire, se préoccupant uniquement de Beauté.

Hélas !... Elle oublia les âmes-sœurs qu'elle laissait en bas !... Elle ne s'efforça plus, ainsiq ue jadis, de les élever

au-dessus d'elles, ce qui fit que son âme à elle tomba en désuétude et ne surgit plus !

Pourquoi cette phalange d'artistes pourtant probes, crut-elle qu'elle pouvait placer la Beauté dans un coffret et l'emporter pour en jouir toute seule aux Altitudes ?... Pourquoi oublia-t-elle que cette Beauté n'existe pas en soi, mais au fond des âmes des hommes seulement, ne jaillissant que du contact de ces âmes entre elles, de même que l'étincelle jaillit du choc des cailloux ?... Que se sépara-t-elle des humbles des simples, de ceux qui tendent naïvement des mains jointes, de la masse infortunée abandonnée désormais aux faux pontifes, aux prophètes menteurs, qui la transformèrent en la plèbe ignoble qu'elle est devenue, celle qui ne reflète plus que des appétits ?... Ne devait-on, au lieu de se stériliser en une auto-contemplation néfaste, regarder ce qui se passait au-dessous, et puisqu'on était au haut de tours, allumer ces hauts de tours, pour permettre à ceux qui quand même lèvent les yeux, de se diriger ?

— Ah !... crient de tous côtés ces yeux avides — Donnez-nous des phares !... Des phares au haut de vos tours !... Des lumières étincelantes, éblouissantes, au haut de vos phares !...

Et voici, chose étrange, que tout à coup, pour répondre à ce vœu des simples, des coins les plus extrêmes de la terre des phares inopinés se sont mis à éclairer.

L'on peut dire que le grand Tolstoï a allumé là-bas aux lisières des steppes neigeuses de Russie, un fanal rouge de sang pour dire aux hommes la charité. L'on peut dire qu'au-dessus des fjords et des banquises de Norwège, Ibsen a allumé un prodigieux fanal vert de mer pour dire l'espoir de vérité qui s'approche. L'on peut dire qu'au bout des longues plaines de France et de Belgique Maurice Maeterlinck a allumé un fanal candide et tout blanc lorsqu'il a écrit ce *Trésor des Humbles* (1) admirable, d'où nous avons vu une lumière infiniment douce, une lumière d'argent bénie s'épandre en auréole vers nous.

Qu'ils continuent !... Que d'autres artistes les imitent !... Que tous comprennent enfin que c'est le rôle qu'ils ont à jouer aujourd'hui !...

Il est temps pour eux de crier à ceux qui les appellent *qu'ils sont là et que leurs tours ne demeureront pas inutiles et toutes noires !...* Il est temps qu'ils allument leurs lumières aux sommets de ces tours, de façon que leurs frères sachent que s'il y a toujours en haut des Trouveurs

(1) *Le Trésor des Humbles*, par M. MAETERLINCK.

de Beauté, *il s'y rencontre aussi des Guides de Bonté prêts à descendre !...*

Et, au fond, est-ce que la Beauté sans la Bonté peut exister ?... N'est-ce point notre rêve de Bonté qui fait nos enfants beaux ?... N'est-ce point parce que nous n'avons plus de rêve de Bonté que tous ces pauvres enfants sont rachitiques et laids ?... Le lucre ancestral des pères ne reparait-il en petites écailles de sécheresse sur les fronts de leurs rejetons ?...

Regardez au contraire les enfants des races élues, des races d'âme, des races qui restent bonnes, des races qui s'enthousiasment, se passionnent, ne sont-ils pas les plus beaux des enfants des hommes !... Véritables fils de l'Amour et de la Joie, qui ont rejeté de leur cœur les questions irritantes et basses pour que le Soleil de leur passion ne s'obscurcisse pas !... Ils vous ont compris Beauté et Bonté, sœurs inséparables !...

O toi Beauté qui es la matière, qui es la forme qui ne s'engendre pas elle-même ; ô toi Bonté qui es la force, qui es le sperme vivifiant qui la vient éternellement féconder !...

Pour l'avoir pressenti la restitution que Camille Mauclair vient de nous donner de Jules Laforgue, est une des œuvres les plus vraiment attachantes et prenantes qui soient ; pour l'avoir su, ainsi que le dit si intelligemment Mauclair, Laforgue reste le plus génial et le plus grand d'entre nous, lui qui ne fit jamais de l'Art pour l'Art, mais d'abord pour mieux sentir l'intense vie de l'Univers vibrer en lui.

MAURICE BEAUBOURG.

HOMMAGE

A

THÉODORE DE BANVILLE [1]

Messieurs,

Si je viens, après d'autres plus autorisés, incliner aux pieds du poète qui nous domine l'hommage d'une âme plus neuve et d'une parole plus récente, c'est moins encore pour attester le souvenir pieusement admiratif que garde la jeunesse intellectuelle à Théodore de Banville, que pour préciser un sens plus spécial de cette mémoire et de ce respect.

Il est naturel, Messieurs, que si d'une génération à l'autre se transmet, comme ici, une noble déférence universelle devant le génie et l'œuvre d'un homme, du moins les formes en diffèrent. Tandis que le poète s'élève au-dessus de la vie jusqu'à devenir sa propre statue, l'éloge qui prolongeait son nom s'immatérialise, surmonte, lui aussi, les amis, les lecteurs et la foule, pour acquérir cette généralité hautaine qu'on appelle la gloire. Après les amis d'enfance, après les écrivains, qui assistèrent à l'épanouissement de leur compagnon spirituel, après ceux qui contribuèrent à sa maturité comme à la sérénité de son déclin l'appui de leur sympathie et de leur amour, un suffrage survient, celui des jeunes hommes, qui déjà se lie à l'avenir.

La renommée, comme celui qui la mérite, a des périodes et des visages divers.

Il semble que la solennité qui nous réunit consacre à Théodore de Banville non plus le visage humain que ses amis lui connurent, mais la face plus authentique qu'il tournera vers la postérité. Il semble que désormais il appartienne avant tout à la tendresse des âmes futures, dont la nouvelle génération littéraire apporte ici par avance un témoignage vivant. Elle seule, peut-être, commence de l'entrevoir avec une justice véridique, dégagée des souvenirs personnels et des détails de la vie quotidienne, c'est elle peut-être, plus que ces aînés, qui

(1) Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Théodore de Banville, à Moulins, le 31 mai 1896.

peut attribuer au front de cette effigie la clarté irrécusable promise a ceux que l'avenir retiendra : car elle est, cette jeunesse, la messagère de ce que les hommes diront demain, la première forme visible d'une pensée qui ne nous était pas encore connue. Et si je fais pressentir ce qu'elle ressent pour le poète, ma voix au milieu des autres ne se sera pas élevée inutilement.

Messieurs, le sentiment que les écrivains nouveaux gardent à la mémoire du grand lyrique, ce n'est pas cette révérence un peu réticente, ce respect un peu intimidant qu'inspire souvent aux consciences adolescentes le spectacle d'un talent altier, et qui enivrent l'esprit sans contenter secrètement ce besoin d'aimer qui suit l'admiration. Il s'y mêle une impression touchante, fraîche et vivacement tendre, une intimité de communion, une confiance instinctive alliant au respect quelque chose d'exquisement cordial. Théodore de Banville n'a pas seulement été un maître ; il a constamment désiré se rendre cher par les dons du cœur à ceux qu'éblouissait le prestige de son art, et le sourire qui se joua dans son génie a éclairé toute son existence individuelle. Il semble que cette âme de joie ait envié à l'égal des plus hauts dons cette bonté accueillante qui, sans laisser oublier aux hommes qu'ils sont devant un frère supérieur, leur permet pourtant de l'approcher comme un frère.

La surprenante sensation de jeunesse qui s'attache à ce qui le touche ne vient sans doute que de cette amicale douceur d'une âme qui savait autant que tout autre les charmes graves de la vie profonde, mais qui n'en avait voulu retenir, avec une sagesse délicieuse, qu'une éternelle indulgence. Théodore de Banville n'a pas été un aîné dominateur, soucieux de clore une époque derrière soi et de traiter l'art en pays conquis, mais un conseiller qu'inspira jusqu'au dernier jour le souci de la liberté des pensées nouvelles, la piété attentive envers les songes de ceux qui, après lui, allaient tenter de dévoiler à leur tour une beauté imprévue.

C'est là, Messieurs, avant tout peut-être, que gît le sentiment de reconnaissance d'une jeunesse désireuse d'honorer vraiment ses aînés, non en les imitant, mais en créant à leur exemple une œuvre originale à l'image de son rêve. Cette jeunesse, hantée de préoccupations morales, n'apprécie plus seulement les dons du talent. L'évolution de ses pensées l'a menée à une heure où l'élévation du caractère lui apparaît aussi importante que les ornements de l'esprit ; elle ne sépare plus

l'homme de l'œuvre, elle veut pouvoir aimer l'un et l'autre, elle recherche avec une passion fidèle les devanciers qui satisfont à cet idéal, elle se sépare instinctivement de ceux qui ne voulurent que l'étonner ou la subjuguer. Théodore de Banville aima et comprit avec un désintéressement trop admirable les ressources et les destinées de l'art littéraire pour le limiter à sa propre gloire. Il aima trop la vérité pour ne pas la reconnaître en quelque lieu qu'elle se trouvât ; il vit ses héritiers sans jalousie, il les appela et souhaita leur succès dans toute la sincérité de son cœur. Et c'est pourquoi la jeunesse intellectuelle unit à son enthousiasme pour l'éclatant poète des *Exilés* et de *Florise* un sentiment plus pénétrant de gratitude et d'amour qui outrepasse l'estime mentale et qui embaumera longuement ce souvenir.

C'est pourquoi, entre tous ceux qui l'ont précédée dans les lettres, il en est qu'elle révère, d'autres qu'elle récuse, mais il n'en est pas un à qui elle pense avec une plus vive, une plus réelle, une plus absolue sensation d'honneur qu'à Théodore de Banville ; car ce qui fait les ainés à ses yeux, ce n'est nullement d'être plus âgés et d'avoir produit à une date antérieure. De ces liens illusoires elle n'accepte point l'obligation. Ce qui pour elle légitime le droit d'aînesse, le droit au respect, chez les hommes qui l'ont devancée, c'est le sentiment digne et loyal de la solidarité devant le rêve, c'est l'alliance des âmes, c'est la sympathie et le libéralisme des idées.

Voilà, Messieurs, dans quel esprit la jeune génération littéraire désire poser sur ce piédestal l'offrande de sa grande, de sa sincère croyance à l'immortalité de Théodore de Banville. Déjà les voix des meilleurs ont glorifié au milieu de l'époque le somptueux trophée poétique que, d'une main experte, le génie au pur sourire a suspendu, enlacé de roses, aux autels d'une Ionie ressuscitée des ombres. Déjà ce vaste cortège, avec ses flûtes, ses parfums, ses joyaux et ses clartés, déroulant ses splendeurs magnifiques et défaites depuis les archipels de l'Hellas, à travers l'Orient, jusqu'au Paris moderne divinisé, déjà ce paganisme radieux, étincelant de sylphes et de héros, ce ciel irréel constellé des plus pures escarboucles de la joie et des plus mystérieuses améthystes de la mélancolie, ces mimes, ces princesses, ces fées et ces enfants ont traîné derrière leur fulgurant concile lyrique les éloges et les enthousiasmes cent fois mérités. La gloire de l'écrivain qui, à un

degré inconnu, a montré ce que le caprice peut, touché par le génie, enclore de beauté intérieure, et qui a restitué à la tradition française par la plus parfaite, la plus souple et la plus lumineuse des langues, le charme et la grâce dans ce qu'on n'osait plus en espérer, cette gloire est désormais assez incontestablement immuable pour que ce monument, auprès, semble fragile. Mais si la jeunesse n'avait, à un tel homme, rien autre à contribuer que l'hommage déjà rendu par ses pairs, elle ne ferait qu'une inutile redite : auprès des dons de l'esprit, elle se souvient de ceux du cœur, et son salut s'en empreint d'une émotion plus discrète et plus rare.

Elle vient donc, poète, vers ton image permanente et réelle, non seulement pour honorer ton enthousiasme et ton heureux prestige, mais pour te dire aussi qu'elle te sent près, tout près d'elle. Car tu n'as pas seulement pensé et créé, statue ; tu as aimé, tu as accueilli, avec ce regard tendre et clair dont tu pénétrais toutes choses, ceux qui, adolescents, venaient chercher auprès de toi l'enseignement du travail et l'intuition de la vie. Tu ne les as pas déçus, tu pensais à eux, tu respectais leurs songes, tu leur gardais une foi : jamais ils ne sortirent de ta maison sans se tourner, à ton exemple, vers ces saintes, illusoires et touchantes choses de la pensée et de l'amour qui sont l'ornement et la charitable consolation de l'existence méditative.

A cause de cela autant que des poèmes, des chères féeries, des récits diaprés et heureux, le prochain crépuscule et la prochaine aurore seront doux sur ton front et sur tes mains dans le silence, ô statue née au seuil de juin ! Théodore de Banville, la lueur de l'avenir se révèle claire pour toi.

CAMILLE MAUCLAIR.

PAULINE

OU

LA LIBERTÉ DE L'AMOUR

(*Suite*[1])

—

XIII

(Suite)

Dix minutes ! Dans dix minutes, après plus d'une année de séparation ! Il fut pris d'une telle émotion, qu'il pouvait à peine se soutenir. Tout en marchant, la fruitière le questionnait, s'apitoyait sur lui. Il n'entendait rien, la tête bourdonnante d'impressions confuses, le cœur gonflé, les genoux vacillants. A ce moment, son père en personne eût surgi devant lui et lui eût crié que sa mère avait commis un crime, qu'il eût répondu : Elle a bien fait. Il ne concevait pas que quelque chose fût reproché à sa mère. Elle n'agissait que noblement, saintement. Dieu lui-même n'avait pas le droit de l'accuser. Et sa vénération croissait en proportion du rempart de haine et d'injustice qu'on avait dressé autour d'elle. Que signifiaient ces infamies qui flottaient ? Il aurait voulu mourir et que son sang se répandît à ses pieds.

La fruitière dit :

— C'est ici.

Elle montrait une villa. La grille était entr'ouverte. Marcelin entra. Au bout de quelques pas dans le jardin, il aperçut, entre les bosquets, une robe blanche.

Fou, il courut.

(1) V. *Mercure de France*, Nos 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78

Deux cris :

— Maman !

— Mon enfant !

Ils étaient dans les bras l'un de l'autre.

Longtemps ils furent incapables de prononcer une parole suivie. La commotion était trop violente. Ils pleuraient, ils sanglotaient. Des mots palpitaient sur leurs lèvres. Pour tous deux, mais pour la mère surtout, cette ineffable rencontre était un baiser du ciel, un merveilleux étourdissement d'ivresse versé comme un miracle par le paradis.

— Toi ici ! toi ici ! put enfin exprimer Pauline, les yeux vibrants d'une joie délirante, pressant sur son sein l'enfant inattendu.

— Je suis venu... je me suis sauvé... Il me fallait toi !

— Tu ne m'as donc pas oublié ! Mon enfant, mon enfant chéri ! Par quelles souffrances j'ai dû passer : sans nouvelles de mon enfant ! Mais si c'était pour me réserver le providentiel bonheur de cet instant, merci, Père céleste, Consolateur suprême, merci ! Et ce n'est point un rêve ! J'ai tant de fois rêvé à toi, que si mon rêve avait pu t'évoquer, tu serais déjà venu ! Et c'est toi, toi vraiment, mon Marcelin, mon fils !

— O mère, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Le cœur de Pauline éclata.

— C'est un affreux malheur qui est arrivé ! Tu ne sais pas, tu ne peux savoir... Que t'ont-ils dit ? Comment as-tu cru que je t'abandonnais !... Que t'ont-il dit ? Que t'a-t-il dit, lui ?... lui ?...

— On n'a rien dit... J'ai vécu dans ce mystère... Ils ne disaient pas que tu étais morte... J'avais peur... Enfin, j'ai eu la lettre, ta lettre.

— *Elle* t'a remis la lettre ?

— Oui, avant-hier.

— Oh ! je t'en ai écrit dix, vingt. Celle-ci date de plus d'un mois. C'est la dernière. Je désespérais. Je suis allée deux fois à Paris, j'ai tout fait. Un jour, je t'ai vu, à la sortie du lycée ; et je t'ai vu à la promenade, je t'ai suivi : mais tu ne m'as pas vue...

Marcelin, non, je ne t'ai pas abandonné ! Et tu ne peux pas comprendre... Un jour, tu comprendras. j'ai écrit ma vie, pour toi. Lorsque tu seras en âge de savoir... et de douter, tu liras. Alors tu comprendras, et tu pardonneras.

— Maman !

Il l'embrassa d'une étreinte passionnée, et ajouta :

— Ne parle pas ainsi. La voix avec laquelle tu dis cela fait mal.

— Que pensais-tu de moi ?

— Je ne pensais rien, j'étais triste. Et dès que j'ai su où tu étais, je suis parti. Je ne veux plus être séparé de toi.

Pauline tressaillit :

— Sait-il où tu es ? Il te suit peut-être. Il va venir te reprendre.

— Non, dit Marcelin. Personne ne peut savoir où je suis, à moins de le deviner.

Il raconta à sa mère la manière dont il s'était enfui. Celle-ci se rassura :

— Il ne devinera pas, dit-elle. Il ne t'aime pas assez.

— Lui, mais elle !

— Julienne ? murmura Pauline d'une voix blanche.

Le jeune garçon fit signe que oui.

— Elle n'a pas de cœur.

Ce n'est pas seulement le cœur qui fait deviner. Elle a vu que je t'aimais mieux qu'elle. Et puis la lettre... Elle sait des choses que mon père ne sait pas. Elle doit avoir deviné.

La mère se dressa, l'éclair aux prunelles :

— Jamais. Je suis là. Qu'ils viennent ! Je défendrai mon bien jusqu'à la mort. Ils avaient la force ; ils pouvaient m'empêcher de parvenir à toi ; ils te gardaient. Mais, maintenant, nous sommes réunis... Ils n'oseront pas ! Comment oseraient-ils ?

Elle se sentait tigresse à cette heure ; il lui semblait qu'elle avait de puissantes griffes au bout des membres, et que, d'un coup, elle aurait dispersé l'engeance hostile. La possession de son petit,

contre elle, sous elle, lui donnait la fauve sollicitude de la bête pour ce qui est né de sa chair. Son sang roulait dans ses veines avec de cruels besoins de mordre et de déchirer.

Elle eut peur de l'état violent de ses sensations, et cria, en serrant son enfant :

— Il ne faut pas qu'il y ait de lutte : je tuerais !

Mais aussitôt, elle reprit :

— Folle que je suis ! Nous n'attendrons pas qu'ils viennent. La frontière italienne est tout près. A l'étranger, ils ne peuvent plus rien. Oh ! enfin et vraiment, voici la clémence, la félicité ! J'ai tellement souffert, que la perspective subite, presque foudroyante du bonheur accable ma raison. Je puis à peine croire, tant la vie m'a remplie de terreur et de doute. Mes paupières cillent à l'éclat du ciel.

Pauline contemplait avidement l'enfant retrouvé. Elle ne pouvait assez le voir, s'en imprégner, s'assurer que c'était lui. Elle ne songeait pas à remarquer les changements qui s'étaient opérés chez le jeune garçon ; il avait grandi, ses traits s'étaient complétés ; elle ne s'apercevait pas de cela ; elle ne constatait que sa présence, sa merveilleuse présence, son irradiation chargée de fluide et de lumière. Un chant de gloire naissait de ses entrailles, montait, montait, enveloppait son cerveau, projetait jusqu'à Dieu ses ondes triomphales.

— Je suis ivre, je ne sais plus ni ce que je pense, ni ce qui m'arrive, balbutiait-elle.

Puis, ce fut une réaction de maternité vigilante et tendre. Elle entraîna Marcelin dans la maison, le fit manger, le servit elle-même. Elle voulut savoir comment il avait voyagé, s'il avait dormi, s'il n'était pas fatigué, lui posant mille questions sur sa santé, goûtant à se retrouver au milieu de ces chers détails un incroyable plaisir.

— Ainsi, mère, je ne te quitterai plus ?

— Oh ! plus. L'heure de la miséricorde a sonné.

— Et nous vivrons toujours ensemble ?

— Toujours.

— Tous les deux ?

Pauline jeta un long regard sur son fils, un re-

gard solennel et profond. Elle prononça lentement, mais d'une voix qui tremblait un peu :

— Tous les trois.

L'enfant resta longtemps silencieux, sans s'étonner. Puis il murmura :

— Tu l'aimes donc beaucoup ?

Et à ce moment, Odon survint.

Il eut un tressaut de surprise à la vue du jeune garçon.

Mais déjà, Marcelin s'avançait vers lui et disait :

— Je sais qui vous êtes : vous êtes celui que ma mère aime comme je l'aime.

— O mon enfant ! s'écria Odon, en lui ouvrant ses bras.

Et lui aussi avait les larmes aux yeux.

Lorsqu'on lui eut expliqué les événements :

— Il faut partir, dit-il, il faut que nous soyons loin demain matin. Une fois en sûreté, à l'étranger, nous pourrons engager des pourparlers avec M. Facial et obtenir qu'il renonce à ses droits.

— Le prochain rapide de Paris n'arrive que demain soir, dit Pauline ; nous avons donc beaucoup d'avance, à supposer même que l'on soit déjà sur la bonne piste.

— Et le télégraphe ! fit Odon. Qui sait si en arrivant à la frontière nous ne trouverons pas la police prévenue ! Nous courrions peut-être moins de risque en partant par Marseille, où nous nous embarquerions pour Gênes ou Naples.

— Cela exigerait plus de temps ; et si la police est prévenue, elle le sera aussi bien à Marseille qu'à Menton.

On s'arrêta au projet suivant : on déguiserait Marcelin en petite fille ; lui et Odon prendraient le premier train pour Vintimille ; Pauline les rejoindrait quelques heures après. De cette façon, il y avait toute chance, en cas que la police eût des ordres, pour que les voyageurs ne fussent pas reconnus.

Ils allaient se sauver comme des malfaiteurs.

Marcelin, cette fois, se déconcerta :

— Mais quel mal est-ce que j'ai commis ? Ne

suis-je pas libre de rejoindre ma mère, puisque c'est avec elle que je veux vivre ? Et si elle veut me garder, n'est-elle pas libre de le faire.

— Tu ne connais pas la société, dit Odon : elle a fait des lois qui donnent à M. Facial le droit de te priver de ta mère.

— Pourquoi use-t-il de ce droit? Il n'est pas méchant.

— Il n'est pas méchant, j'en suis sûr ; c'est la société qui est mauvaise. Tu arrives ici, mon enfant, dans une maison qui ne vit pas suivant les lois de la société, mais où l'on aime et où l'on cherche à être heureux. Tu es assez grand pour comprendre, et tu as mérité de savoir. Ta mère, doit désirer elle-même que je parle, elle doit sentir qu'il le faut.

Pauline fit un grave signe de tête affirmatif.

— Eh bien, reprit Odon, si tu es venu ici pour être notre fils, sache à quoi tu t'engages, ou plutôt de quoi tu te dégages. Tu romps avec les lois, tu te mets en révolte contre celui qui les représente, M. Facial, qui seul a des droits sur toi, seul est ton légitime éducateur, ton légitime protecteur. Ici, tu as ta mère : mais ta mère n'est plus ta mère au point de vue de la loi. Elle a eu le malheur de faire acte de personne libre, comme toi-même l'as fait hier ; or, il n'est pas permis d'obéir franchement à son cœur. Quelque beaux que soient les sentiments qui te poussent, on ne t'en saura aucun gré. On pouvait te plaindre, on disait certainement, on pensait probablement : « Le pauvre enfant, qui n'a plus sa mère ! » Mais on ne t'excusera pas d'avoir voulu la retrouver. Ce qu'il fallait pour rester dans ton rôle — car chacun a un rôle fixé d'avance et dont il ne doit pas sortir — ce qu'il fallait, je vais te le dire : il fallait *supporter héroïquement ton sort, te résigner*. Tel était aussi le rôle de ta mère : elle devait *se résigner*, se résigner à être la femme d'un homme qu'elle n'aimait pas. Le monde ne pardonne pas qu'on tende au bonheur par la voix directe du cœur. C'est une

terrible leçon que je te donne là ; mais tu étais digne de la recevoir, et la vie te l'inflige déjà.

Marcelin se dressa avec orgueil :

— Je veux être le fils de ma mère, dit-il.

— Tu es un noble garçon, dit Odon. Partage donc notre ostracisme. Et c'est un veritable ostracisme, puisque nous sommes obligés de fuir à l'étranger.

— Nous n'habiterons plus la France?

— Cela nous sera défendu.

— Je n'irai plus au lycée?

— Ce sera un grand changement dans ton éducation.

— Papa m'avait donné le choix entre trois écoles : l'Ecole polytechnique, Saint-Cyr ou l'Ecole de droit. Il dit qu'un jeune garçon de ma position doit avoir l'ambition de devenir quelqu'un.

— J'espère que M. Facial ne se montrera pas intraitable. Nous ferons tout pour essayer d'obtenir de lui la permission de revenir à Paris, afin que nous puissions te donner l'instruction qu'il convient.

— Et s'il refuse ?

— Il faudra alors renoncer aux carrières auxquelles donnent accès les écoles de l'Etat.

— Je ne sais pas si ce sera jamais pour moi un sacrifice ; en tous cas, il sera bien minime au prix du bonheur de conserver ma mère.

— Et il n'y a pas besoin de diplômes pour devenir un homme.

Mais Pauline avait changé de visage. Elle venait seulement de se rendre compte des conséquences illimitées qu'aurait pour son fils la révolte contre l'autorité paternelle. C'était briser l'avenir de Marcelin. Facial maintiendrait ses droits jusqu'au bout. Et par une vision rapide, elle pensa au moment où, quelques années plus tard, l'enfant devenu jeune homme, saisi par la puissance d'une vocation — laquelle? savait-elle? savait-il? — regretterait amèrement ce qu'il appellerait peut-être son coup de tête. Son existence perdue, ses rêves irréalisables, voilà ce qu'il lui reprocherait. Et elle seule serait coupa-

ble. Et il aurait raison de l'accuser. Et il l'accuserait peut-être avec désespoir. Il pourrait lui dire : « Ma mère, vous avez été égoïste et lâche. Vous avez abusé de mon amour pour vous. Etais-je capable alors de décider de ma vie ? Toute ma vie, songez-y, pour m'épargner quelques larmes sentimentales d'enfant ! Et maintenant, voyez, je ne suis bon à rien, je n'ai rien, je ne suis rien. Croyez-vous que mon amour filial même ne soit pas irrémédiablement empoisonné par la pensée amère de ma stérilité ? Cruelle ironie vraiment ! Je vous aimais, j'étais innocent : et vous, qui aviez le devoir d'être prudente à ma place, vous avez manqué de courage, vous m'avez trahi. » Voilà ce qu'il lui dirait, sans doute. Que répondrait-elle à ces paroles affreuses ? Et à supposer l'improbable, Facial leur permettant le séjour de Paris, l'avenir de l'enfant n'en resterait-il pas moins compromis ? Que pourrait-elle ? Elle n'aurait plus de relations. Marcelin ferait ses études, puis il serait lancé dans la vie, sans protection, sans base. Il n'aurait qu'à rougir de sa mère. Fils de Facial, au contraire, il aurait un nom, un monde, des amis, des patronages nombreux et puissants ; tout lui serait facilité, il n'aurait qu'à se laisser porter. Ruinerait-elle tout cela ? La mère ferait-elle encourir à son enfant sa propre réprobation ?

Un gémissement sortit de ses lèvres :

— Oh ! je n'ai pas le droit... je n'ai pas le droit...

Odon comprit. Il se tut. Il venait de se faire les mêmes réflexions.

Mais le jeune garçon, auquel leur consternation n'échappa pas, s'accrocha fébrilement à Pauline en criant :

— Maman, je ne veux pas te quitter !

La nuit se passa dans ces horribles alternatives. Marcelin avait fini par s'endormir de fatigue. Pauline le regardait respirer, tout en causant à voix basse avec Odon.

Le lendemain matin, ils ne partirent pas.

Dans la journée une dépêche de Réderic arriva : « Vous n'avez que le temps. On est sur trace. »

Alors, Pauline dit :

— Mon Dieu, donnez-moi la force d'aller jusqu'au bout.

Le soir même, elle partit pour Paris avec son fils.

Elle allait le rendre à Facial.

Facial ne manifesta pas, à les voir, un étonnement extrême. Il reçut Pauline avec une dignité froide dont il ne se départit pas. Dans son accueil transparaissait plus le dépit que lui avait causé l'escapade de Marcelin, que la joie de retrouver son héritier.

— Je vous félicite, Madame, d'avoir compris votre devoir. Je ne vous en veux pas : je sais qu'il n'y a pas là de votre faute et qu'il vous a été impossible de monter l'esprit de mon fils et de combiner avec lui cette malheureuse frasque. Vous me le ramenez, c'est bien. La police venait d'ailleurs de recevoir des renseignements précis sur son départ par la gare de Lyon et sur son arrivée à Grasse ; de là à conclure quel était le but de sa fuite, il n'y avait qu'un pas. Aujourd'hui même, on doit avoir fait une perquisition chez vous. Vous n'auriez pas bénificié de cette petite aventure. Mais puisque vous me paraissez avoir acquis de sages idées sur la manière dont il convient que mon fils soit élevé, je vous témoignerai ma satisfaction en vous autorisant à le voir une fois par an. Ces entrevues auront lieu à Paris, dans ma maison et en ma présence.

Pauline se sentait glacée. De funestes pressentiments la terrorisaient. C'était bien la fin, le deuil.

Facial tira de sa poche un carnet à souches. Il inscrivit quelques mots sur la première feuille, la détacha et la tendit à Pauline en disant :

— Mon fils vous a occasionné quelques dépenses ; je tiens à vous les régler.

C'était un chèque de mille francs.

Pauline eut un geste d'indignation.

— Je n'insiste pas, fit Facial poliment.

Les choses se passèrent d'une façon moins affectée avec Julienne Chandivier, qui, sur ces entre-

faites, arriva chez Facial, comme elle le faisait plusieurs fois par jour, pour savoir si l'on avait des nouvelles de Marcelin.

Lorsqu'elle le vit, son mot fut, en l'embrassant avec exagération :

— Le monstre d'enfant !

Et peu s'en fallut qu'elle n'embrassât aussi Pauline.

Le pédantisme en morale ne l'étouffait pas. Elle ne manqua pas de prendre à part son ancienne amie et de lui assurer que ses sentiments pour elle n'avaient jamais varié.

— Mais que voulez-vous ! Vous avez été peu adroite. Il vous était si facile de tout ménager. Personne n'exigeait de vous une vertu cornélienne : on vous demandait seulement de vous conduire comme tout le monde. Vous avez préféré vous mettre tout le monde à dos. Avec la meilleure volonté, il était impossible de vous défendre ; et moi qui, je vous le jure, ai trouvé parfaitement ridicule le bruit qu'on a fait autour de votre histoire, je n'ai pu me dispenser de vous brûler aussi en effigie. Vous aviez jadis d'étincelantes théories sur l'amour : vous voyez où elles vous ont conduite. En ce monde, on fait ce qu'on veut, mais il ne faut jamais vouloir ce qu'on fait. Les théories, c'est inutile en théorie, et c'est désastreux en pratique. Je suis superficielle, je suis hypocrite, je suis vicieuse, je suis incapable de penser, je suis femme, très femme, mais c'est encore moi qui ai raison : je me conduis avec mon instinct, ne m'occupant nullement de ce qui est bien et de ce qui est mal, ayant seulement le sens de ce qui est faisable et de ce qui n'est pas faisable ; et je n'ai point même conscience des défauts que je viens de dire, tellement ils sont à moi-même et tellement j'y réfléchis peu. Vous, c'est le contraire, et cela ne vous a pas servie. Etes-vous heureuse, au moins, j'entends heureuse... personnellement ? Vous n'en avez pas l'air. Ma pauvre amie, je vous plains avec une sincère sympathie. Dites-moi si je puis faire quelque chose pour vous.

Pauline était peu en état d'entendre et de répondre quoi que ce soit. Elle dit seulement, immensément lasse de corps et d'esprit :

— Rien, rien... Je ne suis pas venue ici pour moi...

— Et Marcelin ?

La mère eut une seconde d'hésitation. Puis, elle prit la main de Julienne et supplia :

— Vous qui serez avec lui... oh ! qu'il ne m'oublie pas !

— Je lui parlerai de vous, je l'ai déjà fait.

— Oui, je sais... merci...

— Je lui transmettrai vos lettres.

— Vous êtes bonne.

— Je suis meilleure que vous ne croyez.

Une sensation d'épouvantable fatalisme broyait l'âme de Pauline. Sa voix sortait difficile et monotone de sa gorge étranglée ; ses yeux restaient secs.

Et le moment de la séparation ne fut pas déchirant comme elle l'eût pensé. Il semblait que le chemin de douleur étant achevé, un mur se dressât pour empêcher d'aller plus loin, un mur au pied duquel il n'y avait plus qu'à se laisser tomber d'épuisement. Pauline prit son enfant dans ses bras — pour la dernière fois — posa sur son front ses lèvres décolorées, sans dire un mot. Sa tête était un lieu vide, où tous les bruits résonnaient étrangement, et n'éveillaient pas d'écho.

Ce fut l'adieu...

XVII

Des années tombèrent comme des feuilles mortes.

Odon et Pauline n'avait plus quitté Grasse. Peu à peu, une paix relative était descendue sur l'âme endolorie de Pauline, une lente résignation qui la noyait, aux jours où elle ne voulait pas se souvenir. Il s'en dégageait une tendresse toujours plus complète pour celui qu'elle avait ardemment, follement aimé, qu'elle aimait maintenant profondément. Entre eux s'était créé un nouveau lien : ils

avaient souffert ensemble, ils s'étaient vus souffrir. Et comme jamais ni l'un ni l'autre, fût-ce par un geste, par une intonation, n'avait semblé accuser leur amour des infériorités de la vie, ils en avaient conçu l'un pour l'autre une vénération croissante.

Pauline n'avait pas revu Marcelin. Chaque fois qu'elle avait rappelé à Facial sa promesse, celui-ci avait trouvé un prétexte pour esquiver toute rencontre entre la mère et le fils. Les lettres de Marcelin, elles-mêmes, d'abord très touchantes, avaient fini par se modifier si complètement, que Pauline ne pouvait croire qu'elles ne lui fussent pas dictées. Elle n'en recevait plus que rarement. Marcelin se bornait à lui raconter ce qu'il faisait, où en étaient ses études, à lui donner de rapides nouvelles de sa santé. Et cela la navrait de n'y plus lire ces phrases charmantes, ces expansions qui savaient remuer son cœur. Elle ne voulait s'expliquer ce changement que par la découverte qu'aurait faite Facial de leur correspondance secrète. Comment aurait-on pu lui transformer pareillement son fils ? Elle ne se disait pas que le changement n'avait pas été brusque, mais s'était opéré par dégradations insensibles.

Aussi, Paris ne lui inspirait plus qu'une instinctive horreur. Tant de choses s'étaient accumulées sur elle, qu'elle ne se sentait plus la force de lutter. Il aurait fallu être là, combattre pied à pied, et pour quel résultat ? N'avait-elle pas renoncé ? N'avait-elle pas pris l'engagement moral de ne rien faire qui pût nuire à son enfant ? Lui d'abord, lui seulement. Et si elle devait disparaître, elle disparaîtrait.

Odon non plus n'était pas retourné à Paris. Un ou deux ans après le divorce de Pauline, il avait dû subir de la part de sa famille de pressantes tentatives pour le dégager d'une liaison « qui menaçait de devenir sérieuse ».

« Rompez, lui disait-on, rompez pendant qu'il en est temps encore. Vous avez fait votre devoir, vous avez agi en galant homme en n'abandonnant pas aussitôt une femme qui s'est perdue pour vous.

Mais maintenant, cela suffit. Reprenez votre liberté. Vous éterniser dans cette situation équivoque serait à la fois honteux et ridicule. »

La vicomtesse de Béhutin était même venue exprès à Nice pour voir son frère, espérant, par une démarche formelle, obtenir de lui la rupture souhaitée.

Odon alla au rendez-vous, mais ce fut pour assurer à sa sœur qu'il romprait plutôt avec elle, que de considérer un seul instant l'idée de quitter sa maîtresse.

De plus en plus, les deux amants s'étaient sentis seuls, étrangers au monde, absurdes et réfractaires. Sans une inquiétude de cœur, ils étaient demeurés l'un à l'autre, persuadés que cette possession constituait l'unique et suprême sécurité dans le hasard phénoménal de l'existence. Ils s'avançaient dans l'avenir sans autre projet, sinon de continuer le présent avec plus de sérénité, plus d'oubli si possible.

Malheureusement, de cruelles préoccupations vinrent bouleverser ce qu'ils avaient pu retenir de bonheur. La santé d'Odon laissait à désirer. Et, tout à coup, sa maladie de cœur s'aggrava. Une crise, plus forte que celles qu'il avait de temps en temps, l'abattit si rudement, que Pauline eut, un moment, l'affreuse angoise de le voir partir entre ses bras. Il ne s'en releva pas complètement.

Pauline comprit alors le malheur effrayant, le malheur auprès duquel le reste n'était rien, l'insondable malheur qui la menaçait.

Elle ne s'était jamais posé cette question : *S'il mourait ?*

Et voilà que la mort apparaissait, comme la solennité de l'heure dans le silence de la nuit, rappelant, par un signe précis, discernable, l'éternelle possibilité.

Pauline se sentit une lumière vacillante dans le vent du nord. Nul doute ! nul doute ! Elle s'éteindrait du même coup. La rafale qui emporterait Odon emporterait sa vie à elle.

Mais cette certitude de mourir à la minute où

son amant cesserait de lui être l'image miraculeuse qui fait vivre ne constituait pas une consolation suffisante. Indépendamment des souffrances physiques qu'éprouvait celui qu'elle eût voulu surhumainement heureux, la perspective du mystère formidable que serait cette fin terrestre de leur amour la plongeait dans une agonie éperdue de pensée.

Elle se rappelait le mot qu'elle avait dit à Odon le soir où ils avaient faits connaissance, un des premiers mots qu'il avait entendus d'elle : « Moi, je n'ai pas peur de la mort. »

Et maintenant, elle avait peur de la mort.

Rocrange ne se dissimula pas la gravité de son état. Cela pouvait durer longtemps, sans doute. Mais il était marqué. Et comme tous deux étaient de grandes âmes, ils se mirent à causer de l'indomptable Inconnu.

Un jour, jetant un regard chargé de pitié sur son amie, Odon dit :

— Je mourrai le premier. L'existence n'est qu'un court combat contre la destinée. On n'a vraiment pas le temps de se sentir vainqueur ou vaincu. Vainqueur de quoi, si l'on croit à la victoire ? La victoire n'est jamais exquise, même pour les heureux : car le désir a toujours été tellement au-delà de ce qu'on a réalisé, que la plus apparente victoire n'est encore et surtout qu'une défaite. N'y aurait-il que des vaincus de la vie ? Pour moi, j'ai eu tout ce qui m'était souhaitable ; j'ai été le rare privilégié qui a rencontré et obtenu la femme extraordinaire de son plus pur rêve. Combien d'hommes pourraient en dire autant ? Et cependant, à peine obtenue, mon vœu inextinguible fut de la rendre enviable aux anges. J'ai tout fait pour cela. Et lorsque je mourrai, j'en serai encore à me demander si la rencontre qu'elle a faite de moi n'a pas été l'ère de son malheur.

— J'ai eu la même illusion, dit Pauline ; et j'ai toujours celle de croire que sans la geôle misérable où nous nous débattons, nous serions capables de bonheur, même d'un bonheur à faire envie aux

anges. Ce qu'il y a de terrible, c'est que nous l'avons vu, ce bonheur, nous y avons touché ; libres, hors de la geôle, nous en aurions joui comme du plus éblouissant soleil ; et notre peine s'accroît de ce que nous savons combien sont infimes les artifices qui nous ont retenus prisonniers.

— Je crois que le fait même de vivre constitue la geôle dont tu parles. Sans doute, ses murs sont souvent élevés par la société ; nous voyons la société comme cause prochaine, mais la cause première n'est-ce pas toujours et essentiellement la vie ? Nous sommes sujets avant tout à notre nature d'homme ; et c'est parce qu'il y a des natures d'homme autour de nous que nous sommes inévitablement persécutés. C'est un cercle vicieux. S'il n'y avait pas de natures d'homme se combattant et se faisant échec, il n'y aurait pas de désir et par conséquent de tendance au bonheur. Notre amour n'est-il pas né de ce que nous nous sommes trouvés au milieu de milliers de natures d'homme ? Il faut qu'il y ait choix et contraste pour s'aimer. Si, comme deux fleurs prédestinées, nous avions poussé seuls, dans quelque lieu désert, sans avoir jamais connu nos semblables, nous ne nous serions pas aimés ; nous nous serions possédés sans débat, de par la loi naturelle et fatale ; mais il n'y aurait eu là que le bonheur négatif de l'inconscience, ce qui n'est pas le bonheur et, en tout cas, pas l'amour. Et même alors, dans cette inconscience de nous-mêmes, la vie ne se fût guère révélée moins cruelle. N'eût-elle pas consisté toujours en trois choses : le temps qui passe, la matière qui est infirme et l'esprit qui est exigeant ? Et, par là-dessus, terme de tout, enveloppe scellée, couvercle hermétique : la mort !

— L'amour, c'est donc nécessairement la souffrance ?

— La souffrance naît de l'amour, comme l'amour naît de la souffrance.

— Et pourtant, s'écria Pauline, je sens bien que l'amour est le bonheur !

— Il devrait l'être, reprit Odon, parce que notre cœur est la source infinie du désir. Il ne peut pas l'être, parce que le désir, qui est notre cœur, ne s'arrête pas de jaillir infiniment.

— Que sommes-nous donc venus faire sur la terre ?

— Vivre. Heureux qui a aimé : il a souffert. Heureux qui a souffert : il a vécu.

— Quelle ironie ! Le bonheur consisterait à être malheureux !

— Oui, dit Odon, mais il faut ajouter un mot. Toute nature d'homme étant forcément malheureuse, par le fait même qu'elle est nature désirante, le bonheur consiste à être malheureux noblement. Et l'idée du bonheur est tellement innée dans nos cœurs, surtout dans nos cœurs d'amants, qu'après avoir souffert, lorsque cette souffrance a été noble, et la plus noble de toutes, la souffrance de l'amour, nous sommes tentés de nous écrier, nous nous écrions : Nous avons été heureux ! Oserions-nous dire, ô ma chère maîtresse, quoique les larmes que nous avons versées et que nous verserons encore soient de celles qui rongent le rocher de la foi, oserions-nous dire que nous n'avons pas été heureux ?

— Je l'ai été, certes, je le suis, même au milieu de l'épouvante et des ténèbres de l'angoisse.

— Cependant, tu n'aurais jamais autant souffert, si tu ne m'avais pas connu. Cela est non moins certain. Et chaque jour, il faut que je tombe à tes genoux pour te demander pardon, pardon de t'avoir fait souffrir, pardon de t'avoir aimé.

— Odon, la vie est vraiment tragique pour rendre possibles de pareils sentiments !

— Pardon de vivre, pardon de mourir, pardon de tout ! Et nous ne sommes pas coupables ! *Tout* doit nous demander pardon, mais comme *tout* reste muet, c'est nous qui nous humilions.

Ils restèrent longtemps les yeux fixés dans l'infini du ciel, où des étoiles s'allumaient, mais où vainement, vainement ils cherchaient Dieu.

XVIII

Lorsque Julienne Chandivier eut décidé de se débarrasser définitivement de ses deux amants, voici ce qu'elle imagina.

Elle envoya à Sénéchal le petit mot accoutumé :

« Je vous attends ce soir, à dix heures. »

Le petit mot se faisait si rare maintenant, que le vieux sénateur en éprouva un plaisir particulièrement délicat.

Réderic reçut en même temps celui-ci :

« Venez dîner. »

— Vous êtes gracieuse, dit Réderic, lorsque Julienne le fit passer dans son appartement et qu'il s'aperçut que c'était pour un dîner en tête à tête qu'il avait été invité. Depuis si longtemps que vous me négligiez ! Vous êtes tellement occupée de vos jeunes gens !

— Les jeunes gens, maintenant ! Autrefois, c'était Sénéchal. Vous serez donc éternellement jaloux, mon pauvre Réderic ?

— Je ne suis pas jaloux, je suis misanthrope.

— Dites, au moins, misogyne.

— Chaque fois que je vous vois, il me semble que je vous hais. Et je reviens toujours, dévoré de mon ancien poison. Je vous crible d'épigrammes, parce qu'il faut que mon amertume sorte ; mais j'ai soif de votre lèvre, j'ai votre œil dans le sang.

— Et moi, dit Julienne, chaque fois que je vous vois, j'ai envie de vous chasser. Mais vous êtes mon besoin mauvais. Je suis ravie de me sentir détestée de vous et de vous tenir si bien, de vous tenir d'autant mieux que je suis plus détestée. Ne vous y fiez pas cependant : je pourrais me lasser de cruauté et devenir bonne.

Quoique ce fût dit sur un ton moqueur, Réderic répliqua :

— C'est alors que vous auriez la cruauté capricieuse. Satisfaite de m'avoir ravagé pendant tant d'années, vous concevriez le desir d'exercer sur quelque autre plus neuf votre art de Locuste morale. Mais devenir bonne ! Quelle parodie !

— Il n'y a que vous pour croire à mes maléfices. Regardez Sénéchal, a-t-il l'air d'un empoisonné ?

— Il n'a l'air que d'un gâteux, railla Réderic.

Julienne se prit à rire :

— Il sera complet ce soir. Quant à toi, Paul, tu n'es peut-être pas gâteux de la moelle, mais tu l'es du cerveau. Et ce n'est pas moi qui t'ai intoxiqué. Tu t'es intoxiqué toi-même. Que veux-tu que j'y fasse ? Il te fallait une cuisinière et tu as rencontré une femme. Que dirais-tu pourtant, si je te renvoyais aux incurables ?

— Ah ! fit-il, je ne veux mourir que par toi. Et je t'admire : tu es fraîche, tu es jeune ! Il semble que tu ne penses pas, que tu ne sais pas, que tu traverses la vie sans y prendre garde ! Et tu es toujours, tu seras toujours l'enfant maligne, inconsciente, l'enfant-femme, l'enfant-serpent.

— Pourquoi pas l'enfant-vampire ?

Elle se dévêtait lentement, avec la grâce d'une almée.

Réderic buvait son corps, comme un alcoolique la liqueur néfaste qui le tue.

Un peu avant dix heures, la femme de chambre de Julienne entre-bâilla la porte, effarée.

— Madame, M. Sénéchal est ici. J'ai cru bien faire de prévenir madame. Il doit y avoir une erreur.

— Pas du tout. Faites entrer,

Les deux amants de Julienne se dévisagèrent. Ils venaient de comprendre. Sénéchal tremblait d'indignation ; Réderic ricanait nerveusement.

— Messieurs, dit Julienne, il n'y a pas eu possibilite d'éviter cette rencontre. Heureusement qu'elle ne s'est point produite entre l'un de vous et mon mari. Mon honneur est sauvegardé.

En silence, Sénéchal et Réderic échangèrent leurs cartes. Qu'avaient-ils à se dire ? Ils se connaissaient depuis longtemps. Depuis longtemps, chacun d'eux savait les relations de l'autre avec Julienne. Mais, pour la première fois, ils se trouvaient en présence, dans une situation qui les empêchait de feindre

d'ignorer la vérité. Ils n'avaient plus qu'à s'exécuter proprement.

Le duel eut lieu le surlendemain. Le vrai motif fut, comme de juste, tenu secret. Il fallait, avant tout, couvrir Julienne.

Celle-ci avait trouvé là le meilleur moyen d'en finir sans phrases. D'un côté, elle signifiait à ses amants une rupture sur laquelle ils seraient peu tentés de revenir ; de l'autre, par l'effet du duel, elle s'assurait auprès d'eux contre toute espèce de vengeance par l'indiscrétion ou la calomnie : on ne médit pas d'une femme pour laquelle on se bat, et cela était à considérer avec Sénéchal.

Tout allait le mieux du monde pour Julienne. Il n'en fut pas de même pour les deux adversaires, qui, n'ayant d'ailleurs aucun désir de se battre, ne faisaient, en cela, que remplir une des consignes de l'amour moderne.

Sénéchal fut blessé grièvement. On rapporta Réderic mourant chez lui.

Les journaux s'occupèrent un peu de l'affaire ; mais comme tout s'était passé selon les règles, il n'en fut pas autrement question. Le nom de Julienne ne fut pas prononcé.

Odon de Rocrange reçut ces quelques lignes, que Réderic, avant de mourir, trouva la force d'écrire :

« Je viens de me battre pour une femme. Tu devines qui. Il me semble que je vais mal, mal. Je te dis adieu, prévoyant que c'est la fin. Me voici débarrassé. J'ai aimé comme un forçat. S'il y a un autre monde, j'espère que j'y serai libre. Mais pour être libre, il faudrait n'avoir ni âme, ni pensée, ni souvenir, ni désir. Autant dire qu'il ne peut y avoir de vraie liberté que dans la vraie mort. Ainsi soit-il ! »

Quelques mois après le duel, Sénéchal mourut aussi, d'une maladie qui, suivant les médecins, était la suite directe de sa blessure.

Par une coïncidence curieuse, ce fut à l'enterrement du sénateur que Facial, qui venait enfin

d'être nommé officier de la Légion d'honneur, arbora pour la première fois la rosette.

De notables changements s'étaient produits dans l'existence de l'ancien mari de Pauline. Son « deuil » porté, il n'avait pas résisté longtemps aux pressantes sollicitations de son ami Chandivier. Quelques soupers joyeux furent tout ce qu'il se permit pour commencer. Des scrupules d'homme rangé intimidaient encore sa conscience. Il avait beau raisonner, se dire qu'à son âge il ne pouvait pas vivre sans femme, qu'il n'était plus lié par aucun engagement, qu'il se trouvait moralement et effectivement libre et qu'il n'y avait ni crime, ni honte à sacrifier dans les mesures hygiéniques aux besoins de la chair, ses vieilles habitudes d'austérité ne laissaient pas de l'inquiéter. Facial ne se voyait pas volontiers sous les traits d'un « viveur ». Ce qu'il avait toujours flétri du nom de « débauche » lui inspirait un secret malaise. Et pour lui, la débauche c'était déjà la partie fine en compagnie de demoiselles aux approches faciles, où l'on boit du champagne à deux heures du matin et où l'on raconte des histoires gaies. Pétri de prudence, il hésitait devant les incertitudes de l'amour vénal. D'autres part, il n'eût pour rien au monde noué des relations avec une femme mariée. Les circonstances se chargèrent de vaincre ses répugnances.

Le malheureux Chandivier était aux abois. Complètement mis à sec par Rébecca, il ne savait plus où se procurer de l'argent. Depuis longtemps, une séparation de biens était intervenue entre sa femme et lui. Il avait emprunté tout ce qu'il pouvait emprunter. Sa dernière ressource était Facial, auquel il devait déjà de grosses sommes. Et c'était justement pour cela qu'il se montrait si empressé auprès de lui, espérant qu'en mêlant activement à sa vie son ami riche, celui-ci finirait par solder tous les frais de la fête.

Il eut même la maladresse de s'en ouvrir à Rébecca :

— Tu vois, Bébèque, je n'ai plus un radis. Il

faut trouver une combinaison. Laquelle de tes amies jugerais-tu le plus capable d'emballer Facial ? Il casquerait, il casquerait ferme. Il s'agit de trouver une femme assez honnête pour nous assurer une part dans les bénéfices. C'est une affaire à toi et à moi. Je chaufferais Facial ; tu te chargerais de styler la femme. Je connais mon bonhomme : il meurt d'envie de se payer une maîtresse qui ait du montant. Penses-tu que Tanagra-la-Pucelle soit de taille ? Ou la Tunique-de-Nessus ? Ayons l'œil, ma petite, il y va de nos amours.

Mais Rébecca se souciait comme d'une guigne de ses amours avec Chandivier. N'ayant plus rien à attendre de son protecteur, le sentant ruiné, fini, démoli, elle comptait bien lui signifier son congé à la première occasion. Et l'occasion cherchée était là, tout près ; Chandivier lui-même la lui indiquait.

Elle se mit dès lors, cyniquement, à allumer Facial. Ce ne fut point difficile. N'ayant guère fréquenté les femmes galantes, Facial était peu capable de soutenir de sang-froid un siège en règle. Rébecca l'excitait d'ailleurs beaucoup. Souvent, il avait convoité cette créature aux allures de fille, au galbe provocant. Lorsqu'il se vit attaqué, sa sensualité ne fit qu'un tour. Il ne céda cependant point aussi rapidement que le donnait à supposer sa terrible concupiscence. Rébecca, qui constatait avec allégresse l'état violent où son manège mettait Facial, ne comprit rien d'abord à cette résistance. Elle s'aperçut enfin, avec surprise, que ce qu'elle avait à vaincre était moins l'indifférence ou l'avarice que la défiance d'une liaison illégitime et la crainte de s'engager trop avant. Mais ce qui mit le comble à sa stupéfaction fut le scrupule qu'elle découvrit que Facial avait de tromper Chandivier.

— Gros chien, dit-elle, qu'est-ce que cela peut te faire, puisque je suis résolue à le quitter ?

— Je ne veux pas qu'il m'accuse de lui avoir enlevé sa maîtresse.

— Mais, grand bébé, je te dis que je le quitte en tout cas. Ne vaut-il pas mieux que ce soit toi qui en profites qu'un autre ? Chanchan sera

charmé de t'avoir pour successeur. D'ailleurs, je t'aime, là ! je te veux, là !

Pour précipiter les événements, elle n'imagina rien de mieux que de pousser la tentation de son saint Antoine jusqu'à complète consommation. Elle se savait assez forte pour avoir tout à espérer de cette entreprise décisive. Facial serait plus fou après qu'avant. Une fois tombé dans le puits de volupté qu'elle ouvrirait sous ses pas, il lui appartiendrait corps et âme, cœur et bourse, noyé dans la vase perfide et délicieuse, sans énergie pour remonter. Ah ! elle avait des moyens de séduction autrement puissants que la coquetterie des épaules nues et le libertinage des gestes et des paroles ! Elle avait l'élixir de son baiser savant, le musc de sa peau, son jeu de comedienne, plus à l'aise au lit que sur les planches et sachant, là, se prêter merveilleusement à tous les rôles.

Facial fut ébloui.

Et au matin, Rébecca avait emporté son « engagement ». Quelque temps après, Facial l'installait luxueusement dans un petit hôtel, payait ses dettes, la remettait à flot. Un certain orgueil le prit même à l'idée qu'il *entretenait* une femme. Et loin de s'en cacher, cet homme sévère s'en vanta.

Chandivier reçut d'abord très mal la chose. Il pleura ; il s'arracha les cheveux ; il parla de suicide et de meurtre. Puis, il s'apaisa ; puis, il comprit. Il comprit que sa folle maîtresse l'avait dévoré jusqu'aux os, qu'il était inévitable que, pratique dans sa folie, elle le lâchât impitoyablement, qu'en conséquence il valait bien mieux que cette opération nécessaire s'accomplît au profit de son ami intime, de son cher ami Facial, lequel n'aurait jamais le triste courage de lui fermer sa porte, ainsi que l'aurait sûrement fait un étranger. Et il arriva qu'au lieu de se brouiller avec le nouveau propriétaire de Rébecca, Chandivier se considéra plutôt comme uni à lui par un nouveau lien, un lien, en quelque sorte, de famille. Il fut l'hôte assidu du petit hôtel ; son couvert fut toujours mis à table ; il eut une chambre dans la maison. Il

vécut dès lors en véritable parasite auprès de Facial et de Rébecca. Son abjection devint même si grande, que Facial, qui avait des tendances à la jalousie, finit par le croire capable d'être autre chose qu'un bénévole eunuque.

Le séjour de Rébecca au Théâtre-Français n'avait pas duré longtemps. Complètement insuffisante, elle n'alla pas au-delà de deux ou trois petits rôles, où, par déférence pour ses protections, on voulut bien l'essayer et qu'on lui retira presque aussitôt. Devant l'hostilité de ses camarades et l'indifférence du public, elle ne s'entêta pas trop, et, après quelques accès de rage, demanda elle-même la résiliation de son traité. Une autre idée lui avait poussé en tête. Elle avait envie d'aborder le café-concert. Puisqu'elle réussissait si bien la chansonnette et que chaque fois qu'elle servait le *Museau de Dodore* en société elle obtenait un si colossal succès, n'était-ce pas sa vraie vocation ? Et n'était-il pas plus glorieux de devenir une divette à la mode, de voir circuler tout Paris sous son fausset et d'entendre brailler ses refrains par les foules, que de grimper péniblement à la remorque de Corneille et de Molière jusqu'à la médiocrité dans le grand art ? Rébecca se sentait créée pour faire frétiller les têtes du bout de son orteil.

Facial, Chandivier, tous les amis de la future divette approuvèrent son projet. Mais on ne la laissa pas s'aventurer au hasard dans la carrière. On lui fit subir une préparation consciencieuse, on lui créa un répertoire inédit où tout le monde collabora, elle répéta des mois et des mois devant ses familiers, qui, prenant au sérieux leur mission, conseillaient, critiquaient, formulaient leurs observations, déclaraient bien ou mal, choisissaient au milieu du flot de ses inventions, toutes plus saugrenues les unes que les autres, celles qui étaient capables de constituer des effets certains, une originalité décisive, un tremplin pour la popularité. On s'amusait beaucoup ; on avait trouvé là un divertissement vraiment passionnant. Chaque soir, on se réunissait en cénacle ; Rébecca faisait l'étude

d'une chanson, couplet à couplet, détaillant, reprenant, essayant mille façons de dire, de lancer les mots, les bras et les jambes ; Facial était grand juge et tranchait en dernier ressort ; et quand enfin le chef-d'œuvre sortait des limbes, on s'extasiait, on se félicitait, on prédisait le plus formidable succès que les annales du concert eussent jamais enregistré.

Lorsque la chanteuse fut déclarée en possession de son art, on élargit le cercle de ceux qui étaient admis à saluer le lever de la nouvelle étoile. Des journalistes furent invités. On organisa toute une campagne de réclame préventive. Le mot d'ordre fut donné : Rébecca-artiste, Rébecca-chic suprême, Rébecca-prodige. Cela coûta fort cher à Facial ; mais dans le feu de l'enthousiasme, il dépensait sans compter. Et avant d'avoir paru devant le public, Rébecca était déjà célèbre.

Le triomphe de son début dépassa toutes les prévisions. La salle, chauffée à blanc, acclama la chanteuse avec frénésie. Il semblait que ce fût une révélation, un art nouveau qui naissait, merveilleusement adapté au goût, au scepticisme, à la veulerie contemporaine. On était enchanté, on humait avec prédilection le relent de ces géniales inepties, on s'électrisait au contact épileptique de la sirène d'égout qui les aboyait. *Le Museau de Dodore* surtout alla aux nues. C'était ça. Le public avait trouvé son idole, et Rébecca son chemin de Damas.

Le soir même, comme Facial, tout fier, répandait à ses pieds son tribut de félicitations, elle lui dit :

— Tu sais, mon gros, depuis aujourd'hui, tu me doubleras mes appointements. N'oublie pas que tu entretiens une divette.

Et Facial doubla, trop heureux d'être le protecteur attitré d'une chanteuse dont le boulevard fredonnait déjà le refrain fameux :

Il fouille, il fouille,
L'museau d'Dodore,
Il fouille, il fouille,

Il fouille encore,
Troulaïtou,
Il fouill' partout !

XIX

— Dieu ! Dieu ! si vous existez, si vous connaissez la miséricorde, si, pour une fois, vous êtes capable de justice, criait Pauline en se meurtrissant les mains, sauvez-le ! sauvez-moi !

L'heure éternelle était arrivée.

Odon de Rocrange avait sombré, en quelques chutes rapides, comme si, tout à coup, le corps parvenu aux extrêmes limites d'une résistance qui faisait encore illusion, avait été abandonné à sa ruine par la volonté défaillante.

Et il gisait là, maintenant, dépouille déjà, secoué des derniers frissonnements de la vie, sur le lit, le lit même de leur amour : le tronc soutenu par une pile de coussins, la tête livide cherchant l'air, les jambes gonflées d'hydropisie pendant hors des draps... Quoique l'issue de la maladie fût dès longtemps fatale, ce soudain effondrement prenait l'horreur d'une catastrophe imprévue. Terrifiée, Pauline assistait à ce spectacle d'épouvante, comprenant seulement ce que c'était vraiment que la séparation, la foudroyante séparation, l'inutile, la cruelle, l'immense séparation. L'angoisse de l'inconnu l'avait étreinte, la révolte farouche devant la souffrance du bien-aimé l'avait bouleversée, elle avait gémi de détresse, elle avait senti le désespoir de l'existence ; elle avait même, en un surhumain effort de pensée et de foi, accueilli, à de certains moments, l'idée de la mort ; elle s'était entretenue, avec celui qui allait mourir, de l'immortalité de l'âme. Mais en présence du fait, du fait qui allait s'accomplir avant que l'heure soit écoulée, elle perçut que tout cela, tout ce qu'elle avait souffert, accepté, vécu, était dès lors nul et sans sigification. Le néant ! Elle ne se disait pas que c'était le néant : elle y était sans le savoir. Rien ! rien ! Leur amour : rien ! La vie : rien ! La pensée : rien ! Au chevet

du lit où mourait son ami, Pauline devenait folle.

L'agonie commençait.

Les lèvres du mourant s'agitaient, s'agitaient, convulsives.

« Quoi ? Oh ! grand Dieu, quoi ? »

Pauline se pencha avidement sur ces lèvres qui balbutiaient, se pencha comme sur un puits d'infini, sondant de toute la tension de ses yeux et de de ses oreilles le mot, les mots qui sortaient de l'abîme du mystère, Mais son âme eut beau s'appliquer d'un suprême effort à entendre la voix, il ne monta de l'abîme qu'un bruissement indistinct. La communication n'existait plus.

Que voulait-il dire ? Que disait-il ? Car il devait avoir encore quelque parole à prononcer dans le monde des vivants. Il avait l'air d'indicible stupeur de celui qui veut parler et ne peut. Oh ! cette parole ! Etait-ce une recommandation extrême et solennelle ? un adieu ? Etait-ce la révélation subite que, sur le seuil, il venait d'avoir de l'au-delà, et qu'il tentait de jeter rapidement, comme un butin inouï, à celle qu'il laissait en bas ? Ne pas savoir ! rester avec cette effroyable interrogation dans le souvenir ! Avoir eu pour dernier regard de l'aimé cette navrante expression d'anxiété et d'impuissance !

Allait-il partir ainsi, muet ?

Pauline ne put supporter cette idée. A genoux, la tête dans ses doigts crispés, elle suppliait Dieu — Dieu en qui elle voulait croire maintenant — de faire un miracle. Non le miracle de ressusciter ce prochain cadavre, c'était impossible, c'était trop tard, mais le miracle de l'animer encore, quelques minutes, pour qu'il puisse parler, parler, et qu'il s'en aille après avoir édicté les paroles de paix et de consolation, versé ce baume au cœur horriblement déchiré de l'abandonnée.

— Odon ! Odon ! râla-t-elle.

Entendit-il ce cri, cette évocation presque ? Entendit-il ? Pas un signe dans son œil blafard ; pas un battement de sa paupière violacée.

— Odon ! pitié... Veux-tu que je me tue, que je t'accompagne là-bas ?

Elle voulait, à ce moment éperdu, qu'il lui donnât un ordre — l'ordre.

De sa bouche déjà froide, il aurait murmuré cette seule syllabe : « Viens »; moins encore, sa tête se serait imperceptiblement inclinée en un assentiment, que, sans une hésitation, elle se serait tuée.

Mais Odon ne bougea pas. Il n'y eut, dans l'attente accablée de la chambre, que le chuchotement trouble de la respiration du moribond, tantôt précipité, haletant, tantôt s'arrêtant pendant une ou deux mortelles minutes et, à l'instant ou tout semblait fini, reprenant avec des saccades désordonnées.

Et l'âme de Pauline était suspendue à cette affreuse respiration ; elle était cette respiration. Tantôt, elle s'évanouissait, diparaissait, jusqu'à l'inconscience : tantôt elle roulait, se tordait en un flot de pensées, en un torrent dévastateur d'agitations débordantes.

« Ne meurs pas ! Reste ! Comment la force de ma supplication n'est-elle pas capable de te redonner la vie ? Je ne veux pas — Seigneur Dieu apprenez ma volonté, puisque vous êtes sourd à ma prière — je ne veux pas que mon amant meure ! N'a-t-il pas suffi autrefois d'une volonté pour arracher au tombeau la fille de Jaïrus et le fils de la veuve de Naïn et Lazare ?... Et suis-je moins que Jésus ?... Oh ! oui, certes, et mon humilité est profonde... Je veux dire : ma volonté est-elle moins grande ? Non, Seigneur : en ce moment ma foi n'est pas inférieure à celle qui a opéré les prodiges. Si votre parole est vraie, ma foi devrait, en ce moment, transporter la montagne, la montagne qui m'écrase... Mais vous mentez, votre parole est mensongère... Ecrasez-moi complètement, écrasez-nous, que je ne sente plus, que je ne voie plus !... »

Elle approchait du délire. Mais ses pensées tournoyaient si vite dans son front chargé de fièvre, qu'elles constituaient moins de réelles divagations qu'un mélange informe d'élancements douloureux et de vertiges. Pauline ne s'arrêtait à aucune

d'elles d'une façon stable. Passant, presque sans s'en rendre compte, de l'oraison au blasphéme, de la plainte passionnée à l'effroi, elle ne se créait point d'image précise de ce qu'elle ressentait vraiment. Son cœur, son cerveau, ses nerfs se brouillaient en tumulte.

Parfois, un éclair lézardait le fond noir de son être : c'était sa vie, l'idée de sa vie traversant rapidement sa mémoire. Sa vie ! oh ! sa vie brève, inconsistante, sa vie fugitive comme un bondissement de flèche, pour arriver, sans transition, l'instant d'après, à ce but, à la mort, qui, elle, n'était que trop et que trop abominablement vraie ! Plus rien ! Tout ce qui avait existé et avait si promptement apparu et disparu, toute la vie, cet éclair, avait zigzagué dans les ténèbres pour s'y résoudre éternellement, après avoir illuminé — quoi ? O vie-fantôme aboutissant à la mort-vérité ! Et à travers quelles souffrances ? et pour quelles insondables souffrances ? Et cette minute de la mort balancerait par son poids tout le poids — si minime maintenant — de la vie ! Et les siècles, les siècles de siècles suivraient, toujours, toujours... et toujours ce serait la mort.

Ne resterait-il rien ? Rien ! Cet amour, leur amour, l'amour, qui pour eux avait été la vie et les avait souvent élevés si haut qu'ils avaient cru être immortels et divins, l'amour, leur amour ne subsisterait-il que comme la vague auréole d'un songe plus vague encore ? Cet idéal, grâce auquel ils s'étaient senti une âme, une âme commune, fondrait-il comme un spectre vain dans la fumée des torches lugubres d'irréparables funérailles ? N'aurait-il pas mieux valu n'avoir jamais aimé ? N'aurait-il pas mieux valu de suite cette mort, cette mort qui n'en aurait pas été une ? Et si la vie terrestre ne pouvait leur être épargnée, au moins que n'en eussent-ils ignoré le grand, l'implacable désir, ce qui ne meurt pas et ce qui meurt toujours, leur double âme, le sanglot, la cruauté, l'illusion de l'amour !

Leur amour avait-il même existé ? Et Pauline —

ce fut un vide étrange — Pauline douta. Il semblait que puisque l'amour ne pouvait vaincre la mort, c'est qu'il n'avait pas été l'amour.

« Quand, quand ai-je aimé ? Je n'ai pas eu le temps ! Tout était déjà fini, que je cherchais encore dans l'avenir l'accomplissement de ma destinée ! Pas un seul moment je n'ai pu me croire heureuse, comme je voulais que l'amour me rendît heureuse. Pas un moment je n'ai pu me dire : « Me voilà au sommet, je n'irai pas plus loin, je n'ai plus qu'à descendre. » J'ai toujours regardé en avant, j'ai toujours voulu plus, espéré plus. Espéré ! Espérer n'était pas aimer ! Et lorsque l'impitoyable doigt de Dieu brise cette espérance, n'est-ce pas l'amour, la possibilité de l'amour qu'il raye de ma vie ? Et pourtant, jamais femme n'a aimé plus que moi ! Je le sens, j'ai aimé, j'ai aimé... Mais plus j'aimais, plus je voulais aimer : et il me semblait, à chaque élan nouveau, que je n'avais pas aimé encore. Et voici : le jour de deuil est arrivé, mon cœur est arraché de ma poitrine alors qu'il devait battre, battre plus fort, battre pour l'infini. Oh ! mourir ! mourir !... Odon, je veux mourir avec toi... Peut-être le cycle de notre amour n'est-il pas révolu !... »

Elle détourna la tête, comme poussée par quelque force occulte.

Tout à coup, son sang reflua à son cœur.

Dans le coin le plus sombre de la chambre, elle crut voir, elle vit, oh ! elle vit à n'en pas douter une forme ; tel un brouillard qui se condense, une forme qui se créait. Elle reconnut... Elle le reconnut... Lui !... lui !... C'était son ombre, sa vision se détachant sur le fond obscur des tentures. Et peu à peu, l'ombre se précisa prit du relief et de la couleur. Elle ondoyait, comme portée par des flots invisibles, comme balancée mollement dans un fluide éthéré. Les doigts devinrent lumineux ; ils dégagèrent une lumière phosphorescente, dont s'éclaira tout le haut de la figure. L'apparition était presque vivante maintenant, semblable au reflet d'un homme vivant projeté par une lampe dans

une glace noire. C'était Odon, Odon transfiguré, plus beau qu'il ne l'avait jamais été, Odon souverainement serein, brillant de sa vraie nature, sa nature glorifiée. Son regard posé sur Pauline souriait gravement avec une douceur infinie. Lentement, lentement, il fit un geste : il développa son bras hors des draperies blanches qui le vêtaient, et, d'un mouvement insensible, amena un doigt sur ses lèvres. Il resta quelques instants ainsi. Puis, la mystérieuse apparition commença à décroître. Les teintes se fondirent ; les formes s'effacèrent graduellement. Bientôt, ce ne fut plus qu'une buée grise, qui elle-même finit par se dissoudre.

Immobile jusqu'ici, sans un souffle, les yeux fixes, dilatés par l'étonnement et par l'attente, Pauline, lorsqu'elle le vit disparaître, voulut s'élancer. Plus rien ! C'était le vide morne et terrible. Et là, sur le lit, le corps gisait.

Elle se dit rapidement :

« Il est mort. »

Folle, elle se jeta sur la dépouille.

Mais non : le cœur battait encore faiblement.

« Où est-il ? Oh ! où est-il ? Je ne sais rien ! Je suis comme une égarée dans la nuit. Odon ! parle ! réponds-moi ! Etait-ce toi, toi vraiment ? N'était-ce qu'une hallucination de mes sens ! Vas-tu mourir ? Vas-tu vivre ? O mon Dieu ? mon Dieu ! »

La porte s'ouvrit.

Une grande femme en noir parut sur le seuil. Elle était accompagnée d'un prêtre.

Pauline se dressa, blême.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

La femme en noir répondit :

— Je suis Mme de Rocrange.

La maîtresse d'Odon fut saisie d'un frisson néfaste. Cette femme venait-elle lui enlever le cadavre ?

— M. de Rocrange est à l'agonie, dit-elle, laissez-le mourir en paix.

L'*autre* reprit d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Je suis Mme de Rocrange : mon devoir est d'assister à son lit de mort celui dont je porte le nom. Je vous prie de vous retirer. Vous avez eu l'œuvre de joie, à moi l'œuvre de douleur.

— Madame, murmura Pauline les dents serrées, venez-vous pour insulter celui qui m'a aimée ? L'amour est l'œuvre de douleur aussi bien que l'œuvre de joie. Vous qui ne l'avez jamais aimé, vous n'avez rien à faire ici.

— Et Dieu ! fit Mme de Rocrange.

— Dieu ! repartit Pauline en accentuant avec désespoir les syllabes, on ne sait pas ce qu'il veut : lorsqu'on l'interroge, il ne répond que par le mystère.

— Il vous répond par moi. Je viens : c'est sa réponse.

Ces paroles s'étaient croisées à mi-voix, comme des coups de stylet dans l'ombre.

Les deux femmes se dévisagèrent.

Au bout d'un instant de défi silencieux, Mme de Rocrange comprit qu'elle ne serait pas la plus forte. Elle passa de l'autre côté du lit, à gauche.

Puis, sans paraître faire davantage attention à Pauline, elle s'agenouilla et dit :

— Mon père, confessez le mourant.

Le prêtre s'approcha. Il se pencha sur le corps. Il fit quelques brèves interrogations, qui restèrent sans effet.

Voyant alors que le mourant n'était plus en état de se confesser, il prononça à haute voix :

— *Misereatur tui omnipotens Deus, et dimissis omnibus peccatis tuis, perducat te in vitam æternam !*

Mme de Rocrange répondit :

— *Amen !*

Le prêtre reprit :

— *Indulgentiam, absolutionem et remissionem omnium peccatorum tuorum tribuat tibi omnipotens et misericors Dominus !*

Mme de Rocrange répondit encore :

— *Amen !*

L'absolution était à peine donnée, que le mou-

rant eut un frémissement inattendu. Une étincelle — un regard — passa dans son œil. Et sa main, qui pendait inerte, se souleva, se souleva doucement... et vint se poser sur la tête de Pauline.

Ce fut la fin. Pauline, toute sanglotante de cette bénédiction, s'était laissée tomber sur lui, avait collé ses lèvres aux siennes. Elle recueillit son dernier soupir.

Odon de Rocrange était mort.

Un silence farouche suivit cette scène, interrompu seulement par les prières que marmottait Mme de Rocrange.

Toute la nuit, les deux femmes restèrent en présence à veiller *leur* cadavre.

XX

Ce ne fut que plusieurs mois après la mort d'Odon, que Pauline songea à quitter Grasse.

Elle avait abandonné le corps à Mme de Rocrange. Celle-ci l'avait transporté à Paris pour l'ensevelir dans un caveau de famille.

Qu'importait à Pauline la dépouille mortelle de celui qui avait été son amant ? Ce n'était pas ce corps qui l'avait aimée, mais l'âme dont il n'était que la terrestre et grossière réalisation. Oh ! cette âme ! elle y rêvait continuellement. Elle tentait de s'imaginer que cette âme était présente, la frôlait, lui suggérait toutes ses pensées, tous ses souvenirs.

Mais elle était prise de doute.

« Vivre de sa mémoire, est-ce bien vivre de sa vie avec *lui vivant* ? Ne suis-je pas trompée par l'obsession de mon amour ? Ce besoin de croire quand même n'aboutirait-il pas à la démence ? O Odon, n'es-tu plus qu'un vain son de syllabes qui s'agite douloureusement en moi ? »

Maintes fois, elle essaya de revoir le cher fantôme. Ce désir la torturait. Elle restait des heures et des heures sans mouvement, les yeux tendus, la volonté ardente, s'épuisant à surprendre les moindres ondulations mystérieuses du vide, à pro-

voquer l'hallucination. Mais elle eut beau prier, vouloir, se rendre malade ; elle eut beau s'efforcer à reconstituer la scène du soir fatal, se mettre dans l'état d'esprit où elle était, à la place où elle se trouvait, fouiller le même coin d'ombre de la chambre funèbre où il lui était apparu : jamais, jamais elle ne le revit.

Où était-il ? Pourquoi — s'il existait — ne se rendait-il pas à ses supplications ? L'avait-il oubliée ? Se trouvait-il si haut, si haut, si différent de ce qu'il avait été sur la terre, qu'il abandonnait à l'obscurité celle qui avait pourtant fait palpiter son cœur de chair ?

Oh ! savoir !

Mais si savoir, c'était l'atroce certitude du néant, ou — ce qui était la même chose — de l'oubli, ne valait-il pas mieux le doute : le doute qui est la perpétuelle blessure envenimée, cependant qui contient encore un peu de possibilité, de rêve, d'illusion ?

Pauline n'osait pas se tuer.

Car, elle, ce n'était pas pour oublier qu'elle se serait tuée ! C'eût été pour rejoindre là-bas l'amant qu'elle pleurait. Or, qui pouvait lui dire ce qu'elle trouverait au-delà de la mort ? Peut-être la dispersion, l'impuissance, l'incohérence ; peut-être le désert sans bornes où, durant des siècles et des siècles, elle errerait à la recherche de l'âme qu'elle ne rencontrerait jamais ; peut-être le jugement qui la précipiterait aux abîmes ; peut-être la nouvelle naissance dans un monde où plus un seul souvenir ne subsisterait de celui-ci ; peut-être — rien. Alors, plutôt que l'oubli, plutôt que le néant, la souffrance, la souffrance encore sur la terre, où, au moins, l'amour, son amour, tant qu'elle était en vie, ne périssait pas tout entier !

Désolée, elle resterait, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu, au destin, au hasard de mettre fin à l'inconcevable mystère.

Elle n'osait même plus penser. Son pauvre cerveau s'égarait, en proie aux insolubles questions.

Attendre !...

Heureuse, lorsque les larmes venaient mouiller ses paupières, lorsque l'émoi des souvenirs gonflait son sein ! Heureuse, lorsque sa peine éclatait en longs sanglots instinctifs et humains ! Alors, elle se sentait encore femme, encore amante ; alors, elle se sentait vivante, vivante par la douleur, mais vivante. Ce qui l'effrayait — et elle glissait dans ce gouffre, elle y glissait — c'était l'affaiblissement graduel de sa faculté de souffrir. Non pas que la consolation lui fût accessible. Ce n'était point un apaisement, un espoir de retour à moins d'amertume : c'était, au contraire, le progrès dans la détresse, progrès qui aboutissait à l'accablement, à la stupeur, par l'usure même de la sensibilité. Déjà, elle ne se trouvait plus capable de révolte. Ah! ses anciennes indignations ! Elle se les rappelait avec la surprise dont on considère une passion étrangère. Etait-il possible qu'elle eût été assez impressionnable pour s'emporter contre l'injustice humaine ? Injustice, hypocrisie, immoralité : ces mots, dont elle frémissait autrefois, résonnaient étrangement. Que signifiaient-ils ? Que voulait-elle au juste par ses revendications, alors qu'elle s'irritait au contact d'une société qui la froissait ? Dieu, qu'elle était loin ! Et ses théories sur l'amour ! et la liberté d'aimer ! Oh ! étrange ! étrange ! Quelle vitalité de cœur et d'esprit il avait fallu pour s'exciter à de pareilles choses ! A l'issue de son existence tourmentée, Pauline n'était plus en état de songer seulement à l'insondable ironie qui s'en dégageait. A force d'avoir désiré l'impossible, les sources du désir s'étaient taries. A force de s'être brûlée aux plus hautes idées de l'honnêteté et de l'amour, les ailes de sa foi avaient été consumées jusqu'à la racine. Son âme mutilée se traînait, rampait désormais sur la steppe aride : le ciel était de plomb, pas un souffle ne passait, de tristes râles d'oiseaux parsemaient le silence.

Puis, comme un malade se retourne sur son lit, tout d'un coup elle éprouva le besoin de fuir Grasse.

Fuir Grasse, où ne régnait plus que la solitude !

fuir la villa d'abandon, que ne hantait même pas l'ombre de celui qui était parti ! Et aller là... où d'autres paysages allégeraient — peut-être — son front de l'angoisse de la folie.

Alors, elle eut un souvenir, lointain, vague, comme une douce surprise de se souvenir. Paris ! Elle avait vécu, autrefois, à Paris. N'avait-elle pas là-bas quelqu'un... oui, quelqu'un qu'elle aimait?... Son fils... Elle ne l'avait pas revu depuis si longtemps !

Pauline pleura.

Pour la première fois, des pleurs moins amers baignèrent ses joues. Un frisson, comme un zéphyr qui ride l'eau torride, fit tressaillir son cœur d'émotion. Un frisson qui était presque une espérance !...

Oh ! elle n'exigerait rien ! Elle serait humble. Elle n'arriverait pas comme une mère qui réclame sa part, la grande part. Elle se ferait petite, aussi petite qu'il le faudrait, demandant seulement à le voir, à voir son fils quelquefois. Ne se rendait-elle pas compte elle-même combien sa compagnie serait lugubre ? Elle habiterait une maison éloignée, dans un faubourg. Il viendrait, quand il voudrait, en passant. Il apporterait sa jeunesse, comme un rayon de soleil entre dans une demeure de deuil, envahit tout, dore tout, à de certaines heures, à de certains jours, lorsque le ciel est clair et que les volets sont ouverts. Ses visites seraient le seul bien qui lui resterait du monde visible.

Enfantinement, une joie timide effleura son âme. Pauline partit pour Paris.

Comment serait-elle reçue ? Et son fils, et le baiser de son fils, quelle impression produirait-il sur son pauvre cœur ?

Facial répondit d'une façon très polie à la lettre par laquelle elle lui annonçait son arrivée. « Venez, disait-il, nous serons charmés, mon fils et moi, de vous voir. »

Elle se présenta, quelques jours après, dans cette maison qui avait été la sienne. A peine en eut-elle franchi le seuil, qu'elle fut saisie d'une sensation

de malaise. Tout avait un air gai, léger, satisfait... On était heureux ici.

Lorsque Facial vint la recevoir, il s'arrêta stupéfait, hésitant à la reconnaître.

— Comment, c'est vous ? fit-il avec un geste de commisération. Et en effet, Pauline avait les cheveux blancs ; elle était maintenant une vieille femme.

— Vous ! vous ! répétait Facial toujours plus étonné, considérant ce débris que quelques années avaient fait de celle dont il admirait autrefois la jeunesse.

Lui s'était un peu boursouflé ; il n'avait guère changé, d'ailleurs.

— Donnez-moi de *ses* nouvelles, dit Pauline avec une appréhension.

— Mais vous allez le voir, il est ici.

— Je vais le voir ? Aujourd'hui ?

— Certainement, dit Facial ;

Et il ajouta avec la plus extrême politesse :

— Je ne voudrais pas que vous vous soyez dérangée seulement pour moi.

— Oh ! je vous remercie ! Et je pourrai le voir quelquefois ?... souvent ?...

— Autant que vous le voudrez. Il n'y a aucun inconvénient, aucun inconvénient, maintenant, à ce que vous le voyiez. Marcelin n'est plus un enfant ; il est maître de se conduire comme il le désire. Je le laisse libre.

Facial causait d'un ton dégagé, suivant avec curiosité l'effet de ses paroles sur le visage de Pauline.

Celle-ci n'osait croire à une générosité si complète ; elle tremblait, tremblait comme une faible feuille d'automne, se sentant à la merci des moindres chocs, sans force pour résister.

— Oui, disait Facial, Marcelin est aujourd'hui un garçon accompli. Il a terminé brillamment son lycée. Le voici étudiant en droit. Je crois qu'il ira loin. Indépendamment de son intelligence, qui est vive, son caractère s'est formé tout à son avantage.

Il a ce qu'il faut pour réussir. Je suis très content de lui.

Et sonnant un valet de chambre.

— Prévenez mon fils que Madame est au salon.

Quelques instants après, la porte s'ouvrait. Un jeune homme fort élégant, aux manières distinguées, faisait son apparition, le sourire aux lèvres.

Pauline s'était levée toute chancelante.

Mais au premier coup d'œil, elle comprit. Un sang mortel battit ses tempes. Ce n'était plus son fils.

Marcelin s'avança vers elle, sans manifester autre chose qu'un empressement de bon ton. Galamment il lui baisa la main.

— Ah ! ma mère, croyez à l'extrême plaisir que j'ai de vous revoir. J'ai reçu avec une vive satisfaction la nouvelle de votre arrivée. J'espère qu'il ne s'agit point là d'un simple séjour, mais que vous allez vous fixer à Paris. Vous me permettrez, lorsque vous serez installée, d'aller souvent vous présenter mes hommages.

Elle le regardait, l'écoutait, comme dans un rêve. Elle cherchait le Marcelin d'autrefois. Il y avait des rappels, dans le timbre de la voix, dans les jeux de la physionomie. C'était lui : mais elle le sentait si autre, qu'il lui produisait l'effet d'un étranger.

— Je vous laisse ensemble fit Facial : vous avez, sans doute, bien des choses à vous dire.

Il prit congé, comme s'il voulait, ainsi, marquer la complète indépendance dont jouissait Marcelin et donner toute sa signification à l'attitude de celui-ci vis-à-vis de sa mère.

— J'ai appris le malheur qui vous a frappée, dit alors le jeune homme, mais sans se départir un instant de sa correction. Je sympathise autant qu'il convient à votre affliction, Le défunt était un parfait gentilhomme. Je n'hésite pas à lui rendre justice, malgré la réserve à laquelle je suis tenu et que vous serez la première à comprendre. Je n'insiste pas davantage. Parlons de vous : votre santé est bonne ?

Pauline ne trouvait pas une parole, pas un geste. Des sons sortirent au hasard de ses lèvres.

— Oui... oui... je vous... je te remercie...

— Vous n'êtes pas encore tout à fait remise, cela se voit, continuait Marcelin en frisant sa légère moustache. Paris vous fera du bien. Vous ne pouviez pas rester éternellement enterrée là-bas. Pour moi, vous voyez, je vais à merveille. J'entre dans la vie par la porte rose. Mon père est exquis. J'ai pour lui une grande estime, doublée d'une réelle affection.

— Tu as... raison, balbutia Pauline.

— Et puis, papa est un homme en situation : cela va joliment m'aider, soit que je fasse carrière, soit que je me lance dans la politique.

— C'est juste...

Pauline défaillait : un vide étrange où tournoyait sa tête.

— Vous êtes souffrante ?

— Un peu... Ce ne sera rien... Je m'en vais...

— Alors, au revoir, et à bientôt. A propos, que je vous dise, je ne demeure plus avec papa. Papa m'a loué un petit pavillon au quartier latin, rue d'Assas. C'est plus commode et plus agréable. Venez me voir.

Il lui remit sa carte de visite, et tirant un calepin qu'il consulta :

— Voulez-vous vendredi après-midi, entre quatre et six ? Oui ? C'est entendu, je vous attendrai. Vous verrez mon installation. Nous prendrons le thé. Au revoir.

Et avec une aimable sollicitude :

— Il faut vous soigner, recommanda-t-il en la reconduisant.

Une immense tristesse envahissait Pauline, son âme était lasse. Mais l'esprit de révolte n'habitait plus en elle. Tout s'accomplissait. Elle n'avait rien à opposer au cours navrant des choses : ni volonté, ni raisonnement, ni colère, ni courage. Elle subissait ; elle s'inclinait. Mais il lui semblait que son cœur pleurait du sang.

Où aller ? De quel côté diriger des pas qui ne

cherchaient aucun but? Le panorama des faits terrestres tournait autour de ses yeux, lui donnait le vertige ; tout se confondait, tout devenait gris. Elle aurait voulu se coucher et attendre sans un mouvement, essayer de dormir. Mais sa fièvre ne lui permettait pas la tranquilité, le sommeil : elle devait errer, sans savoir, sans même tenter de comprendre pourquoi la route était si longue et si mauvaise.

« Odon ! Odon ! »

Ce cri plaintif rayait son âme.

Odon ne l'entendait pas, ne pouvait l'entendre. Elle était seule.

Et Pauline se souvint tout à coup qu'elle se trouvait à Paris, et que, tout près, au Père-Lachaise, le corps de son amant reposait. Elle fut saisie du besoin d'aller sur cette tombe, cette tombe qu'elle ne connaissait pas. Tandis qu'elle poursuivait dans le doute et l'abandon son pèlerinage incertain, le corps qu'elle avait follement vêtu de ses baisers était étendu sous la terre noire, éternellement, éternellement immobile. Pourquoi n'irait-elle pas rafraîchir son front contre le marbre qui le couvrait, s'agenouiller sur la dalle, abîmer sa prostration à l'endroit qui symbolisait et matérialisait à la fois la ruine de sa vie ? La tombe d'Odon ! n'était-ce pas le dernier refuge ? Son cœur brisé s'y répandrait sans retenue ; elle aurait encore des larmes, quelques larmes... ce serait doux...

Lorsqu'elle arriva au cimetière, elle crut qu'elle allait mourir. Sa sensibilité fondait en elle, se distribuait dans tous ses membres comme une rosée intérieure et douloureuse. A peine se tenait-elle debout. Ses artères ne battaient presque plus. Elle n'éprouvait pas d'émotion, mais une grande faiblesse physique et morale.

Elle se fit indiquer l'allée où se trouvait le tombeau.

Lentement, elle chemina à travers les édicules tumulaires. Ses yeux erraient à droite et à gauche sur les inscriptions. Brusquement elle s'arrêta et porta la main à son cœur, que fendirent deux ou

trois palpitations aiguës. Elle venait d'apercevoir sur un fronton ce simple nom :

DE ROCRANGE

Elle s'approcha, alla s'appuyer contre la grille fermée du caveau. Au dedans, des plaques de marbre scellees, des épitaphes, les unes vieilles, presque effacées, d'autres plus récentes. Et là, au milieu de tous ces « de Rocrange » qui ne lui disaient rien, la sienne ! La sienne aux lettres d'or toutes fraîches, qui brillaient trop :

ODON DE ROCRANGE

Né à Paris le...

Mort à Grasse, le...

A côté, une plaque blanche, déjà posée, mais vide : la place réservée à Mme de Rocrange.

Pauline s'affaissa. Ses larmes ne coulaient pas. Elle considérait avec une sorte de torpeur ce sépulcre muet, solennel. Rien ne bougeait. Et son âme à elle, son âme ne bougeait pas non plus. Il lui semblait que sa pauvre âme, elle aussi, était roide sous une pierre.

Longtemps elle demeura ainsi, longtemps. Les heures auraient pu s'écouler sans qu'elle songeât à se rappeler quelque chose de la vie.

Elle ne priait pas.

Les yeux fixés sur l'inscription, qui était tout ce qui restait de visible du passé, elle en épelait machinalement les caractères. Et les lettres funèbres, une à une, la fascinaient, comme par de mystérieuses correspondances.

Elle fut tirée de son engourdissement par un bruit de pas. Deux personnes s'approchaient. Elle reconnut le vicomte et la vicomtesse de Béhutin. Un valet de pied les suivait, portant des fleurs.

Lorsqu'ils aperçurent Pauline, ils s'arrêtèrent. Ils se concertèrent un instant. A la suite de quoi, ils détachèrent en avant leur valet de pied. Le domestique s'avança vers Pauline et dit :

— Le vicomte et la vicomtesse désirent prier. Ils attendent que vous vous retiriez.

Pauline se leva et se retira.

Elle sortit du cimetière.

Ses pas la portèrent, la traînèrent à travers des rues et des rues. Ah ! que la ville lui paraissait étrange, vague. Elle ne savait pas quelle ville c'était. Des gens circulaient, glissaient autour d'elle comme des ombres, la frôlaient, bourdonnaient. Il y avait un bruit confus, continu, qui entrait dans ses oreilles et roulait dans sa tête.. De grandes rangées de maison la guidaient, la forçaient d'avancer. Elle marchait dans des directions. Parfois, l'espace s'élargissait; mais partout de nouveaux couloirs s'ouvraient où elle devait s'engager. La nuit tombait. Des lumières, de nombreuses lumières s'allumaient et répandaient une trouble atmosphère blonde. Elle voyait par places d'immenses monuments inconnus, qui lui paraissaient surgir devant elle de dessous terre.

Et voilà qu'elle se trouva accoudée contre un parapet, à regarder quelque chose d'extraordinaire, dans le lointain. Une énorme masse noire, aux formes fantastiques, émergeait de l'horizon, semblable à une bête de l'Apocalypse. Pauline la contemplait avec extase, croyant la voir remuer, espérant qu'elle allait s'ouvrir et tout engloutir. Elle remuait ! La nappe au-dessus de laquelle elle s'élevait, nappe luisante, aux longues traînées bleues dans la trame sombre, aux reflets scintillants, remuait, remuait certainement. Et la bête envahissait le ciel, vibrante, comme si elle allait se mettre à respirer.

Une voix prononça à côté d'elle :

— Notre-Dame !

La même voix dit encore :

— Il ne faut pas rester ici : l'eau fait mal.

Pauline continua à marcher. L'humidité du brouillard transperçait ses vêtements. Elle ignorait où elle allait. Elle éprouvait seulement de chaque côté de la tête une douleur lancinante qui l'empêchait parfois d'avancer. Et une terreur la prenait : celle de s'évanouir, de tomber, alors qu'elle devait marcher, marcher pour toujours peut-être.

Elle n'était pas folle ; elle se sentait calme... et sage, très sage. Les passants la regardaient ; mais elle voyait bien qu'ils n'étaient que des passants, de pauvres misérables passants, dont les yeux étaient aveugles et les oreilles bouchées. Les arbres aussi la regardaient. Eux, du moins, pleuraient sur elle quelques-unes de leurs feuilles jaunies.

Elle remarquait avec exactitude les incidents de sa route. Elle se rendait certainement compte que les maisons étaient des maisons et non de grands murs d'ombre. Comment les maisons auraient-elles été des murs d'ombre, puisqu'elles étaient trouées de fenêtres, dont beaucoup brillaient, et qu'elles paraissaient habitées comme des fourmilières ? Partout, partout de ces lumières, qui ne se trouvaient pas là naturellement. Des mains avaient dû les allumer. Pour éclairer quoi ? N'était-on pas aussi bien sans lumière ? Il y en avait jusque dans la rue... Il y avait des affiches lumineuses...

REBECCA REBECCA REBECCA

dans son grand succès

LE MUSEAU DE DODORE

Sa raison était bien entière. Si elle n'attachait plus aux chocs leur importance, c'est, sans doute, qu'elle voyait de plus haut et de plus loin. C'est ainsi qu'elle se souciait peu de savoir où elle allait. Il lui suffisait de savoir qu'elle marchait.

Mais une plaque bleue frappa ses yeux. Elle lut : « Rue d'Assas ».

Pourquoi ce nom de rue arrêta-t-il son attention, alors que tant d'autres avaient passé inaperçus ? Ah ! Elle se souvint. C'était la rue où demeurait son fils.

Son fils ! Comment s'appelait déjà son fils ? N'importe, elle l'aimait bien. Ah ! elle avait été froide, aujourd'hui, avec lui ! Elle n'avait rien su lui dire. Elle n'avait même pas su lui dire qu'elle l'aimait bien. Il pouvait s'être offensé de sa froideur. Il avait dû certainement s'en attrister. Le

voir ! Elle devait le voir ! Il fallait qu'elle le vît tout de suite, afin de lui demander pardon et de le consoler.

Pauline chercha la carte que son fils lui avait donnée. Elle lut le numéro de sa maison. Elle lut aussi qu'il s'appelait Marcelin.

« Marcelin ! Marcelin ! »

Elle répéta ce nom plusieurs fois, se demandant si c'était bien ce nom-là, ne se rappelant pas que ce nom lui eût jamais été familier.

Lorsqu'elle eut trouvé la maison, elle entra. Au fond du jardin, elle aperçut le pavillon dont il avait parlé. Le rez-de-chaussée était éclairé. Elle approcha à pas de loup. Elle voulait d'abord le voir, voir ce qu'il faisait, le voir sans qu'il se doutât de sa présence.

Elle approcha, elle se glissa jusqu'à la vitre. Elle jeta un coup d'œil par l'interstice des rideaux.

Marcelin était là...

Mais il n'était pas seul...

Il était avec une femme... une femme en chemise...

Julienne !...

Une légère plainte, comme un soupir d'enfant, s'échappa des lèvres de Pauline.

Et la pauvre femme s'éloigna...

Elle s'éloigna...

LOUIS DUMUR.

FIN

Reproduction interdite.

REVUE DU MOIS

EPILOGUES

L'Eté. — Tzarisme. — Monsieur Loti. — Congrès des Editeurs. — Curieux cas d'atavisme. — Bon mot de M. Edmond Lepelletier.

L'Été. — Jules Laforgue l'ayant couvert d'injures éloquentes, je n'insisterai pas sur l'insolence du seigneur Soleil, que d'ailleurs M. Pierre Louys, nu et fier, brave sous une ombrelle. *Aphrodite* est vraiment un livre d'été, un livre de plage, compagnon dans les dunes normandes ou parmi les rochers bretons, — si les nymphes viennent peupler de plus qu'une hantise la solitude où voudrait ne plus lire le faune. Lire, c'est une habitude assez répandue et presque inoffensive, si l'on sait bien choisir et associer les tons. Aux eaux, on emportera les maladives pages de M. Maeterlinck, afin que des rêves métaphysiques et chastes s'évoquent seuls sous les charmilles thermales. Pour la mer, comme je l'indiquai, les pages sensuelles de Pierre Louys, et peut-être d'abord, pour les plus délicats, celles où chante *Bilitis*; il y a des coins de sable, entre les ajoncs et les chardons de mer, où l'embrun tempère et trempe de miel salé les flèches du Dieu. Si l'on monte très haut dans la montagne, jusqu'aux crans où le cœur halète, on trouvera dans la solennité d'Henri de Régnier un repos de l'orgueil trop aigu des cimes, mais sans discordance, et du glacier rose et bleu aux songes dorés ou opalins du poète, le voyage de l'œil sera facile et harmonieux. La campagne pure et simple exige l'alternance de Jules Renard et de Vielé-Griffin, afin que ce qu'il y a de trop spirituel dans les arbres et dans les bêtes s'efface parfois, au moins le soir, et l'on sache que la nature est au fond très simple, très jeune et très belle.

On donnerait volontiers d'autres conseils : Paul Adam, si l'on suit l'exode de Paris en des milieux très bruyants, Trouville ou Royan; Tailhade, si l'on consent aux cirques pyrénéens; Verhaeren, si l'on se mêle aux Kermesses du rêve, dans les plaines de Bruges ; Samain, pour les bois des Fausses-Reposes ou les avenues de Versailles; Saint-Pol-Roux, si l'on attend dans la bastide ensoleillée de poussières d'or le passage idéal des cailles; André Gide, quand on aime à barboter

parmi les roseaux des rivières dormantes ; mais on ne saurait énumérer tous les sites.

Pourtant M. Muhlfeld ne congruerait-il pas s'il s'agissait d'étudier, sous les châtaigniers, la psychologie du fromage d'Auvergne, et, pour une excursion à la foire de Saint-Cloud (où l'on vend des croquignoles), le même sous l'habit douceâtre de la Lajeunesse, verduron, verdurette ?

Tzarisme. — Ce qui fait regarder avec indulgence ces carnavals impériaux, c'est que les personnes à couronner risquent un peu leur vie : il y a des précédents. Nous sommes loin du temps où les bons tyrans Haroun-Al-Raschid ou François-Joseph se promenaient en leurs états, aimés si on les reconnaissait. Aujourd'hui un roi (ou un président) qui sortirait sans les yeux et les revolvers de deux cents agents prêts à cogner et à tirer ne rentrerait pas chez lui. Amour, amour !

Monsieur Loti. — Comment a-t-on pu si longtemps confondre M. Loti avec un bon écrivain? En une minutieuse description de la cathédrale de Burgos, page récente et où il semble avoir voulu déployer toute sa richesse, il accumule avec la simplicité sereine d'un tapisssier d'art ces splendeurs de catalogue (soldes automne) :

Découpures *inimaginables*
Portiques *somptueux*
Grilles *majestueuses*
Pénombre *crépusculaire*
Odeur *suave*
magnificences *incroyables*
troncs *monstrueux*
sculptures *fines*
sculptures *merveilleuses*
Frondaisons *touffues*
Délicatesse *rare*
Piliers *énormes*
Grilles *géantes*
feuillées *délicates*
charmilles *féeriques*
Chapelles *invraisemblablement magnifiques*
Or *étincelant*
Lieu *splendide*
Choses *somptueuses*
nef *immense*
passé *prodigieux*

détails *incomparables*
Etc., etc., etc., etc., etc.

Dans ce style, comme dans les chaloupes à vapeur destinées au Congo ou au Mékong, toutes les pièces sont *interchangeables*.

Congrès des Editeurs. — Cela se clôtura par une délicate allusion aux vignettes « malpropres » qui timbrent, par les soins des auteurs, les éditions commerciales du *Mercure*. « Un vrai bibliophile n'aime pas a voir sur ses livres d'autre timbre ou d'autre *ex-libris* que le sien (*Applaudissements et rires*) ». Les « vrais éditeurs » n'aiment pas beaucoup cela non plus : voilà des *applaudissements* qui le prouvent. Si fort cogna ses paumes le pauvre M. Lemerre qu'il aura toutes les peines à manier cet été la lucrative bêche de son jardin de navets. Quant aux paroles sus-dites elles sont de M. Brunetière qui s'est bien maladroitement solidarisé avec le champagne, la routine et l'entêtement des éditeurs.

Curieux cas d'atavisme. — Le *Paphnutius* de Hrotsvitha fut analysé pour la première fois dans le *Mercure de France* de 1785 et traduit complètement pour la première fois dans celui de 1895.

Bon mot de M. Edmond Lepelletier. — « Emile Zola est le seul Victor Hugo que nous possédions en ce moment. »

REMY DE GOURMONT.

POÈMES

Robert de Montesquiou-Fezensac : *Les Hortensias bleus*, gr. in-18, Charpentier et Fasquelle, 3.50. — Arthur Toisoul : *Mai*, in-16, Bruxelles, Lacomblez. — Hector Bonnenfant : *Larmes et Sourires*, préface de Jean Richepin, gr. in-18, Rochefort-sur-mer, Gournay-Courtin, 3 fr. — Jérôme Brochu : *Lueurs de Brumes*. — Edmond Jaloux : *Une Ame d'automne*, gr. in-18, Marseille, Flammarion, Aubertin. — Edouard Ducoté : *Circé*, in-8, Librairie de l'Art Indépendant. — Adrien Yvon : *Le Vieux Mendiant*, gr. in-8, h. c. — S.-Pierre Massoni : *Les Joies prochaines*, in-16, Bibliothèque de l'Association, 3.50. — Léon Riotor : *Le Sage Empereur*, in-16, « Mercure de France ». 3.50. — Une lettre de M. Adolphe Retté.

A Venise, dans telles salles d'un palais déchu, parmi l'accumulation de meubles chargés, et d'un fini douteux, une atrocité sculptée nous brûla les yeux : c'était, au sortir d'un tunnel d'où débouchait une locomotive en haut-relief, la fuite monstrueuse d'un singe noir vêtu d'un complet polychrome de « gommeux » à la Capoul. Ayant repris haleine, nous interrogeâmes le gracieux et zézayant vendeur : « Sans doute,

nous répondit-il avec ce fin sourire énigmatique de l'Italie, ça n'eût pas satisfait Benvenuto, mais c'est pour l'Amérique du Sud ; nous en vendons des milliers. »

D'une vente plus modeste, j'imagine, encore bien que plus locale, les **Hortensias bleus** de M. le comte Robert de Montesquiou-Fezensac semblent assez strictement l'équivalent rimé de cet objet d'art. Toutefois, la production poétique française n'est pas tombée si bas que nous soyons tenus de nous attarder davantage autour de ce pauvre et sot volume.

Par contre, c'est d'un doux et pur poète, cette chanson de **Mai** de M. Arthur Toisoul ; car il est bon et bien de dire :

« *... La prière dite en la solitude*
LE LONG DES MAINS JOINTES... »

de te voir :

« *Haut prestige de la lèvre qui ne dit mot*
ET TON SOUFFLE SACRÉ D'ENFANT COMME EMPLI D'AILES... »

quel charme :

» *l'oiseau flânenr volette entre les branches hautes*
ET SA PAROLE EST DOUCE AINSI QU'UNE OMBRE EN FUITE... »

C'est bien ; pourquoi ? parce que, sans doute, M. Toisoul peut dire :

« *O ma chaste Aphrodite aux cheveux de langueur* »

sans crainte d'entendre glousser le rire gras de M. Coppée ; sans qu'il connaisse, peut-être même de nom, ce journaliste.

M. Hector Bonnenfant a pris plus de plaisir à écrire les vers de **Larmes et Sourires,** à obtenir une préface de M. Richepin et enfin à les publier à Rochefort, qu'il n'en saurait trouver à la sobre louange que nous en pourrons faire. Les *Communiantes,* pièce dédiée à M. Rodenbach, est certainement meilleure qu'une œuvre du *poète belge* (style officiel) publiée sous le même titre et où j'ai pu lire ce tercet :

« *Et sur le banc drapé de linge et de dentelles,*
Elles vont se pâmer au contact des hosties,
ECARQUILLANT *leur bouche comme a des baisers.* » (1)

A cette ligne grotesque, comparez la belle strophe de M. Bonnenfant :

« *Et pendant qu'en le chœur toutes voix se sont tues*
Et que leur chair n'a plus même un frisson mortel,
On dirait, à les voir, un groupe de statues
Dont le front lourd s'appuie au degré de l'autel. »

Or, M. Bonnenfant est un autodidacte.

L'espace va nous manquer. C'est à peine aujourd'hui si nous pouvons signaler les livres de :

(1) G. RODENBACH : *La Lutte,* Bruxelles, avril 1896.

M. Jérôme Brochu ; le vers dans **Lueurs de Brumes** est souvent serré et sonore. Tel titre — *Ce que m'a dit votre Mercure* — m'avait inquiété d'abord : ce ne sont pas des reproches ; c'est un sonnet. La plaquette ne porte pas de nom d'imprimeur ; une phototypie qui l'orne est de chez Roman et fils à Mâcon ; le nom même de l'auteur se devine à peine. D'un avant-propos dogmatique, ces phrases : « Poésie équivaut Musique ; un son n'est rien, plusieurs sont tout... Chanter synonime vibrer et inciter à vibrer ; non analyser et raisonner, non résonner et muser. » Au cours de plusieurs pièces agréables, ce vers :

« *Tes parents t'ont donné ta blanche nudité.* »

M. Edmond Jaloux ; ce jeune poète nous offre un assez compact petit volume, **Une Ame d'Automne.** plein de talent et de promesses ; sa rythmique intéresse, ses images sinon toujours nouvelles sont gracieuses et le plus souvent heureusement développées. Nous attendons de lui maints bons livres.

M. E. Ducoté ; il publie en plaquette son poème **Circé**, récemment paru dans l'*Ermitage* et que chacun a lu ; cette pièce est forte de toutes les solides qualités de ce poète ; une préface dédiée à M. Lionel des Rieux est à lire, et serait à discuter.

M. Adrien Yvon ; **Le vieux Mendiant,** court dialogue philosophique d'une forme agréable et d'une morale plausible.

M. S.-Pierre Massoni ; ce poète corse nous devrait bien donner de ces improvisations funéraires dont a parlé Mérimée ; les vers que voici, réunis sous le titre : **Les Joies prochaines,** ne sont pas tous excellents ; cependant, dans un fragment de la *Légende de Cyrnos* (à paraître), je lis cette strophe méditéranéenne :

...pour voir...

Tes doux et blancs vieillards nourris aux ruches d'or
De Minerve qui fait les abeilles vaillantes,
Tes vierges au front pâle et couronné d'acanthe
Suivre, sur tes chemins, le long char de la Mort.

— M. Léon Riotor : « ... Ce poème, dit la préface, énonce que l'orgueil est la vertu primordiale de l'homme, mais qu'il n'est vraiment digne de s'en revêtir qu'après avoir su cultiver l'humilité... » Hâtons-nous ; sans nous étonner plus longtemps de la guerre d'extermination que M. Riotor a déclarée aux... lettres majuscules ! « Surtout, dit-il, s'il est une chose à laisser à la banalité métrique, c'est bien cette *hérésie* grammaticale (le gros mot !) des ponctuations poncives, des majuscules hors des besoins logiques de la phraséologie et des noms propres ou voulus tels qui jusqu'alors ont couronné la tête du

vers... » Mon Dieu, chacun est libre de suivre la réforme de M. Champsaur, et on est révolutionnaire à grands et à petits frais; mais de pareilles violences de langage sont disproportionnées à l'objet de l'anathème. M. Riotor ferait mieux de serrer son style, d'éviter « l'inversion poétique » dont il use parfois sans raison. Je ne puis résumer ce volume, analysé du reste paginalement par l'auteur; ce que nous en pourrions dire se confond sans difficulté avec ce que nous devons dire à M. Retté.

L'espace nous manque. Car M. Retté, ne se rendant pas compte que cette rubrique énumérative et substantielle ne saurait admettre d'importantes citations de vers, nous en a écrit assez longuement. Sa lettre traite du beau livre **La Forêt bruissante**, avec une abondance et une autorité que nos lecteurs sauront apprécier et qu'à vrai dire nous serions porté à lui jalouser, n'étions-nous persuadé que le livre d'art, différant en ceci de l'œuvre de science, de philosophie ou d'érudition, vaut moins par la critique qu'il provoque que par l'étincelle de Beauté éternelle qu'il porte en soi. Pour être précis : la *Henriade*, poème médiocre que personne ne songe à lire, survit dans la légende, créée par elle, d'un Henri IV humanitaire, et a valu et vaut encore indirectement par la critique écrite ou verbale qu'elle a suscitée à son heure et dont l'écho s'est perpétué avec le seul titre du poème; tandis que telles strophes des *Châtiments* demeurent en dehors des contingences de la critique, de l'oubli des générations, de l'enthousiasme républicain et, sans doute, de la future nuit socialiste, demeurent, *en soi,* une œuvre de joie quotidienne, comme telle églogue de Virgile :

A thing of beauty is a joy for ever.

Voilà ce que nous disions. Car enfin, la *Divine Comédie* est belle, non pas à cause des opinions tour à tour guelfes et gibelines de Dante, mais en dépit d'elles, ou mieux, sans que le lecteur s'en soucie ; M. Retté et moi ne nous passionnons évidemment guère pour les luttes municipales de Florence. Il est donc téméraire de chercher un autre but à la poésie que la traduction verbale de la Beauté (ce mot n'est pas vague pour l'artiste, et M. Retté le comprend); la noblesse et la générosité des idées qu'elle peut envelopper sont choses en dehors d'elle; sans quoi le livre de M. Grave serait le plus beau des poèmes. Maintenant, il est constant que l'expression de telles idées peut être, pour le poète, le prétexte et le stimulant d'une œuvre sublime; mais j'estime qu'il appartient à l'artiste de *transposer* en sa langue — marbre, couleurs ou strophes — sa puissance émotionnelle. Qui sait ? la *Danse* de Carpeaux n'est, peut-être, que le triomphal contre-coup de quelque misère physique. La douleur est le repoussoir de la joie; la haine tu-

multueuse qui gronde autour de nous ne fait-elle rêver d'Edens et d'Arcadies ? Le grand danger, je le redis, c'est que l'émotion généreuse domine, chez l'auteur, l'émotion esthétique et qu'il se leurre jusqu'à méprendre l'une pour l'autre. Au surplus, je crois que toute œuvre de beauté est née d'un enthousiasme, d'une angoisse, d'une honte ou d'un triomphe ; mais c'est la rose qui m'émeut et non la racine du rosier. Nous voici d'accord, sans doute ; mais qu'il faut parler pour s'entendre ! — M. Retté nous écrit :

« Mon cher Vielé-Griffin,

» L'aimable notice que vous consacrez à la *Forêt bruissante* me suggère quelques objections que je désire vous exposer. Cela me permettra, en outre, de vous donner des éclaircissements touchant le sens de mon poème — éclaircissements sans doute nécessaires puisque vous vous dites inapte à en déterminer la signification.

» Ecartons, pour un instant, l'idée d'Anarchie, et voyons ce qu'au point de vue purement humain pense et fait mon héros principal.

» Jacques Simple, au prologue, souffre et se plaint parce qu'il s'est dispersé naguère aux illusions. Maintes circonstances vitales, créatrices de ces illusions, le blessèrent, et il sent, étant un homme, et non un ange ou un demi-dieu, que toute l'humanité en est blessée *comme lui* au point de rester fort proche de l'animalité. Quelle est la cause de cette stagnation ? La peur : l'homme a d'abord peur de sa propre pensée. Il n'a pas encore pris l'habitude de ses fonctions intellectuelles, et c'est pourquoi il se crée des dieux et corollairement des maîtres afin qu'on pense pour lui. Et de ces dieux et de ces maîtres il a peur encore plus que de lui-même — Or Jacques Simple, instruit par la souffrance, *sent* aussi qu'il ne sera heureux, *libre en soi*, que lorsqu'il aura écarté ces deux craintes : lorsqu'il croira en lui-même au lieu de modeler sa foi selon les fantômes qu'inventa l'enfance de l'espèce. Rêvant de s'émanciper, il écoute la voix de plus en plus impérieuse de sa conscience qui lui dicte d'*oser* cette émancipation. Déterminé enfin, il entre dans la forêt d'illusions afin de se conquérir en abattant les erreurs dont elle l'obséda. Il rencontre d'abord le sphinx, c'est-à-dire la science qui se veut mystérieuse, et il le réduit, parce que le temps est venu pour lui de se rendre compte des forces qui le pressent. Il rencontre ensuite le prêtre, c'est-à-dire celui qui use d'une légende de douleur et de pitié pou assurer sa domination en maintenant la peur séculaire que l'homme a de lui-même. Il l'écarte.

» Par ainsi, le voici maître de soi sur deux points : la science et la foi. La science, il l'emporte avec lui ; la foi, il la rejette comme néfaste.

» Puis vient une défaillance. Car Jacques Simple, encore un coup, n'étant qu'un homme, n'a rien de commun avec les héros extraordinaires, inaccessibles aux passions qui n'ont qu'à faire blanc de leur épée pour que les êtres et les choses se soumettent à eux. Cette dernière conception est peut-être le triomphe de l'idéalisme. Mais Jacques Simple n'est pas un héros idéaliste : il a faim, il a froid ; il a des instincts généreux et d'autres fort inférieurs. Donc il se dit qu'il est peut-être très sot de se donner tant de peine pour se libérer de servitudes qui, après tout, moyennant quelque soumission de sa part, lui valent la joie de satisfaire son ventre — rien que son ventre. Il est sur le point de succomber aux seules fonctions animales qui le sollicitent et ce n'est qu'après une lutte fort pénible qu'il se reprend. A peine s'est-il repris, de nouvelles tentations l'assaillent : la magie, l'ambition, l'ivresse verbale. Et ici encore il manque de faiblir. Le dernier mobile surtout le tente. Mais toute la souffrance humaine se lève alors pour lui rappeler qu'il ne doit pas être égoïste et que c'est seulement en se solidarisant avec ses frères de tourment qu'il parviendra à se conquérir intégralement, qu'il méritera le bonheur. Car tant qu'il y aura de la douleur autour de lui, il ne peut être heureux. Ses frères sont barbares ? Ils haïssent ? Qu'importe : ils subissent une fatalité héréditaire mais ils ont soif d'aimer. Lui les aime : ils viennent à lui.

» Accompagné de ces pauvres, plus fort désormais, il reprend sa route. C'est alors qu'il commence à gêner l'erreur. Tous ceux qui l'eussent acclamé, s'il avait consenti à user comme eux de la science du bien et du mal pour faire souffrir, les satisfaits et les Malins se liguent contre lui et lui tendent des pièges parce que, mettant les pauvres debout, les soutenant, il devient dangereux pour l'erreur. Obsédé par eux, il tombe encore une fois. Il serait perdu si, en récompense de l'instinct de solidarité que développa en lui la souffrance humaine, ceux qu'il a secourus ne lui venaient en aide à leur tour et ne le remettaient dans le droit chemin de la vie. — La séduction et les prestiges ayant échoué, ses adversaires essayent de l'écarter par des menaces. Il persiste. Alors ils tentent de le réduire par la force brutale. Il les vainc en un combat terrible. Cette victoire remportée, il médite et toute l'erreur revient l'obséder une dernière fois, l'inviter à se servir d'elle pour instaurer une nouvelle domination. Mais il est trop fort, trop sain désormais pour céder à cette tentation suprême. « Tous sont à moi, je suis à tous », dit-il. Aussi goûte-t-il enfin la joie humaine conquise intégrale. — Voilà, résumé aussi brièvement que possible, le sens immédiat, *direct* de la *Forêt bruissante* (1). Partout vous y trouverez le développement logique

(1) C'est cet exposé que vous eussiez dû faire. Quand on se mêle

d'une personnalité qui lutte — pas un mot de théorie, nulle abstraction.

» Je m'étonne, mon cher Vielé-Griffin, que vous ne l'ayez pas comprise ainsi. Si vous y aviez réfléchi, peut-être n'auriez-vous pas condamné aussi rigoureusement les tendances de ce livre. Et vous auriez donné des citations caractéristiques de sa signification — ce qui est le premier devoir du critique. Maintenant, il est vrai que vous vous demandez : « La littérature peut-elle « servir » sans déchoir de son rôle sublimement social de profératrice de la beauté verbale ? » J'avoue ne pas très bien comprendre cette phrase. Elle semble signifier que le rôle de la littérature consiste à assembler de belles sonorités. Si telle est votre pensée, nous ne pouvons en effet, nous entendre. Cette esthétique de joueur de flûte n'est pas la mienne. Pour moi, je crois que la Beauté n'est pas une entité vague volant à travers « les harmonies cosmiques » en compagnie de la Justice et de la Vérité. Je crois que sur *notre terre* — notre humble terre — elle est l'expression du désir de l'espèce vers sa propre perfection. Tout ce qui lui offre des types de réalisation est beau : la Vénus de Milo et aussi la *Divine Comédie*, poème fort imprégné de politique et même de sociologie. Cela soit dit, bien entendu, sans m'égaler à ces lumières. Vos critiques n'auraient donc une raison d'être que si j'étais tombé dans le didactisme c'est-à-dire dans la théorie rimée, forme d'art que, comme vous, je tiens pour détestable. Mais vous ne trouverez pas trace de didactisme dans mon livre.

» En ce qui concerne l'Anarchie, *philosophie* d'où procède, peut-être, mon œuvre, je m'étonne aussi que vous vous déclariez « inapte à l'analyser utilement vu votre incompétence politique ».

« Ainsi donc, lorsque vous dirigiez les *Entretiens Politiques et Littéraires* et que vous y faisiez une place, une large place à l'exposé des théories anarchistes, c'était au hasard, sans vous être rendu compte de leur signification que vous en favorisiez la publication chez vous ? Je me refuse à le croire, vous estimant trop pour cela. Si, toutefois, il en était ainsi, si ce fut pour vous « amuser » que vous laissâtes publier ces choses subversives dans votre revue, permettez-moi de vous apprendre que l'Anarchie est *la négation même de toute politique*. Elle est la philosophie purement humaine, ne demandant rien, pour ses observations, qu'aux seules facultés de

de critique, il est élémentaire, avant de donner son opinion sur un livre, d'en faire l'analyse en suivant la pensée de l'auteur. Cela doit être surtout quand on tient cet auteur pour « l'un des meilleurs poètes de sa génération ». Si vous eussiez fait ainsi vous auriez évité d'appliquer à la *Forêt bruissante* l'épithète « primesautière » qui est, dans l'espece, presque comique.

l'homme. A ce titre, elle est aussi apte à fournir une éthique que toute autre doctrine. Et elle propose un idéal de beauté en antagonisme avec l'idéal proposé par les religions. Voilà sa raison d'être : vous reconnaîtrez que cela n'a rien de commun avec la politique.

» Quant à la *Forêt bruissante*, j'ai voulu qu'elle dise l'Action et l'amour de la vie en antagonisme avec les métaphysiques de rêve, d'inertie et de renoncement. Et, si excessif que cela puisse vous paraître, j'ai des raisons de croire que *tout le monde* est à même de la comprendre.

» Recevez, mon cher ami, l'assurance de ma parfaite admiration littéraire.

Guermantes, 3 Juin 1896.

» Adolphe Retté. »

Tout nous plait dans cette lettre instructive de M. Retté, hors les quelques personnalités de la fin. Le poète de *Jacques Simple*, dont l'œuvre nous parut en partie en dehors de notre compétence, entreprendrait, pour un peu, la critique, plus téméraire cent fois, de notre âme. Nous ne le suivrons pas si loin. Déjà, dans un article récent, que nous n'avons lu qu'avec tristesse, il nous a signalé comme « coupable » d'admirer M. Stéphane Mallarmé, « d'autant plus coupable » que nos essais ne rappellent en rien le faire du poète de Valvins. Voici que nos scrupules mêmes d'ignorant, insuffisamment informé de Marx et de Bakounine, nous sont imputés à crime. Que dire ? la liberté bien « anarchique » laissée aux collaborateurs politiques des *Entretiens*, qui en usèrent à leur seule guise, nous est explicitement reprochée ! Mais qu'importe tout ceci ? On sait, dès longtemps, que nous sommes, de l'avis compétent de feu la *Révolte*, *un poète bourgeois* : c'est un jugement que nous avons enregistré sans en contrôler la portée. Soupçonnant, au reste, chez les philosophes sociaux on ne sait quelle méfiance de l'art, nous nous sommes de ce jour méfié d'eux. Leur « liberté », c'était notre asservissement : car, plus cruels que Platon, ils nous rejetaient de leurs cités couronnés d'épines, à moins que, bouffons modernes de la reine Multitude, nous n'acceptions de versifier Karl Marx ou Kropotkine. Toutes ces appréhensions, fussent-elles peut raisonnables (et je les souhaite telles), sont assez sinistres, on l'avouera, pour justifier notre réserve ; et l'on nous permettra de nous abstenir, ici, comme jadis dans les *Entretiens*, de l'expression malséante, à qui n'est pas électeur, de toutes préférences électorales. Un dernier mot : la collaboration de M. Retté est un exemple ; et nous prions sérieusement les auteurs qui voudraient critiquer eux-mêmes leurs ouvrages de nous adresser leur copie avant le 10 de chaque mois.

Francis Vielé-Griffin.

ROMAN

Georges Eekhoud : *Le Cycle Patibulaire,* gr. in-18, « Mercure de France », 3.50. — André Bellessort : *Reine Cœur,* in-16, Perrin et Cie, 3.50. — Adolphe Boschot : *Pierre Rovert,* in-16, Perrin et Cie, 3,50. — Félicien Champsaur : *Le Mandarin* (***) : *L'Epouvante.* gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — Georges Ohnet : *La Fille du Député,* illustrations de René Lelong, in-24 long, Ollendorff, 2 fr. — René Schwaeblé : *En Présence,* gr. in-18, Charles, 3.50. — Paul Adam : *Les Cœurs Nouveaux,* gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — Marius André : *Montserrat,* roman féerique, gr. in-18, Savine, 3.50. — Georges Montorgueil : *L'Année féminine* (1895) : *Les Déshabillés au Théâtre,* illustrations de Henri Boutet, pet. in-8, Floury, 12 fr. — Maurice Beaubourg : *La Saison au Bois de Boulogne,* gr. in-18, Simonis Empis, 2 fr. — Sander Pierron : *Berthille d'Haegeleere,* in-8, Bruxelles, « Coq Rouge », 5 fr. — Pierre Veber : *Chez les Snobs,* gr. in-18, Ollendorff, 3.50.. — Les Veber's : *La Joviale Comédie,* gr. in-8, Simonis Empis, 5 fr.

Merveilleux repas d'intellectuelles viandes rouges servies en des plats d'or tout rutilants de gemmes, repas pour les mâles, repas pour les forts et les volontaires puissants, pour les *sains,* oserais-je prétendre, c'est-à-dire pour ceux dont le robuste estomac ne craint ni les piments des enfers de Cayenne, ni les gimgembres trop musqués des bouges orientaux, ce livre : **Le Cycle Patibulaire,** de Georges Eekhoud, est un beau livre. Je ne veux point misérablement m'inquiéter de savoir s'il est aussi bon que beau, et, si je ne le recommande pas aux très jeunes gens, qu'il intoxiquerait peut-être, tant est maladroite certaine compréhension des littératures charnelles, je crois que sa violence même est le plus sûr garant de sa parfaite moralité cérébrale. Tout ce qu'un cerveau humain bien portant conçoit est humaine selon la nature, possible. Par cerveau humain bien portant, j'entends celui qui déduit les effets des causes avec logique, mais sans se préoccuper des préjugés sociaux, des lois faites par ceux qui sont intéressés à les mettre en vigueur. Les passions profondes qu'analyse l'auteur de la *Nouvelle Carthage* sont réprouvées par les législateurs modernes; elles n'en n'ont pas moins leurs racines dans la terre, la bonne terre où l'on trouve pêle-mêle les pourritures, les amertumes, et les purs germes des fleurs. Jadis, elles étaient tolérées, anoblies, parce que, jadis, la terre était plus neuve, plus vierge, et que les pas pesants des législateurs intéressés n'avaient point encore trop foulé son libre sol. Chauffée toujours par les mêmes fumiers mystérieux des corps en décomposition, la terre d'aujourd'hui donne toujours les mêmes plantes rares aux curieuses floraisons éclatantes et empoisonnées, mais le philosophe qui vit à l'abri de sa seule sagesse sait bien, aujourd'hui comme jadis, qu'il n'y pas de poison dans la nature : il n'y a que des éléments chimiques. Voilà pourquoi, à respirer les émanations qui se dégagent des viandes rouges servies en les plats d'or tout rutilants de gemmes du *Cycle Patibulaire,* il ne convient pas

d'éternuer comme une petite bourgeoise ou un imbécile ! De la normale et bestiale passion de l'homme pour l'animalité de la femme — *Le Jardin* — Georges Eekhoud va jusqu'à l'exagération morbide du *Suicide par amour* de la fin de son livre. En cette dernière phase des différents leurres sexuels, un homme se tue pour éviter de tomber dans le cas d'un érotisme anormal, ou mieux, parce que la silhouette d'un jeune pâtre, se découpant à l'horizon de ses rêves excessifs, lui a fourni tout à coup la réalisation cérébrale de toutes ses volontés d'amour. Le cycle est complet, et comme il tourne, dantesquement, en passant par toutes les démoniaques charités, du galérien pour le galérien, de la grande dame pour le voyou, du penseur pour celui qui ne sait pas, il est idéalement parfait. Ce ne sont pas des histoires au hasard contées par un littérateur démangé de faire énorme et scandaleux, c'est, dans un cercle de passions anormales mais sincères, l'évolution très exactement démontrée de l'amour universel. Cette démonstration peut mener loin ? Pas plus loin, je vous assure, que n'importe quel amour partiel et très ordinaire, en admettant, cependant, que cet amour soit de la passion au lieu de la grimace de la passion. L'amour digne de ce nom, c'est tous les amours en un seul, anormaux comme normaux, et Jésus-Christ, s'il a réellement aimé le monde, du haut de son spécial gibet où les douleurs physiques, divinement ressenties, pouvaient lui procurer un avant-goût du sadisme, a dû l'aimer, et comme on aime une maîtresse et comme on aime un amant. Il suffira de lire attentivement le *Moulin-Horloge* du *Cycle Patibulaire* pour comprendre dans quel esprit de justice je me permets de hisser la signature de Georges Eekhoud jusqu'à l'ombre de la croix.

Reine Cœur, par André Bellessort. L'histoire neutre, pour cerveaux neutres, d'une femme honnête qui est d'ailleurs un bas bleu raté, dont l'hystérie, très raisonnable, se contente de l'anonymat en littérature comme en amour. Reine Cœur est pauvre, elle est ambitieuse, un peu sans le savoir, et elle a, malgré elle, l'envie des grandes situations des femmes incomprises. Comme elle a reçu une bonne éducation religieuse, elle arrive à étouffer successivement en elle tous les germes de généreuses révoltes, germes qu'elle a le droit de juger mauvais puisqu'elle ignore le mal qu'elle commet par ses demi-mesures en tout et surtout sa demi-intelligence de puritaine. Elle s'éprend du mari de sa meilleure amie, détraque profondément le jeune ménage sous le spécieux prétexte de renonciations plus orgueilleuses que nécessaires, puis elle part, un beau matin, comme ces oiseaux de passage dont le nid n'est jamais bâti que dans celui des autres. Très bien écrit, rempli de descriptions poétiques, correct à l'imitation d'un bal de

société où se meuvent, sans se connaître, des gens point corrects dont les gestes garderont, toute la nuit, leur puérilité cérémonieuse, ce livre peut se mettre entre toutes les mains des jeunes femmes, des jeunes filles, et il achèvera de fausser leur jugement avec la plus implacable des bonnes grâces.

Pierre Rovert, par Adolphe Boschot. Journal d'un sensitif. Mémoires d'une passion double où l'éréthisme physique est en désaccord absolu avec l'éréthisme intellectuel. Pierre Rovert aime les deux sœurs, l'aînée pour son corps tout flambant de désirs, et la cadette pour son ingénuité virginale. Il n'en possède qu'une et meurt pour l'autre, que, bien certainement, il doit préférer à celle qu'il possède. Joli style et heureuses trouvailles de métaphores, quoique trop de musique, oh ! bien trop de Wagner.

L'Epouvante, par Félicien Champsaur. Il faudrait avoir lu les débuts de l'histoire dans les premiers avatars du *Mandarin* pour bien saisir les fils de cette ténébreuse intrigue à la Gaboriau, d'ailleurs fort habilement menée d'après ce qu'on peut induire du résultat. Un avocat tue Marquisette pour s'approprier un million, mais comme il *sait* que son ami, l'amant de Marquisette, est innocent, il le laisse d'abord arrêter pour avoir ensuite le plaisir de plaider sa cause et de la gagner ! La maîtresse de cet avocat sympathique et... très moderne meurt de l'épouvante que lui communique la certitude que son amant est un assassin. Moitié social, moitié romanesque, ce feuilleton d'aventures contemporaines est très intéressant.

La Fille du Député, par Georges Ohnet. Roman bien fait, tout étroit, où tous les personnages semblent mesurer leur geste à la hauteur d'une jolie édition Guillaume convenablement illustrée. Ils ne disent que l'essentiel de leurs actions, très ordinairement spirituelles, et agissent avec la rapidité simple de naïves et douces marionnettes pressées de rentrer dans leur boîte. L'art de Georges Ohnet est un art spécial, mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est un art !

En présence, par René Schwaeblé. Livre qui gagnerait, je crois, à être écrit par Bourget. Un monsieur de lettres est en présence d'une fille de riche épicier juif. Elle n'arrive pas à savoir si elle l'aime, et lui non plus, quoiqu'il fasse toutes les simagrées usitées en pareils cas. Il y a malentendu de races. Lui n'est pas juif (mais il est homme de lettres, c'est souvent synonyme). Chose curieuse : les conversations, au courant de ce roman, sont rapportées en style télégraphique, sans indication de la personne qui parle, ce qui est très gênant pour le lecteur. Très bien, le chapitre où le monsieur de lettres va voir les filles et découvre que c'est toujours un peu la même chose ! (Et dans les romans, donc !)

Cœurs nouveaux, par Paul Adam. Séduit par la fiction du phalanster, Paul Adam développe la théorie jusqu'au bout, c'est-à-dire qu'il la réalise en une œuvre mordante et bien vivante, pour conclure, fort habilement, à son impossibilité matérielle et à son néant moral. Le phalanster, qu'il soit orné d'usines modèles et théâtrales où les toitures prennent la forme d'oiseaux gigantesques couvant les œufs féconds de l'industrie, qu'il réunisse les hommes, les femmes pauvres, par l'attrait d'un travail rendu presque une distraction tant il est léger, le phalanster, où tout est en commun et par conséquent tout est aliéné, est une mauvaise utopie parce qu'il représente encore une image de la société officielle, risquons le mot : *de l'ordre*. Aussi, le héros de cette légende de demain est-il la première victime de ses compagnons ouvriers, trop bien vêtus, trop bien nourris, qui sont même trop bien nettoyés pour la joie de leurs sales instincts. Paul Adam nous prouve que tous les hommes ne sont pas égaux, et ce qui tend à les rendre solidaires les uns des autres est criminel parce que cela empêche le normal développement de leurs facultés individuelles. L'homme trop dévoué à ses semblables, c'est-à-dire le héros de Paul Adam, traqué par les grévistes de sa mine qu'il croyait être celle du bonheur, n'a plus, vers la fin du roman, qu'à se réfugier dans les bras d'une ardente et vaillante individualiste, belle, riche, aristocrate de goûts, qui l'aime pour elle et pour lui seulement. Le transfuge de l'amour social a trouvé sa voie. Qu'on enchante un être ou qu'on en secoure mille, ça revient au même, en se plaçant un peu plus haut que l'atmosphère terrestre.

Monserrat, par Marius André. Roman féerique. Mélange bizarre de toutes les religions, de toutes les morales, de toutes les amours. Si j'avais le moindre irrespect pour cette œuvre, d'ailleurs fort originale, je dirais d'elle : le thé de la mère Gibout dans la sacro-sainte coupe du Graal ! Il y a un désespéré jeune amoureux qui rencontre une fée catholique sur le Mont Salvat (Montserrat) et a avec elle quelques entretiens que j'oserai qualifier de profanes. Il est vrai que ce même désespéré résiste aux assauts de l'antique Hérodiade revenue de l'enfer tout exprès pour l'aguicher, et qu'il se guérit des souvenirs impurs en priant une vierge nègre et en respirant des roses pourpres. En outre, des détails très curieux sur le pèlerinage de Lourdes, témoignant que l'auteur connaît le prix d'un chapelet et qu'il en déplore l'usage du compte-courant chez les rapaces marchands d'ex-voto.

Les Déshabillés au Théâtre, par G. Montorgueil. Le résumé, très finement écrit, de ce que le bourgeois public tolère dans les théâtres subventionnés sous le rapport de l'obscénité et de la sottise. Cela va loin ! Il serait curieux que la

même auteur, avec le même esprit fin, nous donnât la nomenclature de ce que le même bourgeois public ne veut pas tolérer dans les très rares théâtres, non subventionnés hélas, où par exception s'égare le nu artistique. Qu'une simple fille de... gaîté se déshabille pour commettre des actes de fille... de gaîté, tous les pères de famille délirent, mais qu'Alfred Mortier, dans la *Fille d'Artaban*, sa permette d'exhiber un symbole en chemise, on siffle. Faudrait pourtant s'entendre !

La Saison au Bois de Boulogne, par Maurice Beaubourg. Conciliabule à la fois voyoucrate et mondain de tout ce que le *bois de Boulogne* de l'existence renferme de crapules, sous couleur du roman par lettres. Avec une pure douceur d'ange, le pince-sans-rire de l'idéal qu'est Beaubourg vous montre le Gosse-Girond et la Môme-Taciturne, suivis de leurs plus intimes amis, évoluant sous des arbres qui me font l'effet d'être furieusement de la liberté ! Tous ces gens-là sont des escarpes fort bien élevés : comme la plupart des gens du meilleur monde, ils ont des sentiments plus propre que leurs habitudes, et, parfois, une petite larme à l'œil, d'un « orient » assez intense pour paraître une perle. De ces nouvelles ironiques, *Les Doux* sont à faire frémir. Là, se retrouve toute une artillerie de sucreries empoisonnées dont Beaubourg nous accable avec son ordinaire gracieuse correction de jeune clergyman qui s'amuse. C'est en lisant ces pages, spirituelles, poignantes, et joyeuses d'une petite joie macabre qui est comme le frisson de la petite mort, que l'on se sent rejeté bien en arrière, jusqu'à la férocité de fauves en prison mordant leurs barreaux, des fauves célèbres de l'*Image*, et on se demande si Beaubourg, le si charmant clergyman qui s'amuse, ne finira par nous pas assassiner, toujours pour s'amuser et voir ce qu'il y a *dans le bonhomme*.

Berthille d'Haegeleere, par Sander Pierron. Œuvre rustiquement saine et consciencieuse, minutant, avec la vivacité d'un cœur chaud, épris de son pays natal, la vie d'un fils de forgeron devenu un écrivain pour l'amour de l'ombre des forêts, de la verdeur tendre et délicate des prairies, des mœurs naïves des campagnards, et aussi de la jolie jeune Berthille qui meurt à seize ans d'avoir trop aimé tous ces amours en un seul homme. Le style très personnel de Sander Pierron a souvent comme un parfum de volupté contenue, une intérieure folie de s'attacher intimement à toutes les belles choses, qui font volontiers passer sur ce que certaines descriptions de paysages auraient de monotone.

Chez les Snobs. Aussi caustique mais plus écrivain que Donnay, diplomate comme Hermant mais plus bref, par exemple, un peu plus méchant qu'Hervieu, parce que moins généralisant ses types, le clown Pierre Veber jongle avec les

billes que vous savez, sans que cela dérange en rien la correction presque snobique de son habit noir. Petites femmes botticelliesques, petit messieurs de la cour des mages, adulateurs aveugles des rois de demain ou chantres perroquets de tous les soleils levants, bon gros *Maissène* payant très cher les mannequins bourrés d'occultisme dont les bas-bleus ont des trous par où on voit la lune selon les rites de Jules Bois, chevaliers d'industrie littéraires, courtiers de la gloire faisant la place pour l'huile des peintres méconnus et les carrières de fromages d'Italie des sculpteurs dans la dèche, tout ce petit monde grouillant, des gens qui gobent et qui font gober, sort des manches du jeune sorcier impassible avec une prestesse vertigineuse. Il y a une fille spirituelle qui s'éprend d'un garçon bête et finit par épouser un garçon spirituel : ceci pour la morale. Malheureusement, Pierre Veber, pour aller plus vite et faire plus fort, accroche, dans un passe-passe inutile, le monocle de l'auteur de *Tel qu'en songe,* sans qu'on se rende compte du pourquoi. Il est entendu que les clowns ont toutes les permissions, mais quand ils ont pris le monocle du spectateur, ils doivent le rendre... avec un compliment, sinon le public se fâche !...

Après lecture de la **Joviale Comédie,** où un des cercles pédalodantesques m'a intimement ravie : *Les Barbares*, oserai-je indiquer aux féroces Veber's un sujet qui serait encore plus fécond que la rampe de l'Œuvre en lumières apothéotiques, je veux dire la géniale idée de René Emery, le spirituel directeur de *Don Juan*, la Restauration du Paganisme ?... L'on voit d'ici la mine : croquis des temples appropriés aux convenances modernes, dieux et déesses érigés d'après l'anatomie de nos meilleurs professionnels, cérémonies tumultueuses où les reporters, couronnés de roses et de verveine, emboucheraient des buccins d'argent (qu'ils pourraient monnayer ensuite), et surtout Félix Faure en vestale du feu sacré de la patrie. C'est malheureux que les Veber's n'aient pas besoin des idées des autres !

RACHILDE.

THÉATRE

Virgile Josz et Louis Dumur : *Rembrandt*, drame en prose, en cinq actes et neuf tableaux, gr. in-18, « Mercure de France », 3.50.

Il paraît que **Rembrandt** n'est pas du théâtre, ou plutôt que c'est du théâtre sans être du théâtre. Voilà du moins ce que quelques-uns des maîtres de la scène française — je ne parle pas des critiques dramatiques — au milieu d'éloges dont les auteurs ne dédaignent point d'être heureux, ont bien voulu déclarer.

Je crois comprendre ce que signifie ce jugement ambigu, à la suite duquel *Rembrandt*, au lieu de voir le feu de la rampe, n'a connu que les sombres cylindres des presses d'imprimerie : je crois comprendre, dis-je, et je vais tenter d'expliquer.

Voici une œuvre dont tous les éléments sont choisis, disposés, traités en vue de la scène. Le sujet : une vie d'homme exprimée en une série de moments dramatiques. D'un bout à l'autre, de l'action, toujours de l'action. Personnages, caractères, sentiments, passions, tout évolue par faits et gestes caractéristiques. Pas une page du texte qui n'exige, pour prendre sa valeur, le jeu et la voix des acteurs, l'artifice de la mise en scène, la présence du décor. C'est donc du théâtre, bon ou mauvais, c'en est.

Mais, ô scandale ! la *coupe,* la fameuse *coupe* n'y est pas. Vous savez bien, la coupe à la Sardou, sans laquelle ce qui autrement serait du théâtre, tout à coup cesse d'en être. Il suffit de cet unique manquement aux règles les plus élémentaires de l'art dramatique contemporain pour disqualifier une pièce et la précipiter dans les limbes du théâtre injouable. Et voilà pourquoi votre fille est muette !

Qu'aurait-il fallu pour que la *coupe* fût bonne ? Choisir un épisode — un épisode d'amour, bien entendu — au besoin l'imaginer, si l'histoire ne s'y prêtait pas, et le traiter suivant l'immuable formule, exposition, nœud, dénouement, en trois, quatre ou cinq actes, sans vouloir prétendre intéresser le public à autre chose qu'aux rapports amoureux du héros avec l'héroïne. Faites un « Mariage de Rembrandt », un « Rembrandt et sa femme », une « Maîtresse de Rembrandt », si vous voulez même un « Fils de Rembrandt » ou une « Mère de Rembrandt », mais ne faites pas un « Rembrandt » !

Et c'est ainsi qu'il devient actuellement impossible en France de faire un drame historique. L'histoire ne doit servir que de cadre à une action qui pourrait se passer n'importe où. Ce n'est plus de l'histoire, c'est de l'ameublement. Interdiction de faire paraître sur la scène de grandes figures historiques, autrement que comme de simples comparses. En effet, elles dérangeraient le scénario. Tout au plus est-il loisible, si quelque incident de leur vie s'y prête, de les prendre par le petit côté et d'en faire les marionnettes de quelque obscur roman intime.

Rembrandt n'est donc pas du théâtre, pas plus que ne le serait *Richelieu, Confucius* ou *Gengis-Khan.* Comme le personnage, pris tout entier, est trop vaste et trop varié pour entrer dans le moule de « la *pièce* à faire », qu'il fait craquer les cadres et qu'il exige qu'on taille *le drame pour lui* et non pas *un drame avec lui*, il en résulte, au jugement des gens compétents, que les cinq actes et les neuf tableaux dont il

est ici question manquent totalement d'unité : vice capital.

Tout cela est enfantin !

Non, *Rembrandt* ne manque pas d'unité. Il a l'unité qui lui convient : celle de lui-même. C'est ici le drame de l'artiste vis-à-vis de la vie, la lutte du génie aux prises avec la réalité, le duel d'un homme et de sa destinée. Voilà le vrai sujet, le seul qui fût possible pour ne pas rester inférieur à l'histoire. Les auteurs ont essayé de le traiter tel qu'il s'imposait ; je ne sais s'ils ont réussi, mais je prétends qu'ils ont eu raison de ne pas vouloir le restreindre aux dimensions d'une anecdote.

Je n'ignore pas l'hérésie apparente qu'il y a, pour ne prendre qu'un exemple, à faire mourir Saskia au troisième acte. Pensez donc! le principal rôle de femme qui disparaît au milieu de la pièce ! C'est contraire à toutes les lois préconisées, le dimanche, au rez-de-chaussée du *Temps*. Eh bien, j'en suis fâché, mais ces critiques, et d'autres semblables, proviennent d'une incompréhension absolue du véritable sujet de l'ouvrage ; elles ne sont d'ailleurs que le résultat fatal de la longue habitude qu'on a prise de ce genre de théâtre dont M. Sardou est le dieu et M. Sarcey le prophète.

Si Saskia n'a pour elle que deux actes sur cinq, c'est que ce n'est pas elle qui est le sujet ; pas plus que Neeltge, que Hendrickje ou que Marguerite Tulp. Le sujet, c'est Rembrandt, et Rembrandt tout seul ; ou plutôt — puisqu'un drame est toujours un débat — d'un côté Rembrandt, de l'autre les soixante ou soixante-dix personnages de l'œuvre, formant un bloc, qui est la vie. — Mais la femme ? dira-t-on. Il ne peut pas y avoir de pièce sans femme. Eh bien, la femme est présente d'un bout à l'autre du drame et joue son rôle ; seulement, ce n'est pas une femme, c'est la femme, considérée sous son quadruple aspect : la mère, l'épouse, la maîtresse, la consolatrice. Qu'importe que ce soient quatre personnages qui tiennent cet unique rôle ?

Tel qu'il est, sans doute, le drame est un peu long. A la scène, il demanderait non à être transformé, mais à être condensé. Rien de plus facile que ce travail, qui n'était point désirable pour le livre. J'ignore si les auteurs auront quelque jour à l'accomplir. Ce jour-là, en tout cas, ils auraient à se persuader que le public n'est pas si sot qu'on le pense, qu'il est prêt à s'intéresser à tout ce qui est intéressant, que si les directeurs, les acteurs, les critiques, et en général tous ceux qui tiennent le théâtre, ont des théories, lui, le public, n'en a pas, et que, s'il est nécessaire de l'amuser, il n'est point utile, par je ne sais quelle inintelligente préoccupation de le flatter, de consentir à des sacrifices absurdes en vertu de traditions surannées dont il se soucie comme d'une guigne.

Louis Dumur.

PHILOSOPHIE

Alfred Fouillée : *Le Mouvement idéaliste et la Réaction contre la Science positive*, in-8, Alcan 7.50. — E. de Roberty : *Le Bien et le Mal, essai sur la morale considérée comme sociologie première*, gr. in-8, Alcan 2.50. — *L'Année Philosophique*, publiée sous la direction de F. Pillon, sixième fascicule, in-8, Alcan 5 fr.

M. Fouillée, dans son livre récent, **Le Mouvement idéaliste et la Réaction contre la science positive,** commence par constater l'activité philosophique du temps présent. « Rarement en France, dit-il, on assista à pareil labeur des philosophes. » Mais cette simple constatation, à l'occasion de laquelle il nous donne un exposé succinct, d'ailleurs substantiel et exact, du mouvement des idées depuis vingt ou trente ans, ne lui suffit pas. L'indifférence du spectateur ne saurait, en effet, convenir à son tempérament essentiellement éristique, et il entame aussitôt le procès en règle de ce qu'il appelle *la philosophie de la contingence*. Entendez par là l'œuvre de la plupart des penseurs de marque, qui n'ont point voulu suivre le troupeau des empiristes anglais, ni s'enfermer dans la chapelle étroite et étouffante des positivistes français ou allemands, de ceux qui, se souvenant de Kant, l'ayant médité avec fruit — ils sont rares — n'adorent aveuglément ni Comté, ni Spencer. C'est ainsi que M. Fouillée réunit sous le nom de philosophes de la contingence des esprits aussi divers et aussi disparates que MM. Lotze, Renouvier, Boutroux, Bergson, en y joignant certains « jeunes » indépendants, tels que MM. G. Remacle et J. Weber.

Il y a plus d'un inconvénient à effacer les différences pour ne considérer que les ressemblances. La méthode d'unification et de conciliation, chère à l'auteur, est dangereuse en ce qu'elle tend à dispenser le lecteur de remonter aux sources, qu'elle l'invite à se contenter d'une érudition de seconde main, et qu'elle atténue considérablement l'original des doctrines en leur substituant une image où celui qui la contemple ne distingue finalement plus les contours vagues d'une figure impersonnelle et banale cent fois esquissée.

La contingence est, proprement, le contraire de la nécessité. Contingence et nécessité sont des concepts accompagnant l'idée de loi ou de l'Etre envisagé comme loi. Aussi ne voyons-nous guère, pour notre part, parmi les philosophes cités, que M. Boutroux qui mérite strictement l'appellation sous laquelle M. Fouillée les englobe tous. M. Boutroux a insisté, dans une thèse célèbre, sur la nécesité des lois naturelles, parce qu'il les avait d'abord conçues comme distinctes de la réalité à laquelle elles s'appliquent. Pour M. Renouvier, il semble, au contraire, que la réalité unique soit la loi, et, premièrement, la loi morale. Quant à Lotze, sa critique en-

cyclopédique ne différenciait pas aussi profondément qu'on a pu le croire le monde donné du monde pensé, le réel de la loi prise dans son acception large; elle visait surtout à faire au mécanisme sa part afin de n'en être plus incommodée. Enfin, M. Bergson s'est jusqu'à présent signalé par des analyses extrêmement délicates des replis de la conscience psychologique, et, s'il a touché la métaphysique de la connaissance, c'est en passant, presque sans le vouloir.

Après s'être désigné de tels adversaires, M. Fouillée les présente comme des adversaires de la science, ce qui est flatteur pour M. Fouillée. Or est-ce rigoureusement exact ? Ils sont tous des adversaires du déterminisme, soit, et du positivisme qui identifie la *Science* à l'ensemble synthétique des *sciences* partielles, et oublie de se demander si cette synthèse est seulement possible; mais cela ne les empêche point d'accepter les résultats des *sciences*, ni même de croire à la *Science*. Est-ce limiter celle-ci que de délimiter les domaines respectifs de celles-là ? Là est la question, d'une immense gravité, et il est bien permis au moins de la poser, sinon d'essayer d'y répondre par l'affirmative, comme ils l'ont fait. Estimer, à l'imitation de Kant, que la critique des sciences est la science suprême, n'est pas le fait d'un esprit antiscientifique, mais plutôt l'indice d'un esprit scientifique affiné et élevé, si l'on peut dire, à la seconde puissance. Nul d'ailleurs n'a montré un respect plus profond des vérités positives et une compréhension plus intime de leur signification que M. Boutroux ou M. Renouvier, et M. Bergson doit s'étonner fort de se voir rangé parmi les agnosticistes, compromis avec les mystiques.

A son insu, M. Fouillée discute les doctrines de ces philosophes en restant sur le terrain empiriste et évolutionniste, alors qu'elles en sont séparées cependant par plusieurs degrés de la réflexion. On le voit à la manière dont il réfute la théorie Kantienne de la connaissance. Selon lui, l'erreur de Kant aurait été de déduire, de tirer les catégories du *cogito* et de l'unité synthétique de l'aperception. Or Kant n'a jamais rien tenté de semblable, car le mot *déduction* a chez lui (il a pris la peine de le dire en propres termes) le sens tout particulier de *preuve de droit* et est emprunté à la langue juridique. Kant a simplement essayé de démontrer la possibilité des jugements synthétiques *a priori*, et la déduction transcendantale n'est nullement une *genèse* logique, soit à la mode hégélienne, soit psychologique, à la façon des empiristes anglais. Kant n'a pas prétendu construire, mais seulement justifier. Il avait compris mieux que personne la vraie nature du synthétique et de l'*a priori*. Eclair du génie, qui n'a brillé qu'un instant, et après lequel les ténèbres sont redevenues si profondes que les disciples eux-mêmes ont perdu le souvenir de cette lumière

et ont rétrogradé jusqu'à Spinoza.

Les soi-disant progrès accomplis à la suite de la critique de la Raison pure reposent, en définitive, sur une fausse interprétation de Kant. L'on s'explique ainsi la faveur dont jouit aujourd'hui le naturalisme psychologique, depuis Schopenhauer, et l'on s'explique, de même, le présent ouvrage dû au représentant le plus autorisé de ce naturalisme en France. Toutefois, en cette discussion, M. Fouillée se montre si riche d'arguments et de savoir, sa dialectique est si vivante et si enveloppante qu'on a tout profit à le lire. On y trouve la diversité des ressources que la psychologie contemporaine peut mettre au service de la philosophie du bon sens, et l'on y découvre quelle valeur est susceptible de prendre la méthode empiriste aux mains d'un lutteur habile et ingénieux entre tous, le plus polémiste de nos philosophes, le plus philosophe de nos polémistes.

Dans **Le Bien et le Mal,** M. de Roberty rattache, après beaucoup d'autres, l'éthique à la sociologie, et, par elle, à la biologie, et ne veut y voir qu'une branche des sciences d'observation, ayant pour contenu et pour objet le « psychisme collectif ». D'ordinaire, quand on essaie d'expliquer, on ramène le moins connu au plus connu et le complexe au simple, et nous demanderons si les idées de bien et de mal sont moins claires et plus complexes que celles de « psychisme collectif », de « processus catabolique et anabolique ».

Au reste, chercher à comprendre M. de Roberty et à avoir une idée nette de la signification de son jargon physio-psychologique serait peut-être le dépasser lui-même, et il ne faut pas être plus royaliste que le roi. Mais nous constatons, non sans plaisir, que les ennemis de la vieille ontologie les plus acharnés et les plus méprisants ne sont ni plus clairs, ni plus précis que ceux qui disputaient autrefois pour savoir si l'être est simple ou composé, s'il y a des substances simples et si l'âme est éternelle. Leur point de vue est autre, leur illusion est la même, et ils sont à un égal degré dépourvus de sens critique. Qu'une science est avant tout une langue, et que, dans une langue, il y a des définitions qui s'excluent, c'est ce que M. de Roberty paraît ignorer, et il ne soupçonne pas davantage l'existence d'une antinomie entre le principe moral et le principe d'explication, ne se doutant pas qu'en voulant faire de l'éthique une science positive, on la vide *ipso facto* de son contenu propre, et qu'on lui retire sa *vérité* essentielle et sa raison d'être.

Au reste, M. de Roberty affectionne les appréciations simplistes, encore que très obscures : « La métaphysique, dit-il (p. 43), n'a jamais clairement saisi la vraie relation entre l'idée et le fait, l'être et le devenir ;... elle négligea sur-

tout l'aspect « persistance » de l'énergie universelle, elle méconnut le déterminisme certain des choses, elle fut une fausse théorie de l'idée, un dualisme logique, une fausse ontologie, un monisme transcendant. » De quelle métaphysique veut-il parler ? Est-ce que l'affirmation d'une « vraie relation entre l'idée et le fait », d'une persistance « de l'énergie universelle », d'une « vraie théorie de l'idée », d'un « dualisme supralogique (?) », d'une « vraie ontologie » et d'un « monisme immanent » sont autre chose que des propositions purement métaphysiques ? D'où il faut conclure que l'auteur possède une métaphysique qui n'est pas la métaphysique, ou qu'il fait de la métaphysique sans le savoir, comme un célèbre personnage comique faisait de la prose.

Signalons encore, parmi les publications les plus récentes, le sixième fascicule de **L'Année Philosophique,** publiée sous la direction de F. Pillon, le laborieux disciple et digne continuateur de Renouvier. Ce dernier nous y donne une étude intitulée « Doute ou Croyance » où il renouvelle, avec une rare élévation et une vigoureuse insistance, le dogme fondamental du néo-criticisme touchant la dépendance de la possibilité de la science à l'égard de la liberté morale. M. Pillon y continue sa savante histoire de l'idéalisme, à laquelle on ne pourra certainement pas reprocher une documentation insuffisante, et M. Dauriac y répond, en quelques pages peut-être plus littéraires que philosophiques, mais pleines de charme dialectique, aux attaques de M. Fouillée contre le néo-criticisme.

Louis Weber.

PSYCHOLOGIE, SOCIOLOGIE, MORALE

J.-L. de Lanessan : *La Morale des Philosophes Chinois,* gr. in-18, Alcan, 2.50. — Georges Weill : *L'Ecole Saint-Simonienne, son histoire, son influence jusqu'à nos jours,* gr. in-12. Alcan, 3.50. — J. Payot : *De la Croyance,* gr. in-8°, Alcan, 5 fr.

M. de Lanessan, dans **La Morale des Philosophes Chinois,** nous donne un intéressant et clair exposé de la doctrine philosophique professée par les livres classiques de la Chine et de l'Annam. Tout d'abord, l'auteur s'attache à dégager les fondements de la Morale d'après Confucius et Mencius, que l'on est surpris de voir se rencontrer ici dans une commune hypothèse optimiste avec certains des plus récents penseurs révolutionnaires, persuadés à l'égal de ces très anciens sages de l'Extrême-Orient de l'originaire bonté de l'homme.

« La nature de l'homme est naturellement bonne comme l'eau coule naturellement en bas. » (Meng-Tseu, *Hia-Meng,* V, 2.) Toutefois cette bonté naturelle n'implique pas une égalité absolue, car « le philosophe dit : par la nature nous nous

rapprochons beaucoup les uns des autres; par l'éducation nous devenons très éloignés. » (*Lun-Vu*, XVII, 2.) L'étude est le correctif possible des différences individuelles ; aussi l'instruction doit-elle être accordée à tous.

Il est à remarquer que ces conceptions morales, couramment qualifiées d'utopiques ici, ont cours là-bas depuis des siècles, et que ces théories appliquées à la pratique donnent en réalité d'assez bons résultats, car les « mœurs démocratiques » de l'Annam et de la Chine sont, de l'aveu de M. de Lanessan, « telles, qu'on en trouve difficilement de semblables dans les pays qui jouissent ou se flattent de jouir des régimes démocratiques les plus avancés ».

Au surplus, les philosophes chinois, éloignés de toute métaphysique, demeurèrent toujours préoccupés de questions sociales, de fins terrestres, tangibles, à l'encontre de nos vains scholastiques. D'autre part, leur morale, fortement appuyée sur les penchants naturels de l'homme, partant des sentiments altruistes, les étendant de la famille à toute la nation, à tous les hommes, enfin à tous les êtres vivants (*Tchoung-Young*, XX — *Lun-Yu*, XII, 5), apparaît humaine entre toutes, forte de toute la puissance des tendances normales de l'individu, utilisée par elle, augmentée au lieu d'être combattue.

Aussi ces doctrines ne contribuèrent-elles pas pour peu à créer une harmonie sociale qu'aucun autre pays du monde n'a connue, et autour de laquelle les siècles et les civilisations se sont succédé sans parvenir à la rompre, peut-être parce qu'elle constituait ainsi une forme relativement parfaite de société.

Dans les chapitres suivants, M. de Lanessan étudie en particulier et successivement la Morale individuelle, familiale, sociale, politique. La première offre pour caractère dominant l'altruisme : quant à la seconde, il suffira de rappeler le culte profond des Chinois pour leurs parents morts et que « le parricide n'est même pas prévu dans les codes de l'Annam ». En outre, bien que le père possède le droit de vie et de mort sur ses enfants, son autorité trouve moins à s'exercer que sa tendresse, car : « Entre le père et le fils, dit Mencius, il ne convient pas d'user de correction, pour faire le bien. Si le père use de corrections pour porter son fils à faire le bien, alors l'un et l'autre sont bientôt désunis de cœur et d'affection... il ne peut point leur arriver de malheur plus grand. » (Meng-Tseu, *Hia-Meng*, I, 18.) Les pères doivent donc confier leurs fils à d'autres pour les instruire et faire leur éducation.

Notons encore l'aversion des philosophes chinois pour la guerre : « Meng-Tseu dit : s'il y a un homme qui dise : « je sais parfaitement ordonner et diriger une armée... livrer une bataille », cet homme est un grand coupable. » (Meng-Tseu,

Hia-Meng, VIII. 2,4). « Ces nobles illusions, ajoute M. de Lanessan, ne sont-elles pas plus utiles à répandre que l'amour exagéré de la guerre, des combats, des violences... qui sont glorifiés dans l'enseignement des occidentaux ? »

Quelques pensées et maximes morales, empruntées aux mêmes sources, terminent ce volume, après la lecture duquel on ne se révolte plus qu'à demi contre le qualificatif de « barbares » décerné par les Chinois aux Occidentaux, certes avec quelque apparence de raison, du moins au point de vue non seulement de la pure morale, mais encore de la morale pratique.

Avec **L'Ecole Saint-Simonienne**, de M. G. Weill, nous voici ramenés vers un groupe de philosophes, guère moins éloigné de nous peut-être que le précédent, tant s'exerça violemment à son endroit l'oublieuse ingratitude des générations qui le suivirent. Aussi apparait-elle comme évocatrice de gestes très lointains et presque entièrement effacés, cette restitution érudite et instructive des pensées, des paroles des travaux d'une secte, pourtant moderne, éprise d'améliorations sociales encore poursuivies, de questions toujours actuelles.

Le positivisme scientifique, précurseur des manifestations présentes du même ordre, qui inspira l'école Saint-Simonienne à ses débuts, disparut malheureusement dans le mysticisme d'une stérile tentative religieuse, analogue elle aussi à certaines manifestations du renouveau idéaliste contemporain. Mais, si les théories d'Enfantin et de Bazard par là discréditées, sont demeurées peu présentes aux mémoires d'aujourd'hui, elles n'en possédèrent pas moins une importance considérable, clairement exposée par M. G. Weill, qui, dans ses conclusions, résume avec éloquence l'histoire de ces doctrines, dégage, en dépit de l'apparence idéale, parfois étrange, de ces enseignements, leur rôle efficace, leur prolongement dans la réalité, et montre enfin la matérialisation effective de ces rêves en réformes objectives, accomplies, pour certaines, après la mort même de leurs promoteurs, tel le développement des travaux publics, des établissements de crédit, de l'éducation populaire.

Cette tendance invincible des idées de progrès à se répandre en actes, ce triomphe pratique plus ou moins rapide des théories, même lorsque les dément un présent en apparence contradictoire, est nettement démontré par ce consciencieux travail dont nous louerons M. G. Weill, tant pour l'esprit de logique analyse qu'il y apporta, que pour l'ampleur philosophique de vues dont cette œuvre témoigne, encore que son auteur se défende d'avoir voulu écrire là autre chose qu'une « étude historique ».

Toute différente est l'ambition de M. Jules Payot, qui dans

la préface de son ouvrage **De la Croyance** nous demande de « cesser de considérer l'homme comme une intelligence pure » (!) et de célébrer « le caractère et la volonté, qui font la vie individuelle calme, heureuse et féconde, et qui empêchent les nations de périr ». La crise morale est actuellement « bien manifeste ». L'auteur de l'*Education de la Volonté* nous apporte un remède : l'éducation de la croyance.

Nous laisserons de côté le long exposé d'une théorie de la connaissance et les considérations métaphysiques où la recherche de l'objet propre de toute croyance a entraîné M. J. Payot ; cet objet « ce n'est ni la réalité en soi, ni la représentation, mais bien la correspondance de la représentation et de la réalité ».

Après avoir ensuite constaté une analogie entre le caractère expansif de la volonté et la tendance analogue de la croyance, démontré enfin que *nous croyons avec tout ce que nous sommes soit qu'un acte d'affirmation n'intéresse pas seulement l'intelligence ou la sensibilité, mais bien la* TOTALITÉ *de notre nature psychologique,* M. J. Payot semble négliger trop ces conditions — physiologiques presque — qu'il reconnait nécessaires à la croyance lorsqu'il affirme que « notre pouvoir sur nos croyances est très grand ». Car sans objecter, avec les philosophes intellectualistes « que la volonté est inefficace parce que toute raison de croire est inévitablement une raison de douter » et en adoptant au contraire la thèse même de l'auteur, qui récuse la nature exclusivement intellectuelle de la croyance pour l'étendre au domaine moteur et affectif, il est aisé de se rendre compte que, de ce fait, ce prétendu pouvoir sur nos croyances et celles d'autrui est singulièrement limité, en premier lieu par l'orientation déterminée de notre manière de vouloir, de sentir, de penser (caractère), en second lieu par le peu d'influence durable que nous possédons sur les sentiments.

En outre, à l'encontre de l'opinion de M. J. Payot, nous ne pensons pas que l'intelligence soit ici un facteur négligeable ; et du reste n'avoue-t-il pas lui-même que ce pouvoir est « presque illimité sur les enfants et sur les ignorants »? Certes, dans ce dernier cas, une éducation appropriée peut beaucoup, car alors les phénomènes affectifs sont nombreux, mobiles, l'intelligence peu développée. La conclusion de l'étude de M. J. Payot se trouverait donc dans le mot connu de Pascal, concernant la foi, et, au surplus, exact.

Or, est-il à souhaiter, comme le demande l'auteur de la *Croyance,* que nous nous rendions maître des croyances d'autrui dès l'enfance ? et que, pour ne point « laisser le scepticisme envahir le domaine moral », nous mettions en pratique un système d'éducation dont le rôle serait d'amoin-

drir le développement de l'intelligence pour mieux asseoir la domination de « croyances morales » peut-être incertaines, à coup sûr transitoires, et dont l'efficacité ne nous paraît en outre nullement démontrée, car souvent « on pense d'une manière et on agit d'une autre, on écrit de beaux traités de morale qu'on ne pratique pas, on prêche l'action et on reste bien tranquille, on a le cœur très tendre et on rêve de plans de destruction universelle. » (Th. Ribot.)

GASTON DANVILLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

HISTOIRE. — Victor Barrucand : *La Vie véritable du citoyen Jean Rossignol, vainqueur de la Bastille et Général en chef des Armées de la République dans la Guerre de Vendée (1759-1802)*, avec préface, des notes et des documents inédits, gr. in-18, Plon, 3.50. — X. Lenormand : *L'Abbé Bruneau, exécuté à Laval (30 août 1894), ses Œuvres, ses Protecteurs, Etat actuel d'un Diocese en France*, gr. in-18, Savine, 2 fr.

POÉSIE. — Fernand Hauser : *Le Château des Rêves*, ornements d'Edmond Rocher, gr. in-18, Vanier, 3 fr. — Raphaël Damedor: *Poemes Humanitaires*, gr. in-18, Vanier, 3 fr. — Georges Rocher : *Frissons et Caresses*, gr. in-18, Fischbacher, 3 fr. — Paterne Berrichon : *Le Vin Maudit*, petits poèmes, avec un frontispice de Paul Verlaine, gr. in-18, Vanier, 3 fr. — André Lebey : *Automnales*, pet. in-4°, Edition du « Centaure ». — Emmanuel Hache : *Le Vol des Songes*, gr. in-8°, Tours, Roger-Dubois.

ROMAN. — Gaston Auvard : *Une Tête de Femme*, in-16, Perrin et Cie, 3.50. — Jean Sigaux : *Au Printemps de la Vie*, in-16, Perrin et Cie, 3.50. — Paul Margueritte : *L'Essor*, gr. in-18, Chailley, 3.50. — Marcel Schwob : *Vies Imaginaires*, gr. in-18, Charpentier et Fasquelle, 3.50. — Fernand Vandérem : *La Patronne*, illustr. de Pierre Vidal, in-24 long, Ollendorff, 2 fr. — Emile Pouvillon : *Mademoiselle Clémence*, illustr. de Jeanniot, in-24 long, Ollendorff, 2 fr. — Forsan (D. Melegari) : *Kyrie Eleison*, gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — Gabriel Ferry : *Les Derniers Jours du Roi-Soleil*, gr. in-18, Calmann-Lévy, 3.50 — Albert Lantoine : *Elisçuah*, pet. in-8, Bibliothèque Artistique et Littéraire. — Victor Joze : *Les Sœurs Vachette*, gr. in-18, Antony et Cie, 3.50.

SOCIOLOGIE. — Auguste Chirac : *Le Droit de vivre*, analyse socialiste, gr. in-18, Savine, 3.50. — Emile de Saint-Auban : *La Voix des Choses*, visions sociales, dessins d'Alfred Paris, gr. in-18, A. Pedone, 3.50. — Edmond Picard : *Le Sermon sur la Montagne et le Socialisme Contemporain*, petit in-12, Bruxelles, Lacomblez. — Henri Mazel : *La Synergie sociale*, gr. in-18, Armand Colin, 4 fr.

THÉATRE. — Richard Wémau : *L'Exposé*, drame en 1 acte, in-8, Montpellier, « La Coupe », 0.50. — Maurice Magre : *Le Retour*, pièce lyrique en 1 acte et en vers, in-8, Toulouse, « L'Effort », 1 fr.

DIVERS. — Pierre d'Alheim : *Moussorgski, Conférences de M. Pierre d'Alheim, Opinion de la Presse et de diverses personnalités*, gr. in-8, « Magazine International », 2 fr. — Louis Lumet : *Contre ce temps*, préface de Jean Baffier, in-24, Bibliothèque de l'Association. — Anonyme : *Les Vraies Coulisses de la Comédie-Française, Paul Meurice, Jules Claretie, Monval et Cie*, gr. in-18, Savine, 0.50. — L. Will : *Une Squaw*, gr. in-18, Bruxelles, Lacomblez, 1 fr. — Anonyme : *Les Pensées d'un Yoghi*, gr. in-18, Vanier, 3 fr.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. — Enrico Corradini : *Santamaura,* roman, in-8, Firenze, R. Paggi. — M. Puglisi Pico : *Il Tasso nella Critic francese,* gr. in-8, Acireale, Saro Donzuso. — Richard Wagner : *Les Maîtres-Chanteurs de Nürnberg,* publiés par Louis-Pilate de Brinn'-Gaubast et Edmond Barthélemy ; Avant-Propos du traducteur, Traduction littéraire complète, Annotation philologique, par L.-P. de Brinn'Gaubast ; Etude critique, Commentaire musicographique, par Edmond Barthélemy ; édition enrichie de la musique des thèmes; in-8 écu, Dentu. — Eugenio de Castro : *Salomé e outros poemas,* petit in-8, Coimbre, Augusto d'Oliveira.

LITHOGRAPHIE. — Hermann Paul : *Images pour les Demoiselles,* suite de 10 lithographies gr. in-folio.

JOURNAUX ET REVUES

La Critique (5 Mai). — *La Revue des Deux-Mondes* (1er Mai). — *Revue des Revues* (1er Juin). — *La Revue du Monde Catholique* (1er Juin). — *La Revue Blanche* (1er Juin) — *Le Coq Rouge* (Mai). — *Le Centaure* (vol. I).

Ceux qui croient que M. René Ghil a disparu pourront se convaincre du contraire à lire dans **La Critique** du 5 Mai sa petite dissertation favorite : *De la Poésie scientifique.*

Mais avant d'en discourir, on nous permettra d'ouvrir une parenthèse. — Je connais le tort dont je me rends coupable à m'occuper des pages de M. René Ghil comme de toutes celles qui témoignent chez leur auteur d'un essoufflement de la personnalité. Pour lui aussi « chacun de ces feuillets existent logiquement par rapport à *Son œuvre* » (voir dans le dernier numéro du *Mercure,* la lettre de M. Saint-Georges de Bouhélier); pour lui aussi « le but de l'art est de... » — mais sans que ce soit le même! — « et non point de... » (*idem*), et lui aussi « instaure un art... » dont la moindre critique « défigure l'économie » (*ibidem*). Chaque génération possède ainsi un certain nombre de derviches tourneurs qui en voltant extatiquement sur eux-mêmes croient dans un cercle vide « recréer un monde ». (Bouhélier : suite.) Qu'ils sont « candides » certes ! Oh combien ! Et ne serait-ce point faire œuvre pie que d'étendre sous leurs pas la place de silence qu'il faut sans doute à la pleine liberté de leurs ébats? Mes amis l'estiment et me trouvent naïf. Que voulez-vous ? Je crois toujours que la moindre ligne d'un artiste écrivain, loin d'être une preuve d'orgueil, est un signe admirable de renoncement. Je suis sans défiance devant l'imprimé ! Je m'imagine qu'il appelle avec la lecture la critique indépendante qu'elle suppose. Et il faut que l'auteur y ait répondu avec éclat, pour m'apercevoir, à n'en plus douter, que c'était, sans conséquence, de très mirifiques griffonnages.

Bien que les polémiques de M. René Ghil soient célèbres, et un de ses titres de gloire incontesté, ce n'est pas à lui que s'applique cette dernière phrase. M. Ghil eut de rares fois, en théorie, une notion intelligente des choses; mais il reste une

touchante victime de la science, alors que s'il l'eût davantage approfondie la science même eût pu sauver le poète.

L'analyse de l'article de M. Ghil peut se résumer en ceci :

Etant convenu de reconnaître que « la poésie est le plus pur épanouissement de la pensée, pourquoi a-t-elle toujours été surtout « sensitive, instinctive »? Elle n'a qu'exalté sous toutes formes les deux pôles de l'émotivité humaine : la Douleur et la Joie, — partant l'amour et la lutte contre l'amour.

Des exceptions cependant : « Les épopées religieuses et philosophiques : Divine Comédie, Paradis perdu... » Mais ce ne sont que des exceptions apparentes : car l'amour divin, l'extatique désir qu'elles célèbrent, « ne sont que de l'amour humain transposé... »

Toutefois le passé nous offre des exemples approchants de la « poésie scientifique » : Les Védas de l'Inde, le « De Naturâ rerum ».

Mais la définitive « poésie scientifique, » sans « suppléer à des livres spéciaux sur les sciences diverses », sans « le didactisme » des Delîlle, doit développer une personnelle synthèse de ces diverses sciences.

« Synthèse, donc, et hypothèse : en vue ici d'une philosophie évolutive, d'une morale devant se pouvoir dire scientifique. Car, pour scientifique qu'elle soit, donc sur la seule expérience basée, cette poésie ne tue pas le Rêve ; — elle le remplace par le rêve scientiste, l'Hypothèse ! »

On s'aperçoit, en conclusion de l'article, de la confusion manifeste, qu'avait déjà faite — au point de vue poétique — M. Sully Prudhomme, entre la Pensée et la Connaissance (1), entre la *pensée* qui recrée ou pressent des rapports et la *connaissance* qui est une *preuve*. Il est clair qu'il ne peut pas y avoir « synthèse » dans l'expression nominativement poétique de la seconde, et que l'écrivain retombera par force dans l'analyse et le « didactisme. » Il serait trop facile de le démontrer par les vers mêmes de M. René Ghil, et je veux m'en tenir à ses expressions théoriques qui le démontrent inconsciemment, car il parle de son Hypothèse comme « permettant d'*acquérir* comme *vrai ou probable* un nouveau *fait*...; il invoque « l'intellectuelle Conscience qui en *expliquant* les émotives impressions détruit leur inharmonique spontanéité... »; et il s'étonne que les poètes se contentent « de vibrer aux vibrations du monde sans *s'enquérir du pourquoi et du comment !* »

Mais pour M. Ghil la pensée poétique habituelle n'est que « la déformation des choses et de leurs impressions sur les sens en vue de multiplier les similitudes. C'est l'erreur sensorielle édifiée en système. » Pardon, l'erreur sensorielle con-

(1) Le mot pris ici non pas dans sa signification de *volonté consciente*, mais dans celle *d'expérience acquise*.

siste à *prendre* une chose *pour* une autre, tandis que la pensée poétique *suggère* une chose *par* une autre. M. Ghil n'ignore sans doute pas que la psycho-physiologie explique les phénomènes de la compréhension par une suite de photographies cérébrales qui permet à la mémoire en classant des souvenirs d'établir des différences et des rapports sans cesse renouvelés. De cette faculté d'associer ou de disjoindre, élevée en puissance, jaillit l'image poétique qui souvent constitue ainsi une compréhension supérieure.

Or M. Ghil n'en ignore ; seulement de ce que « l'aptitude à saisir les similitudes, — et non les différences, appartient en propre à l'enfant...; de ce que les primitives tribus... ont leurs poètes qui savent exprimer les rapports extérieurs... et que la poésie de l'heure présente encore ne dénote que perception et expression de similitudes entre les choses, — quant à leurs qualités éprouvés par nos sens » M. Ghil conclut qu'on « n'intellectualise pas » et que « la plupart des poètes et de nos poètes ne sont que des cerveaux harmonieux d'enfants prodiges : d'éternels adolescents ravis par les extériorités de Beauté, tous les sens merveilleusement aptes à saisir le monde extérieur, — mais aussi loin de son essentielle compréhension que paraissent loin du lieu d'intellect, où se pèse le synthétique Jugement, leurs sens trop vite enivrés... »

Le terme de ce développement aboutit à une monstrueuse erreur scientifique : la séparation des sens et de l'intellect. Puis qu'un savant fasse comprendre le dehors par le dedans, ou qu'un artiste fasse saisir le dedans par le dehors, leurs œuvres inassimilables témoigneront (s'il y a vraiment *création*, il va sans dire, — et peut-être y a-t-il, d'apparence, moins de poètes créateurs) d'une égale intellectualité.

M. René Ghil oublie la prédominance de l'idée de Beauté (sacrifiée constamment par lui à la « vérité », à la conscience de l'univers etc...) qu'implique l'œuvre d'art. Le poème — puisqu'il existe d'abord en tant que *forme* — provoque justement, en premier lieu, et sans déchéance, notre intellect sensoriel. Sans déchéance, car, *dans son mécanisme*, la perception abstractive d'un savant ne diffère pas de celle émotive d'un enfant ou d'un sauvage. Et il est évident qu'une sensitivité *originale* est dans le sens de la Beauté une intellectualité supérieure.

Forcément donc, l'instinct est, scientifiquement, à la base de toute poésie sans aucun amoindrissement de la pensée, parce que la *pensée* n'est pas que la *connaissance*. Jamais la poésie n'a été « fondée *sur* le Savoir humain ». Les épopées de l'Inde ne sont des poèmes que parce que les sciences, alors *intuitives*, y sont « celées sous le symbole des Mythes » et le

« De Naturâ rerum » parce qu'en dépit de sa philosophie il est profondément remué de cette émotivité humaine dont M. René Ghil fait si peu de cas. Sait-il que le professeur Charcot illuminait ses démonstrations de citations prises à l'œuvre du « génial réflexe » qui s'appelait Shakespeare ? Et que ne suit-il l'exemple de Goëthe, dont il ne parle point, et qu'il reconnaîtra avoir été favorisé, je pense, d'un esprit scientifique, danssa compréhension équilibrée de la science et de la poésie ?

Pour conclure, on pourrait risquer cette définition générale :

La poésie, à son point le plus parfait, est une pensée SENTIE *à travers une forme.*

C'est cette sensation que n'éprouvent pas les scientistes, les décortiqueurs moralistes, et qui les empêche de découvrir la pensée.

J'ai tenu à m'étendre, — oh bien sommairement, et je m'en excuse, — à essayer d'éclaircir par un côté cette question de la *pensée poétique*, en m'adressant autant aux nombreux analystes, aux philosophes-poètes, détracteurs de l'intellectualité lyrique, qu'à M. René Ghil. Si je lui accorde qu'un simple théorème peut dégager une poésie intense, je crains qu'il ne m'accorde point qu'aucune poésie ne puisse se dégager de cet échafaudage qu'il dénomme « la poésie scientifique » d'une appellation si scientifiquement inexacte.

— Quel plaisir de revenir après ces dissertations, vaines pour les poètes, aux vraies et fécondes études des sources poétiques !

M. Joseph Bédier nous a donné (**Revue des Deux-Mondes** 1er mai) d'après le livre de M. Jeanroy sur « les origines de la poésie lyrique en France au moyen-âge » et d'après des critiques de M. Gaston Pâris, un article : *Les fêtes de Mai et les commencements de la poésie lyrique au Moyen-Age*, extrêmement attachant.

« S'il faut en croire une récente théorie, écrit-il, la poésie lyrique est issue en France, dans le haut moyen-âge, des fêtes de mai. En la période antérieure à la première croisade, tandis que sur nos prairies limousines et poitevines des jeunes filles et des jeunes femmes célébraient selon de vieux rites la « venue du temps clair », la griserie du renouveau a noué leurs mains et rythmé leurs pas pour la première danse ; l'émoi que le printemps met aux cœurs a éveillé sur leurs lèvres la première chanson ; et de ce germe procède toute la floraison lyrique des âges suivants. Ainsi la poésie serait sur notre sol en sa plus lointaine origine une émanation du Printemps et comme son âme sonore.

» Si c'était là une légende, elle séduirait par sa grâce, et certes la Grèce n'a pas su trouver pour dire la naissance des Muses de plus fraîches fictions. Mais ce n'est pas un mystère de poètes, c'est une théorie de philologues : curieuse par son pitto-

resque, mais plus encore par la structure imprévue de groupements de faits multiples, menus, complexes qui ont provoqué l'hypothèse et qui la soutiennent. »

Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans le détail de l'article, dont le charme instructif ravirait les poètes. Ils y apprendraient entre cent autres choses que « le *triolet*, le plus arbitraire, semblait-il, et le plus conventionnel dès entrelacs de rimes, n'est pas un jeu de poète savant, mais un simple et très ancien *rondet de carole*, une combinaison éminemment populaire déterminée par le mouvement de nos plus vieilles danses. » — A toi, Fontainas !

— M. Havelock Ellis a étudié *Les relations entre les poètes et les couleurs* et M. Gabriel Lescure nous en rend compte dans la **Revue des Revues** (1er juin). Voici une liste de poètes avec leurs couleurs préférées :

« — Isaïe, Job, le *Cantique des Cantiques* : vert et rouge. — Homère : noir et jaune. — Catulle : jaune et blanc. — Chaucer : blanc et rouge. — Marlowe : noir et jaune. — Shakespeare : rouge. — Coleridge : bleu et vert. — Shelley : bleu, pourpre et gris. — Wordsworth : vert et gris. — Edgar Poe : jaune, violet et pourpre. — Baudelaire : noir et bleu. — Tennyson : pourpre. — Rossetti : jaune et blanc. — Swinburne : rouge et blanc. — Paul Verlaine : gris. — D'Annunzio : rouge, bleu et violet. »

Il est certain que pour la plupart il y a une corrélation profonde entre la nature de leur génie et le choix de leurs couleurs.

« Si maintenant nous examinons brièvement l'évolution historique des couleurs prises à part, nous constatons que la position esthétique du blanc a été perpétuellement constante. Le noir a varié davantage et il a surtout prédominé chez les écrivains dont l'imagination était grave, sombre et mélancolique. Le jaune, dont la prédominance a toujours été plus rare, a accompagné maintes fois une vision très ensoleillée, très joyeuse de la vie. Le rouge, au contraire, nous présente des variations bien plus accusées. Très employé chez les poètes primitifs, il décroît sensiblement chez ceux des XVIIe et XVIIIe siècles, pour se relever avec ceux du siècle présent. Or, d'après le professeur Barnes, la prédilection pour le rouge dénote un certain degré de maturité esthétique ; la plupart des jeunes enfants préfèrent le bleu. L'amour du rouge va, du reste, avec un amour passionné des choses humaines et naturelles, comme dans Chaucer, Shakespeare, Tennyson et d'Annunzio. Le bleu et le vert, mais particulièrement cette dernière couleur, nous fournissent un curieux renseignement. Les sauvages possèdent rarement dans leur langue un terme pour désigner ces deux couleurs, et les Grecs eux-

mêmes, au IVe siècle de notre ère, n'avaient pas de mot spécial pour le vert. Ils appelaient sombre ou noir ce que nous appelons bleu, si bien que le ciel était pour eux de la même couleur que les cheveux noirs. Quant à ce que nous appelons vert, ils le considéraient comme jaune, de la couleur du miel. Aujourd'hui encore, les naturels de l'Inde nient que le ciel soit bleu. »

— Vraiment M. François Coppée a de la chance. Sa poésie seule pouvait susciter le chef-d'œuvre de critique enthousiaste qu'ont savouré les lecteurs de **La Revue du Monde Catholique** (1er juin), recueil international. Des commentaires nuiraient aux extraits que je veux simplement aligner pour votre plus grande satisfaction :

« A les considérer comme poètes lyriques, Hugo est plus « lyrique », Coppée plus « artiste. »

» ...Hâtons-nous de dire d'abord que Coppée est plus sobrement lyrique que Hugo et qu'il a conservé juste assez de tact et de goût pour être un peu plus classique.

» ...Puis à tout considérer, François Coppée a des idées, et de nombreuses idées dans ses drames. *N'y en a-t-il pas plus dans* Pour la Couronne *que dans* Bérénice ? *Sans les compter, je puis dire qu'il y en a davantage en la pièce de Coppée ;* mais celles de Racine sont mieux étudiées, mieux mises en évidence, et surtout mieux liées entre elles.

» ...Pourquoi ne pas aimer ce poète lyrique au style si facile et si doux en ce dramaturge si dur ? car Coppée au théâtre a son style, ne vous déplaise.

» Oh ! Coppée styliste n'est pas un Hugo, ni un Théodore de Banville, ni un Théophile Gautier... Cela, à l'audition, deviendrait, sur la scène, fort désagréable et demanderait, pour être suivi, un labeur incessant. Et je plaindrais les critiques les plus exercés connaissant et écrivant le mieux leur langue, *ainsi M. Sarcey, — on prétend qu'il écrit mieux qu'Anatole France,* — pour la fatigue intellectuelle procurée par les détails d'une mosaïque interminable. Et puis à l'Odéon, un théâtre subventionné, les acteurs ne comprendraient jamais leur rôle. *Donc, ce style pour Coppée, ne peut pas même être désirable.*

» ...On est satisfait avec M. Coppée d'avoir un motif de larmes, un prétex e aux rires. »

L'étude se termine sur ce portrait symbolique :

« Vous connaissez l'illustration de Myrbach, recouvrant les livraisons du théâtre de Coppée : à droite, des fleurs mi-orchidées, mi-chrysanthèmes, cueillies dans les jardins des Muses, sans doute ; en haut, le ciel traversé d'oiseaux et de nuages ; en bas, un pont sous lequel coule le fleuve : voilà la poésie. Seulement en cette poésie un peu de réel : le prix de la li-

vraison : 25 centimes. Et au milieu de ce réel enguirlandé de poésie, un dramaturge-lyrique-styliste, M. Coppée. Et, par là, il me semble admirablement dépeint l'homme de théâtre, planté ainsi, ainsi entouré au seuil de son œuvre. »

— Des *Considérations sur l'affaire Oscar Wilde*, par Lord Alfred Douglas, parues dans la **Revue Blanche** (1er Juin) et qui ont causé quelque scandale, je n'ai absolument rien à dire. Privées de la Beauté passionnelle que la poésie ou le roman peut tirer de n'importe quelle humanité, fût-elle uraniste, elles ne forment qu'un froid, grossier et maladroit exposé apologétique, mais elles présenteront, au point de vue médical et social, un certain intérêt ; elles ne sont donc pas du ressort de la littérature, et le *Mercure de France* est un « recueil de littérature et d'art. »

Un mot cependant. Tous les esprits libres s'accordèrent à honnir la sauvagerie de la justice anglaise dans la condamnation du malheureux Wilde; sans être médecin ni philosophe, on fait des vœux pour sa libération. Mais il est clair que si une aggravation de peine était possible, Oscar Wilde la devrait à cet article de la *Revue Blanche*, à la maladresse criminelle de Lord Alfred Douglas, son ami.

— On sait qu'en Belgique la lutte littéraire revêt, de par la mauvaise foi atrabilaire de poètes vraiment misérables, un caractère personnel des plus douloureux. M. Maurice des Ombiaux en tête du **Coq Rouge** (mai) répond à M. Van den Bosch qui s'était occupé d'une de ces querelles un peu de travers.

« Nous avons conspué les maîtres d'école, aussi bien ceux de l'Art pour l'Art que de l'Art social. Nous pouvons donc prétendre que ce n'est pas en nous lisant que M. Van den Bosch s'est fait une opinion sur notre compte, mais bien en nous regardant à travers le tissus de perfidies, de mauvaise foi et de malpropretés que nos adversaires ont jeté sur nous pour travestir l'attitude que nous avons prise en fondant le *Coq Rouge* et que nous n'avons cessé de garder depuis lors.

» Notre intention manifestée catégoriquement dès la première page du *Coq* était de rester en dehors de toute dispute, de toute querelle... Mais le caractère extra-littéraire des attaque auxquelles on s'est livré envers nous, les insinuations que l'on faisait pénétrer dans les cabinets directoriaux des journaux quotidiens et les couloirs de ministères pour nous susciter des désagréments dans notre vie privée, nous ont forcé à remettre les choses au point. Cela fait, nous nous sommes remis à travailler. »

— **Le Centaure ! Le Centaure ! ! Le Centaure ! ! !** a paru ! ! ! ! (Çà, c'est pour ceux qui ont l'amour exclusif de l'alexandrin...)

Revue de luxe, faite pour affirmer tous les trimestre qu'une revue n'est pas nécessairement un brouillon. Aussi ne fait-elle pas de service, et ce n'est que par des ruses d'Apache que je suis parvenu à m'en procurer un exemplaire, tous les numéros ayant été enlevés le premier jour, sur la réclame libidineuse de Willy dans la seule grande feuille littéraire de la capitale.

Le Centaure aura le plus grand succès sans qu'on sache auxquels l'attribuer des collaborateurs artistiques ou des littéraires : ils se devront une reconnaissance mutuelle.

Anquetin, Jacques E. Blanche, Conder, Léandre, Rops, etc., contribuent cette fois à l'illustration.

Sommaire littéraire :

Un sonnet, *Le Centaure*, de Henri de Régnier : — frontispice rigide.

Une légende mythologique de Pierre Louys — très modernisée, de ligne tanagrienne très pure.

Des poèmes, *Automnales*, d'André Lebey — de formes et d'idées un peu trop « mussétiques » peut-être. (M. André Lebey qui, n'étant pas particulièrement *naturiste*, a de l'esprit, me pardonnera-t-il de trouver cette strophe un simple schéma poétique, et un peu ancien :

La nature alentour sans joie et sans douleur
T'enseigne simplement à diriger ta vie :
Le regret est trop triste et trop vaine l'envie,
L'amour pour un sourire a coûté plus d'un pleur !

Une des prochaines *Nourritures terrestres* d'André Gide, — sans doute : *La Ronde de la Grenade*

Un conte, *L'Ascension des Pandavas*, d'A.-Ferdinand Herold, — tapisserie hindoue.

Deux poèmes, dont le premier, *Eté*, à mon sens est une pure merveille ; par exemple, l'originale création, l'expressive et rythmique image de ce quatrain :

Et toi, maison brûlante, espace, cher espace
Tranquille, où l'arbre fume et perd quelques oiseaux,
Où creve infiniment la rumeur de la masse
De la mer, de la marche et des troupes des eaux...

Ces vers sont signés de la majuscule énigmatique V... (Pourquoi le jeune poète, dont je respecte l'anonymat, et qui, à de trop rares éclairs entrevus, apparaît comme un des esprits les plus personnels, *substantiels*, de la neuve littérature, s'obstine-t-il à tant de silence ? Certes il a raison de craindre la courante verbosité, et il faut encore le louer de savoir que le silence seul mûrit ; mais il y a un moment où il faut dire : tant pis ! et l'on n'a rien à craindre quand on a donné tous les gages de l'attente).

Des motifs de voyage de Régnier — d'un « goncourtisme » agrandi.

Une libertine, joliment, et fouillante *Lettre longue à la Bien-Aimée*, de Jean de Tinan (agitée inquiète et, aigre un peu — trop empapillotée d'ironie voulue et extérieure qui laisse une impression de *pages de genre*).

Enfin une chronique d'Henri Albert — qui est bien ingrat envers les littératures du Nord.

J'espère que voilà un compte-rendu de luxe en rapport avec la magnificence de la publication.

ROBERT DE SOUZA.

LETTRES ANGLAISES

W. B. Yeats: *Poems*, gr. in-8, T. Fisher Unwin. — *The New Review*, mai.

Invectiver, sous prétexte de littérature, est en tous les cas une assez basse besogne — et quand, sous excuse de patriotisme, un quelconque écrivain revêt d'oripeaux plus ou moins guenilles son amour du pays et formule en plates bravades ses menaces discordantes et ses espoirs de vengeance et de revanche, il est certes bien méprisable — encore que le grotesque dont il s'affuble lui évite souvent de plus sensibles justices.

D'ailleurs, quelque belle et sympathique que soit une cause, il se trouve toujours de ridicules champions pour lui jouer le bon tour de la défendre. L'Irlande, cette « distressful country », a toujours rencontré en France les plus vives sympathies et les Irlandais n'abandonnent pas encore l'espoir — leurre, peut-être — d'une délivrance française. Quoi qu'il en soit, et point n'est ici la place de discuter ce sujet, il se produit depuis plusieurs années en Irlande un mouvement de relèvement en général et en particulier une renaissance de la littérature — de la littérature dans le sens le plus large: la sévère discipline nécessaire à l'éducation littéraire, sans préjudice pourtant de cet esprit délicat et rêveur que les races celtiques n'ont jamais entièrement perdu. Parmi ceux qui ont excité ce mouvement, un des premiers et des plus intéressants est W. B. Yeats, dont l'éditeur Fisher Unwin a réuni en un très beau volume les diverses plaquettes poétiques antérieurement publiées.

Ce n'est certes pas à M. W. B. Yeats que s'adressera le reproche de donquichottisme, que l'on fait aux ordinaires porteurs de revendications nationales. Irlandais d'Irlande, dans les sujets et le sentiment de ses vers, il ne manque jamais de cette large sympathie pour le reste du monde sans laquelle la plus belle poésie nationale reste étroite et mesquine; il ne

perd jamais un charme et une délicatesse purement celtiques, une grâce native, dans sa perpétuelle vision des choses et des êtres sous une lumière enchantée, à la fois mystique et poétique. Car il s'inspire surtout aux légendes des fées, des lutins des vieux temps gaëliques, auxquelles souvent la crédulité populaire a mêlé les moins antiques histoires des saints et des martyrs. Qu'il prenne un mythe celtique, quelque vaste légende épique, quelque mélancolique et lyrique conte populaire, il sait de la prolixité confuse de l'un, du vague et fuyant charme de l'autre faire une œuvre impeccable de forme, qui conserve cependant la fraîcheur et la naïveté du style, la richesse et le charme de l'imagination, toutes qualités éparses en les traditions populaires. Mais il n'est pas seulement un subtil et habile « arrangeur » choisissant avec un heureux goût les motifs de ses décorations, son art est très personnel, ses poèmes abondent en pensées, dominées par une logique habile et délicate, jamais assez violente pour abîmer cette beauté qui vient de l'imagination. Ce ne sont pas ou les sujets seuls de ces poèmes, ou l'harmonie des vers seule, ou seulement l'habilité personnelle de l'auteur — mais tout cela ensemble qui fait l'œuvre de W. B. Yeats si complètement belle, qui fait que certains rythmes saisissent l'esprit et le hantent avec une telle persistance. La plupart de ses poèmes ont cette heureuse et naturelle beauté qu'on rencontre dans les belles choses de la nature. Mais une beauté sous le contrôle de l'art.

Malgré la puissante unité du volume, aucune monotonie n'est sentie. Certes même, une splendide variété — une richesse jamais trop apparente : récits des vieux cycles irlandais — ballades sur des incidents plus modernes — poèmes d'amour mystique et poèmes d'imagination. Et vraiment, en chacun d'eux, un charme preneur, qui vous force, une richesse de mots, un accord de l'harmonie avec l'idée et l'image — une simplicité mystique — une délicatesse à saisir les rapports spirituels des choses ; et combien captivant ce symbolisme de la Rose — favori des poètes irlandais dans les poèmes d'amour et les poèmes religieux. Citer serait tentant ; mais à traduire de si belles œuvres, on les déforme et ce devient un sacrilège. Que faire alors sinon conseiller à ceux que séduit la beauté de lire le très beau livre de W. B. Yeats.

W. E. Henley a composé le numéro de mai de la **New Review** avec la plus grande variété — sinon avec le plus d'intérêt.

D'abord le cinquième et dernier fragment — enfin ! — de *Made in Germany*. Puis des dissertations sur le Cinématographe, les privilèges des malades des Hôpitaux, la politique actuelle, le marasme de l'agriculture, la succession de M. Cham-

berlain. Rien de littéraire si n'étaient : une étude sèche et sans rien de nouveau sur Ben Jonson par T. E. Brown ? et deux nouvelles assez ternes par George Fleming et Edwin Pugh.

HENRY-D. DAVRAY.

LES THÉATRES

THÉATRE INTERNATIONAL : *Le Grand Galeoto*, drame en trois actes et un prologue d'Etchegaray, traduction de Mme de Rute ; *Un Divorce*, drame en un acte d'Antonio Ennès, traduction de Mme de Rute. — THÉATRE DE L'ŒUVRE : *La Brebis*, comédie en deux actes de M. Edmond Sée ; *Le Tandem*, comédie en deux actes de MM. Léo Trézenik et Pierre Soulaine.

La donnée du **Grand Galeoto** est belle et le drame eût pu être puissant. La situation est tragique de l'homme et de la femme qui, peu à peu et malgré leur volonté, en arrivent à commettre une action qu'ils jugent criminelle et dont l'opinion publique les accuse depuis longtemps. Mais les moyens dramatiques qu'a employés Etchegaray sont à la fois trop naïfs et trop violents. Nous voyons trop peu comment agit cette opinion publique, dont les effets sont si terribles, et les incidents d'une émotion facile et banale tiennent une place excessive dans la pièce. Il y a pourtant, au dernier acte, une scène dont la conception est ingénieuse et l'exécution assez belle.

Le **Grand Galeoto** n'a pas été très bien joué ; et il ne faut guère en vouloir aux acteurs, car tous les rôles sont assez ingrats.

§

Le besoin de traduire **Un Divorce** ne se faisait pas absolument sentir. Mme de Rute nous dit qu'Antonio Ennès écrit de très belles, mais aussi de très mauvaises œuvres. Pourquoi Mme de Rute a-t-elle choisi, pour la traduire, une des mauvaises ?

§

La Brebis est certainement une des plus jolies pièces qu'il nous ait été donné de voir ces temps-ci. Le personnage principal, celui de Lucienne, est composé avec la plus grande finesse et la plus adroite ingéniosité ; un personnage épisodique, celui de Georgette, est esquissé avec une gracieuse ironie, et les caractères des hommes sont bien spirituellement imaginés. L'intrigue, simple, est fort bien conduite, les mots plaisants sont nombreux, et, en somme, *La Brebis* vous laisse le souvenir d'une comédie agréable et charmante. Nous serions bien surpris que, d'ici à peu de temps, M. Edmond Sée n'eût pas, au théâtre, les plus heureux succès.

La Brebis a été jouée d'une manière parfaite. Mlle Dallet a

été excellente dans le rôle de Lucienne: elle a su lui donner l'inconscience un peu vaniteuse qui convenait. Mlle Suzanne Auclaire a été exquisement naïve dans le rôle de Georgette, et MM. Burguet, Gauthier, Lugné-Poe et Burguet jeune ont été excellents dans les rôles d'hommes.

§

Le Tandem n'est qu'un vaudeville, assez banal de donnée, et sans gaieté ni fantaisie dans la conduite ni dans les mots. Les personnages sont d'un comique lourd, et le dénouement, quoi qu'en aient pensé, sans doute, les auteurs, n'est guère original. Çà et là, pourtant, il y a des traits d'une observation assez juste, et qui témoignent que les auteurs peuvent faire des pièces meilleures que *le Tandem*.

Le Tandem a été très finement joué par M. Saint-Germain, qu'ont bien secondé MM. Pons-Arlès et Robert, Lagrange et Mlles Ellen Andrée et Henriette de Mongey.

A.-Ferdinand Herold.

CONFÉRENCES

La Bodinière : *Marat et les Femmes*, par M. Léopold Lacour.

Quand donc se rendra-t-on compte que M. Léopold Lacour est vraiment l'un des premiers orateurs de notre époque, le seul conférencier du moins parlant d'inspiration, d'abondance, exprimant dans un langage imagé, vibrant, prenant au possible, tout ce que l'inspiration lui suggère. M. Clemenceau, un bon juge en la matière, l'a depuis longtemps distingué. Il le suit, l'encourage, cherche à l'établir à cette haute place de persuadeur d'hommes, qui seule semble lui convenir, lui être destinée. Dans cette lutte vraiment émouvante et grandiose de l'homme avec le mot, où les victorieux sont les tribuns qui s'imposent, Léopold Lacour a toujours été victorieux, s'est toujours imposé. Fut-il assez de fois applaudi et acclamé à cette Bodinière où il fait salle comble chaque fois qu'il parle, et où son public de dévotes, car il a ses dévotes, est tout prêt à le porter en triomphe lorsqu'il le permettra. Qu'on se rappelle ce fantastique et extraordinaire Congrès de Femmes et de Hurlements, où au milieu d'un auditoire en délire, Lacour arriva seul à se faire entendre, à enlever cette foule qui sifflait et conspuait sans vouloir les écouter toutes celles et ceux qui l'avaient précédé, à faire voter d'acclamation la motion qu'il proposa, l'unique motion votée durant ces séances de folie !

Voici aujourd'hui qu'une direction audacieuse et nouvelle arrive à l'Odéon. Est-ce que MM. Antoine et Ginisty ne pourraient s'assurer le concours de cet orateur remarquable, pour

les conférences qui y seront données ? Ne serait-il intéressant et beau, de voir un philosophe pénétré de toutes les idées jeunes, généreuses, nouvelles, venir commenter à son tour les chefs-d'œuvre de jadis, qu'un lot de plumitifs sans compétence et sans souffle nous gâta ?

Dans sa dernière conférence à la Bodinière, Léopold Lacour a continué à soutenir les revendications féministes, dont il s'est fait une sorte de spécialité, et nous a parlé de Marat et des Femmes.

Au fond, toutes ces revendications dont un public frivole paraît s'amuser tant, pourraient se formuler en ces seuls mots : *les Femmes de notre époque revendiquent une conscience qui manqua à celles des époques précédentes.* Pour mon compte, je crois avec l'orateur, tout en me séparant de lui sur des questions de détail, que ce désir ainsi formulé est parfaitement légitime, et qu'il serait bon et utile qu'on le réalisât. Malheureusement, la chevalerie dite française s'efforce de traiter celles qui le ressentent en poupées, en êtres de plus en plus irresponsables, et qui, parce qu'on leur crée chaque jour moins de devoirs, ont chaque jour de moins en moins de droits.

Lacour a donc parlé du Féminisme de Marat, tel que celui-ci le développa en un fameux livre : *Plan de législation criminelle* (1790). Ce livre expose des idées tout à fait parallèles à celles de Dumas fils dans le *Fils naturel*, *Denise*, les *Idées de Mme Aubray*, et ses revendications ne portent que sur les rapports de l'homme et de la femme dans l'amour et le mariage (divorce, recherche de la paternité, pitié pour les filles-mères, égalité du châtiment pour les adultères des deux sexes, etc...)

Pas un mot des droits civils et politiques si violemment réclamés de nos jours ! Marat ne semble intéressant que parce que ses vœux d'il y a un siècle, d'ailleurs ceux de Diderot et de bien d'autres, sont en voie de réalisation aujourd'hui.

Ce Marat était un homme-femme d'un détraquement nerveux et d'un illogisme bien admirables. Tout le côté cruel, sanguinaire de cet Ami du peuple se trouvait fait d'une sorte de délire de pitié et de justice, et c'est sans doute pour venger les Jacques du XIII^e^ siècle qu'il raffinait de tortures vis à vis des aristocrates, arrière-petits-fils de leurs bourreaux. Singuliers fruits des lectures historiques ressenties à l'excès !... Singulière façon de supprimer l'hérédité !... Etrange morale !

Tous ces rétablisseurs de justice, femmes ou hommes, Marats ou Olympes de Gouges, prodigieux de noblesse, de grandeur, de vitalité, et aussi d'injustice et de stupidité, seront bien curieux à suivre dans le livre que prépare en ce moment Lacour ! : *La femme dans la Révolution française.*

Une véritable génération de sentimentaux, qui pour pousser la logique jusqu'au bout s'évertuaient à adorer la déesse Raison.

MAURICE BEAUBOURG.

ART

Frank Howland, galerie Moline. — Les Maîtres de l'Affiche. — Les Maîtres de l'eau-forte. — Edvard Munch, galerie de l'Art Nouveau. — Exposition du Livre, galerie de l'Art Nouveau. — Gustave Maincent, à la Bodinière. — Besnard à la Sorbonne.

D'un peintre anglais réputé à l'étranger et mort ici inconnu, Frank Howland, M. Moline, qui alterne intelligemment les expositions rétrospectives et les œuvres nouvelles, montra une série de tableaux décoratifs. La parenté s'en affirme avec Turner, Ziem et Monticelli : Howland se plaisait aux esquisses somptueuses où la couleur joue le rôle essentiel. Femmes nues, galères, promontoires et palais diaprés de soleil couchant, mers irréelles, visages incertains dans des feuillées d'émeraude, c'est là que s'attarde le caprice de l'artiste. D'exquis morceaux de nu, caressés d'une lumière amoureuse et blonde, montrent qu'il eût pu aisément outrepasser l'ébauche. Le coloris de Franck Howland est riche, séduisant à l'œil, ses panneaux sont des objets d'art ornemental où la matière est précieuse comme une joaillerie. Ces fantaisies féeriques, pour vagues et inachevées qu'elles soient, laissent au moins la songerie s'égarer avec douceur dans leurs tonalités de rêve, où jamais le sujet ne se précise assez pour contraindre la sensation à s'élever au raisonnement. Art mince, régal de palette, mais régal charmant tout de même. Tantôt M. Moline nous faisait plaisir en nous montrant ces ravissantes aquarelles d'Hervier, si sûres, si sobres et si touchantes, tantôt il nous enthousiasmait en exposant les *Caprices* de Goya : il faut lui savoir gré encore d'avoir réuni pour quelques jours ce qu'on peut voir à Paris de l'œuvre d'Howland. Et je signale, avant de le quitter, un joli éventail sur soie, de Willette, et un pot en gres de Rupert Carabin qui, par ses soins, inaugurent agréablement une série d'objets d'art à prix très modéré.

— Je suis bien en retard pour mentionner la collection que M. Chaix appelle les *Maitres de l'Affiche*, et dont j'ai commenté ici le premier fascicule. C'est une publication soignée et très heureusement conduite. D'exquises pages de Jules Chéret y retracent régulièrement les étapes d'un grand et beau talent décoratif, et tout pâlit auprès. Pourtant Mucha Beggarstaff, Dudley Hardy, Boutet de Monvel y signent des pages où rien ne laisse à désirer, le dernier surtout. Le tirage en couleurs, le format, la présentation d'ensemble des *Maîtres de l'Affiche* contribuent excellemment à mettre à sa vraie

place d'honneur un art qui restera l'une des plus intéressantes manifestations du modernisme, et qui mérite de survivre, par ses fragiles feuillets, à bien des tableaux prétentieux.

— Je ne ferai que noter en passant l'exposition d'ensemble des aquafortistes et graveurs qu'on ouvrit le mois dernier. Il faudrait trop citer, et encore a-t-on oublié des hommes de premier ordre : M. Félicien Rops, par exemple, n'est même pas représenté. L'occasion fut au moins de retrouver certains Méryon, et des Bresdin qu'on ne voit pas assez, et les interprétations de Léveillé d'après Rodin, qui sont belles, et l'admirable série d'eaux-fortes de Besnard. Je n'ai pas vu que M. Karl Kopping figurât parmi les exposants : c'est pourtant depuis Gaillard, un des virtuoses les plus surprenants de cet art si spécialement riche.

— Après Constantin Meunier, après Eugène Carrière, M. Bing offrit l'hospitalité à M. Edvard Munch, exposant de la sécession de Munich : le choix fut infiniment moins heureux. En dépit des enthousiasmes un peu agaçants de M. Strindberg, M. Munch paraît dénué d'intérêt. Des tableaux d'un dessin nul et d'une couleur barbare, d'une matière rebutante de lourdeur et de discordance, s'ornent de titres symboliques pour l'effarement du passant ; mais nous avons déjà vu ces caprices-là, et M. Munch étonnerait s'il ne venait pas après vingt autres. Quelques portraits d'où le symbolisme s'est modestement retiré sont simplement mal dessinés, mal présentés et vilains de ton, comme il advient immanquablement à ce genre de peintres. L'absence du titre tapageur ou compliqué laisse voir ce qu'on appelle en bon français le manque de talent. D'enfantines eaux-fortes avoisinent ces bariolages pauvres : et malgré les illusions de M. Strindberg, qui déjà écrivit sur Gauguin de si extraordinaires aphorismes, et paraît s'entendre beaucoup moins à la peinture qu'au théâtre, il n'y a pas là de quoi dépasser l'indifférence, la bonne et honnête indifférence qu'on atteint toujours quand on touche à l'art avec les idées d'un Peau-Rouge. M. Bing a été mieux inspiré en remplaçant les tableaux de M. Munch par l'exposition du Livre, qu'il préparait depuis longtemps.

De cette exposition la place me manque pour énumérer les attraits divers, et aussi la façon de m'y prendre, car, hormis tout mentionner, quel moyen pour le critique de donner une idée d'une semblable réunion de documents ? Je retiens au moins la très heureuse logique de l'arrangement. Le livre, imprimé ou manuscrit, illustré selon l'ordre des procédés en usage, les éléments du livre, manuscrits, papier, caractères, ses ornements, son vêtement, son installation, voilà un dispositif normal et intelligent comme tout ce que fait M. Bing. L'homme qui a mené à bien les trois années du *Japon artis-*

tique, c'est-à-dire d'une des plus réussies publications qu'on ait faites en France, a donné la preuve une fois pour toutes, de sa compétence en ces questions. Une collection de manuscrits rares n'esr pas le moindre sujet de curiosité de cette tentative nouvelle; elle avoisine d'admirables reliures anglaises, des couvertures originales de Carrière et de Renoir, des exemplaires de Daudet, de Baudelaire, de Dumas fils où Besnard et Rodin ont signé des aquarelles et des dessins à la plume, de jolies enveloppes en velours vaporisé de Mme Saverny, des cartonnages de Henry van de Velde, et une amusante pièce de Wiener pour les *Chauves-Souris*, de M. de Montesquiou, qui décidément n'a aucun intérêt mais sait, avec son argent, se rehausser du talent des autres. Et je passe à regret sur vingt choses dont il faudrait parler.

— En mentionnant ici les paysages modérés de M. Gustave Maincent, et des Renoir chez Durand-Ruel qui n'apportent rien de nouveau, j'arrive à prononcer le nom de M. Albert Besnard une fois de plus dans cette chronique, car il touche à tout, met sur tout la marque de son grand et incisif talent. En sortant de l'exposition du Livre, nous dûmes aller à l'amphitéâtre de chimie de la Sorbonne, où l'accès, ce jour même, était offert pour voir la vaste décoration que M. Besnard ne voulut pas montrer au Salon. Combien il vaut mieux en effet voir à sa place — lumière vive, stalles de chêne et verreries amusantes — ce triptyque *la Vie renaissant de la Mort*, qui restera une page capitale de la peinture murale au XIX^e^ siècle ! D'une femme morte dévorée de soleil et de fleurs, naît la fécondation qui s'épand parmi les feuillées chaleureuses ; un enfant survivant mord le sein de ce cadavre, symbole de la persistance des races ; et tandis qu'à sa droite, vers un fleuve voilé de frondaisons luxuriantes, descendent en conquérants de la nature le jeune homme et la jeune femme, ce fleuve tournant derrière la composition apparaît à gauche comme un souterrain et flamboyant Achéron roulant des cadavres et des formes chaotiques de la matière usée, les roulant en leur pourriture jusqu'au centre du triptyque où de nouveau ces débris s'amoncellent sous la lumière du soleil central, qui les tiédira et les changera en fleurs de joie et de recommencement... Ainsi le feu solaire agit symboliquement sur l'eau, la terre, les choses de la matérialité, et la métamorphose des germes, principe même de la chimie organique, s'énonce dans la plus surprenante forme picturale par la volonté de l'artiste.

La coloration chaude, violente, acide comme la chimie elle-même, brûle des plus étranges harmonies, qu'ordonne un dessin puissant et simple. Le sens décoratif de M. Besnard est si grand, qu'il a tenu compte de la table centrale où

s'amoncellent, durant les cours, les flacons aux tons vifs et les cornues; la couleur, vers le bas de la composition qui se relie à cette table et qui s'en fait un cadre, s'associe aux instruments dont on eût pu craindre la juxtaposition malencontreuse. Tout l'ensemble étonne par la grandeur visionnaire, ravit l'examen par la science hardie des accords et des contrastes. M. Besnard est un peintre auprès duquel personne à l'heure actuelle n'atteindrait en cette conception de la modernité intelligente transposée en l'art plastique; il est même le seul qui y ait touché avec cette maîtrise saine et passionnée : et on peut bien dénigrer, et les impressionnistes peuvent bien venir prendre là des leçons de cette composition qu'ils ignorent et qui est le vrai but de la peinture. Voici un peintre de morceaux qui sait faire avec ses morceaux des ensembles étonnants : la gloire de M. Besnard peut être bien tranquille. Avec le recul des années, elle a tout ce qu'il faut pour apparaître de plus en plus homogène, celle d'un intellectuel au milieu d'ouvriers, aussi armé qu'eux, et ayant en plus ce qu'ils n'ont pas : une raison d'être, un ordre de pensée et de travail.

CAMILLE MAUCLAIR.

ÉCHOS

Sépulture Jules Laforgue. — Inauguration de la statue de Théodore de Banville. — Monument Leconte de Lisle. — Monument Paul Verlaine. — Banquet Eugenio de Castro. — Transformation du Théâtre Libre. — Vient de paraître : au *Mercure de France*, à l'*Ymagier*. — Rondeau à M. Félix Faure.

Sépulture Jules Laforgue. — La sépulture de Jules Laforgue, au cimetière de Bagneux, est complètement terminée; elle est située dans la huitième division, quatorzième ligne, dixième fosse.

§

Inauguration de la statue de Théodore de Banville. — Le 31 mai, à dix heures du matin, a été inaugurée à Moulins la statue de Théodore de Banville, œuvre du statuaire Jean Coulon. M. André Lebon, ministre des colonies, présidait la cérémonie, au milieu d'une foule considérable. Parmi les assistants se trouvaient M. le colonel Laussedat, directeur des Arts et Métiers, qui fut un des plus intimes amis du poete et à l'initiative et aux soins duquel est dû le monument, MM. Armand Silvestre, Catulle Mendès, Georges Rochegrosse, beau-fils de Théodore de Banville, Jules Perrin, Claude Couturier, Jacques Madeleine, Camille Mauclair, etc.

M. Armand Silvestre, délégué par le ministre des Beaux-Arts, a prononcé un discours à la fois officiel et amical; M. Claude Couturier a parlé au nom de M. Coppée, empêché, et des

poètes récents que recevait Banville; on trouvera dans ce numéro l'hommage que M. Camille Mauclair est venu apporter à son tour. Enfin M. Jules Perrin a remercié la ville de Moulins au nom de la famille et des admirateurs du grand lyrique. Rehaussée par l'éclat d'une admirable matinée ensoleillée, parmi les feuillages d'un joli parc, la cérémonie a été aussi brillante et aussi discrètement ordonnée qu'on pouvait l'attendre de ce genre de fêtes.

§

Monument Leconte de Lisle. — Les amis et les admirateurs de Leconte de Lisle ont entrepris d'élever au poète des *Poèmes Antiques*, des *Poèmes Barbares*, des *Poèmes Tragiques* et des *Erinnyes*, un monument qui ne soit pas indigne de son œuvre et de sa gloire. L'Etat y doit largement contribuer; le Sénat a bien voulu concéder dans le jardin du Luxembourg un emplacement admirable. MM. Denis Puech, statuaire, et Scellier de Gisors, architecte, se sont chargés d'ériger et de tailler le granit et le marbre. Les modèles sont achevés. Et l'été de 1897 verra, au bord de l'allée fleurie que se plaisait à suivre chaque jour le poète, se dresser, au haut du piédestal et de la stèle votive, son buste couronné de lauriers par une Muse de marbre dont les grandes ailes d'or s'ouvriront sur la verdure et sur le ciel.

La première liste de souscription s'élève à plus de 12.000 fr.

Les souscriptions sont reçues :

Au *Mercure de France ;*

Chez M. Alphonse Lemerre, 23-31, passage Choiseul ;

Et chez M. Guillaume Beer, trésorier, 34, rue des Mathurins.

§

Monument Paul Verlaine. – Voici de nouveaux renseignements sur la formation du Comité pour l'érection à Paris, par souscription, d'un monument à Paul Verlaine.

Président : Stéphane Mallarmé ; vice-Président : Auguste Rodin. — Membres du Comité : Edmond Lepelletier, Catulle Mendès, Georges Rodenbach, Raoul Ponchon, comte Robert de Montesquiou-Fezensac, Maurice Barrès, Ernest Delahaye, Alexandre Natanson, directeur de la *Revue Blanche*, Léon Deschamps, directeur de la *Plume*, Alfred Vallette. — Trésorier : Fernand Clerget, éditeur. — Secrétaire : F.-A. Cazals.

Dans sa première réunion, qui a eu lieu le 23 juin, le Comité a confié l'exécution du monument au sculpteur A. de Niederhausern.

Les souscriptions sont reçues au *Mercure de France.*

§

Banquet Eugenio de Castro. — Dans le but de le remercier des services qu'il a rendus à notre langue et à notre

littérature en Portugal et au Brésil, les amis et admirateurs du poète Eugenio de Castro ont fêté en un banquet, le 15 juin, son passage à Paris. M. Catulle Mendès y représentait nos aînés littéraires, et M. Raffaëlli nos artistes. M. L.-P. de Brinn'Gaubast, en qualité d'organisateur de cette fête et comme représentant de la revue de Coïmbre *Arte*, M. X. de Carvalho, correspondant, en France, des deux plus importants journaux de Lisbonne et de Rio de Janeiro, MM. Henri Mazel, Marc Legrand et Edouard Ducoté, ont prononcé divers discours et lu des traductions de poèmes d'Eugenio de Castro, qui a su, pour les remercier, trouver des expressions charmantes et chaleureuses.

§

M. Larochelle, dans une lettre adressée à ses membres honoraires, leur annonce qu'il affecte spécialement une salle à l'installation définitive du Théâtre Libre.

Cette importante décision opère une transformation complète dans la marche ascendante et décisive de cette tentative artistique, en élargissant son centre d'action et en soumettant les œuvres à la triple appréciation de la critique, des membres honoraires et du public.

§

Vient de Paraître au *Mercure de France* :

Dans la collection petit in-18, à 2 fr. :

Les Xipéhuz (volume contenant *Le Cataclysme*), par J.-H. Rosny ; — Le Magasin d'Auréoles, par Hugues Rebell.

Dans la série des ouvrages de formats et de prix divers :

Ubu Roi, par Alfred Jarry, *Drame en cinq actes, en prose, restitué en son intégrité tel qu'il a été représenté par les marionnettes du Théâtre des Phynances en 1888.*

§

Vient de paraître à l'*Ymagier : Suite de 6 eaux-fortes*, par Valère Bernard : 35 fr. ; sur japon : 50 fr. ; avec tous les états : 200 fr.; avec tous les états et une suite *unique* tirée à la poupée : 500 fr.

M. Remy de Gourmont nous informe de son changement d'adresse. A partir du 1er Juillet : 9, rue de Varenne.

§

Souhaits de bienvenue à M. Félix Faure, président de la République, à l'occasion de sa visite à Tours, les 24, 25 et 26 mai 1896, présentés au nom des dames de la Halle, par Mme Rousseau, dame doyenne.

RONDEAU

Monsieur le Président,
Salut au joli mois de mai,
Celui que j'ai le plus aimé,

Car c'est le joli mois des roses,
Dont le parfum, fraîches écloses,
Depuis un siècle m'a charmé !

Aujourd'hui mon cœur enflammé,
O monsieur Faure bien-aimé !
Vous dit entre mille autres choses
Salut !

Car ces fleurs de la Liberté,
Que vous offre l'égalité,
Dans l'union des nobles causes
Symbolisent vos lèvres roses,
Chantant à la Fraternité :
Salut !

FINANCES

Il s'est produit un léger tassement des cours, après la fermeté des premiers jours de la semaine, et on réactionne sur les cours les plus élevés, ce sont toujours nos Rentes qui sont le plus impressionables depuis l'impôt ; aussi laissons-nous le 3 o/o à 101 fr. ex-coupon ; l'Italien est en grande avance, à 90 fr., sur le bruit du retrait des troupes d'Afrique et de la reprise des négociations avec la France pour l'élaboration d'un traité de commerce ; l'Extérieure d'Espagne, qui avait perdu le cours de 65 fr. sur la nouvelle de prétendues victoires des insurgés, remonte à 65 1/4 sur le démenti qui en a été donné ; les fonds Russes et Egyptiens se maintiennent fermes, mais ne donnent lieu qu'à de minimes transactions ; nous constatons une certaine lourdeur des fonds Ottomans, les difficultés à la Canée n'étant pas définitivement aplanies.

Les Chemins français maintiennent leur fermeté, et les Etablissements de crédit n'ont pas de variations importantes.

Légère réaction sur les Mines d'Or, par suite de réalisations de bénéfices qui s'expliquent fort bien après un mouvement de hausse aussi prononcé ; les taux des reports à Londres ont du reste donné à réfléchir aux acheteurs, qui ont sagement allégé leur position ; la hausse n'en est pas moins très probable, le développement de l'industrie minière n'ayant rien à voir dans les mouvements de la spéculation.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris.—Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE. Lucien Marpon 17, rue Friant

Dessin inédit
d'A. Lepère

pour la

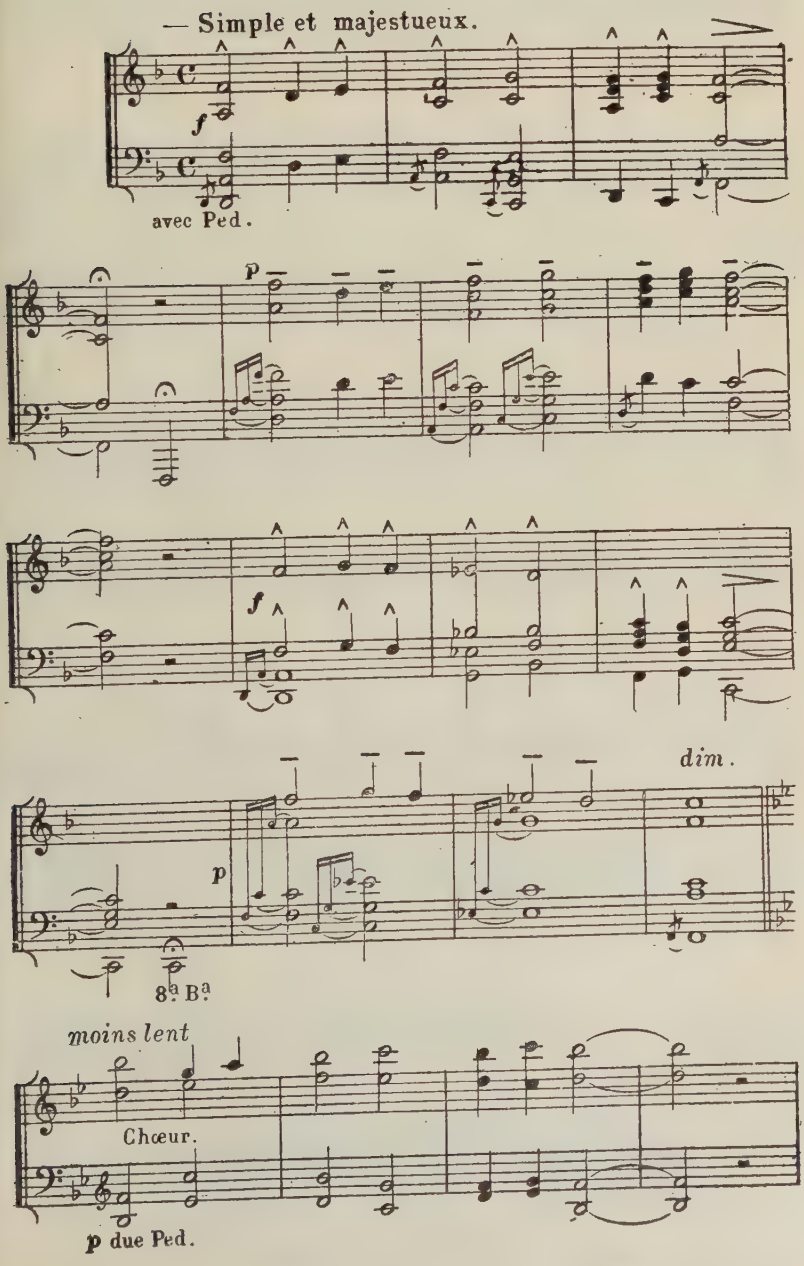
Glose musicale de Gabriel Fabre sur des vers de Laurent Tailhade.

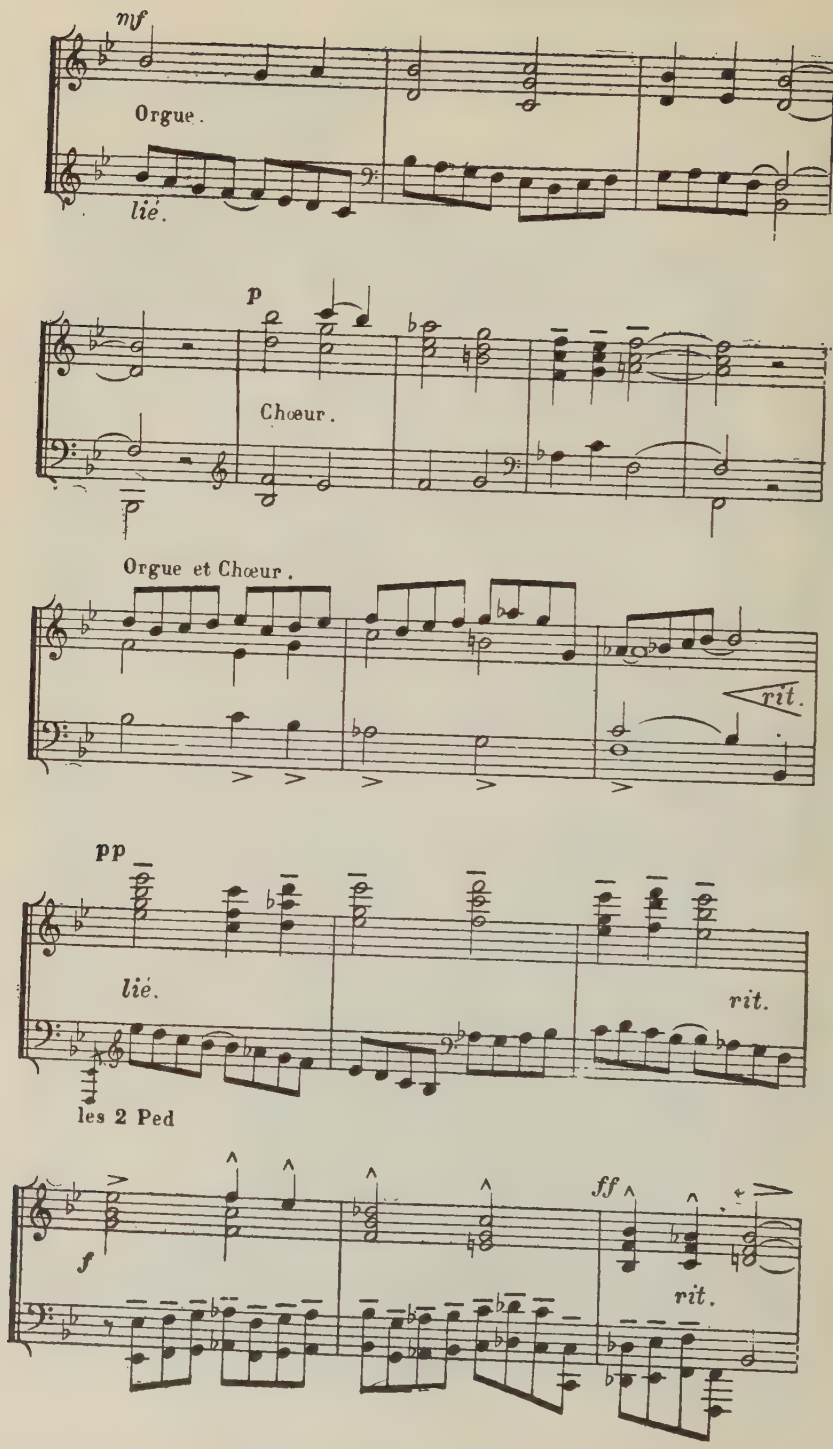
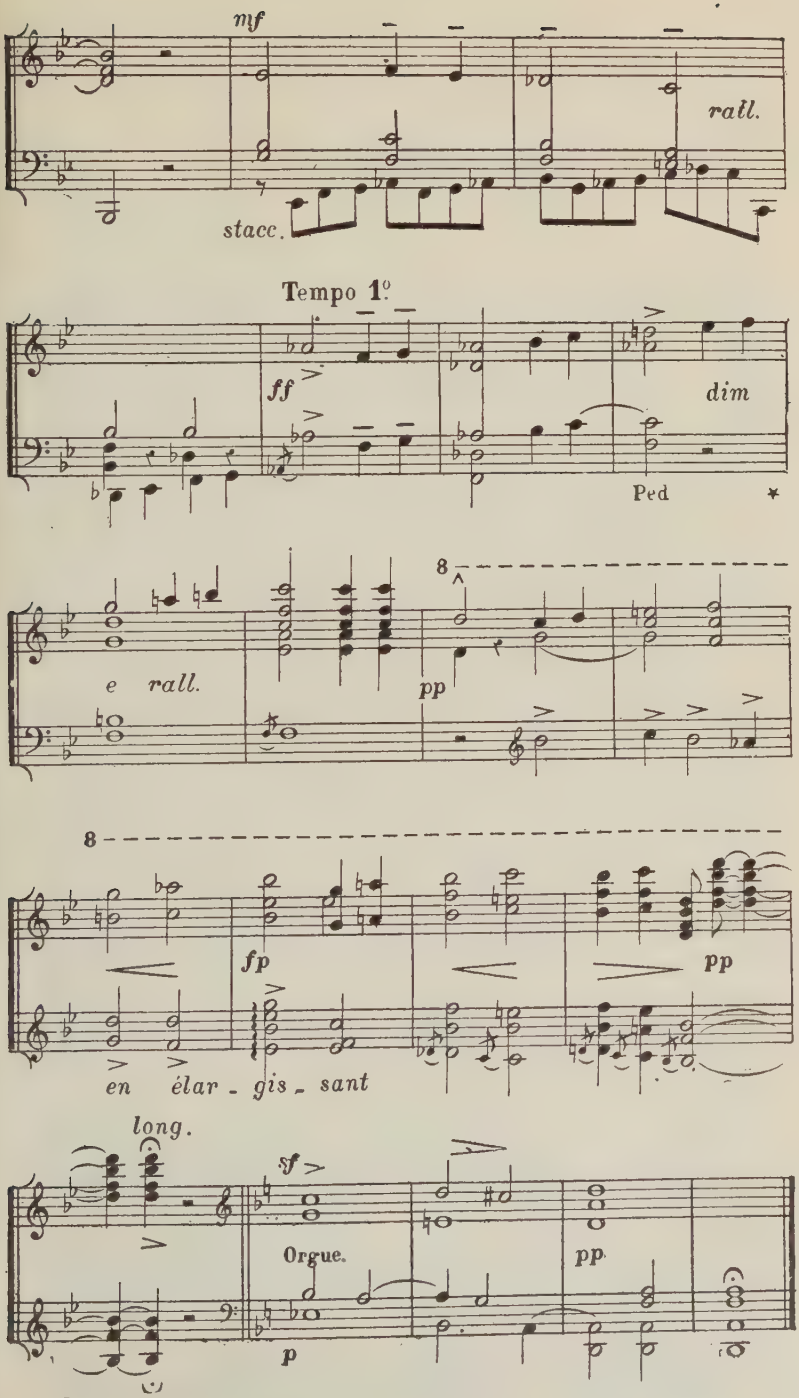
CHORAL
A

Pour Madame Madeleine Gevaert.

Et plus haut — en plein ciel — un chœur d'enfants porte à
Notre-Dame, sur le vélin des bande roles,
Ces mots d'amour : « Ave, felix cœ li Porta! »

LAURENT TAILHADE.




mf
Orgue.
lié.
p
Chœur.
Orgue et Chœur.
rit.
pp
lié.
rit.
les 2 Ped
f
ff
rit.

1894

GABRIEL FABRE.

LES REPRÉSENTATIONS

DE BAYREUTH

Je crois avoir, au temps de la *Revue Wagnérienne*, il y a dix ans, et dans les années qui suivirent, détenu positivement le record français des représentations de *Parsifal* et de *Tristan* à Bayreuth ; j'ai dû être battu depuis ; mais il est bien probable qu'il y a six ou sept ans aucun Français n'avait assisté à un nombre approchant de représentations bayreuthiennes.

Ces dernières années, n'étant allé qu'une fois à Bayreuth, en 1892, je n'avais plus eu que les concerts du Dimanche pour rester en communication avec l'œuvre de Wagner. Et, je l'avoue sans hésiter, petit à petit, j'avais senti diminuer en moi la belle ferveur d'autrefois. Les représentations de l'Opéra n'étaient pas pour aller contre. Les admirables morceaux extraits par MM. Colonne et Lamoureux des drames wagnériens commençaient à me sembler vraiment un peu trop factices... L'extraordinaire habileté du compositeur finissait par devenir fatigante ; l'excès de talent n'arrive-t-il pas à faire douter du génie? Et puis, dans ces concerts où le sens dramatique ne la soutenait plus, cette musique, à force d'être passionnée, apparaissait presque sensuelle. Avec tant de passion, y a-t-il besoin d'émotion ? Enfin, comme ceux qui se lassèrent d'appeler Aristide le Juste, n'y avait-il pas lieu de se lasser de l'éternelle impeccabilité de la musique wagnérienne ? Malgré moi, en sortant d'entendre les splendeurs orchestrales de telle ou telle sélection de la Tétralogie, je songeais à notre pauvre Berlioz, si maladroit, mais qui avait parfois de si nobles choses à dire !

Au concert, la raison dramatique, la raison émotionnelle de la musique wagnérienne s'efface.

Au contraire, la virtuosité éclate de toutes parts, ne serait-ce même que par la disposition radicalement défectueuse des instruments. Le compositeur devient quelqu'un qui joue de l'orchestre comme d'autres jouent du piano ; et ce n'est pas très intéressant de le voir accumuler et vaincre toute espèce de difficultés.

Et puis, cette mode, cet engouement pour Wagner, venant de gens qui n'en comprenaient pas le premier mot, quel écœurement!

Et c'est ainsi que le fidèle wagnérien de jadis, peu à peu, sans oser conclure, en était venu à douter de son Dieu; un an de plus, et c'était l'apostasie !

La Tétralogie enfin représentée à Bayreuth, ce devait être l'épreuve décisive.

La Tétralogie n'avait plus été jouée à Bayreuth depuis 1876, année où elle fut donnée pour l'inauguration du théâtre. Aussi, cette « reprise » était-elle une véritable « première », notre génération étant encore tant soit peu au collège il y a vingt ans. Il y avait bien eu les très nombreuses représentations des différentes parties du *Ring* et du *Ring* tout entier en Allemagne et un peu partout ; mais ce n'était pas Bayreuth, et l'on doit bien à Wagner d'aller l'entendre à Bayreuth, dans son théâtre... C'est donc avec une véritable anxiété que quelques amis et moi nous sommes partis là-bas, il y a huit jours, afin d'en avoir le cœur net, de Wagner et de nos enthousiasmes d'il y a dix ans.

*

Deux tendances différentes, sinon contraires, apparaissent assez nettement dans Wagner. A lire ses œuvres critiques, autant qu'à étudier son œuvre artistique, on le voit tour à tour préoccupé de créer quelque chose de considérable qui dépasse le théâtre, la musique et l'art, presque une religion ; obsédé par le souvenir de la Grèce antique, il songe à restaurer un culte ; il veut que Bayreuth soit le lieu de pèlerinage où, chaque année, le

peuple vienne entendre la Révélation. La représentation théâtrale devient une messe ; le théâtre une église... Et c'est pourquoi il dénomme ses représentations un *Festspiel*... N'est-ce pas le rêve de notre Mallarmé ?

A d'autres moments, il semble oublier ces hautaines ambitions ; il n'aspire plus qu'à être le rénovateur du drame. Il veut créer le drame ; son idéal ne dépasse plus celui des grands poètes dramatiques, mais il veut donner une formule tragique plus complète, plus intense que jamais il n'en fut trouvé. Se sentant à la fois musicien et poète, se croyant capable également de noter le geste et le décor, il veut, par la définition de chacune de ces forces, créer l'œuvre dramatique par excellence... Et Bayreuth doit devenir le parfait exemplaire du théâtre moderne.

Les représentations de *Parsifal* ont beaucoup contribué à nous faire comprendre la première de ces deux tendances. Le sujet de *Parsifal* est si purement mystique, le symbole est si voisin du symbole chrétien, la conclusion en est si nettement religieuse que, pour peu que l'on entre dans l'intimité de l'œuvre, on admet fort bien que Wagner l'ait nommée un *Weihfestspiel*, une férie sacrée, — je dis une *férie* et non *féerie*, n'est-ce pas.

Avec la Tétralogie, l'illusion n'est plus si facile. Le côté mystique a disparu ; une grande philosophie se dégage évidemment, une philosophie qui va peut-être jusqu'à une compréhension totale de l'existence ; mais, tout de même, il n'y a plus là un culte. On s'aperçoit qu'on est bien en présence d'un théâtre, et que, quelque usage que le maître en ait fait, c'est de moyens théâtraux qu'il s'est servi. Parsifal célébrant le Gral peut, un moment, rappeler le prêtre célébrant l'office ; mais que Brünnhilde rendant l'anneau à l'Elément Premier y fasse seulement songer, cela est impossible.

Je me rappelle, il y a dix ans, avoir vu un de mes amis cruellement choqué par le côté religieux, par cette apparence même de culte de *Parsifal* ; au contraire, son admiration allait sans restriction à *Tris-*

tan et Isolde. En ce temps, moi, c'était *Parsifal* vers qui se tournait toute ma piété, *Parsifal* où je voulais voir l'œuvre de révélation que Wagner a peut-être voulu faire. Heureux moment où il me fut permis de goûter les pures joies de l'apostolat!

Hélas! ce n'est pas tant à cause des trucs, de la machinerie, dont le mécanisme est incompatible *a priori* avec la dignité du culte, mais c'est par le fait même du décor et de l'acteur, que *Parsifal* et le *Ring*, et *Jésus de Nazareth* et *Bouddah*, si Wagner les avait écrits, ne pourraient pas être l'œuvre qu'il a rêvée. L'autre jour, un très pur et très intelligent wagnérien souriait de m'entendre appliquer le mot de « comédien » à l'un des interprètes du *Ring*... Sachez, cher ami, que le fait d'être Herr Burgstaller et de se présenter en tant que Siegfried est (par définition) comédie, cabotinage. Et voilà pourquoi... *Parsifal* n'a vraiment pas plus que le *Ring* droit au titre de Weihfestspiel.

★

L'effort de Richard Wagner à créer un art dramatique complet a-t-il mieux réussi?

Il faut bien se rendre compte que l'idée de Wagner a été de créer une œuvre d'art à laquelle tous les moyens d'expression humaine viendraient contribuer chacun pour sa part. Le plus distingué des exégètes wagnériens, M. Houston S. Chamberlain, a montré avec une évidence parfaite comment Wagner l'entendait; M. Chamberlain est de la bonne école des critiques qui expliquent et ne jugent pas; on peut le suivre entièrement dans ses développements; il nous laisse conclure nous-mêmes selon notre tempérament.

Le fait intéressant, explique-t-il, c'est que Wagner en voulant faire servir tous les arts à l'établissement du drame, au lieu de les prendre au hasard comme dans l'Opéra, a pénétré leur puissance à chacun et les a combinés en conséquence. Je n'entrerai pas dans l'exposition de cette théorie, qu'on trouve d'ailleurs dans le livre de M. Chamberlain, *Le Drame Wagnérien*. Mais quand nous aurons compris comment le drame chez Wagner

naît dans le sein de la musique, se définit par la parole et se manifeste par le geste et le mouvement scénique, nous pourrons nous demander si l'œuvre réalisée correspond à l'idéal rêvé.

Et nous touchons là au vice fondamental de l'œuvre wagnérienne. L'homme qui a été un musicien génial, qui a trouvé l'expression littéraire adéquate à son idée, est resté insuffisant quand il en est arrivé à la représentation extérieure de l'action.

On dira qu'il n'y a pas lieu de reprocher à Wagner l'extraordinaire faiblesse de la représentation scénique à Bayreuth. Avec tout autre que Wagner l'objection serait irréfutable; qui a jamais pensé à reprocher à Mozart l'insignifiance du sujet de la *Zauber-Floete*, à Beethoven les mauvaises mises en scène de *Fidelio*? Mais Wagner n'a pas fait d'opéras; Wagner a créé Bayreuth; de par son idée même, il a voulu être responsable, et il l'est.

Il faut l'avoir suffisamment pénétré pour se rendre compte de ce fait paradoxal, énorme, mais absolu, que les décors et les machineries de la Tétralogie font partie de son œuvre au même titre, sans aucune atténuation, que l'éblouissante musique dont ils sont l'extériorisation.

Alors quelle tristesse! quelle déception! cette statue de pur marbre, pourquoi la voyons-nous ainsi chargée d'oripeaux?...

Entrerons-nous dans une discussion si pénible? dirons-nous que tels décors du *Ring* sont fort bien, que tel lever de soleil est parfait, que les Rheintoechter ont dans la *Goetterdaemmerung* des gestes ignobles, que la plupart des costumes sont grotesques? noterons-nous d'une façon générale le mauvais goût, la laideur ou l'inutilité? ferons-nous d'obligeantes exceptions? Hélas! il suffira de dire que cette œuvre qui a voulu être l'œuvre d'art parfaite, est le monstre horrible qui depuis Horace habite en nos souvenirs classiques (1).

(1) Supplions tous, toutefois, la direction du théâtre de Bayreuth d'épargner la musique du maître. On peut fermer les yeux quand le spectacle est trop laid; mais quand dans les sublimes silences de la marche funèbre on entend le choc des armures, quand Mime traîne avec affectation ses savates sur les planches de façon à faire autant

Comment cela se fait-il ? Le coupable, c'est d'abord, n'est-il pas vrai, l'esprit allemand, l'esprit allemand qui vécut en Wagner avec tous ses excès de qualités et de défauts : la profondeur de sentiment dont la musique est l'expression immédiate, la propension aux conceptions symboliques, philosophiques, métaphysiques, qui interdit au poète l'anecdote et ne lui laisse jamais traiter que des sujets d'un ordre supérieur; mais, par contre, l'exagération du symbole jusqu'à l'enfantillage, de telle sorte que l'anecdote bannie du fond même de l'œuvre réapparaît dans le détail; enfin, l'incapacité de voir, c'est-à-dire l'œil inéduqué autant que mauvais, l'œil bête qui conçoit les merveilles intellectuelles d'un *Parsifal* sous les espèces d'un tableau de J.-P. Laurens.

Plus que jamais, l'esprit allemand sévit à Bayreuth dans l'âme de ceux qui continuent l'œuvre du maître. L'admirable femme qui a osé et su prendre en ses mains la cause de Bayreuth, bien que peu allemande d'origine, mais identifiée en fait à la race allemande, est bien telle; et fidèle à l'âme du maître, sous sa direction, c'est bien toujours la profonde compréhension du sens sentimental et musical, philosophique et mystique du drame wagnérien; mais c'est toujours aussi cet incompréhensible besoin de réalisme qui donne à l'anecdote une importance démesurée, qui restitue le décor, l'armure, le costume d'une fiction comme s'il s'agissait d'un vulgaire drame historique; c'est toujours l'œil qui voit laid; c'est cet esprit abominable qui, pour la réalisation de l'un des plus hautains symboles de l'humanité, a l'air de s'être inspiré d'une espèce de pseudo-Antoine qui serait né au fond de quelque province bavaroise.

Mais cette défectuosité de la représentation, est-ce seulement la faute de l'esprit allemand? Non, c'est la vie même du théâtre tel que l'a conçu

de bruit que l'orchestre, quand les flammes de l'incantation sifflent et crépitent, etc., etc., nous ne pouvons pas ne pas entendre, et, vrai, la musique suffisait sans ces accompagnements réalistes...

Wagner. Il serait trop long et infiniment inutile de faire ici le procès de la forme théâtrale ; mais un art n'est-il pas d'autant plus élevé qu'il exige moins de collaborations ? Écrire une partition qui exige cent vingt-cinq instrumentistes tous très forts et très zéles, c'est bien, car il ne s'agit pour ces cent vingt-cinq personnes que d'exécuter ce qui est matériellement écrit. Avoir besoin, au contraire, de la mimique d'un cabotin, c'est affreux, car cela ne peut pas, comme une partition, s'écrire dans l'éternel.

Le voilà donc, le malheur de l'œuvre de Richard Wagner ; et cela nous sautait aux yeux, il y a quelques jours, tandis que l'orchestre déroulait la magnificence de ses motifs ; et cela se résume en un mot, c'est que, ô madame Wagner, ô pieux wagnériens de Bayreuth, vous aurez beau faire et beau faire, l'œuvre que Wagner a conçue est, telle qu'il l'a conçue, IMPOSSIBLE.

★

C'est ainsi que venu à Bayreuth, comme je le racontais tout à l'heure, pour savoir enfin ce que je pouvais comprendre de l'œuvre wagnérienne, je me rendais compte du double avortement de l'effort prodigieux de Wagner... Et, en même temps, tandis que l'écroulement se faisait, je sentais d'autre part l'émotion du beau et l'émotion du bon m'envahir jusqu'aux larmes.

L'émotion du beau, car cette œuvre c'était tout de même, évidemment, le chef-d'œuvre ; l'émotion du bon, car pour ne pas révéler une religion nouvelle, c'était l'inspiration de tout ce qu'il y a de noble et de régénérateur qui, peu à peu, montait de cette marée de sonorités et de mots.

Wagner n'a pas fait, Wagner ne pouvait pas faire l'œuvre de drame complexe qu'il a rêvée ; mais du fond de son orchestre et de son dialogue surgit quelque chose de plus beau, l'émotion humaine, la souffrance humaine, la pitié humaine, e c'est le dernier mot de l'art de faire pleurer sa vie dans l'âme de ses semblables. Dans ce *Rheingold*

d'aspect si anecdotique, l'origine de la passion frissonne, et il y a des éclats comme le rapt de l'anneau qui atteignent le sommet de l'émotion humaine. Dans le deuxième acte de la *Walküre*, le double personnage de Wotan-Brünnhilde pousse à son dernier période la crise d'âme de l'or vers l'amour.

Et je n'ai pas seulement pleuré de pitié sur la souffrance humaine; n'ai-je pas aussi pleuré par l'angoisse que donne au cœur la sensation d'une vérité éternelle qui se manifeste en pleine clarté ? C'est l'idée générale, c'est la philosophie du drame qui devient vivante ; il n'y a pas là quelqu'un qui nous dit que l'or est maudit ; c'est le fait même de l'or qui apparaît dans le fait même de la malédiction ; c'est cette évidence de la pensée qui, poignant l'esprit, crispe le cœur et — par quel phénomène physiologique, mon Dieu? — humecte les paupières.

Wagner, n'ayant pas fait le drame qu'il rêvait, demeure le grand dramaturge, uniquement, simplement, tout bonnement, parce qu'il est poète, grand cœur, âme profonde. Et comme je m'explique maintenant pourquoi j'en étais presque arrivé, il y a trois mois, à le détester, en sortant du cirque où M. Lamoureux faisait entendre de ses morceaux choisis ! Là, où retrouver cette grande âme qui souffle à travers vingt heures de musique, où chercher dans cette symphonie veuve de son poème le cœur apitoyé du poète ? Il n'y avait plus que l'habile assembleur de notes, l'infâme habileté qui ne sert à rien, et, au lieu de la superbe fécondation des esprits, l'onanisme de l'art.

★

J'ai bien peur que ce soit le piètre professeur Cousin qui ait dit, ou à peu près, que le beau était la splendeur du bien. L'œuvre de Wagner, en tout cas, est moralement très bonne parce qu'elle est artistiquement très belle.

Wagner a échoué à faire de Bayreuth la Jérusalem qu'il a par instants entrevue, et l'échec est

sans rémission. Mais il a d'une autre façon réussi son idéal, et la réussite est complète. A force d'être beau, c'est-à-dire vrai (ô Cousin !), son drame a accompli la fonction du bien,

1° Parce que le spectacle de la pure souffrance humaine rend l'âme meilleure ;

2° Parce que l'idée philosophique rassemblant le faisceau des émotions successives, les coordonnant, leur donnant leur direction, impose à l'âme le mouvement vers le bien ;

3° Parce que le fait de l'harmonie, qui est le beau, fait l'âme plus haute au-dessus de la vie.

Comme tant d'artistes, comme tous les autres en somme, Wagner a échoué à faire ce qu'il voulait faire ; mais dans son imperfection, quelle miraculeux accomplissement tout de même, si, de son théâtre, on sort plus sensible, plus juste en même temps et plus élevé !

O Wagner, nous devions pourtant bien le deviner, qu'étant homme tu n'aurais point réalisé d'œuvre parfaite. Qu'espérions-nous donc de te voir faire ce qui serait l'œuvre du chimérique Etre Parfait ? Mais ce que je sais bien, c'est qu'il y a des artistes, et d'autres aussi qui ne sont peut-être pas artistes, qui sont allés là-bas, peut-être poussés par un vilain besoin de critique, et qui, pour le chemin de leur vie, sont revenus meilleurs.

Edouard Dujardin.

LES QUATRE SAISONS

A Francis Vielé-Griffin.

LA MAISON SOLITAIRE

C'est ici la maison de douce solitude
Dont le vantail de bois ne s'entr'ouvre, discret,
Comme à l'appel de Dieu, qu'au cri d'inquiétude
Du vagabond venu du fond de la forêt.

C'est ici la maison dédiée à l'étude
Où la lampe allumée à l'heure du secret
Eclaire les feuillets que ma béatitude
Livre au leurre du temps sans remords ni regret.

C'est ici la maison qui te vit apparaître,
O charmeuse qui sus, avec des mots d'amour,
Faire fleurir la rose au bord de la fenêtre.

C'est ici la maison d'un trop tardif séjour
Où l'on ne m'a pas dit qu'en un soir de désastres
La Ville avait hurlé ses chants de mort aux astres.

★

LA BONNE PLUIE

C'est la pluie, comme un frais pardon,
Sur la route qui poudroie au soleil,
Et parmi les jardins de ce printemps vermeil,
C'est le tintement clair des gouttes qui font
Des ronds dans l'eau glauque des citernes.

Sur les collines les nuages roses cernent
Amoureusement le léger horizon
Comme des lèvres humides d'anges.

Et le passant chante sur la route,
Car cette pluie ne fera pas de fange
Au carrefour où hésitera son doute,
Et le laboureur pousse la charrue,
Le dos rond sous la chaude averse
Qui fait gonfler les mottes drues,
Et le malade auprès de la fenêtre,
Que le bruit de l'eau dans les arbres berce,
Sent l'âme en sa chair renaître.

C'est la bonne pluie bénie par Dieu
Qui rafraîchit la nuque du vagabond,
C'est la bonne pluie du paradis des cieux
Qui féconde l'œuvre du tâcheron,
C'est la bonne pluie qui fait rire les yeux
De ceux qui savent qu'ils mourront.

Et voici le signe de l'arc-en-ciel
Sur les maisons jaunes du village,
D'où les enfants, avec des corbeilles,
Sortent ensemencer, graves et sages,
Les jardinets où butineront les abeilles.

Et sous le signe de l'arc-en-ciel,
Chantant les floraisons proches,
Sonnent au crépuscule les cloches.

★

LA MAISON AUX ANGES

La maison, cette nuit, est pleine d'anges
Qui sont venus, deux à deux, par le verger
Où les grappes mûrissent pour la vendange,
Frapper à la porte dont le vantail léger
S'est ouvert à leur passage de lumière
Comme une bouche s'ouvre au baiser.

Il y en a qui, debout sous le lierre,
Gardent le seuil du signe de leurs glaives

Luisants comme des croix dans la nuit,
Et d'autres, les bras en l'air, qui sans bruit
Secouent leurs ailes de lente manière
Dans la chambre dédiée aux bons rêves;
Puis voici les veilleurs des lits
Qui sous leurs lèvres baiseuses d'étoiles
Font fleurir les âmes comme des lys.

Et nous osons à peine dormir,
Tels des enfants à la veille de Noël
Qui attendent que Dieu se dévoile
Dans les miroirs magiques de l'avenir.

Ils chantent, les anges, la vie belle
Parmi les vergers de la paix
Où murmure le travail des abeilles;

Et leurs mains font des gestes vermeils
Sur le seuil, la serrure et les ais
Des portes qui protègent notre sommeil.

Ils chantent l'amour pour tous,
Pour le vagabond qui saigne sur la mousse
Et le fou qui frappe dans l'impasse;

Et leurs pieds ailés laissent leur trace
Dans la cendre encore tiède de l'âtre
Où viendra se chauffer le pauvre pâtre.

Ils chantent le secret de toutes choses,
L'âme des astres et l'âme des fleurs,
Dans les cieux violets et les jardins roses;

Et leurs ailes doucement écloses
Tressaillent comme un souvenir d'ailleurs
Vers le Seigneur des mondes meilleurs.

Et nous osons à peine dormir,
Tels des enfants à la veille de Noël
Qui attendent que Dieu se dévoile
Dans les miroirs magiques de l'avenir.

Mais l'heure est venue de la mort des étoiles,
Et déjà le coq rouge, dans la venelle,
Claironne aux ténèbres le réveil
Du soleil sur les cimes vermeilles.
Ecoute : la brise soupire dans les treilles
Comme le souffle d'une amante qu'on veille.
Les oiseaux piaillent au nid, avec,
En s'ébouriffant, de brefs coups de bec ;
Et l'horloge d'or sonne au clocher
L'aube où les servantes tard couchées
S'éveillent en se frottant les yeux.

Retournons donc, simples enfants des cieux,
A la tâche sacrée de chaque jour,
Toi pétrisseuse du pain quotidien
Pour la faim mendiante du prochain,
Moi chanteur des paroles d'amour
Qui font éclore les fleurs bleues du Bien.

Et en puisant l'eau lustrale du puits
Dans le matin où chantent les enfants,
Nous verrons, pleurant un instant
La grâce qui fut nôtre cette nuit,
S'en aller deux à deux par le verger,
Messagers de nos prières, les anges
Qui regardent avec des yeux étranges
Quelque chose qui nous est caché.

Sœur, à genoux devant la maison des anges !

★

CHANSON

Je ne sais pas pourquoi mon cœur
Est triste comme un tombeau vide

Sous cette aube où la Joie avide
Chante avec la Vie ivre en chœur.

Quand donc finira cette route?

J'ai ri, comme un enfant, trop fort,
Lorsque du seuil des maisons closes
J'ai vu qu'on balayait les roses
Avec le geste de la mort.

La poussière a caché la route.

Je crois que je connus jadis
Celle, la seule, qui fut belle,
Et, depuis, mon âme rebelle
Rêve à la fille du roi d'Ys.

L'aube est rose au bout de la route.

C'est ce matin marché aux fleurs
Où chantent les filles fluettes;
Faut-il, pour de vaines bluettes,
Passer comme un poète en pleurs ?

Quelqu'un va mourir sur la route.

★

RETOUR TRISTE

Puisque voici venir les mauvais jours
Où les corbeaux croassent la peine de l'automne
Sur la forêt qui verse ses feuilles à l'oubli
Comme des larmes,
Allons revoir, rêvant à l'année qui finit,
La petite maison rouge au bord de l'eau
Où nous connûmes, l'été, la folie de l'espoir
Et de croire que nous serions des enfants
Toujours.

Les heures ont fait trembler le cœur des vieilles horloges,
Et l'eau que nous vîmes choir en écume à l'estacade
Erre peut-être en nuages sur l'automnale forêt.
Hélas ! nous sommes las, ce soir, comme des vieillards,
Et nous ne savons plus que pleurer le passé,
Tant tout ce qu'aimèrent nos âmes au soleil
Est mort.

Voici, sous le lierre, le seuil où aboyait le chien,
Et la fenêtre qu'enguirlandait la rose trémière,
Et le jardin constellé de fauves tournesols
Que viennent becqueter maintenant les oiseaux,
Et le vieil escalier de pierre qui monte sous la mousse
A la charmille ombreuse où le cher rossignol
Chantait au crépuscule la peine de trop aimer,
O bien-aimée !

D'autres sont venus violer le secret
De la petite maison rouge au bord de l'eau.
Prions pour eux qu'ils aient le calme bonheur
Que nous connûmes,
Et sur la porte, avant de partir dans la nuit,
Traçons en silence le signe de la croix,
O bien-aimée !

★

LA MAUVAISE PLUIE

C'est la pluie sur la contrée
Depuis plus de jours qu'on ne compte;
C'est la saison où les aïeules chantent
Des légendes au coin de la cheminée.

Les sabots claquent dans les flaques
Au long des routes luisantes
Qui mènent au pilotis du bac
Où la rivière roule, écumante.

Quand donc luira le soleil
Comme un pardon sur nos péchés,
Par les jardins bourdonnant d'abeilles
Et fleurant l'âme des amandiers ?

Le tocsin sonne dans la vallée,
Monotone appel à la mort;
On dit que de belles noyées
Sont passées, venues du Nord.

Allons, au gré fou de notre barque,
Vers les villageois criant secours
Du haut de leurs toits qu'une croix marque
Et dont la fumée s'éteint pour toujours.

Et peut-être verrons-nous Jésus
Sous la blouse d'un pauvre hère
Calmer les flots sous ses pieds nus
Comme la pitié dompte la colère.

C'est la pluie sur la contrée
Depuis plus de jours qu'on ne compte;
C'est la saison où les aïeules chantent
Des légendes au coin de la cheminée.

★

AU CRÉPUSCULE

Allons, ô ma sœur, vers les calmes bergeries
Où les brebis grises bêlent leur appel aux agneaux
Sous ce crépuscule d'orage qui soudain s'irradie
De la forêt couveuse de ruisseaux et d'oiseaux.

Le sentier nous mène parmi les pâquerettes
Au bord de la rivière dont le fuyant silence
N'est troublé que du saut subit des ablettes
Et du rythme des rames qu'on balance en cadence.

Dans la pluie sanglotante de toute cette journée
Nous nous sommes consolés par l'espoir du soleil.
Victoire ! Le soir venu et les cloches sonnées,
Le vent secoue les gouttes qui tremblent encore aux treilles.

Notre maison est lontaine où tu pleurais d'ennui
Et je lisais les livres qu'ont laissés tant de morts;
Morts nous-mêmes, semblait-il, nous ne sûmes aujourd'hui
Nous dire que des mots d'oubli et de remords.

Mais puisque ce crépuscule est propice à l'amour
Qui pleure l'heure ravie aux baisers et au rêve,
Donne-moi tes clairs yeux où meurt déjà le jour
Comme dans un double miroir s'éteint l'éclair d'un glaive.

Sois douce comme une qui se souvient du bonheur,
Je serai lent comme un qui s'attarde à l'église,
Et nous sentirons des astres éclore dans nos cœurs
Aux tintements de l'Angelus qui agonise.

La rivière fuit plus vite sous de légères brumes,
L'on n'entend plus l'eau battue qui dégoutte des rames,
Et déjà le rossignol s'égosille sous la lune
A chanter le règne du mystère et des âmes.

Les brebis grises, là-bas, ont cessé de bêler
A cette heure équivoque de la mort et de la vie.
Et si nous sommes si tristes, c'est d'avoir peur d'aimer,
En allant, ô ma sœur, vers les calmes bergeries.

★

LES POINGS A LA PORTE

La neige, comme le regret qu'on a pour une morte,
Assourdit sur la route tous les bruits de la vie;
A peine la brise parfois soulève-t-elle
Les linceuls du souvenir dans le jardin où gèle
L'eau lourde des fontaines. C'est l'heure du silence

Où les chiens ont cessé de hurler à la nuit
Au fond des fermes dont nulle fenêtre ne luit;
Et les dernières fileuses du village sont couchées,
Chastes et s'étant dévêtues devant la Vierge Marie,
Après avoir prié pour leurs légers péchés.

Ici la lampe baisse avec mon espérance.
Je veille seul parmi les esclaves du sommeil,
Et j'ose à peine penser au prochain soleil,
Tant je me sens mourir à force de souffrance.
Sur le mur reluisent une épée et une lance,
Armes vaines à ma main que le rêve a faiblie;
La coupe est vide où je bus un passager oubli,
Quand la neige n'étouffait pas la mémoire des années
Et l'horloge s'est tue à force d'avoir sonné
Le passage des heures à mon indifférence.

Entends-tu tous ces poings qui frappent à la porte?

Ce sont peut-être, chantant à voix forte,
Les amis qui ont quitté, la lanterne à la main,
Pour venir voir celui qui veille sur les livres,
L'auberge aux chambres chaudes du village voisin.
Leurs houppelandes doivent être blanches de givre
Comme celles des bergers à l'aube de Noël,
Et dans leurs bras ils doivent porter des branches de houx
Pour en enguirlander, dans cette saison des loups,
Ma fenêtre aux volets clos et mon seuil jaloux
Dont j'ai banni la Folie qui me fut trop belle.

Si ce sont les amis, je n'ouvrirai pas
La porte de ma paix au tumulte de leurs pas.
Car, ô mon âme, tu es lasse des chants et des danses
Et du rire des violons parmi les ténèbres;
Il est l'heure de prier près de la cendre funèbre
Où le cri nocturne du grillon commence.
Laisse donc s'éloigner toute cette joie futile
Qui trépigne des pieds et agite les mains
Dans la neige. Le silence et la solitude soient-ils
A celui qui rêve seul aux destins de demain!

Entends-tu tous ces poings qui frappent à la porte?

Ce sont peut-être, rôdant de male sorte,
Pieds nus dans leurs sabots, couteau clair au poing,
Les vagabonds au chapeau rabattu sur les yeux
Qui attendent le voyageur hésitant au coin
De la forêt où des croix marquent les mauvais lieux.
Ils viennent quémander, quand le soleil est loin,
La miche de pain rassis et le pichet de vin sur
A la femme furtive et au vieillard lourd
Qui écoutent sans oser crier au secours,
Leur haleine qui souffle au trou de la serrure.

Si ce sont eux, je rallumerai la flamme du foyer
Pour que s'y chauffent les pauvres que personne n'a choyés,
Et la porte ouverte à leur soif et à leur faim,
Je leur verserai le vin et je leur briserai le pain
Jusqu'à ce que les huches soient vides et les verres pleins.
Puis je leur dirai : « Allez et laissez à sa paix
Celui qui a eu pitié de vous et qui pleure
Sur le destin des vôtres qu'un Dieu fou a frappés ;
Et si vous m'aimez un peu pour ce peu de bonheur,
Laissez sur mon seuil, au printemps, quelques fleurs. »

Entends-tu tous ces poings qui frappent à la porte?

C'est peut-être celui qui vient vêtu de blanc,
Suivi comme un pasteur par l'innombrable cohorte
Des estropiés, des malades, des fous et des enfants,
Me sommer de le suivre sur la route sans fin
Vers les villes qu'on ne voit pas encore à l'horizon.
Il fait dans la nuit le geste immense du pardon
En ouvrant vers le ciel le double éclair de ses mains,
Et l'on ne sait si ceux qui baisent sa robe de lin
Chantent de toutes leurs voix ou pleurent de tous leurs yeux,
Tant leurs regards sont tristes et leurs hymnes joyeux.

Si c'est lui, je prendrai le bâton de voyage,
La coupe pour ma soif, la besace pour ma faim,
Et confondant dans la neige mes pas de pèlerin

Avec ceux des multitudes sans nombre et sans âge
Qui suivent le Rédempteur vers des destins meilleurs,
J'irai, heureux enfin de croire à mon âme,
Sous le signe céleste de ténèbres et de flammes
Qui annonce la mort ou la vie aux veilleurs,
Détruire, pour les rebâtir, les remparts trop vieux
Où se déferleront demain les étendards de Dieu !

Entends-tu tous ces poings qui frappent à la porte?

STUART MERRILL.

LA NICHINA

HISTOIRE D'UNE COURTISANE VÉNITIENNE [1]

PROLOGUE

LE COUVENT DES FRÈRES MINEURS

J'ai formé le dessein de vous conter la vie de Madame Nichina, qui fut belle autrefois et qui est maintenant vertueuse, bien que son corps et son visage gardent des traces honorables de leur ancienne splendeur et qu'elle ait encore le pouvoir de séduire le Diable, s'il lui plaisait.

Gentilhomme, descendant de l'illustre Vendramin, je n'eusse point songé à écrire l'histoire d'une courtisane, même repentie, et le monde eût ignoré jusqu'au nom d'une femme qui a laissé de ses grâces tant de souvenirs aux Vénitiens, sans un malheur qui m'arriva aux dernières fêtes de Pâques.

Je revenais de Chioggia, au soleil couchant, et je bénissais la douceur du ciel, le calme de la mer et les vives couleurs dont la lumière mourante peignait les tours et les murailles de ma chère Venise. Jamais la vieille cité ne m'avait paru plus admirable qu'à ce moment du crépuscule où je la voyais s'élever toute rouge des eaux sombres. Mais ma ville natale ne m'était si précieuse alors que parce qu'elle contenait ma Carlona.

Il faut dire que cette fille m'avait à jamais conquis avec son regard qu'illuminaient tour à tour la tendresse et la colère, avec cette chair tudesque de lait et de roses dont une nature prodigue l'avait si

(1) Recueillie avec les manuscrits de Lorenzo Vendramin, gentilhomme de la République, et traduite par Hugues Rebell.

généreusement comblée. Je rêvais aux chaudes voluptés de notre prochaine nuit et, déjà impatient de caresses, j'activais les rameurs.

La nuit était venue complètement lorsque nous arrivâmes à Venise. Nous prîmes le canal de Saint-Jean-Chrysostome où se trouvait la demeure de ma maîtresse, et bientôt je fus devant sa maison où je distinguai deux ombres à l'une des fenêtres éclairées. Dans ma simplicité, je pensai que Carlona m'attendait en compagnie de sa servante, et, avec une clef que je portais toujours sur moi, j'ouvre la porte du canal, je congédie les bateliers, me précipite dans la maison et monte en toute hâte à la chambre de ma maîtresse.

Ah ! quel spectacle m'était réservé ! Je crois bien que la mort, apparaissant tout d'un coup à mes yeux, m'eût semblé moins cruelle. A la lueur d'un flambeau placé là tout exprès pour éclairer ma honte, j'aperçus deux corps mêlés et cette nudité affolante de la chair que j'adorais. Les lèvres dont j'attendais les suprêmes ivresses étaient collées à d'autres lèvres et les bras de ma jouissance étreignaient un homme que je supposai plutôt que je ne vis, — car on ne voit rien distinctement à ces moments-là, — d'une excessive laideur. Je sentis mes jambes fléchir, mon cœur battre à se rompre, ma bouche sèche et comme paralysée. Après une minute d'horrible angoisse ou je crus que toutes les énergies de l'existence m'abandonnaient, la vie revint en moi impérieuse, féroce et ivre de vengeance comme une puissance menacée. Ils étaient si absorbés par leurs caresses qu'ils ne m'entendirent point m'approcher d'eux; je saisis par les pieds un escabeau qui se trouvait là et je le lançai de toutes mes forces sur le couple détesté : deux cris s'élevèrent, un corps roula par terre et, dans sa culbute, fit tomber le flambeau qui s'éteignit. C'est alors qu'au milieu de l'obscurité je reçus un coup violent dans la poitrine. J'y répondis aussitôt et je rencontrai le sein de Carlona. Je me jette sur elle, puis, malgré ses cris, ses morsures et ses ongles qui s'enfoncent dans ma chair, je l'entraîne,

sans qu'elle s'en aperçoive, jusqu'à la fenêtre ouverte, je me dégage soudain de sa furieuse étreinte, me baisse vivement, lui lève les jambes et, avant qu'elle ait pu deviner mon dessein, je la précipite dans le canal. En me reculant je heurtai du pied son complice, mais soit que le misérable fût étourdi, soit que l'escabeau l'eût frappé au bon endroit, il ne daigna pas même s'apercevoir que je l'avais touché. Je le pris à bras le corps, quoiqu'il pesât le poids d'un reître lourd de bière et de choucroute, et je lui fis subir, comme à mon infidèle maîtresse, le supplice de la défénestration. Oh! que j'aimai le bruit de cette chute et le jaillissement de l'eau qui allait ensevelir mon rival!

Comme tout était calme, je descendis de la chambre, et, sur le seuil de la porte qui donnait sur le canal, j'attendis qu'un batelier vint à passer. Bientôt retentit dans le silence le cri: « Gondole! Gondole! » et j'aperçus une proue qui glissait lentement à la lueur d'une petite lanterne.

— Conduisez-moi, dis-je au gondolier, à Saint-Félice.

L'homme eut un sourire et un clignement d'yeux libertins en considérant ma physionomie heureuse. Il pensa que j'allais à un rendez-vous d'amour.

— La dame est bien belle, seigneur, fit-il, si j'en juge par votre joie.

— En effet, répondis-je.

J'étais triomphant comme si j'avais conquis tous les vaisseaux des Turcs. Et je compris alors quelle puissante volupté se trouve dans la vengeance.

Sur la place de Saint-Félice, je m'engageai dans une ruelle étroite, puis me dirigeai vers la demeure de mon ami Liello de Cecco. Je heurtai longtemps à la porte sans résultat; j'allais me retirer quand Liello, fleurant de fineso deurs et à demi dévêtu, vint m'ouvrir. Il avait l'air à la fois gracieux et ennuyé.

— Ah! mon cher Lorenzo, s'écria-t-il, quelle heure tu choisis pour rendre visite à tes amis.

— Je ne choisis pas mon heure, répondis-je, je

cours à chaque instant le risque d'être arrêté. Comme ta maison est secrète et retirée, je suis venu t'y demander asile.

— Tu crains d'être arrêté, pourquoi ?

— J'ai commis un crime.

— Est-ce qu'on commet un crime par une chaleur pareille ?

— J'ai assassiné ma maîtresse,

— Comment ! toi ! tu as assassiné la Carlona ?

Je répondis d'un signe ; il me montra d'abord quelque étonnement, mais ensuite me tendant les mains :

— Eh bien ! tu as parfaitement fait et je te félicite, Lorenzo. La Carlona était la putain du Diable. Il y a longtemps que je te l'aurais dit si je n'avais craint de te causer de la peine. Tu avais l'air si épris d'elle !

A ce moment, une voix dolente appela Liello de l'intérieur.

— Je viens ! Je viens ! cria Liello ; puis, se tournant vers moi : Mon cher ami, j'ai une femme chez moi. Il m'est impossible de te recevoir. D'ailleurs je connaissais aussi la Carlona, si on trouve chez elle des lettres de moi, les zaffi peuvent venir ici : tu compromettrais ma vie sans sauver la tienne.

— Tu allais chez Carlona ?

— J'y suis allé comme les autres, comme tout le monde. Elle se le serait fait mettre par le lion de Saint-Marc s'il l'avait eu en chair !

— La vache ! la vache !

— Puisqu'elle n'est plus, Lorenzo, souhaite-lui maintenant le Paradis.

— Liello, dis-je, je veux causer avec toi, j'ai absolument besoin de causer avec toi.

— Un autre soir, mon ami, un autre soir.

— Et où vais-je passer la nuit ?

— Cela te regarde, vieux Lorenzo. Je ne me mêle pas des affaires des autres. Tu devais bien savoir qu'on ne joue pas du couteau sans répandre de sang. Mais il me semble qu'à ta place, je ne serais pas embarrassé. Ne connais-tu pas le secrétaire

du légat, l'abbé Coccone. Il peut t'être plus utile que moi. Tu sais quelle est son autorité dans la république. Allons, bonsoir! bonsoir! et que la Vierge te protège!

Là-dessus, il ferma la porte.

Je fus indigné contre Liello. Je lui eusse à la rigueur pardonné de ne pas m'avoir reçu, mais je ne pouvais souffrir qu'il se fût vanté d'avoir eu la Carlona, quand, je suis sûr, avant cette fatale soirée, elle ne me fut jamais infidèle. D'ailleurs je ne reconnais à personne le droit de manquer de respect à sa mémoire. C'est un plaisir qui m'appartient.

L'instinct de conservation, peut-être aussi la joie de raconter ma vengeance, m'avaient seuls conduit chez Liello. Je n'avais d'abord nul remords, nulle crainte. Quand je me vis renvoyer par cet ancien ami, toute confiance m'abandonna; et, comme j'apercevais une lumière à la fenêtre de Liello, je songeai à tout ce qu'il devait faire d'agréable en cet instant; alors, furieux et plein de haine, je crachai sur son seuil et ébranlai sa porte d'un coup de pied en criant, si haut qu'il a du l'entendre :

— Porc infâme! puisse ta gouge te planter des cornes plus élevées que les colonnes de la Piazzetta, puisses-tu devenir la risée de tout le monde et rester toi-même plus malheureux encore que je le suis en ce moment.

Ayant ainsi soulagé ma colère, je me sentis, au souvenir de Carlona, près de fondre en larmes, mais ce n'était pas le moment de pleurer, je me retins et courus trouver l'abbé Coccone qui habitait chez le légat, au palais Guarini, sur le Grand Canal.

Sachant le crédit dont il jouissait à Venise et l'estime qu'il témoignait à notre maison, je l'avais choisi pour directeur de conscience, en un temps où l'amour laissant libre mes pensées, je songeais à user de son influence pour parvenir aux honneurs. Malheureusement l'abbé Coccone, tout prêt à encourager des ambitions qui l'eussent lui-même servi, était, en cette circonstance, peu disposé à

excuser des fautes dont l'éclat devait rejaillir sur le confesseur, et je redoutais, en lui avouant mon crime, sinon son indignation, du moins la sévérité de sa morale, car, vivant toujours en compagnie de ses livres, il ignorait le monde et ne compatissait point aux faiblesses humaines.

Il travaillait la nuit, durant plusieurs heures, à une Vie de saint Pierre, dont le rude génie convenait à un esprit froid et ami de la règle comme le sien. Il n'était pas jusqu'à ce reniement discret, récompensé plus tard par le pontificat et la gloire de fondateur de l'Eglise, qui n'émût l'âme vaniteuse et prompte aux volte-face de Coccone. Il établissait des rapprochements flatteurs entre sa fortune et celle du Saint, dont il n'oubliait que le crucifiement.

J'eus la bonne fortune de ne point trouver fermé le palais Guarini; et, prenant l'escalier qui conduisait aux appartements de l'abbé, je montai de suite à sa bibliothèque.

Lorsque j'entrai, je l'aperçus assis entre un gros livre et un plat énorme de macaroni. Une jolie villageoise, ressemblant davantage à une chambrière d'amoureuse qu'à la gouvernante d'un ecclésiastique, s'amusait de voir son maître manger de si bon cœur. Le prêtre avait l'appétit exigeant et ponctuel d'un érudit sans gourmandise qui, contraint à une grande dépense de force, se sent dans l'obligation de la réparer fréquemment. A voir Coccone enrouler avec méthode les pâtes autour d'une cuiller, puis approcher la cuiller de sa bouche, béante comme un puits, on eût dit le jeu mécanique d'un moulin à deux roues que reliaient les tuyaux blancs et effilés partant du plat et venant aboutir à ses lèvres.

Comme il ne paraissait point prêter attention à mon entrée :

— Mon père, fis-je, je voudrais vous parler.

En reconnaissant ma voix, l'abbé, qui ne m'avait pas encore vu, laissa, de surprise, tomber sa cuiller dans son assiette, mais il resta attaché à son

plat de macaroni par trois longues chaînes de pâte.

— Comment! Lorenzo, dit-il après m'avoir considéré quelques instants, c'est à cette heure que vous venez me voir ! Ne savez-vous pas que je m'étais réservé la nuit pour élever à saint Pierre le monument qu'il attend de ma piété ? On voit, mon fils, que vous menez une vie de dissipation et de paresse et que le temps ne compte plus pour vous. Sachez-le : cette heure appartient au repos, à la méditation ou encore aux travaux spirituels et non point à des causeries profanes. Adieu donc ! et à une autre fois !

— Mon père, repris-je sans l'écouter, j'ai quelque chose de très important à vous confier, mais je desirerais être seul avec vous.

Coccone d'un geste congédia la jeune servante, puis la rappelant.

— Nérina, dit-il, mettez à chauffer le macaroni, vous me le rapporterez tout à l'heure

Et il coula un regard de concupiscence vers le plat qu'on emportait.

Puis il m'adressa ces paroles :

— Lorenzo, n'espérez pas vous servir de moi comme vous en avez l'habitude, je n'accepterai plus de jouer le rôle que vous m'aviez imposé, car j'en comprends maintenant toute l'ignominie.

Coccone me rappelait une vieille histoire du Carême. Au moment de faire mes Pâques, je quittai Carlona et, afin d'oublier l'attrait de ses luxures, je priai l'abbé de me présenter à une dame vertueuse et pleine d'esprit, la marquise Bentivoglio, jeune épousée qui s'était arrêtée à Venise avant de retourner dans les domaines de son mari. Je pensais que ma sagesse profiterait à son école. Hélas ! nous ne fûmes pas maîtres de nos désirs.

— Mon père, dis-je en m'agenouillant aux pieds de l'abbé, je suis un grand coupable, mais du moins à présent ne pécherai-je plus, car j'ai détruit la cause de toutes mes défaillances; j'éprouvais un

amour que Dieu réprouve pour une femme indigne : or je viens justement ce soir de la tuer.

— Tué ! Tué ! Tué ! Vous ! vous avez tué une femme, s'écria Coccone en crachant d'émotion le macaroni qui pendait à ses lèvres. Heureusement il se remit vite et ce fut par simple politesse qu'il ajouta :

— Au moins était-elle en état de grâce ?

Je racontai l'histoire de mes amours et de mon crime à l'abbé, qui consentit à prêter l'oreille à mon récit et se chargea, par de petits soupirs discrets, de rappeler mes paroles à la décence, lorsqu'elles étaient sur le point d'y manquer.

Tout à coup on frappe à la porte. C'est Nérina qui revient.

— Attendez un peu, dit Coccone, et, se tournant vers moi, il se mit à me parler avec la vivacité d'un homme qui est pressé d'en finir avec une affaire ennuyeuse.

— Vous voulez recevoir l'absolution ? me dit-il. C'est bien. Je vais vous la donner. Mettez-vous là ; préparez-vous à la contrition et regrettez de tout votre cœur vos péchés. Maintenant, continua-t-il, vous n'avez qu'un moyen de vous réconcilier avec Dieu, de fuir le châtiment que vous réservent les hommes et d'épargner une humiliation suprême à votre dévoué directeur : c'est de renoncer au monde et de vous retirer dans un couvent. Vous voyez combien serait pénible ma situation, si l'on découvrait votre crime et si l'on venait à savoir que je fus le confesseur d'un assassin.

La pénitence que m'imposait l'abbé me semblait pire que la mort. Je songeais aux mascarades de la Mercerie, aux collations du Lido et à des dames qui, avant que Carlona m'ensorcelât, m'apprirent à vénérer leurs belles chairs. Je m'écriai, dans un élan de désespoir :

— Renoncer au monde ! Et le puis-je, mon père ! Les images qui peuplent mon esprit, sans qu'elles offensent la vertu, n'ont rien de monastique, et croyez-vous que notre volonté suffise à nous en affranchir ? Est-il donc impossible de rester en

bonne intelligence avec Dieu sans se consacrer exclusivement à son service ? N'est-ce pas plutôt pécher contre le Saint-Esprit que de ne pas suivre sa vocation ? Vous le savez, j'ai, comme mon oncle, le génie des affaires.

Zana, le frère de ma mère, avait gagné beaucoup d'argent à diriger une fabrique de verre à Murano.

Coccone était inébranlable.

— Je vous répète ce que je viens de vous dire : il faut entrer au couvent.

— Au couvent, repris-je, et à quel couvent ? Vous songez peut-être aux bénedictins, mais ces moines, si ce qu'on rapporte est vrai, accomplissent, en écritures, les travaux d'Hercule. S'il me fallait vivre avec eux je mourrais au bout de huit jours, moi qui n'ai jamais pu attacher mon esprit à quelque chose plus de deux heures de suite.

— Il y a d'autres ordres, celui de saint Dominique, par exemple.

— Ah ! mon père, les dominicains sont des prêchi-prêcha et je manque d'éloquence. D'ailleurs, depuis Savonarole, je crains qu'il ne souffle sur cet ordre un vent de perdition, et tant qu'à faire de me mettre moine, je dois éviter de m'unir à des hérétiques.

— Eh bien ! faites-vous carme.

— Les carmes vivent trop isolés, répondis-je, et moi, je ne me sens de dispositions au bien qu'en compagnie. J'ai toujours remarqué que la solitude était dangereuse pour mon imagination, qui, abandonnée à elle-même, s'autorise mille fantaisies.

— Alors, mon fils, il n'y a qu'un ordre qui vous convienne vraiment. C'est celui que fonda saint François : l'ordre des frères mineurs. Il humiliera votre orgueil et chassera de votre esprit la corruption qui s'y trouve encore.

Sur ces paroles, l'abbé commença d'écrire une lettre ; quand il l'eut achevée, il me la tendit en me recommandant de la donner au Père Antonio, supérieur des frères mineurs réformés.

— La règle est un peu dure, mais vous avez besoin de faire pénitence.

Et comme j'hésitais :

— Finissons-en, dit-il, voulez-vous, oui ou non, que je sauve votre tête ou que je vous abandonne aux Zaffi ?

Je me soumis sans enthousiasme, contraint par la nécessité. Au moment où j'allais le quitter, Coccone me rappela que je devais lui témoigner ma reconnaissance. Je lui promis de lui léguer, le jour où je prononcerais mes vœux, une partie de ma fortune, pour qu'il l'employât au service de l'Eglise, mais j'étais bien résolu à ne jamais tout de bon m'enfroquer.

Déjà je sortais du palais Guarini, lorsque j'entendis s'élever une violente dispute. Le bruit semblait venir de la bibliothèque de l'abbé.

— Puisque je vous affirme que le chat l'a mangé, votre macaroni, répétait une voix de jeune fille. Mais Coccone paraissait ne rien vouloir écouter.

— C'est ce maure, ce turc, ce juif qui en est cause, faisait-il. Il ne lui suffit pas de tuer sa maîtresse, il faut encore qu'il vienne déranger son confesseur pendant son souper pour lui prendre les bouchées entre les dents. Nérina ! fermez la maison et que personne n'interrompe le travail de votre maître. Si je n'ai pas mangé ce soir, saint Pierre ne doit pas en souffrir.

Je hâtai le pas. J'avoue que la peur d'être arrêté me tourmentait de plus en plus ; aussi je me dirigeai sans tarder vers le couvent des frères mineurs où m'avait adressé Coccone, et qui se trouve auprès du Ghetto.

Je craignais que les moines ne fussent endormis, et, en arrivant, j'eus un vif plaisir à entendre une cloche qui sonnait à toute volée. Je frappe à coups de poing à une petite porte et, après une longue attente, je me dispose à partir, quand, à la fin, un guichet s'ouvre et, à la lueur d'une lanterne, une barbe grise, de petits yeux brillants, un gros nez rouge apparaissent sous un capuchon de bure.

— Que voulez-vous, me demande-t-on, est-ce que vous venez pour les lapins ?

— Non, par Bacchus ! je voudrais parler au surieur, le père Antonio.

— Excusez, je croyais que vous étiez l'homme de Padoue qui devait m'acheter mes lapins. Le père Antonio n'est pas visible à cette heure, mais si vous êtes sans asile, vous pouvez entrer : notre maison appartient à tous les malheureux.

En même temps la porte s'entrebâille et j'aperçois la trogne joviale, rouge, couverte de bourgeons d'un moine d'aspect gras et bienveillant.

Il m'examina d'abord des pieds à la tête, et, devenu soudain confiant :

— Je fais mon petit commerce la nuit, me dit-il, parce qu'il nous est défendu de vendre quoi que ce soit. Et pourtant les moines sont des hommes comme les autres et ils ont besoin de beaucoup de choses, n'est-ce pas ?

Je pénétrai avec lui dans une étroite cellule où il n'y avait qu'une couverture jetée sur le sol et une cage où je vis deux lapins qui parurent crever de terreur à mon approche.

— Mon logis est modeste, dit-il, mais on y est tranquille ; je suis le seul portier du couvent.

— Quoi ! mon frère, c'est là que vous couchez ?

— Mais j'y suis très bien. Vous ne voyez pas, il est vrai, mon lit tel que je vais le faire tout à l'heure, quand les moines, qui sont à la chapelle en ce moment, seront rentrés se coucher. Je suis forcé de cacher mon bien, de crainte que mes frères ne me volent ou ne me dénoncent.

— Et vous n'avez pas peur de moi ?

— Non, parce que vous avez une bonne figure : oh ! ne protestez pas, je m'y connais en physionomies... Ici, voyez-vous, sous prétexte que nous sommes des réformés, on voudrait nous contraindre à mener une existence du diable.

— Comment !

— Oui, nous devons travailler du matin au soir, coucher sur la dure, ne faire par jour qu'un repas

et encore de légumes cuits à l'eau. En voilà une manière d'éviter l'enfer ! Je sais bien que le bon Dieu n'exige pas de moi de pareilles pénitences. C'est pourquoi je suis la règle quand j'y songe !... Tenez, fit-il en ouvrant une porte adroitement dissimulée sous un crucifix orné de rameaux d'olivier, c'est là que j'enferme mes trésors.

J'aperçus, en effet, tout un magasin de provisions, des fiasques de vin de Toscane, dont la moitié étaient vides, et plusieurs tapis roulés ensemble.

Le frère leva un regard inquiet sur moi.

— J'espère que vous ne me trahirez pas, mais non, j'ai de suite reconnu en vous un ami. Mon instinct ne me trompe jamais.

Assuré de ma discrétion, il prit une fiasque remplie d'un vin brillant comme du soleil. Puis, avec des précautions infinies, comme si c'eût été un breuvage consacré, il m'en versa quelques gouttes dans un gobelet d'étain, et se mit à en célébrer la vertu.

— Regardez-moi ce vin ; on l'appelle Paradiso : avec raison, car, mieux que tous les récits des saints, il vous fait voir le ciel.

Il approchait la fiasque de la petite lanterne et il la contemplait de ses yeux écarquillés, tandis qu'entr'ouverte de désir, sa bouche montrait des dents longues et jaunes.

Alors, dans un élan de reconnaissance, il s'écria :

— Dieu est bon qui a créé ce vin !

Malheureusement, ajouta-t-il, nous ne pouvons qu'y tremper les lèvres ; je tiens à le ménager, ne sachant si j'en aurai jamais d'autre... Ah ! tant pis ! buvons-le maintenant. Demain, nous serons peut-être tous les deux morts.

Il me considérait avec une soudaine tendresse :

— Comme je suis content de vous avoir rencontré. Notre solitude, à nous autres moines, est parfois si lourde !

Et, se penchant vers moi, il me glissa dans l'oreille cette confidence :

— J'ai volé cette fiasque à l'abbé Coccone qui a

de bon vin, mais ne sait pas l'apprécier, c'est un imbécile. Ne le dites pas !

— Vous connaissez l'abbé Coccone?

— Je vous crois! C'est à lui que je dois d'être entré ici. Je ne l'en remercie pas.

— Ni moi non plus : l'abbé, je le vois bien, n'aura obligé que des ingrats.

Cependant le frère tirait dans la cellule tapis, couvertures, manteaux d'étoffe, douillette, et commençait de préparer notre couche.

Brisé par les émotions de la soirée, je ne demandais qu'à m'étendre à côté de lui pour dormir, mais à peine me fus-je jete sur ce lit improvisé qu'une horrible senteur de bouc, venant des habits du moine, m'incommoda si fort l'odorat que je fus près de me trouver mal. En même temps, le frère prenait avec moi et de toutes manières d'étranges libertés. D'abord, tenant sans doute à me montrer quelles propriétés flatulentes avait la nourriture du couvent, il éclata comme une outre pleine, puis gai, libre et sans plus d'embarras, il vint se coucher près de moi et approcha sa barbe sale de mon visage. Déjà il allait égarer ses mains sur mon corps, quand le repoussant avec violence :

— Arrière! dégoûtant animal, lui criai-je en me redressant. Va souiller de tes caresses infectes des miserables tels que toi. Je suis Lorenzo Vendramin.

— Mais, seigneur, répondit le frère, je suis d'une bonne famille. Je m'appelle Arrivabene.

— Eh bien, dis-je, Arrivabene, si tu me touches, je te crève la panse avec ce poignard.

Et je brandis un couteau dont la pointe brillante terrifia le moine.

— C'est une plaisanterie, seigneur, une simple plaisanterie : mes intentions sont pures.

> Amour se rencontre
> Avec Chasteté, et aux amants il est permis
> De se mettre ensemble et de se dire leurs histoires.

— Comment, vieux fou! te voilà qui cites Pétrarque à présent, tu ne crains pas que les beaux vers du poète ne se déshonorent en passant par tes lèvres souillées ?

— Je vous prie de croire, seigneur, que mes lèvres sont aussi fraîches et innocentes que les vôtres. D'ailleurs je citais ces vers sans savoir qui les avait composés. C'est l'ancien légat, Monseigneur Benzoni, à la maison duquel j'étais attaché, qui les avait toujours à la bouche. Ah ! c'était un homme, Monseigneur Benzoni, une intelligence ! un esesprit ! une vertu ! Sa mort est une grande perte pour Sa Sainteté on ne le remplacera point. Ah ! quel homme de courage !

— Il ne te ressemblait pas alors.

— Seigneur ! seigneur ! fit le moine en tombant à mes pieds, je vois que vous ne me pardonnez pas de vous avoir trouvé beau. Je n'avais aucun désir de pécher, je vous assure. Pourquoi Dieu nous aurait-il donné des yeux et aurait-il créé des formes qui leur sont agréables si ce n'était pour nous permettre de jouir de la beauté ? Je préfère, je l'avoue, aux gentils hommes, les gentilles dames ; elles ont la chair plus abondante et plus douce, mais, avec un désintéressement tout à fait sage, je me contente de regarder les femmes comme les hommes sans prétendre rien sur leurs personnes. Je connais, sur ce point, la règle du couvent et je m'y soumets. Il a fallu ce vin pour troubler mes idées. C'était aussi du Paradiso ! Et je ne suis pas coupable, car j'ai imploré le secours du Ciel, j'ai dit vingt fois le premier verset de la prière que Monseigneur Benzoni m'avait appris à réciter au plus fort de la tentation, mais le bon Dieu n'a pas voulu l'entendre. Elle est jolie pourtant.

> Illa die tenta est, tenta est et nocte; nec unquam
> Decidit; arrectum est nocte dieque caput.

— C'est là, coquin, tout le beau latin d'église qu'on t'a appris !

— Mais, seigneur, je ne sais pas le latin, moi, je répète ce qu'on m'a enseigné à dire. Je ne lis point dans les livres, seulement j'ai un peu de mémoire et quelque jugement.

Il eût parlé de la sorte jusqu'au matin si je ne lui avais ordonné de se taire, le menaçant, au pre-

mier mot, de le frapper de mon poignard. il se coucha donc, et je le vis bientôt clore les paupières. Pour ne pas sentir la mauvaise odeur du moine, je répandis sur sa robe et sur mes vêtements un flacon d'eau de naffe que je portais sur moi ; je m'étendis à côté du frère et je m'endormis.

J'eus un sommeil lourd, profond et sans rêve; je ne m'éveillai que le lendemain dans la soirée. En ouvrant les yeux, je m'aperçus qu'Arrivabene avait ramassé tapis et couvertures et que j'étais étendu sur mon manteau. Le moine, à côté de moi, s'occupait de tailler avec mon couteau des petites croix de bois comme en portent au cou les enfants.

Quand il rencontra mon regard, il m'apprit que le père Antonio était venu avec l'abbé Coccone. Ils m'avaient, paraît-il, considéré avec attention, mais il n'avait pas voulu qu'on troublât mon repos.

— Maintenant, dit Arrivabene, peut-être serait-il convenable d'aller voir le supérieur, mon frère.

Je fus choqué de la familiarité de ce moine malpropre et je songeai avec tristesse que, moi aussi, je devrais bientôt le traiter de frère, ni plus ni moins que s'il était sorti du même lit que moi.

Le père Antonio était en train d'écrire lorsque j'entrai dans sa cellule. C'était un vieillard encore robuste, d'une stature de géant, avec un visage de prophète, des yeux et un sourire enfantins. Je pensai, en l'abordant, à ces navires solides et magnifiques, qu'un léger vice de construction condamne à rester dans le port. La nature s'était plu à donner à ce moine la force et la beauté, puis, au moment de finir son œuvre, elle avait négligé de mettre en lui cette intelligence d'homme sans laquelle tous les autres dons lui devenaient inutiles. Le père Antonio inspirait une mélancolie profonde comme la ruine d'un palais colossal et inachevé.

Mais le père possédait cette douceur des âmes simples que la vie n'a qu'effleurées. Il sut, dans le discours qu'il m'adressa, montrer combien était grande sa compassion, et quand, à la suite de mon

récit, il me vit tout en larmes, il trouva, pour me consoler, d'exquises paroles.

Le lendemain de ce jour, je fus soumis à la règle du couvent et je dus prier et travailler avec les autres moines. Ma première peine fut de quitter mes vêtements et mon linge fin de gentilhomme pour revêtir une robe de bure qui me causait à la peau des démangeaisons intolérables. Les travaux manuels auxquels on m'employa me brisèrent. On m'ordonnait continuellement de remuer la terre du jardin qui m'était réservé, sans que je pusse voir à cette besogne d'autre utilité que celle de me rompre le corps de lassitude, car le repos qui nous était accordé ne suffisait pas à chasser de nos membres la fatigue. Je dormais à la chapelle, je dormais au réfectoire, je dormais partout. Une fois, par punition de m'être endormi, on me contraignit à rester agenouillé plusieurs heures devant l'autel. Je me relevais la tête en feu, stupide de honte et d'immobilité forcée, lorsque j'aperçus, à côté de moi, un frère à la barbe grise, qui venait de subir la même punition et avait les joues rouges, l'air piteux d'un écolier corrigé. Je ne pus m'empêcher de rire à l'idée de la discipline enfantine et ridicule à laquelle nous étions soumis. Enfin la fatigue, les privations et l'ennui de ma nouvelle existence me rendirent si malade qu'on me permit, pour me remettre, de rester quelques jours couché dans ma cellule.

Quand le sommeil eut réparé mes forces et que mon intelligence eut repris son activité ancienne, une image insinuante se glissa dans mon esprit. Vague, indécise, voluptueuse comme une caresse, elle me rappelait des yeux dont j'avais chéri l'ardeur fine et passionnée, mais que je ne connaissais plus à présent. Il me semblait aussi qu'une gorge mignonne, aux pommes dures et écartées, s'approchait de ma bouche et la chatouillait de leurs deux tiges. La chair, ici menue et comme économisée pour un subtil dessin, s'élargissait plus bas avec une richesse prodigue. Et le corps, qu'animait une santé riante, m'enchantait par

le poli, l'éclat, les courbes larges et pleines de ses formes. J'allais me pâmer de jouissance sous la lourde et victorieuse beauté quand je reconnus son visage. Carlona! Carlona! criai-je. Aussitôt l'image s'évanouit et j'aperçus la maison du canal Saint-Jean-Chrysostome, le corps de l'infidèle lié à un autre corps et mon bras frappant, d'un coup irréparable, les amants enlacés. La joie de la vengeance, le désir de la conservation m'avaient abandonné, et, à l'idée de ne plus voir ma maîtresse, je sentais la même défaillance qu'en cette soirée funeste où j'appris sa trahison.

Dès lors je n'eus plus de repos. A la vision de nos luxures succédait le rappel des lettres accusatrices qu'on m'avait adressées. Avec combien d'amis m'étais-je brouillé pour cette passion dont ma jalousie s'acharnait maintenant à nier tous les bienfaits! Il ne me restait plus même un souvenir.

Je demeurai quelque temps en proie à une fièvre délirante. Le père Antonio me soigna lui-même avec une tendre sévérité : il me forçait à prendre les remèdes, mais ma douleur le rendait pitoyable.

Lorsque je fus guéri, on me donna des tâches faciles, bien qu'elles me parussent assez humiliantes. Je dus balayer la chapelle et le cloître, j'aidai le frère chargé de la cuisine à écosser les pois, à traire les vaches, à mettre le pain au four. J'avais mission de ne pas laisser un grain de poussière dans le couvent, et tout le jour était employé à laver et à nettoyer. Souvent, lorsque mon travail ne me demandait pas une grande attention, je m'oubliais à songer à Carlona. Tantôt je la comparais à la dernière des créatures et je la chargeais de toutes mes malédictions, tantôt je pensais à son rire, à sa gaieté, à ses saillies, je la voyais amoureuse et câline, et je ne pouvais m'empêcher de pleurer. Le frère cuisinier était indifférent à ma peine. Il sentait quelle répulsion m'inspiraient ses yeux ternes et durs, sa barbe frisottée où séjournait toute la graisse de la terre. Lui-même éprouvait une haine de rustre pour ce qui subsistait en moi du gentilhomme. Comme un paysan qui s'est fait

moine par conviction et met au service d'une règle inflexible sa brutalité de conducteur de bestiaux, il ne supportait pas que je fusse oisif un seul instant; et, quand il me surprenait les mains inactives, il détachait sa cordelière et m'en frappait rudement les épaules. J'étais si anéanti par le chagrin que je n'avais plus le courage de me révolter contre ce moine barbare et je m'abandonnais à ses coups.

Par bonheur, je ne restai pas longtemps sous ses ordres.

Un jour le père Antonio entra dans la cuisine; il aperçut mes yeux rouges, et, attribuant mes pleurs à une autre cause :

— Mon cher frère, me dit-il, consolez-vous, Dieu vous pardonnera, soyez-en sûr.

Il s'agit bien du pardon de Dieu, avais-je envie de lui crier, mais j'eus le bon esprit de retenir mes paroles.

Ce qu'il ajouta me causa plus de plaisir :

— J'ai décidé que vous iriez mendier avec le frère Arrivabene. La promenade vous distraira de votre affliction.

Comme il se retirait, survint Arrivabene que je n'avais pas vu depuis le jour de mon entrée au couvent et qui s'approcha en sautillant comme un coq effarouché.

— Je ne suis plus portier, s'écria-t-il, et grâces en soient rendues au Ciel. Dire que j'ai eu la discipline et huit jours de cachot parce que le supérieur m'a trouvé à boire du Paradiso ! A-t-on vu pareille putain de couvent ? Le vin n'a-t-il pas été fait par Dieu pour être bu, et s'ils tiennent absolument à imposer une règle, est-ce que le frère portier ne doit pas en être affranchi ? Je voudrais voir le père Antonio portier, je voudrais le voir, par Bacchus ! Enfin je suis heureux de changer de position; la place n'était plus tenable. Maintenant me voici frère quêteur et frère vendeur; et tout en quêtant et en vendant j'aperçois de bien jolies choses sur la place aux Herbes, quand j'apporte le lait du couvent. Quel spectale me donnent toutes ces

demoiselles en déshabillé du matin : Bibbin a des yeux et une gorge, bonne Sainte Vierge, à damner tous les saints !

— Mon frère, demandai-je à Arrivabene, puisque vous venez de la ville, vous devez savoir ce qu'on dit de l'absence de Lorenzo Vendramin et de la mort de Carlona.

Arrivabene sembla fort étonné de mes paroles, et comme je le pressais de me répondre :

— Je n'ai entendu parler ni de Vendramino, ni de Vendramini, ni de Carletta, fit-il d'un air d'indifférence.

J'étais désolé. J'eusse voulu qu'il me contât quelque chose de ma maîtresse, et même, à présent que j'étais à l'abri des poursuites, qu'il me parlât de mon crime. Il n'y avait pas un mois que j'étais entré dans ce couvent et déjà Venise m'avait oublié. J'étais enterré avant d'être mort.

Arrivabene, qui riait de toutes les rides de sa grosse face, remarquant mon air attristé, essaya de donner à son visage une expression de mélancolie ; il avança la bouche en cul de poule, baissa les yeux en Madone et glissa vers moi un regard de saint Sébastien percé de flèches. Sa physionomie de moine jovial, contraint de jouer la tristesse, devint alors si amusante que, malgré le chagrin qui m'accablait, j'éclatai de rire à son nez.

Aussitôt la figure d'Arrivabene s'illumina.

— Bravo ! bravissimo ! mon cher frère, me dit-il en me prenant les mains. Le rire est une façon d'adorer le Seigneur, tandis que les larmes sont un hommage au diable. Je vous suis reconnaissant de ne plus m'offrir de mauvais exemples. Voyez quel soleil brille sur le jardin. Il est prescrit d'être gai par un si beau jour.

— Tenez, ajouta-t-il, voilà du vin que m'a donné Madame Gritti. La gourde est si petite qu'on peut la dissimuler dans sa manche où l'œil de Dieu ne la découvrirait pas. J'ai savouré tout à l'heure une goutte de l'élixir. Prenez-en vous-même et dites-moi s'il n'est pas digne de la table de Jupiter.

— C'est un nectar, m'écriai-je après avoir bu une gorgée.

Mais le vin était plus amer que du vinaigre.

Le frère cuisinier contemplait cette scène avec des yeux de chien auquel on prend un os. A la fin, n'y tenant plus, il nous lança cette menace :

— Je vous dénoncerai au père supérieur, et vous verrez si vous buvez du vin, et un jour de quatre-temps encore !

— Liche-casse de fiante ! répondit Arrivabene, fourbisseur de vieille ! oiseau déplumé pour empester les juives ! Dénonce-nous ! je te le conseille, et aussi vrai que le Paradis et Dieu le père existent, je te décharge ce baton sur la tête, de manière à t'apprendre pour la vie ce que vaut le bras d'Arrivabene.

Le frère s'était courbé humblement sous l'injure. Il se glissa jusqu'à nous et leva des yeux suppliants.

— Je ne vous dénoncerai pas, mais laisse-moi seulement humecter mes lèvres de ce vin, Arrivabene ! Allons ! sois aimable, passe-moi ta gourde.

— Te passer ma gourde ! Tiens ! voilà ce que je te passerai.

Arrivabene tourne alors le dos au cuisinier, se trousse très haut sur les reins, montre des chairs jaunes et énormes.

Le frère, ne sachant témoigner autrement son dégoût, se mit à cracher à terre, ce que voyant, Arrivabene éclata de rire, et, me prenant le bras :

— Partons, me dit-il.

Et nous franchîmes le seuil du couvent.

Le travail, la maladie, l'obsédante pensée de Carlona m'avaient fait oublier ma servitude claustrale, mais quand je retrouvai les rues pleines de soleil, de rires, de babillage et de cris, quand j'aperçus, aux éventaires, la chair rose des pastèques parmi les oranges dorées et les choux pansus aux belles nervures, je goutai délicieusement ma liberté. Je songeais combien ma robe et mes sandales de moine eussent étonné mes anciens compagnons de fête. Justement je rencontrai la Bazotta,

une bonne fille que je fréquentais jadis ; elle s'en allait avec un petit panier sous le bras ; elle nous regarda tous les deux, mais ne nous reconnut point.

Nous entrâmes aux palais Boldu, Foscolo, Morosini, que le Père Antonio nous avait désignés. Partout nous fûmes reçus ; nous eûmes bientôt dix scudi qu'Arrivabene fit sonner avec amour dans sa besace. Puis, avisés que d'autres frères se chargeaient de la quête en ville, nous prîmes une barque pour gagner la route de Padoue où plusieurs familles de Venise, riches et bienfaisantes, ont leur villa.

Comme le soleil était chaud et la route poudreuse, nous marchions lentement, essuyant sans cesse nos fronts qui dégouttaient de sueur. Tout à coup le frère s'arrête et prête l'oreille.

— Entends-tu, me dit-il, ce joli chant qui remplit d'aise toute la route ? Il y a un nid de pinsons ici. Regarde !

Arrivabene me désignait, au milieu d'un sapin, une branche moussue d'où partait une claire et vive roulade. Aussitôt le voilà qui s'accroche à l'arbre, grimpe avec autant d'agilité que s'il n'avait pas eu de ventre ni de derrière, et je le vois, sous les coups de bec du mâle et de la femelle, toucher avec précaution la branche qu'il m'avait indiquée. Avant que j'eusse remarqué sa descente, il m'avait déjà rejoint au pied du sapin.

Il me montra, parmi des brindilles de mousse blanche, les petites têtes emplumées.

— Bravo, lui dis-je, mais que vas-tu en faire ?

— Les éduquer moi-même, me répondit-il, j'ai besoin, dans ma cellule, d'entendre la jolie causerie des oiseaux.

Nous trouvâmes sur la route de grands ombrages. Le frère, joyeux de se mettre à l'abri du soleil, s'assit tout à coup et me déclara que la chaleur était trop incommodante pour qu'il pût s'occuper des affaires du couvent. Il fallait renvoyer la quête au lendemain.

— Mais que dira le père Antonio ?

— Nous ne rentrerons que demain et alors nous serons si lourds d'argent que le père ne songera point à nous châtier de notre retard. Aujourd'hui ne pensons qu'à atteindre la maison de Madame Nichina, où nous attend la plus généreuse et la plus aimable des hospitalités.

— Comment ! fis-je, tu connais la Nichina !

— Oui, je la connais, répondit Arrivabene, et pourquoi, je te le demande, ne la connaîtrais-je pas ?

— Ignores-tu que la Nichina est une ancienne courtisane et qu'elle ne doit son luxe qu'au grand nombre de ses impuretés ?

— Ne nous occupons pas, dit Arrivabene, de regarder d'où vient l'argent qu'on donne au Seigneur ; la Nichina sait préparer pour les serviteurs de Dieu les plus succulents repas, serait-il bien raisonnable d'en exiger davantage ?

— Arrivabene, repris-je, tu subordonnes toujours à ton plaisir les intérêts de Dieu.

Mais mon plaisir et les intérêts de Dieu ne sont point opposés.

— Et tu n'as pas de remords ?

— Non, car si ma conduite ne plaisait pas à Dieu il ne la supporterait point.

Après nous être reposés plusieurs heures, nous nous dirigeâmes vers la villa de Madame Nichina.

— Tiens, s'écria Arrivabene, que sont devenus mes oiseaux ? Je les ai oubliés sous les arbres. Ah ! tant pis, nous trouverons un autre nid demain.

— Arrivabene, dis-je, tu dois être toujours heureux.

— Il est sûr, répliqua le moine, que je ne passe pas mon existence à me lamenter. Quand je mange, quand je bois, quand je vois une femme, quand je dors, quand je me soulage le ventre, quand je récite ma prière, je suis heureux.

— Pourquoi mets-tu l'acte de prier après tous les autres ?

— Parce que c'est l'acte que j'ai le moins souvent envie de faire.

— Et quand tu n'en as pas envie ?

— C'est bien simple : je ne le fais pas.

— Et si l'on te donne la discipline, Arrivabene, es-tu heureux encore ?

— Certainement, cela me chatouille le derrière.

— Et si tu es malade?

— Je ne le suis jamais.

— Mais enfin, si tu l'étais, par hasard ?

— Alors je penserais à mon salut, et je m'imagine que j'aurais une grande joie à l'idée que je vais voir le ciel.

L'ombre se faisait douce sur l'herbe, et seuls les plus hauts feuillages brillaient dans la lumière lorsque nous arrivâmes devant la villa de Madame Nichina. La maison est bâtie au milieu d'un vaste jardin dont un côté offre aux regards des plates-bandes fleuries, des bassins environnés de nymphes et de tritons, tandis que l'autre partie, formée de bosquets, de charmilles, ménage aux amants des retraites fraîches et odorantes.

Je n'avais vu qu'une seule fois la Nichina, mais son visage a des traits si frappants que je la reconnus de suite. On ne trouve dans sa physionomie de féminin et de sensuel que la bouche ; les yeux sombres, le dessin pur et fier de sa figure, le front large et découvert ont quelque chose de vainqueur. Sa magnifique chevelure, ici crêpée, là relevée en larges torsades, lourde et soyeuse par derrière, légère par devant de frisons et de boucles folles que le soleil couchant couvrait d'or et de feu, cette chevelure dont elle eût pu s'envelopper et dont elle avait fait une couronne, était comme l'image de cette discipline puissante à laquelle Nichina plia toujours sa riche et superbe nature.

Elle ne portait pour tout bijou qu'un collier de perles, mais, malgré l'abandon de la vie rustique, elle était vêtue avec le même luxe fastueux qu'en ses plus beaux jours. Sa jupe de moire de Florence s'ouvrait sur une robe de satin cramoisie dont le corsage, joint par des liens de drap d'or, laissait voir la gorge qui était encore admirable.

Elle était assise sur la terrasse, au milieu d'anciennes amies et de jeunes femmes qui se plai-

saient à former sa cour, à profiter de sa table, de sa réputation, et auxquelles Nichina s'amusait parfois à enseigner l'art de bien vivre.

Oubliant ma cagoule de frère mineur devant une assemblée que décoraient tant de grâces, je saluai ces dames en galant homme, ce qui les réjouit fort.

— Arrivabene, dit la Nichina, je crois que tu nous amènes un frère auquel il sied mieux de confesser les femmes que de prier les Saints.

— L'un n'empêche pas l'autre, répartit Arrivabene qu'un faux pas étendit aux pieds de la belle courtisane.

La Nichina se baissa pour aider Arrivabene à se mettre debout, et je vis alors s'arrondir ses larges attraits, puis, au mouvement qu'elle fit pour relever le moine, j'aperçus ses bras d'une forme pleine et délicate, tandis que s'ouvrait en craquant une robe trop remplie de beautés pour pouvoir les contenir. En se redressant, elle eut un sourire de jouisseuse et de dominatrice, satisfaite de maintenir et de mouvoir si bien, malgré l'âge, sa chair splendide et encombrante.

Comme j'étudiais les visages, je me trouvai en pays de connaissance; j'avais vu de côté et d'autre la plupart de ces dames, mais les femmes prêtent moins d'attention à nous que nous ne leur en prêtons, et, sous mon costume de frère, personne ne devina qui j'étais. Il y avait pourtant là les maîtresses de mes amis : Angela Balla-l'Ocche qui venait souvent raconter à Carlona les bons tours qu'elle avait joués; la pauvre Marina Stella qu'un avortement avait rendue maigre et laide comme jaunisse; Betta Pedali aux yeux malicieux et espiègles; la Petanera si glorieuse de sa croupe; Polissena qui parvint à la fortune en faisant oublier son sexe à d'obscènes adorateurs.

La vieille mère et la sœur de la Nichina, Lucietta Buonpane, étaient aussi de la réunion, mais Nichina semblait avoir pris toute la beauté de sa race, car elles étaient courtes, minces et, malgré des yeux grands et pleins de flamme, assez vilai-

nes. Elles ne se mêlaient point à l'entretien et raccommodaient le linge déchiré, se distrayant de temps à autre, tout en tirant l'aiguille, à lancer vers nous un regard de côté.

Après une abstinence si longue de tout plaisir, et par une si aimable soirée, j'avais peine à supporter tranquillement le voisinage de toutes ces femmes qui nous regardaient en souriant. La Nichina surtout, avec ses allées et venues lascives, ses gestes aisés et majestueux, la grâce et l'esprit qu'exprimait tour à tour son visage, enflammait mon désir.

— Eh bien ! fit Nichina, si je m'attendais à vous voir aujourd'hui, mon frère, je veux bien aller rendre visite au Diable.

— Ma chère sœur, dit Arrivabene, on se voit quand il plait à Dieu. La Providence tient secrets ses desseins.

— Mais quel bon vent vous amène ce soir ?

— Tout simplement le désir de souper avec vous. Nous pensons que vous êtes assez pieuse et charitable pour n'éprouver aucun ennui à rendre des forces à des serviteurs de Dieu, fatigués d'un long jeûne et affaiblis par la nourriture insuffisante du couvent. Nous avons besoin des solides vertus, des sublimes principes de votre cuisine.

A cet aveu sans détour, les amies de Nichina partirent d'éclats de rire tumultueux et se tordirent comme des possédées. C'étaient d'excellentes personnes qui, pleines d'expérience, riches de la sottise des hommes, ayant vu et joué plus d'un bon tour, le ventre libre et l'estomac bien portant, ne demandaient qu'un prétexte pour manifester leur joie. Quand elles eurent ri tout leur soûl, la Nichina, plus calme, se tournant vers sa mère qui inclinait vers une chemise rapiécée sa tête déjà lourde de sommeil :

— Maman, appela t-elle.

La vieille s'éveilla en sursaut.

— Maman, tu entends : on loue ta cuisine.

Aussitôt les yeux de la vieille se mirent à briller de colère.

— Mais je ne veux pas la louer, ma cuisine, je ne veux pas !

Sur quoi les rires recommencèrent de plus belle, tandis que Lucietta, par des explications vingt fois répétées, essayait de calmer sa mère.

— Je dois vous dire, mes frères, dit Nichina, que maman était malade aujourd'hui, et que vous ne serez pas servis aussi bien que lorsqu'elle s'occupe du dîner.

Arrivabene fit la grimace, mais déguisa son mécontentement sous une galanterie.

— Des yeux et des formes comme les vôtres rendraient friande la chère d'un ermite.

— Seigneur Jésus ! s'écria la Petanera, est-ce que le moine veut l'épouser ?

En même temps Angela Balla-l'Ocche et Bettal Pedali déclarèrent à Nichina qu'elles préféraient s'en aller, si ce sale moine d'Arrivabene restait à souper, mais Nichina les apaisa en leur disant qu'Arrivabene savait des histoires à mourir de rire.

On dressa sur la terrasse la table du festin, qui bientôt fut chargée de fiasques, de fruits et de mets de toutes sortes.

Le frère, se penchant sur un chapon enguirlandé d'herbes fines et parfumé d'aromates, huma l'odeur avec ravissement.

Puis, reportant sur Nichina l'adoration qu'il venait d'accorder à la pièce de volaille :

— Ah ! ma douce menteuse, fit-il avec des regards qui allaient de la table aux épaules de Nichina, quels repas divins vous savez nous offrir !

Et, sans attendre que Nichina eût pris place à table, il s'assit et dépêcha un petit signe de croix aussi vite que s'il eût chassé une mouche de son nez.

— Mon frère, lui dis-je, est-ce que tu aurais honte de notre sainte religion que tu te caches ainsi d'être dévot ?

— Il ne faut point rendre ridicule aux yeux des incroyants de saintes pratiques, répondit le frère qui avait déjà la bouche pleine.

— Nous prenez-vous pour des hérétiques ? s'é-

cria la Petanera : vous vous imaginez donc qu'i n'y a que vous de religieux ici !

— Ces dames sont de bonnes chrétiennes durant leur repas, repris-je.

Cependant le frère jouait de la cuiller et de la main et engouffrait dans sa bouche des morceaux aussi grands qu'elle.

— Mangez et laissez-moi manger, répétait-il quand on voulait l'interroger, je vous répondrai tout à l'heure.

Il resta muet durant le souper, dévorant ce qu'on lui servait sans se préoccuper des conversations qui lui bourdonnaient à l'oreille.

Comme le repas touchait à sa fin, on entendit s'élever des soupirs et des râles d'agonie, plus douloureux que ceux des condamnés à la torture : c'était Arrivabene qui ronflait.

Les femmes se précipitèrent sur le moine, l'une lui tirant la barbe, une autre lui secouant les bras, sans parvenir à l'éveiller.

— Frère Arrivabene, s'écriaient-elles, une histoire ! une histoire !

Arrivabene ouvrit enfin des yeux ahuris, mais les referma de suite, et les ronflements qui s'étaient un instant interrompus recommencèrent, tandis que ses bras pendants, sa bouche ouverte, sa face penchée exprimaient toute la béatitude d'un saint martyr.

— Madame, dis-je à Nichina, on raconte à Venise que votre existence est pleine d'aventures; il me semble qu'elles doivent être belles puisque vous en êtes l'héroïne.

Nichina répondit simplement :

— Je crains qu'on ne vous ait abusé, car ma vie n'a rien de merveilleux. Il y a seulement des larmes et du sang dans mon histoire, comme dans celle de toutes les amoureuses.

— Eh bien ! continuai-je, c'est l'histoire d'une amoureuse que nous serions heureux d'entendre plutôt que les contes insipides de ce moine.

La Nichina était à un âge où l'on aime fort à parler de soi; elle ne voulait que se faire prier.

Aussi, après s'être recueillie un instant, elle commença le récit de son existence.

Toutes les femmes s'étaient rapprochées pour l'entendre. Les anciennes ruffianes demeuraient le regard baissé, les bras croisés sur leur large poitrine, solennelles et imperturbables, en personnes qui ont passé l'époque des surprises, tandis que leurs jeunes filles, l'œil et la joue animés par le festin, le coude sur la table et la bouche ouverte, l'écoutaient ainsi qu'un sermon de carême et buvaient chacune de ses paroles comme une goutte de vin de Chypre. Seule, la vieille mère de Nichina, qui était sourde, s'était remise, dans son acharnement au travail, à raccommoder ses chemises à la lueur d'une résine qui brûlait en crépitant et attirait tous les moustiques du voisinage.

Je respirais avec délices l'haleine du jardin toute chargée d'arômes et passant sur les chevelures odorantes et les vins sucrés. Au dessus des vastes ombrages envahis par les ténèbres, une bande orangée, des nuées de feu rappelaient seules la lumière. Déjà la douce nuit venait avec son cortège d'étoiles, et la lune, terne encore, apparaissait dans l'azur pâle et infini du ciel. Les femmes, craignant la fraîcheur, s'étaient couvert la tête d'un voile et enveloppé le corps d'un manteau, mais le voile ne cachait point les yeux et le manteau, serré à la taille, accusait mieux les formes. Devant ces printannières beautés Nichina pouvait évoquer les amours mortes. L'amertume, la mélancolie du passé ne pouvaient servir qu'à rendre nos jouissances plus délicates et plus profondes : la Volupté nous promettait encore de beaux jours.

PREMIÈRE PARTIE

LES MAITRES DE LA NICHINA

Nichina n'est pas le nom de mon baptême, dit-elle, c'est l'amour qui me l'a donné. Je m'appelle Lucina Ferro et je suis la petite fille de Giorgio

Senese, qui, pour sa belle conduite au siège de Scutari, a sa place dans les annales de la République.

Je crois bien que mon enfance a vu de terribles spectacles, mais ils se sont évanouis de mes yeux sans me laisser rien dans l'esprit que de confuses images. Je me rappelle toutefois que je fus un soir enlevée de ma couchette par un homme dont les yeux irrités et la longue barbe m'épouvantèrent ; je me rappelle comment ma mère m'arracha de ses bras et quelle frayeur je ressentis devant notre chambre illuminée soudain de torches et envahie de soudards furieux qui brandissaient des épées. Je vois encore ma fuite dans la campagne pressée par ma mère, qui ne semblait pas entendre mes supplications ni considérer mes pieds en sang, et qui m'entraînait dans une course folle, sur des routes pierreuses, à travers les broussailles et le schemins d'épines, comme si elle s'était sentie poursuivie par des assassins.

Mais ma véritable existence, celle dont j'ai gardé un exact souvenir, date de cette fête du Jeudi gras où je passai par de si diverses émotions. Je me retrouve alors dans cette petite maison de la Mercerie, toute obscure du voisinage de l'église Saint-Bartholomé, où mon père, qui était cordonnier, avait sa boutique et où nous nous entassions tous les six, papa, maman, mes deux sœurs Lucietta et Costanza, mon cousin Guido et moi. En ce temps là, je passais des journées entières à jouer et à me promener avec Guido. Costanza, ma sœur cadette, d'un naturel triste et chagrin, ne se mêlait à nos jeux qu'afin de raconter nos espièglerie et de nous faire gronder.

Le jour du Jeudi gras, justement, je désirais mettre une belle robe que m'avait donnée ma tante pour aller à la promenade. Maman n'y voulut pas consentir, et, comme je m'obstinais dans ma résolution, elle prenait le balai pour m'en fouetter, quand Guido, qui, pourtant, n'avait qu'un an de plus que moi, se précipite au devant de maman, me couvre de son corps et s'écrie :

— Touchez-la donc ! dites ! touchez-la donc, et vous allez voir !

Cela n'était pas pour arrêter ma mère, qui en avait vu bien d'autres et qui n'avait pas peur d'un petit garçon comme Guido. Elle allait donc nous corriger vertement quand mon père arrive.

— Jolie mère de famille, s'écrie-t-il, qui n'est bonne qu'à battre les enfants.

— Occupe-toi de ce qui te regarde, répond ma mère, tu voudrais toujours rencontrer la paix à la maison, mais s'il n'y avait que toi pour l'y mettre, je crois que nous ne verrions pas souvent sa couleur.

Mon père ni ma mère n'étaient des gens à garder leurs injures pour en faire des petits. Au bout de quelques minutes, ayant épuisé toute leur provision d'insultes, ils se prenaient aux cheveux, aux épaules, aux jambes ; ils s'agitaient comme des lutteurs en foire, et enfin, ainsi que cela devait arriver, papa faisait tomber maman et la traitait, je n'ose vous dire comment, avec le pied, avec les poings, avec le bâton. Quelle grêle de coups, sainte Vierge, comme cela tombait ! Ah ! il faut qu'elle ait eu les membres solides pour s'en être échappée. Guido et moi nous pleurions toutes les larmes de notre corps en regardant maman qui se débattait et poussait des hurlements à mettre en branle le cimetière de Saint-Zanipolo.

Tout d'un coup, elle se relève, crache à la figure de mon père et se sauve en criant :

— Turc d'enfer, tu vas voir si je t'en fais porter, des cornes !

Mon père haussa les épaules, sortit pour l'appeler, puis revint vers nous.

— Voyons, mes petits chérubins, qu'avez-vous à pleurer ?

— C'est, dit Guido, ma tante qui voulait nous fouetter.

— C'est, dis-je à mon tour, maman qui ne voulait pas que je misse ma belle robe.

— Ah ! elle ne voulait pas te mettre ta belle robe la gueuse !... Eh bien ! c'est moi qui vais te la

mettre. Allons, ne pleure plus, où est-elle, ta robe, que j'aille te la chercher, ma petite adorée du bon Dieu.

Aussitôt papa ouvre le coffre, lance les hardes sens dessus dessous, jette tout par la place.

— Tiens ! papa, la voilà, dis-je en accourant, et je lui montrai la robe blanche bordée d'une bande de velours rouge.

— Tu as raison, c'est une robe pour la dogaresse... Comme tu vas être jolie maintenant, Seigneur Jésus ! Et quand je pense que ta gueuse de mère... mais je ne veux pas en dire plus long sur elle aujourd'hui.

Lorsqu'il m'eût habillée, lentement, parce que ses gros doigts avaient peine à saisir les petits boutons et à les entrer dans les boutonnières :

— Et Guido, que va-t-il devenir ? Il n'a donc pas de pourpoint convenable pour la fête .. Ah ! mes pauvres enfants, heureusement que je vais m'occuper de vous maintenant, car, je le vois bien, on vous eût laissés aller tout nus.

Guido était ennuyé de sortir avec ses vêtements qui avaient de grandes pièces mal cousues et ça et là des trous par lesquels on voyait sa peau.

— Va ! Guido, fis-je, je t'aime bien.

Et d'un baiser je lui pris toute la bouche

Il rougit, et à son tour me baisa en rougissant, mais je savais qu'il était très heureux de ce que je lui avais dit.

— Non, s'ecria-t-il, je ne veux pas t'accompagner, parce tu es trop belle pour moi avec ta robe. J'aurais honte.

— Alors, dit mon père, va t'amuser avec le fils du boulanger et laisse-nous partir.

Papa lui coupa une tranche de pain et lui donna une jatte de lait pour son souper, puis, le mettant à la porte, il ferma la maison, de crainte des voleurs.

Comme je lui envoyais un baiser du bout des doigts, je le vis fondre en larmes; ne voulant pas avoir de chagrin un jour où je portais ma robe

neuve, je baissai les yeux et m'éloignai vivement avec mon père.

— Si vous n'êtes pas de Venise, mon frère, et que vous n'ayez jamais assisté à la fête du Jeudi gras, je vous dirai que c'est vraiment une agréable réjouissance et qu'à présent encore je ne manque pas une année de m'y rendre.

En commémoration de notre victoire sur le patriarche d'Aquilée, on y tue un taureau et douze petits cochons représentant le patriarche et les douze chanoines qui furent avec lui condamnés à mort. Ce jour-là, tous les bouchers de la ville sont en armes comme si, au lieu de tuer de paisibles et innocents animaux, ils se battaient vraiment contre de redoutables ennemis. Ah ! il faut voir comme ils sont amusants avec les cuirasses dont ils sont couverts, la lance et les vieux glaives qu'ils font bien haut sonner. Cet accoutrement, qu'ils n'ont point l'habitude de porter, embarrasse leurs mouvements et donne lieu aux plus divertissantes catastrophes. On remarque de ces gaillards qui, après s'être promenés toute une après-dînée sous une pesante armure, n'en peuvent plus de fatigue; à les entendre souffler et haleter on croirait qu'ils vont rendre le dernier soupir, et avec l'eau qui coule de leur front on remplirait aisément un bassin. Il suffit alors du moindre croc en jambe pour mettre à terre le batailleur et donner à cette cuirasse qui devait le protéger contre l'ennemi le rôle d'adoucir sa chute. N'importe ! ces messieurs tiennent à garder leurs armes jusqu'à leur coucher; bien heureux s'ils consentent, devant leur lit, à oublier qu'ils furent soldats un jour. Mais à côté de ces équipements ridicules, on aperçoit les toilettes les plus riches et c'est un enchantement pour les yeux. Il y a aussi mille tours d'adresse et d'équilibre; des acrobates traversent dans les airs la place Saint-Marc sur une corde raide, et, le soir, les palais sont illuminés pour la joute en gondole sur le Grand Canal.

J'étais éblouie des beaux spectacles qui s'offraient

à ma vue et, en même temps, gênée de me sentir regardée par les passants, d'entendre sans cesse des compliments de ce genre :

— Oh ! la jolie petite fille.

— Mes félicitations, messer.

Papa était plus fier de me tenir la main que s'il eût porté le Saint-Sacrement.

Nous allâmes dîner dans une ostérie dont le maître était un ami de la famille. On voulut savoir le long du repas toutes les sottises que j'avais en tête et l'on accueillit d'un grand éclat de rire chacune de mes réparties.

A la tombée de la nuit, nous sortîmes sur la Place aux Herbes, que de grosses torches emplissaient d'une épaisse fumée et de lueurs vacillantes. Une foule immense était massée à regarder les danses qui étaient merveilleuses de grâce, de mouvement et d'agilité. Un jeune homme tournait autour d'une jeune fille qui lui donnait la main, le le bras tendu et levé; mais, tandis qu'il passait devant elle, la jeune fille, quand elle avait quelque malice, raccourcissait le bras tout à coup, rompait l'équilibre de son danseur qui, vaincu et humilié, tombait lourdement à ses pieds, aux rires et aux applaudissements du public. Des jeunes filles dansaient aussi entre elles la forlane, bras dessus, bras dessous; elles s'avançaient vers vous, levant les pieds l'un après l'autre, si vivement que nous ne pouvions remarquer lequel elles avaient en l'air. On ne sait plus tourner comme cela aujourd'hui.

Les grandes ombres des danses tremblaient à la lueur des torches, aux roulements du tambour et aux chants de réjouissance; les garçons chatouillaient les filles qui se défendaient mal, et, à l'écart, devant les ostéries, les bouchers qui avaient figuré au défilé parlaient gravement, ou cherchaient des prétextes pour se battre, agitant, à grand'peine, d'un geste de menace, leur espadon.

Soudain une lumière vive se fait à l'extrémité de la place, à l'endroit où s'assemblent le matin les marchandes de poisson; je vois apparaître au-dessus de la multitude un long corps maigre vêtu

d'une robe de moine et j'aperçois une figure imberbe, jaune comme de la cire, avec des os qui semblent percer la peau et, enfouis sous des sourcils touffus. des yeux énormes que des larmes rendent brillants. Cette figure qui, sans les regards illuminés d'une vie fiévreuse, eût paru le crâne d'un mort, s'anima presque aussitôt; les lèvres s'ouvrirent et j'entendis une voix puissante et souterraine, une voix pareille à un mugissement au fond d'une caverne, s'écrier par trois fois : Pénitence ! mes frères !

Je me serrai de frayeur contre papa, tandis que les danses cessaient comme à l'approche d'un orage. On se porta en foule autour de l'étrange moine, et mon père, qui s'imaginait que c'était un prophète, voulant le considérer de près, joua si bien des coudes qu'il parvint à se mettre presque en face de lui. Pour m'empêcher d'être étouffée par la multitude, il me prit sur ses épaules, et je pus suivre à mon aise le discours du prédicateur. J'ai gardé le souvenir de quelques-unes de ses paroles.

« Vous, qui n'écoutez que la voix de la passion, s'écriait-il, je vous le prédis : vous serez tous frappés, le Seigneur ne vous épargnera point... Cette ville est si bien devenue la demeure du Diable que je me demande s'il y reste un seul homme vertueux. Oui ! où devraient régner la modestie et la simplicité, je ne vois que luxe, inutile richesse et fornication. Quand passe une femme, je dis en mon cœur : voilà une courtisane ! et ce qu'il y a d'horrible, c'est que je puis le dire aussi des hommes, car les hommes sont encore plus adonnés aux œuvres de Satan !

» Or, je vous l'annonce : le jour de Dieu est proche, le Seigneur viendra sur une nuée sanglante et toute la terre tremblera, et la mer se gonflera pour vous engloutir...

» Courtisanes ! Courtisanes ! allez-vous oublier vos dégoûtantes caresses, et mortifier votre chair, et vous humilier devant Notre-Seigneur Jésus. Je vous le répète : le danger est pressant; déjà sont

préparés en enfer les feux qui doivent vous dévorer ! »

A ce moment, une troupe de jeunes gens qui, tout à leur divertissement, n'avaient point remarqué le moine, fendirent la foule, entourèrent le tréteau du haut duquel il prédisait à Venise tous les malheurs qui allaient la désoler, et commencèrent une ronde. Le peuple, qui, saisi de terreur, écoutait ces menaces dans un morne silence, ne put souffrir qu'on montrât une telle impiété à l'égard d'un être qu'il considérait comme un envoyé de Dieu; les hommes se précipitèrent sur les danseurs, les mères et les parentes des danseuses se jetèrent sur les filles. Tandis qu'ils s'accablaient de coups de poing, s'arrachaient les cheveux ou se déchiraient le visage, le moine, les yeux au ciel, continuait son discours.

« Pour moi, j'espère dans la justice du Seigneur, parce que je suis venu prêcher l'amour de son nom. Apprenez donc à vous detacher de toutes les choses terrestres et je vous emménerai dans la terre bénie. »

Cependant personne ne l'écoutait plus. Les lumières de la fête étaient éteintes; seule une petite lanterne continuait à éclairer le moine. Dans l'ombre, on distinguait un vaste mouvement, une agitation sourde, une rumeur énorme et grandissante. Des voix s'élevèrent derrière moi pour attaquer les danseurs, d'autres prirent leur défense: on en vint aux coups; à chaque instant la dispute s'élargissait, et bientôt aux cris, au tapage, à la violente poussée qui nous jeta presque sous le nez du moine, je compris que la bataille devenait générale.

— Papa ! dis-je, j'ai peur, j'ai peur.

— Allons-nous-en, me répondit-il ; et, me tenant par les jambes, il se disposait à percer la foule. Alors nous fûmes entourés et pressés à étouffer dans un cercle de chair. Les bouchers qui sortaient des ostéries arrivaient en armes pour se mêler au combat.

Le moine parlait toujours sans rien voir de ce qui se passait autour de lui.

« Mon cher maître l'a dit... La foi nous vient de Dieu et n'est point le résultat de nos œuvres. »

Tout à coup un prêtre qui se trouvait mêlé à la populace s'écria :

— Saisissez l'hérétique ! Saisissez-vous de ce prédicateur de mensonge.

Une voix répondit :

— Laissez les Saints parler aux hommes.

Mais aussitôt une furieuse clameur gronda :

— A mort l'hérétique ! A mort ! A mort !

Le moine s'arrêta de parler, et, comme s'il venait de tomber du ciel, il regarda devant lui la populace en colère, de ses yeux agrandis par l'épouvante et sans pouvoir dissimuler le tremblement de son corps. A peine avait-il eu conscience du danger que déjà un coup de bâton l'atteignait à la tête et le renversait; une femme glissa et fut piétinée ; la petite lanterne qui éclairait le prédicateur s'éteignit. Toute la place fut plongée dans les ténèbres et la mêlée continua dans la nuit. Hissée sur les épaules de mon père, je mourais de peur et je sentais qu'il n'était pas plus rassuré que moi. Autour de nous on se battait et j'entendais le choc des corps, les vociférations, le cliquetis des armes. Nous étions portés à droite et à gauche, en avant et en arrière, sans réussir à percer la foule. Enfin, le combat se concentra dans une partie de la place opposée à celle où nous nous trouvions, et nous pûmes bientôt gagner les rues voisines. Comme nous sortions de la Place aux Herbes, une boue gluante me jaillit à la figure, et un corps vint s'abattre contre nous qui fit perdre à papa l'équilibre. Il s'étala par terre, m'entraînant avec lui dans sa chute; mais se relevant de suite, il me reprit sur ses épaules et, sans regarder si j'avais du mal, il profita de ce que les rues étaient désertes pour gagner à toutes jambes notre demeure.

Dès que nous y fûmes entrés et que nous eûmes éclairé le logis, mon père me considéra d'un air

épouvanté, devint pâle, et, me saisissant dans ses bras :

— Ma petite fille chérie, ma Lucena, qu'as-tu ? que t'est-il arrivé ?

Je levai les yeux sur un miroir qui était en face de moi, et je vis avec frayeur que j'avais la figure couverte de sang ; mais mon père, étant allé à la fontaine voisine, trempa un linge dans l'eau, m'en essuya le visage et reconnut que je n'avais point de blessure : j'avais été seulement éclaboussée durant la bataille.

Papa fut si heureux qu'il pleura de joie et me couvrit de baisers. En cet instant, une femme, qui se tenait au dehors et que je distinguais mal dans l'obscurité, se dressa devant la porte que nous avions laissée ouverte, et pénétra dans la chambre. C'était ma mère. Elle s'avança d'un pas résolu et parla de la sorte :

« Lucio, j'ai entendu le sermon du moine sur l'Herberie. Il a dit qu'il fallait aimer Dieu et se pardonner les injures. Veux-tu oublier ce qui s'est passé ce matin ? »

Papa demeura quelque temps à la considérer sans dire un mot, puis il lui tendit les mains et ils restèrent tous les deux à pleurer l'un contre l'autre jusqu'au moment où l'on me dit d'éteindre la lumière ; et bientôt je crus qu'ils étaient tombés du haut mal, tant ils soupiraient, s'agitaient, faisaient gémir les sièges, se donnant les noms les plus tendres comme s'ils se fussent exhortés à souffrir...

Arrivabene, qui venait de se réveiller, interrompit la conteuse.

— Ah ! le beau sermon, s'écria-t-il, le beau sermon qui termine si bien les querelles conjugales et réunit le soir dans une même étreinte les ennemis du matin. Ce n'est pas le père Antonio qui aura jamais l'idée d'en prêcher un de ce genre-là. Il est vrai que, comme nous n'avons pas de femme, cela ne nous servirait à rien.

Mais Nichina reprit tristement :

— Ce fut un vilain sermon au contraire.

Tandis qu'ils s'embrassaient, je courus chez les voisins où Guido avait dû passer la journée, et l'on me dit qu'on ne l'avait point vu. Je rentrai à la maison, espérant qu'il s'était couché à notre insu, et j'allai au petit lit où chaque soir, avant de m'endormir, je venais lui donner un baiser. Ce fut en vain que je cherchai sa tête, que je tâtai les couvertures pour rencontrer les formes de son corps : le lit était vide.

Alors j'appelai de toutes mes forces.

— Guido ! Guido ! mon Guido ! où es-tu ? oh ! reviens ! reviens !

Mon père, en entendant mes cris, cessa de soupirer.

— Vas-tu te taire, cria-t-il, enfant de Satan !

Un sanglot fut ma seule réponse.

Je revis mon cher compagnon de jeux, ses beaux yeux noirs et ce front triste qu'il avait toujours baissé. Je pensai à ses timides caresses, à la honte qu'il éprouvait devant moi comme si j'eusse été une grande femme pour lui, quand moi, de toute mon âme, je lui suçais la bouche et les yeux ; je me rappelai les méchants tours que je lui avais joués par plaisanterie et je me reprochai de l'avoir abandonné pendant la fête, lui qui avait pris si généreusement ma défense le matin. Je comprenais que le petit orphelin, recueilli par devoir, mais auquel mon père vendait si chèrement sa bienfaisance, avait besoin d'encouragement, et j'eus le regret de ne pas lui avoir mieux témoigné mon affection. Que j'avais été cruelle en me moquant de son air craintif et de son manque de hardiesse ! N'était-il pas un étranger dans notre maison ! Maintenant que j'avais peur de ne plus le voir, je me sentais triste à mourir. Il avait fallu son départ pour me montrer toute la force de mon amour.

Je me jetai sur son lit où je restai toute la nuit à sangloter pendant que mes parents faisaient retentir la chambre de leurs bruyantes caresses.

— Demain, dis-je au milieu de mes larmes, j'irai à la recherche de Guido.

Heureusement, l'aube vint avec la lumière me rendre l'espérance. Persuadée que je le retrouverais, je finis par m'endormir et je rêvai que Guido s'approchait de moi à petits pas et me mettait un baiser sur les lèvres, tout doucement et très vite, pour ne pas se laisser voir.

HUGUES REBELL.

(*A suivre.*)

Reproduction interdite.

LES MYSTIQUES

DANS LA LITTÉRATURE PRÉSENTE

(*Suite* [1])

—

CINQUIÈME PARTIE

MYSTICISME ÉPARS

I

Edouard Schuré termine ainsi son introduction des *Grands Initiés* :

« Quant à nous, pauvres enfants perdus, qui croyons que l'Idéal est la seule Réalité et la seule Vérité au milieu d'un monde changeant et fugitif, qui croyons à la sanction et à l'accomplissement de ses promesses, dans l'histoire de l'humanité comme dans la vie future, qui savons que cette sanction est nécessaire, qu'elle est la récompense de la fraternité humaine, comme la raison de l'univers est la logique de Dieu ; pour nous, qui avons cette conviction, il n'y a qu'un parti à prendre : affirmons cette Vérité sans crainte et aussi haut que possible ; jetons-nous pour elle et avec elle dans l'arène de l'action, et par-dessus cette mêlée confuse, essayons de pénétrer par la méditation et l'initiation individuelle dans le Temple des Idées immuables, pour nous armer là des Principes infrangibles. »

En cet appel de prophète je reconnaîtrais tout entier le grand écrivain du *Drame musical*, des *Grands Initiés*, de la *Vie mystique*, des *Grandes Légendes de France*. Sa belle âme, passionnée d'Idéal, passionnée de Vérité, y dit une exaltation de poète qui va jusqu'à la foi du voyant, et aussi la lourde tristesse d'avoir senti quelle oppression accable ceux qui rêveraient de s'élever au culte de la Psyché éternelle.

Et j'avoue que ces choses sont exprimées avec plus d'élan que de clarté, avec plus de lyrisme que de subtilité critique, avec plus de mysticisme éloquent que de philosophie précise. Ceux que Carlyle appelle les « petits critiques », et auxquels Hello à son tour a dit leur fait, auraient bien quelques raisons de voir dans

(1) V. *Mercure de France*, Nos 72, 73, 75, 78

les meilleures pages de Schuré un peu de prophétisme amphigourique. Le Temple des Idées immuables et l'Arme des Principes infrangibles leur sembleraient de grands mots avec de grandes lettres, et leur produiraient, sans doute, un effet d'ahurissement. Paroles d'apocalypse, cela !

Et que serait-ce encore si l'on s'avisait que l'auteur des *Grands Initiés* et de certaine *Préface* à la *Voie parfaite ou le Christ ésotérique* d'Anna Kingsford et Edouard Maitland a traversé les théosophies, qu'il est lui-même vaguement théosophe, vaguement occultiste, vaguement un initié de divers ésotérismes !

Il y a plus même. C'est par l'ésotérisme qu'Edouard Schuré a prétendu résoudre le plus grave problème de ce siècle, le fameux conflit entre la Religion et la Science. Sa pensée à cet égard, qui est vraiment inspiratrice de toute son œuvre, et dont on ne saurait du moins contester la nouveauté simple et confiante, est à étudier.

La Religion et la Science apparaissent aujourd'hui comme deux forces ennemies et irréductibles : c'est le grand mal de ce temps, un mal intellectuel qui devient mal social. La Religion s'enferme dans son dogme ainsi que « dans une maison sans fenêtre, opposant la foi à la raison comme un commandement absolu et indiscutable ». La Science, dans l'enthousiasme de ses découvertes, a borné l'horizon de l'homme au monde physique, et a voulu fermer, par le matérialisme et l'agnosticisme, toute échappée sur le monde invisible. Mais on ne comprime jamais les énergies et les besoins de notre être que pour les susciter plus violents. La Religion repond aux besoins de notre cœur : de là sa magie éternelle ; la Science à ceux de l'esprit : de là sa force invincible. La lutte entre ces deux puissances crée donc en l'humanité présente un tourment douloureux. « Et la pauvre Psyché ayant perdu ses ailes gémit et soupire étrangement au fond de ceux-là même qui l'insultent et la nient. »

La conciliation n'est-elle point possible entre la Religion et la Science, pour la paix des esprits et des cœurs? Oui, si les hommes savent se réfugier dans la conception d'un Idéal, d'une Vérité supérieure. Cet Idéal, cette Vérité, se trouve dans un ésotérisme que les théosophes de tous les siècles ont connu, que les « grands initiés », Rama, Krishna, Boudha, Hermès, Moïse, Orphée, Pythagore, Jésus, ont plus profondément pénétré et ré-

vélé, auquel enfin chacun de nous peut atteindre par une initiation intérieure.

Toute religion, en effet, a son histoire extérieure et son histoire intérieure. L'histoire extérieure est l'ensemble des dogmes et des mythes enseignés publiquement dans les temples et les écoles, ou manifestés par des rites. L'histoire intérieure est l'ensemble des doctrines secrètes, des sciences profondes, dont quelques élus seulement découvrent le mystère. « Elle se passe dans le fond des temples, dans les confréries secrètes, et ses drames les plus saisissants se déroulent tout entiers dans l'âme des grands prophètes qui n'ont confié à aucun parchemin ni à aucun disciple leurs crises suprêmes, leurs extases divines. Il faut la deviner. Mais une fois qu'on la voit, elle apparaît lumineuse, organique, toujours en harmonie avec elle-même. On pourrait aussi l'appeler l'histoire de la religion éternelle et universelle. » Et certes, ce qu'on aperçoit des apparences, des formes religieuses, ne ressemble guère à ces arcanes sacrés. Les religions particulières sont souvent une étrange déformation de la Religion universelle.

Celle-ci est une, continue, indefectible. Fait bien remarquable, tous les prophètes et réformateurs, de la plus haute antiquité à nos jours, de Rama à Jésus, se sont rencontrés dans l'affirmation d'un même fonds de savoir ou de croyances qui constitue une sorte de philosophie éternelle, *perennis quædam philosophia*. Par la même voie de l'initiation intérieure, ils sont parvenus à des conclusions identiques en ce qui touche aux plus graves inquiétudes de l'âme humaine. Ils ont formé vraiment une doctrine où se trouvent énoncées les vérités premières et dernières, les Idées immuables. Or ceux-là furent les plus grands sages, de formidables éveilleurs d'esprits, de puissants rédempteurs. Ou la vérité ne fut jamais accessible à l'homme, ou bien ceux-là durent la posséder dans une large mesure.

En cette doctrine ésotérique, en cette vérité conquise par les meilleurs de l'humanité, l'accord peut se faire, d'après l'auteur des *Grands Initiés*, entre la Religion et la Science. Et il formule les principes essentiels de l'ésoterisme, pour montrer ensuite que les diverses sciences modernes « tendent involontairement, mais d'autant plus sûrement à revenir aux données de l'ancienne théosophie ». Cela est à voir.

Voici d'abord le credo ésotérique :

L'esprit est la seule réalité. La matière n'est que son expression inférieure, changeante, éphémère, son dyna-

misme dans l'espace et le temps. — La création est eternelle et continue comme la vie. — Le microcosme-homme est, par sa constitution ternaire : esprit, âme et corps, l'image et le miroir du macrocosme-univers : monde divin, humain et naturel, qui est lui-même l'organe du Dieu ineffable, de l'Esprit absolu, lequel est par sa nature : Père, Mère et Fils (essence, substance et vie). — Voilà pourquoi l'homme, image de Dieu, peut devenir son verbe vivant. La gnose ou la mystique rationnelle de tous les temps est l'art de trouver Dieu en soi en développant les profondeurs occultes, les facultés latentes de la conscience. — L'âme humaine, l'individualité est immortelle par essence. Son développement a lieu sur un plan tour à tour descendant et ascendant, par des existences alternativement spirituelles et corporelles. — La réincarnation est la loi de son évolution. Parvenue à sa perfection, elle y échappe et retourne à l'Esprit pur, à Dieu dans la plénitude de sa conscience. De même que l'âme s'élève au-dessus de la loi du combat pour la vie lorsqu'elle prend conscience de son humanité, de même elle s'élève au-dessus de la loi de la réincarnation lorsqu'elle prend conscience de sa divinité.

Et maintenant il est à remarquer que l'idée de force, substituée par la science à l'idée de matière, est tout simplement un retour au dynamisme spiritualiste de l'antique théosophie. De même la théorie de l'éther vibratoire, par laquelle on explique la lumière, l'électricité, le magnétisme, est un retour à la notion théosophique de l'âme du monde. Darwin n'a fait que revenir aux idées de Pythagore sur « l'homme parent de l'animal » et il a repris, en déterminant les lois instrumentaires auxquelles obéit la nature, la conception des théosophes qui ont admis l'intervention d'une force intellectuelle et animique dans le monde organisé. La psychologie expérimentale, en s'aidant de toutes les recherches physiologiques sur le magnétisme animal, sur le somnanbulisme et sur tous les états de l'âme différents de la veille, depuis le sommeil lucide jusqu'à l'extase, a risqué quelques explorations en un domaine où la science des temples antiques se dirigeait en pleine clarté : du moins elle a rouvert la porte de l'Invisible. Et enfin la psychologie générale qui s'exprime par la poésie, la musique, la littérature, est toute traversée d'un ésotérisme inconscient : car c'est de l'ésotérisme, l'aspiration toujours plus généreuse de nos artistes à la vie spirituelle, à l'invisible au-delà, et parfois une intui-

tion étrange qui leur fait formuler des vérités transcendantes dépassant les systèmes admis par leur raison ou contredisant leurs opinions de surface. Toutes ces conquêtes de lumière ne sont que des fulgurations de la conscience ésotérique. Les savants, au bout du compte, sont quelque peu des théosophes. « La science et l'esprit moderne se préparent sans le savoir à une reconstitution de l'antique théosophie avec des instruments plus précis et sur une base plus solide. » Qui donc nous parlerait encore d'un grave conflit entre la Science et la Religion ? Elles doivent ne plus faire qu'une vérité dans la théosophie éternelle.

A vrai dire, combien une pareille solution serait belle dans sa simplicité ! Et comme on voudrait y croire ! Mais une méfiance s'élève en l'esprit contre ce qui est trop simple, et contre ce que l'imagination semble bien avoir arrangé trop à son gré. La Religion et la Science dont il s'agit dans l'accommodant système d'Edouard Schuré ne sont point la Religion et la Science telles qu'elles se sont trouvées aux prises au cours de ce siècle. A l'une et à l'autre on demande de n'être plus elle-même, de renoncer d'abord à ses prétentions actuelles. de s'élever à un état idéal, et on les met ensuite d'accord, Or, il est bien sûr que la Religion ideale, et la Science puisqu'elles doivent pareillement atteindre la vérité absolue, ne sauraient se contredire jusqu'au dernier terme et qu'elles sont destinées, au contraire, à se rapprocher par de longs progrès. Si donc leur conciliation par l'ésotérisme n'est qu'un espoir à très lointaine échéance, passe encore. Mais pour l'heure présente, la difficulté n'est point résolue. Et qu'importe qu'elle ne le soit que dans un avenir indéfini ?

Eh ! bien, oui, cela importe beaucoup. Ou même la solution dans l'avenir est peut-être la seule par tous acceptable. C'est en concevant la Religion et la Science non point comme une dogmatique et une certitude définitives, arrêtées, immuables, mais comme succeptibles ou d'une interprétation, ou d'un développement sans cesse progressif, que l'on peut se représenter leur marche séparée vers la vérité unique et finalement leur rencontre possible en cette vérité. Celui-là seul est religieux au sens philosophique du mot, a-t-on dit, qui pense, qui cherche, qui aime la vérité ; et celui-là est aussi le vrai savant. Car la foi qui dépend de la raison pour les motifs de crédibilité, et la connaissance qui est l'œuvre propre de l'intelligence, n'atteignent jamais, puisque les facultés n'ont qu'une puissance relative, la

vérité absolue, qui n'est elle-même que relativement intelligible. L'homme religieux donc et le savant tiennent les deux bouts d'une chaîne dont tous les anneaux se rattachent à un centre, mais dans l'inconnu, dans l'infini. Quoi qu'ils fassent, et même avec d'apparentes et passagères divergences, leur effort est dirigé vers un même but suprême, vers l'unité du Vrai. Leur entente est dans un perpétuel « devenir » qui leur impose une provisoire suspension de jugement, ou du moins une modestie prudente dans leurs affirmations et dénégations.

Mais il serait très étrange que cette unité du Vrai pût déjà nous apparaître par les révélations théosophiques. L'accord des théosophies, d'abord, n'est pas ce qu'on pourrait penser d'après l'auteur des *Grands Initiés*. La philosophie éternelle, le credo universel dont on nous parle et dans lequel on voudrait trouver les Idées immuables, ne sont qu'une belle invention de poète. C'est par des rapprochements forcés qu'on donne une apparence d'unité continue aux traditions occultes de l'Inde, de l'Egypte, de la Grèce et du monde chrétien. Tout ce livre des *Grands Initiés* est employé à cet effort. Mais, si quelques trouvailles, dans l'ordre des analogies, peuvent faire honneur à l'imagination et à l'ingéniosité de l'écrivain, le principe même d'une synthèse qui devrait unifier en un seul credo toute une suite de révélations et de divagations théosophiques, depuis les Védas jusqu'aux prêches d'Annie Besant, ne résiste pas à la critique historique. Non, vraiment, pour ne citer qu'un exemple, le *Sermon sur la montagne* ne fut pas contenu dans l'ancien ésotérisme, et Jésus révéla aux hommes des idées et des sentiments qu'ils n'avaient ni connus, ni pressentis, et dans lesquels plutôt ils trouvèrent la vérité destructive des aberrations antérieures.

Par quel moyen, au reste, pénétrerions-nous les secrets de l'ésotérisme? Seulement, paraît-il, par une gnose, une mystique rationnelle, une initiation intérieure. Cette initiation serait à peu près telle qu'elle nous est décrite dans l'étude sur le plus grand des initiés, Jésus. « La vérité souveraine, inénarrable, de son monde intérieur, s'épanouissait au fond de lui-même (Jésus) comme une fleur lumineuse émergeant d'une eau sombre. Cela ressemblait à une clarté croissante qui se faisait en lui, lorsqu'il était seul et qu'il se recueillait. Alors les hommes et les choses, proches ou lointaines, lui apparaissaient comme transparentes dans leur es

sence intime. Il lisait les pensées, il voyait les âmes. Puis, il apercevait dans son souvenir, comme à travers un voile léger, des êtres divinement beaux et radieux penchés sur lui ou rassemblés dans l'adoration d'une lumière éblouissante. Des visions merveilleuses hantaient son sommeil ou s'interposaient entre lui et la réalité, par un véritable dédoublement de sa conscience. Au sommet de ces extases, qui l'entraînaient de zone en zone, comme vers d'autres cieux, il se sentait parfois attiré par une lumière fulgurante, puis immergé dans un soleil incandescent. » Cette définition par paraphrase est bien ce qu'on peut dire de plus littéraire, de plus poétique, sur l'initiation mystique. Mais, par tant de poésie précisément on juge que l'écrivain était fort embarrassé d'en définir rigoureusement la vraie nature. Ce n'est point sa faute. L'initiation, à vrai dire, échappe à toute claire conscience. Son hypothèse même est sans preuve, son fait est sans observation possible. Elle n'a de valeur que par le sentiment que quelques-uns prétendent en avoir, et qui semble demeurer toujours confus. On ne saurait fonder sur elle un système général des connaissances.

Ce qui se devine bien, en tout cas, c'est qu'elle doit être soumise à tous les caprices du sens individuel. Elle erre dans le domaine de la fantaisie pure. L'illuminisme, les folies visionnaires guettent les prétendus initiés. La magie naïve ou finassière s'en mêle aussi. Point de règle, point de norme de la vérité révélée. L'ésotérisme n'est plus qu'un amas d'intuitions confuses.

Et encore, d'après les philosophes, « la religion a dû se développer lentement, suivant des lois régulières et universelles; elle doit tirer son origine d'idées simples et vagues, accessibles aux intelligences les plus primitives. C'est de là qu'elle a dû s'élever, par une évolution graduelle, aux conceptions très complexes et très précises qui la caractérisent aujourd'hui. Les religions ont beau se croire immuables, elles ont toutes été emportées à leur insu par l'évolution universelle. » Cette loi inéluctable de l'évolution ne semble guère conciliable avec les fulgurations de l'initiation intérieure. Ou bien, si l'on peut imaginer dans l'humanité une sorte d'initiation successive qui serait une évolution, encore faudrait-il, pour que la doctrine ésotérique eût quelque enchaînement et quelque unité, qu'elle se développât à travers une suite continue de générations et qu'elle

ne dépendit point de la diversité des pays, de la diversité des influences historiques ou prophétiques.

Le credo ésotérique, enfin, n'est point si simple qu'il puisse rallier tous les esprits. La constitution ternaire de l'homme, qui serait esprit, âme et corps, n'est point une de ces affirmations auxquelles irrésistiblement on se rende. Et pas davantage la théorie de la réincarnation. Proposer pour terme de rencontre à la Religion et à la Science un ensemble de si exceptionnelles rêveries théosophiques ne va pas sans quelque ingénuité.

Il est donc permis de penser avec M. Henry Bérenger, qui dans son très vigoureux et très éloquent livre, l'*Aristocratie intellectuelle*, a rendu un noble hommage a Edouard Schuré, que l'œuvre de ce vrai maitre est pourtant « trop mystique », et qu'« elle ne se dégage pas assez des croyances surannées qui gâtent aujourd'hui encore le sentiment religieux et prolongent son désaccord avec l'esprit scientifique. » Les nouvelles philosophies religieuses ont fait vieillir les théosophies diverses autant que la science a fait vieillir l'alchimie ou l'astrologie. Les théosophes nous paraissent aussi puérils que les alchimistes ou les astrologues. Et s'il faut que quelques âmes, crédules par leur naturel et mystiques par fatalité, se réfugient dans la nébulosité ésotérique, nous n'avons qu'a nous apitoyer, largement tolérants, mais non sans regretter qu'un grand esprit soit entraîné à leur suite, puis réclamé comme leur guide, et finisse par s'égarer en la déplorable ou risible séquelle des pontifes d'occultisme, des mages chanteurs, des « fumistes » isiaques ou chaldéens, des Mme Blavatzky, des colonel Olcott, des Annie Besant, des Anna Kingsford, des Eliphas Lévi, des Papus, des Mathew Arnold, des Albert Jhouney première manière, des de Guaita, — et autres « blaguologues ».

Mais la théosophie n'est point, Dieu merci, toute la pensée d'Edouard Schuré. Une conception idealiste du monde et de la vie, au travers de l'obscur embarras de l'ésotérisme, se dégage magnifique de l'ensemble de son œuvre. Le penseur et l'idéaliste nous font pardonner le théosophe.

Il y a un univers spirituel dont l'univers sensible n'est que l'apparence, une force inconsciente qui sans cesse, par des efforts infinis, aspire à la vie harmonieuse et consciente. Dans le monde une âme est diffuse, qui perpétuellement s'en délivre, allant de la matière à l'esprit, de la nature au génie, de l'inconscience à la conscience. Cette âme nous enveloppe, nous pénètre, vient

éclore, pour ainsi dire, au fond de notre être comme parmi les diverses races et les divers peuples de l'humanité. C'est elle qui nous fait vivre, et penser, et agir; c'est elle qui vit, et pense, et agit en nous. Les légendes, les mythes, les religions, l'art, la philosophie, en sont l'expansion et comme l'épanouissement sublime. « Car l'âme est la partie divine, le foyer inspirateur de l'homme. Et comme les hommes, les peuples ont une âme. Qu'elle s'obscurcisse et s'éteigne, le peuple dégénère et meurt; qu'elle s'allume et brille de toute sa lumière, et il accomplira sa mission dans le monde. Or, pour qu'un homme ou un peuple remplisse sa mission, il faut que son âme arrive à la plénitude de sa conscience, à l'entière possession d'elle-même. » Et c'est ainsi que cet idéalisme, ou plus exactement encore ce spiritualisme évolutif, touche aux confins de la plus haute moralité.

Edouard Schuré s'est toujours dirigé par cette foi en l'âme de l'univers. Il a cherché avec une religieuse ardeur les révélations de l'âme en son être propre, dans la conscience ou le génie de l'humanité, et surtout dans l'intuition des héros mystiques, de ceux qu'il appelle les « grands initiés ». Chaque fois il a dit sa découverte avec le lyrisme des poètes et des prophètes. Oui, il y a du prophétisme en son œuvre. Les « petits critiques » ont bien pu le prétendre. Mais ce n'est point le prophétisme vide, aux sonorités retentissantes, de tels annonciateurs qui majestueusement profèrent des oracles sans pensée et des élévations sans fondement philosophique. C'est, au contraire, la parole généreuse d'un inspiré qu'exalte le désir pieux de réveiller au fond des cœurs le culte multiple et divers de la Psyché éternelle, et dont l'inspiration est faite de tous les frémissements de vie intellectuelle ou religieuse surpris dans l'âme de l'humanité passée comme de l'humanité présente. Des livres tels que *Mélidona*, l'*Histoire du Lied*, les *Grands Initiés*, la *Vie mystique*, les *Grandes Légendes de France*, en même temps qu'ils sont, par leur richesse poétique l'ampleur et la noblesse des images, le mouvement, le rythme et l'ondulante éloquence, des chefs-d'œuvre de style, — car M. Schuré est vraiment un des grands écrivains de ce temps, — valent par la vigueur d'une pensée très personnelle, par l'abondance et la particularité, sinon la sûreté absolue de l'érudition, par une sorte de « voyance » enfin et de divination du symbolisme religieux.

Et il faut mettre à part le *Drame musical*, l'œuvre la

plus durable d'Edouard Schuré. Car la théorie du drame, dont la donnée doit être prise dans la légende, dans le mythe religieux ou populaire, et qui doit s'exprimer à la fois par la poésie et par la musique, y est établie avec une telle pénétration critique, et avec une telle science historique que ce n'est point exagérer, je crois, de compter cette œuvre parmi les monuments qui resteront de l'esthétique contemporaine. Le génie de Richard Wagner, surtout, y est analysé et jugé avec une clairvoyance à laquelle l'admiration de tous pour ce maître donne aujourd'hui triomphalement raison. Or le livre date des temps de lutte où il fallait quelque indépendance d'esprit, et même quelque courage de volonté, pour rendre seulement justice au maître allemand. « M. Schuré est le premier et le seul, a fort bien dit Henry Bérenger, qui ait entièrement compris Wagner, parce qu'il l'a placé à son vrai rang dans l'histoire du théâtre. Il avait pour y réussir la clef d'or inconnue aux autres, je veux dire une conception de la vie et de l'art qui concordait avec celle de Richard Wagner et le génie même de l'humanité. »

L'auteur du *Drame musical* a donc puissamment aidé parmi nous l'influence du prodigieux créateur de *Parsifal*. Comme cette influence fut de celles qui déterminèrent avec le plus d'intensité la rénovation idéaliste et mystique, Edouard Schuré, pour son œuvre proprement religieuse et pour ses travaux d'esthétique, doit être considéré comme l'un des plus grands parmi les maîtres de notre génération agitée de mysticisme. Il a eu, et il a restauré dans la concience d'une élite, la plus sacrée des religions, la religion de l'âme.

II

C'est, je crois, un méconnu que M. Teodor de Wyzewa, et donc quelqu'un pour le moins attachant.

Vers 1886, il fit très sérieusement de la critique à la *Revue Indépendante*. On l'eût pris, à ses premières déclarations, pour un parfait disciple de M. Brunetière. Comme au maître, il lui fallait une théorie préconçue, une « théorie de l'Art » au nom de laquelle ses jugements seraient portés. « Je dirai brièvement, annonçait-il, ce qu'est, suivant moi, l'Art, quelles fins lui sont propres; puis j'analyserai les œuvres de certains artistes pour y faire voir les preuves de ces théories. » Il sortait d'ailleurs des casemates universitaires. Tout cela menaçait ses contemporains d'un nouveau tenan-

de la critique à sceptre ou à férule. Il n'en fut rien. Esprit curieux, inquiet et mobile, le jeune écrivain tout aussitôt parut fort insoucieux des pédantesques traditions d'école. Il exprima avec profusion, non sans confusion, à travers une bibliographie immense, des idées très personnelles, et il finit bien par jeter de ci de là les éléments d'une « théorie de l'Art », mais sans avoir à cœur d'en faire la police de toute littérature.

C'était le temps où l'on parlait avec tant de frénésie des « russes ». M. de Wyzewa est d'origine slave. Il connaît les langues slaves, de même que toutes les autres langues. Après M. de Vogüé et Emile Hennequin, il voulut révéler les « russes ». Aux noms de Dostoïewski et de Tolstoï il ajouta ceux de Gontcharov, de Mouravline, de Tchédrine, ayant l'air de dire que, puisqu'il leur en fallait tant, les lecteurs de Georges Ohnet en auraient, des « russes » qu'on n'avait pas encore découverts.

Et il écrivit sur l'engouement des estimables cœurs du boulevard pour la nouvelle littérature une page de douce ironie : « Vers le même temps vivait, dans un train rapide entre Saint-Pétersbourg et Paris, un très délicat gentilhomme français, M. le vicomte Melchior de Vogüé. Il distrayait le chagrin du voyage en lisant quelques romans russes, lorsqu'il apprit la nouvelle disposition littéraire des cœurs parisiens. Alors il secoua vivement, l'un contre l'autre, les deux volumes qu'il tenait. Dans un élan de philanthropie généreuse, il se promit de révéler à ses compatriotes la bonne venue d'une littérature suivant leur goût. Et comme il était excellemment lettré, comme il savait exercer une harmonieuse prose hautainement passionnée, tous lurent ses admirables études sur Tolstoï, Dostoïewsky, Tourguenew, dans la *Revue des Deux-Mondes*. Le vicomte de Vogüé avait compris, je pense, le véritable désir inconscient du public français, ce désir d'une vie psychique enfin restaurée; il avait compris que les romanciers russes valaient par leur attention au côté intime, mental de la vie. Mais il déclara surtout, pour séduire les âmes parisiennes, que les romanciers russes s'attendrissaient sur leurs personnages. Alors l'enthousiasme surgit. Vingt ans le grand Tourguenew avait publié ses romans parmi nous, a notre portée, sans que nous ayons cessé de les dédaigner : désormais la collection de ses œuvres fut l'ornement de toute bibliothèque. Aux lecteurs qui, la veille, déclaraient trop longs les romans de MM. de Goncourt, on offrit les douze cents pages très denses de

Guerre et Paix. Ils absorbèrent les douze cents pages, et les voici bouche ouverte, de nouveau. On leur offrit cinquante volumes de Tolstoï, on leur en promit cent de Dostoïewsky : on leur donna des livres que les Russes eux-mêmes ne connaissaient point. Ils accueillaient, extasiés; ils auraient appris par cœur un almanach Bottin de Saint-Pétersbourg, si on leur avait seulement persuadé que l'auteur se passionnait devant chacune des cent mille adresses. Et lorsque plusieurs éditeurs se mirent à publier, en même temps, le même ouvrage, nos boulevards résonnèrent de joyeuses conclamations. »

Du moins le jeune critique distinguait très finement, parmi les désordonnés transports de la mode, le caractère vrai du roman russse, qui est moins cette passion attendrie si souvent opposée à l'impassibilité littéraire de nos réalistes, que la clairvoyance positive, la restitution des motifs mentaux expliquant les actes, l'analyse psychologique de la vie intérieure. Si M. de Vogüé fut le poète annonciateur des « russes », si Emile Hennequin fut leur méthodique et rigoureux analyste, c'est M. de Wyzewa qui précisa le mieux et le plus simplement l'élément utile que nos écrivains pouvaient tirer de l'œuvre de Dostoïewski et de Tolstoï. « Qu'ils daignent apercevoir, disait-il, qu'ils ont une âme, et une âme nullement russe, mais normande, par exemple, ou limousine. Alors Tolstoï, Gontcharov, les pourront aider un peu à dégager de leurs âmes les séries les plus habituelles d'idées et d'émotions. » Se reconnaître une âme, en dégager la vie intérieure et projeter cette vie dans une œuvre sincère : c'est la grande loi des romanciers russes, et c'est leur grande leçon qu'il fallait proclamer. Mais ce culte de l'âme ne doit point aller jusqu'au mépris des sens et des perceptions sensibles. Un spiritualisme cartésien qui voudrait ne considérer que la raison pure et l'activité rationnelle, sans souci de la sensibilité, de l'imagination, de la passion, ou encore un idéalisme qui se désintéresserait des faits pour n'en apercevoir que l'agencement harmonieux, l'ordre idéal, ce serait dans la littérature la destruction de toute vitalité dramatique. La supériorité véritable des « russes », de Tolstoï et Gontcharov, fut de tenter une création totale de la vie, ensemble rationnelle et sensible. Leurs héros ne sont point de mystiques fantômes; ils vivent, à la fois âmes et corps; ils pensent, ils raisonnent, ils rêvent d'un idéal, mais aussi ils sentent et agissent. L'Art, avait dit Wagner,

doit créer la Vie. Et c'est bien de la vie totale qu'il s'agit, de l'entière vie humaine, par l'esprit et par les sens.

Cette théorie de l'Art qui crée la Vie, M. de Wyzewa l'avait déjà exposée dans une étude sur l'*Art Wagnérien* (1), avec une abondance et une originalité de vues qui font de ces pages de début litteraire une œuvre maîtresse.

Le monde où nous vivons, et que nous croyons réel, est une création de notre esprit. Les choses extérieures sont uniquement nos idées. Quand nous voyons et entendons, nous créons en nous des apparences, nous créons la vie. Mais peu à peu, par l'habitude des mêmes créations, nous perdons conscience de notre puissance créatrice, et nous en venons à réaliser, à projeter au dehors nos rêves. Le monde extérieur est constitué; il asservit et limite notre « moi ». La vie qui à chaque instant se créait dans notre âme, pour notre joie, devient un chaos de choses où nous engageons nos intérêts et où, par suite, nous trouvons la douleur. « Il faut donc la recréer. Il faut, au-dessus de ce monde des apparences habituelles profanées, bâtir le monde saint d'une meilleure vie : meilleure, parce que nous la pouvons créer volontairement et savoir que nous la créons. C'est la tâche même de l'Art. »

Et voilà bien il me semble, l'une des thèses les plus ingénieuses par lesquelles l'on ait tenté de relier l'un à l'autre l'idéalisme philosophique et l'idéalisme littéraire, la philosophie de Berkeley ou de Fichte et l'art de Wagner.

Mais par quoi se dirigera l'artiste dans cette recréation idéale de la Vie ? Ne risquera-t-il pas de se perdre en un monde de fantasmagoriques puérilités ? L'idéalisme est tout proche de l'hallucination mystique. L'auteur de l'*Art Wagnérien* avait prévu le péril que par la suite les outrances et les divagations d'un mysticisme sans art, sans vie, rendirent plus sensible. Il voulut donc que l'Art, créateur de la Vie supérieure, en prît les éléments dans la vie habituelle, dans ce que nous appelons la Réalité. Car l'artiste, et ceux qui doivent entrer en communion avec la vie nouvelle qu'il crée, ne sauraient ériger vivante une œuvre en leurs âmes, si elle échappe aux conditions mêmes de leur habitude mentale et de leur perception ordinaire de la vie réelle. Ainsi donc à l'idéalisme doit s'ajouter une sorte de réalisme, par une

(1) V. *Nos Maîtres.*

conciliation dont le génie aura le pressentiment. Et il s'agit, comme on pense bien, « non point d'un réalisme transcrivant, sans autre but, les vaines apparences que nous croyons réelles; mais d'un réalisme artistique, arrachant ces apparences à la fausse réalité intéressée où nous les percevons, pour les transporter dans la réalité meilleure d'une vie désintéressée. »

Or, notre âme crée en elle ce monde de représentations que nous appelons l'univers et qui n'est que sa propre vie, par trois modes vitaux : la sensation, la notion et l'émotion. Tout d'abord elle sent, c'est-à-dire qu'elle éprouve une modification par les couleurs, les sonorités, les résistances, qui ne sont que des états intérieurs de la conscience. Les arts plastiques, et, comme les résumant tous, la peinture, expriment ou, pour mieux dire, recréent les diverses sensations associées. Puis les sensations s'organisent par groupes séparés, abstraits de l'ensemble initial; elles se lient par une sorte d'empreinte commune que leur répétition laisse dans la conscience : la perception fréquente d'objets rouges fait que l'âme imagine le rouge. C'est la notion. L'âme pense, après avoir senti. Le mot fixe la notion. La littérature se constitue : c'est l'art des notions l'art, qui, par l'enchaînement des mots évocateurs, recrée les notions. Enfin un autre mode de vie intérieure se mêle aux deux autres. Les sensations et les notions deviennent imprécises dans une sorte de bouleversement de l'âme. Leur rythme s'accélère et s'éperd. C'est un tourbillon confus de couleurs, de sonorités, et d'idées. Et un voile descend sur la conscience troublée. L'âme est parvenue à l'émotion. Traduire l'émotion par des mots précis serait la détruire en la décomposant. Elle peut seulement se suggerer. Le son musical est le moyen de cette suggestion. L'art de la musique est l'art qui, en la suggérant, recrée l'émotion.

Mais la vie totale est dans l'union intime de ces trois modes, et l'art suprême sera celui qui suggérera, qui recréera la vie totale par la réunion des diverses formes artistiques. Ce fut la tentative de Wagner, dans son drame musical. Et M. de Wyzewa croit entendre la voix aimée du Maître, et qu'elle lui dit : « Tous les arts ont une fin commune; tous ne valent que s'ils y travaillent. Littérateurs, comprenez l'effort de vos devanciers : ils ont employé leurs âmes à créer une meilleure vie; poursuivez leur tâche en créant la vie que peuvent concevoir vos âmes nouvelles! J'ai tenté la création totale de la vie, par l'union des arts; mais les

arts n'étaient point prêts ; vous les préparerez. Vous ne dédaignerez aucun mode de la vie, parmi ceux dont est capable la littérature. La vie est un enchaînement d'idées sensibles et abstraites, se produisant l'une l'autre, et d'émotions ; vous permettrez à tous ces éléments d'entrer dans votre œuvre, et vous rechercherez les signes spéciaux qui conviennent à chacun d'eux. Votre roman ne sera ni une description, ni une psychologie, ni une musique verbale : il sera vivant, par l'union de toutes ces formes. Alors, sur le fondement d'une littérature enfin constituée, la peinture et la musique pourront ajouter leurs modes vitaux ; les artistes auront l'art ; et la vie complète sera créée, par l'alliance de tous ses modes. » Cette littérature serait la littérature wagnérienne.

On voit donc que la conception de M. de Wyzewa, — et ce n'est pas sans raison que nous avons fait le rapprochement de ces noms, — va rejoindre les idées d'Édouard Schuré sur l'âme universelle qui anime la nature et l'humanité, et qui va de l'inconscient au conscient pour s'épanouir magnifiquement dans les légendes, les mythes, les religions et l'art. L'auteur de l'*Art Wagnérien* et celui du *Drame musical*, par le culte du même maître, ont semblablement entrevu un principe mystérieux, la Vie ou l'Ame, d'où tout art doit procéder. Ils ont porté leurs regards plus loin et plus profond que ces vaines apparences que nous dénommons la réalité. Ils ont découvert et puissamment affirmé que l'artiste doit avoir une âme, et que l'art doit prendre ses éléments dans la vie de l'âme pour la recréer meilleure, plus belle. En élargissant ainsi le sens mystique de l'œuvre wagnérienne dont nos bons « snobs », ont maintenant assuré la définitive influence, ils ont été parmi les premiers et les plus efficaces rénovateurs idéalistes.

Il est à peine besoin de faire remarquer que la « théorie de l'Art » de M. de Wyzewa est fondé sur une psychologie raffinée plus que sur une ferme et sévère métaphysique. L'affirmation vulgaire de la réalité objective du monde extérieur et la critique superficielle de l'idéalisme absolu ne sont point malaisées. Ils paraissent toujours nous conter de la philosophie, et rien que cela, ceux qui nient tout, hormis leur « moi ». Et pourtant il est bien vrai que psychologiquement, par un besoin de libération et de vie supérieure aux choses, l'âme délicate des artistes, des rêveurs intellectuels, tend à se séparer le plus possible de la réalité inférieure et à en oublier, réfugiée dans la région sublime de la beauté et

des rêves, la banalité, les laideurs, les tristesses. Pourquoi même ne pas anéantir, par une négation orgueilleuse, ce qui blesse la vie supérieure? Et le « moi » nie le monde des réalités. Il dit : « Seul vit le Moi ; et seule est sa tâche éternelle : créer. » L'artiste crée donc ; il se fait un monde merveilleux tout peuplé de ses songes. et il ne croit plus qu'à ce monde de beauté qu'il porte en son esprit. Cet idéalisme, que l'on pourrait dire psychologique, est une attirance et une fatalité pour combien d'âmes !

M. de Wyzewa, du premier mouvement de son cœur, aima les « maîtres » le plus noblement idéalistes. Il eût les beaux délires de la jeunesse pour Stéphane Mallarmé, pour Jules Laforgue, et surtout pour le grand et princier Villiers de l'Isle Adam. Ceux-là étaient, suivant son mot, des « différents », qui ne s'asservissaient pas à la vie et à la pensée communes. Il les célébra par des pages riches, généreuses, passionnées, dont jamais plus il n'a retrouvé la clef d'or. La foi, l'ardente foi, des vingt-cinq ans ! Ce qu'il leur reconnut avant tout, ce fut d'avoir élevé sur les hauteurs le temple de leur art, et de s'y être isolés, par delà nos vaines agitations, par delà même la gloire, pour faire leur œuvre créatrice de fictions idéales. Il alla jusqu'à voir en eux les artistes suprêmes qui créaient la vie totale par l'alliance, dans leur poésie symbolique ou leur prose rythmée et sonore, des trois formes de l'art, peinture, littérature et musique. « Ah ! ce maudit besoin de comprendre, s'écriait-il, que nous portons aujourd'hui en toutes choses, et qui dévaste notre vie, corrompant à leur source nos seuls vrais plaisirs ! J'ai honte d'y avoir si longtemps cédé : il me semble maintenant qu'en voulant expliquer, traduire en d'abstraites idées les poèmes de M. Mallarmé, je les rabaissais à être de prestigieux rébus. Leur valeur est, en vérité, plus haute. Ils sont œuvre non de littérature, mais d'art. Ils s'adressent à notre sensibilité, par delà notre intelligence ; et nous devons les prendre tels qu'ils se présentent à nous, et laisser qu'ils nous charment. Car leur poésie est avant tout une musique. » Il est vrai, que, depuis, M. de Wyzewa a jugé que l'on est trop artiste et trop original en notre temps, a réclamé la clarté simple, a placé M. Brunetière au premier rang de nos écrivains. Passons.

Car dès lors sa pensée s'ébranle et s'éparpille. Idéaliste encore par une continuation d'attitude, il abandonne le souci de l'art, tout en écrivant de ci de là sur la religion de l'amour et de la beauté, et il fait servir l'idéa-

lisme à une critique des prétentions de la science. Ou même, alors qu'une réaction libératrice se produit contre la science et sa domination oppressive, lui la nie, tout simplement.

Si, en effet, le monde n'est qu'un jeu de notre âme, la science ne peut être qu'une « fantaisie utile, un effort à coordonner, à refaire plus réelles les vaines ombres qui s'agitent pour nous décevoir sur les murs de notre caverne ». C'est la vérité qui manque le plus aux vérités qu'elle affirme. Que parle-t-on de son infaillibilité ? Chaque jour des phénomènes contradictoires, de vrais miracles, infligent des démentis aux lois qu'elle avait établies. Non, elle n'est sûre de rien. La nature a des secrets qui n'intéressent qu'elle et qu'elle se refuse à nous révéler : c'est une curiosité étrange que celle qui nous pousse à les scruter sans cesse.

D'ailleurs, quels sont les bienfaits de ce que nous appelons la Science ? Parvient-elle à faire un monde meilleur ? Bien au contraire, elle multiplie les souffrances, Le darwinisme, la lutte pour la vie, les fatalites héréditaires, les haines sociales : voilà ce qu'elle a jeté parmi les hommes. « Le monde est devenu presque inhabitable, depuis cent ans que les lumières y sont répandues. »

Il faudrait donc supprimer la science, renoncer à toute intellectualité, à toute recherche du vrai, et s'anéantir dans une quiète contemplation du « moi ». Anatole France, et même un peu Renan ou Jules Lemaitre, avaient indiqué cette paradoxale fin de l'esprit. « Aussi bien, nous a-t-on dit dans le *Jardin d'Epicure* en reprenant des pensers anciens, est-ce faire un abus inique de l'intelligence que de l'employer à rechercher la vérité. » Avoir des sensations, intellectualiser ces sensations vives, et c'est tout. Sur ce, M. Maurice Barrès passa, qui prit l'idée et instaura le fameux « culte du moi. »

Par bonheur, l'apôtre de Toubla avait parlé. M. de Wyzewa se souvint qu'il est slave et qu'il s'était plu aux « russes », jadis. Il les relut. Le mysticisme évangélique de Tolstoï le toucha. Il se convertit à la pauvreté d'esprit, à la bonté et à l'amour. *Valbert*, des *Contes chrétiens* (le *Baptême de Jésus* et les *Disciples d'Emmaüs*), tout récemment une traduction des *Evangiles* de Tolstoï, ont marqué l'avènement de M. de Wyzewa au tolstoïsme.

Valbert est le récit que nous fait de ses désenchantements un jeune homme déçu par l'amour. Qu'il ait

aimé dans leur presque réalité les ombres voluptueuses de ses amies, ou qu'il ait purifié sa passion dans le souvenir ou le rêve, jamais il n'a pu être heureux. Mais il entend à Bayreuth *l'Enchantement du Vendredi-Saint*. La seule apparition de Parsifal a suffi pour transfigurer la nature. Les oiseaux, les arbres, les fleurs, mille chansons naïves célèbrent le héros. En lui et autour de lui s'épanouit l'amoureuse joie. Par quel miracle a-t-il découvert le véritable amour, et conquis le bonheur dans l'amour ? C'est qu'il s'est renoncé lui-même, qu'il est sorti de son « moi », qu'il a dédaigné de penser, pour trouver toute science dans la compassion. « Heureux est le niais, l'imbécile, mais qui a le cœur pur et qui trouve toute science dans la compassion. » C'est la religion de la pitié de Tolstoï annoncée par la musique de Wagner.

Dans le *Baptême de Jésus*, un philosophe tente le Christ, et lui dit que les créatures n'existent pas, que les seules réalités sont en nous, créées par le pouvoir divin de la pensée, et qu'il sera Dieu, s'il reste en lui-même sans entendre la plainte des êtres. Le Christ repousse le philosophe du « culte du moi ». Malheur à ceux qui fuiront la douleur des hommes en se réfugiant dans un rêve où ils se croiront dieux !

Et enfin les *Disciples d'Emmaüs* sont un conte tout évangélique où la même idée est reprise. Sur le chemin d'Emmaüs, ou dans l'auberge en laquelle il rompit le pain, les disciples ne reconnurent pas le divin Maître. Mais tout à coup « ils virent que l'étranger s'était affaissé sur son siège, exsangue, la bouche ouverte. Ils virent que ses pieds saignaient, aussi son flanc, percé comme d'un coup de flèche. Alors ils songèrent que pendant qu'ils s'enchantaient à l'écouter, il rendait, lui, ses dernières forces ; et une angoisse les saisit. Ils oublièrent leur faim, ils oublièrent le vide de leur bourse, ils oublièrent tout ce qui n'était pas la misère de ce malheureux. Cléophas courut vers lui pour le ranimer, Siméon commanda une ration de vin, et lui offrit son pain. L'étranger revint à lui : il prit le pain que lui tendait Siméon et le rompit, sous leurs regards pleins de pitié. Et comme c'était la première fois que les deux disciples regardaient leur compagnon de route en pensant à lui et non pas à eux-mêmes, pour la première fois ils le virent tel qu'il était. Et ils découvrirent alors que leur compagnon de route était Jésus, leur divin Seigneur, ressuscité du tombeau. »

Voir le Christ souffrant, et dans sa souffrance toute la misère humaine, c'est par quoi donc conclut l'œuvre

de M. de Wyzewa. Cela est bien significatif. Car, quelles que soient la portée philosophique et la valeur littéraire de cette œuvre, il est indéniable qu'elle représente l'évolution intellectuelle d'une génération qui est montée du positivisme à l'idéalisme, de la science à l'évangile mystique de la pitié et de l'amour. Désormais, en reniant « l'ignorance agitée et dangereuse des savants », on cherche la paix dans « une ignorance plus tranquille, plus douce, tempérée par la foi et par la bonté ». Le maître russe a parlé, et il est toujours entendu. Si tout cela, Seigneur, était plus que de la littérature !

VICTOR CHARBONNEL.

(A suivre.)

Reproduction interdite.

L'AVENTURE SUR LA MONTAGNE

Pour René Boylesve.

Nous sommes partis, Nice, Lamide et moi du village où nous sommes nés pour gravir le mont dont l'ombre couvre nos toits et dont les cimes étincellent.

Nous avons d'abord traversé le torrent qui roule en écumant sur les rochers ; il descend des hauteurs qui ferment notre horizon là-bas vers le pays des raisins mûrs, et partage l'étroite vallée, l'emplissant de bruit et de fraîcheur. Puis nous avons gravi de douces pentes, sous les sapins, foulant le tapis de mousse humide où courent les guirlandes claires des fraisiers.

Nous emplissions nos poitrines de l'air vif parfumé à la resine et aux fraises et marchions allègrement, joyeux parce qu'aujourd'hui commençait vraiment notre vie affranchie de l'inaction et de l'ennui du village ; nous naissions à l'indépendance et allions chercher la libre aventure dans les regions encore inviolées. Et nous ne parlions pas, car alors nous connaissions toutes nos pensées.

Lamide était le plus ardent et le plus intrépide : il nous précédait, Nice et moi. Il avait mon âge, mais, aux yeux des hommes, je semblais un enfant et lui un homme, car il était né pour l'action et allait résolument en avant, tandis que je m'attardais aux haltes du rêve. Il était beau, étant courageux et fort. C'était mon ami : les natures différentes s'unissent pour se compléter.

Nice devait être belle puisque je l'aimais. Elle me payait de retour : sans cela m'eût-elle suivi ? Et de son âme je ne dirai rien, car c'était une âme toute simple et toute nue où la vie n'avait pas encore posé d'empreintes. Mais pour la garder du

danger, j'avais mis à son cou un collier d'améthystes.

Nous étions partis tous trois sans délibérer, et cela devait être ainsi ; les puissances inconnues avaient mêlé les fils de nos destinées. Il nous agréait d'ailleurs d'être liés ensemble, tant la volonté suprême qui nous meut nous laisse adroitement croire à notre propre volonté, et nous abordions sans angoisse les périls à venir. Qu'étaient-ils au prix des larges et beaux horizons qui là-haut se découvriraient à notre impatiente curiosité ?

... Les pins s'éclaircissaient... Au bout de la forêt nous avons trouvé de grandes prairies à l'herbe rase fleurie d'anémones et de campanules. Des troupeaux y paissaient et leurs cloches aux sons divers formaient une musique mélancolique et claire qui nous berçait comme ces vers de nos poètes aimés où la magie des mots provoque des mélancolies indéterminées en harmonie avec notre âme. Nous avons ainsi gravi longtemps encore. Le soleil absent au départ était maintenant elevé tout au sommet du ciel et comme il n'y avait plus d'ombre, Nice et moi, accablés par la chaleur, nous nous sommes assis un instant, laissant Lamide nous devancer. Par-dessus les cimes des arbres dévalant jusqu'au bas de la montagne, nous avons aperçu la vallée et le torrent écumeux qui la divise et les toits de notre village. Mais nous n'avons pas eu de regrets et nous nous sommes bientôt remis en marche.

La pente devenait plus rapide et nous avancions avec peine. Du haut des rochers qui nous surplombaient, Lamide nous regardait en riant. Je fus honteux et irrité de ce rire. Enfin nous le rejoignîmes et au-delà d'un chaos de pierres éboulées, nous vîmes le glacier qui descendait des flancs du mont ; il scintillait comme de l'argent et nous éblouissait par son éclat.

Lamide me dit : — Ne nous attardons pas. Maintenant commence le péril. Je ne le redoute pas, mon pied est sûr ; mais marche dans mes traces et veille sur Nice.

Je lui répondis : — Reposons-nous d'abord ; je suis las.

— Non, fit Lamide, écouter sa fatigue est s'interdire d'aller plus avant ; renonces-tu déjà aux splendeurs qui nous attendent ?

— Et toi, dis-je à Nice, es-tu point lasse ?

— Qu'importe ! je ne suis qu'une femme. Lamide a peut-être raison.

Et sans rien ajouter nous sommes repartis ; nous sentions nos pensées devenues différentes et nous n'osions nous l'avouer...

... Nice s'est penchée au bord d'un précipice pour cueillir une fleur d'une espèce inconnue égarée dans ce désert. Le collier d'améthystes a glissé de son cou et nous avons vu trembler l'éclat violet des gemmes accrochées à un roc au-dessous de nous. Mon bras n'y a pu atteindre et il a fallu renoncer à l'avoir. Pourquoi tenir autant à la symbolique vertu de ce joyau, nous ne valons vraiment que par nous-mêmes? Ainsi pensai-je en manière de consolation, et je ne fus pas triste de cette perte comme j'aurais dû l'être, tant la lassitude avait altéré mon entendement du sens caché des choses. Nice s'affligea un instant parce qu'elle était coquette ; elle pouvait encore moins que moi comprendre pourquoi il eût fallu s'affliger. D'ailleurs le spectacle qui s'offrait vint la distraire de ce souci. La moraine franchie, nous avions atteint le glacier. Les vagues de cette mer qui tout à l'heure nous paraissaient de courtes lames se pressaient plus hautes que jamais vagues ne furent engendrées par la mer ; des abîmes les séparaient et leurs arêtes scintillaient comme des glaives. Et cet aspect menaçant recélait une si imposante beauté ; le glacier gardait si superbement l'accès du pic où notre ambition tendait que nous oubliâmes nos fatigues. Il est beau de se mesurer avec un danger égal à l'audace de notre rêve ; les longues pentes uniformes nous accablent de leur monotonie et nous nous décourageons, tant notre effort dépasse la réalité.

Nous avons escaladé les obstacles et sommes

descendus au fond des gouffres pour franchir de nouvelles murailles. Je glissais à chaque pas sur les parois lisses. Comme il l'avait dit, Lamide avait le pied solide et ne se souciait pas du péril. Je m'aperçus que Nice admirait son audace et le regardait sans cesse ; et je compris avec douleur pourquoi Lamide était un homme. Moi, je n'étais qu'un enfant trébuchant aux prises avec l'action.

Nous longions une paroi plus haute que les autres et nous allions au bord d'une étroite corniche. Et comme Nice distraite oubliait sa propre sûreté pour contempler Lamide, elle glissa et je la vis rouler au fond du précipice. A peine avais-je poussé un cri qu'elle était étendue là-bas, là-bas dans les profondeurs si bleues que ses prunelles bleues en semblaient éteintes.

Je me suis mis à pleurer amèrement, penché sur l'abîme où sa faute l'avait jetée et dont elle ne sortirait plus.

Lamide a voulu me consoler et je l'ai repoussé :

— Va-t'en, lui ai-je dit, et me laisse. Tu es coupable si Nice gît dans un tombeau de glace ; sans doute ce ne fut pas volontairement que tu attiras ses regards étonnés et admiratifs ; mais tu l'as détournée du souci d'elle-même en te montrant avec la séduction du courage et de la force. Oui, tu es coupable d'avoir été celui de nous deux qu'à l'heure de vivre elle estimerait être un homme.

Ensuite, je me suis apaisé et lui ai demandé pardon, disant : — Aussi je n'étais qu'un enfant ; j'avais les mêmes ambitions que toi, mais elles s'étaient réfugiées dans un songe. J'ai voulu gravir la montagne comme toi, et j'étais faible et maladroit et je me suis lassé... Douce Nice, son âme était toute simple et nue et ne reflétait que mes pensées ; elle s'est lassée avec moi ; je l'avais gardée d'un collier d'améthystes. elle le perdit et dès lors elle ne put s'empêcher de juger entre nous.

— Ton erreur, fit Lamide, fut de l'entraîner avec toi dans une expédition périlleuse. Elle a, sans le savoir, amolli ton ardeur par sa présence ; tu avais

placé ton bonheur en elle, diminuant ainsi ta foi aux plus grandes joies qui t'attendaient là-haut. Elle était la meilleure de toutes, mais elle était femme.

Puis il ajouta : — N'achève pas en des regrets stériles le peu d'énergie qui te reste. Tu as répandu les larmes dues au passé ne t'inquiète plus que des proches sommets.

Lamide a voulu m'entraîner ; mais j'ai refusé d'abandonner Nice. J'avais rêvé de partager avec elle ma belle vie et il ne me souciait pas d'aller plus avant sans elle. Ma vie à peine commençait et j'en plaçais le terme où Nice avait fait un faux pas.

— Adieu, ai-je dit à Lamide ; laisse-moi, tu fus mon ami tant que je ne m'étais pas douté que tu m'étais superieur. Maintenant je ne peux plus serrer ta main comme jadis. Sans doute, achèverai-je ici mes jours, transi par le froid et par ma douleur. Mais si mon esprit se détachait de ce lamentable spectacle, je ne songerais point à reprendre seul ma route : je redescendrais vers le village de l'ennui et j'irais languir dans la plaine.

Lamide impuissant à me convaincre m'a quitté, et j'ai lu sur son visage plus de mépris que de pitié. Il a bientôt disparu dans les ravins du glacier.

Je suis resté seul penché sur le gouffre. Le soir, un peu de neige est tombée et Nice en a été couverte. La nuit venue, le bleu de l'abîme s'est assombri et je n'ai plus aperçu le corps. J'ai attendu l'aube en grelottant.

Le lendemain, j'ai retrouvé Nice enveloppée de neige ; on eût dit une statue. Elle m'a semblé belle de toute la beauté des choses lointaines qu'on ne peut atteindre et mes regrets de l'avoir perdue en sont devenus plus cuisants... J'étais fasciné par ma contemplation. Soudain je crus ouïr monter un harmonieux murmure et il me parut que s'entrouvraient dans la face blanche les yeux aux prunelles de saphir.

Mais ce n'était point un leurre, les yeux vivaient et la bouche ; et le murmure devint plus distinct et je reconnus une voix qui disait :

— Amant, amant d'hier, m'as-tu donc abandonné ? En vain tu t'obstines ici ; c'est l'adieu puisque tu me crois morte, et te consumes en un inutile désespoir. Et cependant je commence à vivre et je t'appelle. Viens à moi.

Je me suis écrié : — Sirène, voix trompeuse, enfantée par ma douleur, pourquoi chercher à m'abuser ?

— Je ne suis pas fille de ton imagination ; je suis Nice elle-même. Ce manteau de glace ne suffit pas à calmer mon ardeur ; viens dans mes bras, nous partagerons cette couche immaculée, et joue contre joue nous demeurerons, bercés par la chanson des sources qui sourdent dans les profondeurs.

— Non, tu n'es pas Nice. Tu es son apparence vide d'âme et de pensée. Cette seule apparence, je l'aime encore. Nice ne méritait pas mon amour et elle est tombée dans le précipice par sa faute.

— Jamais Nice ne fut plus digne d'amour que lorsqu'elle tomba ; sa chute la rendit vraiment femme. Maintenant seulement elle a une âme. Auparavant, ce n'était qu'un fantôme et son âme n'existait pas, car c'était un simple miroir où se reflétait la tienne.

— Tu as attaché tes regards sur Lamide.

— Et c'est alors qu'ils se sont dessillés ; j'ai vu qu'il était un homme ordinaire avec la vertu commune à l'homme. Je sais à présent que le rêve prime l'action. Tu étais maladroit et indécis ; un jugement léger te condamnait ; mais tu étais supérieur à tous, je l'ai appris. Viens. Le rêve éternel est ici ; ce n'est ni la mort ni le sommeil ; c'est la vie dans ce qu'elle a de plus noble et de plus doux. On ne voit ici que le ciel et la glace qui porte en elle l'infini et l'azur du ciel.

— Tu es belle comme la beauté du mensonge, tes paroles sont captivantes comme des mensonges.

— Penche-toi plus avant et lis sur mon visage si je mens.

Je me suis incliné et le vertige m'a saisi ; mes

ongles se sont enfoncés dans la glace et j'ai fermé les yeux pour échapper à l'attraction du précipice.

— Oh ! fuir, fuir, songeai-je, loin de cette illusion qui me charme et me leurre.

Mais j'étais cloué à cette place.

Et toujours la voix chantait.

Enfin j'ai compris qu'il m'était impossible de partir et je me suis laissé convaincre. Et où Nice m'attendait, je suis allé la rejoindre.

Pourquoi fus-je épargné dans ma chute et pourquoi suis-je bientôt revenu à moi ? J'ai pressé le corps de Nice entre mes bras et j'ai senti que sous mon étreinte, les chairs décomposées se rompaient...

J'allais expirer sur le cadavre corrompu, quand Lamide aidé de plusieurs hommes vint me retirer du gouffre. Il avait atteint le sommet de la montagne et alors la pitié pour moi l'avait pris, car au lieu des horizons espérés, il n'avait trouvé que des nuages.

EDOUARD DUCOTÉ.

L'IRONIE VICTORIEUSE

A la poutrelle d'une chaumine en ruines
Le bercelet oscille lent où tu t'obstines
Lasse, d'un geste indolent, à redorloter
O ma Folie ! quelque rêve mort, avorté.

Mais l'Ironie, pauvre cadavre inembaumé !
Le signifie par mille mouches sur ta mine
Sans trêve, tant qu'elle apparaît plus enfumée
O ma Folie ! que le foyer de la chaumine.

Un voile de nuit et de songe sur les yeux,
J'esquivais du réel les affres superflues,
Contre le bourdon des mouches j'avais élu
Quelques sonores refrains de chansons d'aïeux.

Hélas ! de qui maintenant prier un secours
Contre l'inexorable, l'amère, la blême ?
L'Ironie, ébranlant les clochers d'alentour,
O ma Folie ! s'est mise à sonner le baptême.

NOCTURNE D'HIVER

Parmi ces régions hyperborées nos yeux
Un à un perdent les derniers reflets des feux
Qui les vivifiaient jadis et nous songeons
Près du foyer fumeux à d'autres régions.
Tes yeux dolemment cherchent dans les miens une ombre
De vie ou d'espoir; là-haut un lointain décombre
De lune morte vers nous darde une lueur :
Mes yeux reflètent sa pâleur à ta douleur.
Et nos mains se joignent tristement et s'étreignent
En un soudain frisson d'intime intelligence
Quand nos regards meurtris sans espoir se fiancent
Ou s'attardent à la vérace vitre où règnent
La glace et le silence azurés du dehors
Avec les éclairs gelés de ses astres morts.
Le linceul glacial et bleu du morne espace
Avive une ferveur ultime de baisers,
Qui leurre un souvenir saignant d'étés passés
Et de sa caresse dolente le harasse,
Tant qu'il s'endort : alors le glacial linceul
Submerge notre âme déserte et règne seul,
Tandis que fuient sans bruit des vols désespérés
Par l'hiver de ces régions hyperborées.

J.-B. JUÉRY.

L'HOMME QVI A VV LE NÉANT ET L'HOMME QVI AVAIT PERDV VNE VIRGVLE

A la mémoire de G.-Albert Aurier.

En la claustrale demeure, si mélancolique et paisible, où, loin des humains ondoyants que les Facultés proclament normaux, vivent les Hommes logiques dont l'inflexible cerveau décortique sans nulle trève l'Unique pensée suffisante, les deux nouveaux venus exagéraient encore la férocité des coutumiers isolements, jalousement seuls toujours parmi les plus désertes allées du parc concédé aux quotidiennes déambulations. Ils ne s'étaient point encore rencontrés, le hasard n'étant propice que parfois à ceux qui se cherchent sans le savoir. Ce soir-là, tous deux venus d'un point opposé du parc — comme de quelque passé devant aboutir au carrefour de vie marqué pour la rencontre — ils s'abordèrent familièrement, sans nulle vulgarité de démonstrations d'ailleurs, pareils simplement à de sûrs amis qui se rencontrent après quelque courte absence, simplement pareils à de sûrs amis. Côte à côte ils marchèrent, dans le crépuscule qui venait, évitant les autres Hommes logiques, et gardant en leurs attitudes comme en leurs dires cette sobre correction qui révèle les gens de bonne compagnie. Le plus âgé prit le premier la parole, ainsi qu'il convient, et son compagnon l'écouta avec une respectueuse attention jusqu'au moment où lui-même parla, chacun disant, sans interruption de l'autre, ce qu'il avait à dire.

... J'ai vu le Néant. C'est-à-dire... non, j'ai... regardé... ou plutôt, le Néant s'est révélé... Au fait,

il n'est pas de terme qui puisse exprimer ces choses. Il est très difficile déjà, pour ne pas dire impossible, de formuler en un langage parfaitement clair une idée déterminée prenant sa source en une pensée moyenne. Songez à l'hésitation qui doit me saisir en parlant de cette chose que je suis seul à connaître et ne soyez point étonné, cher ami, si le mot exact ne vient pas à mes lèvres toujours, et si j'essaie de me faire comprendre en usant d'images peut-être puériles ou de périphrases que vous taxerez de bizarres.

J'ai vu le Néant, voilà ce qui est certain. Quand je dis vu, il est bien évident, n'est-ce pas, que ce n'est là qu'un verbe imparfaitement approprié. Je ne l'ai pas vu, par exemple, comme croient voir les naïfs savants qui s'écrient : « J'ai nettement vu les doubles canaux de Mars! » Encore que ce ne soit point là une chose dont on puisse outre mesure se glorifier, tout homme un peu bien constitué, comme je le suis demeuré moi-même et comme j'espère que vous l'êtes encore, cher ami, tout homme peut, pourvu qu'il soit doué d'une certaine acuité visuelle, très nettement apercevoir ces doubles canaux qui sillonnent la belliqueuse planète dont il s'agit. C'est là quelque chose de fort ordinaire, en somme, et je demeure stupéfait, passez-moi la brutalité de l'expression, à constater que l'on proclame étonnant un fait aussi simple, et que des gens d'une gravité suffisante, comme le sont communément les vieilles gens qui détiennent les peu effarantes fonctions de savants, puissent en être vains.

J'ai vu le Néant. Il me souvient que je venais de faire une longue marche, plongé en de peu récréatives réflexions touchant certain désagrément domestique — celui qui, su ou non de lui, jalonne l'existence de tout homme. Je dois vous dire que sorti de chez moi en songeant à cela, j'en étais très rapidement venu, par de successives associations d'idées qu'il serait oiseux de vous indiquer, à me plonger au plus profond de l'océan métaphysique, lorsque une secousse, dont j'ignore encore

la cause après l'avoir longtemps cherchée, me rappela brusquement aux réalités. Cela me remonta en quelque sorte à la surface de vie exterieure sous laquelle j'étais et me fit m'apercevoir que je marchais depuis des années déjà. L'exercice est salutaire en soi, mais en abuser serait méconnaître les plus élémentaires prescriptions de l'hygiène. Un repos immédiat s'imposait. Je m'assis et bientôt je m'endormis. Une goutte ou un fleuve de sommeil absolu suffisent également pour noyer un cerveau et annuler la notion du temps, si rien d'extérieur ne vient servir de nouveau point de départ pour le calcul des heures enfuies. Aussi m'est-il impossible d'évaluer, même approximativement, la durée du repos que je pris. En m'éveillant, dans une lumière pareille à la lumière sous laquelle s'étaient closes mes paupières, je m'aperçus que je m'étais endormi sur l'Infini. N'étant point coutumier du fait, cela ne laissa pas de me causer un certain étonnement — étonnement que je dominai vite d'ailleurs, ayant toujours eu sur mon individu assez de puissance pour ne jamais l'abandonner en de ridicules attitudes. Prenant donc mon parti de cette situation, je tournai le dos à l'Infini futur — lequel ne vaut pas la peine qu'on se donnerait à l'explorer — et m'avançai jusqu'à l'extrême bord de l'Infini passé.

Ce fut là que je vis le Néant, ou plutôt que mes yeux eurent la ...sensation ... et encore non : les mots fondent comme des cires au souffle de fournaise émané par ces bouches d'éternité.

Une erreur qui s'est accréditée parmi les hommes consiste à croire que le Néant est un énorme trou noir. Il n'en est rien. Il y a bien un trou, en effet, pourquoi ne pas le reconnaître ? Mais, tout d'abord, il n'est pas aussi énorme qu'on se l'imagine communément et qu'on serait en droit de le désirer : une tête d'épingle le comblerait des milliards et des milliards de fois. Ce n'est même que grâce à mon excellente vue que j'ai dû de ne pas poser le talon dessus en m'avançant. Et pourtant ce trou, peut-être comprendrez-vous comme moi

pourquoi — cela ne pouvant s'expliquer — contient tout. J'allais faire un pas en avant — l'ordinaire mesquine et sotte vanité humaine me poussait à vouloir mettre ainsi le Néant entre mes deux pieds appuyés chacun sur l'un des deux Infinis dont les extrémités se soudaient à ses bords — quand je m'aperçus qu'il n'y avait que des trous. J'allais marcher sur des trous. Je compris alors — oui, c'est « je compris » qu'il doit falloir dire — je compris alors le Néant, car en portant mes regards, ainsi que des rayons de lanterne, autour de moi, je ne vis plus que des trous. Il n'y avait plus rien autre chose que cela partout, des trous ! partout, partout des trous ! Et dans ces trous il y avait de tout, et rien — car j'en voyais le vide — rien ! des mots avec des ailes d'aigle et des dents d'événements broyeurs, des pattes de scorpion avec des têtes de périodes informes et des queues de crimes cachés, des gestes puérils de femmes emmanchés à des trompes d'éléphant portées sur des bouches de mensonges, des sourires d'enfants aux lèvres d'une incidente boiteuse, des dents blanches de prières sur des mâchoires d'appétits qui moulaient des poings de blasphèmes, des musiques divines avec des reins de baleine et des yeux d'ami déloyal, tout un grouillement épais comme d'une multitude de minuscules larves secouées par d'incohérentes, et douloureuses, et grotesques épilepsies — et pourtant rien. Je me trouvais placé en cette alternative, si je tentais un pas : écraser de la vie ou m'écrouler en un trou. Je ne pouvais pourtant demeurer éternellement en place. Ma résolution fut rapidement prise, car je suis l'homme des décisions immédiates : je partis.

Vous dire quels miracles de sagacité, de patience, de force, de souplesse il me fallut accomplir pour arriver jusqu'ici, je ne le pourrai. L'ami commun qui est notre hôte m'ayant assuré que son domaine ne contenait que fort peu de néants — j'ai reconnu depuis la suffisante véracité de ses affirmations — je me décidai à demeurer ici. Je ne me promène d'ailleurs qu'en regardant toujours à mes

pieds avec beaucoup d'attention — ce que je ne saurai trop vous recommander de toujours faire — car j'ai constaté que depuis quelque temps les néants envahissent ce parc, pourtant si charmant. Le meilleur serait, si l'on pouvait résister aux forces naturelles et fuir les hommes — ils m'ignorent et je les plains ! — de demeurer immobile malgré les impulsions accoutumées, pour contempler, jusqu'à des temps que je ne sais pas, et sans crainte d'y rouler, les trous de vie et de vide qui criblent les deux Infinis et sont le Néant — spectacle unique qu'il me fut donné de voir et dont je comprends maintenant l'éternelle et triste splendeur. Mais cela, c'est l'impossible. Je vivrai donc ici désormais, où nul, sauf notre hôte, ne saura qui je suis. Je dois pourtant vous l'avouer, sans tenir compte des souffrances de ma simplicité, à vous, mon second et dernier ami. Je suis ce docteur unique dont vous avez connu l'Œuvre : ce fut moi qui, par des procédés auprès desquels ceux des Princes de la Science ne sont que procédés de bouchers ignares, parvins à disséquer le Cœur vivant d'une femme jusqu'en ses plus intimes fibres, en quelques minutes plus longues qu'une accumulation de siècles — mais sans trop de fatigue pourtant, car j'avais eu le soin de tout d'abord commodément m'asseoir sur l'amour que j'avais éprouvé pour Elle.

. . . . . .

Après un approbatif et poli silence de quelques instants, le plus jeune, usant d'une diction finement nuancée, soulignant les phrases bien venues d'un geste toujours précis en sa sobriété, et prolongeant certaines fins de périodes d'un regard aigu qui en était le suffisant et définitif commentaire, parla ainsi :

... J'allais achever, pour le parfait chapitre que j'écrivais alors, une phrase dont j'étais absolument satisfait, lorsque je m'aperçus, en la voulant fixer à la place enfin choisie, que je venais de perdre la virgule qui devait précéder le coup de marteau évo-

cateur du mot final — une virgule de choix. Je regardai le bec de ma plume. Il n'y demeurait point de virgule. J'appelai ma femme et l'interrogeai. Elle me contempla d'un lourd regard ahuri — avez-vous remarqué, cher ami, avec quelle facilité et quelle sûreté d'expression les femmes ahurissent leurs regards à propos des plus simples événements ? — puis me répondit qu'elle ne comprenait point ce que je voulais dire et qu'il était au moins inutile de la déranger pour me moquer d'elle de cette façon saugrenue. Je renvoyai la sotte à ses chiffons et à ses puériles lectures, et je me remis à chercher ma virgule perdue. Vous n'êtes point sans comprendre, n'est ce pas, toute l'importance qu'une pareille perte avait pour moi. Remplacer la virgule absente par un tiret, par un point, par des points suspensifs, je ne le pouvais pas. Je hais d'ailleurs ces sortes de concessions déguisées faites au mauvais goût qui nous envahit. Et puis, songez à ce que m'eût coûté une semblable défaillance. J'eusse été d'abord obligé de désarticuler toute ma phrase. Or, cette phrase, dont les membres se combinaient en un ordre mûrement choisi, enchâssait en son rythme et en sa forme matérielle cette parcelle d'absolu de la pensée que les mots ne peuvent exprimer seuls. Mais cela même n'eût rien été, bien que je répugne à ces intellectuelles filouteries si diminuantes. Le terrible est qu'il m'eût fallu apporter de successives modifications à chacune des phrases précédentes pour que subsistassent les intervalles comme musicaux sans lesquels eût été détruite l'harmonie du chapitre. Je roulais alors sur la pente, car s'imposait aussitôt le remaniement des précédents chapitres d'abord et, ensuite, celui de mes livres déjà écrits — parties du Total que devait être mon œuvre : autant aurait valu me suicider tout de suite... Prendre mon chapeau, courir chez un confrère, lui emprunter une virgule de la même famille et du même sexe que celle perdue, je ne le pouvais pas. J'ai d'ailleurs pour principe de ne jamais rien demander à qui que ce soit, à un confrère moins encore qu'à tout autre. Vous

savez, cher ami, quelles gens sont les écrivains et n'ignorez pas que, le lendemain sinon le jour même, mon prêteur aurait proclamé en tous les lieux où s'assemblent les gâcheurs de mots, m'avoir fait don de plusieurs lots de virgules. Ç'aurait été l'écroulement immédiat de ma réputation si péniblement établie... Je cherchai donc, en faisant appel à tous mes souvenirs. Une virgule peut s'égarer, d'autant que, depuis quelques années déjà, les virgules prennent des allures fantaisistes et vagabondes. Les miennes, pourtant, demeuraient assez raisonnables et je n'avais jusqu'alors qu'à me louer de leur tenue et de leur obéissance, parfaites à mon avis. Cependant, un subit besoin d'imprévues pérégrinations, assez pardonnable d'ailleurs, pouvait à la rigueur se concevoir chez la disparue, cette virgule étant une de mes plus jeunes : elle était formée depuis peu, et vous avez pu remarquer qu'en cet état critique, les virgules ont parfois des idées que l'on pourrait qualifier de « baroques »... Je cherchais toujours, soucieux. Je vidai soigneusement mon encrier. Il contenait bien, parmi d'autres signes, de nombreuses virgules qui frétillaient, avides de concourir au parachèvement de l'œuvre, mais non celle qu'il me fallait. Je ne pouvais me tromper sur ce point, m'étant complu à l'observer, en ce délicieux instant d'arrêt qui précède l'achèvement assuré d'une phrase que l'on tient — quelques minutes à peine avant de la perdre. Je me mis à feuilleter page par page le manuscrit que j'écrivais, ma virgule pouvant s'être sournoisement glissée auprès d'une de ses sœurs déjà établies ou, plus simplement, s'être egarée au carrefour de quelque phrase à sentiers compliqués... Mais ce fut vainement que je me livrai, durant des heures, à ces acharnées recherches. J'explorai alors mon cabinet de travail : la table où des papiers couvraient peut-être la perdue, les tapis sur lesquels elle avait pu tomber, les murs où elle avait pu grimper et, l'un après l'autre, tous les endroits où il n'était pas impossible qu'elle fût... Rien, toujours... Une angoisse me saisit. Songer que j'avais travaillé des

années et des annees pour conquérir ma gloire, et que tout le bénéfice de mes âpres luttes de jadis s'aneantirait à cause de cette virgule introuvable, c'était là à rendre fou tout être dont le cerveau n'eût pas été aussi puissamment constitué que le mien.

... Comme je désespérais presque, une idée me vint. Un instant avant la terrifiante aventure, j'étais allé, alors qu'elle était encore seule en son salon, causer avec ma femme. Je me souvins que j'avais conservé ma plume à la main. La virgule ne pouvait-elle pas être tombée, soit dans le salon même, soit dans la pièce qu'il fallait traverser pour y parvenir? Je me mis en marche, sur les mains et les genoux, et j'arrivai ainsi à la porte du salon que je poussai. J'entendis un double cri et, relevé, j'aperçus ma femme tentant de ressaisir des mains d'un mien ami une boîte oblongue que celui-ci s'efforçait de dissimuler. C'était, cet homme, un de mes confrères, que l'on avait surnommé le Virgulier, parce qu'il abusait étrangement de ces pauvres signes sans défense et que n'en possédant jamais en quantite suffisante, tous les moyens lui étaient bons qui lui permettaient de s'en procurer. Il courait même à ce propos de bien vilains bruits sur son compte. Tout d'abord son attitude, l'émoi de ma femme, leur trouble commun suscitèrent en moi de mauvaises pensées que vous concevez sans peine. Mais presque aussitôt une sorte de révélation s'imposa; je compris que le Virgulier, venu en visite ainsi que cela lui arrivait souvent, avait aperçu ma virgule dans le salon. Il avait dû se précipiter pour la ramasser et l'emprisonner dans cette boîte que je voyais. Ma femme, comprenant alors la perte que j'allais faire, s'était précipitée vers lui pour reprendre la virgule — acte peut-être un peu hasardé mais dont je ne pouvais en somme que la louer. De là, à mon apparition, les deux cris : de secours, évidemment, chez ma femme, et de crainte ou de colère chez le Virgulier... J'avais fait toutes ces réflexions dans l'espace de temps qu'il fallut à nos regards pour se croiser, et d'un élan je

bondis sur le Virgulier que je pris à la gorge. Une lutte terrible s'ensuivit qui dura longtemps. Puis, des gens vinrent, qui nous séparèrent. Je n'avais pas pu reconquérir mon bien et demeurai longtemps malade. Je ne suis rétabli que depuis peu de temps, d'ailleurs.

Il y a quelques jours, grâce à des intelligences que je m'y étais ménagées, j'ai pu pénétrer en ce logis où j'avais appris que le Virgulier s'était réfugié pour me fuir, et j'y ai vécu depuis lors sans que mon ennemi ait un seul instant soupçonné ma présence. Je sais qu'il possède encore ma virgule. Souvent je l'ai vu, lorsqu'il peut se croire seul, ouvrir la boîte que je connais bien et la contempler longuement. Mais je n'ai pu encore assez m'approcher de lui dans un de ces moments-là, pour appeler la perdue qui m'entendrait, et certainement, accourrait. Cependant, je puis vous avouer cela à vous, cher ami, qui êtes le plus parfait homme d'honneur que je sache, je suis assuré de rentrer en possession, dès demain, de ce qui m'a été volé. Je viens de trouver la définitive formule d'un appel qui fera se précipiter vers moi la virgule prisonnière dès que, la boîte entr'ouverte, elle pourra l'entendre. C'est d'ailleurs pour cela que je me suis laissé aller à vous raconter cette histoire, chose que je n'aurais pu faire, hier encore, l'absence d'espoir me faisant excessivement nerveux et irritable ..... Permettez-moi de vous quitter. Je vais répéter quelques fois encore mon appel. Je vous en livrerai la formule aussitôt que j'aurai, par lui, reconquis ma virgule. Cela pourra peut-être vous servir un jour et vous éviter des souffrances pareilles à celles que j'ai subies — souffrances qui touchent à leur fin, heureusement pour moi, car je suis persuadé qu'elles auraient fini par me rendre fou.

THÉODORE CHÈSE.

Août-septembre 1892.

LA TRAGÉDIE DE L'HOMME

(*Suite* [1])

SCÈNE VI

Rome

Portique ouvert avec statues de dieux et grands vases dans lesquels brûlent des parfums. Perspective de l'Apennin. — Au milieu, table servie avec trois lits. Sergiolus (Adam), Milon (Lucifer) et Catulus, trois débauchés, Julia (Eve), Hippia et Cluvia, filles de joies, vêtues légèrement, se livrent à l'orgie. Des gladiateurs luttent sur des tréteaux, des esclaves debout attendent des ordres, des joueurs de flûte font de la musique. Le crépuscule, puis la nuit.

CATULUS

Vois, Sergiolus, quelle souplesse, quelle dextérité chez ce gladiateur à l'écharpe rouge : parions qu'il sera le vainqueur.

ADAM

Non pas, par Hercule !

CATULUS

Plaît-il ? par Hercule ! Qui croit encore parmi nous aux dieux ? Si tu veux que je te croie, dis par ta Julia.

ADAM

Soit !

LUCIFER

Fondement solide pour un serment : remplacer un faux dieu par une fausse déesse. Mais dis, comment nous faut-il donc entendre ce serment ? Entendrons-nous sa beauté, son amour, ou peut-être même sa fidélité à ton égard ?

CATULUS

Les charmes sont passagers, et, quand bien même ils ne le seraient pas, tu seras dégoûté demain de ce qui te ravit aujourd'hui, et une femme moins jolie te séduira par l'attrait de la nouveauté.

ADAM

C'est sa fidélité que je voulais dire. Qui, en effet, est plus prodigue que moi pour sa maîtresse ?

HIPPIA

Oh, superbe ! Serais-tu donc capable de l'embrasser

(1) V. *Mercure de France*, n° 79.

sans fin ? En serais-tu capable, toi qui, sans te rassasier, aspires à la volupté et mènes en vain une vie dissolue, parce que tu ne peux trouver dans une femme qu'un fragment du plaisir, tandis que l'idéal de la beauté et de la jouissance flotte devant tes yeux comme un mirage toujours inaccessible ? Comment sais-tu si un caprice, une illusion ne la séduira pas peut-être aussi ? Les muscles gonflés d'un gladiateur — —

ADAM

C'est vrai, c'est vrai, tais-toi, Hippia ! Pourquoi aussi la volupté nous inflige-t-elle le supplice de Tantale, si la vigueur d'Hercule nous fait défaut, si nous ne pouvons nous transformer comme Protée et qu'un esclave méprisé, au bout d'une semaine de tourments, jouisse de l'heure de plaisir à laquelle son maître aspire en vain ? Ou bien la volupté est-elle donc semblable à l'eau, salutaire à l'homme épuisé de fatigue qui en boit un verre, mortelle à celui qui tombe dans les flots ?

LUCIFER

Ah ! Quel magnifique cours de morale, sur le sein d'une belle fille, au bruit des coupes ! — Mais votre pari ? —

ADAM

Si je perds, Julia sera à toi. —

CATULUS

Et si tu gagnes ?

ADAM

Ton cheval m'appartiendra. —

CATULUS

Tu pourras la reprendre dans un mois ; sinon, je la jetterai dans mon vivier à anguilles. —

LUCIFER

Vois, Julia, ce beau gros poisson : mange, n'en engraisseras-tu pas bientôt un autre ?

EVE

Et ne serviras-tu pas, toi aussi, de nourriture aux vers hideux ? Que le vivant se livre à la joie ; s'il ne le peut, qu'il rie du moins à gorge déployée.

Elle boit.

ADAM, au gladiateur.

Hé ! Tiens-toi bien !

CATULUS

Allons, hardi !

Le gladiateur de Catulus tombe et lève la main pour implorer la vie. Adam est sur le point de donner le signal de grâce, mais Catulus retient sa main et abaisse le pouce vers le gladiateur en fermant le poing.

Recipe ferrum ! — Lâche coquin. J'ai des esclaves en

assez grand nombre, je ne suis pas un ladre. Qui voudrait vous priver, mes belles, de cette émouvante petite scène ? Le baiser n'est-il pas bien plus doux, le désir plus ardent, quand un peu de sang a coulé ?

Pendant ce temps, le gladiateur a égorgé son adversaire.

ADAM

Le cheval est à moi. Viens m'embrasser, ma Julia. Enlevez ce cadavre. — Danseurs ! jouez-nous maintenant une comédie. Assez de lutte pour aujourd'hui.

On emporte le cadavre, des danseurs montent sur les tréteaux.

CATULUS

Cluvia ! Viens donc toi aussi, je ne saurais voir davantage d'autres s'embrasser.

LUCIFER

Et nous, Hippia, ne suivrons-nous pas aussi leur exemple ? Mais lèche-toi d'abord les lèvres, que je voie si elles ne sont pas enduites de poison. C'est bien ; maintenant amusons-nous, ma colombe.

ADAM

Comme ton cœur bat fort, je n'y puis trouver de repos, Julia.

Ils se parlent à l'oreille.

LUCIFER

Ecoute, ce fou parle du cœur. —

CATULUS

Vois, ma chère, moi, je ne m'occupe pas du tien. Tu peux en faire ce que tu voudras, pourvu que je l'ignore, si tes baisers sont brûlants et toujours prêts pour moi.

CLUVIA

Généreux amant ! A ta santé.

Elle boit.

CATULUS

Bien, bien, Cluvia, mais ne me retire pas ton doux bras et ton sein moelleux. Ma couronne, vois, a glissé de ma tête. —

Aux danseuses.

Ah ! Quelle admirable pirouette, que de volupté et de grâce tout à la fois !

CLUVIA

Je te boucherai les yeux si tu cherches chez elle ce en quoi je suis sa rivale, sans pouvoir obtenir de toi seulement une bonne parole.

Montrant Lucifer.

Considère plutôt cette mine renfrognée, — que lui sert une belle fille, s'il ne sait pas en faire un meilleur usage que de la laisser s'endormir, tandis qu'avec un sourire ironique et un regard indifférent, il assiste à cent

folles, mais douces choses qui embaument la conversation ?

CATULUS

En vérité, une mine pareille glace la veine la plus poétique. Celui qui résiste au charme magique du moment et ne se laisse pas entraîner par le courant, n'est bon à rien et devrait garder la maison. —

HIPPIA

En vérité, je ne suis pas éloignée de le craindre, le malheureux a déjà dans le corps la peste qui ravage la ville.

ADAM

Loin de nous, cette image lugubre. Plutôt une chanson gaillarde. Qui de vous sait la plus jolie ?

HIPPIA chante.

Ni le vin ni l'amour
ne donnent jamais la satiété ;
chaque coupe
a son arôme différent.
Et l'ivresse, la douce ivresse
dore notre existence,
comme le soleil brille sur les tombes abandonnées
Ni le vin ni l'amour
ne donnent jamais la satiété,
chaque fille
a des charmes différents.
Et l'ivresse.....

CATULUS

Ce n'est pas, ma foi, mal. Et toi, Cluvia, que sais-tu ?

CLUVIA, chante.

Bien fou fut le monde jadis :
la couche salutaire de Lucrece
reçut un beau chevalier.
Mais ses lèvres ne brûlerent pas,
elle ne demanda plus de baisers,
elle ne courut pas les lupanars, la poitrine nue,
elle s'enfonça elle-même un fer glacé dans le sein.

TOUS

Réjouissons-nous, le monde est plus sensé,
réjouissons-nous de vivre à présent. —

CLUVIA

Bien fou fut le monde jadis :
Brutus, au lieu de rester dans sa belle villa,
saisit son épée et partit en guerre,
comme un vil mercenaire, et pourquoi ?...
Pour le salut du peuple déguenillé,
et c'est pourquoi il a, lui aussi,
répandu son sang sur la terre nue.

TOUS

Réjouissons-nous, le monde est plus sensé,
réjouissons-nous de vivre à présent. —

CLUVIA

Bien fou fut le monde jadis :
Des chimères hantaient la cervelle des héros,
ils regardaient comme sacré
ce qui nous fait pouffer de rire aujourd'hui,
et, quand on rencontre de pareils insensés,
on les emploie dans les cirques
à notre spectacle et à la nourriture des bêtes.

TOUS

Réjouissons-nous, le monde est plus sensé
réjouissons-nous de vivre à présent. —

LUCIFER

Ah ! Cluvia, tu as battu Hippia. Je voudrais avoir composé cette chanson.

ADAM

Et toi, Julia, ne chantes-tu pas ? D'où vient cette tristesse? Tout n'est que joie et rires autour de nous. N'es-tu pas heureuse de reposer sur ma poitrine ? —

EVE

Oh ! si, beaucoup. Mais, pardonne-moi, Sergiolus, si le bonheur me rend sérieuse. J'ai peur que le bonheur qui rit ne soit pas le vrai. A nos moments les plus doux il se mêle une goutte de douleur inexprimable ; peut-être pressentons-nous que de pareils moments sont comme la fleur qui ne tarde pas à se flétrir.

ADAM

Moi aussi, j'éprouve la même chose.

EVE

Et surtout quand j'entends des chants et de la musique, je ne prête pas l'oreille aux paroles qui y sont étroitement enfermées, mais, semblable à une nacelle, je me sens portée par le flot des sons, et il me semble rêver que je m'envole, sur leurs ailes, vers un passé lointain où, sous un soleil éclatant, à l'ombre des palmiers, j'étais une enfant innocente et joueuse, où mon âme était née pour les choses grandes et nobles. Pardonne, tout cela n'est que l'illusion d'un rêve insensé. Je t'embrasse de nouveau — je me réveille.

ADAM

Assez de musique et de danse, cette mer perpétuellement douce me donne des nausées, mon cœur aspire à quelque chose d'amer. De l'absinthe dans mon vin, un aiguillon sur des lèvres de corail, la ruine sur ma tête !

Les danseurs s'éloignent. On entend au dehors des cris de douleur.

Qu'est-ce que ce cri plaintif qui pénètre ainsi jusqu'à la moelle des os ?

LUCIFER

Quelques fous que l'on met en croix, qui rêvaient de droit et de fraternité.

CATULUS

C'est bien fait pour eux, que ne restaient-ils dans leur logis à jouir et à oublier le monde ? Quel besoin avaient-ils de se mêler des affaires d'autrui ?

LUCIFER

Le mendiant souhaite avoir le riche pour frère. Intervertis les rôles, c'est lui qui mettra en croix.

CATULUS

Rions donc de la misère, des puissants et de la peste qui décime notre ville. et de tous les décrets des Dieux.

Nouveau cri de plainte.

ADAM, à part.

Il me semble rêver que je m'envole sur les ailes des sons vers un passé lointain où mon âme était née pour les choses grandes et nobles. — N'est-ce pas ce que tu disais, Julia ?

EVE

Oui !

Cependant la nuit est venue. Devant le portique défile un cortège funèbre avec flûtes, torches et pleureuses. Toute la compagnie reste un moment immobile et silencieuse.

LUCIFER, éclatant de rire.

A ce que je vois, votre gaieté s'est dissipée. N'y a-t-il plus de vin, ou bien tout notre esprit a-t-il été tellement dépensé que ce grognon lui-même en ait assez ? L'un de nous assurément a peur, ou veut s'amender.

ADAM, en lui lançant sa coupe.

Gare à toi, si tu crois cela.

LUCIFER

Allons, je vais inviter parmi nous un nouveau convive. Peut-être apportera-t-il avec lui un renouveau de gaieté. Hé ! serviteurs, amenez sur le champ ce voyageur qu'accompagne la lueur des torches. Que nous lui offrions à se rafraîchir. — —

On amène le mort dans une bière ouverte et on le place sur la table. Le cortège reste dans le fond. Lucifer lui porte une santé.

Allons, camarade, à la tienne aujourd'hui, demain ce sera mon tour !

HIPPIA

Peut-être aimes-tu mieux un baiser ?

LUCIFER

Baise-le et prends l'obole qu'il a à la bouche.

HIPPIA

Je t'embrasse bien, pourquoi n'en ferais-je pas de même pour lui ?

Elle baise le mort. L'apôtre Pierre se détache du cortège.

L'APOTRE PIERRE

Arrête. C'est la peste que tu aspires en toi.

Tous se lèvent à la fois de leurs places et reculent d'épouvante.

TOUS

La peste — horrible — fuyons !

L'APOTRE PIERRE

Misérable engeance ! race de poltrons, tant que le bonheur vous sourit, comme des mouches dans les rayons du soleil, insolents, vous fouiez aux pieds en raillant Dieu et la vertu. Mais qu'un danger frappe à vos portes, que le doigt puissant de Dieu vous touche, vous vous cachez lâchement et votre désespoir fait pitié. Ne sentez-vous pas que le châtiment du ciel est suspendu sur vos têtes ? Regardez donc, regardez autour de vous, la ville est dépeuplée, un peuple barbare étranger écrase vos moissons dorées, tout ordre est bouleversé, nul ne commande et nul n'obéit. Le pillage et le meurtre s'avancent, la tête haute, à travers les habitants pacifiques, et, à leur suite, les pâles soucis et l'épouvante. Le ciel et la terre vous refusent pitié et assistance. Il vous est impossible, n'est-il pas vrai ? d'étouffer dans l'ivresse des voluptés cette voix qui pénètre dans les profondeurs de votre cœur, et vous stimule en vain vers un but meilleur ? Vous ne vous sentez pas satisfaits, n'est-ce pas ? la volupté n'excite dans votre sein que le dégoût ; en vain vous regardez autour de vous, vos lèvres balbutient : vous avez beau faire, vous ne croyez plus en vos anciens dieux, ils sont morts, ce ne sont plus que des pierres.

Les statues des dieux tombent en poussière.

Ils tombent en poussière, et vous ne trouvez plus de divinité nouvelle pour vous relever de nouveau de la boue. Regardez donc autour de vous ce qui cause dans votre ville une dépopulation plus grande encore que la peste ! Des milliers de gens abandonnent leurs couches moelleuse pour aller habiter avec de sauvages anachorètes les déserts de la Thébaïde, où ils cherchent de quoi exciter encore leurs sens émoussés, de quoi se relever encore. — Tu disparaitras, race dégénérée, de la scène maintenant purifiée du vaste monde.

HIPPIA, s'affaissant devant la table.

Oh ! malheur à moi, quelle douleur horrible ! Une

sueur glacée, un feu de l'enfer, — la peste, oh ! la peste, — je suis perdue. Personne parmi vous ne viendra-t-il à mon secours, aucun de vous qui avez partagé avec moi tant de jouissance ?

LUCIFER

A la tienne aujourd'hui, demain ce sera mon tour, ma chère !

HIPPIA

Tuez-moi donc, sinon je vous maudis.

L'APOTRE PIERRE, s'approchant d'elle.

Ne maudis pas, ma fille, pardonne plutôt, — nous allons te secourir, moi et le grand Dieu, le Dieu éternel du saint amour. Elève-toi jusqu'à lui, par cette eau que voici ton âme est purifiée de la souillure et ira bientôt le rejoindre.

Il la baptise avec un vase qu'il a pris sur la table.

HIPPIA

Mon père — je suis soulagée.

Elle meurt.

CATULUS, se mettant en marche.

Moi aussi je pars aujourd'hui pour la Thébaïde. Ce monde de péché ne m'inspire que dégoût.

CLUVIA

Arrête, Catulus, je vais avec toi.

Ils sortent.

ADAM, plongé dans ses pensées, va sur le devant de la scène. Eve le suit.

Toi ici encore, Julia ? Dis, que cherches-tu là où la main de la mort a éteint la joie ?

EVE

Ma place n'est-elle pas où tu es ? Ah ! Sergiolus, que de nobles sentiments tu aurais pu trouver dans mon sein où tu ne cherchais qu'un plaisir passager !

ADAM

Et en moi aussi. Quel dommage que les choses soient ainsi ! Périr misérablement, mesquinement, et souffrir jusque là. Oh ! s'il y a un Dieu,

Il s'agenouille et lève ses mains vers le ciel.

s'il veille sur nous et si nous dépendons de lui, qu'il donne au monde de nouveaux peuples et des idées nouvelles, ceux-là pour revivifier le sang dégénéré, celles-ci afin que de plus nobles puissent tendre à de plus hautes choses. Je le sens, tout ce qui fut nous a fait son temps — et pour créer du nouveau, nous ne sommes pas assez forts. Exauce-moi, mon Dieu !

Au ciel la croix apparaît dans la gloire. On voit derrière les montagnes la flamme des villes embrasées. Des sommets descendent des hordes à demi sauvages. Au loin retentit un hymne pieux.

LUCIFER, à part.

Ce spectacle me donne une espèce de frisson, mais n'est-ce pas à l'homme que j'ai affaire? Ce qui est hors de mon pouvoir, il le fera à ma place. Cette farce ne m'est pas inconnue. Quand la gloire aura disparu peu à peu, la croix de sang restera encore.

L'APOTRE PIERRE

Le Seigneur t'a entendu. — Ouvre les yeux autour de toi, la terre pourrie commence à renaître. Les guerriers barbares, vêtus de peaux d'ours, qui jettent des brandons sur les superbes villes, dont les chevaux foulent sous leurs pieds les récoltes des siècles passés et ont pour écuries les temples abandonnés, introduisent un sang nouveau dans les veines épuisées et flasques. Et ceux qui dans le cirque chantent un hymne, tandis que le tigre furieux déchire leur poitrine, ils portent les idées nouvelles : la fraternité et l'affranchissement de l'individu, idées qui ébranleront le monde un jour.

ADAM

Ah ! je le sens, je le sens, l'âme aspire à autre chose qu'à jouir paresseusement sur des coussins rebondis; sentir le sang de son cœur s'écouler lentement, n'est-ce pas une jouissance à laquelle aucune autre n'est comparable?

L'APOTRE PIERRE

Tel soit donc ton but : rendre hommage à Dieu; quant à toi, travailler. L'individu est libre : il a le droit de faire tout ce qui est en lui. Il est lié par ce seul commandement : la charité.

ADAM

Eh bien ! je veux lutter, je veux m'enthousiasmer pour la doctrine nouvelle, créer un monde nouveau qui atteindra son apogée dans la vertu chevaleresque et dont la poésie dressera un autel à l'idéal de la femme glorifiée.

Il sort appuyé sur Pierre.

LUCIFER

Ah ! Adam, tu te laisses enthousiasmer par l'impossible ! C'est beau et bien digne de l'homme. Cela plaît à Dieu, parce que cet enthousiasme pousse l'homme vers le ciel, et n'est pas non plus désagréable au diable, parce que le désespoir ne tarde pas à s'emparer de lui.

Il les suit.

SCÈNE VII

Constantinople

Place où flânent quelques citoyens. Au milieu, le palais du patriarche ; à droite, un couvent de femmes; à gauche, un

petit bois. Adam, en Tancrede, dans toute la force de l'âge, avec d'autres chevaliers arrive à la tête des croisés qui reviennent d'Asie, bannières déployées, au son des trompettes. Il a pour écuyer Lucifer. Le soir, puis la nuit.

PREMIER CITOYEN

Voici que revient une bande de barbares. Fuyons, fermons nos portes petites et grandes, afin qu'il ne leur prenne pas l'envie de commettre encore des pillages.

DEUXIEME CITOYEN

Emmenons nos femmes ; cette horde de sauvages connaît les voluptés du sérail.

PREMIER CITOYEN

Comme nos femmes le droit du vainqueur.

ADAM

Arrêtez ! Pourquoi fuyez-vous ainsi devant nous ? Ne voyez-vous donc pas ce signe sacré qui nous lie fraternellement pour un même but ? Nous avons porté en Asie la lumière de notre foi et la doctrine de la charité, afin que les millions d'hommes farouches qui habitent les lieux sanctifiés par le berceau de notre Sauveur sentent les effets de sa grâce. La charité n'existerait-elle pas parmi vous ?

PREMIER CITOYEN

Nous avons entendu bien souvent déjà des discours semblables, et, à l'instant, des brandons volaient sur nos demeures.

Ils se dispersent.

ADAM, aux chevaliers.

Vous voyez à présent les fruits exécrables que produisent les desseins pervers de tant de brigands qui agitent dans leurs mains la sainte bannière et, flattant lâchement les passions de la populace, s'imposent à elle comme chefs de leur propre autorité. — Chevaliers, mes amis ! Tant que nos épées seront consacrées à l'honneur intact, au saint service de Dieu, à la protection des femmes et à l'héroïsme, notre rôle sera de mettre un frein et de servir de guide à ce démon immonde, afin qu'en dépit de ses penchants il accomplisse toujours ce qui est grand et noble.

LUCIFER

Bien dit, Tancrède, mais si le peuple cesse de te reconnaître pour chef ?

ADAM

Où est l'esprit, là est la victoire. Je le terrasserai ! —

LUCIFER

Et si l'esprit se trouve aussi chez le peuple ? T'abaisseras-tu jusqu'à lui ?

ADAM

Pourquoi m'abaisser ? N'est-il pas plus noble de l'élever ? — Déserter le poste difficile du combat faute de compagnons, ce serait précisément aussi bas qu'il serait peu généreux de ne pas admettre de compagnon pour ne point partager avec lui le prix de la victoire. —

LUCIFER

Tiens, tiens, comme a dégénéré la grande idée pour laquelle les martyrs du cirque sont morts ! — Et l'affranchissement de l'individu ? — — Voilà une charité d'une espèce toute particulière. —

ADAM

Trêve de plaisanterie. — Oh ! ne crois pas que je méconnaisse la doctrine sublime. Elle est la passion de ma vie. — Qu'il commande et agisse celui qui a en soi l'étincelle. Celui qui s'élève jusqu'à nous, nous l'accueillons avec joie, un coup de plat d'épée l'introduit dans notre ordre, mais nous avons à garantir les trésors de l'ordre contre le chaos qui fermente encore. Puisse-t-il venir le temps ou, tout obstacle étant renversé, notre salut aura alors reçu son accomplissement, parce que tous seront purs ! — Mais je pourrais douter de la venue d'un pareil jour, si l'auteur du grand œuvre n'était le grand Dieu lui-même. — — Vous avez vu, mes amis, comme on nous a reçus ! Isolés au milieu du peuple de cette ville bruyante, il ne nous reste qu'à dresser notre camp dans ce petit bois, comme nous avions coutume de le faire parmi les païens, en attendant mieux. Allez, je ne tarderai pas à vous suivre, chaque chevalier répond de ses hommes.

Les croisés dressent le camp.

LUCIFER

Quel dommage que tes belles idées ne produisent cette fois encore que de ces fruits véreux qui sont rouges au dehors, mais ne contiennent que de la poussière !

ADAM

Arrête ! Tu ne crois donc plus à rien de noble ?

LUCIFER

A quoi bon y croirais-je, puisque les gens de ta race n'y croient pas ? Cette chevalerie, que tu dresses comme un phare au milieu des flots de la mer, s'éteindra un jour, tombera à moitié en ruines et sera pour le hardi nautonnier un écueil plus dangereux que si aucune lueur n'avait jamais brillé auparavant. — Tout ce qui vit et exerce une action salutaire mourra avec le temps, l'esprit prendra son vol, le corps, comme une charogne ignoble, lui survivra et exhalera des miasmes mortels dans le monde nouveau qui se développera autour de

lui. — — C'est là tout ce qui nous restera de la grandeur des temps passés.

ADAM

Avant que notre ordre s'écroule, ses saints préceptes pénétreront peut-être dans la foule, et alors rien ne sera perdu.

LUCIFER

Les saints préceptes ! — Ah ! c'est précisément ce qui cause toujours votre malheur, quand par hasard vous les rencontrez : car vous les tordez, vous les effilez, coupez en quatre, aiguisez, jusqu'à en faire des extravagances ou des entraves. La raison ne peut saisir les idées exactes, et vous, hommes présomptueux, vous n'en cherchez pas moins toujours, pour votre malheur. Considère cette épée, qu'elle soit plus longue ou plus courte de l'épaisseur d'un cheveu, elle n'a pas changé de nature ; poursuis cela à l'infini, où est le point exact qui forme la limite ? Ton sentiment, il est vrai, rencontre juste tout à coup, quand le changement s'accomplit en grand. — Mais à quoi bon me torturer l'esprit ? — Il est fatigant de parler, regarde donc toi-même un tant soit peu tout autour de toi.

Des bourgeois reparaissent.

ADAM

Amis ! Mes gens sont là, ils demandent un abri. Peut-être leur demande ne sera-t-elle pas vaine, dans la capitale de la chrétienté.

TROISIEME CITOYEN

Il s'agit de savoir si tu n'es pas tombé dans une hérésie pire que l'idolâtrie.

QUATRIEME CITOYEN

Parle, quelle est ta croyance, le Homousion ou le Homoiousion ?

ADAM

J e ne comprends pas cela. —

LUCIFER

Ne l'avoue pas, c'est ici à présent la chose principale.

QUATRIEME CITOYEN

Voyez, il doute, lui aussi est un hérétique.

PLUSIEURS

Retirons-nous, enfermons-nous dans nos maisons ! — Maudit soit celui qui leur donnera asile.

Ils se dispersent.

Le patriarche avec une pompe et un cortège de roi sort de son palais, suivi d'une troupe de moines qui conduisent des hérétiques chargés de chaînes, à la fin soldats et peuple.

ADAM

Je suis interdit ! — Dis-moi, quel est ce roi qui s'avance l'air si hautain et si fier ? —

LUCIFER

C'est le pontife, successeur des apôtres.

ADAM

Et cette tourbe crasseuse de va-nu-pieds, qui, avec une joie maligne, conduit ces gens enchaînés, en affectant une fausse humilité ?

LUCIFER

Des cyniques chrétiens, des moines.

ADAM

Je n'ai pas vu de gens pareils dans les montagnes de ma patrie.

LUCIFER

Tu ne tarderas pas à en voir ; la lèpre, tu sais, se propage lentement. Mais prends bien garde de ne pas les offenser. Ils ont une vertu parfaite et par là même sont intolérants.

ADAM

Ah ! quelle est donc la vertu de ces gens-là ?

LUCIFER

Leurs vertus, ce sont la pauvreté et le renoncement ; ton maître les a pratiquées le premier sur la croix.

ADAM

Mon maître a, grâce a elles, racheté un monde, mais ces pleutres ne font que blasphémer Dieu, comme des rebelles, en dédaignant ses dons. Celui qui oppose au moucheron les armes avec lesquelles il y aurait de l'héroïsme à lutter contre un ours, est un fou.

LUCIFER

Mais s'ils prennent les moucherons pour des ours ? — N'en ont-ils pas le droit ? La conscience de leur conduite héroïque ne leur donne-t-elle pas le droit de chasser jusqu'en enfer tous ceux qui s'abandonnent au plaisir ?

ADAM

Comme Thomas, je vois et reste incrédule. — Je veux regarder en face cette fantasmagorie. —

Il va au devant du patriarche.

Mon père ! Nous sommes des soldats du Saint-Sépulcre, nous revenons d'un pénible voyage et le peuple de cette ville nous refuse un abri. — Toi qui es si puissant, viens-nous en aide.

LE PATRIARCHE

Mon fils, je n'ai pas le temps de m'occuper à présent de bagatelles, la gloire de Dieu et le bonheur du peuple me réclament, j'ai à juger des hérétiques qui répandent le poison et se multiplient comme l'ivraie. Bien que nous les extirpions par le fer et par le feu, l'enfer en envoie

sur nous avec des forces sans cesse renaissantes. — Si pourtant vous êtes des chevaliers de la Croix, pourquoi aller chercher des Maures au loin? Ici, il y a un ennemi plus dangereux. Sus donc, sus à ses villages, exterminez-les, n'épargnez ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants.

ADAM

Ces innocents, tu ne l'exiges assurément pas, mon père ? —

LE PATRIARCHE

Le serpent aussi est innocent, tant qu'il est petit, ou bien quand sa dent venimeuse est tombée : l'épargneras-tu alors ?

ADAM

Ce doit être, en vérité, un péché monstrueux qui enflamme d'une pareille colère l'Eglise de l'amour du prochain.

LE PATRIARCHE

Mon fils ! Ce n'est pas pratiquer l'amour du prochain que de flatter le corps. La véritable charité consiste à ramener l'âme, quand il le faut, par le fer et par le feu, à celui qui a dit: Ce n'est pas la paix, c'est la guerre que j'ai apportée sur la terre. — Ces mauvais croyants proclament dans le mystère de la Sainte-Trinité le Homoiousion, tandis que l'Eglise a érigé le Homousion en article de foi.

LES MOINES

A mort ! Le bûcher flambe déjà. —

ADAM

Renoncez à ce iota, mes amis. Il sera plus beau de sacrifier vos vies dont vous faites si peu de cas en combattant héroïquement pour le Saint-Sépulcre. —

UN VIEIL HERETIQUE

Ne nous tente pas, Satan, nous répandrons notre sang pour notre vraie foi là où Dieu l'ordonnera.

UN MOINE

Impudent! Tu te vantes de posséder la vraie foi ?

LE VIEIL HERETIQUE

Est-ce que le concile de Rimini et un nombre infini d'autres ne sont pas pour nous ?

LE MOINE

Il est tombé dans une erreur grave. Mais, à Nicée et dans d'autres conciles orthodoxes, ne s'est-on pas prononcé en notre faveur ?

LE VIEIL HERETIQUE

Ce sont des factieux. — Quelle impudence ! Oser te mesurer avec nous! Réponds, avez-vous des Pères comparables à Arius et aux deux Eusèbe ?

LE MOINE

Et vous, possédez-vous un Athanase ?

LE VIEIL HERETIQUE

Quel sont vos martyrs ?

LE MOINE

Nous en avons plus que vous !

LE VIEIL HERETIQUE

Beaux martyrs que le diable a ensorcelés et précipités dans la damnation éternelle ! — Je vous le dis, vous êtes la grande Babylone, la prostituée, dont saint Jean a écrit qu'elle disparaîtra de la surface du monde.—

LE MOINE

Le dragon à sept têtes, l'Antéchrist, dont parle saint Jean, c'est vous infâmes, serpents, suppôts du démon!

LE VIEIL HERETIQUE

Vils esclaves, serpents. paillards, gourmands...

LE PATRIARCHE

Emmenez-les, nous tardons trop longtemps déjà, au bûcher, pour la gloire de Dieu !

LE VIEIL HERETIQUE

Pour la gloire de Dieu, tu as raison, scélérat, c'est pour la gloire de Dieu que vont tomber ces victimes. — Vous avez la force, vous agissez selon votre bon plaisir. mais, si vous avez bien agi, le ciel en jugera bientôt. — Les heures de votre vie d'iniquités sont déjà comptées, notre sang donnera naissance à de nouveaux combattants, l'idee vivra et la flamme qui s'élève répandra sa clarté sur les siècles à venir. — Allons, amis, a la mort glorieuse ! —

LES HERETIQUES chantent en chœur.

1. Mon Dieu fort, mon Dieu fort, pourquoi m'as-tu abandonné ? Je pleure, mais mon secours est loin.

2. Mon Dieu, j'appelle le jour. et tu ne réponds pas: et, la nuit, je ne me tais pas davantage.

3. Mais tu es saint.

(Psaume xxii).

LES MOINES alternent en chœur avec les précédents.

1. Seigneur, dispute avec mes disputeurs; lutte contre ceux qui luttent contre moi.

2. Saisis le bouclier et les armes, et lève-toi à mon aide.

3. Tire l'épée, et protège-moi contre mes persécuteurs.

(Psaume xxxv).

Cependant le patriarche et le cortege ont disparu. Des moines se mêlent aux croisés.

LUCIFER

Pourquoi cette attitude muette, dis, qu'est-ce qui te fait frissonner ? Prends-tu cela au tragique ? Ne le considère que comme une comédie et tu t'en divertiras. —

ADAM

Oh ! ne plaisante pas ! — Ainsi donc pour un *iota* on

peut marcher si résolument à la mort? — Qu'est-ce alors que le grandiose, le sublime? —

LUCIFER

Ce qui est peut-être risible pour les autres. Ces deux notions ne sont séparées que par un fil; c'est une voix du cœur seule qui juge entre elles et ce juge mystérieux est la sympathie qui divinise ou tue par son ironie. —

ADAM

Pourquoi suis-je condamné à avoir aussi toute cette abomination ? Cette dispute mesquine dans la science orgueilleuse, ce poison meurtrier extrait avec un art consommé de la fleur la plus éclatante et la plus rafraîchissante ! — Cette belle fleur, je l'ai connue jadis, dans la belle saison où notre foi était persécutée : quel est le coupable qui l'a détruite ?

LUCIFER

Le coupable, c'est la victoire même, qui divise et crée cent intérêts opposés. Le péril, au contraire, réunit, enfante les martyrs, donne de la force : on le voit chez les hérétiques.

ADAM

Par ma foi, je jetterais au loin mon épée et je retournerais dans mon pays du nord, où sous l'ombre des forêts de mes ancêtres, l'énergie d'un homme, la pure simplicité bravent encore le poison de cet âge terne, si une voix secrète ne me murmurait à l'oreille que je suis destiné à régénérer cet âge.

LUCIFER

Peine perdue! Jamais, en effet, tu ne feras qu'un individu prévale contre son temps : le temps est un torrent, il entraine ou l'on est submergé; l'individu doit se laisser porter par lui, qu'il n'essaie pas de le diriger. — Ceux que l'histoire appelle grands, tous ceux qui exercent de l'influence, ont compris leur siècle, et n'ont pas enfanté les idées nouvelles. Ce n'est pas le chant du coq qui ramène le jour : il chante parce que le jour point. — Ces gens-là qui, les fers aux pieds, se hâtent vers le martyre, accompagnés par les cris ironiques de la foule, sont en avance sur leur temps d'une seule génération ; chez eux, les idées nouvelles commencent à apparaître, et ils meurent afin que leurs successeurs les respirent insouciamment avec l'air de la rue. — Mais laissons cela, regarde un peu dans ton camp. Que signifient les allées et venues de ces moines sordides? quel commerce font-ils? que disent-ils en accompagnant leurs discours de gestes furibonds et insensés? Prêtons l'oreille.

UN MOINE, au milieu des croisés qui s'empressent autour de lui.

Achetez, héros ! Achetez la science de la pénitence pour servir de guide dans tous les doutes. Elle enseigne le nombre d'années que l'assassin, le fornicateur, le pilleur d'églises, le faux témoin souffrira dans l'enfer. Elle enseigne que le riche peut, avec vingt et quelques sous, le pauvre avec trois, racheter une année de châtiment, et celui qui est même incapable de payer, avec quelques milliers de coups de discipline. — Achetez ce précieux livre, achetez ! —

LES CROISES

Par ici ! — A nous aussi, mon saint père ! —

ADAM

Ah ! vendeurs scélérats, et acheteurs pires encore ! — Tire ton épée et dissous cette ignoble foire !

LUCIFER, embarrassé.

Excuse-moi, le moine est depuis longtemps mon compère, et je ne déteste pas non plus un pareil monde. Si même la gloire de Dieu venait aussi à la mode, je prendrais faveur moi aussi en même temps. Toi seul, on te laisserait un peu de côté.

Eve (Isaure) et Hélène, sa suivante, accourent en poussant des cris vers Adam, poursuivies par des croisés qui alors se dérobent sur le champ.

EVE, s'affaissant.

Héros, sauve-moi !

ADAM, la relevant.

Reviens à toi, ô noble dame, tu es en sûreté ici. Ouvre tes beaux yeux. Que tu es charmante ! — Qu'est-il arrivé ?

HELENE

Nous étions à jouir de la nature sous les ombrages épais de notre jardin ; assises tranquillement sur le frais gazon, nous écoutions le chant du rossignol et l'accompagnions de nos voix, quand nous vîmes étinceler dans le fourré deux yeux animés d'une passion furieuse. Prises de frayeur, nous nous enfuyons, poursuivies par quatre croisés, haletants, à la voix rude, qui nous auraient atteintes si nous n'étions arrivées auprès de toi.

ADAM

Je ne sais si je dois souhaiter que tu t'éveilles, si tu m'abandonnes, comme un rêve ? Comment un corps peut-il être aussi spiritualisé, aussi noble et aussi adorable ?

LUCIFER

Un corps spiritualisé ? — En vérité, le destin ne saurait mieux punir les amoureux de leur folie qu'en réalisant tout ce dont ils comblent la personne aimée.

ADAM

A ce qu'il me semble, je t'ai déjà connue autrefois, alors que nous étions réunis devant l'escabeau de Dieu.

LUCIFER

Tout ce que je te demande, c'est de ne pas oublier ceci : autant ton amour est amusant pour deux, autant il manque de saveur pour un tiers.

ADAM

Elle ouvre les yeux, — elle sourit, merci, ô ciel !

EVE

Chevalier, tu m'as sauvée, comment t'en remercier ?

ADAM

Ces mots de tes lèvres ne sont-ils pas une riche récompense ?

LUCIFER, à Hélène.

Récompense passablement maigre. Ne recevrai-je pas aussi la mienne ?

HELENE

En quoi serais-je tenue à de la reconnaissance à ton égard ?

LUCIFER

Vas-tu croire que ce noble chevalier t'a sauvée, toi aussi ? Quelle présomption ! Quand le chevalier sauve la demoiselle, la suivante appartient à son écuyer.

HELENE

Et quel profit en retirerais-je ? Ou bien je serai reconnaissante, et je ne serai ni plus ni moins que si le péril m'avait atteinte : ou bien, je serai ingrate, et par conséquent damnée aussi. — Du reste, nos quatre persécuteurs n'étaient pas mal.

ADAM

Où dois-je te conduire. jeune fille ? Ordonne !

EVE

Voilà devant nous la porte du couvent.

ADAM

Le couvent, dis-tu ? Oh ! mais sa porte ne me fermera pas l'espérance, n'est-pas ? Donne-moi un signe, je l'attacherai à cette croix ; ainsi, pendant que cette croix m'appellera à remplir mes devoirs de guerrier, ton signe évoquera l'image de mon plus beau rêve, et je ne me lasserai pas d'attendre de longues années jusqu'à ce que j'obtienne ma récompense.

EVE

Prends ce ruban.

ADAM

Ce ruban noir ? Oh ! jeune fille, de l'espérance, non du chagrin.

EVE

C'est mon signe, je n'en ai pas d'autre à te donner.

Entre les murs d'un couvent l'espérance ne croît pas.

ADAM

L'amour non plus. Et où tu es, jeune fille, comment l'amour n'existerait-il pas ! Ton costume montre que tu n'as pas encore prononcé tes vœux.

EVE

Cesse de me tourmenter par tes questions, car cela me fait de la peine de voir augmenter ton profond chagrin. —

LUCIFER

Ces murs t'enfermeront-ils aussi ?

HELENE

Hélas ! oui, mais je ne jetterai pas la clef dans la mer.

LUCIFER

C'est grand dommage, — ah ! la belle élégie qu'on tirerait de cette triste aventure ! —

HELENE

Perfide, sors de ma présence !

LUCIFER

Pourquoi ? Cela ne ferait-il donc pas un effet superbe si je descendais au fond de la mer pour aller chercher ta clef ?

HELENE

Oh ! je ne suis pas si exigeante.

LUCIFER

J'y vais déjà. — Les monstres des profondeurs grincent des dents après moi.

HELENE

Reviens, reviens, je meurs de frayeur ! — Je préférerai placer la clef sur ma fenêtre. —

ADAM

Fais-moi donc du moins connaître ton nom, que je puisse l'ajouter à mes prières, en implorant la bénédiction du ciel sur toi, si tu ne me permets pas de partager ton triste sort.

EVE

Je m'appelle Isaure. Et toi, chevalier ? La prière sied mieux à la vierge du cloître.

ADAM

Je suis Tancrède.

EVE

Tancrède, Dieu soit avec toi !

ADAM

Isaure, oh ! ne me quitte pas si vite ; autrement, je maudis le nom que tu as prononcé pour la première fois en me disant adieu. — Bien court a été ce moment, même pour un rêve. Comment le continuer si tu restes ainsi une énigme et qu'il me soit impossible de broder des dessins précieux sur le canevas de ta destinée ?

EVE

Apprends donc mon sort. Mon père était aussi un chevalier du Saint-Sépulcre, quand, une nuit, l'ennemi barbare assaillit à l'improviste le camp par le fer et par le feu, en poussant des hurlements ; tout espoir de salut était perdu. Alors il fit un saint vœu à la vierge Marie, que, s'il revenait dans sa patrie, il me consacrerait à elle, moi qui n'étais encore qu'une enfant. Il revint, et moi je reçus l'hostie sainte pour accomplir sa promesse.

ADAM

Oh ! sainte Mère ! Toi qui personnifies le pur amour, tu ne t'es pas détournée, offensée par une promesse aussi impie qui imprime à tes vertus un stigmate de péché, en changeant en malédiction la faveur céleste ? — —

HELENE

Et toi, tu ne désires pas connaître mon sort ?

LUCIFER

Je le connais : tu as aimé, tu as été trompée, tu as aimé encore, et, cette fois, c'est toi qui as trompé. Tu as aimé de nouveau, — tu t'es dégoûtée de ton héros ; et maintenant ton cœur vacant attend un nouvel hôte.

HELENE

Comme c'est étrange ! Le diable est-il donc avec toi ? Je ne t'aurais pourtant jamais cru assez niais pour croire que mon cœur est vacant à présent.

LUCIFER, à Adam.

Hâte-toi, messire ! Tu n'as pas le courage de prendre congé, et moi je ne suis pas le maître de ne pas profiter de ma victoire.

ADAM

Isaure ! chacune de tes paroles me porte un coup au cœur. Adoucis, ô jeune fille, leur blessure par un baiser.

EVE

Qu'exiges-tu, chevalier ? — Tu as entendu mon serment.

ADAM

Mais, *moi*, me défend-il de t'aimer ?

EVE

Tu es heureux, mais pourrai-je t'oublier ? Pars, Tancrède, sinon mes forces m'abandonneront. Que Dieu t'accompagne ! Je te reverrai là-haut dans le ciel.

ADAM

Que Dieu soit avec toi ! — Le souvenir de ce jour ne me quittera pas.

Eve entre dans le couvent.

HELENE, à part

Lâche que tu es ! — Est-ce donc à moi de tout faire ?

Haut.

La clef sera sur la fenêtre, et non dans la mer.

Elle suit Eve.

ADAM, revenant à lui.

Allons donc maintenant !

LUCIFER

Trop tard, — c'est fini. — Vois quelle race insensée est la tienne. Tantôt vous ne regardez la femme que comme l'instrument de vos désirs bestiaux, et de vos rudes mains vous enlevez de ses joues le duvet poétique, vous privant vous-mêmes de la fleur la plus charmante de l'amour ; tantôt vous la placez sur un autel comme une déesse, vous luttez et vous versez votre sang pour elle, sans but, tandis que ses baisers se flétrissent et restent stériles. — Que ne la considérez-vous et ne l'appréciez-vous comme femme, dans la sphère définie de sa vocation féminine ?

Cependant la nuit est entièrement venue ; la lune se lève. Isaure et Hélène à la fenêtre.

EVE

Avec quelle passion il me regardait Ah ! comme ce mâle héros tremblait en ma présence ! Mais mon honneur et ma foi commandent — c'est ici que je souffrirai en sainte victime.

HELENE

C'est étonnant comme notre sexe est insensé ! Qu'il rompe avec le préjugé, il se rue comme une bête sauvage sur le plaisir, abdique toute pudeur et méprisé se vautre dans la fange. S'il ne rompt pas avec lui, il tremble devant sa propre ombre, laissant ses attraits se flétrir gratuitement, se privant du plaisir soi et autrui. Pourquoi ne pas garder le juste milieu ! Quel mal peut faire une petite aventure, une tendre petite liaison par-ci par-là en tout bien tout honneur ? Je n'y comprends rien. La femme n'est pourtant pas un pur esprit.

EVE

Hélène, regarde dehors, est-il encore là ? serait-il parti si légèrement ? Que j'entende sa voix une seule fois encore !

ADAM, à Lucifer.

Vois, n'est-elle pas à la fenêtre, ses yeux ne me suivent-ils pas ? Puissé-je voir une seule fois encore sa taille svelte, — Isaure ! Oh ! ne regrette pas que je sois encore ici.

EVE

Il vaudrait mieux pour nous deux que tu fusses parti. La blessure de cœurs séparés se cicatrise facilement

et une nouvelle séparation ne fait que renouveler la douleur.

ADAM

Tu ne crains pas de regarder ainsi dans la nuit silencieuse, qui, comme un grand cœur, palpite d'amour, la nuit où l'amour n'est interdit qu'à nous? Tu ne crains pas de te laisser transporter par son charme?

EVE

Tout cela vit aussi en moi, pareil à un rêve passager qui m'accompagne peut-être depuis le ciel jusqu'ici-bas; un chant délicieux m'arrive porté sur les vagues de l'air et je vois des milliers de génies me sourire et m'offrir des baisers fraternels de derrière chaque feuillée. Mais, Tancréde, ils ne nous parleront plus.

ADAM

Et pourquoi? Ce misérable mur m'arrêtera-t-il? — Moi qui ai arraché tant de butin aux païens, ne serai-je pas capable d'escalader ce rempart? —

LUCIFER

Non pas, car il est défendu par l'esprit du temps qui est plus fort que toi.

ADAM

Ah! Qui parle ainsi?

Dans le fond s'élève la flamme d'un bûcher.

LES HERETIQUES, en chœur dans le lointain.

21. Délivre mon âme du glaive, ma solitude des chiens.

22. Sauve-moi de la gueule du lion et délivre-moi des licornes.

23. Je proclamerai ton nom à mes frères, je te glorifierai dans la communauté.

EVE

Dieu, aie pitié de leurs âmes pécheresses! —

ADAM, reculant d'horreur.

Quel effroyable chant!

LUCIFER

C'est votre chant nuptial.

ADAM

Que m'importe! Soit, je n'ai pas peur. Je braverai tout pour toi.

LES MOINES, en chœur dans le lointain.

26. — — Ceux-là soient vêtus de honte et de confusion, qui se glorifient contre moi.

27. Ceux-là se glorifient et se réjouissent qui me permettent de conserver mon droit, et disent toujours: que le Seigneur soit loué, qui veut du bien à son serviteur.

Au début du chœur précédent, Adam qui était parvenu à la porte du couvent s'est arrêté encore. Dans la tour une effraie crie, des sorcières volent

dans l'air et devant la porte se lève de terre un squelette qui se tient debout devant Adam d'un air menaçant.

EVE, fermant vivement la fenêtre.

Dieu nous assiste !

LE SQUELETTE

Eloigne-toi de ce seuil sacré.

ADAM

Spectre, qui es-tu ?

LE SQUELETTE

Je suis ce qui sera présent chaque fois que tu donneras un baiser, chaque fois que tu embrasseras.

LES SORCIERES, éclatant de rire.

Semence douce, fruit aigre, serpents couvés avec des colombes. Isaure, viens avec nous !

ADAM

Quelles figures ! Est-ce vous qui avez changé ou bien moi ? Je vous ai connues, alors que vous souriiez. Qu'est-ce qui est réalité, qu'est-ce qui est rêve ? Vos enchantements paralysent mon bras.

LUCIFER

En quelle agréable compagnie le hasard m'a conduit ! Il y a longtemps que j'attends ce bonheur, ces belles sorcières décentes qui n'en surpassent pas moins de beaucoup en impudeur les nymphes nues, et ce vieux camarade, le spectre de la mort, qui en caricaturant la vertu austère, la fait prendre en horreur à l'enfant de la terre. Salut à vous tous ! C'est dommage que je ne puisse bavarder cette nuit avec vous.

Les fantômes disparaissent.

Allons, Tancrede ! allons ! Ta bien-aimée a fermé sa fenêtre. Pourquoi resterions-nous ici cette nuit ? Le vent est froid, tu auras des rhumatismes pour récompense. Hélène viendra dans un instant, que ferai-je alors ? Le diable n'ira pas faire l'amour, il se rendrait pour toujours ridicule et emporterait alors son propre pouvoir. — Quelle bizarrerie ! L'homme aspire avec un cœur brûlant à l'amour et ne récolte que tourment. Le diable, au cœur de glace, a peine à s'en dégager quand il veut.

ADAM

Conduis-moi Lucifer, conduis-moi à une nouvelle existence ! Je suis parti en guerre pour de saintes idées et je n'ai trouvé que malheur dans l'inanité de leur interprétation ; on a immolé des hommes pour la gloire de Dieu et l'homme était trop dégénéré pour réaliser mon idée. J'ai souhaité ennoblir nos jouissances et on a imprimé à ces plaisirs un stigmate de péché. J'ai arboré sur ma bannière la vertu chevaleresque, et c'est

elle qui m'a enfoncé un poignard dans le cœur. Quittons ces lieux pour un monde nouveau ! J'ai suffisamment montré ce dont je suis capable, moi qui ai su combattre et pratiquer l'abnégation ; je puis sans rougir quitter mon poste. — Rien ne m'enthousiasmera plus désormais, le monde peut marcher comme il voudra, je ne pousserai plus à la roue, je contemplerai ses faux pas avec indifférence. Je suis las, — j'ai besoin de repos.

LUCIFER

Repose-toi donc. Mais j'ai peine à croire que ton esprit, cette force inquiète, te le permette, Adam, suis-moi.

SCÈNE VIII

Prague

Le Jardin du palais impérial. A droite, un berceau de verdure, à gauche, un observatoire avec un vaste balcon en saillie où sont le bureau, le siège et les instruments astronomiques de Képler. Sur le balcon, Lucifer en famulus de Képler. Dans le jardin se promènent par groupes des courtisans et des dames ; parmi elles Barbe (Eve), femme de Képler. — L'empereur Rodolphe est en grande conversation avec Képler (Adam). Dans le fond, flambe un bûcher d'hérétique. — Le soir, puis la nuit. Deux courtisans passent sur le devant du théâtre.

PREMIER COURTISAN

Qui est-ce encore qui chauffe-là, un hérétique ou une sorcière ?

DEUXIEME COURTISAN

Je ne sais. Il n'est plus de mode d'y prendre intérêt ; la populace seule s'enflamme pour cette sorte de spectacle, et sa joie même ne va plus jusqu'au délire, elle se contente de regarder en silence et murmure entre ses dents.

PREMIER COURTISAN

De mon temps c'était une fête, la cour, toute la noblesse y assistaient. Hélas ! c'est ainsi que les bons temps dégénèrent !

Ils disparaissent.

LUCIFER

Par une soirée si fraîche, ce feu tombe à merveille. Certes, il y a pas mal de temps déjà qu'il brûle, mais je crains qu'il ne s'assoupisse bientôt. Ce ne sera ni une détermination virile, ni une nouvelle manière d'envisager les choses qui l'éteindront, mais, dans l'indifférence générale, on ne trouvera personne pour jeter sur le bra-

sier une bûche neuve, — et moi j'aurai froid. Toutes les grandes idées font une chute si mesquine !...

Il entre dans l'observatoire. Rodolphe et Adam arrivent sur le devant de la scène.

RODOLPHE

Allons, Képler, tire mon horoscope. J'ai mal dormi cette nuit et je redoute les conjonctions où se trouve mon étoile. La dernière fois déjà, son aréole contenait un signe de fâcheux présage, près de la tête du serpent.

ADAM

Il sera fait, Sire, comme vous l'ordonnez.

RODOLPHE

Aussitôt après l'équinoxe, nous reprendrons le grand œuvre qui, l'autre jour, est resté sans effet. J'ai relu attentivement Hermès Trismégiste, Synésius, Albert, Paracelse, la Clavicule de Salomon et autres ouvrages, jusqu'à se que j'aie trouvé l'erreur que nous avons laissée passer. Quand nous eûmes fait rougir au feu le vieux roi, le corbeau et le lion rouge apparurent ; puis le mercure se sépara par l'action combinée de deux planètes et il se déposa la pierre philosophale. Mais nous avons manqué complètement de feu humide et d'eau sèche, et c'est pourquoi n'ont pas pu se produire ces noces saintes, ce superbe résultat, qui verse la jeunesse dans les veines du vieillard et change le minerai gris en un noble métal.

ADAM

Je comprends Votre Majeste.

RODOLPHE

Un mot encore. Il circule à la cour de méchants bruits sur ton compte, on dit que tu as embrassé les nouvelles doctrines et que tu critiques les dogmes de l'Eglise ; bien plus, en ce moment même où ta mère est en prison sous une grave accusation d'affreuse sorcellerie, on te soupçonne toi aussi de t'efforcer, avec obstination et sans te lasser, de la délivrer.

ADAM

Majesté, ne suis-je pas son fils?

RODOLPHE

L'Eglise, mon fils, voilà ta vraie mère. Laisse donc le monde, il est bien comme il est, ne souhaite pas de l'améliorer, tu ne ferais que du bousillage. — Ne t'ai-je pas comblé de faveurs? Ton père, tu le sais bien, était aubergiste, et j'ai mis ta noblesse au-dessus de toute contestation, et ce n'a pas été sans peine. Je t'ai élevé jusqu'à mon trône, et c'est seulement de cette manière

que tu as obtenu la main de la belle Barbe Müller. Aussi, je te le répète, mon fils, sois prudent !

Il s'en va. Adam reste plongé dans ses pensées sur les marches du balcon. Deux courtisans arrivent sur le devant de la scène.

TROISIEME COURTISAN

Vois, à quoi l'astronome rêve-t-il encore ?

QUATRIEME COURTISAN

La jalousie tourmente sans relâche le malheureux, il a beau faire il ne peut pas s'habituer à son nouveau milieu, le manant domine toujours en lui.

TROISIEME COURTISAN

Il ne comprend pas que le vrai chevalier, qui adore la femme à l'égal d'une divinité, est toujours prêt à répandre son sang pour elle, si la calomnie touche à sa vertu ; — il soupçonne une arrière-pensée dans les hommages.

EVE se joint avec un autre groupe aux deux courtisans et frappe en riant de son éventail l'épaule dudeuxième courtisan.

Ah ! Cessez, chevalier, pour l'amour de Dieu ! Grâce, vos plaisanteries font mourir de rire — Regardez comme ces deux seigneurs sont horriblement sérieux. Peut-être vous êtes-vous aussi laissé gagner déjà par le maudit esprit de réforme ? En ce cas, sortez de ma présence ! Je ne puis souffrir cette race de gens à l'humeur atrabilaire et leurs idées tristes qui nous envient les splendeurs et le calme de ce monde et méditent des nouveautés.

TROISIEME COURTISAN

Ce reproche ne nous concerne point, chère dame. Qui souhaiterait rien changer à un monde pareil ?

PREMIER COURTISAN

Si je ne me trompe, voilà un homme qui porte sur le visage ces signes sinistres.

EVE

Mon pauvre mari ? Pour l'amour de Dieu, seigneurs, épargnez-lui un pareil soupçon devant moi qui suis unie à lui par des liens sacres. — N'est-il pas malade, — très malade ?

DEUXIEME COURTISAN

Ce sont peut-être ces yeux rayonnants qui le rendent malade ?

TROISIEME COURTISAN

En vérité, si, ce que personne n'ose, il vous offensait par ses soupçons jaloux? —Oh, moi, chevalier, je jetterais mon gant à la face du téméraire.

Ils ont sur ces entrefaites rejoint Adam.

Ah !maître, quelle heureuse rencontre ! Je désirerais

faire une tournée dans mes terres, je voudrais savoir quel temps j'aurai.

PREMIER COURTISAN

Et moi je désirerais connaître l'étoile de mon fils. Il est venu au monde au milieu de la nuit dernière.

ADAM

Demain matin, seigneurs, vous aurez tous les deux la réponse.

QUATRIEME COURTISAN

Tout le monde se disperse, allons-nous en aussi !

TROISIEME COURTISAN

Voici votre escalier — bonne nuit, madame.

A l'oreille.

Dans une heure —

EVE, de même.

Dans ce berceau à droite.

Haut.

Bonne nuit, messieurs ! Viens, mon cher Jean !

Tous s'en vont. Adam et Eve sur le balcon. Adam se jette dans un fauteuil. Eve debout devant lui. La nuit vient de plus en plus.

Jean, j'ai besoin d'argent !

ADAM

Je n'ai plus un liard, hélas ; je t'ai tout donné déjà.

EVE

Il me faudra donc endurer perpétuellement la misère ! Les dames de la cour brillent comme des paons, et moi j'ai honte de me montrer dans leur compagnie. En vérité, si un courtisan, en s'inclinant devant moi, me dit avec un sourire que je suis la reine parmi elles, je rougis pour toi qui laisses la reine paraître au milieu de sa cour en si piteux accoutrement.

ADAM

Est-ce que je ne me donne pas de la peine nuit et jour ? Je trafique de ma science pour toi ; je la profane en fabriquant des horoscopes et des prédictions du temps qui n'ont aucun fondement ; je cache ce que mon esprit conçoit, et je proclame ce que je sais bien être faux. Je suis forcé de rougir de moi-même, car je suis devenu pire que les Sibylles qui du moins croyaient à leurs prophéties, tandis que moi je ne crois pas aux miennes. Mais je le fais pour satisfaire à tes caprices. A quoi est-ce que j'emploie cet argent mal acquis ? Pour moi, je ne demande à ce monde que la nuit et ses étoiles brillantes, que l'harmonie mystérieuse des sphères, je t'abandonne tout le reste. Que faire cependant, si le trésor de l'Empereur Rodolphe est presque toujours vide, et qu'on ne soit payé irrégulièrement qu'à force

de supplications ? Tu n'en n'auras pas moins cette fois encore ce que je recevrai demain matin, mais de voir ton ingratitude c'est ce qui me déchire le cœur.

EVE, pleurant.

Tu me jettes à la face les sacrifices que tu fais pour moi. N'en ai-je pas aussi fait suffisamment pour toi, quand, née de parents nobles, j'ai uni ma destinée à ton rang douteux ? Ne me dois-tu pas d'être reçu dans la meilleure société? Ose le nier, ingrat ?

ADAM

L'esprit et le savoir ont-ils un rang douteux ? Le rayon de lumière, qui est descendu du ciel sur mon front, a-t-il une origine obscure ? Hors de lui, où est la noblesse ? Ce que vous appelez ainsi, est un fétiche fragile, à demi brisé déjà, que l'âme a abandonné, tandis que ma noblesse reste éternellement jeune, pleine de force. — Oh ! femme, si tu étais capable de me comprendre, si ton âme était sœur de la mienne comme je l'ai cru à ton premier baiser, tu serais fière de moi et tu ne chercherais pas le bonheur en dehors de ma compagnie ; tu n'apporterais pas au monde tout ce qu'il y a de doux en toi, et tout ce qu'il y a d'amer tu ne le garderais pas pour ton foyer domestique. Oh ! femme, quel amour infini j'ai eu pour toi ! Aujourd'hui encore je t'aime, mais hélas ! c'est un miel amer et mêlé d'épines qui est entré dans mon cœur. Je vois avec douleur comme ton âme serait noble, si tu pouvais être femme ; c'est le destin qui t'a perdue, en faisant de la femme une idole, comme la chevalerie en faisait une divinité. Mais alors on y croyait, c'était une grande époque ; à présent, personne n'y croit, nous vivons à une époque de pygmées, et l'idolâtrie n'est qu'un voile pour le vice. Je devrais me séparer de toi, m'arracher le cœur, et, malgré ma douleur, je serais peut-être plus tranquille ; toi aussi, sans moi tu serais peut-être plus heureuse. Mais voilà de nouveau l'ordre existant : c'est la considération, c'est le commandement de notre Eglise ; et il nous faut souffrir ensemble jusqu'à ce que la tombe nous délie.

Il laisse tomber sa tête dans sa main ; Eve, émue, le caresse.

EVE

Allons, mon Jean, ne t'affecte pas à ce point de ce que je puis dire de temps en temps ; je n'ai pas eu l'intention de te faire de la peine. Mais vois ; la cour est si bizarre, et les dames en sont si fières, si moqueuses, comment me mettre à les affronter ? Tout est fini entre

nous, n'est-ce pas ? Bonne nuit ! N'oublie pas l'argent demain matin.

Elle descend l'escalier qui conduit au jardin.

ADAM

Quel bizarre mélange de bon et de mauvais est donc la femme, quel composé de poison et de miel ! Pourquoi nous attire-t-elle cependant ? Parce que le bon lui appartient en propre, tandis que ses défauts lui viennent du milieu qui l'a vue naître. Hé, famulus !

Lucifer vient avec une lampe de bureau qu'il pose sur la table.

LUCIFER

A vos ordres, maître.

ADAM

J'ai besoin d'un horoscope et d'une prédiction de temps, prépare-les au plus vite.

LUCIFER

Brillants, resplendissants, cela va sans dire ; qui donnerait de l'argent pour n'avoir que la vérité ?

ADAM

Non pas tels cependant qu'ils frisent l'absurdité.

LUCIFER

J'aural peut-être de la peine à inventer quelque chose d'assez absurde pour que des parents s'en scandalisent. Tout nouveau-né n'est-il pas un Messie, une étoile brillante, qui apparaît pour sa famille ? Et plus tard ce ne sera qu'un vulgaire lourdaud.

Il écrit. Cependant Eve est arrivée au berceau, le troisième.courtisan va à sa rencontre.

LE TROISIEME COURTISAN

Voilà bien longtemps que vous me faites languir ici, cruelle !

EVE

Peut-être est-ce déjà pour vous un grand sacrifice d'être exposé à la fraîcheur de la nuit, tandis que moi, je trompe un époux bon et noble, et attire sur moi la malédiction du ciel et le jugement du monde, pour l'amour de vous, chevalier

LE COURTISAN

Oh, la malédiction du ciel, le jugement du monde ne pénètrent pas dans le mystère de ce berceau obscur.

ADAM, rêvant.

Puissé-je voir une époque, exempte de luttes, où l'ornièrede l'ordre social, les préjugés consacrés par l'usage soient à l'abri de toute atteinte, où je puisse goûter le repos et, en souriant avec indifférence, laisser se cicatriser les blessures que j'ai reçues dans mes longues luttes. — Cette époque est venue. A quoi m'a serv que dans mon sein vive une âme, héritage douloureui

et sacré resté du ciel a l'homme insensé, une âme qui aspire à l'action, qui ne laisse pas de repos et livre un combatperpétuel à la paresse et à la jouissance ? — Hé, famulus, apporte du vin, je frissonne. Ce monde est glacial, il faut que je le réchauffe. Dans ce temps de pygmées, c'est ainsi qu'on doit s'encourager et s'arracher à la fange qui vous souille.

Lucifer apporte du vin, Adam boit jusqu'à la fin de la scène.

Oh ! ouvre, ouvre-moi, ciel sans bornes, ton livre mystérieux et sacré ! Que j'entrevoie seulement quelqu'une de tes lois, et j'oublierai mon temps et tout ce qui m'environne. Tu es éternel, tandis que tout cela est passager; tu m'élèves, tandis que tout cela pèse sur moi !

LE COURTISAN

Oh ! Barbe, si vous m'apparteniez ! Si Dieu rappelait a lui votre époux, afin qu'il pût mieux embrasser le ciel, le but des efforts de toute sa vie !

EVE

Taisez-vous, chevalier, je regretterais tant le malheureux qu'au milieu de mes larmes il n'y aurait pas pour vous un seul baiser.

LE COURTISAN

Vous vous moquez.

EVE

Non, c'est la pure vérité.

LE COURTISAN

Qui comprendrait cette âme énigmatique? Barbe, ainsi donc vous ne m'aimez pas ? Dites, si j'étais proscrit, pauvre, que seriez-vous capable de faire pour moi ?

EVE

A la vérité, je l'ignore en c moment.

ADAM

Oh ! viendra-t-il un temsp qui fasse fondre cette indifférence égoïste, et avec une énergie nouvelle regarde bien en face les guenilles du passé, s'érige en juge, punisse et relève,

Il se lève et s'avance d'un pas mal assuré sur le balcon.

qui n'ait pas peur des grands moyens, ne craigne pas de prononcer le mot mystérieux, lequel, semblable à une puissante avalanche, avancera sur la route fatale, écrasant celui qui l'aura prononcé ?

On entend la Marseillaise.

Oh ! j'entends, oui j'entends le chant de l'avenir, j'ai trouvé le mot, le sublime talisman, qui rajeunira le vieux monde !

SCÈNE IX

La scène se change subitement en la place de Grève à Paris, le balcon en l'échafaud de la guillotine, le bureau en guillotine auprès de laquelle se tient Lucifer en bourreau. Adam, en Danton, sur le bord de l'échafaud harangue la foule tumultueuse. — Au roulement des tambours apparaît une bande de recrues complètement déguenillées qui se rangent auprès de l'échafaud. Grand jour.

ADAM, continuant.

Egalité, fraternité, liberté !

LA FOULE

Mort à qui ne les reconnaît pas !

ADAM

C'est bien cela. — Deux mots sauveront la grande idée attaquée de tous côtés. Disons l'un aux bons : « La patrie est en danger ! » et ils se réveilleront. Quant à l'autre, crions-le d'une voix de tonnerre aux méchants : « Tremblez ! » — et ils seront anéantis. Les rois se sont levés contre nous, et nous leur avons jeté la tête de notre roi ; les prêtres se sont levés, et nous leur avons arraché des mains la foudre, en plaçant sur le trône la raison, si longtemps persécutée. Mais le premier mot n'a pas été prononcé en vain, ce mot que la patrie a adressé aux meilleurs de ses enfants. Onze armées combattent aux frontières, et notre héroïque jeunesse s'y porte sans cesse en foule pour prendre la place des héros morts sur le champ de bataille. Qui dit qu'un esprit de vertige sanguinaire doit décimer la nation ? Quand le métal bouillonne, la scorie se sépare et tombe, mais la plus noble partie reste pure. Et si nous sommes pour l'instant des hommes sanguinaires, si l'on nous regarde comme des monstres, qu'importe, pourvu que la patrie soit grande et libre !

LES RECRUES

Des armes ! qu'on nous donne des armes et un chef !

ADAM

Bravo, bravo ! Vous ne désirez que des armes, vous qui souffrez du manque de tant de choses ; vos vêtements tombent en lambeaux, vous êtes nu-pieds, mais vos baïonnettes vous procureront tout, car vous serez vainqueurs. Le peuple est invincible. Vous venez de voir couler le sang d'un de nos généraux, parce qu'à la tête de nos soldats il s'est laissé battre.

LA FOULE

Oh, le traître !

ADAM

Bien dit ! Le peuple n'a pas d'autre trésor que le sang qu'il sacrifie avec une si prodigue générosité à la

patrie. Et celui qui, disposant de ce trésor sacré d'un peuple, n'est pas capable de conquérir le monde, est un traître.

Un officier sort des rangs des recrues et s'avance.

L'OFFICIER

Donne-moi sa place, citoyen, et j'effacerai cette honte.

ADAM

Ami, ta confiance en toi-même est digne d'éloges, mais la garantie que tu tiendras ta parole, donne-la d'abord sur le champ de bataille.

L'OFFICIER

Cette garantie, je la porte en moi-même; et d'ailleurs, n'ai-je pas aussi ma tête qui vaut peut-être plus que celle qui vient de tomber tout à l'heure ?

ADAM

Et qui me répond que tu l'apporteras, si je la réclame ?

L'OFFICIER

Et quelle meilleure garantie te faut-il que le peu de cas que je fais moi-même de la vie ?

ADAM

Ce n'est pas là une pensée de jeune homme.

L'OFFICIER

Encore une fois, citoyen, je te somme de me donner ce poste.

ADAM

Patiente encore, tu n'y perdras rien.

L'OFFICIER

A ce que je vois, je ne t'inspire pas confiance ; apprends donc, citoyen, à avoir meilleure opinion de moi.

Il se brûle la cervelle.

ADAM

Quel dommage ! Il meritait une balle ennemie. Emportez-le, mes amis. — Nous nous reverrons, après la victoire !

Les recrues se mettent en marche.

Oh ! si je pouvais partager leur sort ! Tandis que ma destinée me condamne à une lutte sans gloire, non avec un ennemi par la main duquel il est honorable de périr, mais avec un adversaire qui de sa cachette comme un voleur nous guette avec ses intrigues, la patrie sacrée et moi.

LA FOULE

Montre-le nous du doigt, et ce sera fait de lui.

ADAM

Si je pouvais le montrer, il ne serait plus en vie.

LA FOULE

Et les suspects ? — Qui est suspect, est déjà coupable, il porte le stigmate de la conscience populaire, et c'est un prophète qui ne se trompe jamais. Mort, mort aux

aristocrates ! Allons, allons dans les cachots, tenons un tribunal, le tribunal du peuple est sacré.

La foule marche sur les prisons.

ADAM

Là n'est pas le danger, les verroux sont solides, l'air méphitique, il tue la vie et les muscles, il est votre complice, laissez-les. C'est la tête haute que la trahison ricane et aiguise son poignard là-bas, sur les bancs de la Convention.

LA FOULE

Marchons donc sur la Convention, elle n'est pas encore assez purgée — — — Son tour viendra plus tard, exerçons-nous auparavant sur les cachots. En attendant, Danton, réunis les noms de tous les traîtres !

La foule s'éloigne avec des menaces. Sur ces entrefaites, quelques sans-culottes traînent vers l'échafaud un jeune marquis et Ève, en sa sœur.

UN SANS-CULOTTE

Vois, nous amenons encore deux jeunes aristocrates. Leur fier visage, leur linge fin prouvent clairement leurs crimes !

ADAM

Quel noble couple ! Approchez, jeunes gens.

LE SANS-CULOTTE

Pour nous, allons rejoindre nos camarades, là où la besogne nous attend, et où la mort est prête pour les traîtres.

Les sans-culottes s'en vont avec le reste du peuple, les jeunes gens montent sur l'échafaud. Autour de l'échafaud il ne reste que quelques sentinelles.

ADAM

J'ignore quelle sympathie m'attire vers vous, mais je vous sauverai à mes risques et périls.

LE MARQUIS

Non, Danton, si nous sommes coupables, tu trahirais la patrie en ne nous condamnant pas ! Si nous ne le sommes pas, nous n'avons que faire de ta clémence.

ADAM

Qui es-tu pour parler ainsi à Danton ?

LE MARQUIS

Je suis marquis.

ADAM

Arrête — ignores-tu donc qu'il n'y a plus d'autres titres que celui de « citoyen » ?

LE MARQUIS

Je ne sache pas que mon roi ait aboli les titres.

ADAM

Tais-toi, malheureux ! Entre dans nos armées, tu y feras ton chemin.

LE MARQUIS

Je n'ai pas, citoyen, la permission du roi d'entrer dans une armée étrangère.

ADAM

C'est la mort alors.

LE MARQUIS

Cela ne fera qu'un de plus de ma race à mourir pour son roi.

ADAM

Pourquoi cours-tu si témérairement à la mort ?

LE MARQUIS

Crois-tu cette noble prérogative réservée à vous seuls, plébéiens ?

ADAM

Tu me braves ? Bien, moi aussi je te braverai ! Qui sera le plus fort ? Je te sauverai malgré toi, et ce trait me vaudra la reconnaissance de la postérité plus impartiale, quand les passions des partis seront réduites en poussière . — Gardes nationaux, conduisez-le chez moi. Vous me répondez de lui.

Des gardes nationaux en armes emmènent le marquis.

EVE

Sois fort, mon frère !

LE MARQUIS

Dieu te protège, ma sœur !

Il s'en va.

EVE

Voici encore une tête, elle vaut bien celle de la Roland.

ADAM

Une parole si dure peut-elle sortir de ces tendres lèvres ?

EVE

Une parole plus tendre ne sied pas sur l'échafaud.

ADAM

Cet horrible échafaud est l'univers pour moi. Quand tu l'as gravi, un fragment du ciel y est descendu avec toi et m'enferme dans un sanctuaire.

EVE

Les prêtres ne raillent pas en chemin les victimes vouées au sacrifice.

ADAM

La victime, crois-moi, c'est moi-même. Et bien qu'on regarde ma puissance d'un œil d'envie, c'est sans joie, avec un égal dédain de la vie et de la mort, que je contemple mon siège royal, auprès duquel des têtes tombent journellement, et j'attends que mon tour vienne ; —

au milieu de ce sang, l'isolement est un supplice pour moi, ainsi que le pressentinent de la douceur d'aimer. — O femme, si tu voulais, un jour seulement, m'enseigner cette science céleste, le lendemain je courberais tranquillement ma tête sous la hache.

EVE

Et au milieu de la Terreur tu aspires à l'amour, ta conscience ne t'effraie pas.

ADAM

La conscience est un privilège du vulgaire; celui que le destin conduit ne saurait regarder derrière soi. As-tu entendu dire que l'ouragan s'arrête, parce que sur sa route une rose délicate s'est inclinée ? Et puis, qui serait assez téméraire pour critiquer le chef de l'Etat ? Qui peut voir les fils qui dirigent sur la scène Catilina ou Brutus ? Ou bien crois-tu que celui dont parle la renommée a cessé en même temps d'être homme et s'est transformé en un être éthéré, devenu étranger aux mille bagatelles vulgaires, aux soucis quotidiens de ce monde? Ne le crois pas, hélas ! — Le cœur bat aussi sur le trône, et si César avait été amoureux, sa maîtresse n'aurait peut-être connu en lui qu'un bon garçon et ne se serait pas doutée que la terre tremblait devant lui et recevait son branle de sa main. Et s'il en est ainsi, dis, pourquoi ne m'aimerais-tu pas ? N'es-tu pas une femme, et moi, ne suis-je pas un homme par hasard ? On dit que le cœur hait ou aime, selon les dispositions qu'il apporte en naissant: je le sens, moi, mon cœur est frère du tien; quant à toi, jeune fille, ne comprends-tu pas ce mot ?

EVE

Et quand même, à quoi bon ? Tu obéis a un autre dieu que celui que je porte dans mon coeur ! Nous ne nous comprendrons jamais.

ADAM

Eh bien, renonce à ton idéal suranné ! Pourquoi sacrifies-tu à des dieux bannis ? Il n'est séant d'adorer la femme que sur un autel qui soit toujours jeune, et c'est le cœur.

EVE

Un autel délaissé peut avoir aussi ses martyrs. Oh, Danton, n'y a-t-il pas plus de grandeur à conserver pieusement des ruines qu'à saluer la puissance qui s'est élevée ? Et c'est la mission qui convient le mieux à la femme.

ADAM

Personne ne m'a vu sentimental, et si maintenant

quelqu'un, ami ou ennemi, voyait que celui que sa destinée a poussé en avant à coups de fouet à purifier le monde, semblable à un ouragan, est en ce moment arrêté sur cet échafaud par l'amour, devant une petite fille, les yeux brûlés de larmes, il pourrait prédire la chute de Danton, éclaterait de rire, et personne ne le redouterait plus. Je n'en implore pas moins un rayon d'espoir.

EVE

Quand, par delà la tombe, ton esprit aura retrouvé la paix et se sera dépouillé de la boue sanglante du présent, peut-être .....

ADAM

Pas un mot de plus, jeune fille ! Je ne crois pas à cet autre monde, je lutte sans espoir contre ma destinée.

La populace revient, l'air farouche, avec des armes ensanglantées, portant au bout des piques des têtes sanglantes. Quelques-uns se font jour jusqu'à l'échafaud.

LA FOULE

Nous avons fait justice. — Quel orgueil chez ces gens-là !

UN SANS-CULOTTE, donnant une bague à Danton.

Cette bague, je la dépose aux pieds de la patrie. Un de ces infâmes me l'a glissée dans la main, tandis que je lui tenais mon couteau sur la gorge. Cette engeance nous prend-elle pour des brigands ?

A Eve.

Quoi ? Tu es encore en vie ? Va rejoindre les tiens !

Il poignarde Eve qui tombe de l'autre côté de l'échafaud.

ADAM, se cachant les yeux.

Morte, hélas ! Oh, destin, qui peut lutter avec toi !

LA FOULE

Maintenant, à la Convention. Citoyen, à notre tête ! As-tu la liste des traîtres ?

Le peuple descend de l'échafaud. Eve, en femme du peuple, déguenillée, furieuse, perce la foule et se précipite vers Danton, tenant d'une main un poignard et de l'autre une tête sanglante.

EVE

Danton, regarde ce conspirateur, il voulait te tuer, il a reçu la mort de ma main !

ADAM

S'il eût mieux rempli ma place, malheur à toi ; sinon, tu as bien fait.

EVE

J'ai bien fait, et je réclame ma récompense : Passe une nuit avec moi, grand homme !

ADAM

Quelle sympathie peut naître dans une pareille poitrine ? La tigresse est-elle capable de sentiments tendres ?

EVE

En vérité, citoyen, tu m'as l'air d'être changé en un sang-bleu d'aristocrate, ou bien c'est la fièvre qui te fait dire ces phrases de roman. Tu es homme, moi je suis femme et jeune, c'est l'admiration qui me pousse vers toi, grand homme !

ADAM, à part.

Je frissonne de tous mes membres ; mes yeux se détournent. Il m'est impossible de supporter cette illusion horrible. Quelle étrange ressemblance ! — Qui a connu un ange et l'a vu ensuite après sa chute a peut-être vu quelque chose de semblable. Mêmes traits, même taille, même voix, tout enfin ; il ne manque qu'un léger rien, impossible à définir, et pourtant à quel point l'ensemble est différent ! Celle-là m'a échappé, son auréole la protégeait ; la vapeur infernale qui s'exhale de celle-ci me remplit de dégoût.

EVE

Que marmottes-tu à part toi ?

ADAM

Je calcule, femme, qu'il ne me reste pas autant de nuits que la patrie compte de traîtres.

LA FOULE

En route pour la Convention, tu n'as qu'a les nommer !

Cependant arrivent Robespierre, Saint-Just et d'autres membres de la Convention avec une foule nouvelle. Ils se placent sur un échafaud improvisé.

SAINT-JUST

Comment les nommerait-il ? C'est lui le chef des scélérats.

Murmures du peuple.

ADAM

Tu m'oses accuser, Saint Just ; ignores-tu donc ma force ?

SAINT-JUST

Tu en as eu autrefois parmi le peuple. Mais le peuple est sage, il te connaît à présent, et il ratifiera le décret de la Convention.

ADAM

Je ne connais d'autre juge au-dessus de moi que le peuple, et le peuple, je le sais, est mon ami.

Nouveaux murmures parmi le peuple.

SAINT-JUST

Ton ami, c'est l'ennemi de la patrie. Le peuple souverain sera bientôt ton juge ; devant lui je t'accuse, traître à la patrie, d'avoir détourné les fonds publics, de sympathiser avec les aristocrates, d'aspirer à la dictature.

ADAM

Saint-Just, prends garde, je ferai retentir ma voix de tonnerre. Tes accusations sont fausses !

ROBESPIERRE

Ne le laissez pas parler ! Vous le savez, sa langue est perfide comme celle du serpent. Saisissez-vous de lui, au nom de notre liberté.

LA FOULE

Ne l'écoutons pas, ne l'écoutons pas, à mort !

On l'entoure et on s'empare de lui.

ADAM

Ne m'écoutez pas, mais moi je n'écouterai pas non plus ces viles accusations. Ce n'est pas avec des discours que nous triompherons l'un de l'autre. Et même, par le fait, tu ne m'as pas vaincu. Tu m'as seulement prévenu, Robespierre, et c'est tout, ne t'en targue pas. Je dépose les armes volontairement, — j'en ai assez. Mais du haut de cet échafaud je te convie à me suivre dans trois mois sur le même chemin. — Sois adroit, bourreau — tu vas mettre à mort un géant !

Il courbe sa tête sous la guillotine.

SCÈNE X

L'ensemble revient brusquement tel qu'il était à la huitième scène. On revoit Adam en Képler, la tête penchée sur son bureau. Lucifer, en famulus, debout à ses côtés, lui frappe sur l'épaule. Le jour commence à poindre.

LUCIFER

Pour cette fois, pas de décapitation.

ADAM, se redressant.

Oh ? ou suis-je ? où sont mes rêves ?

LUCIFER

Ils se sont envolés avec l'ivresse, maître !

ADAM

Ainsi donc en ce siècle méprisable l'ivresse seule produit quelque chose de grand dans les cœurs décrépits? Quelle image sublime s'est offerte à mon esprit ! Il est aveugle, celui qui ne voit pas l'étincelle divine, malgré son enveloppe de sang et de boue. Comme le vice et la vertu étaient gigantesques, et combien prodigieux l'un et l'autre, car ils étaient marqués au coin de la force ! Oh, pourquoi me suis-je éveillé ? Pour qu'en jetant les yeux autour de moi je comprenne mieux la

petitesse du présent, avec ses vices cachés sous le sourire des joues et ses hypocrites vertus routinières.

LUCIFER

Je connais cette sorte de mauvaise humeur qui salue le lendemain de l'ivresse.

EVE, sortant du berceau.

Partez, partez ! Ainsi mes soupçons ne me trompaient pas, vous osez m'engager à me faire l'assassin de mon mari, vous croyez capable d'une action aussi odieuse celle que votre cœur déclare faussement son idéal ?

LE COURTISAN

Pour l'amour de Dieu, du calme, ma bien-aimée. Si l'on nous remarque, vous causerez encore du scandale.

ADAM

Et ces deux femmes n'étaient-elles aussi qu'un rêve ? Mais que dis-je ? une femme à deux visages, se transformant selon les vicissitudes de ma destinée, comme la vague tour à tour brillante et obscure.

EVE

Ah, ainsi, le scandale est pour vous l'important ! Que vous importe la faute commise en cachette, à vous chevalier qui ne supportez pas de reproche ! Malheur à moi, vos pareils se moquent de la femme, tant qu'elle n'a pas rejeté comme un préjugé la tradition antique de la pudeur, et alors, souriant dédaigneusement, vous ne voyez plus en elle que le vil instrument de vos propres vices. Partez, que je ne vous voie plus jamais !

LE COURTISAN

Allons, encore de l'exagération. On se railiera de nous, si nous prenons si solennellement cette aventure quotidienne. — Nous nous reverrons encore à l'avenir, nous sourirons et badinerons, et nous ne soufflerons plus mot sur ce qui s'est passé. Au revoir, Madame.

Il s'en va.

Le misérable ! Voici que je reste avec ma faute et mes larmes.

Elle s'en va.

ADAM

Ainsi ce n'était qu'un rêve, et maintenant il est évanoui. Mais non pas entièrement ! Les idées sont plus fortes que la basse matière. Celle-ci, la violence peut la détruire, mais elles, elles vivront éternellement. Je vois mes saintes idées se développer, se purifiant toujours de plus en plus, majestueusement, jusqu'au jour où, quoique lentement, elles rempliront le monde.

LUCIFER

Le jour avance, maître, c'est l'heure de la classe, la

jeunesse est déjà réunie impatiente de saisir au passage un mot de ta sagesse.

Il tire une cloche appliquée le long de la tourelle de l'observatoire.

ADAM

Ne raille pas, oh ! ne raille pas en parlant de science ; le rouge me monte au visage, quand on me loue à ce sujet.

LUCIFER

N'instruis-tu pas toute cette jeunesse distinguée ?

ADAM

Je ne l'instruis pas, je la dresse seulement, d'après des mots qu'elle ne comprend pas mais qui n'ont pas de sens, à faire une chose ou l'autre. Ceux qui sont bouchés ouvrent de grands yeux et croient que nous évoquons les esprits avec de grands mots ; mais tout cela ce n'est qu'un artifice pour déguiser notre métier de charlatan.

Un disciple arrive à pas pressés et monte au balcon.

LE DISCIPLE

Vous avez eu la bonté, maître, de m'inviter à venir vous voir, me promettant de satisfaire ma soif de savoir et de me laisser jeter dans les choses un regard plus profond que vous ne l'avez jugé opportun pour les autres.

ADAM

C'est vrai, tu surpasses tellement les autres par ton zèle que ce privilège te revient de droit.

LE DISCIPLE

Me voici donc. Mon âme frémit de l'envie de contempler le laboratoire de la nature, de tout comprendre et d'accroître mes jouissances, en dominant, avec la conscience de ma supériorité, le monde de la matière aussi bien que de l'esprit.

ADAM

Tes désirs sont grands. Atome dans l'univers, comment pourrais-tu contempler le grand Tout ? Tu demandes la domination, tu demandes la jouissance et la science. Si ta poitrine ne succombait pas sous le poids et si tu obtenais tout cela, tu serais un dieu. Souhaite moins de choses, peut-être les obtiendras-tu.

LE DISCIPLE

Quel que soit le mystère que tu me révèles dans la science, je saurai en faire mon profit ; je le sens en effet, je ne comprends rien.

ADAM

Parfait ! je le vois, tu es digne de pénétrer au plus profond du sanctuaire ; tu verras la réalité telle que moi-même je la vois. Mais qu'une oreille profane ne

nous écoute pas, car la vérité est terrible, mortelle, quand elle entre aujourd'hui dans le peuple. Il viendra bientôt un temps, oh ! puisse-t-il être déjà venu ! où on l'exprimera en pleine rue, mais alors le peuple ne sera plus mineur. Jure maintenant que tu ne révéleras pas ce que tu vas entendre. Bien ! Ecoute donc !

LE DISCIPLE

Je frissonne de désir et de crainte...

ADAM

Que me disais-tu donc tout-à-l'heure, mon fils?

LE DISCIPLE

Que je ne saisis rien dans son essence.

ADAM, avec précaution.

Eh bien, vois, moi non plus, — et tu peux m'en croire, personne autre. La philosophie n'est que la poésie de tout ce que nous ne pouvons concevoir. Et, entre toutes les sciences, elle est assurément la plus paisible ; car elle ne fait que discourir tranquillement avec elle-même, au milieu de son monde brodé de chimères. Mais elle a en nombre infini d'autres sœurs qui dessinent sur le gravier avec des airs d'importance, et vont répétant qu'une de ces lignes est un abîme, le cercle quelque chose de sacré. Cette comédie faillira te faire éclater de rire. Mais tu ne tarderas pas à t'apercevoir que tout cela est une farce terriblement sérieuse. En effet, tandis que, la poitrine serrée et avec un frisson, chacun évite les dessins tracés sur le sable, il y a çà et là des pièges pour happer et meurtrir le téméraire qui passe à travers. Ces sottises, vois-tu, que nous rencontrons perpétuellement sur notre chemin, servent de protection aux pouvoirs constitués dont elles font un objet de sainteté.

LE DISCIPLE

Ah ! Je te comprends, je te comprends, et en sera-t-il perpétuellement de même?

ADAM

Un jour, on rira de tout cela. L'homme d'Etat, auquel nous avions décerné le nom de grand, l'orthodoxe que nous contemplions avec admiration, la postérité les regardera comme des comédiens, quand la vraie grandeur aura pris leur place, ainsi que le simple et le naturel qui ne sautent que là où il y a un fossé et suivent la voie unie et franche. Et la science, qui mène présentement à la folie, à cause de sa nature compliquée, tout le monde alors la comprendra, bien que personne ne l'étudie.

LE DISCIPLE

Voilà donc le langage intelligible, dont se sont servis

les apôtres. Mais si tout le reste est bagatelle pure, ne m'enlève pas ma foi dans l'art. Et pour l'apprendre, il n'est encore besoin que de règles.

ADAM

La perfection suprême de l'art c'est de le dissimuler si bien qu'on ne l'aperçoive pas.

LE DISCIPLE

Ainsi je dois m'en tenir à la réalité grossière? Pourtant, l'idéal donne une âme à nos œuvres.

ADAM

C'est très vrai, il répand sur elles l esprit qui, de concert avec la nature, produit au même titre, mûrit et rend vivante une création qui, sans lui, ne serait qu'une œuvre morte. N'aie pas peur, en idéalisant, de surpasser la grande nature vivante. Mais laisse les règles et les modèles. Celui qui se sent fort et qui porte en lui un dieu sera orateur, ciseleur ou chanteur; si son âme souffre, il poussera des sanglots navrants; il sourira, s'il rêve à l'ivresse du plaisir. Et, quelque nouveau chemin qu'il se fraie, il atteindra sûrement le but. Son œuvre donnera naissance à de nouvelles règles abstraites, entraves peut-être, mais ailes jamais pour une race de pygmées.

LE DISCIPLE

Oh! maître, dis-moi donc ce que je dois faire. Moi qui ai consacré tant de nuits à la science, ne suis-je devenu rien de plus qu'un être stupide, et toutes mes peines sont-elles entièrement perdues?

ADAM

Perdues, non, car c'est justement ce qui te donne le droit de faire fi désormais de toutes les séductions. Qui n'a encore jamais regardé le danger en face, quand il recule, est un lâche. Le héros qui a fait ses preuves peut éviter sans honte celui qui lui cherche querelle, son courage ne sera pas mis en doute. Prends donc ces parchemins jaunis, ces in-folios moisis, jette-les tous au feu. Ce sont eux qui nous font perdre l'habitude de marcher avec nos propres jambes, et nous épargnent la peine de penser. Ce sont eux qui transmettent au monde nouveau, sous forme de préjugés, les erreurs des siècles passés. Au feu donc, et tu seras libre! Pourquoi n'as-tu jamais appris ce que c'est que chanter, quelle chose est la forêt, qu'en passant ta vie, sevré de tout plaisir, dans des appartements poudreux? Crois-tu la vie assez longue pour étudier des théories jusqu'à la tombe? Prenons tous deux congé de l'école, que ta jeu-

nesse couronnée de roses te conduise vers les rayons du soleil et les chants joyeux ; quant à moi, mon génie du doute, mène-moi dans ce monde nouveau, qui se développera, quand les idées d'un grand homme seront comprises et que la pensée timide pourra faire entendre des paroles de liberté au milieu de la poussière maudite des ruines écroulées.

EMERICH MADACH.

Traduit du hongrois par CH. DE BIGAULT DE CASANOVE.

(*A suivre.*)

Reproduction interdite.

REVUE DU MOIS

EPILOGUES

Prisons. — Processions. — Les Contemplatifs. — M. de Morès. — Jeanne d'Arc. — L'Attentat. — Mistral à l'Académie. — Grelots. Edmond de Goncourt.

Prisons. — On a publié les plans de la nouvelle prison de Fresne qui capitalisera toutes les actuelles prisons parisiennes. Une ville, des murs bastionnés, des brigades de geôliers, des équipes de bureaucrates et des petits Jules-Simon pour chefs de bastonnade. Les malheureux que l'on va torturer là coûteront chaque année chacun mille écus à l'Etat. O démence des civilisations séniles ! N'y a-t-il pas un pays où, à leur tour, ce sont les voleurs qui emprisonnent les honnêtes gens, les sinistres honnête gens — ceux-là d'abord, — qui poussent le peuple à la génération et à l'accouchement ? Tout le monde sait qu'il y a moins de travail que de travailleurs, moins de nourriture que d'humains, moins d'outils que de bras, moins de pain que de bouches, et, sachant cela, tout le monde crie : faites des enfants ! Oui, faites des enfants, faites des voleurs, faites des assassins, des prostituées, des forçats, de la plèbe à geôle et à caserne. Travaillez, reins ! On vient de publier les plans de la nouvelle prison de Fresne !

Processions. — Matière à copie, tous les étés, pour les journaux radicaux ou cléricaux. Mais cela s'amorce au printemps, quand de pauvres naïfs ouvriers s'en vont, *sancta simplicitas* ! promener un drapeau rouge dans un cimetière. L'été, il s'agit d'un ostensoir que, suivi de cierges, de fleurs et de chants, un prêtre vêtu d'or porte le long des rues tendues de blanc sous un dais à plumes ; les pieds écrasent du buis et des roses et des roseaux ; il y a dans l'air une odeur d'été, de litière fraîche et d'amour. Il s'agit sans doute de deux religions, mais l'une, plus ancienne, est plus compliquée, plus grave et plus éloquente ; l'une n'a qu'une superstition, le culte des morts, la plus enfantine et la plus primitive ; l'autre les a toutes et les a portées toutes au plus

haut degré de beauté et de signification. C'est la force du catholicisme qu'il n'est rien de plus que le paganisme spiritualisé, le vieux naturisme sur lequel se greffa une morale, mais qui fleurit rarement, parce quelle est inutile. Les processions sont des fêtes païennes ; elles sont relativement récentes dans la liturgie ; le peuple tenace qui n'en avait jamais abandonné la pratique, finit par les imposer au clergé ; celle de la Fête-Dieu date d'hier, tout au plus du XIVe siècle. N'est-il pas curieux de voir les anti-catholiques obliger la religion à se faire moins païenne, plus spirituelle, à retourner à la simplicité du christianisme des premiers siècles ? Cela serait curieux s'il n'y avait là, plutôt, une dispute de catholique à calviniste, de christianisme païen et fleuri à christianisme de fagot et de cabinet. L'un a fait au Vatican un musée de marbres nus ; l'autre voudrait raser la terre pour y planter des arbres à bible. Cela explique pourquoi les calvinistes gouvernementaux, s'ils ont peur du drapeau rouge, qui n'est que rouge, ont horreur des cathédrales qui ne sont que belles. Il faudrait donner une place au drapeau rouge et même au noir, — dans les processions : la cérémonie faite, on pourrait, s'entendre pour obéir à la cloche qui sauva déjà une fois la beauté religieuse et la civilisation traditionnelle.

Les Contemplatifs. — Dans une brochure sur le pain, M. Barrucand oppose aux *actifs* les *contemplatifs*. M. Sarcey connait ces deux mots et sait que le second a de nombreux synonymes en français, par exemple, paresseux, fainéant, propre à rien, râleur, indolent, nonchalant, mou, lâche, engourdi, etc. Pauvre vieux M. Sarcey, pauvre vieux cheval de manège qui, toute une vie, tournas en rond, les yeux bandés ! Non, tu ne fus pas un comtemplatif, tu fus un actif. Que cette justice te soit rendue que, capable de tourner la meule, tu fus incapable de chercher à savoir pourquoi tu la tournais. Les actifs ont peut-être fait la moitié de la besogne dans l'histoire humaine ; les contemplatifs ont fait l'autre moitié. Voyez ce flâneur qui passe son temps à se promener en causant avec ses amis : c'est Socrate. Et ce mendiant, si incapable qu'ayant fondé sans le savoir un ordre religieux, il ne put en rester le chef : c'est François d'Assise, l'homme qui, je cite l'opinion de Renan, eut, après Jésus, la plus grande influence religieuse sur le monde.

M. de Morès. — Il fut le type de l'homme d'action pur

et simple, celui qui agit toujours sans jamais savoir pourquoi. De toutes ses entreprises, la plupart commerciales, aucune n'aboutit, car il n'avait pas l'esprit de suite et de patience ; c'était, comme disait Fourier, un commenceur : à peine en selle, il sentait le besoin de changer de cheval. Son expédition malheureuse dans les sables lui a donné l'allure d'un héros. Ce n'est pas le moment de contredire l'opinion populaire, et demain il sera trop tard de le faire, car sa gloire, née d'un accident sera sans doute assez fugitive. On le traite en Gordon : ce fut peut-être son ambition d'imiter le grand aventurier, mais ce ne fut qu'une ambition. Pourtant sa statue n'aura jamais des airs de sergent Bobillot : en un temps où les aventuriers eux-mêmes sont gradés et n'arrivent qu'à l'ancienneté, Morès eut la beauté d'être exceptionnel.

Jeanne d'Arc. — On vient d'inaugurer la millième statuette de la bonne Pucelle. M. Félix Faure s'en alla proférer à cette cérémonie que la Pucelle est en quelque sorte, « la Vierge du Patriotisme ». Si ces mots tendent à une signification, ce ne saurait être que par allusion à la sainte Vierge, elle-même, en personne, — mais pourquoi cet homme à guêtres s'en vient-il louer la virginité, et quel rapport y a-t- il entre l'idée de pucelage et l'idée de patrie ?

L'Attentat. — Soyons indulgents. Ce brave homme venait « d'échapper à un épouvantable attentat » et de recevoir une collection de télégrammes par quoi des têtes — même couronnées — lui témoignaient « l'expression de leur profonde horreur ». En moins de deux heures, l'Europe entière s'est ainsi couverte de ridicule ; et quelle lâcheté au fond de tous ces cœurs — même couronnés — qui tremblent parce qu'un aliéné a tiré en l'air un coup de pistolet chargé à poudre !

De temps en temps, pendant la fête, on voyait passer une civière : c'étaient, rapidement *évacués*, comme d'affreux trouble-fête — c'est le mot — les morts et les blessés. Il y en eut quatre-vingt douze : une toute petite bataille gagnée sans peine par le Soleil, implacable archer.

Les agents de l'opinion publique cependant préparaient leurs notules et les *t* manquaient dans les casses vu l'abondance des *attentats*. Je connus par ces textuelles paroles d'une concierge la mort de Sadi Carnot : « Monsieur, je vais vous apprendre une nouvelle bien

drôle... » C'était dit sans malice. Mais les journalistes feraient bien, eux, d'être un peu plus malins et de ne pas achever de nous dégoûter de vivre en nous rappelant trop souvent l'atmosphère de honte et de stupidité que nous respirons tristement.

On prétend :

« Il y a une explication aux abjectes lamentations expectorées à propos de cette poudre aux moineaux. Les pleurards ont sans doute supposé que le Présicent aurait pu mourir de peur ? » Cette explication est, malheureusement, injurieuse — et même un peu bête.

Mistral à l'Académie. — Pourquoi pas aussi Etchegaray et Carducci ? De ces mêmes, qui louent l'heureux patoisant, quels cris si l'on proposait, en compétition à ce Français qui écrivit en provençal, un « Etranger » qui écrit en français, — un grand poète appelé Verhaeren ? Quels cris ! Ils oublient Leibnitz, Rousseau et quelques autres, — mais, comme ils disent en leur langage : « La Patrie avant tout ! Nous voulons des poètes « français » ! Nous voulons Mistral ! »

Grelots. — De la discussion sur les éditeurs, sur les tirages, il est resté dans l'air comme un bruit de grelots, mais de grelots qui soupirent et qui murmurent : « De l'Argent ! Un peu d'Argent ! » On se souvient des délicieux enfants de Villiers qui échangent ces mots divins à travers la grille d'un parc ? M. Zola a une façon de dire : De l'Argent ! Encore de l'Argent ! qui rappelle les paroles de Gœthe mourant : De la lumière ! Encore de la lumière !

Edmond de Goncourt. — Ecrivain de grande race, l'un de ceux dont la réputation est toujours moindre que l'influence. Il représentera, presque à lui seul, la période naturalisme dans l'histoire de la littérature française, et donnera à croire que ce fut un moment, en même temps que de vérité réaliste, d'élégance insolente, de scepticisme égoïste, et d'art exaspéré. Tout ce qu'on pourrait dire s'applique aux deux Goncourt, inséparables. Pour leur souci d'un style personnel je les aimai toujours et je les admire, malgré tout, pour ce qu'ils gardèrent, inconsciemment, de romantisme et d'idéalisme.

REMY DE GOURMONT.

POÈMES

Maurice Rollinat : *Les Apparitions*, gr. in-18, Chapentier et Fasquelle, 3.50. — André Lebey : *Automnales*, pet. in-4°. « Centaure ». — André Ibels : *Les Cités Futures*, préface de Paul Adam, gr. in-18, Bibliothèque de l'Association, 3.50. — Jules Bois : *Prière*, Librairie de l'Art Indépendant. — Paterne Berrichon : *Le Vin maudit*, avec un frontispice de Paul Verlaine, gr. in-18, Vanier, 3 fr. — Louis Fortoul : *De la Rue à la Lune*, illustrations de Marcel Guillemot et Noël Dorville, in-16, « La Critique ». — Emmanuel Hache : *Le Vol des Songes*, gr. in-8, Tours, Roger-Dubois. — Fernand Hauser : *Le Château des Rêves*, gr. in-18, Vanier, 3 fr. — Georges Rocher : *Frissons et Caresses*, gr. in-18, Fischbacher, 3 fr. — Raphaël Damedor : *Poèmes Humanitaires*, gr. in-18, Vanier, 3 fr. — F. Laurent Maistre : *La Gourme*, gr. in-18, Vanier, 3 fr. — Yves Berthou : *Les Fontaines Miraculeuses*, gr. in-18, Lemerre, 3 fr. — Yvanhoé Rambosson : *Le Verger doré*, in-16, « Mercure de France », 3.50. — Louis Fabulet : *La Crise*, in-16 soleil, Charles.

Le nouveau recueil de M. Rollinat n'est pas, comme on aurait pu l'espérer, tissé de l'ombre et de la lumière qui flottent sur les eaux brunes de la Creuse; je n'y trouve pas le triomphe guetté du châtaignier; la truite n'y est pas entrevue, même à travers Schumann; à Gargilès, l'ombre de Georges Sand n'a pas parlé nettement à son oreille; au Pin, où la route tourne et grimpe, il ne s'est pas ému du grand rire vert de la vallée. C'est aux mystères médiévaux de Châteaubrun, aux ruines rougeâtres de Crosant que le poète des *Névroses* emprunte encore de la « terreur ». Hélas! ne sait-il pas que Maeterlinck a fait frissonner? Depuis l'article de Wolff, il y a eu l'article de Mirbeau; désormais un apologue sur l'*Angoisse* ne peut guère prétendre à nous émouvoir; et le Drummond-Castle qui sombre mérite plus ou moins que tel sonnet. Pouvons-nous souhaiter à M. Rollinat, homme sympathique et vaillant, des relations à l'avenir moins farouches avec la Nature optimiste et joyeuse jusqu'en l'ombre mystérieuse de l'au-delà?

M. André Lebey est un bien doux élégiaque, avec ses sonnets harmonieux et abondants. Son livre m'évoque la descente étagée d'une cascade dont la moire ténébreuse se coupe de degré en degré, du bouillonnement des chutes à peine sonores d'ici, au pied du hêtre où le spectateur s'est adossé; un buste de Lamartine s'entrevoit, là-bas, entre les tilleuls: j'aime ce lieu solitaire où fréquenta jadis toute une jeunesse passionnée; je m'y sens jeune à l'excès, il semble que j'aie encore soixante ans avant de naître... Mais, par delà la grille du Jardin, se profile, sur le bitume ensoleillé d'on ne sait quelle rue de Médicis, la silhouette délibérée et dramatique de M. de Tinan : nous sommes décidément en 1896.

Et pourtant c'est une époque de foi que nous vivons.

M. Retté (nous l'avons vu le mois dernier) est l'apôtre d'un dogme négateur en principe, mais nettement affirmatif en fait; M. Pierre Louys, dans une préface ardente et prophétique, nous a irrémédiablement fait honte de nos redingotes — *pudentes esse pudentes,* dit, je crois, saint Augustin —; l'hypothèse scientifique de MM. Rosny couvre une assurance âpre et mâle; M. René Ghil est l'image même de la certitude; et je ne suis pas sûr que M. Sully-Prudhomme, tout en alignant les téméraires aphorismes d'une prosodie caduque, ne prenne pas en pitié les « erreurs » de N.-S. Jésus-Christ.

Oui, dans la cathédrale de l'Art, le chœur des chanoines est nourri et sonore :

Voici la jeune voix harmonieuse et nette de M. Ibels qui dit les versets prophétiques de son culte, debout et face à l'autel; sa belle figure latine est pâle dans la gloire diffuse du vitrail. Je vois, là-bas, au bas du chœur, M. Laurent Tailhade, dont le profil de cardinal se détache en ombre vive sur le grand jour du transept. — M. Ibels, d'un geste rythmé, a puisé dans la navette une poudre dont fume, maintenant, l'encensoir :

Je veux te couronner de pampres et de palmes.
Je veux que les Hardis te saluent en héros,
Au seuil éblouissant des blondes cités calmes
Où se tient la Chimère ailée aux longs repos.

Au fronton d'Avenir j'incrusterai les Noms
Des cœurs qui sont en moi frappés en effigie :
En dussé-je bâtir de nouveaux Parthénon
Et faire de limon une œuvre de magie...

Le vers de M. Ibels est vraiment « d'airain », avec des sonorités prolongées, tout le faste métallique de la langue, déclamatoire, périodique, éloquent; — un étonnement : pourquoi abrège-t-il le son doucement alenti du mot *quiétude*? (p. 10., v. 2)

M. Jules Bois s'est tourné vers la nef; il nous parle de la **Prière**. Sa langue qui sait éviter le pathos est souple et à dessein facile. Tant qu'il parle on entend, par delà la grille du chœur, le léger frémissement des foules féminines; la soie froufroute, le chapelet bruit, un encens profane mêlé de peau d'Espagne et d'héliotrope blanc se glisse vers l'autel. Et M. Bois, souriant toujours, accentue son triomphe d'une voix plus claire et plus pathétique; quand il se tait, il semble que les vêpres soient closes, dans un grincement de chaises, une rumeur de toux et de mouchoirs discrets.

La strophe de M. Bois, comme nous l'avons dit, est un peu

lâche à dessein ; il tient évidemment plus à ses idées qu'il n'a souci de leur forme, et parfois il se montre franchement sans coquetterie verbale.

Dans le **Vin maudit,** M. Paterne Berrichon use d'une prosodie à ce point strictement parnassienne qu'ayant imprimé (p. 18) le vers dodécasyllabique :

Aussi quand près de moi, ALMES, *rythmant leurs pas,*

il écrit en note (l'écriture de M. Berrichon rappelle à s'y méprendre celle de M. Mallarmé) :

« Variante, pour ne choquer rien :... *fiers et rythmant leurs pas* ». M. Berrichon, on le voit, est nettement un réactionnaire ; au surplus, la langue de ce poète est d'une latinité ardue et rappelle celle des néologues d'il y a dix ans.

M. Louis Fourtoul, **De la Rue à la Lune,** disperse aux quatre vents de Montmartre une petite verve fantaisiste et satyrique.

Le Vol des Songes, de M. Emmanuel Hache, bat voluptueusement vers des formes féminines : il y a dans ce recueil de vers de la passion — et un poème traitant des craquements du cercueil sous l'effort du cadavre qui se raidit. Nous avons lu, en effet, des détails corroborant ces dires, à la suite de la double mise en bière de tel malheureux philatéliste par un amateur (1).

Le Château des Rêves de M. Hauser, paraît, à première vue, une villa bourgeoise, bâtie à mi-côte du « parnasse Lemerre », mais M. Hauser, qui est poète, n'est guère satisfait de cette villégiature suburbaine :

... Désormais nous voguerons dans l'azur bleu
Après avoir brûlé l'ancienne prosodie
Et le château de la Poésie...
Résonnera de mes poèmes harmonieux.
Il s'éjouira, le château superbe...

A vrai dire, voilà de beaux plans architecturaux. Que M. Hauser pense à nous quand il pendra la crémaillère.

M. Georges Rocher, dans **Frissons et Caresses**, montre un réel souci du style ; ses sujets sont trop peu nouveaux peut-être et développés sans l'utile souci des trouvailles ; mais son sentiment de la nature lui a inspiré de jolies strophes.

Avec M. Raphaël Damedor et ses **Poèmes Humanitaires**, nous retournons, tout de go, à la politique « second-empire » : — voici sa préface :

« On ne sera pas étonné (?) de lire dans ces vers inspirés

(1) Un M. Aubert, je crois.

par la philosophie de l'histoire quelques (!) allusions à ce régime néfaste qui surgit au 2 Décembre et s'abîme à Sedan. » Et plus loin : « Je ne reconnais pas pour coreligionnaires politiques certains sectaires qui, inconsciemment ou non, contestent les droits éternels du genre humain : la Famille, le Mariage, l'Hérédité, la Propriété. Leurs théories néfastes auraient pour conséquences la multiplicité des impôts, la confiscation du Capital, l'expropriation universelle, l'encombrement des travailleurs, la diminution des salaires, les suicides, les folies, la dépopulation, la ruine du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, l'égalité des citoyens devant la misère. Les premières conditions d'un parti sont le bon sens et l'honnêteté. — Raphaël Damedor ».

Voilà un contradicteur que pourront empoigner les gens compétents en sociologie ; je le leur livre.

Les vers de M. Damedor ne valent ni plus ni moins que la moitié des vers des *Châtiments* ; la satire politique en vers est presque toujours insupportable et difficilement littéraire. Qu'elle ne s'exprime donc qu'en prodigieuses synthèses, comme dans l'étonnant *Ubu Roi* de M. A. Jarry — qu'il est impossible de lire, je crois, sans un franc rire approbateur.

« Un poète ne devrait jamais débuter, » a dit, assez cruellement, M. Guérin ; — à plus forte raison ne doit-il pas réunir, au hasard, tout ce qu'il a pu écrire entre 14 et 17 ans, vers, prose et jusqu'à ce *je ne sais quoi*, comme dit M. Brunetière, qui n'est ni de l'une ni de l'autre — car si à cela il ajoute le le titre, vraiment regrettable, de **La Gourme,** comme l'a fait M. Maistre, il risque de rebuter les sympathies les plus prévenues et, *a fortiori*, l'austère critique.

M. Yves Berthou est un Breton et un croyant ; il est de plus un poète, un peu roidi peut-être dans l'attitude d'hier : son vers se serre et se noue trop volontiers en noms propres, mais son inspiration n'est jamais basse ; chez lui nulle trivialité. Le jour où, conscient de sa propre valeur, il hésitera à écrire en tête d'une pièce : « Au maître François Coppée », nous lirons de lui de beaux morceaux. — Ne serait-ce pas à M. Lemerre, son éditeur, qu'il a adressé cette strophe :

C'est chez toi (1) que j'ai vu le néant de la gloire.
J'ai vu des porte-lyre attablés aux festins
Ayant prostitué le Verbe expiatoire
Et Psyché se mourant parmi les libertins.

M. Yvanhoé Rambosson, de qui maint critique a déjà dit le talent verveux et abondant, a réuni, comme on sait, dans le

(1) On tutoie M Lemerre *(V. Gazette des Tribunaux)*.

Verger doré, un grand nombre de pièces de jeunesse et quelques poèmes plus mûris ; sans méconnaître la grâce des premières, dont plusieurs sont fort agréables, nous insisterions plus volontiers sur telles strophes récentes, harmonieuses selon le libre essor des rythmes divinement légers de notre langue. M. Rambosson est un jeune et un fervent ; s'il ne s'arrête pas à courtiser « la gloire » il ne trompera pas notre espoir.

Le livre de M. Fabulet, **La Crise**, est plutôt une monographie psychologique qu'un poème ; il décrit l'évolution d'un jeune homme de l'amour de la vingtième année, à travers les diverses idées sociales, jusqu'à une charité hautaine qu'expriment ces strophes :

A tous il pardonna !... car il croyait en Dieu.
Et son âme s'était de tant d'amour emplie
Que soudain, débordante, ainsi qu'une fleur plie,
Elle en devait répandre à ses côtés, un peu.

A tous il pardonna !... car son ame ravie
Laissait choir dans l'oubli ses rancœurs, noblement,
Pour ne garder en soi que la suprême envie
De voir tout prendre part à son ravissement.

A tous il pardonna !... car il savait sourire
Enfin, depuis que, vu du seuil du firmament,
Le monde était si loin et si petit, vraiment,
Qu'il trouvait puéril d'avoir pu le maudire...

Cet exemple des vers de M. Fabulet suffit pour les caractériser ; nous leur souhaiterions plus de tenue verbale ; à lui aussi, on répéterait : craignez de méprendre l'émotion généreuse pour l'émotion esthétique.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

ROMAN

J.-H. Rosny : *Les Xipéhuz*, pet. in-18, « Mercure de France », 2 fr. — Hugues Rebell : *Le Magasin d'Auréoles*, pet. in-18, « Mercure de France », 2 fr. — Marcel Schwob : *Vies Imaginaires*, gr. in-18, Charpentier, 3.50. — Albert Lantoine : *Elisçuah*, pet. in-8, Bibliothèque Artistique et Littéraire. — Georges de Peyrebrune : *Vers l'Amour*, gr. in-18, Lemerre, 3.50. — Fernand Vandérem : *La Patronne*, illustrations de Pierre Vidal, in-24 long, Ollendorff, 2 fr. — Paul Margueritte : *L'Essor*, gr. in-18, Chaïlley, 3.50. — Gaston Auvard : *Une Tête de Femme*, in-16, Perrin et Cie, 3.50. — Forsan (D. Melegari) : *Kyrie Eleison*, gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — Jean Sigaux : *Au Printemps de*

la Vie, in-16, Perrin et Cie, 3.50. — Gabriel Ferry : *Les Derniers Jours du Roi Soleil*, gr. in-18, Calmann Lévy, 3.50. — Emile Pouvillon : *Mademoiselle Clémence*, illustrations de Jeanniot, in-24 long, Ollendorff, 3.50. — Victor Joze : *Ses Sœurs Vachette*, gr. in-18, Antony et Cie, 3.50.

Je crois qu'on peut oser dire d'une œuvre qu'elle est géniale lorsqu'ayant été conçue en fiction romanesque elle donne au lecteur l'absolue sensation de la vérité scientifique. Tel est le cas, très rare dans la littérature contemporaine, des **Xipéhuz** de J.-H. Rosny. Jamais rapport fait à l'Académie sur une curieuse découverte de mastodonte, par un savant qui, d'aventure, serait spirituel, ne produira l'impression de *choses vues* que produit la lecture de ce petit roman préhistorique. C'est, translucide et vraiment belle d'une beauté de bijou à mettre sous vitrine, la plus extraordinaire des pierres polies.« Mille ans avant le massement civilisateur d'où surgirent plus tard Ninive, Babylone, Ecbatane, la tribu nomade de Pjehou avec ses ânes, ses chevaux, son bétail, traversait la forêt farouche de Kzour... » Et là elle rencontre les *Formes*! Quoi, les formes? Mon Dieu, une autre conception d'être qui n'est ni l'animal, ni l'homme, encore moins la plante; des créatures en dehors des trois règnes, jusqu'à un certain point procédant des quatre éléments, dont les cadavres se condensant, se stratifiant, se transmuent en une espèce de minéral : « cristaux jaunâtres striés de filets bleus. » Et ces formes accroissent collectivement leurs forces destructives au fur et à mesure qu'elles détruisent partiellement l'homme; elles étendent le cercle de leurs opérations, comme la chute d'un corps dans l'eau étend autour d'elle les cercles d'onde sans cesse s'élargissant. La suprématie de la race humaine est menacée; encore quelques grandes batailles entre tribu de Xipéhuz et tribu de pauvres Nomades, ce sont peut-être les Xipéhuz qui domineront la Terre. Alors, apparaît le héros, un homme sage vivant à l'écart des autres batailleurs, déjà un philosophe. Il ouvre le compas de son intelligence, mesure, étudie ses ennemis et sauve la race humaine. Les *Xipéhuz* sont, pour ainsi dire, une sorte de représentation ibsénienne des puissances électriques animées en personnages se mouvant, agissant avec des pensées mystérieuses qu'on peut arriver à déduire de leur geste, et cela dans un décor de fraîches forêts sombres où le héros dompteur sait, tout en fabriquant un arc solide, ne pas rester indifférent à la caresse d'un rayon d'étoile. L'imagination excessive de cette œuvre est contenue, refoulée, par les nettes sections d'un style froid, à la froideur brillante de l'instrument de précision. On rêve, en lisant ce petit ouvrage, si condensé, si pur de matière et d'âme, d'une particulière cristallisation littéraire qui le ferait proche du grand œuvre. Pas un de ses détails n'est laissé au

hasard de la conception, et on sent que, sur vingt, ce détail fut choisi comme du bout de pinces délicates et placé à sa place, exactement. C'est une simple histoire qui a la simplicité du germe et porte, comme tout germe, l'embryon d'un nouveau monde. On a pu reprocher aux Rosny la fréquence de leurs expressions techniques, mais ici leur écriture s'en dépouille en une clarté d'eau glissante. Ils nous font voir une partie merveilleuse de la nature, nous procurant, pour cet ardu travail, les yeux naïfs d'un berger chaldéen. A la suite des *Xipéhuz*, les complétant, donnant leur pendant moderne, resplendit le *Cataclysme* : « *Roge aigue dévorant étoiles et lunes* », devant deux époux effarés qui se sentent peu à peu revenir aux temps maudits où la *force* régnait contre les *forces*. Dans ces temps reculés, un énorme bolide tomba sur le plateau des Tornadres; il dort, sous la terre végétale, depuis des milliers d'années, *prêt* à manifester son origine céleste dès que se rapprochera de lui l'influence stellaire qui peut-être aida, jadis, à le précipiter. Et le cycle révolu de cette influence, il s'opère une lumineuse transformation de toute l'atmosphère du pays. En une nuit, arbres et plantes s'enflamment d'un incendie météorique sans « *consumation* ». Les animaux ont fui, les lois de la pesanteur sont perturbées, les objets d'argent verdoient; les deux époux, l'un savant, plein de curiosité, l'autre douce femme superstitieuse, contemplent de leur fenêtre cette anticipée fin du monde jusqu'au moment où l'homme, ne se sentant plus peser sur le sol, a l'idée de se saisir de sa compagne pour ajouter à leur propre poids et se dérober ainsi tous les deux à l'action malfaisante du phénomène. Emportant son fardeau d'amour, il fuit, redevenu l'instinctif primordial. Dans la complication de l'acte de tendresse et de l'acte scientifique : l'homme se saisissant de sa femme pour la protéger et aussi rétablir les lois de l'équilibre, on retrouve toute la morale des Rosny, celle-là même qui régit *Daniel Valgraive*, le plus haut, certes, des romans moraux de notre époque littéraire. N'usant que du *surnaturel* de la nature, en formant une religion puissante et ne voulant de mystère divin que celui qui croît chaque jour avec le grain de blé, les Rosny ont mis dans l'art d'écrire une dignité vraiment sacerdotale. Ce sont, à la fois, les seuls naturalistes dignes de ce nom et les plus attachants conteurs mystiques, ceux qui ne se perdent point en des divagations d'occculte jonglerie, mais ceux qui s'efforcent de toucher aux plus secrètes fibres de la chair avec des mains pures de médecin affectueux, et c'est pour cela que malgré l'austérité de leur langage ils devraient être répandus à profusion chez les ignorants, c'est-à-dire partout en France !

M. Hugues Rebell est un violent : l'aménité de ses façons, la correction exquise de sa tenue, la douceur obligeante de

sa voix, tout indique en lui l'âpre tourment de déguiser aux voisins la passion de son premier mouvement d'âme, et ce disparate se retrouve, naturellement, dans ce qu'il écrit : **Le Magasin d'Auréoles** est de la bonne école des ironistes, avec une pointe d'anarchisme tout à fait délectable. Il nous dit l'histoire d'un saint, mort martyr, qui fut le pire ivrogne et le pire débauché, puis nous démontre que Cartoudhe, innovant les Ravachol, ne désirait que le bien du pauvre monde en dévalisant les gens riches. Frere des conteurs anglais par son verbe extrêmement urbain, et proche cousin des faiseurs de mémoires du XVIII[e] siècle par l'élégance de sa phrase, il retient l'attention en ayant l'air de glisser à la mansuétude quand il faudrait tonner contre les mœurs et *vice versâ* (Beaucoup plus de *vice* que de *versâ*, d'ailleurs !) Si ce n'est un auteur moral selon l'expression chère à M. Bérenger, c'est sûrement un auteur que M. Bérenger doit lire avec plaisir *sans s'en apercevoir*. M. Hugues Rebell est un violent, mais un violent de bonne compagnie, il est agréable à lire comme il est agréable de boire une boisson acidulée aux heures chaudes du jour, et si la faîche boisson tourne souvent à l'amertume du pire poison, il nous la sert dans un tel gobelet d'argent ciselé qu'on ne peut que lui rendre grâce.

Voici un *historien* non moins terrible pour sa complexité : Marcel Schwob, lequel s'avise de nous offrir d'*exactes* **Vies Imaginaires**. Je ne trouve pas d'autre moyen de traduire la sensation qu'on éprouve en parcourant ses nouveaux grands hommes de Plutarque. Avec les très petits détails venus jusqu'à nous sur les ailes de la légende encore bien plus que sur celles de l'histoire, Marcel Schwob reconstitue les existences célèbres des premiers dieux du monde, et aussi des premiers fous. Il nous montre leurs *vrais* desseins en notant leur manière de nouer leurs sandales. Partant de ce principe qu'une existence curieuse, *unique*, fût-elle celle d'un porcher, est aussi curieuse et *unique* que celle d'un monarque, il mêle, en une savante cacophonie de sons de voix, les noms de M. Burke et Hare aux noms d'Empédocle et d'Erostrate. Je crois qu'il doit avoir raison, car les assassins, ceux qui ressuscitent les mortes et ceux qui se tuent par philosophie, forment de parallèles cortèges de malfaiteurs. Si Marcel Schwob avait le temps, je lui conseillerais d'ajouter à ce cours d'histoire ancienne possible toute la galerie de nos rois de France, écrite avec cette concision littéraire, cette sûreté de vision et cet esprit du détail anecdotique sublimant le récit en une opération au tableau, qui nous donne devant l'X ténébreux du problème le résultat éblouissant d'un jet de flamme blanche jaillie sous la craie et illuminant toute l'étendue du champ des suppositions. Il faut lire *Septima* pour se douter réelle-

ment de la force que peut prendre la séduction de l'imaginé dans le cerveau d'un érudit tel que Marcel Schwob, mais combien serait encore plus délicieux de l'entendre lire par l'auteur, qui est le seul, parmi les conteurs de notre temps, qui sache mettre en valeur les mots sonores d'une belle page !

Elisçuah, d'Albert Lantoine, est aussi une restitution antique, un peu bien soucieuse de la couleur locale, s'embarrassant de menus détails comme une chinoise dans la petitesse de sa chaussure, cependant fort intéressante pour toute la partie qui concerne les tourments amoureux de la reine Hégla (je dis *reine* : est-ce reine, en hébreu ?) On sent que l'auteur a durement pioché son histoire d'Israël, seulement il a gardé le gros livre trop près de ses yeux, il voit toujours le texte ; se reculant, il eût mis le flou d'une longue perspective, un peu de la nuit du doute, si propice aux illusions. En préface, un portrait d'Abert Lantoine... agréable restitution moderne.

Vers l'Amour, de Georges de Peyrebrune, nous ramène au roman contemporain. Une mère donne à sa fille, pour la deuxième fois, et sa chair et son cœur, en lui donnant l'homme qu'elle aime, elle, femme encore jeune, demeurée belle et n'ayant jamais goûté aux joies défendues. Le drame n'est peut-être pas neuf, mais la façon dont l'auteur nous le transpose, sur le clavier extraordinairement sensible de son écriture, en fait une œuvre très vivante, touchant à notre vie comme le remords même de ne pas nous diriger plus courageusement vers la beauté de l'acte. Il est rare qu'une femme écrivain sacrifie la jalousie dans le jeu des ressorts passionnels qui lui servent à nouer ou à dénouer ses intrigues. Mme de Peyrebrune est allée plus haut que l'amour-propre et l'orgueil de présenter sa semblable tourmentée d'une angoisse vulgaire, et, la surmontant par orgueil, elle a mené son héroïne vers l'amour en l'éloignant de la passion, en lui faisant abdiquer toute espèce de personnalité, en la rendant l'esclave d'une sorte de fatalité douloureuse qui la laisse désarmée et presque ridicule devant une jeune fille *selon les goûts du jour*, pleine de cette logique de mécanicien que peuvent fournir les sains exercices de la bicyclette. On giflerait avec plaisir cette charmante enfant de sport si on ne s'apercevait pas qu'elle est honnête à la fin, c'est-à-dire qu'elle a un peu du sang de sa mère dans les veines et que, par conséquent, tout n'est pas perdu, au moins pour le mari. Le personnage de la martyre est tout à fait adorable en ce sens qu'il est naïvement, apostoliquement dévoué. Ce n'est pas la femme austère qui tente, au moment voulu, le discours moral ou l'exemple énergique, elle est mère comme la neige est blanche : ce n'est ni sa faute ni sa mission, mais c'est tout son

amour et c'est aussi tout l'art de l'œuvre. Quand sa fille lui dit des choses dures (toujours émanées d'une saine raison positive), elle croit simplement que c'est juste et c'est elle qui obéit, et c'est par cette voix de renoncement presque maladif qu'elle arrive jusqu'à la divinité du sacrifice. Elle ne parle un peu plus vite que lorsqu'elle découvre son cœur, met à nu le trésor qu'elle porte intact depuis si longtemps en elle comme l'hostie du grand salut. De sa vivacité de ton, elle s'essouffle et meurt sans qu'on se doute de rien, elle s'en va vers l'amour d'un autre monde céleste sur les pointes de ses pieds meurtris pour ne pas réveiller ses deux enfants de leur extase terrestre. Je n'ai pas le courage de reprocher à Mme de Peyrebrume d'avoir fait blanchir les cheveux de son héroïne en une nuit. Il faudrait railler après avoir pleuré, et j'aurais l'air de me venger de m'être laissé surprendre par la merveilleuse tendresse de son talent !

— Nous voici, à présent, devant le stoc des adultères de fin de saison. Je vais liquider avec joie :

Adultère vu de coté par Vandérem : **La Patronne**, illustrations de Pierre Vidal (bonnes du reste), livre bien écrit, ton tranchant et jem'enfichisme très dans le train : celui qui raconte ledit adultère n'y participe pas : c'est plus original, car nous avons l'air de guetter au trou de la serrure.

Adultère vu de face : **L'Essor**, de Paul Margueritte : triomphe du chocolat pris le matin avec les petites femmes et scène du collégien non initié qui découvre le collégien initié en conversation criminelle avec Madame sa maman. Scènes charmantes ou l'on assiste à pas mal de changements de caleçons de soie et de cravates snobiques, l'écriture exquisément sensuelle... comme le chocolat. Livre pour dame du monde férue d'adolescents (et il en est !).

L'adultère en ascenseur : **Une Tête de Femme**, par Gaston Auvard. Scène très curieuse qui semble tirée de la *Patronne* (à moins que ce soit le contraire), où l'on voit que la vertu a des degrés absolument comme un escalier aurait les marches ! Tout finit bien, c'est-à-dire en queue de poisson, la dame est froide et le monsieur va voir les filles (4.629e scène de ce genre, absolument réussie). Livre soigné, mondain, remarques fines, talent des plus hors-ligne.

L'adultère en barque : **Kyrie Eleison**, ou l'adultère de poitrine, par Forsan (D. Melegari). Un diplomate d'avenir, vivant avec une belle pécheresse du monde diplomatique qui est poitrinaire, devient malade pour l'amour d'elle et aussi pour l'amour de la diplomatie, je pense. Jolie scène de la barque où ces gens extrêmement bien élevés font comme les moineaux sur une branche, mais n'en n'ont fichtre pas l'air !... C'est tout, pour ce mois-ci.

Au Printemps de la Vie, par Jean Sigaux. Roman-mémoire d'un jeune homme doux, qui, élevé par les Jésuites, trouve le moyen de ne pas trop s'en plaindre.

Les Derniers Jours du Roi Soleil. Roman historique de Gabriel Ferry, qui serait d'un intérêt réel s'il était signé Dumas.

Mademoiselle Clémence, par Emile Pouvillon. L'histoire d'une vieille fille qui est tout simplement amoureuse de sa bonne. Pour Paris, c'est assez indiqué. Pour la Province, on doit donner à lire cela aux jeunes pensionnaires. Jolie écriture de naturaliste converti au culte Huysmans et trouvailles charmantes dans la vie intime de deux femmes livrées à leur isolement de béguines.

Ceci pour le stoc des romans moraux. Pas lourd, celui-là.

Maintenant, **Les Sœurs Vachette**, de M. Victor Joze, pour la bonne bouche.

Mon impression : —? . . . . . !

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Teodor de Wyzewa : *Ecrivains étrangers*, in-16, Perrin et Cie, 3.50. — Ferdinand Brunetière : *La Renaissance de l'Idéalisme*, in-12, Firmin-Didot. — *Journal des Goncourt*, tome IX^e^, 1892-1895, in-18, Bibliothèque Charpentier, 3.50. — J. Will : *Une Squaw*, in-18, Bruxelles, Lacomblez, 1 fr. — *Pensées d'un Yoghi*, in-18, Vanier, 3 fr. — Ernest La Jeunesse : *Les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*, in-16, Perrin et Cie, 3.50. — Camille Mauclair : *Jules Laforgue*, Introduction de Maurice Maeterlinck, in-18, « Mercure de France », 2.50. — Cardeline : *Intailles* (nouvelle série), in-18, Lemerre, 2 fr. — Firmin Vanden Bosch : *Une Cause littéraire la « Jeune Belgique » contre le « Coq Rouge »*, broch. in-8, Gand, A. Siffer. — Georges Lecomte : *Espagne*, in-18, Bibliothèque-Charpentier, 3.50.

M. de Wyzewa est toujours l'excellent écrivain, dérobant son érudition sous un léger voile d'ironie et moins désireux de convaincre que de plaire, qui nous charmait par ses chroniques littéraires, il y a sept ou huit ans, à la *Revue Indépendante*. Là il risquait volontiers de la théorie et même de la doctrine ; égaré en des journaux où la littérature se restreint sous la rubrique « Variétés », et en des revues dévouées à l'Académie, il se borne sagement à de la critique d'information et il tente de nous faire connaître ce qu'il connait bien, les littératures étrangères. Ce volume contient deux articles sur Nietzsche, en tout 50 pages qui sont assurément ce qu'on a écrit de plus net et de plus sérieux touchant l'auteur de Zarathustra ; il y a là autre chose que l'analyse des documents, un sagace examen des idées. Les études sur Quincey, Poe, Pater, sont également fort intéressantes, et

d'ailleurs le volume entier se lit avec plaisir et avec fruit ; il est substantiel et serait à louer presque sans restriction, purgé de déplorables pages sur Ibsen.

Déplorable, l'opuscule de M. Brunetière le serait absolument, s'il n'était de M. Brunetière. Il s'agit de la sorte d'idéalisme qui se classifie moral, social, ou religieux, ou encore humanitaire; la double signification du mot idéalisme est une chose assez fâcheuse, surtout pour le public non familiarisé avec l'histoire de la philosophie : pour la plupart des humains qui ont lu ce vocable, il doit représenter une sorte de sentimentalisme honnête et doux, un spiritualisme mitoyen qui sait faire intervenir l'âme au moment pathétique — ni avant ni après — et Dieu au dénouement. M. Brunetière nous avertit franchement qu'il croit a un *Deus absconditus*, — mais pourquoi n'a-t-il pas donné à sa pensée la forme qu'elle réclamait ? « Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire ». Ce vers ne saurait-il s'encadrer dans un sermon littéraire ? Sermon, c'est un sermon prononcé à Besançon devant un « brillant auditoire » par un brillant mais solide orateur, notre Père Bourdaloue, lui-même.

Si le neuvième et les précédents tomes du **Journal des Goncourt** ont paru moins curieux que les premiers, c'est sans doute que l'auteur a omis d'y joindre les pages curieuses. On les retrouvera dans l'édition définitive, plus tard, beaucoup plus tard, quand « le charme du ménage Rodenbach » se sera un peu évaporé ou cristallisé, quand ces échos seront devenus des anecdotes littéraires. Il n'est pas douteux que, complet, le *Journal des Goncourt* ne soit un document des plus instructifs à consulter pour toute une période littéraire, et non pas fastidieux comme tels recueils, puisque la moindre notation y est rédigée avec un art et un soin admirables. On a cité pour les railler des passages qui à cette heure nous paraissent sans intérêt ; soit, mais que d'autres et quel dommage que cela soit fini !

Egarée dans un bois avec un crayon pour écrire ses pensées, une dame qui a beaucoup lu Emerson a le désir de se mettre nue et de se coucher sur la mousse pour mieux communier avec la nature. Elle rêve de devenir une **Squaw**, une femme peau-rouge, et s'ensuivent des considérations philosophiques écrites en un style qui n'est pas du tout mauvais. Mais est-il bien sûr que « la Beauté est simple et peut être entrevue tout entière par des anthropophages » ?

C'est une question que j'aimerais à poser au Yoghi dont les **Pensées** font croire qu'il serait capable de la résoudre.

Le petit volume joliment imprimé qu'il nous offre contient donc le fruit des méditations de M. Paul Masson. Il médita sur beaucoup de choses dont une table des matières nous donne la liste ; il n'y a qu'à la consulter pour trouver immédiatement ce que pense M. Paul Masson sur un sujet donné ; c'est comparable, pour la commodité, à l'index qui clôt la grande édition des Pensées de Pascal. Celles du Yoghi se présentent sous l'égide d'une prière d'insérer que voici intégrale :

« *PRIÈRE D'INSÉRER*

« Les pensées très courtes contenues dans ces pages ne sont pas toujours fort compréhensibles. Il en est d'autres que l'auteur aurait pu se dispenser d'écrire, et elles sont nombreuses, ainsi :

« Le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un cavalier, « c'est de dire que son cheval et lui ne font qu'un. »

» Les aphorismes de cette sorte sont extrêmement nombreux dans l'œuvre du Yoghi.

» Absolument impossible d'éditer. »

« *Ces quelques lignes trop indulgentes, échappées à la plume magistrale de M. E. Ledrain, l'éminent Comité de lecture de la maison Lemerre, en disent plus que d'amples commentaires sur l'inanité de ce recueil, qui n'est qu'un ramas de calembredaines où l'abstrus le dispute au trivial et dont la prétention n'a d'égale que leur écœurante platitude.* »

L'ouvrage de M. La Jeunesse a eu beaucoup de succès. M. Gaston Deschamps l'a loué non moins que M. Larroumet. L'opinion de ces maîtres de la critique suffit à le recommander aux lecteurs du *Mercure*. Je me borne à constater que cet écrivain d'avenir possède un joli talent de société et qu'il réussit les imitations à décourager M. Muhlfeld, M. Quasi, M. Baragnon, et toute cette pléïade de jeunes et courageux parodistes qui se sont fait un nom estimé dans la littérature française contemporaine. Il paraît que plusieurs écrivains parodiés ou malmenés dans ce livre sont mécontents des procédés de M. La Jeunesse : ces écrivains ignorent les premiers éléments de l'art arriviste et tout ce que sa pratique assidue comporte de douloureux sacrifices ; il est profitable de plaire à M. Larroumet et fâcheux de déplaire à M. Gaston Deschamps. M. La Jeunesse, qui ne manque pas d'esprit, manque encore moin d'intelligence.

C'est sans autre souci que de dire sa pensée, son enthousiasme et son admiration, que M. Mauclair rédigea son excellent essai sur Jules Laforgue. De telles pages mériteraient tout d'abord le prix d'éloquence. M. Mauclair est éloquent plus qu'aucun écrivain d'aujourd'hui ; mais ses mérites ne sont pas seulement oratoires, extérieurs, de style et de musique verbale ; il est d'une intellectualité aiguë, et, même quand il ne réussit pas à dire nettement ce qu'il pense, on sent que sa belle rhétorique recouvre quelque chose, draperie sur un corps vivant. L'essai qu'il vient d'écrire servira peut-être moins à faire comprendre Laforgue qu'à faire goûter les ressouces de l'esprit si souple et si ample de M. Mauclair : c'est ce que je critiquerais dans ces pages un peu fiévreuses, ainsi peut-être qu'un excès dans les louanges. Mais des louanges éloquentes paraissent souvent hyperboliques, que nous trouverions raisonnables et même froides, dites sur un autre ton ou sans talent. Le talent appuie, accuse et déforme : c'est un don bien funeste et que les gens sages ont raison de détester.

A ce propos (à propos de talent), j'ai appris avec une certaine surprise que M. Riotor s'est déclaré mécontent de mon appréciation d'il y a deux mois sur un de ses opuscules scolaires. Puisque cet écrivain m'oblige à un petit examen de conscience, j'en confesserai le résultat que voici : l'opuscule en question était de ceux qu'Edgar Poe appelle « totalement négligeables ». Je n'en dirais pas autant du *Sage Empereur*, qui, au poids, m'a bien semblé riche de trois ou quatre cents pages.

Heureusement, voici des fleurs fraîches, les nouvelles **Intailles** de Cardeline. Ce sont de fines visions de la vie de nature ou de subtiles notations psychologiques, ou des remarques critiques assez justes pour devenir inévitablement l'épigraphe ou même le thème de dissertations littéraires. Ceci : « Dans ce temps de littérature quintessencière, il est des mots raffinés et trouvés qui deviennent les *lieux communs* du langage artistique. » Rien de plus vrai. Il y a une manière d'être un mauvais écrivain qui change à chaque génération ; des milliers d'infimes scribes, incapables même d'une besogne de journalistes, se font une réputation de saison en répétant les idées et les images inventées la veille par d'ingénieux esprits ; ces ouvriers de la deuxième heure trouvent aussi des imitateurs et cela dure jusqu'à ce qu'une autre mode ait prévalu. Le faux art est particulièrement nauséeux, mais si les écrivains écrivaient seuls, toute une branche du commerce national péricliterait : il faut donc encourager la mauvaise littérature. Consultez les économistes. Quant aux *Intailles*, tout n'y est

point excellent, et tout n'y est point nouveau. Certaines pensées étaient inutiles à formuler, devenues proverbes; mais le petit tome contient assez de neuf pour qu'on ait plaisir à le feuilleter.

M. Vanden Bosch revient sur la querelle de la *Jeune Belgique* et du *Coq Rouge*; ce critique modéré émet à cette occasion de moyennes opinions sur le vers libre et le symbolisme. Il s'écrie : Soyons tolérants ! Soyons éclectiques ! » Oui, sans doute, dans la vie pratique et contingente. Mais, en théorie, non, jamais ! Soyons intolérants ! Soyons absolus !

M. Georges Lecomte voyagea. Il revient d'Espagne avec un tome de notes et de descriptions fort instructif. Il en est des voyages comme des traductions : ils doivent être refaits et recontés au moins deux fois par siècle. On mettra donc le volume de M. Lecomte à côté de celui de Théophile Gautier, ce qui fera voisiner deux esprits si différents qu'on doute qu'ils aient vu la même Espagne. La Semaine Sainte à Séville, l'Alhambra, l'Alcazar, Cordoue, Tolède, Avila, mon Dieu ! faites que je ne voie jamais ces merveilles autrement qu'en rêve !

REMY DE GOURMONT.

PHILOSOPHIE

Elie Halévy : *La théorie platonicienne des sciences*, in-8°, Alcan, 5 fr. — Louis Couturat : *De l'infini mathématique*, gr. in-8°, Alcan, 15 fr. — Alfred Fouillée : *Le mouvement positiviste et la conception sociologique du monde*, in-8°, Alcan, 5 fr.

C'est moins une exégèse de la pensée platonicienne qu'un exposé de la méthode dialectique que M. Élie Halévy a entrepris, avec une indépendance non sans hardiesse, et, semble-t-il, avec une parfaite connaissance des textes. L'opinion courante, en France, appuyée sur des commentaires datant du spiritualisme cousinien, voit surtout dans Platon le type, presque légendaire, du dogmatique et du constructeur d'ontologie, le Platon des Idées et des Mythes. Jugement incomplet, car Platon n'est pas seulement un faiseur de système, mais aussi un critique. Jugement qui laisse dans l'ombre le côté le plus intéressant du grand disciple de Socrate, car si la cosmogonie du *Timée*, les théories sociales de la *République* et des *Lois* n'ont plus aujourd'hui, dans leurs affirmations positives, qu'une valeur historique, les étonnantes discussions des dialogues polémiques demeurent, dans leur partie négative, sceptique, dirions-nous volontiers, un modèle toujours vivant de la sagacité philosophique et un monument impérissable de la conscience rationnelle.

M. Halévy n'a pas essayé de concilier tous les dialogues par une interprétation d'ensemble, reposant sur les explications de chaque dialogue pris séparément, tentative qui l'aurait conduit à méconnaître, comme on l'a fait avant lui, l'importance de morceaux tels que le *Théétète* et le *Parménide* sous prétexte qu'ils ne concluent pas; mais, comprenant combien l'unité de la méthode et de la doctrine était profonde chez Platon, il a cherché à reproduire le mouvement total de la dialectique. Il y distingue deux moments : l'un analytique et régressif, l'autre synthétique et progressif, correspondant, le premier, à la forme de la Science, et le second à son contenu. A l'attitude critique, insuffisante parce que la négation même, s'appliquant à une matière, suppose cette matière donnée, succède ainsi logiquement l'effort vers la construction d'un système du monde, purifié dès l'origine par la méthode régressive qui le précède et qu'il complète.

A ce point de vue, si l'obscurité de quelques-uns des dialogues polémiques n'est pas entièrement dissipée, il y a du moins un grand progrès accompli dans le sens d'une compréhension plus haute de ces œuvres, que des commentateurs peu éloignés de nous présentaient encore comme de simples exercices de logique.

Enfin, M. Halévy insiste sur la raison d'être du dialogue dans Platon et montre à quel point cette forme est intimement liée à la méthode dialectique. En quoi il fait preuve d'une compréhension certaine de son auteur. Il est bon d'ajouter que la forme dialoguée est loin d'être une exception chez les penseurs grecs de la grande époque. Au dire de Diogène Laërce, les Eléates et les Mégariques l'auraient employée dans un grand nombre d'écrits.

Aristote considérait Zénon d'Elée comme l'inventeur de la dialectique. Ceci porte à croire que le dialogue platonicien n'a pas été une manifestation isolée, mais que la méthode dialectique était alors très répandue et appliquée par d'autres philosophes, contemporains de Platon, avec peut-être autant de conscience de sa signification et de sa portée.

— La thèse soutenue récemment par M. Louis Couturat est consacrée à une discussion complète et à une solide justification de l'idée d'infini dans les sciences mathématiques. Ouvrage clair, lisible même par ceux qui n'ont reçu qu'une instruction mathématique élémentaire. Selon M. Couturat, l'infini mathématique doit être considéré comme une idée nécessaire de la raison. Cette idée n'est contradictoire qu'en apparence, par l'effet d'un paralogisme initial introduisant une pétition de principe dans sa définition même. Touchant l'infinité actuelle du nombre, notamment, la contradiction qu'on prétend y découvrir résulterait d'une confusion entre

le nombre cardinal et le nombre ordinal, ainsi qu'ont eu pour but de le démontrer les travaux du mathématicien allemand G. Cantor, lequel a inventé et construit de toutes pièces une véritable arithmétique des nombres infinis. La thèse de M. Couturat renferme, d'ailleurs, un résumé de ces mémoires si curieux, connus seulement de quelques savants, et, par cette intéressante vulgarisation, elle se recommande particulièrement au public érudit français.

— M. Alfred Fouillée continue son enquête sur les directions du mouvement philosophique actuel, et s'occupe aujourd'hui du positivisme. Son information est sûre et abondante. Il montre excellemment l'utilité et l'importance de l'impulsion donnée par Comte et ses disciples dans les diverses branches des sciences naturelles, et leur attribue justement le mérite d'avoir fondé la sociologie, non seulement pour l'avoir distinguée par un mot nouveau, mais surtout pour en avoir, les premiers, précisé la méthode et délimité le domaine. Il critique avec pénétration l'idée insuffisante que le positivisme se fait de la philosophie, en la réduisant à ce que nous appelons « philosophie des sciences »; mais lui aussi paraît tomber dans une erreur analogue quand il assigne à la philosophie le rôle restreint d'une sorte de conception psychologique du monde. « La philosophie, dit-il, s'efforcera de se représenter la réalité même. » Qu'est-ce que la réalité, en dehors de l'oppositon à l'idée ? C'est là du roman, philosophique si l'on veut, mais ni une science, ni surtout la Science. La philosophie ne se définit pas plus que la pensée.

Louis Weber.

ÉCONOMIE SOCIALE

Edmond Picard : *Le Sermon sur la Montagne et le Socialisme Contemporain*, Bruxelles, Paul Lacomblez. — Émile de Saint-Auban : *La Voix des Choses*, gr. in-18, Pedone, 3.50. — Auguste Chirac : *Le Droit de Vivre*, gr. in-18 Savine, 3.50.

De deux avocats, Émile de Saint-Auban et Edmond Picard, des livres où s'affirme un commun souci de politique rénovée. Voyons le **Sermon sur la Montagne et le Socialisme contemporain** d'Edmond Picard. M. Picard est le sénateur socialiste belge dont le mécénisme sans Auguste dota Bruxelles de sa récente et curieuse *Maison d'Art*; de sympathique personnalité et d'enviable destinée apparaît l'homme; car l'intellectualisme de précieux artiste révélé par la *Forge Roussel* et l'*Amiral* ne lui fut point obstacle à l'expansion de vie; enfant déjà, Edmond Picard se montra par une brusque fuite en Orient curieux de la joie d'agir. — Il nous donne maintenant, après maintes belles œuvres, une plaquette socialiste, tentative

d'exégèse — selon moi trop facile — du Sermon sur la Montagne. L'auteur voit dans le texte séculaire une forme arrêtée quasi du socialisme contemporain. L'idée n'est pas neuve, mais l'auteur la développe point par point dans un sens assez original. Dirai-je que je me méfie de ces efforts, me souvenant du mot (intempestif dans ce cas-ci, sans doute): « Donnez-moi quatre lignes quelconques de l'écriture d'un homme, et j'y trouverai de quoi le faire pendre. » Ce me semble, entre autres, erreur essentielle contre l'esprit du christianisme que de voir un appel à la « confiance dans les forces cosmiques » dans la parabole : « Considérez les oiseaux du ciel ; ils ne sèment ni ne moissonnent, et votre Pere céleste les nourrit ».

Tandis que le socialisme d'Edmond Picard interprète ainsi avec une satisfaction plus ou moins perfide le texte, propice au surplus, du Christ qui n'en peut mais, Emile de Saint-Auban, le wagnérien bien connu dont on se rappelle le chaud plaidoyer en faveur de Jean Grave, — écoute et préfere la **Voix des Choses**. Car selon le mot de Senèque qu'il attribue à l'auteur de l'*Imitation*, M. de Saint-Auban n'est « jamais allé dans la société des hommes sans en revenir moins homme ». — Donc il écoute la voix de la *Forêt*, de la *Montagne*, des *Remparts d'Aigues-Mortes*, de la *Cathédrale*. Les *Choses*, ce jours-là, paraissent mécontentes de l'actuelle vie politique, ce qui n'est au reste pas pour me déplaire, non plus qu'à M. de Saint-Auban. La *Montagne*, furieuse d'avoir été violée par l'industrie, ne met pas des gants pour nous dire ce qu'elle pense de l'agiotage ; les *Remparts d'Aigues-Mortes* devisent de la patrie et la *Cathédrale* se relève avec des tendances sociales, nuance *Libre Parole*. — Au total, la *Voix des Choses* forme un volume intéressant, nombreusement documenté, et assez joliment écrit, — pour un avocat, ajouterais-je méchamment si j'avais des préjugés.

De M. Auguste Chirac, le **Droit de Vivre**. La force de la conviction de M. Chirac me plaît, mais son style est déplorable. Jugez plutôt — je prends la premiere phrase venue — : « A son jour, à son heure, ce livre allait accomplir sa mission, c'est-à-dire : flageller l'hypocrisie sociale qui, tout en prêchant le travail, le stérilise avec acharnement, pour réserver des plus riches prébendes aux autres moyens de vivre et de jouir qui sont : les fourberies, les vols, les prostitutions, les vénalités... toute la gamme enfin des infamies courantes ». — Le fond ne vaut pas mieux que l'écriture : l'auteur a la naïveté de consacrer un volume à faire cette *étrange constatation* : si la Révolution de 93 a prétendu proclamer les droits de l'homme, à l'heure actuelle le droit à la vie n'est pas encore conquis. Au surplus, l'auteur semble ignorer le chemin fait par la théorie socialiste depuis le vague humanitarisme

métaphysique de 48 ; il ne paraît pas se douter que l'on peut différer d'avis dans la question de savoir s'il existe *des* droits ; que l'on peut désirer savoir ce qu'est un droit ; que l'on peut faire une distinction entre droit à la vie et droit de vivre, etc. — Renvoyé à la lecture de Jérémie Bentham.

CHRISTIAN BECK.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

LIVRES. — H. Durville : *Traité expérimental de Magnétisme. Physique magnétique*, tome II, p. in-18 relié, Librairie du Magnétisme, 3 fr. — François Jollivet Castelot : *L'Alchimie*, in-18, « Mercure de France », 1 fr. — *L'Hylozoïsme, l'Alchimie, les Chimistes unitaires*, préface de Sédir, in-18, Chamuel, 1 fr. — REVUES : *L'Initiation, Le Lotus Bleu, Le Voile d'Isis, L'Humanité Intégrale, La Résurrection, Le Journal du Magnétisme, La Revista de Estudios psycologicos, Rayo de Luz, Luz Astral*, etc.

Dans sa **Physique magnétique,** M. Durville étudie le magnétisme dans le corps humain, les animaux, les végétaux et les minéraux. Il le constate dans les phénomènes acoustiques, caloriques, lumineux et électriques, dans les actions chimiques et les odeurs. Il montre, en un mot, que tout mouvement est accompagné d'un dégagement de fluide magnétique. Or, comme l'Univers est vivant en toutes ses parties, c'est-à-dire en mouvement, il s'ensuit que le magnétisme se trouve partout dans la nature.

Le magnétisme se manifeste sous deux modes différents. Comme le Mouvement universel, dont il n'est en somme qu'une modification particulière, le magnétisme est positif et négatif. Il est positif lorsque le Mouvement est expansif et négatif dans le cas contraire.

L'expérience montre que les effluves positifs sont colorés en *bleu,* ceux négatifs en *jaune.* Ces effluves — selon leur nature et le point du corps où ils agissent — déterminent des modifications variables dans l'état physique et moral des personnes. La connaissance de ces effets peut donc être d'un grand secours en thérapeutique.

M. Durville traite aussi de la direction des courants magnétiques — dans le corps humain spécialement — et formule les lois qui les régissent.

L'ouvrage, illustré de nombreuses gravures, est clairement écrit. Il fera date en physique.

§

Les intéressantes brochures de M. Jollivet Castelot sont toutes deux excellemment résumées par leur commune épigra-

phe : « La Matière est une, la Matière est vivante ; elle évolue. Il n'y a pas de corps simples ».

Elles sont écrites dans une langue claire et mouvementée, qui les rend faciles et agréables à lire. Mais, quoiqu'elles nous aient beaucoup plu, nous nous permettrons de chicaner l'auteur sur un point. Il aurait dû dire — ce nous semble — que toute évolution est le produit de forces supérieures et de forces inférieures agissant et réagissant les unes sur les autres. Un être quelconque pourrait-il, en effet, évoluer, si des forces supérieures n'involuaient en lui progressivement ? Il s'arrêterait nécessairement dans son développement si — au moment précis où toutes les possibilités d'être qui étaient en lui sont réalisées, épuisées — il ne s'incorporait alors en lui un principe supérieur, pour lui permettre de continuer de progresser.

La seconde brochure s'ouvre sur une remarquable préface de Sédir. La théorie alchimique y est présentée dans son développement générique.

§

Mlle Couédon est toujours d'actualité pour les spirites et les occultistes. M. J.-Camille Chaigneau est un de ceux qui ont — à notre avis — le mieux parlé de son « cas ». L'article qu'il consacre à Mlle Couédon (**Humanité intégrale** de mai) est très fouillé et très complet, et — ce qui ne gâte rien — est écrit d'une plume très alerte.

Pour M. Chaigneau, le nom d' « Ange Gabriel » n'est qu'un pseudonyme pris par un être de l'astral, lequel n'est lui-même qu'un intermédiaire, un médium « qui se fait l'humble serviteur et le porte-parole de hautains réacteurs aux yeux durs ».

Quel serait le but de ces réacteurs, de cette confrérie, de cette ligue astrale ? « Frapper les imaginations pour courber les esprits », répond M. Chaigneau.

Les preuves ? Les voici : elles ressortent d'un groupe de faits, dont quelques-uns seulement sont connus du public. L'auteur en cite deux d'ordre différent : « 1° la coïncidence de certaines prédictions du soi-disant Gabriel avec « Le Secret de La Salette » que, dit-on, Mlle Couédon ne connaissait pas (voir la 2e brochure de M. Gaston Méry) ; — 2° les apparitions de Tilly-sur-Seulles, où si les voyants ont réellement perçu quelque objectivité, il faut conclure de leurs divers récits que le *rôle* de la Vierge a été joué par des êtres astraux de corpulences diverses. Tout cela, ajoute l'auteur, paraît venir de la même officine astrale de comédies et de machinations. — Gardons-nous seulement que ces annonciateurs d'abominations et de réactions ne donnent le coup de pouce aux événements

pour justifier leurs prétendues prophéties. Et d'abord, ne laissons nulle prise à la suggestion de leurs bouts-rimés comminatoires, qui ont la prétention de nous rendre passifs au gré de leurs cauchemars dominateurs — tel l'oiseau sous la fascination du serpent. »

M. Papus parle aussi de Mlle Couédon (**Initiation** de juin). Après avoir montré que — pour se faire une opinion raisonnée du phénomène — il était nécessaire de causer plusieurs fois avec le sujet, longuement et en tête-à-tête, et d'accorder une plus grande attention à l'état second ou prophétique qu'à l'état premier ou normal, — M. Papus conclut que : « les faits justes se rapportant au consultant ou à ses proches ressortissent de la *lucidité somnambulique* sans aucune influence autre que celle des facultés intuitives du sujet », et que « les faits justes et les prophéties se rapportant à la nation semblent provenir réellement d'une influence du monde invisible. »

— Le mystique Amo, dans un très bel article que publie l'*Initiation*, écrit qu'il aimerait « voir le *Martinisme*, par un accord sympathique avec la Théosophie elle-même, si proche de l'Inde, — réaliser le *plus beau geste d'Unité* qui se soit vu depuis les temps historiques ». En tant que membre correspondant de l'*Alliance universelle* et que partisan déterminé de l'union de tous les spiritualistes indépendants — nous l'avons assez fait connaître ailleurs — nous ne pouvons qu'applaudir à l'appel de M. Amo et souhaiter qu'il soit entendu.

— En terminant, je me plais à signaler, dans le **Lotus Bleu** de juin, les remarquables études de Guymiot et d'Annie Besant, la suite de l'œuvre puissante et touffue (*La Doctrine secrète*) de Mme Blavatsky et un admirable article d'Amo ; dans le **Journal du Magnétisme** (n° 12), les articles de Durville et de Marius Decrespe ; dans la **Revista de Estudios psycologicos** un très intéressant article de son directeur, et dans **Luz Astral,** les études adressées à un néophyte.

Jacques Brieu.

P. S. — M. Jollivet Castelot m'annonce la prochaine apparition d'une nouvelle revue : **L'Hyperchimie**, qui sera spécialement consacrée — non exclusivement — aux questions d'Hermétisme et d'Alchimie. Ses principaux collaborateurs seront A. Strindberg et Sédir.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Zo d'Axa : *Endehors*, gr. in-18, Chamuel, 1 fr.

Toutes les fameuses chroniques de Zo d'Axa, publiées jadis dans l'*Endehors* et qui lui valurent, ainsi qu'on s'en souvient,

plusieurs milliers de francs d'amende agrémentés de deux à trois ans de prison, viennent de paraître en volume chez l'éditeur Chamuel.

Ce qui frappe tout d'abord dans ces pages d'actualité aujourd'hui morte, c'est leur jeunesse et l'intérêt vraiment extraordinaire par lequel encore elles subsistent. Une sorte de bon sens neuf, en dehors de toute routine et du vieux bon sens devenu le plus cruel des préjugés, soutient l'œuvre. Très remarquable à ce point de vue *Paysage de Barrière*, où des bourgeois s'étant efforcés en vain de gagner 5 francs à des bonneteurs, et ayant au lieu de cela perdu eux-mêmes, vont chercher les sergents de ville pour arrêter ces malhonnêtes gueux qui eurent l'extraordinaire audace de les gagner. De même *Le Bagne ou la Mairie*, où une petite fille de treize ans ayant mis au monde un enfant, son séducteur, au lieu de se voir comme ses confrères en attentats à la pudeur envoyé aux galères, est sur l'initiative du Président de la République conduit à la mairie pour régulariser !

Zo d'Axa relève une infinité de contradictions toutes plus grotesques et folles entre les façons de dire et de faire des gens, et le bon sens cruel avec lequel il les met en lumiere, les cingle, les cloue au pilori, comporte une des meilleures leçons de morale qui soient. Sa verve et sa virulence s'exercent sur M. Prudhomme en général, et particulierement sur la Magistrature et l'Armée, la *Grande Muette*, sorte de coléoptère immense, formidable et menaçant !

Pourtant, peut-être, d'Axa semble-t-il dépasser la limite, lorsqu'il s'efforce de prouver que les magistrats sont tous, pour parler poliment, des *uranistes*, et les militaires des *assassins*.

Certes, il s'en trouve comme partout. Plus que partout, s'il le veut. Mais s'il se trouve des Anglaises rousses, toutes ne le sont pas ; et il importe peu d'attaquer les juges et les officiers, simples hommes comme les autres, ce qui importe, c'est d'attaquer la *magistrature* et l'*armée* en ce qu'elles ont d'excessif, lorsqu'elles forcent des hommes comme les autres à devenir ce que, sans elles, ils ne deviendraient pas. Il est à souhaiter que les nations se désintéressent peu à peu des querelles et aboutissent à un désarmement progressif, que toute une partie du Code qui n'a plus de raison d'être et devient par cela même dangereuse soit supprimée, et qu'on ne paye plus de sa tête et de sa liberté des crimes non prémédités, par suite non commis !

Très intéressante en elle-même, la méthode de l'auteur, qui remonte des effets aux causes, des simples faits-divers aux lois, ne m'apparait donc pas comme absolument justifiée. Je crois que la meilleure façon de changer les effets, *c'est de*

transformer les causes; et les hommes ne pouvant plus guère se transformer que les événements, ce n'est pas changer les hommes qu'il faut (on n'y a jamais guère réussi !), c'est transformer les milieux où ils évoluent. Apportez de nouvelles idées, vous apporterez de nouveaux hommes !

Quelles idées ? dira d'Axa... Je vois ce qu'il y a de mal aujourd'hui, mais me sens impuissant à inventer le remede ! — Vos idées à vous, lui répondrais-je, car vous en inventez malgré que vous ne le croyez pas, vos faits-divers à vous, pas ceux des journaux, votre « Abbasso l'imperatore ! » à vous, vos prisons à vous, tout ce qui est la conséquence immédiate de votre façon de penser à vous, et par cela même pour les autres hommes un exemple et une leçon.

En somme, ce livre, *Endehors*, mis par son prix minime à la portée de toutes les bourses, est en ceci un livre profondément instructif et intéressant, qu'au lieu des faits-divers de l'ancien monde que l'auteur a cru y mettre, on y voit tout le temps l'homme du nouveau monde agir !

Ecrit dans un style d'un véritable art, d'une simplicité admirable, avec des descriptions d'un raccourci, d'un tragique et d'une précision, qui en font presque du Tacite parfois, ce nouvel ouvrage de Zo d'Axa remuera les cœurs par l'amour de liberté qui y bout, et aussi par sa tendresse pour les humbles et pour les désolés de la vie.

Celui qui a peint si intensément la marche à la guillotine des deux condamnés Berland et Doré est un grand écrivain.

MAURICE BEAUBOURG.

PUBLICATIONS RÉCENTES

LITHOGRAPHIE. — Odilon Redon : *Le Buddha*, gr. in-folio.

POÉSIE. — Georges Rency : *Vie*, in-8 écu, Bruxelles, Lacomblez. — Léon Hély : *Mentis*, préface d'Anatole France, gr. in-18, Fischbacher. — Paul Mariéton : *Le Livre de Mélancolie*, gr. in-18, Lemerre, 3 fr.

ROMAN. — Jean Grave : *La Grande Famille*, gr. in-18, P.-V. Stock, 3.50. — Jules Renard : *La Maitresse*, dessins de F. Vallotton, gr. in-18, Simonis Empis, 2 fr. — Catulle Mendès : *L'Homme Orchestre*, avec des images de Lucien Métivet, in-16, Ollendorff, 3.50. — André Ruijters : *Les Oiseaux dans la Cage*, in-16 raisin, Bruxelles, Lacomblez, 2 fr. — Lucien Descaves : *En Villégiature*, gr. in-18, Ollendorff, 3.50.

THEATRE. — Paul Adam et André Picard : *Le Cuivre*, drame en 3 actes, gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — Tola Dorian et J. Malafayde : *Mineur et Soldat*, drame en 1 tableau, gr. in-18, P.-V. Stock. — Maurice Potteche r : *Le Diable marchand de Goutte*, pièce populaire en 3 actes, gr. in-8°, Ollendorff. — Madeleine Lépine : *Azraël*, scène dramatique, précédée d'une Etude par Fernand Clerget, ornée d'une couverture (bois original) et de 4 bois par Maurice Dumont, gr. in-16, Bibliothèque de l'Association.

DIVERS. — Pierre Kropotkine : *L'Anarchie, sa philosophie, son idéal*, gr. in-18, P.-V. Stock, 1 fr. — J. Barbey d'Aurevilly : *Théâtre*

contemporain, 1881-1883, gr. in-18, P.-V. Stock. 3.50. — Jules Séverin *Médecine antijuive et française*, gr. in-18, Savine, 2 fr. — Aldolphe Retté : *Promenades subversives*, pet. in-8, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 1 fr. — Bernard Lazare : *Contre l'Antisémitisme* (*Histoire d'une polémique*), in-18, P.-V. Stock, 0.50. — L. Marillier : *La Sensibilité et l'Imagination chez Georges Sand*, gr. in-16, Champion.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. — Ludwig Jacobowski : *Unterwegs und Daheim : Anne Marie*, in-24 long, Breslau, S. Schottlaender, 1.25. — Edmond van Offel : *Bloei*, poésies, pet. in-8, Anvers, L. H. Smeding, 3.fr.

JOURNAUX ET REVUES

Revue des Revues (15 Juin). — *La Revue Blanche* (15 Juin et 1er Juillet). — *L'Effort* (Juin). — *La Critique* (5 Juillet). — *La Revue du Nor* (20 Juin). — *L'Enclos* (Juin). — *L'Aube* (Juin) — *La Revue des Deux Mondes* (1er Juillet). — *La Revue d'Art* (20 Juin).

De la **Revue des Revues** (15 Juin) un loyal et cordial article de tête par Emile Verhaeren sur *La Renaissance actuelle des Lettres en Belgique*. Il débute ainsi :

« Deux fois, dans la suite des temps, l'art flamand s'est largement épanoui. Mais cette floraison ne s'affirma, au XVe et au XVIIe siècle, que dans la seule peinture. Elle fut soudaine tout comme l'actuelle poussée littéraire. Elle fut temporaire. Le mouvement d'aujourd'hui sera-t-il durable ?

» On en peut conclure que le milieu n'est point favorable aux artistes, comme l'Italie ou la France. Des préoccupations de bien-être matériel, d'existence grosse et cossue, de gain et de thésaurisation y dominent généralement. L'art n'y est point considéré comme une des hautes raisons d'être de la vie et l'on s'en passe sans qu'on ait conscience que sa disparition constitue une déchéance. L'intermittence dans la production esthétique explique le manque de tradition nationale. Il n'y a point de guirlande tressée aux murs de l'histoire. Seulement, de temps en temps y surgissent des trophées.

»...N'ayant aucune tradition littéraire en leur pays, les uns se réclament de la française, l'acceptent dans sa formule la plus despotique et la plus discutable et prétendent qu'on ne peut s'en affranchir. D'autres, soutenant que seuls les artistes personnels comptent et que n'avoir pas de tradition est un avantage, rejettent les entraves et n'ont d'autre dessein que d'exprimer l'empreinte du monde dans leur âme, suivant les modes qu'ils jugent les meilleurs. Ils ont assez confiance en eux pour, au besoin, créer une forme spéciale d'expression qui s'adapte à leur nature. Ils sont individualistes ; comme tels rythmeurs anglais ou américains.

» Ces deux courants antithétiques divisent surtout les poètes, bien que les prosateurs, suivant la latitude qu'ils se donnent pour l'admission de certains mots ou de certaines tournures de phrase et surtout suivant leur nature originale ou servile,

puissent entrer et se classer, eux aussi, en ces deux groupes. »

M. Emile Verhaeren passe ensuite en revue tous les méritants protagonistes des littératures flamande et wallonne et les caractérise en quelques lignes nettes, d'une généreuse impartialité.

— Du bon débatteur plus que sûr critique qu'est M. Lucien Muhlfeld, un article en partie juste et amusant dans la **Revue Blanche** du 15 Juin, « à propos des *Cœurs Nouveaux* » : *Il n'y a pas de morale sociale*. Il y aurait tout de même joliment à discuter, comme en témoigne la conclusion barrésiste :

« Dépouillons le souci tatillon et confus d'être profitable aux étrangers. Ne travaillons qu'à notre vie plus belle. Le scrupule serait naïf de recroqueviller nos racines par crainte d'indiscrétion. Il n'est de devoir qu'envers soi-même, parce qu'il n'est de connaissance que de soi-même. La maxime n'est pas égoïsme sec, mais modestie, certitude de ne pouvoir d'autre sorte être utile. Toute bâtisse de morale sociale est un amusement de mandarin philanthrope et borné... »

Le même numéro contient des posthumes de Jules Laforgue : *Notes sur le Musée du Luxembourg en 1886*, d'un intérêt vraiment aigu.

Dans celui du 1er juillet, M. Maurice Beaubourg traite *De la Liberté et du Théâtre*. Il dit quantité de choses évidentes et excellentes. Je crois qu'avec les conceptions d'art les plus diverses nous nous entendons tous sur le point principal, à savoir que l'œuvre ne doit plus être tributaire des luttes anciennes du corps et de l'esprit, mais doit atteindre la « liberté » par l'harmonie. Seulement M. Maurice Beaubourg garde comme point de départ ce vieux dualisme de l'âme et de la matière qui est bien le désaccord ou l'accord dont on n'a plus à s'inquiéter. Dans le détail, quelques paragraphes sont peut-être hasardeux (à propos de Jules Soury, de Goëthe).

— Dans l'**Effort** (Juin) M. Jean Viollis parle de l'*Ecole Romane* selon ses mérites, ce qui, venant de Toulouse, est caractéristique :

« Si l'on compte la vitalité d'une école d'après son degré de faveur chez la jeunesse qui lui succède et qui la juge, on peut dire que l'Ecole Romane est morte. Je sais bien que cette rareté de néophytes importe peu à M. Moréas et à ses amis ; ils eurent toujours, et sans beaucoup de mérite, la coquetterie d'être une chapelle fermée : *Pauca paucis*... — oui, très peu de chose, et pour très peu de gens. Mais cette indifférence au lieu de l'enthousiasme qu'ils devaient sans doute espérer a bien sa signification.

»... Ce qui fut, jadis, l'enchantement nouveau, l'ivresse d'une admirable littérature découverte à qui l'enthousiame des esprits prêtait un neuf éclat d'aurore, devient le soin

constant, l'application de versificateurs indigents et écoliers. Pour qu'un tel caractère de sincérité et de foi brillât sur l'Ecole Romane, Moréas s'efforça de copier en tout et pour tout la Pléiade. Il importait avant tout que la troupe nouvelle eût un capitaine : modestement, Jean Moréas s'en décerna le titre. Il fallait qu'une autorité réglât et le principe, et la pratique ; le but fut atteint ; et tout Roman pourrait écrire en tête de son œuvre cette épigraphe du *Premier Livre Pastoral* : « Non injussa cano ». De la discipline, et de l'enthousiasme ! Aussi, tout en gardant le soin d'une respectueuse hiérarchie, ces messieurs sont-ils l'un pour l'autre des sujets d'inspiration fréquente. Tout encens est bon à leur nez ; toute comparaison, il suffit qu'elle soit glorieuse, s'accommode à leur vanité, et la source de leur inspiration est double : se chanter eux-mêmes, reprendre de vieux lieux communs et les enguirlander de déclamations mythologiques. Du jour où le monocle de Moréas devint roman, il ne sut lui montrer les choses que sous les apparences de quelque déesse ou de quelque dieu ; les bois se peuplent de dryades, et les naïades penchent leurs urnes aux sources des ruisseaux.

» A l'heure actuelle, où le contact direct du poète et de la nature est de plus en plus nécessité par l'envahissement des lectures et des éducations littéraires, voilà ce que M. Moréas a trouvé pour favoriser ce contact : élever entre le poète et le décor la barrière des vieilles abstractions mythologiques. Devant les imitations et les influences conscientes et inconscientes, l'unique effort du poète actuel doit être la sincérité : M. Moréas est allé exhumer le monde des plus froides allégories. »

— En vue de se rendre compte des progrès réalisés depuis quelque temps par l'idée wagnérienne, la **Critique** du 5 Juillet vient d'ouvrir au monde des lettres et des arts un referendum limité à la question suivante :

» *Etes-vous favorable ou hostile au projet d'érection d'un monument édifié par les Français à la mémoire de Richard Wagner ?* »

Quelques réponses curieuses à divers titres :

« Un monument à ce bandit ? Jamais, au nom du patriotisme. Il ne manquerait plus que d'y relater au socle qu'il fut le créateur de la *Tiratologie* (sic). — Paul Déroulède. »

« Plutôt hostile, mon cher ami, et plutôt encore indifférent. — Edouard Dujardin. »

« Je suis d'avis qu'on érige un monument à la mémoire de Richard Wagner, du chef de l'initiative française ; mais ce n'est pas sans l'appréhension de voir surgir les héritiers Wilder, à l'effet de réclamer leurs droits aux bas-reliefs. — Alfred Ernst. »

« Vous me demandez si je suis favorable ou hostile au pro-

jet d'érection d'un *monument édifié par l'initiative française à la mémoire de Richard Wagner.*

» Mon avis est que cette question peut être ajournée jusqu'à l'époque où l'initiative française aura accordé cette glorification à J. S. Bach et à Beethoven. — Edouard Colonne. »

« Une statue à Wagner ? Un monument ? mais non : trois; un pour chaque manière, c'est le moins qu'il me semble mériter. — H. Stewart Chamberlain. »

« Shakespeare, anglais, Dante, italien, Rousseau, genevois, ont ici leur monument, pourquoi Wagner s'en passerait-il, parce que germain ? — Jean Thorel. »

— La **Revue du Nord** (20 juin) est entièrement consacrée à Adam de la Halle et aux fêtes qui furent données en son honneur à Arras. Elle publie *Le Jeu de Robin et Marion*, qu'ont transcrit pour la poésie M. Emile Blémont et pour la musique M. Julien Tiersot, le discret et consciencieux folkloriste.

De M. Emile Blémont, touchant le poème:

« Sous sa forme originelle, *Le Jeu de Robin et Marion* était depuis longtemps devenu lettre close, non seulement pour la foule, mais encore pour la plupart des lettrés. On ne pouvait plus guère en comprendre toute la valeur, sans être à la fois poète, musicien et paléographe. Il restait donc enseveli dans les pages peu feuilletées des publications savantes; et l'on avait à déplorer la disparition de ce joyau du XIII^e^ siècle, chef-d'œuvre de grâce ingénue et de verve franche, ravissante « pastourelle » dramatique, où de primesaut avait été créé, avec tant de bonheur, le genre qui, plus tard, devait s'appeler la Pastorale, puis l'Opéra-Comique. »

De M. Julien Tiersot, à propos des Chansons :

« Il est généralement reconnu aujourd'hui que les parties chantées du *Jeu de Robin et Marion* n'ont pas été composées par Adam de la Halle, mais sont des chansons populaires introduites par lui au cours de sa pastorale scénique, qui, elle-même, n'est que le développement et la mise en œuvre des chansons les plus populaires du Moyen-âge. Et, par là, les mérites du célèbre trouvère artésien (qui a fait d'autre part ses preuves comme musicien) ne sauraient être diminuées, tandis qu'à un autre point de vue cette constatation est d'une grande importance, car elle nous révèle que *Le Jeu de Robin et Marion* renferme le plus important recueil de chansons populaires du XIII^e^ siècle qui nous ait été conservé par l'écriture.

» Presque tous les genres de la chanson française y sont, en effet, représentés par quelques spécimens : pastourelles tendres et mélancoliques : vives et légères rondes à danser; chants rustiques à lancer à pleine voix à travers la campagne; jus-

qu'à un fragment de Chanson de Geste, seul vestige qui nous soit parvenu des formules mélodiques sur lesquelles se chantaient nos antiques épopées. »

— L'**Enclos** de juin insère :

« Ce numéro-ci de l'*Enclos* est le dernier qui paraîtra sous ce titre. Dans un désir d'action plus étendue, le groupe « l'Art Social » et la rédaction de l'*Enclos* ont décidé de publier une revue mensuelle illustrée, *L'Art Social*. »

L'Art Social ?!?! Dire qu'on ne se débarrassera jamais des étiquettes, même fausses ! Hélas !

— L'**Aube** (juin) publie des pages inédites de M. Maurice Barrès : *Méditations spirituelles sur Charles Baudelaire*, qui avaient été retranchées du chap. V (Les Intercesseurs) de *L'Homme Libre* :

« Maurice Barrès, en les remettant, a insisté sur deux points.

» Premièrement : Qu'il ne savait plus exactement pour quelles raisons il avait supprimé ce chapitre, mais qu'elles devaient être excellentes puisqu'à ce moment-là il aimait et comprenait son livre ; qu'il ne nous donnait ces feuillets qu'à titre de curiosité ;

» Deuxièmement : Qu'il remanie complètement sur épreuve tout ce qu'il donne à l'imprimerie, et que ces pages qu'il sort pour nous de leur sommeil dans la poussière se présentent naturellement dans le simple appareil de Cendrillon qu'on vient de réveiller ».

Des « Méditations » ces passages :

« Ce grand poète, raffiné et délicat, eut tort assurément de s'abandonner dans les brasseries et parmi les jeunes gens dont il avait horreur. Mais exalté, déjà touché du mal dont il mourut, il avait besoin de lumière, de conversation, de bruit ; il y trouvait une certaine jouissance sensuelle, puis ses nerfs craignaient la solitude. Qu'elle lui fût imposée, il s'en félicitait ; même sa raison ne cessait d'appeler le calme, le repos, la fuite ; il ne savait pas écouter sa raison, et voilà une contradiction qui n'étonnera aucun nerveux.

» Seule la solitude eût pu le satisfaire. Il était en tous lieux *différent*, et son âme généreuse souffrait de tout ce qui satisfait la banalité des hommes sans tact ; les autres furent toujours pour lui des *Barbares*. « Ceux qui m'ont aimé, dit-il, étaient des méprisés, je dirais même méprisables, si je tenais à flatter les honnêtes gens. » Il ne veut pas dire ici qu'il a eu des amis bohêmes. Il savait bien que l'échelle sociale ne correspond nullement à l'échelle de l'âme, et que les pires bohêmes manquent le plus souvent de ce délicieux bohémianisme d'esprit, générosité et fantaisie, largeur d'intelligence qu'il prisait avant tout. Non, il veut dire que les nuances qu'il goûtait n'ont rien de commun avec les grosses qualités exigées par

le vulgaire et même les contredisent. En effet, il voulait la sincérité (qui passe pour cynisme), la haine du vulgaire (qui choque) et le parfait désintéressement (qu'on nomme la paresse, faiblesse, et qu'on méprise). Il avait un dégoût spécial de ce qui est le fondement de la société actuelle : remplir une fonction. Il était écœuré par ce qui paraît le plus respectable à la masse, la pionnerie : lourdeur d'esprit, vulgarité de la morale, aucune délicatesse dans le sentiment, suffisance et étroitesse.

» ... Baudelaire fut la victime de son effort à se connaître et à rejeter toute l'ignominie que la nature a mise dans les plus nobles de nous. L'intense désir de toute sa vie fut de travailler, selon le sens qu'il donnait à ce beau mot qui, dans le domaine de la haute culture, est analogue à loisir. Il se distinguait des autres hommes de lettres, « pour la plupart vils piocheurs très ignorants ». « C'est par le loisir que j'ai en partie grandi, déclarait-il, à mon grand détriment, car le loisir sans fortune augmente les dettes ; mais à mon grand profit, relativement à la sensibilité, à la méditation et à la faculté du dandysme et du dilettantisme. » L'homme supérieur, déclarait-il, ce n'est pas le spécialiste ; c'est l'homme de loisir et d'éducation générale. Etre riche et aimer le travail. Il glorifiait le vagabondage et ce qu'il appelait le bohémianisme : culte de la sensation multipliée.

» Combien j'aimerais Baudelaire, dit Simon, s'il avait conforme sa vie à cet idéal d'une si noble aristocratie que lui firent entrevoir les dernières lueurs de son intelligence ! Son goût pour étonner me le gâte. Et Simon m'exposa avec une certaine violence combien il était choqué de cet apparat de théâtre où se complait perpétuellement Baudelaire.

» Convenez, lui dis-je, en lui pressant les mains, que Baudelaire, encore qu'il s'attache, vous savez avec quelle élévation, à marquer ses moindres compositions d'un caractère mystérieux, ne donna jamais le coup de pouce à sa sincérité. Il est de la race de Sainte-Beuve, qui écrivait justement : « Vous avez dû bien souffrir, mon pauvre enfant ! » Mais son genre douloureux et ardent fut empreint d'une gravité singulière ; et ce goût presque religieux pour le solennel est, je vous l'accorde Simon, extrêmement particulier. »

— Nous devons à la jeune **Revue des Deux-Mondes** du 1er Juillet quatre à cinq pages de vers d'Henri de Régnier : *Petits Poèmes*. Il faut dire à M. Brunetière comme au nègre : Continuez ! Les poèmes se déploient librement dans le décor antique. Les alexandrins, quelquefois assonancés, enguirlandent, suivant le dessin favori de l'auteur, leurs longues périodes magnifiques, et, cette fois, sans trop d'oppositions et de

balancements, procédé dont notre ami, en virtuose qui se repose, avait un peu abusé ces temps-ci.

— Un nouveau confrère : **La Revue d'Art** (20 Juin). « *La Revue d'Art*, soucieuse de modernité, réservera dans ses colonnes une large place aux jeunes. Programme : l'art sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations. Parmi les principaux collaborateurs : Coppée, Daudet, d'Esparbès, Gyp, Clovis Hugues, Ledrain, Jules Lemaître, Mendès, Mirbeau, Prévost, etc. — Couverture et illustrations de Félix Régamey. Paraît le 5 et le 20 de chaque mois.

ROBERT DE SOUZA.

LETTRES ANGLAISES

W. B. Yeats : *The celtic Twilight*, in-12. Londres, Lawrence and Bullen, 5 s. — Lionel Johnson : *Poems*, gr. in-8. Londres, Elkin Mathews. — Ernest Dowson : *Verses*, in-8°, Londres, Leonard Smithers. — Lily Thicknesse : *Egeria*, in-8°, Londres, Hurst and Blackett, 6 s. — *The Savoy*, in-4°, Londres, Leonard Smithers, 2 s. — *The Evergreen*, in-4°, Edimburg, Patrick Geddes. — Vincent O'Sullivan *Poems*.

Crépuscule d'aurore ce **Celtic Twilight** de W. B. Yeats, aube après la nuit très noire et douloureuse, où c'est une félicité d'entendre les naïves histoires de Paddy Flynn de Ballisodare : croyances très douces aux féeries, tenaces malgré le très réel attachement au catholicisme, explication du destin des êtres et des choses par l'influence des puissances du Royaume des Ténèbres, en leurs incessantes relations avec les folks d'Erin. Timide et un peu clandestine cette foi inavouée, et très forte, car ils sont exempts, ces demeurés Celtes, du péché de rationalisme, dont tant d'autres sont coupables envers l'art. Livre exquis et sincère, dont l'auteur a su se taire pour laisser parler les héros de Paddy Flynn, et d'où se dégage une simplicité naïve et jamais artificielle, une jeune bienveillance envers la vie, une perception rapide et juste des rapports spirituels des choses, une haute et pure poésie accessible à ceux-là seuls qui savent croire encore et qui savent aimer.

Celte aussi M. Lionel Johnson, et ses **Poems** tantôt magnifiques et solennels, sans élaboration, tantôt pensifs et mélancoliques, murmure aérien de la tristesse des choses, où la pensée toujours s'enferme en le rythme attendu, sans affectation ni recherche, ont une pureté de lignes, une forme impeccable et classique, car « le génie celtique, a dit Michelet, sympathise profondément avec le génie grec ». Un des plus beaux poèmes du recueil, *A Dream of Youth*, est dédié à lord Alfred Douglas, et ce simple fait, souvenir d'une fidèle amitié d'enfance, a suffi pour que la critique à Londres proférât de

stupides suppositions, de prudentes réticences, et enfin un refus de parler plus longuement de l'œuvre. Sans autre commentaire, nous affirmons la très grande valeur du livre de M. Lionel Johnson; quoique comprenant des œuvres anciennes de plusieurs années, et de très récentes, une unité de pensée et d'inspiration se sent en la diversité de l'expression; une forme parfaite — une pensée très élevée, parfois un peu austère et toujours une perception aiguë de ce que les choses ont de triste :

The winds are sometimes sad to me;
The starry spaces, full of fear :
Mine is the sorrow on the sea,
And mine the sigh of places drear.

Le tout récent volume de **Verses** de M. Ernest Dowson est un absolu contraste avec le précédent. Sonnets, villanelles, ballades, poèmes très courts toujours, sont des miracles de grâce, d'élégance et de raffinement. Impressions, sensations, sentiments les plus subtils, les plus inappréciables, ont été sentis avec une acuité extraordinaire, et le poète les fait merveilleusement et délicieusement sentir quand il les note en ses vers d'un rythme très doux et très pur, rappelant les délicates musiques de Verlaine avec quelque chose d'un peu moins vague, un rapport moins immédiat entre l'incident et sa signification. Lire ces vers est un étonnement et une révélation, un enchantement délicieux avec, à la fin, comme une blessure, non sentie pendant le charme, et par où s'en est allée l'énergie, la force, et l'on reste affaibli, résigné à sa faiblesse comme un malade dont la délivrance est marquée. A cette résignation, le poète unit l'espoir ardent — non exempt de doute peut-être — d'un repos, d'un calme, d'une sécurité, au delà des vanités actuelles. Et cette foi lui permet la pitié pour ceux qui nient — et qui expliquent — devant le poète, fou lamentable :

Know they what dreams divine
Lift his long, laughing reveries like enchaunted wine,
And make his melancholy germane to the stars'?

Des deux héroïnes du roman de Mrs Lily Thicknesse — **Egeria** — laquelle a donné son nom au volume ? Est-ce celle qui en effet se nomme Egeria et serait certes une singulière Egérie? ou bien la jeune et sympathique miss Jocelyne qui veut être l'Egérie d'un lord veuf, qu'attend un brillant avenir politique ? Cette dernière, que l'auteur a rendue intéressante et bien naturelle, croit que le devoir peut se substituer à l'amour comme base du mariage. Bien qu'elle soit passionné-

ment aimée par un jeune écrivain assez bizarre, elle s'obstine à ne pas s'avouer qu'elle l'aime aussi et épouse le lord Wyndcliff, veuf, et père d'un jeune garçon, intelligent enfant terrible ; Jocelyne sera l'ange gardien, la douce éducatrice de l'enfant, et la compagne, l'inspiratrice du père.

Les subséquentes péripéties après le mariage démontrent amplement l'inanité et l'insanité du sacrifice de la jeune femme ; la thèse se trouve démontrée — mais la conclusion est restée vague et on attend en vain une affirmation pour dénouement. Bien écrit, bien conçu, quoique parfois un peu confus et retardé par des longueurs, c'est un livre d'observation sérieuse et qui étudie un très curieux milieu de la société anglaise. En somme, une fort bonne œuvre, d'un écrivain gracieux et savant. Les principaux caractères sont bien dessinés, sans exagération, ni atténuations; quelques personnages épisodiques, moins complets, en profitent pour être charmants — et permettent de lire sans fatigue ce très gros livre.

M. Arthur Symons est réellement surprenant. Il crée à Londres une revue purement littéraire, s'affirmant artistique sans souci des opinions et des jugements, donnant tous les trois mois un véritable volume de choix. Deux numéros paraissent, violentant le succès, et M. Arthur Symons nous promet mensuellement son recueil. Le dernier numéro, sous sa nouvelle forme, ne le cede en rien aux deux premiers. Des vers excellents, vraiment poétiques, d'Ernest Dowson, de Yeats et d'Arthur Symons. Le premier des trois articles sur W. Blake, illustrateur de la Divine Comédie, de W. B. Yeats, l'érudit et savant interprétateur du poétique, mystique et symbolique génie du méconnu Blake. Le second article, sur Nietzsche, de Havelock Ellis, nous révélant cette fois le côté vraiment curieux de l'extraordinaire philosophe allemand, sa haine du chistianisme et du Dieu chrétien. M. George Moore tente et réussit le dangereux travail de traduire Mallarmé : *Le phénomène futur*, qu'il a choisi, est une version impecable du texte français. Une très belle histoire de Hubert Crackanthorpe, une curieuse esquisse anonyme, un essai spirituel et profond d'Edouard Carpenter — un poème de Beardsley, sont de l'excellente littérature. Combien fâcheux que la maladie du génial artiste Beardsley nous prive de ses ordinaires illustrations. Néanmoins, quelques dessins aussi parfaitement originaux que les précédents. Quelques gravures inédites révélant l'imagination si particulière de Blake, une délicate lithographie de Shannon, et une caricature amusante de Max Beerbohm complètent la partie d'art de ce numéro.

Et tous les mois maintenant nous lirons ce recueil où d'excellents écrivains et artistes s'efforcent vers l'art véritable. — Le **Savoy** a vraiment grand caractère, absolument typique

et révélant un mouvement sincère et puissant parmi les jeunes anglais ; c'est, on peut l'affirmer, parmi les innombrables revues et magazines d'Outre-Manche, la seule publication qui donne un aperçu sérieux et exact sur les qualités littéraires et artistiques des générations nouvelles. Le succès n'a pas fait défaut à l'entreprise, et dès maintenant le *Savoy* s'affirme comme protagoniste du mouvement qui a lieu actuellement et qui fixera pendant une époque l'Art anglais. Une sélection discrète et judicieuse évite tout mélange et toute confusion, l'intérêt ne se dissémine pas, et l'effort ne perd rien de son énergie. Nous ne doutons pas que la jeune et brillante revue ne continue son chemin bravement, avec l'ardeur de sa nouveauté, de son originalité, et nous ravira chaque mois par le charme inattendu et la valeur toute spéciale et supérieure de ses contributions.

Nous dirions à M. Symons que la chance le favorise, si nous ne connaissions pas l'élite qui s'est groupée autour de lui, qu'il a su attirer et retenir par son propre talent et par la sympathie qui réunit immanquablement les vrais artistes; à eux tous vont les éloges pour la joie éprouvée et la sympathie pour la communion de l'effort identique.

Une luxueuse publication: **The Evergreen**, est éditée à Edimbourg par Patirck Geddes, avec plus le souci de l'apparence, de la séduction, que de la valeur réelle et solide. — De jolies et parfois très belles gravures sur bois, dans un texte souvent quelconque et dénué d'intérêt. Néanmoins, il serait injuste de ne pas citer MM. Mackie, Burns, Duncan, et Womrath.

HENRY-D. DAVRAY.

De M. Vincent O'Sullivan, un des plus distingués collaborateurs du *Senate*, nous recevons, sous le simple titre **Poems,** un recueil de vers passionnément catholiques, où cependant l'influence de Verlaine ne se fait en rien sentir. Une pure image de la Vierge, due au crayon de M. Selwyn Image, en adorne, comme un ex-voto, le titre. Et ce sont des lamentations d'une étrange mélodie, des souvenirs horrifiés d'anciens péchés, et des prières murmurées au pied du trône où Jésus, entouré d'archanges bleus et roses, pose la couronne d'or au front de la virginale Mère. M. O'Sullivan, s'il évoque souvent les larves rampantes de la Faute, finit toujours par le geste exorciste du Repentir, et l'impression que nous laisse la lecture de ses vers est en somme celle de la paix après l'orage. Entre ces *pater* et ces *ave* s'intercalent de petits poèmes de toute grâce, berceuses, rondes et ballades, dont cette *Prière d'Enfant* prouvera mieux qu'aucun commentaire la valeur de M. O'Sullivan, frère en lyrisme de MM. Richard

Le Gallienne, Arthur Symons, Edward Dowson, Cranmer Byng et d'autres révélés au *Mercure* par mon érudit et délicat confrère M. Remy de Gourmont:

» Enfin voici l'incertain crépuscule. — Le soleil s'est couché, ce jour est mort ; — Et maintenant nous chantons ton hymne sacrée, — O pucelle Marie, à cette heure du soir.

Au pays des Juifs, à cette terre lointaine, — Il vint autre fois un petit enfant : — Vous le menâtes doucement par la main — Tant il était petit et patient.

» Comme nous, il ne savait pas trouver son chemin — Quoi qu'il fût notre Seigneur, le Roi : — Nous vous supplions donc pour que nous n'errions pas — Et que nous ne fassions pas de choses vilaines ou sottes.

» Apprenez-nous la prière qu'a dite Jésus, — Les mots que vous chantiez et murmuriez tout bas, — Quand il était couché dans son tout petit lit — Et que toute la terre était sombre et lente.

» Les arbres se sont tus, ainsi que les sages petites abeilles. — Nos pères sont là-bas sur les flots. — Petite Mere, sois nous bonne, s'il te plait ! — Il est temps d'aller nous coucher.

» Gloire au Dieu très haut et si doux, — au Christ fils de Sainte Marie, — Et à l'Esprit de Dieu, gloire, — jusqu'à ce que notre course soit accomplie — Amen. »

STUART MERRILL.

LETTRES ITALIENNES

— *Emporium, rivista mensile*, Bergame, « Istituto italiano d'arti grafiche ». — Luciano Zuccoli : *La Morte d'Orfeo*, in-16, Milan, Casa éditrice Galli, 3 fr. — Enrico Corradini : *Santamaura*, romanzo, gr. in-12, Florence, Roberto Paggi. — M. Puglisi Pico : *Il Tasso nella Critica francese*, in-8°, Acireale, Tip. Ed. Saro Donzuso.

Il y a trois mois — mais je persiste à vivre et à lire à mon heure, sans souci de la sommation, vraiment insolente, des typographies — M. Vittorio Pica donna à l'**Emporium**, la plus vivante et la plus agréable des revues italiennes, une bonne étude critique sur Stéphane Mallarmé, la meilleure sans doute depuis la charmante notice de M. de Wyzewa. On aime à lire ses subtiles commentaires, même contradictoires à ce que l'on interprète soi-même. M. Mallarmé est une proie naturelle à la glose du scholiaste, et peut-être faudrait-il enfin rassembler et faire travailler ensemble les imaginations qui se meuvent autour de son génie et ordonner un recueil où son œuvre et sa pensée seules seraient étudiées : *Le Mallarmiste*, tels les *Actes* de la « Browning Society » ? Et je voudrais de pareils recueils d'opinions et de gloses sur Bau-

delaire, Verlaine, Villiers, etc., — oui, etc. ; — de telles sociétés feraient plus pour le réveil littéraire des provinces que la restauration des universités régionales, car elles donneraient à des intelligences curieuses, mais paresseuses et indécises, un but limité à leur activité cérébrale, un sujet d'études fixe et restreint où la patience, même un peu monomane, aurait son rôle et son mérite. L'admirable Byzance, calomniée par l'ignorance méthodique des cuistres, nous a, par d'analogues travaux, conservé vivantes des traditions littéraires sans lesquelles les anciens poètes grecs nous seraient aussi fermés que les coréens ou les tamouls.

La **Morte d'Orfeo** est un recueil assez hétéroclite de contes sur des sujets aussi différents l'un de l'autre que la mort dudit Orphée et des scènes de jeu dans les villes d'hiver. Il y a peut-être un lien pourtant entre ces deux sujets, la Méditerranée ? Ensuite les mœurs changent si peu. Il y a une heure pour les bacchantes, même à Monte-Carlo, et les Bacchantes, lasses de bacchantes, jouaient sans doute à pair ou impair ou à quelque jeu innocent comme tous les jeux. M. Zùccoli connaît la littérature française actuelle et souvent le laisse voir. Pourrait-il jurer que la fin de son *Orphée* ne lui fut pas suggérée par un conte intitulé *La plus Belle*, où pareillement une tête coupée est jetée dans la mer par un large geste parabolique ? Simple petite question de psychologie littéraire.

Santamaura, roman à la fois naturaliste, sentimental et psychologique, ces trois tons adroitement emmêlés par un romancier qui connaît son métier, écrit proprement d'un style calme, apte à rendre les nuances d'une observation assez minutieuse.

Le Tasse n'est plus guère lu en France, où son nom seul est demeuré illustre. Ce poète imaginatif et harmonieux manque vraiment un peu de pensée et de mystère ; il chante et s'amuse de son chant, mais, la voix tue, il ne reste qu'un souvenir de syllabes musicales. Il est bien inférieur au cavalier Marin, presque méprisé, et qui fabrique des vers d'une beauté si ingénieuse et parfois si profonde. Mais l'histoire littéraire s'occupe moins de juger les écrivains que de donner les vrais moyens de les juger ; à ce point de vue, le travail de M. Puglisi Pico sera utile. Quelques-unes de ses « sources » pourtant feront sourire, Larousse, Bouillet, et même Paul Albert et Demogeot. Autres remarques : l'ouvrage de Zirardini n'a aucune valeur et celui de Ginguené s'appelle non pas *Histoire de la littérature italienne* mais *Histoire littéraire d'Italie*, et n'est le plus souvent qu'une traduction de Tiraboschi. L'auteur semble avoir voulu être exact et complet : c'est difficile.

ZANONI.

LES THÉATRES

THÉATRE DE L'ŒUVRE : *Les Soutiens de la Société*, drame en quatre actes, de Henrik Ibsen.

C'est en 1877 qu'Ibsen donna au public les **Soutiens de la Société.** Il y avait alors quatre ans qu'il n'avait rien fait paraître, et sa dernière œuvre était *Empereur et Galiléen.* Il semble qu'après avoir composé ce long poème dramatique, Ibsen ait voulu se reposer un peu ; peut-être aussi songeait-il à ce qui venait de se passer en Europe ; et il entrevoyait que des problèmes nouveaux allaient être posés, problèmes auxquels chacun serait tenu de proposer une solution.

La guerre franco-allemande ni la commune n'avaient laissé Ibsen indifférent. Le 20 décembre 1870, il écrivait : « Je pense beaucoup aux événements. La vieille France, qui vivait pour ses illusions, est détruite ; quand la nouvelle Prusse, qui est positive, sera détruite, nous n'aurons qu'un saut à faire pour entrer dans une ère nouvelle. Comme les idées vont s'écrouler tout autour de nous ! Et vraiment il en est temps. Jusqu'à ce jour, nous n'avons vécu que des miettes restées sur la table après la Révolution du siècle dernier ; il y a longtemps que les mets sont mâchés et remâchés. Il faut aux nations un nouveau contenu et une nouvelle explication. Liberté, Egalité et Fraternité ne sont plus ce qu'elles étaient aux jours passés de la guillotine. Voilà ce que les politiciens ne veulent pas comprendre, et c'est pourquoi je les hais. Les hommes ne veulent que des révolutions partielles, des révolutions dans l'apparence, dans les choses politiques. Mais tout cela n'est que rébellion. Ce dont il s'agit, c'est de la révolte de l'esprit humain... »

Plus tard, le 18 mai 1871, il écrivait : « N'est-ce pas dégoûtant, ce qu'a fait la Commune de Paris, d'aller me gâter mon excellente théorie de l'Etat, ou plutôt de la destruction de l'Etat ? Voilà l'idée perdue pour longtemps, et décemment je ne pourrai plus même l'exposer en vers. Mais elle contient un principe très sain, je vois cela clairement, et il viendra un jour où elle sera mise en pratique sans être défigurée. »

C'est vers la même époque qu'il disait encore : « De plus grandes choses que l'Etat tomberont. Chaque forme de religion tombera. Ni les idées morales, ni les formes de l'art n'ont l'éternité devant elles. Combien de principes sommes-nous tenus de regarder comme définitifs ? »

A observer ainsi les événements contemporains, Ibsen précisait ses idées révolutionnaires, et il tendait, de plus en plus, à proclamer la nécessité de l'effort vers l'affranchissement moral. Déjà, dans ses œuvres, il exprimait, très directement,

certaines de ces idées : car on peut lire, dans le volume de *Poésies* qu'il publia en 1871, un petit poème intitulé *A mon ami l'orateur révolutionnaire*, et que voici :

« Vous dites que je me suis fait conservateur. Je suis ce que j'ai été toute ma vie.

» Je ne vais pas avec vous s'il ne s'agit que de remuer les pions. Renversez le jeu : alors vous m'aurez sûrement.

» Je ne connais qu'une seule révolution qui n'ait pas été faite par un gâcheur.

» Elle éclipse toutes celles qui vinrent plus tard. C'est naturellement du Déluge que je parle.

» Cependant, même cette fois-là, le diable fut attrapé. Car Noé, comme vous savez, a pris la dictature.

» Recommençons la chose, plus radicalement. Il faut pour cela des hommes et des orateurs.

» Vous vous occupez, vous autres, de submerger le monde. Moi, je mettrai avec délice la torpille sous l'Arche. » .

Ibsen s'aperçut, sans doute, que, pour qu'un jour il y eût une arche à faire sauter, il fallait hâter l'heure où le monde serait submergé : et, à sa manière, il prit rang parmi ces orateurs dont il parlait : à ses drames historiques (les *Guerriers à Helgeland*, les *Prétendants à la Couronne*, etc.), à ses poemes symboliques (*Brand, Peer Gynt, Empereur et Galiléen*), œuvres où, pour certains, sa pensée pouvait rester voilée, il fit succéder la suite de ses drames familiers où, directement, il s'attaquait à l'hypocrisie solennelle et à la morale, fausse et oppressive, des contemporains.

Parmi les œuvres d'Ibsen antérieures aux *Soutiens de la Société*, il y en a deux qui pourraient être considérées comme faisant partie de la série des pièces familières et contemporaines : la *Comédie de l'Amour*, qui date de 1863, et l'*Union des Jeunes*, de 1869. Mais la *Comédie de l'Amour*, pièce écrite en vers, où l'action dramatique est pour ainsi dire nulle, et dont l'intérêt consiste, surtout, dans le développement spirituel ou éloquent de généralités sur le mariage et sur l'amour, est un poème dialogué presque autant qu'une pièce de théâtre; et l'*Union des Jeunes* n'est guère qu'un vaudeville politique, sans grande portée, bien qu'à vrai dire assez gai, et c'est, en somme, l'œuvre la plus faible d'Ibsen. D'ailleurs, après la *Comédie de l'Amour*, Ibsen était retourné au drame historique et avait donné les *Prétendants à la Couronne*, en 1864 ; et écrire l'*Union des Jeunes* fut sans doute une façon de se distraire pour celui qui venait de composer *Peer Gynt* et qui déjà méditait *Empereur et Galiléen*. Ce fut donc bien par les *Soutiens de la Société* qu'Ibsen inaugura sa manière nouvelle : et, depuis 1877, il n'a fait que persévérer dans la voie où il entra alors.

Les événements de 1870 et des années qui suivirent la Commune, la fin de l'Internationale, les spéculations et les agiotages de toutes sortes qui résultèrent de ces événements, n'avaient pas intéressé qu'Ibsen, parmi les Norvégiens. L'opinion générale, en Norvège, jugeait que de tels faits, de tels scandales, pouvaient se produire dans les grandes nations, dans les sociétés nombreuses, mais que, dans les pays moindres, les sociétés restreintes étaient trop morales et trop pures pour que rien de condamnable pût s'y commettre sans qu'aussitôt le coupable fût puni et chassé. Et les bourgeois de Christiania et de Bergen s'estimaient bien supérieurs à ceux de Paris ou de Berlin, de Londres ou de New-York. Comme le consul Bernick, aux sociétés « minées en dessous » ils opposaient « leurs petits cercles, où la corruption n'avait pas encore pénétré » ; et, comme le vicaire Rorlund, ils s'applaudissaient de dédaigner toute idée nouvelle : « Nous devons tous veiller également à ce que notre société reste pure et bannir loin d'elle l'esprit de révolte, car il lui préparerait de mauvais jours. »

Ce ne fut peut-être que pour répondre à de tels hommes qu'Ibsen écrivit les *Soutiens de la Société*. Les petites sociétés sont aussi corrompues que les grandes : « Vous n'avez que deux cultes, dit Lona Hessel, celui de l'hypocrisie et celui du mensonge, pas d'autre. » Et cela est fatal, car personne n'ose s'y délivrer des conventions, personne n'a le courage d'y être indépendant et sincère, personne n'est assez audacieux pour y être soi. Plus même une société est étroite, plus elle est oppressive, plus l'individu, par un désir de considération égoïste, y renonce à ce qui ferait sa dignité et sa noblesse, y méprise la vie libre et aimante, et, pour obéir à de vaines convenances, y dédaigne de penser et d'être heureux d'un bonheur pur. L'homme, avant tout, doit être sincère, s'affranchir de l'esclavage où le tiennent les conventions, rejeter le mensonge, avouer ses actions : et une société où chacun vivra de la sorte pourra être vraiment heureuse et durable. Pour l'autre société, celle où vivent les personnages d'Ibsen — celle où nous vivons tous — « quelle importance y a-t-il à ce qu'elle soit ou non renversée ? »

Ibsen, en ne voulant sans doute que montrer la vie de la bourgeoisie norvégienne, a pourtant écrit un drame de grande allure ; et des personnages qu'il met en scène il a su faire des types généraux. C'est avec délices que Bernick savourerait, dans les *Débats*, les articles de M. Yves Guyot, et l'on se représente, sans difficulté aucune, le vicaire Rorlund ayant à la main le dernier livre de M. de Vogüé ; Hilmar Tonnesen, Aune, Rummel, Krapp, Mme Rummel, Mme Holt, sont excellemment déssinés ; et à tous ces soutiens de la

société, plus ou moins coupables et plus ou moins conscients, s'opposent heureusement Lona Hessel, Johann Tonnesen, Martha Bernick et Dina Dorf. Martha, si douce, si résignée, si tendre dans son renoncement; Dina, si libre et si pure dans son amour, si franche en son horreur des gens moraux et convenables. Martha et Dina surtout sont séduisantes : car, à Lona, on pourrait reprocher d'être parfois un peu trop raisonneuse.

Ibsen n'a pas construit les *Soutiens de la Société* avec la simplicité qui lui est coutumière. Il n'y met pas en action, comme dans les drames qu'il écrivit plus tard, le seul jeu des passions. L'anecdote de l'*Indian Girl* y occupe peut-être une place excessive et certains incidents sont d'une utilité contestable. Comparés à un chef-d'œuvre comme *Rosmersholm*, les *Soutiens de la Société* sembleront sans doute d'une facture médiocre; la pièce n'en est pas moins très bien menée; elle est, le plus souvent, rapide, et toujours vivante; et, tandis que le premier acte, qui est des mieux faits, reste amusant et spirituel, l'émotion, adroitement graduée, devient intense aux derniers.

Les *Soutiens de la Société* ont été bien joués à l'Œuvre. M. Rameau a été parfait dans le rôle de Bernick, M. Lugné-Poe intelligent et pittoresque dans celui de Johann, M. Leubas très comique dans celui de Hilmar, M. Farevel très correct dans celui de Rorlund; quant à M. Dupont, il a fait d'Aune un personnage insupportable. Mlle Suzanne Auclaire a été émue et charmante dans le rôle de Dina; Mmes Renée Cogé, en Lona, Régine Martial, en Martha, Suzanne Gay, en Betty, ont joué avec justesse, mais Mme France, assez divertissante d'ailleurs, a chargé à l'excès le rôle de Mme Holt.

En somme, la représentation des *Soutiens de la Société* a été une des meilleures que l'Œuvre ait données dans la saison qui vient de finir.

A.-Ferdinand Herold.

ART

Exposition Boulard, chez Georges Petit. — La galerie Vollard, rue Laffitte.

M. Y. Rambosson a écrit ici un article enthousiaste sur le peintre Boulard. Il m'en coûterait de contrevenir à un jugement plus généreux peut-être que justifié. Rien n'est souhaitable comme la sympathie d'un jeune homme pour un travailleur âgé. M. Boulard est un modeste, consciencieux et vieux peintre, qui a fui la réclame et à qui l'on essaie d'en faire trop. Il s'est trouvé à point pour qu'on se souvînt de lui, et à ce moment où on se lasse de la peinture claire, on l'a pris pour bouclier. On va nous ennuyer à présent avec la peinture au bitume, tant il est vrai que les critiques ignorent la mesure. M. Arsène Alexandre, qui aime faire du bruit

dans le monde à défaut de besogne réelle, a décerné sa haute protection à M. Boulard. Mais ne nous emportons pas à la suite de ce journaliste. M. Boulard a un incontestable talent, une sincérité, des dons solides à la façon de l'école de 1840 : il n'a guère de personnalité. Vous trouverez à son exposition des têtes bien dessinées, des natures mortes très justes, un ou deux beaux portraits, et des aquarelles gouachées dont plusieurs sont fort remarquables, en un mot les dons du talent. Mais vous avez vu tout cela dans Rousseau, dans Troyon, dans les Anglais façon Constable, un peu dans Millet et dans Courbet, pas mal dans le Daumier peintre, parfois dans Ricard, mais sans la transparence mystérieuse et admirable de ce maître. Il est clair qu'il y a ici un respect de la forme qui plaît, et que cela vaut mille fois mieux qu'imiter les Pissarro. Mais enfin, enfin, quand on aura décerné à M. Boulard tous les éloges dont sa conscience, sa vie, son honnêteté lui méritent le bénéfice, il ne siéra pas d'être plus ému, plus remué, plus enthousiasmé qu'on ne l'est des peintres auxquels il fait penser. Et l'on s'irrite de sentir que cet artiste réservé sert tout à coup de prétexte aux revirements sournois de ces messieurs des gazettes ; c'est un peu agaçant. Il y a un an, on criait à l'impudeur à toute tentative littéraire un peu libérée des scrupules sexuels : à présent on va être contraint, après l'accueil favorable fait par le snobisme aux déclarations de M. Douglas, de se déclarer homosexuel sous peine d'avoir l'air d'un imbécile. Cela va être la même chose pour la peinture noire. On ne peut pas obtenir même le sens commun, c'est ennuyeux : ai-je besoin de dire que le rôle qu'on impose inconsciemment à M. Boulard, homme pacifique transformé en machine de guerre, ne m'empêche nullement de l'en séparer en mon esprit et de lui vouer une sincère estime ?

— La galerie Vollard s'est agrandie. Un local clair et commode, 6, rue Laffitte, recèle des choses intéressantes. M. Vollard progresse, un juste succès vient à son intelligente initiative. Besnard, Lunois, Vuillard, Vallotton, Rysselberghe, d'autres encore, retiennent ici l'attention. J'ai remarqué avec surprise cinq petits cadres de M. Lucien Pissarro, d'une insignifiance d'ailleurs totale et d'une prétention qui amuse. Il paraît qu'ils servirent à illustrer une édition anglaise de Jules Laforgue. Non seulement ils n'ont aucun rapport avec le texte délicieux, mais ils le gâteraient jusqu'à irriter, si l'on ne mettait au-dessus de tout l'étonnement de cette édition, intempestive et insoupçonnée à Paris (??).

CAMILLE MAUCLAIR.

ECHOS

Une Réponse de M. René Ghil. — Une Décoration. — Un Referendum sur Villiers de L'Isle-Adam. — Le Théâtre du Peuple. — Mo-

nument Paul Verlaine. — Monument Leconte de Lisle. — Vient de paraître au *Mercure de France*. — *Ubu Roi* au Théâtre de l'Œuvre. — Un Portrait de Verlaine acheté par l'Etat. — M. Dubut de Laforest et les proportions humaines.

Une Réponse de M. René Ghil. — J'ignore le nom de l'auteur de l'article commentant, au numéro de Juillet, mon Etude de la *Critique* : le COURRIER DE LA PRESSE, en m'adressant la coupure, ne mentionna la signature. Je veux supposer qu'elle est d'un « Jeune », excuse à quelques erreurs de raisonnement et de faits, et à de trop inhabiles encore petites « rosseries »...

1° Je relèverai quelques points, mais tout de suite, le plus important. Mon article disait, en effet, parlant d'actuels poètes, uniquement sensitifs : « ... d'éternels adolescents ravis par les extériorités de Beauté, tous les sens merveilleusement aptes à saisir le monde extérieur, — mais aussi loin de son essentielle compréhension que paraissent loin du lieu d'intellect, où se pèse le synthétique jugement, leurs sens trop vite enivrés... »

Mon aimable contradicteur de crier à une « erreur monstrueuse », de conclure : M. René Ghil sépare les sens de l'intellect ! — Allons (est-ce là de l'inhabile rosserie, ou un défaut de subtilité ?), il n'a pas compris que ce signifie : Ces poètes sont tellement des sensitifs purs, emportés par la sensation et pris par elle *à ne pouvoir la juger* (donc, intellectualiser), qu'on pourrait pour eux admettre *cette chose absurde*, savoir : que leurs sens sont loin à ne pouvoir répercuter au cerveau, et sont leur cerveau même !... La corréspondance, l'unité sensitive et encéphalique, les sensations, matériaux de la pensée, — mais toute mon Œuvre le dit ! et chaque ligne de mes théories ou critiques le suppose démontré.

Et en cet article même, le cher écrivain aux conclusions triomphales n'a pas lu ceci, par exemple ? « ... tout être n'est qu'un composé d'organes mieux adaptés portant l'empreinte éternellement de tout l'Antérieur, et toute pensée n'est que l'élection du plus de sensations, — considérées non comme une fin de l'organisme, mais comme matériaux apportés pour plus complexe connaissance de Soi-même et de l'Univers ».

C'est clair. Mais une phrase, pouvant, bien amenée, offrir quelque équivoque, devait plaire davantage au jeune, très jeune critique...

2° Pourtant, pourquoi ? puisque, quelques lignes plus loin, il me donne raison : « La poésie, dit-il, est une pensée SENTIE (il souligne) a travers une forme ».

C'est, en effet, ainsi, avais-je dit, que la comprennent ces poètes actuels, *uniquement sensitifs*... Or, il n'est *de pensée* que lorsque la sensation a été examinée en ses causes et fins et composants, *comparée, et jugée* : et alors ce devient de la

poésie intellectuelle vraiment, et scientifique... Cette malheureuse définition rend inutile et contradictoire le long développement de mon jeune détracteur. Jeune, certes, car autrement, plus apte à raisonner, il aurait vu son erreur.

3° Je suis heureux qu'il ait appris « à ceux qui croient M. René Ghil disparu... » que je suis là toujours... Je l'avertis pourtant que déjà deux autres, il me semble, se sont servis de cette phrase, cruelle ! n'est-ce pas ? — Est-ce à dire, parmi les « purs poètes », que l'on « disparaît » quand on n'apparaît pas aux banquets mutuels (où l'on m'invite consciencieusement, pourtant), où se congratulent les bien Symbolisants ?

Ce doit-être cela : mais il m'a toujours semblé qu'il valait mieux « paraître » avec un livre chaque année... Ce qui empêche de disparaître, ce seulement.

4° — L'on m'accusait encore, scientifique, de répudier la part Beauté. C'est à voir, — et pas de chance ! le mois dernier, une autre Revue, l'*Aube*, publiait de moi une analyse de la Beauté en art, précisément...

Je pourrais continuer, mais c'est assez, et sans rancune : en souhaitant que mon critique vieillisse, et qu'en attendant il demeure poète selon sa définition, — et ne s'aventure aux traîtres sentiers scientifiques ou logiques.

René Ghil.

§

Une Décoration. — Notre collaborateur et ami M. Francis Vielé-Griffin vient d'être fait chevalier de la Légion d'honneur.

§

Un Referendum sur Villiers de l'Isle-Adam. — M. Edmond Deman nous adresse la circulaire suivante :

« Nous allons prochainement donner à l'impression un volume qui, sous le titre : *Histoires Souveraines*, renfermera les vingt plus beaux contes de Villiers de l'Isle-Adam. Un tel recueil peut constituer, je pense, un livre qui restera. La détermination de ces contes m'est laissée. Il me paraîtrait intéressant de connaître, avant la mise en composition, l'avis des artistes et des lettrés sur le choix qu'ils estimeraient le meilleur.

» Par l'épidémie de referendums qui règne, une information en telle matière, encore qu'inusitée, n'est pas à ce point originale qu'elle ne puisse être favorablement accueillie par vos lecteurs. J'y entrevois tout au moins ce résultat, essentiel pour le lettré, d'obtenir, exécution matérielle réservée, l'œuvre qu'il souhaite.

» Si, comme je l'espère, vous voulez bien partager mon sentiment à ce sujet, vous plairait-il, sous la forme qui vous

semblera la meilleure, poser la question en votre revue? »

La question est posée. Les réponses sont reçues à Bruxelles, soit à *L'Art Moderne*, 32, rue de l'Industrie, soit chez M. Edmond Deman, éditeur, 86, rue de la Montagne.

§

Le Théâtre du Peuple. — L'année dernière, M. Maurice Pottecher fit représenter à Bussang, dans les Vosges, la pièce qu'il publie aujourd'hui à la librairie Ollendorff : *Le Diable marchand de Goutte*. Les interprètes — sauf un que nous avons souvent applaudi au temps du Théâtre d'Art — étaient pris parmi les gens du pays, et le spectacle se donnait en plein air : on y vint de Nancy, d'Epinal et de fort loin à la ronde. La tentative fut jugée intéressante. On la renouvelle cette année : le Théâtre du Peuple — tel il est baptisé par son fondateur — jouera le samedi 15 août, à 3 heures et demie, *Le Diable marchand de Goutte*, et le dimanche 16 aout, à la même heure, *Morteville*, drame inédit en 3 actes de M. Maurice Pottecher.

Cette idée d'un théâtre en plein vent n'est pas sans attrait, et vraiment nous verrions avec plaisir quelque jeune directeur audacieux — M. Lugné-Poe par exemple — se faire autoriser à donner dans un bois des environs de Paris, sur des tréteaux, avec le moins d'accessoires possible, deux ou trois représentations diurnes au printemps ou à l'automne : il serait entendu que s'il pleut il est inutile de se déranger et que la petite fête est remise au prochain dimanche. Et il semble qu'on pourrait jouer là des choses injouables dans une salle, mettons le *Tête d'Or* de Claudel, et que certains drames shakespeariens, mettons *Le Roi Lear*, ou appartenant au cycle des tragiques anglais, y seraient d'un autre ragout qu'à la lumière électrique. — A. V.

§

Monument Paul Verlaine. — Une omission dans la composition du Comité : M. Edouard Ducoté, Directeur de l'*Ermitage*.

Les sommes qui nous sont adressées seront remises à M. Fernand Clerget, Trésorier du Comité ; les souscripteurs trouveront leur nom dans la première liste qui sera publiée.

§

Monument Leconte de Lisle. — M. Ch. Hotz : 5 francs.

§

Vient de paraître au *Mercure de France :* Les Massacres d'Arménie, témoignages des victimes, préface de G. Clemenceau, volume gr. in-18, 3.50.

§

« Ubu Roi » au Théâtre de l'Œuvre. — M. Lugné-Poe

annonce qu'un des spectacles de la prochaine saison sera composé d'*Ubu Roi*, de M. Alfred Jarry.

§

Un Portrait de Verlaine acheté par l'Etat. — L'Etat vient d'acquérir un portrait de Paul Verlaine (pastel) de M. F.-A. Cazals.

§

M. Dubut de Laforest et les proportions humaines. — D'*Angéla Bouchaud*, roman que M. Dubut de Laforest *dédie à Rodin :*

« Ah ! quelle diplomate, la « première » ! Comme elle savait l'art d'enjôler ses clientes, dans la notation des mesures, en allant du col à la gorge, de l'épaule à la taille, aux hanches, aux bras et aux pieds ! Comme elle les faisait gentiment virer pour les longueurs et les largeurs ! Comme elle voilait les défauts de plastique et mettait en lumière de belles harmonies !

» — *Col, 23*... Madame a une sveltesse !

» — *Corsage, 61... Longueur de jupe, 82*... Oh ! la « ligne » de Madame ! cette « ligne »... exquise !... idéale !... »

FINANCES

Autrefois, quand les députés partaient en vacances ou lorsqu'un coupon venait d'être détaché, il y avait une hausse sensible sur la rente ; aujourd'hui, ces deux conditions se trouvent réunies et la rente baisse.

Et rien n'est plus compréhensible. En effet, nos députés sont bien partis, mais avant de s'en aller aux champs ils ont eu soin de proclamer leur intention de recommencer leur plaisanterie au sujet du budget de 1897. Cette perspective n'a rien de particulièrement agréable. D'autre part, autrefois, lorsqu'on détachait un coupon, l'argent de ce coupon retournait à la rente, d'où hausse fatale. Maintenant, la rente n'étant plus l'asile inviolable, les capitaux s'en détournent. Aussi voyons-nous le 3 o/o s'affaiblir chaque jour un peu plus. Il s'étiole ! il est anémié ! L'Italien n'est guère plus vaillant. Malgré la reconstitution du ministère Rudini, il tombe aux environs de 87.35.

L'Extérieure espagnole, très variable, se maintient aux environs de 64.

Les fonds ottomans sont en mauvaise posture par suite des événements de Crête. Nos sociétés de crédit et nos chemins de fer ne sont guere cotés qu'au comptant et s'écartent peu de leur niveau précédent.

Les valeurs minières sont faibles.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris.—Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE. Lucien Marpon 17, rue Friant

LES MASSACRES D'ARMÉNIE ⋆ QVELQVES DOCVMENTS ET REMARQVES EN L'HONNEUR DV SVLTAN ABDVL-HAMID, DE LA CIVILISATION EVROPÉENNE ET DE L'ALLIANCE FRANCO-RVSSE.

Les choses se sont considérablement apaisées en Turquie et aucun événement récent ne justifie la présomption que les efforts du sultan pour rétablir l'ordre demeureront infructueux.

(*Paroles du prince Lobanoff, ministre des affaires étrangères de Russie, à M. Goschen, ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg, 16 janvier 1896.*)

D'après les rapports consulaires, plus de deux mille Arméniens ont été massacrés à Orfa du 28 décembre 1895 au 1er janvier 1896.

(*Tableau des massacres dressé par les soins des six ambassades de Constantinople, inséré dans le Blue Book présenté au Parlement anglais en février 1896. Pièce annexe 534.*)

Un livre vient de paraître : *Les Massacres d'Arménie* (1), recueil de lettres écrites, sous l'impression même des événements, dans diverses villes et villages d'Anatolie, au cours des massacres organisés ou tolérés par le gouvernement turc et autorisés en fait par l'attitude des « grandes puissances européennes », pendant les mois d'Octobre, Novembre et Décembre 1895. Selon les évaluations les plus modestes, environ 60.000 HOMMES, A PEU PRÈS SANS DÉFENSE, ONT ÉTÉ ÉGORGÉS, PENDUS, BRULÉS, ÉCORCHÉS, DÉPECÉS, ÉCARTELÉS. Des documents officiels qui seront analysés plus loin en témoignent, avec l'impartiale concision des procès-

1) *Les Massacres d'Arménie. Témoignages des victimes.* Préface de G. CLEMENCEAU. Edition du « Mercure de France »).

verbaux. Mais dans les tragiques feuilles rassemblées ici, et dont les auteurs si divers de condition et d'âge ne songaient guère à la publicité, c'est le cri même de la détresse, la clameur de la chair souffrante qui surgit des pages muettes et obsède les oreilles. Ecoutez le catholicos d'Akhtamar énumérant au seuil du tombeau, trois jours avant sa mort, plus de 140 villages incendiés et détruits, et tenant comme au-dessus des forces humaines de « relater un à un tous les actes de férocité qui ont été commis »; écoutez le récit d'un enfant de quatorze ans, à Arapghir, qui voit du haut des toits tout un quartier de la ville s'effondrer dans l'incendie, fuit de maison en maison, se cache dans les jardins et se terre enfin dans l'église, pleine de réfugiés ; écoutez ce maître d'école d'Erzeroum enfermé avec deux professeurs, deux institutrices et trois domestiques, avec cinq cents enfants dont quelques-uns seulement ont plus de dix ans, tandis que l'on tue au dehors, pendant toute une journée et une nuit pire où l'on endort les petits en leur chantant « à voix très douce des chansons tristes ». Lisez ensuite un épisode, pris au hasard, comme celui-ci : « Après avoir déchargé leurs pistolets » sur le boucher Adam et son fils Karékine, les » assassins entrèrent dans la boutique, tombèrent » sur les blessés, se mirent à les dépecer; ils arra- » chèrent les jambes, les bras, la tête, mirent en » pièces les deux corps, en suspendirent les mor- » ceaux à des crochets, et, les montrant aux pas- » sants, ils criaient : *Que demandez-vous? des* » *bras? des jambes? des pieds? des têtes? Achetez!* » *c'est à bon marché!* » (Trébizonde, 8 octobre.)

Ainsi, à chaque page, apparaissent, lamentables et hideux, les martyrs et les tortionnaires. Nulle monotonie dans l'horreur, si ce n'est qu'elle excède toujours l'imagination. Et cependant cela est vrai, d'une authenticité si indéniable que, malgré le désir qu'elles eurent de les taire, les chancelleries européennes ont été obligées d'avouer les massacres. Elles connurent en effet, jour par jour, heure par heure, les détails de la fête sanglante

que se donnait à soi-même le sultan Abdul-Hamid Khan, surnommé Ghazi, c'est-à-dire le Victorieux, grâce au prestige de ses défaites, de ses capitulations et de l'indicible lâcheté qui le tient, perclus de terreur, en son palais d'Yldiz. Mais elles les divulguèrent sournoisement et laissèrent au gouvernement anglais seul, suspect à tort de ténébreuses machinations, le soin de publier un *Livre Bleu* dont la provenance même infirme la valeur aux yeux des vrais patriotes gaulois, germains ou moscovites. On ne voit pas que la presse française, si curieuse d'ordinaire d'offrir à ses lecteurs le récit de beaux crimes, ait accordé une attention autre que dédaigneuse à ces assassinats en masse, où ne manquent ni le pittoresque horrible ni le doux fumet d'exotisme qui valut à M. Pierre Loti des admirations si élégantes. On ne voit pas non plus que la philanthropie du Parlement français se soit émue ou ait été au moins sollicitée par des informations officielles. Mais ce n'est point pour le vain plaisir de démontrer trop facilement la vénalité loqueteuse des feuilles publiques et la cruelle ineptie de députés et de ministres transitoires qu'il siérait d'évoquer ici la douloureuse passion de tout un peuple disparaissant de la face du monde dans le silence presque universel, sans qu'aucune voix consolatrice leurre son agonie. Ces faits ont pour nous plus qu'un intérêt sentimental ; ils servent à illustrer d'une manière très significative quelques-unes des fictions fondamentales des sociétés modernes : bienfaisante nécessité d'un gouvernement toujours tutélaire par définition et dont la sollicitude protège surtout les faibles ; vertus éminentes des diverses mythologies qui incitent les fidèles aussi bien à la résignation stupide qu'à la férocité ; valeur des traités et actes diplomatiques internationaux qui sont, dans notre Europe hérissée de baïonnettes, la sauvegarde de la paix, et assurent à ceux qui les respectent ou y sont simplement mentionnés une félicité édénique ; à quoi il faut ajouter un autre axiome dont la vérité est comprise de tous les Français par une grâce spéciale

du cœur plutôt que par l'inutile usage de l'intelligence : mission providentielle de l'Alliance Franco-Russe.

I

Depuis bientôt cinq siècles qu'ils sont maîtres de Constantinople, les Turcs en général sont demeurés à peu près au même point de développement intellectuel qu'à l'époque lointaine où ils quittaient les régions avoisinant la Grande Muraille de Chine pour parcourir sur leurs chevaux aventureux les hauts plateaux de l'Asie Centrale. Toutes les habitudes des nomades ont persisté chez eux, et, roulant dans des tapis les quelques meubles qu'ils possèdent, les plus riches pachas abandonnent leur maison en flammes ou qui s'effondre de vétusté pour camper ailleurs, aussi aisément qu'ils transportaient autrefois leurs tentes d'un steppe à l'autre. Ils tirent des pays où ils passent en conquérants tout ce qui leur convient et les ruinent systématiquement, la période de destruction variant, suivant les époques, de la durée d'un pillage ou d'un incendie à plusieurs siècles de rapines fragmentaires et périodiques. Héréditaires pour les Turcs d'origine, ces survivances proviennent de mœurs acquises pour les fractions des différents peuples convertis à l'islamisme, chez qui la différence de religion, et par suite de coutumes, a produit à la longue de véritables différences ethnographiques, si on les compare à leurs congénères restés chrétiens : c'est le cas par exemple des Grecs et des Albanais devenus musulmans. En même temps, une lutte curieuse persiste entre l'indépendance assez noble de l'individu spontanément agrégé autrefois à un clan et la servilité obéissante de sujets soumis au plus sauvage des despotismes, pour qui le chef politique est aussi le chef religieux. Toute la machine administrative ottomane, si compliquée qu'elle paraisse, n'obéit en effet qu'à l'autorité personnelle du Sultan, ombre de Dieu sur la terre et jouet docile le plus souvent de toute la racaille domestique du Palais. Le reste,

Grand-Vézir, Sublime Porte, ministres, ne sont que masques de théâtre et marionnettes éphémères, derrière lesquels parle et dont tire les fils le seul véritable auteur du drame, le souverain.

En vain, jusqu'ici, quelques hommes ont essayé de s'affranchir du joug impérial. Ceux que l'on appelle *les jeunes Turcs* ont connu par l'emprisonnement, par l'exil dans l'Yemen, par la pendaison anonyme, ce qu'il en coûte pour penser librement. Ceux d'entre eux qui ont pu sortir de Turquie ne sont même plus en sécurité à l'étranger : Mourad-bey dut quitter l'Egypte et peu s'en fallut que la très hospitalière République Française n'expulsât Ahmed-Riza pour le crime de publier à Paris le journal *Mechveret*, qui déplaisait au sultan. Les jeunes Turcs sont coupables de réclamer justice égale pour tous, sans distinction de race ou de religion, à l'encontre du maître qui veut entretenir parmi son peuple la fainéantise, l'ignorance et le fanatisme religieux, comme les meilleures garanties de son autorité caduque. Aussi toute l'énergie productive, art, agriculture, industrie, se répartit entre les Grecs et les Arméniens, auxquels sont venues s'adjoindre, depuis environ un demi-siècle, des bandes européennes fort rapaces. De l'architecte qui construit les mosquées jusqu'au dévideur de cocons dans les fabriques impériales de soie, c'est parmi les « raïas » des diverses communautés chrétiennes que se recrutent les hommes capables de faire œuvre de leur cervelle ou de leurs mains : ainsi, lors du traité de Berlin, la Turquie fut représentée par un Grec, Karathéodori-Pacha ; le ministre de liste civile, administrateur de la fortune personnelle du sultan, Mikhaïl Pacha Portocal, est Arménien, et Arméniens aussi, chargés de fonctions plus spécialement infamantes, mais qui requièrent quelques connaissances superficielles, Nichan-efendi, censeur de la presse étrangere, et nombre des plus avisés mouchards de la police politique ; il est vrai que parmi ces derniers plusieurs ont été assez heureusement supprimés à

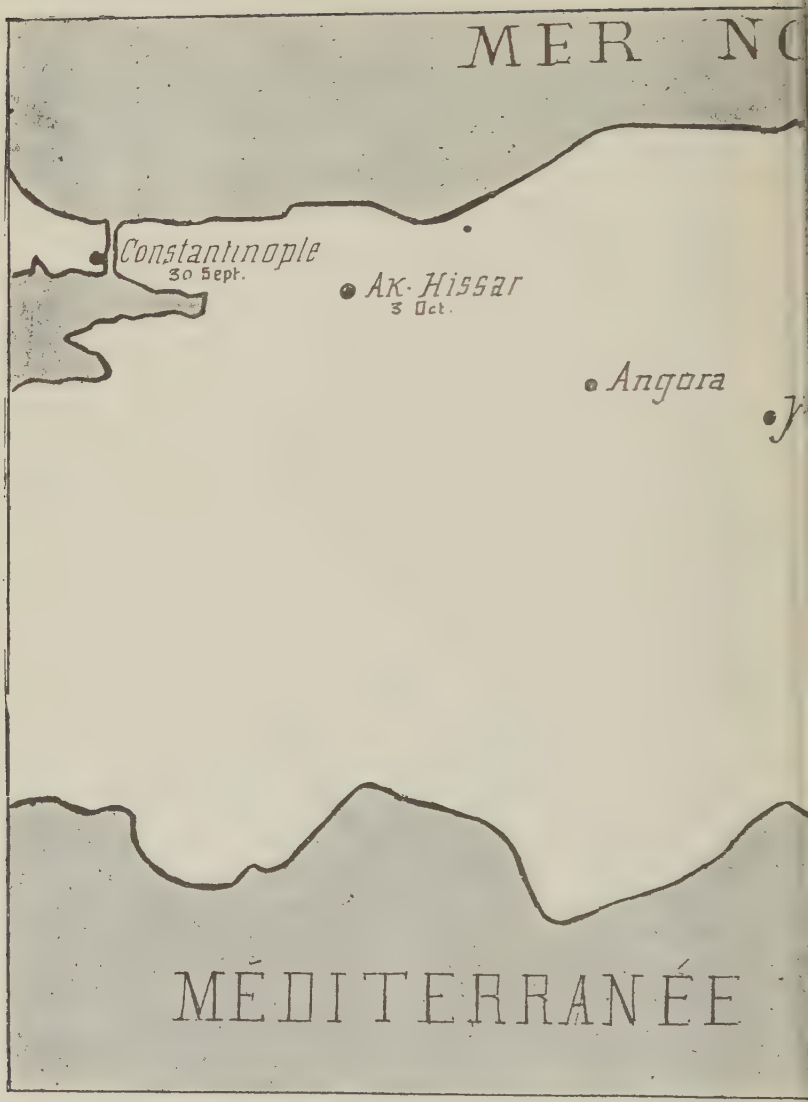
coups de couteau par de louables compatriotes qui gardèrent l'anonymat.

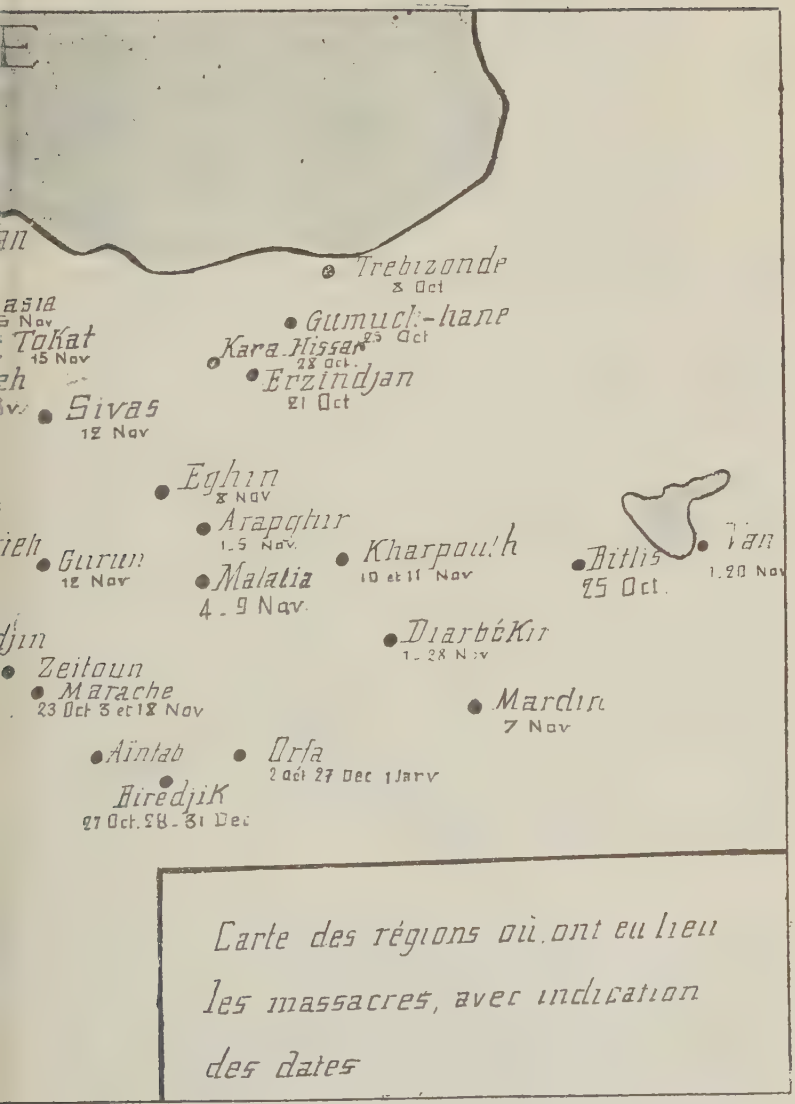
En Anatolie, les Arméniens agglomérés dans des centres importants labourent la terre, élèvent les troupeaux, font le commerce et la banque. Rendus paisibles, voire timorés, par les diverses servitudes qui pesèrent sur eux depuis des siècles, — ils ont subi toutes les invasions et c'est miracle qu'ils aient survécu, isolés parmi des races hostiles et dominatrices : Turcs, Kurdes, Persans et Bédouins, — ils ont dû accepter le joug ottoman et s'y plièrent même avec assez de souplesse pour être appelés longtemps par leurs maîtres « la nation fidèle ». Mais tardivement les souverains turcs se sont aperçus que la relative tolérance religieuse, faite de mépris et d'insouciance, dont ils usèrent, lors de la conquête à l'égard des populations vaincues, a eu pour résultat de créer, entre mulsumans et chrétiens, un antagonisme qu'ils travaillent à rendre irréductible. Avec l'instinct brutal et puéril de barbares, déchus même de leurs primitives vertus militaires, qui sont incapables de rien concevoir au-delà du présent immédiat, ils ont pensé que la plus sûre méthode était de finir le différend par l'extermination pure et simple des mécréants. Bien que cette méthode ait abouti en Bulgarie à une révolte qui élimina la domination turque, le sultan Abdul-Hamid jugea, non sans une certaine intelligence un peu grossière de l'heure présente, qu'il lui serait possible d'anéantir la plupart des Arméniens perdus au fond de l'Asie-Mineure et de réduire, selon une parole auguste de sa bouche, ceux qui subsisteraient, définitivement terrorisés, au rôle semi-servile d'« aïvaz », c'est-à-dire d'intendants des cuisines ottomanes, tant privées que publiques. Depuis plusieurs années, dans un pays où l'on s'ingénie à prévenir et à deviner à demi-mot les désirs que le souverain ne peut pas formuler ouvertement, des mesures habiles écartèrent tacitement les Arméniens des écoles supérieures et des fonctions importantes, tandis qu'en Asie la masse des paysans était livrée aux vexations

combinées des autorités administratives, des troupes régulières et autres, et même de leurs coreligionnaires musulmans, pour qui la profitable malfaisance envers les infidèles se rehaussait, à propos, d'une édifiante et méritoire piété.

Cependant l'article 61 du traité de Berlin semblait assurer aux Arméniens la protection de l'Europe; il est ainsi conçu : « *La Sublime Porte s'engage à réaliser sans plus de retard les améliorations et les réformes qu'exigent les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens et à garantir leur sécurité contre les Tcherkesses et les Kurdes. Elle donnera périodiquement connaissance des mesures prises à cet effet aux Puissances, qui en surveilleront l'application.* » Le texte est clair et le mandat formel : pendant dix-huit ans, on en a miraculeusement oublié l'existence, et quand les massacres des Sasounkh, en Août-Septembre 1894, arrivèrent par hasard à la connaissance des journaux anglais — des faits analogues étaient restés jusqu'alors parfaitement inconnus — on se souvint qu'il y avait eu autrefois une convention de ce genre, et les Puissances, Angleterre, France et Russie, demandèrent humblement ce qu'elles pouvaient exiger d'après le traité.

Dans l'intervalle, la situation des Arméniens s'était considérablement aggravée. La perception des impôts se faisait de la plus extraordinaire façon, et le *tahsillat* (collection des taxes) ressemblait plutôt à une razzia qu'à une mesure fiscale régulière. Voici par exemple ce qui se passait dans les villages de la plaine de Moush en Août 1895. Le collecteur des taxes vint accompagné de *zaptiehs* (soldats de police). Pendant le séjour de la bande, les hommes étaient rossés et mis en prison; on leur barbouillait la figure d'excréments humains, par jeu; la nuit, on arrachait de leurs lits les femmes, les jeunes filles ou les petits garçons qui pouvaient agréer à la soldatesque. Quant à la perception même des impôts, elle consistait à saisir le bétail et à le vendre au quart de sa valeur : les veaux : 30 à 40 piastres (6 à 8 fr.); les moutons : 10


MER NO
Constantinople
30 Sept.
Ak-Hissar
3 Oct.
Angora
MÉDITERRANÉE



Carte des régions où ont eu lieu les massacres, avec indication des dates

à 15 piastres (2 à 3 fr.). Le percepteur avait un arrangement avec les bouchers de Moush pour leur livrer la viande à bon marché (1). Après chacun de ces exploits, les Zaptiehs disaient aux Arméniens : « Et maintenant allez vous plaindre aux consuls étrangers ! »

Tel est le régime fiscal auquel les Arméniens sont soumis. Quant à les défendre contre les Tcherkesses et les Kurdes, la Sublime Porte n'en eut cure. Loin de là, estimant que ces tribus pillardes n'étaient pas assez bien armées, le magnanime sultan Abdul-Hamid, sur le conseil de Chakir-Pacha, les équipa et les organisa en régiments auxquels, par une faveur très haute, il voulut bien donner le nom de *Hamidiehs*.

Les Arméniens supportèrent en général les pires traitements avec une patience qui paraît incompréhensible. Cependant, il y a une dizaine d'années, des comités révolutionnaires furent institués en Angleterre et en Grèce, et çà et là on fit quelques tentatives de résistance, sauvagement réprimées. Le journal *Hntchak (La Cloche)*, publié à Londres, relatait toutes les pirateries, tous les meurtres commis par les autorités ottomanes, et engageait les Arméniens à sortir de leur torpeur. Une échauffourée eut lieu à Stamboul dans le quartier de Koum-Kapou, et l'agitateur Damadian gagna le pays des Sasounkh et tâcha vainement d'en soulever la population.

II

C'est dans cette même région des Sasounkh que se produisirent en Août-Septembre 1894 les premiers massacres en grand, qui, divulgués en Novembre, obligèrent l'Europe à une apparence de commisération. Les paysans de quelques villages, las de payer, outre les impôts, des redevances énormes à plusieurs tribus kurdes du voisinage, et réduits d'ailleurs à la plus complète misère, eurent l'audace de se défendre contre leurs agresseurs et

1) Cf. *Blue Book*, Février 1896. Pièce annexe au N° 25.

en tuèrent quelques-uns. Le gouvernement turc, au lieu de les protéger contre les déprédations et les méchefs de tout ordre dont ils étaient victimes, envoya à la rescousse, d'Erzinghian et d'Erzeroum, des troupes régulières et des Hamidiehs. Et ce fut la complète dévastation : mille quatre-vingt-huit maisons formant vingt-deux villages furent détruites, plusieurs milliers d'hommes massacrés avec des raffinements de cruauté, tels que la mutilation du nez et des oreilles, ou, comme on fit pour le prêtre Ohvannès de Semal, l'excoriation du crâne, et sur la figure le masque rouge de la peau révulsée. On violait les femmes, et c'était un jeu coutumier que de lancer en l'air pour les recevoir avec adresse sur la pointe des yatagans les enfants en bas âge. Après s'être ainsi égayés, les Turcs jetèrent en prison une grande partie des hommes qui survivaient, tandis que dans la campagne ruinée des troupes de femmes, d'enfants et de vieillards erraient lamentablement, à l'approche de l'hiver et de la famine.

Après de longues tergiversations, une enquête sur ces événements fut menée par les autorités turques, auxquelles on adjoignit comme délégués MM. Vilbert, Shippley et Prezwalski, drogmans des ambassades de France, d'Angleterre et de Russie. L'enquête, commencée trop tard et malgre les répugnances de la Russie (1), menée en plein hiver dans des pays très rudes, où l'on entendit seulement les témoins désignés par les Turcs, aboutit néanmoins à établir le massacre d'au moins 900 personnes, sans distinction d'âge ni de sexe, par les soldats réguliers, les Hamidiehs, les Zaptiehs et les Kurdes, la dévastation totale des Sasounkh et l'absence complète de motifs plausibles à d'aussi féroces représailles, puisque les Arméniens — et cela dans un très petit nombre de cas — n'avaient fait que se défendre contre les Kurdes. Là se bornait « leur révolte ».

(1) Cf. *Blue Book* de Septembre 1895. — Correspondance de sir Frédéric Lascelles, ambassadeur à Saint-Pétersbourg, et du comte de Kimberley, ministre des affaires étrangères. N^os^ 91 et 119.

Le rapport des drogmans envoyés dans les Sasounkh fut terminé en Août 1895. Dans l'intervalle, une très-vive agitation était soulevée en Angleterre en faveur des Arméniens, et les trois puissances, France, Angleterre et Russie, feignaient de désirer obtenir du sultan les réformes promises dix-huit ans auparavant, lors du traité de Berlin. Les négociations furent conduites avec la lenteur accoutumée, et d'un projet présenté par les trois ambassadeurs le 11 mai, il ne resta plus que de dérisoires fragments dans l'acte impérial qui fut donné le 20 octobre, après de nouveaux massacres à Constantinople même. Aussi bien ce décret n'a-t-il qu'un intérêt de curiosité : il n'a pas été exécuté et ne le sera jamais, non plus qu'une promesse quelconque du sultan, sans l'intervention de quelques cuirassés de haut bord ; cinq ou six suffiraient d'ailleurs pour que ce souverain terrifié consentît à tout.

La seule nouvelle de réformes futures avait éveillé les plus naïves espérances chez les Arméniens, pendant que, d'autre part, on répandait dans la population musulmane le bruit que le sultan allait être obligé de sacrifier son peuple aux exigences des infidèles étrangers. Le 30 septembre 1895, les Arméniens voulurent faire une manifestation pacifique pour hâter la publication de l'acte désiré : ils prétendaient remettre à la Sublime Porte une requête très modérée, dont le texte a été communiqué aux ambassades. Le gouvernement était d'ailleurs prévenu depuis longtemps de leurs intentions, et le Grand-Vézir d'alors, Kutchuk Saïd-Pacha, avait demandé au sultan de lui permettre de disposer de deux régiments pour maintenir l'ordre par des mesures préventives. Le sultan promit les deux régiments, puis, affolé à l'idée que c'était désorganiser les troupes qui défendent le palais, envoya au ministre de la guerre des instructions lui enjoignant de ne pas distraire un seul homme de ses quartiers ordinaires. Ainsi, par la faute de sa terreur ou de son astuce, les quelques centaines d'Arméniens qui vinrent ma-

nifester devant la Sublime Porte se trouvèrent en présence de troupes de police : un coup de revolver fut tiré par un des manifestants, semble-t-il, et tua le major turc Servet-bey. Alors commença une bagarre qui se termina en massacre. Les Arméniens, quels qu'ils fussent, qui se trouvaient dans les rues, furent traqués par la police, par les *Softas* (étudiants en théologie), armés de triques pour la circonstance, et par les simples laïques. On cite, entre autres, l'histoire d'un vieux Turc, d'aspect vénérable, qui rencontra une patrouille emmenant un prisonnier soigneusement ligotté; il s'approcha des gens de police et leur demanda en grâce, « au nom de Dieu », la permission de tuer ce *ghiaour ;* sa prière fut accueillie avec le respect que l'on doit aux vieillards : le saint homme brisa le crâne du pauvre diable avec le bâton qui soutenait sa marche un peu hésitante, et continua sa promenade.

La tuerie se poursuivit dans la nuit et le lendemain 1er octobre ainsi que les jours ultérieurs; certains meurtres prirent un caractère inattendu et se compliquèrent d'une violation de l'hospitalité jusque-là presque inouïe chez les Turcs : égorgement des ouvriers arméniens à l'usine à gaz de Dolma Bagtché par leurs compagnons de travail, assassinat du cuisinier arménien de Djevad-Pacha, ancien Grand-Vézir, par les domestiques turcs. Puis, comme la Sublime Porte l'avait trop malheureusement prévu, dans une note du 8 octobre, pour n'être pas au courant des intentions du Palais, la folie de tuer, inspirée de très haut, gagna les provinces. Dans plusieurs villes d'Anatolie, des sociétés s'étaient formées parmi les Turcs, pour s'opposer par la force aux réformes que les puissances pourraient arracher à la trop grande bonté du sultan (1). On n'attendit même pas la publication de l'acte du 20 octobre pour leur donner libre carrière et leur prêter l'aide officielle des

(1) *Blue Book* de février 1896. Lettre du Vice-Consul Hampson (Moush) au consul Graves en date du 26 août 1895. Pièce annexe 2 au n° 20.

troupes quand la sauvagerie privée ne suffisait pas. Presque partout le prétexte donné par les Turcs fut l'attitude menaçante des Arméniens, alors que toutes les menaces de ceux-ci se réduisirent le plus souvent à se laisser tuer, disent les lettres particulières et le rapport des ambassades, « comme des moutons ».

Le 3 octobre, à Ak Hissar, sur la ligne d'Haïdar-Pacha à Angora, à 170 kilomètres de Scutari, dans une partie de l'empire en relations directes avec la capitale, comme c'était jour de marché et qu'il y avait affluence d'Arméniens, on leur persuada de livrer les armes qu'ils pouvaient avoir, sous couleur d'éviter toute rixe avec les musulmans, et aussitôt les Tcherkesses des environs les massacrèrent, sans avoir à craindre de résistance. Les cadavres jetés dans le fleuve Zakharia et dans les puits furent découverts plus tard. Le 8, après plusieurs jours d'agitation, massacre et pillage à Trébizonde; le signal, comme en nombre d'autres endroits, fut donné officiellement par une sonnerie de clairon du haut d'un minaret (*600 morts*). Le 16, attaque du village Chahr, près d'Hadjin, par les Kurdes. A partir du 20 octobre, on applique à l'extermination une véritable méthode, et, à des dates apparemment fixées ou tout au moins prévues à quelques jours près, on procède à des massacres régionaux. Du 21 au 30, le pays situé entre Trébizonde, Kara-Hissar et Erzeroum, ainsi que la ville de Bitlis isolée en cette circonstance, est mis à feu et à sang; 21 octobre, Erzinghian (*plusieurs centaines de morts*); 25, Bitlis (*800 morts*); Gumuch-hané (*100 morts*); 27, Baibourd (*700 morts dans la ville, chiffre inconnu dans les villages voisins, dont toute la population mâle a été massacrée*); 27-28-29-30, région de Chabin Kara-Hissar (*plus de 3.000 morts*); 30, Erzeroum (*400 morts*). Du 1er au 15 novembre les massacres s'étendent de Diarbékir à Mersevan, traversant en diagonale l'Asie Mineure depuis les confins de la Mésopotamie presque jusqu'à la Mer Noire, avec deux centres isolés, Van d'une part (*chiffre inconnu*), et d'autre part

Aïntab, 15-17 novembre (*1.300 morts*) et Yenidjekallé, 17-18 novembre (*plus de 600 morts, dont plusieurs Franciscains*) ; 1-4 novembre, Diarbékir (*1.191 morts, dont plus de 1.000 Arméniens, les autres des diverses églises chrétiennes*) ; 1-5 novembre, Arapghir (*2.800 morts*) ; 4-9 novembre, Malatia (*3.000 morts*) ; 8 novembre, Gamaragh, près d'Eghin, et région d'Eghin (*chiffre inconnu*) ; 10-11 novembre, Kharpouth (*500 morts*) ; soixante villages avoisinants (*chiffre inconnu considérable*) ; 12, Sivas (*1.500 morts*) ; 13, Gurun (*1.000 morts*). Puis il se fait une sorte de rémission. Le 30 novembre, Kaisarieh (*1.000 morts*). Mais les pillages et les massacres continuent dans toute l'Anatolie, et à la fin de décembre *119 villages du vilayet de Diarbékir sont détruits*. Enfin, du 27 décembre au 1er janvier, Biredjik (*chiffre inconnu*) et Orfa (*plus de 2.000 morts*) sont le théâtre d'événements analogues.

Le cas d'Orfa semble tout à fait significatif ; cette ville de 65.000 habitants comptait 20.000 Arméniens et 7 à 8.000 chrétiens d'autres rites. Pendant deux mois, du 26 octobre au 26 décembre, sous le commandement de Nazif-Pacha, qui en 1876 s'était distingué en Bulgarie et se vantait de savoir comment il faut traiter les « raïas », le quartier chrétien fut investi et séparé du monde, les conduites d'eau coupées comme pour un siège. Le 27, on commence le massacre. Ordre avait été donné aux chrétiens autres qu'Arméniens de se réfugier dans les églises, sous promesse de la vie sauve pour eux à condition qu'ils ne donneraient pas asile aux réprouvés. Plusieurs milliers de personnes campaient depuis longtemps dans la cathédrale arménienne ; les musulmans installés sur le maître autel fusillèrent de là les hommes massés dans la nef ; puis, comme cela durait trop longtemps, on arracha les nattes, on entassa la literie, et trente-deux bidons de pétrole versés par-dessus firent bientôt un vaste brasier ; de même, on incendia les galeries où s'étaient réfugiés les femmes et les enfants. On tua aussi un grand nombre de

jeunes gens enchaînés les uns aux autres, comme les moutons aux fêtes du baïram, en récitant les prières spéciales de l'égorgement du mouton. Nazif-Pacha, à cheval, activait le zèle de ses subordonnés.

Là s'arrêtent les documents officiels recueillis, à la honte de l'Europe, sur la proposition de M. Cambon, ambassadeur de France. Ils portent à *25,000* le chiffre des morts connu, et laissent entendre qu'un nombre au moins égal peut être évalué pour des régions entièrement dévastées, sans qu'on ait de détails précis sur les événements. Une analogie élémentaire permet de présumer ce que l'on ignore par ce que l'on sait. Si l'on y ajoute les victimes indirectes des troubles, mortes de faim et de misère, on atteint facilement *60 à 80,000 morts*. Il y faudrait ajouter les personnes tuées depuis Janvier : car le gouvernement turc, sûr de l'impunité, n'aurait garde de s'arrêter en si beau chemin.

Le sultan d'ailleurs n'est pas seul responsable; les puissances européennes, signataires du traité de Berlin, qui l'eussent mis à la raison, après les affaires des Sasounkh, par la venue de quelques navires de guerre, furent complices par lâcheté ou par on ne sait quels calculs. L'Angleterre même, qui montra en général plus d'énergie, eut le grave tort de ne pas faire passer les Dardanelles, le 30 septembre, aux dix-huit cuirassés réunis alors dans les eaux de Lemnos. Les autres marines eussent suivi, de bon ou de mauvais gré; et Abdul-Hamid ne se fût jamais permis le langage ironique qu'il tint à l'ambassadeur anglais dans l'après-midi du 29 novembre 1895, quand il lui fit observer que « pas un étranger, ni à Constantinople ni dans les provinces, n'avait seulement saigné (1) du nez » pendant ces jours fâcheux. La moindre menace précise suffisait, le cas échéant, pour montrer à la fois que les massacres étaient préparés du Palais même et qu'il était possible de les faire cesser.

(1) *Blue Book* de Février 1896. Lettre de Sir Philipp Currie au Marquis de Salisbury, n° 385.

Ainsi à Diarbékir 700 personnes s'étaient réfugiées au consulat de France; l'ambassadeur prévint au Palais que, s'il leur advenait le moindre mal, il demanderait la tête du vali. Des ordres expédiés dans la nuit interrompirent immédiatement la tuerie.

Mais un gouvernement entre tous s'opposa à toute action utile : déjà, lors des Sasounkh, le Tsar avait refusé de rien faire qui pût seulement laisser soupçonner une « arrière-pensée politique (1) ». Dans la période ultérieure, il ne cessa de donner au sultan sa protection cachée, ainsi qu'il sied entre autocrates contre des révolutionnaires. Le titre du journal *Hntchak* (*La Cloche*) suffisait peut-être à établir aux yeux du despote moscovite la sédition arménienne, simplement pour rappeler *La Cloche* de Bakounine, Herzen et Ogareff. Fort de ce désaccord secret que cachait l'entente apparente des ambassades, Abdul-Hamid put se jouer impunément de toutes les simagrées diplomatiques. Pour ajouter à la dérision, c'est à la suite d'une visite personnelle de l'ambassadeur de Russie, qu'il promulgua l'acte déjà oublié des réformes. Mais quand, après les massacres, l'Angleterre proposa des mesures plus effectives pour rétablir l'ordre (11 décembre 1895) (2), on se heurta à un refus formel du gouvernement russe. La conversation tenue entre M. Goschen, ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg, et le prince Lobanoff, ministre des affaires étrangères, mérite d'être relatée comme un parfait modèle de cynisme diplomatique. Elle eut lieu le 16 janvier 1896, quelques jours par conséquent après les massacres d'Orfa. Le prince déclara d'abord que rien n'autorisait à penser que les efforts du sultan demeureraient infructueux. Son interlocuteur rappela Orfa et dit que des événements analogues étaient à craindre. Le Russe le voulut bien reconnaître, mais point que cela permît de douter de « la bonne volonté du sultan ». Après quoi, il convint que la situation lui semblait très grave et qu'il avait

(1) *Blue Book* de Septembre 1895. N° 119 et passim.
(2) *Blue Book* de Février 1896. N° 420

donné des instructions à ses agents de Bucharest, Belgrade, Athènes, pour que ceux-ci invitassent Roumains, Serbes et Grecs à se tenir cois au printemps de 1896, et qu'il avait également fait connaître à Sophia les vues du gouvernement impérial. Il refusait d'ailleurs d'engager aucune action à Constantinople, parce que, disait-il : « La Turquie ne change jamais » (1).

Ainsi, avec l'assentiment plus ou moins déclaré de l'Europe, reniant les engagements solennels et ridicules des traités, des milliers de créatures humaines auront été exterminées en Anatolie, et des milliers d'autres, selon toute probabilité, subiront le même sort sans que les nations dites civilisées interviennent. Elles y auraient presque mauvaise grâce et Abdul-Hamid paraît avoir assez élégamment dit pourquoi. L'ambassadeur d'Angleterre faisait observer que les régiments Hamidiehs s'acquittaient du meurtre, du pillage et de l'incendie avec une férocité plus que soldatesque : « Ce sont mes cosaques à moi », lui répartit le Padischah. Ses cosaques, oui ; comme ses juges sont ses juges et ses valis ses préfets ou ses directeurs de cercle. Tout au plus peut-il revendiquer, pour sa manière d'entendre l'autorité et le gouvernement, le mérite de donner au monde le schéma même de toute autorité et de tout gouvernement, et d'atteindre ainsi, hors des voiles hypocrites, la gloire lumineuse et révélatrice d'un symbole. Ce cas particulier, par ce qu'il a de démesuré et de presque invraisemblable, décèle assez manifestement l'état universel des choses établi sur la destruction méthodique des plus faibles, pour des motifs absurdes d'ordre économique, ethnographique ou religieux ; et les massacres d'Arménie ne diffèrent que par le degré d'horreur d'infamies analogues, plus spécialement européennes. Si l'on veut bien omettre les tueries de noirs et de jaunes que les races supérieures civilisent à la turque, il suffit de rappeler l'Irlande, vouée à la perpétuelle famine

(1) *Blue Book* de Février 1896. N° 405.

pour le profit de quelques landlords, les tortures infligées au *coatti* en Italie et aux prisonniers politiques en Espagne, l'oppression des Roumains de Transylvanie et des Slovaques par les Hongrois, les déportations administratives en Russie, et la conversion des uniates polonais poussés dans les lacs par des régiments cosaques jusqu'à ce qu'ils aient ainsi reçu le baptême orthodoxe par « immersion » ou par noyade (massacres de Kroje), les brutalités allemandes en Alsace-Lorraine et l'essai triomphal des fusils Lebel institué à Fourmies par les ministres et les fonctionnaires de la tierce République française ; toutes ignominies allègrement acceptées par le troupeau ou saluées même d'élogieux bêlements, sans que l'abjecte et imbécile couardise des foules justifie outre mesure les bergers qui les conduisent à l'abattoir par la vertu de la houlette, de la matraque ou du sabre.

M. L. Rogre.

P.-S. De documents officiels encore inédits (Correspondance de M. Fitz-Maurice, délégué anglais en Cilicie, et de Sir Philippe Currie, ambassadeur d'Angleterre a Constantinople), il résulte qu'il faut porter à *8.000 le nombre des morts à Orfa*.

Selon une lettre adressée de la frontière le 19 juillet et publiée le 19 août dans le journal *Arménia* de Marseille, des massacres ont eu lieu à Van et dans la region avoisinante, du 15 au 26 juin. Le général Saadi-Pacha a fait bombarder la ville : (*20.000 morts*). Les dépêches officielles ont annoncé 400 morts. Des télégrammes de Tiflis confirment la lettre insérée dans l'*Arménia*.

M. L. R.

ÉPILOGUE

Tu vas la voir... Elle est ici... Pousse la porte. —
Tu peux déjà pleurer tout haut, fifille,
Sans attendre pour ça que la pauvre soit morte...
Elle était déjà tellement de la famille,
N'est-ce pas ? Et voilà !... Penche-toi près, sans peur ;
Note ses yeux, ses mains, sa bouche, et n'oublie plus...
Regardons bien mourir notre amour, puisqu'il meurt.
C'est notre amour, tu vois, cela, — c'est un peu plus
Que nous-mêmes, que toi, que moi et que ton cœur.
Nous n'aurons plus d'ami, jamais, ni de famille...
Quand il ne sera plus tu deviendras lointaine, lointaine...
Il y aura comme un grand voyage après... c'est à peine
Si je te sens encore, un peu tiède, à ma gauche...
Mon enfant, mon enfant, rapproche-toi... ta main,
Dans l'ombre, ta main silencieusement ; approche,
Pour que nous soyons là lorsque viendra la fin. —
Elle meurt comme une pauvre grand-mère à nous.
Sa vieille figure chérie est si, si lasse,
Lasse de regards, de paroles, de tout,
Et lasse du dernier baiser, — n'est-ce pas, sainte face ? —
Sans souffrance elle aura passé... Ah ! demain !...
Regarde, elle remue les lèvres, et les joues
Se tirent... Elle voudrait parler peut-être... Non.
Une secousse a fait remuer les genoux...
Elle s'en va, fillette, elle s'en va. Prions.

HENRY BATAILLE.

LA TRAGÉDIE DE L'HOMME

(*Suite* [1])

—

SCÈNE XI

Londres

Marché entre la Tour et la Tamise. Multitude composée de gens de toutes sortes, houleuse et bruyante. Adam, en homme décrépit, debout avec Lucifer sur un créneau de la tour. Vers le soir.

CHŒUR, se fondant avec le tumulte de la foule bourdonnante, accompagné d'une douce musique.

L'Océan de la vie mugit, — chaque vague est un monde nouveau, — que t'importe si celle-ci retombe, — que crains-tu si celle-là s'élève plus haut? — Tu crains tantôt que l'individu — ne soit absorbé par la foule, — tantôt qu'un seul et unique — annihile des millions. — Tu as peur aujourd'hui pour la poésie, — demain à cause de la science, — et tu enfermes les flots — dans la mesure d'un étroit système, — et quelque lutte que tu engages, quelque peine que tu te donnes, — tu ne puises autre chose que de l'eau, — l'Océan auguste mugit, — il continue à faire son vacarme et rit. — Laisse-le mugir, — bientôt la vie se limitera elle-même. — Rien ne se perd dans la lutte, — le vieux est toujours jeune... — écoute donc son chant ensorcelant.

ADAM

Voilà, voilà l'objet de mes ardentes aspirations, la route que j'ai suivie jusqu'ici fut un labyrinthe, j'ai maintenant là devant les yeux la vie dans sa plénitude; que ces chants de lutte sont beaux et encourageants!

LUCIFER

Ils sont beaux, entendus de haut, comme des hymnes religieux, quelque enrouée que soit la voix, les gémissements et les soupirs se fondent en une mélodie avant de parvenir où nous sommes. C'est elle que Dieu entend aussi, et cela lui fait croire que l'univers qu'il a

(1) V. *Mercure de France*, Nos 79, 80.

créé est bien. Mais on entendrait autre chose là-bas où les pulsations du cœur résonnent.

ADAM

Railleur sceptique que tu es, ce monde n'est-il pas plus beau que tous ceux par lesquels tu m'as promené si douloureusement jusqu'ici? Les murs d'enceinte couverts de mousse se sont écroulés, les fantômes se sont évanouis, ces fantômes ceints d'une auréole bénie, que le passé lègue à l'avenir, comme une malédiction qui l'accable. Un champ libre est ouvert à la concurrence des hommes courageux, ce ne sont plus des esclaves qui élèvent maintenant les pyramides.

LUCIFER

En Egypte non plus, on n'eût pas entendu à cette hauteur les gémissements des esclaves ! Combien du reste ces ouvrages furent divins ! A Athènes aussi, le peuple souverain n'eut-il pas une conduite digne, sublime, en immolant le grand homme, son favori, pour sauver du danger la patrie? Il faut seulement considérer les choses à cette hauteur et ne point se laisser troubler par les larmes des femmes ou par quelque autre conception absurde.

ADAM

Tais-toi, tais-toi, éternel sophiste !

LUCIFER

Admettons qu'on n'entende plus de lamentations, et qu'en retour tout soit bien aplani. Où sera la hauteur qui attire, l'abîme qui effraie? Où ces vicissitudes si charmantes de la vie? Plus de lutte entre les flots étincelants de l'Océan, plus rien qu'une mare unie remplie de grenouilles.

ADAM

Le sentiment du bien général, n'est-ce pas une compensation?

LUCIFER

Vois, toi aussi tu juges de ton point de vue élevé la vie qui s'agite à tes pieds, comme l'histoire juge le passé. Elle n'entend pas les gémissements, les paroles rauques; ce qu'elle note, c'est seulement le chant du passé.

ADAM

Ah! Satan lui-même devient romanesque ou doctrinaire; ce sont deux gains à son actif.

LUCIFER, montrant la Tour.

Il n'y a rien là de surprenant. Ne sommes-nous pas placés sur un revenant des temps antiques, au milieu d'un monde nouveau?

ADAM

Ce point de vue vermoulu ne me plaît pas non plus,

je suis résolu à descendre dans le monde nouveau, et n'appréhende pas de retrouver parmi ses flots la poésie et les grandes idées. Il se peut qu'elles se manifestent non plus dans une lutte pareille à celle des Titans qui ébranla jadis le ciel, mais dans une sphère modeste où elles créent un monde d'autant plus enchanteur et béni.

LUCIFER

N'en prends pas souci. Tant qu'il y aura de la matière, ma puissance de négation, qui lui livre une lutte perpétuelle, subsistera également. De même, tant que battra un cœur d'homme, qu'un cerveau concevra des idées et que l'ordre existant tracera des digues aux désirs, on verra aussi dans le monde spirituel en guise de négation la poésie et de grandes idées. Mais dis, quelle forme prendrons-nous en descendant dans la foule bruyante? Car, tels que nous sommes, nous ne pouvons rester qu'en ce lieu où les rêveries des temps passés flottent autour de nous.

ADAM

N'importe laquelle! Le destin n'a-t-il pas aboli toutes les distinctions? Pour connaître les sentiments du peuple, il nous faut descendre dans ses grandes couches.

Adam et Lucifer descendent par l'intérieur de la Tour, reparaissent immédiatement à la porte vêtus en ouvriers et se mêlent à la foule. — Un montreur de marionnettes se tient auprès de sa baraque, sur laquelle un singe en habit rouge est accroupi, retenu par une chaîne.

LE MONTREUR DE MARIONNETTES

Par ici, par ici, mes bons et chers messieurs! La représentation commence à l'instant. C'est une comédie extrêmement amusante, on voit comme le serpent a séduit la première femme, qui déjà était curieuse, et comme alors déjà la femme a mis l'homme dedans. On voit un singe agile, avec quelle dignité il contrefait l'homme; on voit un ours maître de danse. Par ici, par ici, mes bons et chers messieurs!

Presse autour de la baraque.

LUCIFER

Ah! Adam, on parle de nous ici. La belle affaire où nous avons eu notre rôle, puisque, six mille ans plus tard, la jeunesse joyeuse s'en divertit encore.

ADAM

Epargne-moi ces fades plaisanteries! Allons plus loin!

LUCIFER

Une fade plaisanterie? Vois un peu comme ils s'amu-

sent ces enfants rosés, qui, il n'y a qu'un moment encore, sommeillaient à l'école en écoutant Cornelius Nepos. Qui a raison, à vrai dire? Ceux qui entrent dans la vie avec le sentiment de l'éveil de leurs propres forces, ou bien celui qui en sort, le cerveau déjà vermoulu? Est-ce que tu trouves plus de plaisir à un Shakespeare qu'ils en trouvent à toutes ces caricatures?

ADAM

C'est précisément la *caricature* que je ne puis souffrir.

LUCIFER

Cela t'est resté du monde grec. Regarde, moi, le fils, ou, si tu aimes mieux, le père — car parmi les esprits il n'y a pas une grande différence — des nouvelles tendances du romantisme, la caricature justement me délecte fort. Traits de singe sur le visage de l'homme, boue jetée sur ce qui est sublime, aberrations du sentiment, vêtement magnifique souillé, langage pudique dans la bouche d'une fille de joie, encens prodigué à ce qui est bas et mesquin, malédiction du moribond contre les plaisirs de l'amour, tout cela m'amuse. J'en oublie la perte de mon royaume, en renaissant sous une forme nouvelle.

LE MONTREUR DE MARIONNETTES,
Adam le frappe sur l'épaule.

Pourquoi prenez-vous la bonne place? Mon bel oiseau que tu es, celui-là donne un divertissement gratis, qui est las de la vie et se laisse pendre.

Adam et Lucifer se retirent. Arrive une petite fille qui vend des violettes.

LA PETITE FILLE

Petites violettes, premières messagères du joli printemps. Achetez-en! Cette petite fleur donne du pain à l'orpheline et une belle parure à la pauvre femme.

UNE MERE, achetant des violettes.

Donne-m'en pour parer mon enfant mort.

UNE JEUNE FILLE, qui en achete en même temps.

Elles orneront magnifiquement mes cheveux noirs.

LA PETITE FILLE

Petites violettes! Achetez, messieurs et mesdames!
Elle s'en va.

UN MARCHAND DE BIJOUX, dans sa boutique.

Cette méchante fleur nous fera-t-elle toujours concurrence, et ne pourrons-nous pas la faire passer de mode? Des perles précieuses pourtant sont seules faites pour un joli cou; c'est à cause d'elles que le hardi plongeur,

qui alla les chercher, désespéré déjà, tenta les monstres des profondeurs de la mer.

Deux jeunes filles de la bourgeoisie viennent ensemble.

PREMIERE JEUNE FILLE

Que de belles étoffes, que de bijoux de prix !

SECONDE JEUNE FILLE

S'il y avait à la foire quelqu'un pour nous en acheter !

PREMIERE JEUNE FILLE

Les hommes d'aujourd'hui ne font plus cela qu'avec des arrières-pensées honteuses.

SECONDE JEUNE FILLE

N'y compte pas davantage. Ils n'ont plus de goût, les femmes légères et le caviar en ont gâté un grand nombre.

PREMIERE JEUNE FILLE

Ils sont trop fiers pour faire attention à nous.

SECONDE JEUNE FILLE

Ou tellement retenus qu'ils n'osent plus.

Elles s'en vont. Sous un berceau de feuillage on débite des boissons. Des ouvriers font bombance autour d'une table. Plus loin, musique et danses. Soldats, bourgeois et gens de toutes sortes se divertissent et badaudent.

LE CABARETIER, au milieu de ses clients.

De la gaieté, messieurs ! Hier est passé et on ne tient jamais le lendemain. Dieu nourrit les oiseaux, et tout est vanité, dit l'Ecriture.

LUCIFER

Cette philosophie me plaît. Prenons place ici sur ce banc bien à l'ombre, et regardons comme à peu de frais et avec quel entrain le peuple s'amuse, en buvant du vin aigre et en entendant une mauvaise musique.

PREMIER OUVRIER, à la table.

Je te dis, les machines sont l'œuvre du diable : elles nous arrachent le pain de la bouche.

DEUXIEME OUVRIER

Pourvu qu'il reste du vin, nous oublierons cela.

PREMIER OUVRIER

Et le richard — c'est le diable, il suce notre sang. Qu'il en vienne à present! Va, je l'envoie au diable. Il faudrait plusieurs exemples comme celui de ces temps derniers.

TROISIEME OUVRIER

Qu'y gagnerais-tu? Aujourd'hui on va le pendre. Cela changera-t-il notre sort?

DEUXIEME OUVRIER

Bêtises! Que ce richard vienne donc. Je ne lui ferai

rien, je m'assierai à côté de lui, nous verrons lequel sera maître, et saura s'amuser.

L'AUBERGISTE, à Adam.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur?

ADAM

Rien!

L'AUBERGISTE

En ce cas, hors de mon banc, vagabond! Croyez-vous que je vole mon argent ou que j'ai une femme et un enfant pour les réduire à la mendicité?

ADAM, se levant.

Tu oses parler ainsi?

LUCIFER

Laisse donc ce rustre!

ADAM

Allons-nous-en; à quoi bon, en effet, nous donner le spectacle de l'homme s'abaissant jusqu'à la brute?

LUCIFER

Ah! voilà enfin ce que je cherche depuis longtemps, ici on se réjouit avec délices, sans façons. Ce vacarme, ces rires forcenés, ces emportements, ces ardentes bacchanales, qui empourprent toutes les joues, comme un vernis trompeur qui recouvre la misère, tout cela n'est-il pas magnifique?

ADAM

Moi, j'en éprouve du dégoût.

Cependant, ils sont arrivés près des danseurs. Deux mendiants viennent en se disputant.

PREMIER MENDIANT

Cette place est à moi, voici mon autorisation.

SECOND MENDIANT

Aie pitié de moi, sinon je meurs; voilà deux semaines que je suis sans travail.

PREMIER MENDIANT

Tu n'es donc pas un vrai mendiant, gâte-métier sans aveu; j'appelle la police.

Le second mendiant s'esquive. Le premier s'empare de sa place.

Par les cinq plaies du Christ, une aumône au pauvre martyr, charitables gens!

Un soldat enlève sa danseuse au bras d'un compagnon ouvrier.

LE SOLDAT

Manant, fiche le camp! Te crois-tu par hasard quelque chose?

LE COMPAGNON

Tu le sentiras, si tu ne le crois pas.

DEUXIEME COMPAGNON

Ne t'en choque pas? Cède-lui: il a de son côté toute puissance et toute gloire.

PREMIER COMPAGNON

Eh bien, alors, pourquoi nous regarde-t-il avec dédain par-dessus le marché? ne lui suffit-il pas de sucer notre sang comme une sangsue?

UNE FILLE DE JOIE, chantant.

Aux mains du dragon on a ravi — jadis la pomme d'or... — Il pousse encore maintenant des pommes, — les dragons sont morts depuis longtemps ; — c'est un nigaud celui qui en voit, — et n'ose pas les cueillir.

Elle se serre contre un jeune homme.

LUCIFER, occupé attentivement à contempler leurs caresses.

Vois, cette coquetterie me plaît, le riche ne doit-il pas montrer les trésors qu'il possède ? Le coffre-fort sur lequel l'avare est assis pourrait contenir aussi bien du sable que de l'or. Que la jalousie de ce lourdaud est touchante ! comme il surveille le moindre regard de la fille ! Il connaît la valeur du moment présent, quoiqu'il sache bien, mais il n'en prend pas de souci, que plus tard elle tombera dans les bras d'un autre.

ADAM, à l'un des musiciens.

Homme, pourquoi fais-tu un semblable usage de l'art? Dis-moi, trouves-tu du plaisir à ce que tu joues?

LE MUSICIEN

Ah non ! Aucun. Au contraire, c'est un supplice sans fin de jouer cela tous les jours, et de les voir en outre s'amuser en poussant des cris de joie. Ces hurlements me poursuivent même dans mes rêves. Mais que faire ? Il faut vivre et je ne sais pas autre chose.

LUCIFER, toujours plongé dans sa contemplation.

Ah ! Qui supposerait à la jeunesse volage une philosophie si pratique? Cette fille sait que ce n'est pas son dernier moment de jouissance dans la vie, et, tandis qu'elle lui prodigue ses caresses, ses yeux sont déjà en quête d'une liaison nouvelle. Ah ! mes chers enfants, le plaisir que vous me causez maintenant en travaillant pour moi avec ces sourires ! Je vous bénis : que le péché et la misère soient avec vous !

DEUXIEME COMPAGNON, chantant.

Celui qui, après une semaine de labeur, — le cœur pur, chante au milieu — des baisers et fait honneur à la bouteille, — peut rire au nez du diable.

On entend les derniers accords d'une musique d'église. Eve, en jeune fille de la bourgeoisie, un livre de prières et un bouquet à la main, sort de l'église avec sa mère.

UN MARCHAND

Par ici, ma chère et belle demoiselle, par ici ! Vous ne trouverez pas à meilleur marché ailleurs.

SECOND MARCHAND

Ne le croyez pas, ses mesures sont fausses et ses marchandises sont vieilles. Par ici, ma belle demoiselle !

ADAM

Ah, Lucifer, vois le lieu où tu me retiens, tandis que la félicité en personne s'éloigne de moi presque inaperçue.

LUCIFER

C'est là tout ce que tu as de neuf à me dire ?

ADAM

Elle sort de l'église, oh ! qu'elle est belle ! qu'elle est belle !

LUCIFER

Elle n'y a été que pour se faire voir et peut-être aussi pour voir.

ADAM

La moquerie est froide, ne la touche pas ! Elle a encore la prière sur les lèvres.

LUCIFER

Tu te convertis, à ce que je vois, et même tu te fais piétiste.

ADAM

Mauvaise plaisanterie, car, tout de glace que soit mon cœur, cela ne fait de tort qu'à moi ; mais dans le cœur de la femme je désire des préjugés, la sainte poésie, la musique des temps disparus, le duvet intact de la fleur.

LUCIFER

Montre-moi donc ce fragment du ciel, car tu ne peux pas attendre du diable qu'il se creuse toujours la tête pour deviner tes goûts. C'est assez qu'il te mette ensuite en possession de l'objet de tes désirs.

ADAM

Puis-je désirer autre chose que cette jeune fille ?

LUCIFER

Le pivert parle de même quand il attrape un ver ; il promène des regards jaloux autour de lui, et pense qu'il n'y a pas de meilleur morceau au monde, tandis que la colombe en fait fi. C'est ainsi que l'homme peut trouver sa félicité là seulement, et souvent précisément là même où autrui a rencontré l'enfer.

ADAM

Quelle dignité, quelle modestie virginale ! J'ose à peine l'approcher.

LUCIFER

Courage ! Tu n'es pas un novice avec les femmes, et, si je ne me trompe, elle est aussi à vendre.

ADAM

Tais-toi !

LUCIFER

Mais peut-être faudra-t-il la payer plus cher que les autres.

Cependant un jeune homme s'approche modestement d'Eve et lui offre un cœur en pain d'épices.

LE JEUNE HOMME

Je vous en prie, mademoiselle, daignez accepter de ma main ce présent de foire.

EVE

Que c'est gentil de votre part d'avoir pensé à moi, Arthur !

LA MERE

Il y a longtemps que nous ne vous avons vu. Pourquoi ne venez-vous plus ?

Ils se parlent bas, Adam les regarde avec agitation jusqu'au départ du jeune homme.

ADAM

Ce blanc-bec possèdera-t-il donc ce que mon cœur d'homme désire ardemment en vain ? Comme il lui parle familièrement, comme elle sourit ! En prenant congé, elle lui fait encore signe de la main. Oh ! quel supplice, quel supplice ! Il faut que je l'aborde.

Il s'approche d'Eve.

LA MERE

Les parents d'Arthur sont à leur aise, sans doute, mais j'ignore de quel œil ils voient ses relations avec toi. Aussi ne rebute pas complètement son rival qui t'a fait aujourd'hui la surprise de ce bouquet.

ADAM

Veuillez me permettre, mesdames, de vous accompagner, afin qu'il ne vous arrive rien dans cette presse.

EVE

Quelle impudence !

LA MERE

Passez votre chemin, importun. Vous croyez peut-être que c'est une de ces jeunes filles à qui le premier venu peut faire des compliments ?

ADAM

Et pourrait-on s'en empêcher ? C'est sous ces traits que l'idéal accompli de la perfection virginale m'est souvent apparu en rêve.

LA MERE

Rêvez ce qu'il vous plaira ; mais celui pour qui les charmes de cette jeune fille s'épanouissent ne sera pas un vaurien de votre espèce.

Adam est perplexe, une Bohémienne s'approche d'Eve.

UNE BOHEMIENNE

Ah ! ma chére enfant, merveille du monde, montrez-moi votre petite main blanche, que je vous annonce les faveurs innombrables, toutes les félicités que le destin vous réserve !

Examinant le creux de sa main.

Un beau fiancé — ah ! tout près — de beaux enfants, santé et fortune.

On lui donne de l'argent.

LUCIFER, montrant Adam.

Ma sœur, parle-moi aussi du destin de mon camarade.

LA BOHEMIENNE

Je ne vois pas bien clairement si c'est faim ou corde.

ADAM, à Eve.

Oh ! ne me repoussez pas ainsi. Ah ! je le sens, ce cœur a été fait pour moi.

EVE

Mère, ne permets donc pas...

LA MERE

J'appelle la garde, si vous ne vous en allez pas.

EVE

Ne t'en offense pas, il reviendra peut-être à son bon sens, et, à vrai dire, il n'a rien fait de mal.

Elles s'éloignent.

ADAM

O sainte poésie, as-tu donc entièrement disparu de ce monde prosaïque ?

LUCIFER

A quoi penses-tu ! Ce cœur en pain d'épices, ce bouquet, cette danse, ce berceau de feuillage, était-ce autre chose ? Ne sois donc pas si difficile, il y a encore assez à quoi rêver.

ADAM

A quoi bon, si la cupidité et l'intérêt rôdent tout autour et qu'on ne rencontre plus nulle part d'élan désintéressé ?

LUCIFER

On en trouve aussi sur les bancs de l'école, où la vie est encore pleine d'exubérance. Voici précisément que viennent quelques camarades de cette espèce.

Des étudiants arrivent en se promenant.

PREMIER ETUDIANT

Allons gai, les gars ! Foin de la moisissure de l'école, aujourd'hui donnons-nous du bon temps.

DEUXIEME ETUDIANT

Au grand air ; j'ai la ville en horreur avec sa régularité, ses horizons bornés et ses boutiquiers.

TROISIEME ETUDIANT

Cherchons une querelle, cela stimule et est un divertissement viril.

PREMIER ETUDIANT

Ravissons les filles aux bras de ces soudards, et à l'instant la guerre s'allumera ; puis nous gagnerons prestement la campagne avec elles, nous avons de l'argent pour quelques verres de bière et pour de la musique, et jusqu'au soir avec les souvenirs de notre triomphe nous serons des princes au milieu de joues vermeilles.

QUATRIEME ETUDIANT

Superbe, superbe ! Vexer le philistin.

PREMIER ETUDIANT

En resserrant davantage les liens de notre association — et nous divertir tant que nous pourrons pour le moment jusqu'au jour prochain où, animés d'enthousiasme pour la cause de la patrie, notre énergie s'exercera sur un plus noble champ de bataille.

Ils passent.

ADAM

Spectacle charmant dans ce monde banal ! Mon cœur y pressent le germe de temps plus beaux.

LUCIFER

Tu vas voir comme ce germe se développe, quand on a secoué la poussière de l'école. Ces deux manufacturiers, qui s'approchent de nous, ont été jeunes, comme le sont à présent ces garçons.

Deux manufacturiers viennent en causant.

PREMIER MANUFACTURIER

J'ai beau faire, je ne puis soutenir la lutte, tout le monde veut payer moins cher ; je suis forcé de falsifier mes marchandises.

SECOND MANUFACTURIER

Il faut abaisser les salaires.

PREMIER MANUFACTURIER

Impossible, ne se révoltent-ils pas à présent, parce qu'ils ne peuvent pas vivre, les chiens qu'ils sont ? Et peut-être aussi y a-t-il un peu de vrai dans leurs plaintes ; mais qui dit à ces gens-là de prendre femme, qui leur dit d'avoir des demi-douzaines d'enfants ?

SECOND MANUFACTURIER

Il faut les tenir d'avantage à l'attache, qu'ils travaillent dans nos fabriques la moitié de la nuit, ils ont assez de l'autre pour se reposer, il n'est pas bon pour eux de rêver comme ils font.

Ils s'en vont

ADAM

Qu'ils s'en aillent ! Pourquoi me les as-tu fait voir ?

Mais dis, qu'est devenue la jeune fille ? Lucifer, montre maintenant tòn pouvoir, viens à mon aide, que je me fasse écouter d'elle.

LUCIFER

Satan lui-même se soucie peu de gaspiller sa force pour une pareille misère.

ADAM

Ce qui n'est rien pour toi est tout un monde pour moi.

LUCIFER

Eh bien, tu l'auras. — Seulement sois maitre de tes sentiments, ne recule pas devant le mensonge, prête-toi à mes questions, et elle te tombera dans les bras.

Haut, de façon à être entendu de la Bohémienne qui est aux écoutes derrière eux.

Vous voyez, Mylord, les désagréments de se mèler au peuple sous un déguisement, nous nous heurtons à tout moment à un nouvel affront. Si ce peuple se doutait qu'aujourd'hui même quatre de nos navires, de retour de l'Inde, entreront dans le port, il nous aurait accueillis d'une tout autre façon.

ADAM

C'est probable !

LA BOHEMIENNE, à part.

Cette découverte vaut une jolie somme.

A Adam.

Un mot, je vous prie. Votre Grâce a voulu dissimuler, c'est pourquoi je l'ai punie avec ma prédiction ; car il n'y a pas de secret pour moi, voilà longtemps que je suis la camarade de Satan.

LUCIFER, à part.

Allons, il ne manquait plus que cela, vieille guenille !

LA BOHEMIENNE

Les navires de Votre Grâce arriveront aujourd'hui même, mais, ce qui est bien plus heureux encore, c'est qu'une belle jeune fille brûle d'amour pour vous.

ADAM

Comment pourrai-je l'avoir ?

LA BOHEMIENNE

N'est-elle pas déjà à vous ?

ADAM

Elle m'a éconduit.

LA BOHEMIENNE

C'est précisément pour cela qu'elle sera à vous. Vous verrez, elle ne tardera pas à revenir ici. N'oubliez pas ma prédiction.

Elle s'en va.

ADAM

Lucifer, cette vieille te rend des points.

LUCIFER

Loin de moi la pensée de mettre en doute son brillant mérite, elle remplit en ce moment l'office du diable.

Un charlatan paraît dans sa voiture, au milieu du bruit des trompettes, entouré de la foule, et s'arrête au milieu de la scène.

LE CHARLATAN

Faites place ! J'ai droit à vos respects, ma tête a blanchi dans la science, tandis que je fouillais les trésors secrets de la nature avec un zèle infatigable.

ADAM

Qu'est-ce que ce fou bizarre, Lucifer ?

LUCIFER

C'est la science qui, pour vivre, descend à la charlatanerie ; précisément comme lorsque tu t'adonnais toi-même à la science, mais avec cette différence qu'il faut faire aujourd'hui plus de tapage que cela n'était nécessaire autrefois.

ADAM

Mais je n'ai jamais été si loin. Honte à lui !

LUCIFER

Est-ce sa faute, si sa nature répugne et s'il souhaite d'échapper à ce qu'on lise un jour sur la pierre de sa tombe :

« *Ex gratia speciali*
Mortuus in hospitali. »

si, en sacrifiant à autrui ses jours et ses nuits, il n'est parvenu à obtenir son salaire qu'à force de prières ?

LE CHARLATAN

C'est pour le bien de l'humanité que je me suis donné tant de peine, et tenez, en voici le merveilleux résultat : ce petit flacon d'élixir de vie rend la jeunesse au malade et au vieillard, les grands Pharaons l'ont composé jadis. Voici le philtre magique de Tancrède ; ce cosmétique est celui dont Hélène se servait ; ceci, ce sont les écrits de Képler sur l'astrologie !

ADAM

Tu entends ce qu'il met en vente ? Tandis que nous cherchions la lumière dans l'avenir, il la demande, lui, au passé lointain.

LUCIFER

Le présent n'inspire jamais de respect, comme il n'y a pas de grand homme en robe de chambre. De même, notre femme, après dix années de mariage, nous connaissons toutes ses taches de rousseur.

LE CHARLATAN

Achetez, achetez, vous n'en aurez point de regrets.

Vous n'avez jamais eu une pareille occasion et vous ne la retrouverez pas !

LA FOULE

Donnez ! Je puis en avoir besoin — Ah ! quel bonheur ! Quelle précieuse acquisition !

LUCIFER

Vois donc comme ces gens qui ne croient plus à rien courent pourtant après ce qui tient du miracle.

Eve revient avec sa mère ; la Bohémienne les suit en leur parlant à l'oreille.

EVE

Paroles superflues, nous te connaissons bien.

LA BOHEMIENNE

Que je sois damnée, si ce n'est pas la vérité. Ce monsieur est si amoureux de vous qu'il vous prendra aujourd'hui même pour maîtresse. Vous serez logée comme une princesse, vous irez au bal et à la comédie dans un carosse bruyant tiré par quatre chevaux.

LA MERE

A tout bien considérer, c'est cent fois plus convenable que de te faner sous un bonnet plat dans la boutique puante d'un cordonnier crasseux.

LA BOHEMIENNE

Regardez-le donc, c'est lui — comme il vous cherche !

EVE

Ce n'est pas bien de sa part, de ne pas m'avoir déjà vue. La main est fine, le port est d'un gentilhomme.

LA MERE

Son compagnon ne me paraît pas non plus à dédaigner. Il a bien le nez un peu crochu et le pied tortu, mais c'est un vieux monsieur si vénérable. Je te quitte, mon enfant. Le meilleur moyen d'arranger l'affaire est de vous laisser un instant seuls ensemble.

LA BOHEMIENNE, à Adam.

Voici la belle ; comme elle languit après vous !

ADAM

Je vole vers elle. Oh, quelle volupté... quelle volupté !

LA BOHEMIENNE

N'oubliez pas l'entremetteuse.

LUCIFER, lui donnant de l'argent.

Cet argent est de la part de mon camarade, et ce serrement de main de la mienne.

LA BOHEMIENNE, poussant un cri.

Aïe ! Quelle main rude !

Elle s'en va.

LUCIFER

Tu aurais éprouvé du plaisir, si tu étais ce dont tu te vantes, vieille sorcière !

EVE, à Adam.

Vous devriez me faire un présent de foire, ce cosmétique me plait fort...

ADAM

Le charme virginal répandu sur tes joues est un cosmétique qui n'a pas son pareil.

Cependant le charlatan s'en va.

EVE

Ah ! C'est trop de bonté.

ADAM

Ne me couvre pas de confusion ! Je mettrai autour de ton beau cou des diamants et des perles, non comme si je voulais l'orner, mais parce qu'ils ne sauraient briller à une place plus digne.

EVE

J'ai vu là-bas beaucoup de bijoutiers, mais ce n'est pas pour une pauvre fille comme moi.

ADAM

Eh bien, allons voir !

LUCIFER

C'est inutile. J'ai par hasard sur moi des bijoux rares.

Il présente une parure qu'Eve considère avec un grand plaisir et essaie.

EVE

Que c'est beau, que c'est charmant ! Comme on sera jalouse de moi !

ADAM

Mais ce cœur, je ne veux plus le voir !

EVE

Je vais le jeter, s'il vous déplaît.

Elle le jette.

LUCIFER

Bravo, et moi, je vais marcher dessus.

Il le fait.

EVE

Qu'est-ce donc? Est-ce un cri que j'ai entendu, ou bien est-ce une illusion de mes sens?

Cependant on apporte à travers la scène un condamné sur une charrette, la foule se presse à sa suite.

DANS LA FOULE

Hâtons-nous ! N'ai-je pas dit que c'était un lâche? Il fait encore l'obstiné. En route, suivons-le !

ADAM

Qu'est-ce que ce tumulte, cette foule inouïe ?

EVE

C'est un homme qu'on va pendre. Quel bonheur de nous trouver ici ! C'est un spectacle saisissant, et j'aurai une belle occasion de briller avec ma parure.

ADAM

Quel est le crime de ce misérable?

EVE

Je l'ignore!

LUCIFER

Peu importe du reste, cependant je vais vous le dire. Il travaillait depuis longtemps dans la manufacture de Lovel. Mais l'étain est un poison, et il en respirait continuellement. Il dut passer plusieurs semaines à l'hôpital. Sa charmante femme tomba dans la misère. Le fils de Lovel était jeune et charitable; ils se rencontrèrent et qublièrent tout.

PREMIER OUVRIER

Du courage, camarade! Tu mourras en martyr, ton nom restera en honneur parmi nous.

LUCIFER

L'homme guérit et ne trouva plus sa femme. Sa place était prise, il demanda en vain du travail. Révolté jusqu'au fond du cœur, il osa faire des menaces. Le fils de Lovel riposta par un soufflet. Un couteau tomba sous la main du malheureux — à présent on l'emmène. — Quant au vieux Lovel, il a perdu la raison.

Aux derniers mots, Lovel arrive en proie à une folie sombre.

LOVEL

Tu mens, tu mens, je n'ai pas perdu la raison. N'entends-je pas ce que la blessure de mon fils me murmure à l'oreille? Prends, prends mes immenses richesses, et fais que je ne l'entende plus. J'aimerais mieux être fou.

TROISIEME OUVRIER

Sois sans crainte, nous te vengerons un jour.

PREMIER OUVRIER

Redresse-toi, la honte retombe sur eux.

Le condamné et la foule qui le suit ont passé.

ADAM

Spectacle cruel et déchirant, pourquoi me tenter? Qui peut dire lequel en ce cas est le plus coupable? Ou bien ne serait-ce peut-être que la société? Quand elle est pourrie, — les crimes pullulent.

LOVEL

La société, oui. Prends mes richesses, mais ne me laisse pas entendre la voix de cette blessure.

Il s'en va.

EVE

Allons, allons, nous n'aurons pas de place.

ADAM

Je te bénis, ô destin, de n'avoir pas fait de moi un juge. Il est bien facile de faire des lois sur un canapé, — il est facile de juger superficiellement, mais combien

c'est malaisé pour qui scrute le cœur et veut en apprécier tous les replis.

LUCIFER

Avec de tels principes, les procès n'auraient jamais de fin. Personne ne fait le mal parce que c'est mal, le diable lui-même allègue toujours des raisons, et chacun regarde les siennes comme les meilleures. Le juriste tranche le nœud embrouillé dont des milliers de philanthropes ont été impuissants à démêler les fils.

Cependant ils sont arrivés près de la Tour où, dans une niche, se trouve une image de saint.

EVE

Arrêtons-nous un peu, mon ami, je veux attacher mon bouquet à cette sainte image.

LUCIFER, bas à Adam.

Ne le permets pas, sinon cela finira mal pour nous.

ADAM

Une enfant innocente — je ne l'en empêcherai pas.

EVE

J'ai l'habitude depuis mon enfance de penser à cette image, toutes les fois que je passe devant, et aujourd'hui cela tombe si bien. C'est l'affaire d'un instant, et, en nous pressant, nous rattraperons le temps perdu.

Elle attache le bouquet près de l'image, mais il se flétrit brusquement, et les bijoux de son cou et de ses bras se changent en lézards, se déroulent et tombent à terre.

Oh ! mon Dieu !

LUCIFER

J'ai eu beau t'avertir.

EVE

Au secours !

ADAM

Du calme, ma bien-aimée, on a l'œil sur nous. — Je te donnerai pour ton cou des bijoux mille fois plus précieux encore.

EVE

Laissez-moi ! Au secours, miséricorde ! Une honnête jeune fille a été outragée ainsi par des magiciens et une vieille sorcière hideuse.

Un rassemblement commence à se former, la Bohémienne vient avec des gardes.

LA BOHEMIENNE

Ils m'ont donné de la fausse monnaie, ils doivent être ici, c'était du vif argent, il a fondu dans le creux de ma main.

LUCIFER

C'était peut-être la faute de ta main, et non de l'ar-

gent. Adam, partons, il n'est pas bon de demeurer ici.

Ils disparaissent dans la Tour, et, tandis qu'en bas le rassemblement et la confusion augmentent, on les revoit en haut sur les créneaux.

ADAM

Encore une illusion perdue, je m'imaginais qu'il suffirait d'abattre les fantômes du passé et de procurer aux énergies une rivalité libre. — J'ai fait sauter de la machine une vis essentielle qui en maintenait les rouages, la religion, et j'ai négligé de la remplacer par une autre plus forte. Qu'est-ce qu'une rivalité où l'un, avec une bonne épée, se place en face d'un adversaire désarmé, une indépendance où des centaines d'hommes meurent de faim, à moins qu'ils ne se courbent sous le joug d'un seul ? C'est un combat de chiens pour un os à moelle. Au lieu de cela, je souhaite une association qui protège sans punir, encourage sans terrifier, où les forces de tous concourent à une action commune, telle que la science la conçoit, et à l'ordonnance de laquelle veille l'intelligence. Elle viendra, je le sens, je le sais bien..... Même, mène-moi, Lucifer, dans ce monde.

LUCIFER

Homme vain, parce que ton regard borné ne voit là-bas qu'une agglomération confuse, tu crois qu'il n'existe ni action commune, ni ordre dans l'officine de la vie ? Regarde donc un instant par les yeux de l'esprit et tu verras l'œuvre qu'ils accomplissent ; c'est bien pour nous seuls, et non pour leur petit individu qu'ils travaillent.

La nuit vient. La foire tout entière se forme en un groupe qui creuse dans une fosse béante au milieu de la scène, et danse autour, jusqu'à ce que, les uns après les autres, tous sautent dedans, en partie muets, en partie en prononçant successivement les paroles suivantes.

CHŒUR

Allons, courage, que la pioche résonne ! — Il faut finir aujourd'hui, ce serait trop tard demain. — Bien que dans deux mille ans — le grand œuvre ne soit pas encore achevé. —

Le berceau et la tombe, c'est tout un. — Aujourd'hui finit ce que demain commencera ; — éternellement affamé et rassasié, — ce qui tombe aujourd'hui se relèvera demain ! —

Le glas retentit.

Voici que retentit la cloche du soir, — finissons ; allons nous reposer, — c'est à ceux que le matin appel-

lera à une vie nouvelle — à recommencer le grand œuvre.

LE MONTREUR DE MARIONNETTES

J'ai terminé ma comédie, je vous ai amusés, mais moi je ne me suis pas amusé.

L'AUBERGISTE

Maintenant que vous vous êtes enivrés de mon vin, mes hôtes, bonne nuit !

LA PETITE FILLE

J'ai vendu toutes mes petites violettes, bientôt il en fleurira de nouvelles sur ma tombe.

LA BOHEMIENNE

Chacun a voulu voir son avenir, et à présent il ferme les yeux de frayeur.

LOVEL

Mes richesses ne m'ont pas donné le bonheur et à présent je trouverai le calme gratis.

L'OUVRIER

La semaine est finie, voici le samedi soir, je vais enfin me délasser de mon labeur.

L'ETUDIANT

J'ai fait de beaux rêves, — on m'a dérangé, beaux rêves, venez, continuez maintenant.

LE SOLDAT

Vraiment, j'ai été brave, et je vais tomber dans une fosse affreuse.

LA FILLE PUBLIQUE

L'ivresse s'est dissipée, le fard est tombé, il fait bien froid ici : ne vaut-il pas mieux être là-dedans ?

LE CONDAMNE

Restez, chaînes, sur cette misérable terre, je pressens d'autres lois au-delà de ce seuil.

LE CHARLATAN

Notre science nous a tourné la tête à l'un et à l'autre ; à présent la réalité nous laisse tous interdits.

EVE

Pourquoi, gouffre béant, es-tu là à mes pieds ? Ne crois pas que ta nuit m'épouvante : la poussière seule, née de la terre, y tombe ; quant à moi, je le franchirai glorieusement. Le génie de l'amour, de la poésie et de la jeunesse. m'ouvrira le chemin vers ma patrie éternelle ; ici-bas, mon sourire seul cause du plaisir, quand il tombe sur deux joues comme un rayon de soleil.

Elle s'élève transfigurée, en laissant tomber dans la fosse son voile et son manteau.

LUCIFER

La reconnais-tu, Adam ?

ADAM

Ah ! Eve ! Eve !

SCÈNE XII

La cour d'un phalanstère grandiose construit en forme d'U. Le rez-de-chaussée des deux ailes forme une galerie ouverte à colonnes. Dans la galerie de droite, des ouvriers sont occupés au milieu de machines circulaires à vapeur en mouvement. Dans celle de gauche, un savant travaille dans un musée, rempli de toutes sortes d'objets d'histoire naturelle, d'instruments de mécanique, d'astronomie, de chimie et autres curiosités. Tous ceux qui font partie du phalanstère portent le même costume. Adam et Lucifer surgissent du sol au milieu de la cour. Jour.

ADAM

Quel est ce pays, quel est ce peuple chez lequel nous sommes arrivés ?

LUCIFER

Il n'existe plus de ces idées surannées. N'était-ce pas une conception mesquine que celle de la *patrie ?* Un préjugé l'a enfantée jadis, l'égoïsme et un esprit de rivalité l'ont entretenue. A présent, la patrie embrasse la terre entière, tous les hommes sont désormais associés en vue d'une œuvre commune, la science veille, entourée du respect universel, sur le cours tranquille de cette belle ordonnance.

ADAM

L'idéal de mon âme s'est donc réalisé ! Que tout cela est parfait ! C'est bien ainsi que je l'ai toujours souhaité. Je ne regrette qu'une chose : l'idée de patrie ; elle aurait peut-être pu subsister, du moins je le crois, dans cet ordre nouveau. Le cœur de l'homme désire une limite, il a peur de l'infini, il perd en intensité, s'il se disperse ; il tient au passé et à l'avenir ; je crains qu'il ne s'entho usiasme pas pour le vaste monde autant qu'il l'a fait pour les tombeaux de ses pères. Celui qui verse son sang pour sa famille donne tout au plus une larme à ses amis.

LUCIFER

A ce que je vois, tu rejettes ton idéal, avant même qu'il ait pris corps.

ADAM

Ne le crois pas, mais je serais curieux de connaître l'idée qui unit toutes les parties du vaste monde et guide enfin vers un but plus noble l'enthousiasme, ce feu sacré et éternel, du cœur de l'homme, ce feu qui jusqu'ici a été alimenté par cent bagatelles et ne s'est consumé que dans des luttes fantastiques. Mais dis-moi, où sommes-nous vraiment ? Qu'est ce lieu ? Ensuite conduis-moi où mon âme puisse s'enivrer du bonheur

qui, après tant de luttes, est réservé à l'homme comme une récompense bien méritée.

LUCIFER

C'est un phalanstère, comme il y en a beaucoup d'autres, la demeure des hommes aux idées nouvelles.

ADAM

Allons donc !

LUCIFER

Arrête, pas tant de hâte ! Auparavant, dépouillons le vieil homme. Si nous nous présentions comme Adam et Lucifer, ces gens savants ne nous croiraient pas, ils nous anéantiraient ou bien nous enfermeraient dans leurs cornues.

ADAM

Quelle absurdité contes-tu encore ?

LUCIFER

C'est ainsi qu'on fait dans le monde des esprits.

ADAM

Agis donc à ta guise, mais presse-toi !

Lucifer se transforme, ainsi qu'Adam, en gens semblables à ceux qui habitent dans le phalanstère.

LUCIFER

Tiens, prends cette blouse. Défrise ta chevelure ! Nous voilà prêts.

ADAM

Adressons-nous à ce savant.

LUCIFER

Savant, je te salue !

LE SAVANT

Ne me dérange pas dans mon grand travail, je n'ai pas le temps de bavarder.

LUCIFER

Nous en sommes très fâchés. Nous venons du phalanstère n° 1000, candidats à la science, et nous avons fait tout ce chemin attirés par ta grande réputation.

LE SAVANT

C'est un zèle digne d'éloges, je l'avoue. A présent, je puis bien interrompre mon travail, seulement il ne faut pas que la chaleur s'abaisse dans l'alambic et que la matière cesse d'obéir à ma volonté.

LUCIFER

Ah ! si je ne me suis pas trompé, ainsi donc il est resté en toi aussi, qui fais passer par un filtre la nature et l'homme, une grande présomption comme dernier résidu.

LE SAVANT

Nous pouvons maintenant causer. Mais à quelle spécialité appartenez-vous proprement ?

ADAM

Nous n'attachons pas notre désir de savoir à une spécialité, nous désirons jeter un coup d'œil sur l'universalité des choses.

LE SAVANT

Vous êtes dans l'erreur ! Le petit recèle le grand, les objets sont en nombre infini, et notre vie est bien courte.

ADAM

C'est vrai ! Je n'ignore pas qu'il faut des hommes pour porter du sable comme pour tailler les pierres : une salle ne s'élève pas sans eux. Mais ceux-ci ne font qu'errer dans des ténèbres, et on ne peut comprendre leur rôle. L'architecte seul a vu l'ensemble, et bien qu'il ne sache pas tailler une pierre, c'est lui qui crée l'œuvre, comme un Dieu. Un tel architecte aussi est grand en savoir.

LUCIFER

Et c'est pourquoi, ô ! grand homme ! nous venons te trouver.

LE SAVANT

Vous avez bien fait, je suis sensible à votre démarche. Les branches multiples de la science sont les linéaments nombreux et distincts d'un même organisme, ils ne charment que quand ils sont réunis.

LUCIFER

Comme une belle femme.

LE SAVANT

Mais avec tout cela il n'y a que la chimie.....

LUCIFER

C'est le centre, le siège de la vie.

LE SAVANT

Parfaitement juste !

LUCIFER

Un mathématicien disait un jour devant moi la même chose des mathématiques.

LE SAVANT

Tout homme, par orgueil, se considère lui-même dans sa sphère comme le centre.

LUCIFER

Tu as eu raison de choisir la chimie pour étude favorite.

LE SAVANT

Cela ne fait pas de doute pour moi. Mais visitons donc mon musée. Il n'a pas son pareil dans tout le monde de nos jours ; tu y verras des animaux morts du monde primitif, en spécimens authentiques, tous bien empaillés. Ils vivaient par milliers parmi nos ancêtres, alors que ces derniers étaient encore barbares

et partageaient avec eux l'empire du monde. Il est resté d'eux maints récits merveilleux, par exemple on dit de celui-ci qu'il servait de locomotive.

ADAM

C'est un cheval, mais d'une race bien dégénérée. Albo-rak, crois-moi, était jadis un tout autre animal.

LE SAVANT

De celui-ci aussi on raconte que l'homme en avait fait son ami, gratis, sans lui demander aucun travail. Et il était capable de comprendre les pensées de l'homme, les lisait même exactement dans ses yeux. Bien plus, on dit qu'il s'était approprié jusqu'aux vices de l'homme, la notion de la propriété, et donnait en qualité de gardien sa vie pour elle. Si je rapporte cela, c'est uniquement parce que c'est écrit, je n'y crois pour mon compte que jusqu'à nouvel ordre. Il y a eu dans le passé tant d'absurdités, tant de rêveries ; ce conte, entre autres, est parvenu jusqu'à nous.

ADAM

C'est le chien. Tout ce que tu en dis est la vérité.

LUCIFER

Prends garde, Adam, tu vas te trahir...

LE SAVANT

Cet animal-ci fut l'esclave du pauvre.

ADAM

De même que le pauvre est le bœuf des riches.

LE SAVANT

Voici le roi des déserts.

ADAM

C'est le lion. — Et voilà le tigre, le chevreuil agile. Quels animaux vivent donc encore dans le monde ?

LE SAVANT

Quelle question ! Est-ce que ce ne sont pas les mêmes chez vous ? Celui-là seul vit qui est utile et que jusqu'ici la science n'a pas su remplacer : le porc et le mouton, mais nullement aussi imparfaits que la nature, mauvaise ouvrière, les a créés : celui-là n'est que de la graisse vivante, celui-ci une masse de chair et de laine, tous les deux, comme la cornue, servent à nos fins. Mais, à ce que je vois, tu connais tout cela, voyons donc autre chose. Voici nos minéraux. Examinez cet énorme morceau de charbon : il existait des montagnes entières de cette matière, les hommes pouvaient en tirer facilement ce que la science aujourd'hui extrait de l'air à grand peine. Ce métal-ci s'appelait fer, et, tant qu'il ne fut pas épuisé, on n'eut pas besoin de creuser le sol pour obtenir l'aluminium. Ce petit morceau est de l'or, métal très fameux et très

inutile. Quand l'homme, en effet, dans sa foi avengle, adorait des êtres supérieurs indépendants, au-dessus même du destin, il avait fait de l'or un de ces êtres et sacrifiait sur ses autels les aises de la vie, la justice et tout ce qui était sacré, afin de se procurer un petit morceau de ce métal magique, en échange duquel il pouvait avoir toutes choses, même, fait étrange, du pain.

ADAM

Montre, montre-moi autre chose, je connais tout cela.

LE SAVANT

Etranger, tu es un grand savant. Eh bien, voyons les végetaux d'autrefois. Voici la dernière rose que le monde a vue s'ouvrir. Fleur inutile qui, avec des centaines de mille autres de ses sœurs, a souvent occupé le sol le plus fertile aux dépens de l'épi flexible ; jouet favori de grands enfants. En vérité, c'est un phénomène bien singulier qu'on ait pu se passionner jadis pour de pareils enfantillages. L'esprit lui-même produisait aussi des fleurs : la poésie et les images illusoires de la foi. et, bercé dans les bras de rêves décevants, il a gaspillé le meilleur de ses forces, au point qu'il a manqué le but de sa vie. Nous conservons là, à titre de curiosités, deux de ces ouvrages. Le premier est un poème ! Son auteur se nommait, alors que dans sa présomption coupable l'individu réclamait ses droits, Homère. Il dépeint un monde fantastique qu'il appelle Hadès. Il y a longtemps que nous en avons réfuté chaque ligne. Le second est l'Agricola de Tacite, c'est un tableau bouffon et néanmoins lamentable des idées du monde barbare.

ADAM

Ainsi donc il reste encore ces quelques feuilles comme testament de cette grande époque, et elles n'ont pas cependant le pouvoir d'enflammer ses descendants abâtardis, de les exciter à des actions qui détruisent votre monde artificiel ?

LE SAVANT

Ta remarque est juste, nous l'avons faite nous-mêmes. Le poison qu'elles renferment est très dangereux ; aussi n'est-il permis de les lire qu'à celui qui a dépassé la soixantaine et s'est consacré à la science.

ADAM

Mais les contes de fées des nourrices n'inoculent-ils pas de pressentiments dans les cœurs tendres ?

LE SAVANT

Sans aucun doute ; c'est pourquoi nos nourrices ne parlent aux enfants que des plus hautes équations et de géométrie.

ADAM, à part.

Ah ! Assassins, ne craignez-vous pas de voler au cœur sa seule richesse et le plus beau temps de la vie ?

LE SAVANT

Avançons ! — Voici des instruments, des ouvrages d'art aux formes bien étranges ! Ceci est un canon ; on y lit cette inscription énigmatique : *Ultima ratio regum*. Son usage, qui le sait ? Voilà une épée, exclusivement destinée a égorger l'homme, et ce n'était pas un crime de s'en servir pour tuer. Ce tableau a été fait tout entier volontairement à la main, il a exigé la moitié d'une vie humaine peut-être, et le sujet, vois, n'est qu'une fable issue d'un caprice de l'imagination. Aujourd'hui le soleil exécute ce travail à notre place, et, tandis que l'auteur de ce tableau idéalisait faussement, le soleil seconde fidèlement nos desseins.

ADAM, à part.

Mais il n'y a plus ni art ni génie...

LE SAVANT

Comme toutes ces mille choses sont ornées et enfantines ! Des fleurs sur cette coupe, des arabesques fantastiques sur ce fauteuil, voilà à quels ouvrages l'homme a prodigué sa peine. L'eau rafraîchit-elle davantage, bue dans cette coupe, est-on assis plus à l'aise dans ce fauteuil ? A présent, nos machines accomplissent tout cela à notre place sous une forme plus pratique et plus simple, et ce qui garantit la perfection de l'œuvre, c'est qu'un ouvrier qui fabrique aujourd'hui des vis reste jusqu'à son dernier jour attaché à cette besogne.

ADAM

Aussi n'existe-t-il ni vie, ni individualité qui surpasse le maître, dans aucune œuvre. Où la force et la pensée trouveraient-elles l'occasion d'attester leur origine divine ? Quand elles souhaitent la lutte, et qu'elles promènent leurs regards sur ce monde méthodique et ordonné, elles ne trouvent plus la volupté du danger, ni même une bête cruelle. Cette déception, moi aussi je l'ai éprouvée dans la science : à la place du bonheur que j'attendais d'elle, je n'ai trouvé qu'une fastidieuse école d'enfants.

LE SAVANT

Ne nous a-t-elle pas donné la fraternité ? Quel homme souffre des besoins matériels ? En vérité, de pareilles idées mériteraient un châtiment.

ADAM

Dis, quelle est donc l'idée qui peut unir ces gens-là,

qui, comme un but commun, ait le pouvoir de les enthousiasmer ?

LE SAVANT

L'idée, pour nous, c'est la prolongation de la vie. Quand l'homme apparut sur la terre, elle était un garde-manger bien garni : l'homme n'avait qu'à étendre la main pour se procurer facilement tout ce qui lui était nécessaire. Aussi dépensa-t-il tout son bien en étourdi, comme un ver à fromage, et, dans sa douce ivresse, il eut le loisir de chercher en des hypothèses romanesques l'excitation et la poésie. Mais nous, arrivés à la dernière bouchée, nous sommes tenus de lésiner, car, il y a longtemps que nous nous en sommes aperçus, le fromage tire à sa fin, et nous mourons de faim. Dans quatre mille ans, le soleil se sera refroidi, la terre ne produira plus de plantes ; nous avons donc à nous quatre mille ans, pour apprendre a remplacer le soleil. Ce temps est suffisant pour notre savoir, je le crois. Comme moyen de chauffage s'offre l'eau, corps composé d'oxygène, et qui contient le plus de chaleur. Les secrets de l'organisme sont aujourd'hui près d'être découverts. Mais, tandis que nous discourons, peu s'en faut que je n'aie oublié ma cornue : c'est en effet, précisément, à cet objet que je suis occupé, moi aussi.

LUCIFER

L'homme a bien vieilli, si, pour créer un organisme, il a recours à un alambic. Mais j'admets que tu aies réussi, quel monstre ce sera ? une pensée muette, un sentiment d'amour sans objet, un être désavoué par la nature, sans opposition ni affinite avec rien, parce qu'il n'a pas d'individualité pour le limiter. Et d'où recevra-t-il son caractère propre, isolé qu'il sera de toute influence externe, protégé contre la douleur, éveillé à la conscience de son moi dans un étroit flacon ?

LE SAVANT

Vois, vois ces bouillonnements, vois comme cela resplendit, çà et là des formes s'agitent qui paraissent et disparaissent. La chaleur, dans ce flacon bien fermé, combine des substances ayant de l'affinité entre elles et des réactifs, et la matière sera contrainte de se soumettre à mes désirs.

LUCIFER

Savant, tu fais mon admiration. Mais il est une seule chose que je ne comprends pas : serais-tu capable de faire que des corps qui ont maintenant de l'affinité ne s'attirent pas les uns les autres, et que des contraires ne se repoussent pas ?

LE SAVANT

Quelles absurdités ! Cela n'est-il pas une loi éternelle des corps ?

LUCIFER

Ah ! je comprends ; dis-moi seulement à quoi cela tient ?

LE SAVANT

A quoi cela tient ? C'est une loi parce qu'il en est ainsi, l'expérience nous l'a montré.

LUCIFER

Ainsi donc tu n'es que le chauffeur de la nature; quant au reste, elle l'accomplit toute seule.

LE SAVANT

Mais je la divise, je l'emprisonne dans ce flacon, et je la tire des ténèbres énigmatiques.

LUCIFER

Je ne vois pas encore jusqu'à présent de signe de vie.

LE SAVANT

Cela ne tardera pas. Moi qui ai guetté tous les secrets de l'organisme, qui ai cent fois analysé la vie....

LUCIFER

Tu n'as saisi chaque fois qu'un cadavre. La science ne fait que suivre en boitant la jeune expérience présente, et, comme le poète qui est à la solde d'un roi, elle est prête à commenter ses exploits, mais elle n'a pas pour mission de prédire l'avenir.

LE SAVANT

Vous moquez-vous ? Ne voyez-vous pas qu'il suffit seulement d'une étincelle, et cela s'animera ?

ADAM

Mais cette étincelle, où la prendras-tu ?

LE SAVANT

Il ne reste plus qu'un pas à faire.

ADAM

Mais qui n'a pas fait ce pas unique n'a rien fait, ne sait absolument rien. Tout le reste, ce ne sont que les bagatelles de la porte ; ce pas conduirait directement dans le saint des saints. Oh ! le fera-t-on jamais ?

Cependant la fumée qui plane au-dessus de l'alambic commence à se condenser. Coup de tonnerre.

LA VOIX DE L'ESPRIT DE LA TERRE, *sortant de la fumée.*

Jamais ! Cet alambic est trop étroit et trop large pour moi. Tu me reconnais sans doute, Adam, n'est-ce pas ? On n'a pas encore le moindre soupçon de moi.

ADAM

As-tu entendu cette voix de l'esprit ? Regarde, oh ! regarde, homme orgueilleux et faible, es-tu le maître de celui qui plane là ?

LE SAVANT

C'est un accès de folie. Ah ! tu me fais pitié.

L'alambic crève, l'esprit disparaît.

L'alambic est cassé, il me faut recommencer le grand œuvre. Si près du but, une petite motte de terre, le hasard sot et aveugle, nous fait choir.

LUCIFER

C'est ce qu'on appelait autrefois le destin. Et il était moins honteux d'être brisé sous sa puissance que de céder maintenant au hasard sot et aveugle. Qu'est-ce que cela signifie ?

On entend une cloche.

LE SAVANT

Le travail est suspendu, c'est l'heure de la promenade, voici qu'on quitte les fabriques et les champs, maintenant on va punir les fautes commises, maintenant on va faire la répartition des femmes et des enfants. Dirigeons-nous de ce côté, j'y ai aussi affaire.

Arrivent sur une longue file des hommes, sur une autre des femmes, quelques-unes d'entre elles avec des enfants, parmi ces dernières Eve. Tous forment le cercle dans la cour. Un vieillard se place devant eux. Adam, Lucifer et le savant debout au premier plan, près du musée.

LE VIEILLARD

Numéro 30.

LUTHER, sortant de la file.

Me voici.

LE VIEILLARD

Tu as encore chauffé la chaudière outre mesure. En vérité, il semble que ta fougue veuille mettre en danger le phalanstère tout entier.

LUTHER

Peut-on, quand l'élément furieux, étincelant, rugissant, vous entoure de mille langues de feu, cherche à vous atteindre pour vous anéantir, résister à la tentation d'aller hardiment vers lui et de souffler encore, sachant bien qu'on est son maître ? Tu ignores le pouvoir magique du feu, toi qui ne l'as vu que sous un pot.

LE VIEILLARD

Verbiage, tu te passeras de dîner aujourd'hui.

LUTHER, se retirant.

Mais demain je soufflerai encore le feu.

ADAM

Que vois-je ? Cet homme ne m'est pas inconnu. N'est ce pas Luther ?

LE VIEILLARD

209 !

CASSIUS, s'avançant.

Voici.

LE VIEILLARD

C'est la troisième fois que je t'avertis que tu cherches querelle sans motif.

CASSIUS, se retirant.

Sans motif ? parce que je me plains pas ? C'est un poltron celui qui appelle autrui à l'aide, tant que son bras est vigoureux Ou bien, mon adversaire était-il peut-être plus faible, car il ne s'est pas défendu ?

LE VIEILLARD

Pas de réplique ! La forme de ton crâne n'excuse pas ce mauvais penchant, car il est noble et sans défectuosité. Mais ton sang est si bouillant et si impétueux ! On te soignera jusqu'à ce que tu sois dompté.

ADAM

Ah ! Cassius, me reconnais-tu ? J'ai combattu avec toi à Philippes. Ainsi donc l'organisation fausse, la théorie peuvent se fourvoyer à ce point qu'un si noble cœur ne soit pour elles qu'un obstacle et ne puisse être reconnu ?

LE VIEILLARD

104 !

PLATON, s'avançant.

J'entends.

LE VIEILLARD

Tu étais donc encore retombé dans tes rêveries que le troupeau confié à ta garde a causé du dommage ? Pour te tenir éveillé, tu te mettras à genoux sur des pois.

PLATON, se retirant.

Même sur des pois je ferai encore de beaux rêves.

ADAM

Ah, Platon, quel rôle tu as en partage dans la société que tu souhaitais dans l'avenir !

LE VIEILLARD

72 !

MICHEL-ANGE, se présentant.

Me voici...

LE VIEILLARD

Tu as encore quitté ton atelier sans ordre.

MICHEL-ANGE

Oui, parce que je faisais toujours des pieds de chaise, et même de la forme la plus grossière. Que de fois j'ai supplié qu'on me laissât y apporter quelques modifications, qu'il me fût permis d'y graver des ornements ! On me l'a défendu. J'ai désiré changer le dos de la chaise, rien n'y a fait. Sur le point d'en perdre la raison, j'ai tout quitté, supplice et atelier.

Il se retire.

LE VIEILLARD

Pour cette perturbation de l'ordre tu te rendras dans ta chambre et tu ne jouiras pas de cette belle et chaude journée.

ADAM

Michel-Ange, quel enfer ce doit être pour le dieu qui habite dans ton sein que de ne pouvoir pas créer ! Oh ! combien de gens de toute sorte qui me sont connus, et combien de génie, combien de force antique ! L'un a combattu avec moi, l'autre a subi le martyre ; celui-là trouvait le monde trop étroit, et à quelle uniformité, à quelle taille de pygmées cet état les a réduits ! Oh ! Lucifer, viens, partons ! Mon âme ne peut supporter davantage ce spectacle.

LE VIEILLARD

Deux enfants ont aujourd'hui accompli le temps pendant lequel ils ont eu besoin des soins maternels, à présent la maison d'éducation commune les attend. Qu'on les amène .

Eve et une autre femme se présentent avec leurs enfants.

ADAM

Quelle radieuse apparition ! Ainsi donc ce monde desséché a encore de la poésie ?

LUCIFER

Eh bien, Adam, nous ne partons pas ?

ADAM

Où trouverons-nous la paix mieux qu'ici ?

LE VIEILLARD

Savant ! Examine la conformation du crâne de ces enfants.

Le savant examine les enfants.

EVE

Oh ! qu'est-ce qui m'attend ?

ADAM

Cette voix !

LUCIFER

Qu'espères-tu donc de cette femme du commun, toi qui as goûté les baisers de Sémiramis ?

ADAM

En ce temps-là je ne connaissais pas encore celle-ci.

LUCIFER

Ah, oui ! C'est le vieux refrain des amoureux : chacun s'imagine qu'il a découvert la passion, qu'avant lui personne n'a été capable d'aimer, et il en est de même sans interruption depuis des milliers d'années.

LE SAVANT

Cet enfant recevra l'enseignement de la médecine, de cet autre on fera un berger.

LE VIEILLARD

Qu'on les emmène maintenant !

On va pour emmener les enfants, Eve s'y oppose.

EVE

Ne le touche pas ! Cet enfant est à moi ; qui osera l'arracher du sein de sa mère ?

LE VIEILLARD

Saisissez-le ! Que tardez-vous ?

EVE

Oh, mon enfant ! Ne t'ai-je pas nourri du sang de mon cœur ? Quelle force serait capable de briser ce lien sacré ? Me faudra-t-il donc renoncer à toi pour toujours, te savoir confondu dans la foule, et mes yeux te chercheront-ils en vain, avec inquiétude, parmi des centaines d'étrangers semblables ?

ADAM

Ah ! s'il est pour vous quelque chose de sacré, hommes, laissez l'enfant à sa mère.

EVE

N'est-ce pas, n'est-ce pas ? Sois béni, étranger !

LE VIEILLARD

Tu joues, étranger, un jeu audacieux ; si nous laissons revivre le préjugé de la famille, c'en sera fait aussitôt de toutes les conquêtes de la science sacrée.

EVE

Que me fait à moi la science glacée ? Qu'elle périsse où parle la nature !

LE VIEILLARD

Tu es encore là ?

ADAM

Ah ! que personne ne la touche ! J'ai là une épce, je vous apprendrai la manière de s'en servir.

LUCIFER

Rêverie ! Reste tranquille !

Il pose sa main sur l'épaule d'Adam ; le bras d'Adam s'engourdit.

Sens le pouvoir fatal de ma main.

EVE

Oh ! mon enfant !

Elle s'évanouit, on emmène son enfant.

LE VIEILLARD

Ces deux femmes ne sont pas accouplées, que ceux qui les désirent se présentent.

ADAM

Je réclame celle-ci.

LE VIEILLARD

Savant, ton opinion ?

LE SAVANT

Un homme romanesque et une femme nerveuse

créeront des descendants abâtardis ; le couple n'est pas assorti.

ADAM

Quant à moi, je ne me désiste pas, si elle veut de moi.

EVE

Je suis à toi, homme généreux.

ADAM

Je t'aime, femme, de toute l'ardeur de mon cœur.

EVE

Moi aussi, je le sens, je t'aimerai toujours.

LE SAVANT

C'est de la folie. Il est étrange, en vérité, de voir apparaître un revenant du passé dans notre siècle de lumières. D'où vient-il ?

ADAM

C'est un rayon attardé du Paradis.

LE VIEILLARD

C'est regrettable !

ADAM

Ne nous plaignez pas ; cette folie est notre bien ; nous ne vous envions pas votre bon sens. Tout ce qu'il y eut jamais de grand et de noble dans le monde n'a-t-il pas été une folie semblable ? La réflexion ne lui impose pas de frein. C'est un langage d'esprits, qui, parti de sphères plus nobles, balbutie à nos oreilles comme une douce musique, témoignage que notre âme a de l'affinité avec eux ; nous méprisons la poussière vulgaire de la terre, et nous cherchons la route vers des sphères supérieures.

Il tient Eve étroitement embrassée.

LE VIEILLARD

A quoi bon les écouter d'avantage ? Qu'on les emmène à l'hôpital !

LUCIFER

Le moment est venu de faire appel à notre agilité. En route, Adam !

Ils s'enfoncent sous terre.

SCÈNE XIII

L'espace infini. On aperçoit dans le lointain un segment de notre terre qui se rapetisse de plus en plus jusqu'à ce qu'il n'apparaisse plus que comme une étoile confondue au milieu des autres. Au début, la scène est plongée dans une demi-obscurité, puis peu à peu la nuit se fait complète. Adam en vieillard et Lucifer volent dans les airs.

ADAM

Dis, où nous conduira ce vol insensé ?

LUCIFER

N'aspirais-tu pas, dégagé de toute scorie, vers des sphères supérieures, d'où, si je t'ai bien compris, est parvenue à tes oreilles la voix d'un esprit de ta famille?

ADAM

En effet, mais je ne m'imaginais pas la route qui y conduit si solitaire. Ce lieu est si désert et si odieux qu'on dirait qu'un sacrilège y a passé. Et en mon cœur luttent deux sentiments : je sens combien la terre est trop petite pour enfermer mon âme élevée, et j'aspire à sortir de cette sphère ; mais d'autre part je pleure, hélas ! pour m'en séparer. Ah ! Lucifer, jette donc un regard en arrière sur cette terre qui fut la nôtre. D'abord les fleurs ont disparu à nos yeux, puis le feuillage ondoyant des forêts ; le paysage bien connu, avec ses cent endroits favoris, a fait place à une plaine unie et monotone. Tout ce qui offrait quelque intérêt s'est évanoui. Maintenant le rocher est réduit à une misérable motte de terre, le nuage chargé d'éclairs, dans lequel le campagnard là-bas pressent une voix sacrée et qui le frappe de terreur, n'est plus qu'une misérable vapeur. Et l'Océan immense et mugissant, qu'est-il devenu ? une tache grise sur le globe qui tourne, confondu parmi des millions de compagnons, et voilà tout notre monde ! Et puis elle, elle... ô Lucifer ! faudra-t-il que nous soyons séparés d'elle aussi ?

LUCIFER

Du point de vue élevé où nous sommes, tu as beau faire, c'est d'abord la beauté qui périt, puis la grandeur et la force, jusqu'à ce qu'enfin il ne nous reste plus rien que les froides mathématiques.

ADAM

Les étoiles demeurent en arrière de nous, je n'aperçois pas de but et ne sens pas d'obstacle. Que vaut la vie sans amour et sans lutte ? Un frisson glacé me saisit, Lucifer !

LUCIFER

Si ton grand héroïsme ne va pas plus loin, retournons prendre nos ébats dans la poussière.

ADAM

Qui dit cela ? En avant donc, en avant ! Je ne souffrirai plus quand tous les liens qui m'attachent à la terre, seront entièrement brisés. Mais, hélas ! qu'est cela ? Ma respiration s'arrête, mes forces m'abandonnent, je perds connaissance. Ainsi donc ce serait plus qu'une fable ce qu'on raconte d'Antée qui ne resta en vie que tant qu'il fut en contact avec la poussière de la terre?

VOIX DU GENIE DE LA TERRE

Oui, c'est plus qu'une fable. Tu me connais déjà, moi le génie de la terre ; c'est moi seul qui respire en toi, tu le sais bien. Voici la barrière, jusque-là s'étend ma puissance ; si tu retournes sur tes pas, tu vivras, — si tu franchis cette limite, tu cesseras d'être, comme l'infusoire qui sautille dans la goutte d'eau. Cette goutte, c'est la terre pour toi.

ADAM

Je te brave, c'est en vain que tu cherches à m'effrayer, mon corps peut être à toi, mais mon âme m'appartient, la pensée et la vérité n'ont pas de limites, elles ont existé antérieurement à ton monde de matière.

LA VOIX DU GENIE DE LA TERRE

Homme présomptueux ! Essaie donc, ta chute sera horrible. Le parfum a-t-il précédé la rose, la forme a-t-elle existé avant les corps et les rayons du soleil avant le soleil lui-même ? Oh ! si tu voyais ton âme orpheline tournoyer comme elle fait dans l'espace infini, chercher en vain à comprendre et à s'exprimer, dans un monde étranger, et ne plus rien sentir ni comprendre, tu aurais le frisson. Car toutes les idées et tous les sentiments qui s'agitent en toi ne sont que des rayonnements du groupe de matière que tu appelles ta terre, et qui, si elle n'était pas ce qu'elle est, ne pourrait pas plus subsister que toi. Le beau et le laid, la béatitude et l'enfer, procèdent de mon seul esprit qui pénètre de son souffle l'organisation de ta petite demeure. Oh ! ce qui est ici vérité éternelle est peut-être absurde dans un autre monde, et l'impossible est peut-être naturel. La pesanteur ne se meut pas, la vie n'existe pas, ce qui est ici air est peut-être pensée là, ce qui est ici lumière est peut-être là son, et ce qui est ici végétal est peut-être ailleurs cristal.

ADAM

Tu ne m'ébranles pas, mon âme aspire à s'élever.

LA VOIX DU GENIE DE LA TERRE

Adam, Adam, il n'est que temps : retourne sur tes pas, tu peux encore accomplir de grandes choses sur la terre, tandis que, si tu arraches ta vie à l'anneau de l'univers, Dieu ne souffrira pas que tu l'approches — et tu périras lamentablement.

ADAM

La mort ne me détruira -t-elle pas bientôt ?

LA VOIX DU GENIE DE LA TERRE

Ce vieux mensonge, cette parole vaine, ne la prononce pas ici, dans le monde des esprits — la création tout entière en frémirait d'horreur. C'est un sceau sa-

cré que le Seigneur s'est réservé. La pomme de la connaissance serait impuissante à le briser.

ADAM

Je veux le briser.

Ils s'envolent plus loin. Adam pousse un cri et se raidit.

Je suis perdu !

LUCIFER, ricanant.

Le vieux mensonge a donc vaincu.

Il pousse Adam loin de lui.

Que cette fausse divinité tourne désormais dans l'espace, transformé en une nouvelle planète, sur laquelle la vie se développera peut-être encore pour moi.

LA VOIX DU GENIE DE LA TERRE

Tu te réjouis trop tôt, Lucifer ! Il n'a fait que prendre contact avec ce monde étranger, il n'est pas si facile de sortir de mon royaume. Une voix de ta patrie t'appelle, reviens à toi, mon fils !

ADAM, reprenant ses sens.

Je revis. Je le sens à ma souffrance, mais ma souffrance elle-même est douce, c'est si horrible de devenir la proie du néant... Oh ! Lucifer, ramène-moi sur ma terre ; bien que j'aie lutté tant de fois en vain, je veux lutter encore et je serai heureux.

LUCIFER

Et après tant d'experiences tu crois encore que ta lutte nouvelle ne sera pas inutile, que tu arriveras au but? En vérité, l'homme ne peut avoir qu'une âme d'enfant que rien n'abat.

ADAM

Une illusion si folle ne m'entraîne pas non plus prématurément. Le but, je le sais, m'échappera cent fois encore. Qu'importe! Qu'est-ce, à vrai dire, que le but? Le but, c'est la cessation de la lutte glorieuse, le but c'est la mort ; la vie est un combat, et le combat lui-même est le but de l'homme.

LUCIFER

En vérité, voilà une bellec onsolation! Si encore l'idée de la lutte était grande au moins, mais tu te moqueras demain de ce pourquoi tu combats aujourd'hui, ce qui t'a enthousiasmé est un pur enfantillage. N'as-tu pas versé ton sang à Chéronée pour la défense de la liberté perdue, et plus tard n'as-tu pas combattu avec Constantin pour fonder sa domination sur le monde? N'es-tu pas mort en martyr de la foi, et plus tard n'as-tu pas employé contre cette foi les armes de la science ?

ADAM

C'est vrai, c'est vrai, mais il importe peu. Toute

mesquine qu'était mon idée, elle m'a alors enthousiasmé, élevé ; par conséquent elle était grande et sainte. Il est indifférent qu'elle ait agi sous la forme de la croix ou de la science, de la liberté ou de l'ambition, elle a conduit en avant l'humanité. Oh ! retournons donc sur la terre, afin que j'y livre de nouveaux combats.

LUCIFER

Et as-tu oublié déjà la parole de ce savant qui calculait que dans quatre mille ans ton monde sera gelé, et que la lutte cessera ?

ADAM

A moins que notre science ne défie ce destin. Mais elle le défiera, je le sens et je le sais.

LUCIFER

Et après ? Y aura-t-il des luttes, de la grandeur, de la force dans ce monde artificiel, réglé par la raison d'après ses théories et dont tu as pu te rendre compte il n'y a qu'un instant par toi-même ?

ADAM

La science seule délivrera la terre, puis elle aussi passera, comme tout ce qui a rempli sa mission ; et alors surgira de nouveau l'idée, qui l'animera de son souffle. Ramène-moi donc sur mes pas, je brûle de voir pour quel nouveau principe je m'enthousiasmerai sur la terre délivrée.

LUCIFER

En arrière donc !

EMERICH MADACH.

Traduit du hongrois par CH. DE BIGAULT DE CASANOVE.

(*A suivre.*)

Reproduction interdite.

PAROLES AUX MIROIRS

Pèlerin du printemps, je n'ai pas vu les fleurs :
Ni celles que des mains assemblaient en couronne,
Ni celles que le vent dispersait à l'automne
Parmi les feuilles d'or et sous la pluie en pleurs !

Je n'ai pas étanché ma soif aux sources fraîches
Que d'autres devinaient sous l'herbe à leur chanson ;
Et je n'ai pas lié de gerbe à la moisson ;
Et quand d'autres dormaient sur la paille des crèches,
Je me suis étendu sur le chemin pierreux,
Sans un épi de glane et la besace vide ;
Et chaque heure au passage a marqué d'une ride
Mon front qui se courbait vers de moins malheureux.

L'exil était partout, et l'ombre autour de moi
Résonnait du bruit sourd de mes pas sur la route,
Quand, souriante, avec le geste qu'on l'écoute,
Une femme m'a baisé l'âme avec sa voix

Je ne savais plus rien du temps de mon enfance...
Tandis qu'elle parlait, je me suis souvenu
D'une qui traversait mon sommeil ingénu,
Et qui dormait le jour dans un livre d'images
Où je la regardais des heures en silence,
Car sa robe était belle autant que son visage.
C'était la même enfin dont j'avais lu l'histoire :
Elle était charitable aux pauvres du chemin ;
On contait qu'un lépreux, ayant touché sa main,
Devint pur, et qu'un roi fut frappé dans sa gloire
Pour avoir dédaigné la prière des humbles...

Au charme de sa voix je me pris à l'aimer.

Son regard clair me pénétra comme un baiser,
Et je me suis senti le cœur paisible et simple
De l'enfant qui croyait aux merveilles des fées.
Il y avait des fleurs dans ce qu'elle disait,
Et des musiques, et la mer, et les coquilles
Qui font du bruit quand on les met contre l'oreille...

Le vent dénoua ses cheveux. Je les baisai ;
Ils semblaient dans le soir d'héroïques trophées
Conquis sur le soleil englouti par la mer !

Quand, sous la lune, éblouissante d'être nue,
Elle m'ouvrit ses bras, ardente et magnifique,
Offrant la nacre blanche et rose de sa chair,
Mon âme de douceur était comme fondue.

Le parfum que logeait le lin de sa tunique
S'est perdu dans l'air triste où son regard n'est plus.
La guirlande est fanée où mes lèvres ont bu
L'odeur que ses cheveux dorés avaient laissée.
Et l'anneau qui disait notre amour est éteint.

O miroirs devant qui tant de joie est passée,
Gardez-vous son image en un secret lointain,
Jaloux de la beauté qui vous fut confiée ?

O miroirs, l'avez-vous à jamais oubliée ?

CHARLES-HENRY HIRSCH.

Mai 1896.

SARTOR RESARTUS

VIE ET OPINIONS DE HERR TEUFELSDRŒCKH

(*Suite*[1])

LIVRE II

CHAPITRE V

ROMANCE

Sommaire. — Teufelsdrœckh abandonne sa profession. Le céleste mystère d'Amour. Sentiment de vénération de Teufelsdrœckh pour la femme. Premier et unique amour. Blumine (2). Cœurs heureux et langues libres. L'infinie nature de l'Imagination. Heureux progrès de l'amour; rupture soudaine; catastrophe irrémédiable.

« Pendant de longues années », écrit Teufelsdrœckh, » le pauvre Hébreu, dans cette Egypte que lui était « l'Auscultatorat, avait cruellement peiné, cuisant des » briques sans paille, avant que l'eût enfin une bonne » fois frappé cette question : Pourquoi ? — *Beim Himmel !* (3) Pour te nourrir et te chauffer ! Comment ! » ne peut-on nulle autre part, dans tout le vaste Univers, » se procurer Nourriture et Chaleur ? — Quoi qu'il en » dût résulter, je résolus d'essayer. »

Nous allons donc le voir dans une condition nouvelle, indépendante, ce qui peut-être bien ne veut pas dire que sa condition se soit améliorée. Teufelsdrœckh est à présent un homme sans profession. Quittant la commune Flotte des buses (4) et des baleiniers, où sa tardive position sous le vent était, il faut le dire, fort pénible, il gouverne désespérément à part, dans une route à lui, avec un sextant et un compas à lui. Malheureux Teufelsdrœckh ! Bien que ni Flottes, ni Transports, ni Convoiements ne te plussent, encore était-ce une *Flotte*, naviguant dans une route prescrite, pour des buts déter

(1) V. *Mercure de France*, nº 71, 72, 74, 76, 77, 78, 79.
(2) En anglais : Flower-Goddess, c'est-à-dire : Déesse-des-Fleurs, Flore.
(3) Par le Ciel !
(4) Bateau à pêcher le hareng.

minés ; de conserve surtout, afin que, par gouverne mutuelle, par toutes sortes de réciprocités, chaque navire pût de diverses manières aider l'autre ? Comment prétends-tu naviguer dans des mers inconnues ; et te trouver, par le Nord-Ouest, ce passage plus court (1) vers ce beau pays des Aromates dont tu rêves, et qui s'appelle Nulle-Part ? — Un coureur solitaire, dans un tel voyage, avec une telle tactique de navigation, doit tomber dans des aventures. Même arrive-t-il, comme nous allons le voir de suite, que certaine Ile-de-Calypso l'arrête dès le début ; et pour ainsi dire fausse et bouleverse toute son estime.

« Si dans la jeunesse », écrit-il, « l'Univers se dévoile » majestueusement, et si partout le Ciel se révèle sur la » Terre, nulle part pour le Jeune Homme ce Ciel ne se » révèle sur la Terre aussi immédiatement que dans la » Jeune Fille. Assez étrangement, dans cette étrange » vie qu'est la nôtre, il en a été décidé ainsi (2). En » somme, comme je l'ai souvent dit, une Personne (*Per-* » *sœnlichkeit*) a toujours pour nous quelque chose de » saint ; un certain Anthropomorphisme orthodoxe unit » mon *Moi* à tous les *Toi* par les liens de l'Amour : » mais c'est dans ce rapprochement du Semblable et du » Dissemblable que, de cette attraction céleste, il jaillit, » comme entre le Négatif et le Positif, pour la première » fois une flamme. Pensez-vous donc que le plus infime » des êtres mortels nous soit indifférent ? N'est-ce pas » plutôt notre plus intime désir, que de faire un avec lui ; » que de nous l'attacher par la reconnaissance, par l'admi- » ration, par la crainte même ; ou, à défaut de tout cela, » de nous attacher nous-même à lui ? Que sera-ce donc » s'il s'agit, comme ici, des Contraires ! C'est alors que » nous est accordée la haute possibilité mystique d'une » telle union, la plus haute qui soit sur notre Terre ; » c'est alors que, dans le milieu bon conducteur de » l'Imaginative, l'Universelle Electricité Spirituelle » éclate en un développement de *feu*, qui, déployé entre » l'homme et la femme, reçoit alors de nous le nom » expressif d'Amour.

« Pour tout adolescent bien conditionné, à ce que je » suppose, fleurit déjà certain Paradis en perspective, » animé de quelque Ève idéale ; il ne manque pas non » plus, dans les avenues majestueuses, parmi les flo-

(1) Allusion au fameux passage que Jean Cabot cherchait déjà en 1597, au Nord-Ouest de l'Amérique (Pole-Nord), pour aller aux Indes-Orientales.

(2) Réflexion amère motivée, sinon justifiée, par l'évènement.

» raisons et les frondaisons de ce Jardin, magnifique et » terrible en son milieu, un Arbre de la Science. Et de » même tout ce Jardin n'a-t-il peut-être que plus d'at- » trait, si des Chérubins à la flamboyante Epée le gar- » dent de tout pas humain; et lui accordent, à l'ima- » ginatif adolescent, seulement de voir, non d'entrer. » Heureuse saison de la forte jeunesse, où la modestie » est encore une infranchissable barrière céleste; où » les saintes cités éthérées de l'Espoir ne sont pas encore » devenues les chétives bourgades d'argile de la Réa- » lité; et où l'homme, par sa nature, est encore infini » et libre ! »

« Quant à notre jeune Abandonné », continue Teufelsdrœckh, faisant évidemment allusion à lui-même, « dans la vie recluse qu'il menait, et avec son Imagi- » nation brûlante, d'autant plus ardente qu'elle brûlait » à couvert, comme dans un four, ses sentiments envers » les Reines de cette Terre étaient, et sont d'ailleurs, » tout à fait inexprimables. Une Divinité visible résidait en elles; pour notre jeune Ami, toutes les femmes » étaient saintes, étaient célestes. Il ne les voyait encore » que flottant dans l'au-delà, en leur versicolore plumage d'ange; ou bien planant, muettes et inaccessibles, sur les bords du *Thé Esthétique* (1): elles étaient » tout éther, toute Ame et toute Beauté; si attirantes, » comme de mystérieuses prêtresses, dont la main » dressait l'invisible Echelle-de-Jacob, par où l'homme » pouvait monter jusqu'aux Cieux. Que lui, notre » pauvre Ami, pût jamais conquérir pour soi-même » l'une de ces Toutes-Gracieuses (*Holden*) — *Ach Gott* ! » Comment espérer cela; ne serait-il pas mort à cette » entreprise? Il y avait dans son esprit comme un délirant vertige.

« Ainsi le jeune homme, tout sceptique qu'il fût à » l'égard de ces Démons et de ces Anges auxquels le vul- » gaire avait autrefois cru, ne restait pas cependant » sans être visité par des essaims de vrais enfants de la » lumière, dont le vol autour de lui, visible et bruissant, l'accompagnait partout; et ils étaient l'objet de » ce culte religieux dans son esprit, bien qu'il ne les » nommât encore que de leur simple nom terrestre et » trivial. Mais à présent, si sur une âme ainsi préparée » certaine effective fille de lumière, incorporée dans le » tangible et le réel, venait à jeter quelque électrique » regard de ses deux yeux, disant par là: « Toi aussi,

(1) Comme une évocation humoristique ici, et bien germanique, des Walkyries, des Vierges-cygnes au bord du lac.

» tu peux aimer et être aimé »; si elle venait ainsi à » l'enflammer, — juste Ciel, quel feu volcanique, dévo- » rateur, et faisant trembler la terre, ne serait-ce pas ! »

Ce feu, nous le voyons par la suite, éclata en effet, avec des explosions plus ou moins vésuviennes, dans l'homme intérieur de Herr Diogène; aussi bien, comment en eût-il été autrement? Un naturel où, pourrions-nous dire, pour employer son propre style imagé, l'Irritabilité faisait maintenant comme une forte mèche d'amadou; et qui récelait tant de nitre de Passion latente, avec pas mal d'Humeur sulfureuse; le tout placé en si chaud voisinage, tout près d'une « fournaise d'imagination » : n'avons-nous pas là les composants d'une poudre des plus sèches, prête à s'enflammer à la moindre étincelle? Et les étincelles ne manquent nulle part dans l'élément de notre vie. Sans doute, un de ces Anges qui planaient si nombreux à l'entour, un jour aura bien voulu, laissant « les bords du *Thé Esthétique* », rapprocher son vol; et, d'un électrique regard prométhéen, allumer un feu d'artifice point a dédaigner comme coup d'œil. Heureux, si en effet ce feu se trouva être un feu d'artifice, et s'il flamba, comme une pièce pyrotechnique, en beaux éclats de splendeur successifs, surgissant naturellement l'un de l'autre, en suivant les diverses périodes d'un heureux Amour juvénile; jusqu'à ce que le tout se soit consumé sans accident, et que cette jeune âme ait pu se satisfaire sans qu'il lui en coutât beaucoup ! Heureux si plutôt ce ne fut pas une Conflagration et une Explosion folle; une explosion à déchirer cruellement le cœur même; et peut-être à le rompre de part en part (la Mort, alors); ou, tout au mieux, brisant les minces parois de votre « four », et ainsi sévissant désormais en plein effrènement parmi les combustibles contigus (la Folie, alors): jusqu'à ce qu'enfin du monde intérieur de notre Diogène, de ce monde si beau et si divers, il ne reste plus Rien, que « le cratère d'un volcan éteint ! »

D'après les Documents de toutes sortes contenus dans l'Enveloppe au signe du *Capricorne*, et dans celles qui la précèdent et la suivent immédiatement, il devient manifeste que notre Philosophe, pour stoïque et cynique qu'il paraisse à présent, était sincèrement et même éperdument épris : nous pouvons donc résoudre ici nos anciens doutes si son cœur était de pierre ou de chair. Il aimait une bonne fois; non pas à demi, mais trop bien. Et une fois pour toujours : car de même que Congrève veut une nouvelle cartouche pour chaque nouvelle

fusée (1), de même chaque cœur humain ne peut à proprement parler produire qu'un seul Amour, s'il en produit même un seul; le « Premier Amour qui est infini » ne saurait être suivi d'un second pareil à lui. C'est ce qui fait que, dans ces dernières années, l'Editeur de ces Feuillets s'est habitué à voir en Teufelsdrœckh un homme qui n'aurait jamais non seulement de liaison sérieuse, mais même jamais de caprice; un homme que la grande climatérique elle-même, l'*Eté de la Saint-Martin* du Radotage qui commence, ne couronnerait point d'une nouvelle guirlande de myrtes. Pour le Professeur, les femmes ne sont plus que des Œuvres d'Art; d'un Art Céleste, certes; il se fait une gloire de les contempler dans les galeries, mais il ne songe plus à les acquérir.

Les lecteurs psychologues doivent être curieux de voir comment Teufelsdrœckh se comporte dans cette passe si nouvelle pour lui; avec quels détails particuliers de configuration, splendeur et couleur successives, flambe son Feu d'artifice. Mince, comme toujours, est la satisfaction que ces lecteurs peuvent trouver ici. Dans ce monceau confus d'Eulogie et d'Elégie, dans toute cette folle marchandise genre Pétrarque et Werther, jetée, en un désordre chaotique, parmi toutes sortes de choses complètement étrangères, on ne peut même pas déchiffrer le nom de la belle. Car ce nom de *Blumine*, par lequel elle y est désignée, et qui signifie simplement Déesse des Fleurs, est sans doute forgé. Et si elle s'appelait effectivement Flora, quel était son nom de famille? en avait-elle aucun? Quelle était sa condition sociale, sa parenté, sa fortune, sa mine? Et surtout, en vertu de quelle Harmonie préétablie de circontances l'Amant et l'Aimée se rencontrèrent-ils dans un si vaste monde; comment se comportèrent-ils dans cette rencontre? Pour réponse à toutes ces questions, qui ne sont pas sans importance dans un ouvrage biographique, il faut presque toujours se contenter de simples conjectures. « Il était écrit », dit notre Philosophe, « que » le haut orbite céleste de Blumine intersecterait le bas » orbite sublunaire de notre Abandonnée; qu'il rêverait, » regardant dans ces yeux d'empyrée, que la céleste » Sphère de Lumière était descendue vers cette terrestre

(1) Il s'agit ici de sir William Congrève, le célèbre artificier (1772-1828). La fusée à la congrève est une fusée qui, garnie d'une mèche inextinguible, lance, en éclatant, d'autres petites fusées très-meurtrières. On employa pour la première fois cet engin en 1806, contre la flotte de Boulogne; il fut d'un grand effet à la bataille de Leipzig, et à Waterloo (*Waterloo-Crackers*).

» Sphère d'Ombre ; et que se trouvant détrompé, il ferait » un assez beau tapage. »

Des notes que nous colligeons, il semble ressortir qu'elle était jeune, belle, avec des yeux bruns ; qu'elle était Cousine de quelqu'un, là ; d'une haute naissance, et d'un grand esprit ; mais pauvre malheureusement et dépendante : vivant, probablement, de la bonté point très gracieuse de riches proches. Mais comment « le Voyageur » parvint-il jusqu'à son cercle ? Fut-ce par l'humide véhicule du *Thé Esthétique,* ou par l'aride chemin d'une simple affaire ? Fut-ce par l'intermédiaire de Herr Towgood ; ou par celui de Madame la Comtesse, laquelle, en sa qualité d'Artiste ornemaniste, pouvait bien se plaire parfois à protéger les flirtations, surtout quand il s'agissait de jeunes phénomènes cyniques comme Teufelsdrœckh ? Suivant toute apparence, ce fut surtout le fait du Hasard, et par la grâce de la Nature.

« O beau Waldschloss (1) », écrit notre Autobiographe, « quel étranger te vit jamais, fût-ce un Auscultator » ayant fini ses études, et portant officiellement en po- » che la dernière *Relatio ex Actis* qu'il écrirait jamais, » sans avoir été forcé de s'arrêter pour s'extasier ! No- » ble Séjour ! là tu te dressais, en un profond amphi- » théâtre de Montagnes, par des pelouses ombreuses, en » ta sereine solitude ; imposant, massif, tout en granit ; » brillant dans le rayonnement occidental, comme un » palais d'Eldorado, revêtu de métal précieux. Belle » s'éployait, en une courbe ondoyante, la pente de tes » tutélaires Collines ; du vert le plus frais était leur » gazon, çà et là bosselé d'un relief de rocs brun-foncé, » ou taché de quelque Arbre large et solitaire projetant » son ombre. Pour le Voyageur ignorant tu étais aussi » comme un Temple d'Ammon, dans le désert Lybien : » un Temple où, pour sa joie et son affliction, se trou- » vaient écrites les tablettes de sa Destinée. Oui, il pou- » vait s'arrêter et contempler ; ce regard était fatidique » et contenait d'inexprimables pressentiments. »

Maintenant les choses se seront passées ainsi : l'Auscultator, plein de ces pressentiments, a presenté sa *Relatio ex Actis ;* été invité à prendre un verre de vin du Rhin ; si bien qu'au lieu de retourner découragé et altéré à son poussiéreux logis de la ville, le voici introduit dans le Kiosque du jardin, où se tient, dames et cavaliers, la plus brillante société : s'il n'est pas invité au *Thé Esthétique*, il l'est toujours à l'intime causerie de

(1) Château-de-la-Forêt.

la vesprée, et peut-être au « Musical Coffee » (1), car il est question « de harpes et de voix pures qui animaient le silence ». C'est à peine, semblerait-il, si ce Kiosque le cède en luxe au noble château seigneurial lui-même. « Entourée d'un berceau de luxuriant feuillage, parmi » les roses en gerbes, et les nuances et les parfums de » mille fleurs, là se tenait cette belle compagnie; en » face, par les portes grand'ouvertes, c'était une belle » perspective sur la floraison et le buissonnement, sur le » bocage et la prairie veloutée, se déployant, ondoyant » jusqu'aux lointains sommets montagneux : tout cela » si clair, si doux; et partout la mélodie des oiseaux et » le bonheur des créatures : c'était comme si l'homme » avait dérobé un abri au Soleil au sein même du man- » teau de l'Eté. Comment se fit-il que le Voyageur, au » côté de son hôte affable, entra là d'un cœur si rempli » de pressentiments (*abndungsvoll*)? Eut-il conscience » que ce sombre cœur devait rester fermé à ces douces » influences; qu'ici, une fois de plus, le Destin se pré- » parait à l'éprouver, à se moquer de lui, et à voir quel » etait son Caractère?

« Il est bientôt présenté à la société; et spécialement » de nom à — Blumine! A part brillait Blumine parmi » dames et demoiselles, là, dans sa modestie, comme » une étoile parmi de terrestres clartés. Noble jeune » fille! devant elle il s'inclina, corps et âme: mais à » peine osa-t-il la regarder, car cette présence lui causait » un pénible bien que très doux embarras.

« Il le connaissait bien, ce nom de Blumine (2); de » tous côtés l'on entendait parler de cette belle jeune » fille, de ses dons, de ses grâces, de ses fantaisies : de » toutes ces vagues couleurs de la renommée, des » blâmes aussi bien que des éloges, notre ami s'était » peint pour soi-même quelque impérieuse Reine-des- » Cœurs, quelque Ange terrestre éclatant et chaud, » bien plus enivrant que vos simples anges de femmes, » blancs et célestes, aux calmes veines de qui circule » trop peu de feu de naphte. Il l'avait même vue en » personne dans les lieux publics; il avait vu cette » forme légère et pourtant si noble; ces noires tresses, » ombrant un visage où sourires et rayonnements se » jouaient sur un fonds de gravité: mais tout cela, il ne » l'avait vu que comme une vision magique, à lui » inaccessible, presque sans réalité. Sa sphère, à elle,

(1) Mot-à- mot : Café musical. Five o'clock où l'on fait de la musique.
(2) Carlyle désigne sous ce nom Marguerite Gordon, qu'il aima perdument, avant de rencontrer l'admirable Jane Welsh.

» était trop éloignée de la sienne ; comment penserait-
» elle jamais à lui ; O Dieu ! comment pourraient-ils
» seulement se rencontrer jamais ? Et voici que cette
» Reine-des-Fleurs se trouve dans la même réunion que
» lui ; la lumière de *ses* yeux lui a souri ; s'il parle, elle
» l'entendra ! Qui sait même, puisque le céleste Soleil
» a un regard pour les vallées les plus perdues, si Blu-
» mine elle-même n'avait pas déjà remarqué celui qui
» était si obscur ; si de ceux-là mêmes qui médi-
» saient de lui, elle n'avait point tiré des motifs de
» sympathie pour lui, des raisons de le remarquer,
» comme lui-même, à l'entendre critiquer, s'était senti
» attiré vers elle ? Cette attirance, ce trouble était donc
» mutuel ; les deux pôles, ainsi mis en présence, ten-
» daient donc vers le contact ? Disons plutôt qu'un
» cœur se gonflait en présence de la Reine-des-Cœurs ;
» comme la Mer se gonfle aux influences de la Lune !
» Oui, il en était, de notre Voyageur, comme si, dans
» une gravitation céleste, soudain, tel qu'au toucher
» d'une baguette de Séraphin, toute son âme eût surgi
» de ses retraites les plus profondes ; et que tout ce
» qu'il y avait là de douloureux et tout ce qu'il y avait
» là de bienheureux, obscures images, vagues senti-
» ments de tout un Passé et de tout un Avenir, se fût
» soulevé dans son être en inquiets tourbillons.

« Souvent, en des scènes beaucoup moins émotionnan-
» tes, notre silencieux Ami s'était nerveusement replié
» sur lui-même ; et avait enveloppé ses frémissements,
» ses émois, de quelque nature qu'ils fussent, comme
» d'un sûr linceul de Silence, et peut-être d'apparente
» Stupidité. Comment se fit-il donc qu'à ce moment, où
» il tremblait j'usqu'au cœur de son cœur, il ne tomba
» pas en faiblesse, mais grandit en force, en audace et
» en lucidité ? C'était son Génie conducteur (*Dæmon*)
» qui l'inspirait ; il lui fallait aller et accomplir sa Des-
» tinée. Montre-toi maintenant, lui murmurait-il, ou
» sois pour jamais ignoré. Ainsi, c'est parfois lorsque
» précisément notre anxiété devient transcendentale,
» que l'âme se sent soudain capable de la dépasser ;
» qu'en une impétueuse victoire, elle s'élève au-dessus
» d'elle ; et que portée sur ces ailes de victoire, soudain
» trouvées, elle se meut avec tant de calme, à cause
» même de la rapidité, de l'irrésistibilité de ce mouve-
» ment. Le Voyageur se rappellera toujours, avec une
» certaine satisfaction et une certaine surprise, la façon
» dont il rompit alors son silence habituel, l'adresse
» avec laquelle il se jeta dans le courant de la conver-

» sation, qu'il peut dire, soit dit sans vanité, avoir » continué de mener, à partir de ce moment-là. Sûre- » ment, dans ces heures, une certaine inspiration lui » était accordée, l'inspiration qui est encore possible » dans notre âge tardif. L'être retiré en soi-même se » déploie en nobles pensées, en libres, éclatantes paroles ; » son âme est comme une unique mer de lumière, la de- » meure particulière du Vrai et de l'Intelligence ; et où la » Fantaisie elle aussi épand au jour forme sur forme, » rayonnantes de toutes les couleurs du prisme. »

Il parait que, dans cette réunion d'ailleurs si agréable, un « Philistin » pérorait, qui, même maintenant, à la lassitude générale, répandait despotiquement des flots de Philistinisme (Philistriositæten) ; soupçonnant peu quel héros venait d'entrer là pour le terrasser ! Nous omettons la série d'aperçus socratiques ou plutôt diogéniques, et qui portaient juste, sur quoi le monstre, « réduit au silence », semble bientôt après s'être retiré pour la nuit. « La déconfiture de ce maraudeur de la » dialectique », écrit notre héros, « fut visiblement » sentie comme un bienfait par la plupart : mais » qu'étaient tous les applaudissements auprès du » joyeux sourire, menaçant à chaque instant de deve- » nir un rire, par lequel Blumine elle-même récom- » pensa le vainqueur ? Il se hasarda à lui parler, elle » répondit avec attention : on aurait même dit qu'il y » avait un léger tremblement dans cette voix d'argent ; » et que le pourpre reflet du soir cachait une rougeur » furtive !

« La conversation prenait un tour élevé, une belle » pensée en provoquait une autre : c'était un de ces » rares moments où l'âme se répand en pleine liberté, » et où l'homme se sent rapproché de l'homme. Gaie- » ment, dans la lumière, l'aimable abandon, l'amicale » causerie faisait en se jouant le tour du cercle ; tous » les cœurs bannissaient la contrainte ; les barrières de » la Cérémonie, qui sont d'ailleurs les lois de la vie » polie, s'étaient évanouies comme en fumée ; et les » pauvres prétentions du *Moi* et du *Toi*, n'étant plus » séparées par de strictes clôtures, allaient maintenant » doucement confondues : et la Vie se déployait, harmo- » nieuse, richement nuancée, comme quelque belle » campagne royale, dont le souverain maître serait » l'Amour seul. Telle est l'harmonie qui sourd des » cœurs bienveillants, lorsque l'heure et le lieu s'y » prêtent. Et pourtant, à mesure que la lumière deve- » nait plus aérienne au sommet des montagnes, et que

» les ombres tombaient plus longues sur la vallée, il » se pouvait bien que quelque vague accent de tristesse » frémît au fond des cœurs ; et, en chuchotements plus » ou moins distincts, rappelât à chacun que comme ce » jour brillant touchait à sa fin, de même le Jour de » l'Existence Humaine doit s'en aller en poussière et en » ténèbres ; et avec tout son douloureux labeur, et ses » rumeurs joyeuses ou tristes, tomber dans la silen- » lencieuse Eternité.

« Les heures semblaient à notre Ami des moments ; » il était béni et heureux ; les paroles, de ces douces » lèvres, descendaient sur lui comme la rosée sur l'herbe » altérée ; tous les nobles sentiments dans son âme » semblaient murmurer : C'est bon d'être ici. Au départ, » la main de Blumine était dans la sienne : dans le cré- » puscule embaumé, avec les douces étoiles sur eux, » il parla quelque peu de se revoir encore, et il ne fut » point contredit ; il pressa doucement ces délicats » petits doigts, et il semblait qu'on ne mettait ni hâte, » ni courroux à les retirer. »

Pauvre Teufelsdrœckh ! il n'est que trop clair que tu as reçu le coup de foudre : la Reine-des-Cœurs voulait voir « un homme de génie » soupirer aussi pour elle ; et là, par art magique, dans cette heure surnaturelle, elle t'a pris, elle t'a pris dans un charme. « L'Amour n'est pas absolument un Délire », dit-il ailleurs ; « mais » il a plusieurs point de ressemblance avec. Je vois en » lui surtout la faculté qui nous fait discerner l'Infini » dans le Fini, l'Idée faite Réalité ; ce discernement » d'ailleurs peut être ou juste ou faux, ou séraphique » ou démoniaque, Inspiration ou Insanité. Mais dans le » premier cas également, comme dans la Folie ordi- » naire, c'est l'Imagination qui s'ajoute à la vision ; sur » le domaine si mesquin de l'Actuel, elle pose son » levier d'Archimède, pour ainsi remuer à son gré l'in- » fini domaine du Spirituel. Je pourrais appeler l'Imagi- » nation la vraie porte-du-Ciel et la vraie porte-d'Enfer » de l'homme : sa vie sensorielle n'est que l'exigu » théâtre temporaire (*Zeitbühne*), sur lequel les profon- » des influences émanées de ces deux régions loin- » taines et pourtant prochaines se rencontrent a la vue, » et agissent en tragédies et mélodrames. Les sens » peuvent se suffire largement, dans la plupart des » pays, avec quelque dix-huit pence par jour ; mais » pour l'Imagination, planètes et systèmes solaires ne » lui suffisent point. Témoin votre Pyrrhus conquérant » le monde, sans pour cela boire de meilleur vin rouge

» qu'auparavant. » Hélas ! témoin aussi votre Diogène, vêtu de flamme, escaladant les Cieux supérieurs, et arrivant au bord de la Folie, pour prix d'une « Brune à l'âme insigne », comme si la terre n'en contenait qu'une et pas plusieurs comme elle !

Il dit qu'ils se rencontrèrent de nouveau en ville : » Jour après jour, comme le soleil de son cœur, l'éclatante Blumine brilla sur lui. Ah ! hier encore, il était » plongé dans les ténèbres : quelle femme (*Holde*) voudrait jamais l'aimer ? Désespérant de tout, le pauvre » jeune homme n'avait jamais appris à croire en lui-même. Replié, en une orgueilleuse timidité, dans son for » intérieur ; vivant à l'écart des hommes, mais allicié de » spectres nocturnes, il se voyait, en une amère indignation, contraint de renoncer aux plus beaux espoirs de » l'existence. Et maintenant, ô maintenant ! Elle te » regarde », criait-il : « elle, la plus belle, la plus noble ; » ne te disent-ils pas, ses noirs yeux, que tu n'es pas » dédaigné ? Messagère du Ciel ! que toutes les bénédictions du Ciel soient sur elle ! » Ainsi coulaient dans » son cœur de tendres mélodies ; des accents d'infinie » gratitude ; de très douces suggestions qu'il était, lui » aussi, un homme, qu'à lui aussi d'inexprimables joies » avaient été réservées.

» De libres entretiens, graves ou joyeux, avec des » regards qui effleurent, des rires, des larmes, et sou- » vent l'inarticulé langage mystique de la Musique : tel » était l'élément où ils vivaient à présent ; c'est de cette » radiante Aurore aux mille nuances, c'est de la plus » pure des messagères de la Lumière orientale que notre » Ame doit recevoir la caresse, et c'est sous cette clarté » que la nouvelle Apocalypse de la Nature lui doit être » déroulée. Exquise Blumine ! Créature de Flamme et » de Douceur humide, comme l'Etoile même ; véritable » rayon de lumière incarné ! Et eût-elle eu même quel- » que défaut, quelque « caprice », eût-il pu, ceci venant » d'elle, s'en passer ? N'était-elle point pour lui, en toute » vérité, une Etoile-du-Matin ; sa présence n'apportait- » elle point avec soi des effluves du Ciel ? Comme de » Harpes Eoliennes dans les souffles du point du jour, » comme de la Statue de Memnon, touchée des doigts » rosés de l'Aurore, une musique surnaturelle flottait » autour de lui, et le roulait à un balsamique Apaise- » ment jamais éprouvé. Le pâle Doute s'était évanoui ; » la Vie s'épanouissait avec bonheur et avec esperance. » Ainsi donc le passé n'était qu'un songe hagard ; ainsi » donc il s'était trouvé dans le Jardin d'Eden, et n'avait

» su s'en rendre compte ? Mais voyez, maintenant ! les » noires murailles de sa prison se sont évanouies ; le » captif renaît à la vie, il est libre. S'il aimait sa Désen- » chanteresse ? (1) *Ach Gott !* Tout son cœur, toute sa » vie était à elle, mais jamais il ne s'était dit que c'était » l'Amour, cela : son existence tout entière était senti- » ment, un sentiment non encore formé en une Pensée. »

Cependant, il faut bien que ce sentiment prenne forme dans une Pensée, et même dans un Acte ; car ni Désenchanteur ni Désenchanteresse ne peuvent, simples « Enfants du Temps », s'en tenir au Sentiment seul. Le Professeur ne s'explique pas, encore aujourd'hui, « com- » ment dans son cœur tendre, brûlant, l'Aimée trouva » le courage, même sur l'injonction de la Nécessité, de » rompre des liens si doux. » Il paraît même étonné par cette « Duègne de Cousine », quelle qu'elle puisse avoir été, « dont la pauvre, famélique philosophie n'avait » jamais fort approuvé la religion des jeunes cœurs. » Nous pouvons, nous, même à cette distance, expliquer la chose sans nécromancie. Que le Philosophe réponde à cette seule question : quelle figure, à cette époque, une Madame Teufelsdrœckh eût-elle probablement pré- tendu faire dans le beau monde ? Aurait-elle pu seule- ment avoir à conduire un cabriolet de maître à garni- tures de cuivre, ou même un simple cabriolet à ressorts de fer ? Pauvre fou d'« Ascultator affranchi », qui n'a pas de capitaux en perspective, est-il aucune « religion des jeunes cœurs » encore connue capable de faire chauffer la cuisine humaine ! Bah ! ta divine Blumine, lorsqu'elle « se résigna à quelque parti plus riche », montra plus de philosophie, bien qu'elle ne fût qu'une « femme de génie », que toi, un soi-disant homme.

Nos lecteurs ont vu naître cette folie d'Amour, et avec quelle royale splendeur elle grandit, et s'épanouit. Qu'on ne nous demande point de déployer les gloires de son apogée ; encore moins les horreurs de sa fin presque soudaine. Comment, du fatras inorganique enfermé dans ces Enveloppes, et maintenant plus désor- donné que jamais, reconstituer, même fragmentai- rement, une peinture vivante ? Et puis, à quoi cela servirait-il ? Nous regardons, avec un vif plaisir, la joyeuse Mongolfière de soie s'élever du sol, et monter, monter, fendant les profondeurs nuageuses, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une étoile lumineuse : mais à quoi bon continuer de regarder, une fois que, par élas-

(1) C'est-à-dire : Celle qui avait rompu l'Enchantement, le maléfice. Même sens plus bas.

ticité naturelle, ou incendie; elle a fait explosion ? Un malchanceux aéronaute, plongeant, parmi des parachutes déchirés, des sacs de lest et de confuses épaves, vite, vite, dans les mâchoires du Diable ! Qu'il suffise de savoir que Teufelsdrœckh, monté, par la naturelle route de la parabole, jusqu'aux plus hautes régions de l'Empyrée, en revint par la rapide route de la perpendiculaire. Au surplus, si quelque sensible lecteur a été assez malheureux pour aussi passer par là, qu'il se représente la chose : en considérant seulement, s'il a, lui, pour une maîtresse sans doute en comparaison insignifiante, éprouvé de telles agonies et frénésies, quelles doivent avoir été celles de Teufelsdrœckh, avec un cœur de feu, et pour une nonpareille Blumine ! Passons simplement à la scène finale :

« Un jour, il trouva son Etoile-du-Matin toute obs- » curcie, toute ternie ; la belle créature était silencieuse, » préoccupée, elle semblait avoir pleuré. Hélas, plus » une Etoile-du-Matin, mais un trouble mauvais Pré- » sage du ciel, annonçant que le Jour du Jugement der- » nier s'était leve ! Elle dit, d'une voix tremblante : « Qu'ils ne devaient plus se revoir ! » L'Aéronaute ainsi foudroyé ne s'abandonna pas lui-même en cette heure terrible : mais à quoi sert ? Nous omettons les passionnés reproches, les prières, les indignations, puisque tout cela fut en vain, et qu'on ne lui accorda même pas une explication : arrivons au dénouement : « Adieu » donc, Madame ! » dit-il, non sans hauteur, car son orgueil blessé le soutenait. « Elle mit sa main dans la » sienne, elle le regarda en face, des pleurs jaillissaient » de ses yeux ; avec une audace farouche, il l'étreignit » sur sa poitrine ; leurs lèvres étaient jointes, leurs » deux âmes, comme deux gouttes de rosée, se fondaient » en une seule, — pour la première fois, et pour la » dernière ! » Ainsi un baiser faisait Teufelsdrœckh immortel. Et puis ? Et puis — « les toiles épaisses de la » Nuit s'abattirent sur son âme, tandis que grandissait » l'immense fracas du Jugement dernier ; et qu'à travers » les ruines comme d'un Univers brisé en éclats, il » allait tombant, tombant, vers l'Abîme. »

CHAPITRE VI

Chagrins de Teufelsdrœckh

Sommaire. — Comment Teufelsdrœckh prend tout ceci. Il devient pelerin. Dernier et pensif regard sur la natale Entepfuhl : Un coucher de Soleil dans les Montagnes primitives.

Regard de Basilic lancé au passage d'une Chaise de poste (1). Réflexions sur le tourisme sentimental (2). Promenant ses chagrins.

Nous avons senti depuis longtemps qu'avec un homme comme notre Professeur, il faut souvent s'attendre à voir les choses prendre une tournure tout à elles ; que, dans une nature si complexe, si multiple, il devait y avoir des canaux, tant pour recevoir que pour émettre, comme le Psychologue en avait rarement noté ; bref, que dans aucune grande occasion, dans aucune grande convulsion, pas plus dans la tempête de la joie que dans la tempête de la douleur, on ne pouvait prédire sa conduite.

Ainsi, pour ceux de nos lecteurs dont l'esprit est moins philosophique, il est clair maintenant que le tant passionné Teufelsdrœckh, précipité, de cette extraordinaire façon, à travers un « Univers brisé en éclats », n'a plus qu'à choisir entre trois choses : Entrer à Bedlam ; se mettre à écrire des Poésies Sataniques ; ou se faire sauter la cervelle. Et dans l'approche d'un de ces dénouements, sans doute ces lecteurs-là s'attendent-ils à force extravagances ; sans doute le voient-ils déjà donnant du front et de la poitrine contre les murailles, rugissant des blasphèmes et autres choses à l'avenant, tapant du pied, brisant le mobilier, s'il ne va pas même jusqu'à mettre le feu ?

Nullement ne se comporte ainsi Teufelsdrœckh. Il prend tranquillement son Bourdon de Pèlerin *(Pilgerstab)*, « la vieille affaire ayant été tôt réglée » ; et se met à pérambuler et circumambuler par ce Globe terraqué ! Il est, à coup sûr, curieux de voir comment à une telle vivacité de conception, à une telle intensité de sentiment et surtout, à ces extravagantes habitudes d'Exagération dans le langage, il réunit cette étonnante faculté de silence qui le caractérise, ce stoïcisme dans les agissements extérieurs. Ainsi, s'il parle de sa privation soudaine, dans cette affaire Blumine, comme d'un véritable Jour de Jugement dernier, comme d'une réelle Dissolution de la Nature, et c'est assurément sous cet aspect que la chose lui apparut en partie, sa propre nature n'en est nullement dissoute ; elle y gagne plutôt de plus étroitement se concentrer. Pour une fois, pourrions-nous dire, une Blumine, par de magiques

(1) Le regard du basilic a, comme on sait, dans la fable, la propriété de tuer. C'est Blumine, mariée, que Teufelsdrœckh rencontre ici en Chaise de Poste, dans un voyage de noces.

(2) *Voy.* la note de la page 461.

prises, a ouvert ce cœur fermé ; pour une fois les choses que ce cœur récelait ont ruissselé dehors, tumultueuses, sans mesure, comme génies affranchis de leur fiole de verre ; mais ces magiques prises ne se sont pas sitôt retirées, que l'étrange cassette qu'est ce cœur se ferme de nouveau ; et il n'est peut-être pas de clef qui maintenant puisse l'ouvrir ; car un Teufelsdrœckh, avons-nous remarqué, n'aime pas deux fois. Singulier Diogène ! A peine cette aventure qui lui déchire le cœur est-elle un fait accompli, qu'il affecte de regarder cela comme chose naturelle, dont il n'y a plus rien à dire. « Le magnifique espoir, qu'il croyait lire dans les yeux » d'un Ange, l'avait rappelé comme hors des ombres » de la Mort vers la céleste Vie : mais une lueur de » Tophet passa sur la face de son Ange ; il fut emporté » au loin dans des tourbillons, et entendit le rire des » Démons. Ce fut une Calenture », ajoute-t-il, « qui fit » voir au Jeune Homme de verts bosquets de Paradis par » les eaux désolées de l'Océan : une vision mensongère, » mais non entièrement un mensonge, puisqu'*il* la vit. » Mais quelques choses qui se soient passées en lui, lorsqu'il cessa de voir ce mirage ; quelques fureurs et désespoirs dont l'âme de Teufelsdrœckh ait été le théâtre, il a le bon esprit de cacher tout ceci sous un impénétrable couvert de silence. Nous connaissons bien cela ; le premier fou paroxysme passé, notre brave Géniot rassembla ses philosophies démembrées, et se reprit ; il était doux, silencieux, ou parlait du temps qu'il faisait, des Journaux : seul, un froncement rapide de ces sourcils touffus, quelque profond éclair de ces yeux, luisant on ne savait si c'était d'une humidité de larmes ou d'un farouche feu, — vous pouvait faire soupçonner quelle Géhenne il y avait en lui ; que tout un Collège Satanique y déclamait, bien qu'on ne l'entendît point. Consumer sa propre colère, comme il y a des cheminées qui consument leur propre fumée ; garder tout un Collège Satanique criant, quand il lui faut absolument crier, sans se faire entendre, c'est là une vertu négative mais pas mince, une vertu des moins communes aujourd'hui.

Toutefois, nous n'affirmerons point que, dans l'étrange mesure dont il s'avisa, il n'y eût pas une touche de Folie latente ; l'état actuel de ces Documents, dans le *Capricorne* et le *Verseau*, n'en est pas une médiocre marque. Ses Pérégrinations sans fin, passablement pénibles, sont sans but assigné ou peut-être assignable ; une Agitation intérieure semble sa seule gouverne ; il

erre, il erre, comme si cette malédiction du Prophète : « Tu seras comme une roue », fût tombée sur lui, et qu'il en eût été une. Sans doute aussi, la nature chaotique de ces Documents aggrave-t-elle notre incertitude. C'est ainsi que, sans aucune espèce de note préparatoire, nous tombons sur le morceau suivant : « C'est » un sentiment bien particulier qui s'élèvera dans le » cœur du Voyageur, lorsque dans sa route déserte, au » tournant de quelque chaine de collines, il découvrira, » étendue au loin sous ses pieds, au sein de ses bos- » quets et de ses verts remparts naturels, et rapetissée » à sembler les maisons d'une boite de jouets, la » belle Ville, où tant d'âmes, pour ainsi dire vues et » pourtant invisibles, sont à mener leurs multiples agis- » sements. Son blanc clocher est alors vraiment un » doigt levé vers les étoiles ; ce dais de fumée bleue » semble une sorte de respiration de la Vie : car tou- » jours l'âme transpose sa propre unité sur tout ce » qu'elle regarde avec amour ; et c'est ainsi que l'exigu » séjour des hommes, en soi un amas de maisons et de » cahutes, devient pour nous une individualité, presque » un personnage. Mais combien d'autres pensées » viennent s'ajouter à cette impression, si ce lieu nous » a été, à nous-mêmes, l'arène de joyeuses ou tristes » expériences ; si peut-être le berceau ou nous fûmes » bercés s'y trouve encore, si Ceux qui nous aiment y » vivent encore, et si nos Ensevelis y dorment ! » Sans doute Teufelsdrœckh, comme l'aigle blessé revient, dit-on, vers son aire, comme d'ailleurs les deserteurs, et toutes les créatures traquées et rejetées s'acheminent comme d'instinct vers le lieu de leur naissance, — sans doute Teufelsdrœckh, dans cette extrémité, prend-il son premier vol vers sa natale Entepfuhl ; mais, réfléchissant qu'il n'a point à y espérer d'aide, il se sera borné à jeter de loin un regard pensif, et sera allé ailleurs ?

Un peu plus heureux semble son second essor : vers les solitudes de la Nature ; comme si dans son sein maternel il voulait chercher la guérison. C'est dans ce sens, du moins, que nous inclinons à interpréter la note suivante, séparée de la première par un espace considérable, où, du reste, rien ne vaut d'être mentionné :

« Ce n'était pas la première fois qu'il voyait des Mon- » tagnes ; mais il est rare de voir comme ici des mon- » tagnes ordonnées avec tant de grâce et de majesté. » Les roches, qui sont de cette sorte appelée primitive

» par les minéralogistes, sont partout disposées en » masses d'un âpre, gigantesque caractère ; mais cette » âpreté est atténuée ici par une singulière légèreté de » forme, et par la douceur de l'atmosphère : dans un » climat favorable à la végétation, la roche grise, cou- » verte elle-même de lichens, s'élance au travers d'une » tapisserie de feuillage ou de verdure ; et de blancs, de » clairs cottages, sous des ombrages, font des grappes » autour de l'éternel granit. En jeux prestigieux, la » Beauté alterne avec la Grandeur : vous chevauchez à » travers des creux pierreux, au long d'étroits défilés, » traversés par des torrents, et où surplombent de » hauts pans de roches ; tantôt vous insinuant par des » déchirures déchiquetées et des débris énormes ; tan- » tôt débouchant soudain dans quelque vallée émerau- » dine, où le torrent s'élargit en un Lac, où l'homme » une fois de plus a trouvé un beau séjour, et où il » semble que la Paix s'est assise dans le sein de la » Force (1).

« Mais à la paix, dans ce vortex de l'existence, le Fils » du Temps ne peut prétendre : encore moins si, du » fond du Passé, un spectre vient le hanter ; et si l'Ave- » nir est tout entier une Nuit Stygienne, peuplée aussi » de spectres. Le Voyageur pouvait avec raison s'écrier » pour lui-même : Les portes du Bonheur de ce monde » ne te sont-elles pas inexorablement fermées ; as-tu » un espoir qui ne soit pas insensé ? Néanmoins, on » peut encore murmurer intelligiblement, ou, si tu pré- » fères, dans le Grec original : Quiconque peut regarder » la Mort en face ne tremblera pas devant des fan- » tômes. »

« Mais l'attention du Voyageur est appelée de ces » méditations vers l'extérieur ; car maintenant la Val- » lée se ferme brusquement, intersectée par une énorme » masse montagneuse, dont les pentes de roches usées » par l'eau sont impraticables à dos de cheval. Arrivé » en haut, il se retrouve dans la lueur du soleil cou- » chant ; il ne peut s'empêcher de s'arrêter et de con- » templer autour de lui, quelques instants, là. Une » étendue irrégulière et montagneuse de campagne, où » les vallées en complexes réseaux disposent leurs » descentes, abruptes ou douces, vers les quatre coins » du ciel. Les chaînes de montagnes sous vos pieds » confondent leurs ondulations : seuls des sommets » plus hauts, çà et là, regardent comme sur une se- » conde plaine ; et des lacs s'étalent clairs et graves

(1) Il est aisé de reconnaître ici un paysage d'Ecosse.

» dans leur solitude. Pas de trace d'homme à présent » visible ; si ce n'est de celui qui construisit cet à peine » visible ruban de grand'route escaladant ici, pour » ainsi dire, l'inaccessible, afin de relier Province à Pro- » vince. Mais vers le soleil, voyez ! tout ce monde de » Montagnes qui s'élance ainsi que des tours, diadème » et centre de cette région montagneuse ! Cent et cent » pics sauvages, dans la dernière lueur du Jour ; tout » brillants d'or et d'améthyste, comme des esprits » géants de la Solitude ; là, dans leur silence, dans leur » désert, absolument comme par la nuit où le Déluge » commença de sécher ! Splendide, solennelle même » était pour notre Voyageur cette vision soudaine. Il » contemplait émerveillé, et presque avec envie, ces » masses stupéfiantes ; jamais jusqu'à cette heure il » n'avait connu la Nature, compris qu'elle était Une, » qu'elle était sa Mère et divine. Et tandis que la rouge » lueur s'évanouissait dans le ciel, et que le soleil dis- » paraissait, un murmure d'Eternité et d Immensité, de » Mort et de Vie, s'insinuait au fond de son âme ; et ce » lui était comme si la Mort et la Vie ne faisaient » qu'une, comme si la Terre n'était point inanimée, » comme si l'Esprit de la Terre avait son trône dans » cette splendeur, et si son propre esprit se trouvait » en communion avec lui.

« Le charme fut rompu par un bruit de voiture. Sur- » gissant du côté du Nord, pour bientôt disparaître vers » le Sud, venait une alerte chaise de poste à quatre » chevaux : elle était ouverte ; domestiques et postil- » lons portaient des rubans de noce : un heureux couple » enfin réuni, dont c'était le soir de mariage ! En quel- » ques instants ils furent là : *Du Himmel* ! (1) C'était » Herr Towgood et — Blumine ! Avec un léger salut » indifférent ils me dépassèrent ; disparurent à la des- » cente, parmi les prochains bouquets d'arbres, là-bas, » vers le Ciel, et vers l'Angleterre ; et moi, suivant » l'expression de mon ami Richter, *je restai seul, der- » rière eux, avec la Nuit.* »

Si cela n'était cruel dans de telles circonstances, ce pourrait être ici le moment d'insérer une observation, glanée depuis longtemps déjà dans le grand *Ouvrage sur les Habits*, où elle se trouve avec une intention tout autre : « Quelque temps avant qu'on eût découvert la » vaccine de la petite vérole », dit le Professeur, « il se » déclara en Europe une nouvelle maladie du genre spi- » rituel : je veux parler de cette épidémie, maintenant

(1) Juste Ciel !

» endémique, du Tourisme sentimental (1). Les Poètes » de l'ancien temps, étant privilégiés des Sens, avaient » eux aussi joui de la Nature extérieure; mais surtout » comme nous jouissons de la coupe de cristal qui con- » tient bonne ou mauvaise liqueur pour nous; c'est-à- » dire en silence, ou avec un léger commentaire, en » passant: jamais, que je sache, jusqu'après les *Cha- » grins de Werther*, il ne s'était trouvé quelqu'un pour » dire : Maintenant faisons une Description ! Ayant bu » la liqueur, mangeons maintenant le verre ! Le Jenner » de cette endémie est malheureusement encore à trou- » ver. » Trop vrai !

Ce qu'il nous importe surtout de remarquer, c'est que les courses errantes du Professeur nous paraissent, autant du moins que son enveloppement de stoïcisme et de cynisme nous permet d'en bien juger, prendre ici leur permanent caractère, stupide ou non. Ce regard de Basilic, au passage de la Chaise de poste, semble avoir stérilisé le peu de projets précis qu'il pouvait nourrir encore : la Vie tout entière est devenue un noir labyrinthe; où, de longues années durant, notre Ami doit, fuyant des spectres, trébucher au hasard, et naturellement avec plus de hâte que de progrès.

Il serait fou de notre part d'essayer de le suivre, même de loin, dans son extraordinaire pèlerinage; la plus simple relation de ce pèlerinage, une relation claire fût-elle possible, emplirait des volumes. L'obscurité est désespérante, la confusion inexprimable. Il glisse de pays en pays, de condition en condition; s'évanouissant et réapparaissant, personne ne peut calculer où ni comment. Il vague par tous les coins du monde, et apparemment par toutes les classes de la société. Si dans quelque endroit, peut-être difficile à fixer géographiquement, il s'établit pour un temps, et noue des relations, soyez sûr qu'il ne tardera pas à les rompre brusquement. Vous le perdez de vue comme Homme de Lettres (*Privatisirender*) (2), vivant à la grâce de Dieu dans quelque capitale d'Europe, vous le retrou-

(1) Littéralement : « View-hunting », c'est-à-dire : « la Chasse-aux-Sites ». — Il s'agit ici du tourisme sentimental mis à la mode par les romans de Rousseau, par certains romans de Gœthe, les poésies de Byron, et aussi par divers écrits de Châteaubriand : René, les Natchez, même l'Itinéraire (*voy*, sur l'Itinéraire, une révélation de Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*). C'est contre ce tourisme, dont la sentimentalité lui paraît soudain si fausse, sur le coup de la rencontre glaçante de Blumine mariée (*Basilisk-glance*), que Carlyle dirige ce passage, lequel établit aussi d'une façon implicite que la Nature n'existe que subjectivement.

(2) M. Fischer dit : *Privatgleehrter*. Nous adoptons son mot

vez la fois d'après Hadji aux environs de la Mecque. C'est une inexplicable fantasmagorie, capricieuse, changeant à chaque instant; comme si notre Voyageur, au lieu de jambes et de grandes routes, avait eu, pour se transporter, quelque tapis enchanté, ou le Chapeau de Fortunatus (1). Et tout cela, notifié emblématiquement, en d'obscures pièces justificatives de toutes sortes (comme cette collection de noms de rues); avec seulement quelque détail direct de biographie parcimonieusement semé çà et là : faibles ilots de lumière dans ce monde de brouillard ! De sorte que, à partir de ce moment, le Professeur est plus que jamais une énigme. Nous pourrions, en langage imagé, dire qu'il devient, non certes un esprit, mais spiritualisé, vaporisé. Fait sans précédent en Biographie : le fleuve de son Histoire, dont nous avons suivi le cours dès ses plus faibles sources, et que nous espérions voir s'écouler, d'un courant toujours plus large, vers l'Océan, ce fleuve, ici, se précipite dans cette terrifiante chute d'amour; et, comme une furieuse cataracte écumante, s'envole tout entier en tumultueux nuages d'embruns ! Sans doute, décru au bas de cette chute, il se forme de nouveau en mares et en flaques; mais c'est seulement à une grande distance de là, et avec difficulté, si ce n'est du tout, qu'il retrouve un courant général. Notre tâche se bornera, pour un chapitre ou deux, à jeter un regard dans certaines de ces mares et de ces flaques, et à examiner où elles s'écoulent.

A cet effet, les Notes de biographie directe, qui en sont les indices, sont assurément ce qu'il y a de mieux. Pourtant il se présente nombre de ces Notes aussi, qu'il serait, étant donné notre point de vue actuel, hasardeux de produire. Teufelsdrœckh, flottant partout entre les plus hauts et les plus bas niveaux, prend contact avec l'Histoire officielle elle-même. Par exemple, ces conversations et ces rapports avec d'illustres Personnages, comme le Sultan Mahmoud, l'Empereur Napoléon, et d'autres, ne paraissent-ils point, jusqu'a présent, avoir un caractère plutôt diplomatique que biographique ? L'Editeur, appréciant la sainteté des têtes couronnées, bien plus, soupçonnant peut-être des tricheries, possibles chez un Philosophe des Habits, veut, pour le moment, éviter cette province; il se peut

(1) Le Chapeau de Fortunatus était un Chapeau enchanté qu'on n'avait qu'à se mettre sur la tête pour être immédiatement transporté où l'on voulait. C'est le même symbole métaphysique que celui des Bottes-de-Sept-lieues, dans le *Petit-Poucet*. (Carlyle y revient plus tard).

que l'avenir apporte un nouvel enseignement et un devoir autre.

Si maintenant nous demandons, non certes avec quel dessein ultérieur, puisqu'il n'en existait aucun, mais dans quel but immédiat en tout cas, dans quelle disposition d'esprit, le Professeur entreprenait et poursuivait ce pèlerinage à travers le monde, — la réponse est plus précise que consolante. « Une inquiétude sans nom », dit-il, « me poussait en avant ; à quoi le mouvement » extérieur apportait quelque momentané soulagement » trompeur. Où aller ? Mon étoile polaire s'était éva- » nouie ; sous cette voûte de terrible flamme, aucune » étoile ne brillait. Mais il me fallait aller en avant ; le » sol brûlait sous mes pas ; point de répit pour la plante » de mes pieds. J'étais seul, seul ! Et toujours mon puis- » sant désir intérieur se forgeait des fantômes, qu'il » me fallait infructueusement poursuivre l'un après » l'autre. J'avais le sentiment que, pour ma soif fié- » vreuse, il y avait, il devait y avoir, quelque part, » une Fontaine salutaire. Je fis des pèlerinages vers bien » des Fontaines passionnément rêvées, Sources sacrées » de nos temps ; vers les grands hommes, vers les » grandes Cités, vers les grands Evènements ; mais » sans y trouver la guérison. Dans les pays étrangers, » comme dans les pays bien connus ; dans les déserts » sauvages, comme dans la presse des civilisations » corrompues, c'était toujours la même chose : com- » ment le Voyageur pourrait-il échapper à — *son* » *Ombre même* ? Et pourtant, toujours En Avant ! Je » sentais comme un besoin de me hâter ; pour faire » je ne savais quoi. Des profondeurs de mon cœur, il » me criait : En avant ! Les vents et les fleuves, et toutes » les voix de la Nature me criaient : En avant ! *Ach* » *Gott* (1). J'étais bien, une fois pour toutes, un Fils du » Temps. »

De tout ceci ne ressort-il pas clairement que son intime Collège Satanique était encore assez actif ? Il dit ailleurs : « J'avais toujours avec moi, et souvent » comme mon seul compagnon raisonnable, l'*Enchiri-* » *dion d'Epictète* ; mais je regrette d'avoir à mentionner » que la nourriture qu'il me procurait était insigni- » fiante. » Fou de Teufelsdrœckh ! Comment pouvait-il en être autrement ? N'avais-tu pas assez de Grec pour comprendre au moins que : *La fin de l'Homme est d'agir, et non de penser,* tout supérieur que serait ce dernier but ?

(1) Ah ! Dieu.

« Comment je vivais ? » écrit-il une fois : « Ami, » as-tu considéré « la rude Terre nourricière de tous », » ainsi que Sophocle la nomme si bien ; as-tu réfléchi » comme elle nourrit le moineau sur les toits, et à plus » forte raison son favori, l'homme ? Tant que tu t'agi- » tes et vis, il est probable que tu mangeras (1). Mon » déjeuner de thé a été apprêté par une femme tartare, » avec de l'eau de l'Amour, et qui nettoyait sa marmite » de terre avec une queue de cheval. J'ai fait cuire des » œufs sauvages dans le sable du Sahara ; je me suis » éveillé à Paris, *Rue de l'Estrapade*, et à Vienne, dans la » *Maltzleingasse* (2), avec, pour toute perspective de » déjeuner, l'élémentaire liquide. D'avoir à chercher ma » subsistance, cela me sauvait de la mort, — par le sui- » cide. Dans notre Europe si affairée, n'y a-t-il pas une » éternelle demande d'Intelligence, dans tous les dépar- » tements de l'activité : chimie, mécanique, politique, » religion, éducation, commerce ? Dans les pays païens, » ne peut-on faire des inscriptions sur les Fétiches ? (3) » Subsister ! On n'imagine pas quelle alchimie il y a » dans un esprit inventif ; comme il peut, pour ainsi » dire avec son petit doigt, créer des ressources ali- » mentaires suffisantes pour le corps (d'un Philosophe) ; » et comme il peut, par conséquent, s'il emploie comme » qui dirait ses deux mains, créer bien autre chose que » des ressources alimentaires, par exemple, des spec- » tres pour en même temps se tourmenter lui-même. »

Pauvre Teufelsdrœckh ! Fuyant avec la Faim toujours parallèle à lui ; et toute une Chasse Infernale à ses trousses ; si bien que le Visage de la Faim est en comparaison celui d'un ami ! Ainsi lui faut-il, d'une humeur pareille à celle de l'antique Caïn, ou du moderne Juif-Errant, — avec cette seule différence qu'il endure l'ex-

(1) Intonation plus qu'ironique de ces lignes.

(2) 1° La *Rue de l'Estrapade*, à Paris, était évidemment à cette époque quelque quartier fort misérable. 2° *Matzlein* semble devoir remplacer, dans le texte, *Malzlein*. Il y aurait faute d'impression, ou d'inexactitude, comme l'un ou l'autre cas se produit souvent dans les prétendues citations allemandes dont *Sartor* est émaillé. La *Matzleingasse* est, ou était, un vieux quartier pauvre de Vienne. Il y a, ou il y avait, à Vienne une rue portant ce nom de Matzlein.

(3) Soit : faire des inscriptions porte-bonheur. On a plusieurs exemples d'Européens ayant facilement acquis chez les Nègres assez d'autorité « religieuse » pour supplanter jusqu'aux sorciers du cru. On sait que divers peuples nègres de religion mulsumane, par exemple les peuples d'origine mandingue : Malinkès, Bambaras et Soninkès, dans le Sénégal, le Soudan et le Niger, ajoutent à leurs gris-gris des inscriptions porte-bonheur tirées des livres saints, des saphis ou versets du Koran écrits par les marabouts, ou, comme dans le cas humoristiquement allégué ci-dessus, par des « talebs » blancs.

piation d'un crime dont il ne se sent pas coupable, — errer partout en une hâte sans but. Ainsi lui faut-il, sur toute la surface de la Terre, écrire (avec les empreintes de ses pieds) ses *Chagrins de Teufelsdrœckh ;* tout comme le grand Gœthe, en passionnés mots, dut écrire ses *Chagrins de Werther,* avant que son intelligence se fût affranchie et qu'il eût pu devenir un Homme. Tant il est vrai que le plus rapide Coureur n'a pas à espérer d'échapper « *à son Ombre même !* » Néanmoins, en ces jours maladifs, où l'être d'origine céleste se voit pour la première fois (vers l'âge de vingt ans) dans un monde comme le nôtre, plus riche qu'à l'ordinaire de deux choses, de Vérités tombées en désuétude, et de Voies surannées, — que peut penser le borné, sinon que ce monde est tout entier un Antre de Mensonges, où quiconque refuse de mentir, dans ses paroles et dans ses actes, doit rester inoccupé et désespéré ! Mais pour les esprits plus nobles il arrive, par ainsi, que la publication de quelque Œuvre d'Art de ce genre, dans l'un ou l'autre dialecte, devient presque une nécessité. Car à proprement parler que représente-t-elle, cette œuvre d'art, sinon une Altercation avec le Diable, précédant la Lutte à entamer sincèrement contre lui ? Un Byron publie, en vers et en prose, et copieusement d'ailleurs, ses *Chagrins de Lord Georges ;* un Bonaparte représente son Opéra des *Chagrins de Napoléon,* dans un style prodigieux à l'excès d'un bout à l'autre ; avec la musique des canonnades, et les cris d'un monde égorgé ; les lumières de son théâtre sont les flammes des Incendies ; ses vers et ses récitatifs sont le piétinement des Armées embataillées et le retentissement des Cités croulantes. — Plus heureux celui qui, comme notre Philosophe des Habits, peut écrire de telles choses (puisqu'il faut qu'elles soient écrites) sur l'insensible Terre, avec la semelle de ses souliers seulement ; et qui peut en même temps survivre à pareil écrit !

THOMAS CARLYLE.

Traduit de l'anglais par EDMOND BARTHÉLEMY.

(*A suivre.*)

Reproduction interdite

SONNET

De l'antique joyau l'éclat est retenu.
Sur sa flûte stérile, un Oubli, vers la nuit
Immense d'où la gloire aussi n'a plus de bruit,
Joua, pour l'expirer, le soupir méconnu.

Pourtant, des soirs, d'orgueil encor constaté nu,
Cet esprit, défardé, hors de la flamme fuit
La page où nul sanglot n'est par la plume inscrit,
Et supplie au miroir un reflet souvenu.

Mensonge mérité par tel qui s'ingénie
A revivre un frisson de l'étreinte finie
Lors qu'au cristal s'éteint l'émoi d'un chrysanthème ;

Le silence amassé s'étonne d'une moire
Pareil et dissipant l'absence de poème
Le couple ancien s'avance au baiser de mémoire.

Paul Léautaud.

DE L'INUTILITÉ

DU THÉATRE AU THÉATRE

Je crois que la question est définitivement tranchée de savoir si le théâtre doit s'adapter à la foule ou la foule au théâtre. Laquelle, antiquement, n'a pu comprendre ou faire semblant de comprendre les tragiques et comiques que parce que leurs fables étaient universelles et réexpliquées quatre fois en un drame, et le plus souvent préparées par un personnage prologal. Comme aujourd'hui elle va à la Comédie-Française entendre Molière et Racine parce qu'ils sont joués d'une façon continue. Il est d'ailleurs assuré que leur substance lui échappe. La liberté n'étant pas encore acquise au théâtre de violemment expulser celui qui ne comprend pas, et d'évacuer la salle à chaque entr'acte avant le bris et les cris, on peut se contenter de cette vérité démontrée qu'on se battra (si l'on se bat) dans la salle pour une œuvre de vulgarisation, donc point originale et par cela antérieurement à l'originale accessible, et que celle-ci bénéficiera au moins le premier jour d'un public resté stupide, muet par conséquent.

Et le premier jour ceux-là viennent, qui savent comprendre.

Il y a deux choses qu'il siérait — si l'on voulait descendre jusqu'au public — de lui donner, et qu'on lui donne : des personnages qui pensent comme lui (un ambassadeur siamois ou chinois, entendant l'*Avare*, gagea que l'avare serait trompé et la cassette prise) et dont il comprenne tout avec cette impression : « Suis-je spirituel de rire de ces mots spirituels », qui ne manque aux auditeurs de M. Donnay, et l'impression de la création, supprimant la fatigue de prévoir ; et en second lieu, des sujets et péripéties *naturelles*, c'est-à-dire quotidiennement coutumières aux hommes ordi

naires, étant de fait que Shakespeare, Michel Ange ou Léonard de Vinci sont un peu amples et d'un diamètre un peu rude à parcourir, parce que, génie et entendement ou même talent n'étant point d'une nature, il est impossible à la plupart.

S'il y a dans tout l'univers cinq cents personnes qui soient un peu Shakespeare et Léonard par rapport à l'infinie médiocrité, n'est-il pas juste d'accorder à ces cinq cents bons esprits ce qu'on prodigue aux auditeurs de M. Donnay, le repos de ne pas voir sur la scène ce qu'ils ne comprennent pas, le plaisir actif de créer aussi un peu à mesure et de prévoir?

Ce qui suit est un index de quelques objets notoirement horribles et incompréhensibles pour ces cinq cents esprits et qui encombrent la scène sans utilité, en premier rang le *décor* et les *acteurs*.

Le décor est hybride, ni naturel ni artificiel. S'il était semblable à la nature, ce serait un duplicata superflu... On parlera plus loin de la nature décor. Il n'est pas artificiel en ce sens qu'il ne donne pas à l'artiste la réalisation de l'extérieur vu à travers soi ou mieux créé par soi.

Or il serait très dangereux que le poète à un public d'artistes imposât le décor tel qu'il le peindrait lui-même. Dans une œuvre écrite, qui sait lire y voit le sens caché exprès pour lui, reconnaît le fleuve éternel et invisible et l'appelle *Anna Peranna*. La toile peinte réalise un aspect dédoublable pour très peu d'esprits, étant plus ardu d'extraire la qualité d'une qualité que la qualité d'une quantité. Et il est juste que chaque spectateur voie la scène dans le décor qui convient à *sa* vision de la scène. Devant un grand public, différemment, n'importe quel décor artiste est bon, la foule comprenant non de soi, mais d'autorité.

Il y a deux sortes de décors, intérieurs et sous le ciel. Toutes deux ont la prétention de représenter des salles ou des champs naturels. Nous ne revien-

drons pas sur la question entendue une fois pour toute de la stupidité du trompe-l'œil. Mentionnons que ledit trompe-l'œil fait illusion à celui qui voit grossièrement, c'est-à-dire ne voit pas, et scandalise qui voit d'une façon intelligente et éligente la nature, lui en présentant la caricature par celui qui ne comprend pas. Zeuxis a trompé des bêtes brutes, dit-on, et Titien un aubergiste.

Le décor par celui qui ne sait pas peindre approche plus du décor abstrait, n'en donnant que la substance ; comme aussi le décor qu'on saurait simplifier en choisirait les utiles accidents.

Nous avons essayé des décors *héraldiques*, c'est-à-dire désignant d'une teinte unie et uniforme toute une scène ou un acte, les personnages passant harmoniques sur ce champ de blason. Cela est un peu puéril, ladite teinte s'établissant seule (et plus exacte, car il faut tenir compte du daltonisme universel et de toute idiosyncrasie) sur un fond qui n'a pas de couleur. On se le procure simplement et d'une manière symboliquement exacte avec une toile pas peinte ou un envers de décor, chacun pénétrant l'*endroit* qu'il veut, ou mieux, si l'auteur a su ce qu'il voulut, le vrai décor exosmosé sur la scène. L'écriteau apporté selon les changements de lieu évite le rappel périodique au non-esprit par le changement des décors matériels, que l'on perçoit surtout à l'instant de leur différence.

Dans ces conditions, toute partie de décor dont on aura un besoin spécial, fenêtre qu'on ouvre, porte qu'on enfonce, est un accessoire et peut être apportée comme une table ou un flambeau.

L'acteur « se fait la tête », et devrait tout le corps, du personnage. Diverses contractions et extensions faciales de muscles sont les expressions, jeux physionomiques, etc. On n'a pas pensé que les muscles subsistent les mêmes sous la face feinte et peinte, et que Mounet et Hamlet n'ont pas semblables zygomatiques, bien qu'anatomiquement on croie qu'il n'y ait qu'un homme. Ou l'on dit la différence négligeable. L'acteur devra

substituer à sa tête, au moyen d'un *masque* l'enfermant, l'effigie du PERSONNAGE, laquelle n'aura pas, comme à l'antique, caractère de pleurs ou de rire (ce qui n'est pas un caractère), mais caractère du personnage : l'Avare, l'Hésitant, l'Avide entassant les crimes...

Et si le caractère éternel du personnage est inclus au masque, il y a un moyen simple, parallèle au kaléidoscope et surtout au gyroscope, de *mettre en lumière*, un à un ou plusieurs ensemble, les moments accidentels.

L'acteur suranné, masqué de fards peu proéminents, élève à une puissance chaque expression par les teintes et surtout les reliefs, puis à des cubes et exposants indéfinis par la LUMIÈRE.

Ce que nous allons expliquer était impossible au théâtre antique, la lumière verticale ou jamais assez horizontale soulignant d'ombre toute saillie du masque et pas assez nettement parce que diffuse.

Contrairement aux déductions de la rudimentaire et imparfaite logique, en ces pays solaires il n'y a pas d'ombre nette, et en Egypte, sous le tropique du Cancer, il n'y a presque plus de duvet d'ombre sur les visages, la lumière etait verticalement reflétée comme par la face de la lune et diffusée et par le sable du sol et par le sable en suspens dans l'air.

La *rampe* éclaire l'acteur selon l'hypoténuse d'un triangle rectangle dont son corps est l'un des côtés de l'angle droit. Et la rampe étant une série de points lumineux, c'est-à-dire une ligne s'étendant indéfiniment, par rapport à l'étroitesse de la face de l'acteur, à droite et à gauche de l'intersection de son plan, on doit la considérer comme un seul point éclairant, situé à une distance indefinie, comme si elle était *derrière* le public.

Celui-ci est distant par suite d'un moindre infini, pas assez moindre pour qu'on ne puisse considérer tous les rayons réfletés par l'acteur (soit tous les regards) comme parallèles. Et pratiquement chaque spectateur voit le masque personal d'une

façon *égale*, avec des différences à coup sûr négligeables, en comparaison des idiosyncrasies et aptitudes à différemment comprendre, qu'il est impossible d'atténuer — qui d'ailleurs se neutralisent dans une foule en tant que troupeau, c'est-à-dire foule.

Par de lents hochements de haut en bas et bas en haut et librations latérales, l'acteur déplace les ombres sur toute la surface de son masque. Et l'expérience prouve que les six positions principales (et autant pour le profil, qui sont moins nettes) suffisent à toutes les expressions. Nous n'en donnons pas d'exemple, parce qu'elles varient selon l'essence première du masque, et que tous ceux qui ont su voir un Guignol ont pu les constater.

Comme ce sont des expressions simples, elles sont universelles. L'erreur grave de la pantomime actuelle est d'aboutir au langage mimé conventionnel, fatigant et incompréhensible. Exemple de cette convention: une ellipse verticale autour du visage avec la main et un baiser sur cette main pour dire la beauté suggérant l'amour. — Exemple de geste universel: la marionnette témoigne sa stupeur par un recul avec violence et choc du crâne contre la coulisse.

A travers tous ces accidents subsiste l'expression substantielle, et dans maintes scènes le plus beau est l'impassibilité du masque un, épandant les paroles hilarantes ou graves. Ceci n'est comparable qu'à la minéralité du squelette dissimulé sous les chairs animales, dont on a de tout temps reconnu la valeur tragi-comique.

Et il va sans dire qu'il faut que l'acteur ait une *voix* spéciale, qui est la voix du rôle, comme si la cavité de la bouche du masque ne pouvait émettre que ce que dirait le masque, si les muscles de ses lèvres étaient souples. Et il vaut mieux qu'ils ne soient pas souples, et que le débit dans toute la pièce soit monotone.

Et nous avons dit aussi qu'il faudrait que l'acteur se fît le corps du rôle.

Depuis la phrase d'une préface de Beaumarchais, le *travesti*, défendu par l'Eglise et par l'art. « Il n'existe point de tout jeune homme assez formé pour... » La femme étant l'être jusqu'à la vieillesse imberbe et à la voix aiguë, une femme de vingt ans représente, selon la tradition parisienne, l'enfant de quatorze, avec l'expérience de six ans de plus. Cela compense peu le ridicule du profil et l'inesthétique de la marche, la ligne estompée à tous les muscles par le tissu adipeux — odieux parce qu'il est utile, générateur du *lait*.

De par la différence des cerveaux, un enfant de quinze ans, si l'on le choisit intelligent (car on trouve que la majorité des femmes sont ordinaires, le plus grand nombre des jeunes garçons stupides, avec quelques exceptions supérieures), jouera adéquatement son rôle, exemple le jeune Baron dans la troupe de Molière, et toute cette époque du théâtre anglais (et tout le théâtre antique) où l'on n'aurait jamais osé confier un rôle à une femme.

Quelques mots sur les décors naturels, qui existent sans duplicata, si l'on tente de monter un drame en pleine nature, au penchant d'une colline, près d'une rivière, ce qui est excellent pour la portée de la voix, sans velum surtout, dut le son se perdre ; les collines suffisent, avec quelques arbres pour l'ombre. On joue aujourd'hui, comme il y a un an, en plein vent le *Diable Marchand de Goutte* et l'idée a été complétée au précédent *Mercure* par M. Alfred Vallette. Voici trois ou quatre ans, M. Lugné Poe, avec quelques amis, donna à Presles, au bord de la forêt de l'Isle-Adam, sur un théâtre naturel creusé dans la montagne, la *Gardienne*. En ce temps d'universel cyclisme, quelques séances dominicales, un été, très courtes (de deux à cinq), d'une littérature d'abord pas trop abstraite (le *Roi Lear*, par exemple ; nous ne comprenons pas cette idée d'un théâtre du peuple), en des campagnes distantes de peu de

kilomètres, avec des arrangements pour ceux qui usent des chemins de fer, sans préparatifs d'avance, les places au soleil gratuites (M. Barrucand écrivait récemment d'un théâtre gratuit) et les sommaires tréteaux traînés en une ou plusieurs automobiles, ne seraient pas absurdes.

Alfred Jarry.

LA NICHINA

HISTOIRE D'UNE COURTISANE VÉNITIENNE

PREMIÈRE PARTIE

LES MAITRES DE LA NICHINA

(*Suite* [1])

Je ne reçus point de nouvelles de Guido ; mes recherches demeurèrent inutiles et je continuai à me désoler du matin au soir.

Cette disparition qui, d'abord, avait surpris mes parents, leur devint une nouvelle cause de querelles.

Mon père, aux repas comme au travail, ne desserrait pas les dents. Ma mère faisait souvent cette reflexion :

— Est-il croyable qu'un enfant abandonne comme cela une maison où il était si bien traité. (Elle ne se rappelait plus qu'elle le battait tous les jours.)

Puis elle ajoutait :

— Enfin ! C'est une bouche de moins à nourrir. Lucina, Lucietta et Costanza auront leur part plus grande, pas vrai, Lucio ?

Mais papa levait les yeux au ciel avec tristesse :

— C'était le fils de mon frère : il me l'avait recommandé en mourant.

— Ton frère, que le Diable l'emporte ! un propre à rien n'a pas le droit de recommander quoi que ce soit. Je voudrais voir qu'un beau messer de son espèce pût vous imposer ses volontés, quand il ne laisse pas seulement pour les frais d'enterrement un demi-écu à ses héritiers.

(1) V. Mercure de France, N° 80.

A ces paroles, les regards de mon père brillaient de colère et de haine.

— Tu l'as chassé d'ici, avoue-le, s'écriait-il en saisissant le bras de maman.

— Tu es fou ! tu es fou ! répondait-elle.

Cependant mon père, sans s'occuper de retrouver Guido, conservait sa rancune. Les baisers que mes parents se donnaient le soir n'étaient point un gage de leur bonne entente. A chaque instant ils en venaient aux insultes et aux coups. Pour moi, j'avais coutume de fuir dès que je pressentais une dispute.

Je m'en allais jusqu'au pont du Rialto, et, le visage penché au-dessus du canal, je souhaitais qu'il s'élevât de l'eau un conseil assez fort pour entraîner ma décision. Ma volonté, je dois l'avouer, chancelait encore. J'étais désespérée ; je ne croyais plus revoir Guido ; de plus, la vie à la maison, où maintenant l'on m'accusait de sa fuite et où tout le monde se mettait contre moi, me devenait insupportable. Mais j'avais peur de ceux qui dorment sous les croix dans les cimetières : je me rappelais une fillette avec laquelle j'avais joué et qu'un jour on retira du canal. Je m'étais approchée pour l'embrasser et j'avais reculé devant l'horreur de sa personne raidie et gonflée. « On ne la maltraitera plus, la pauvre petite ! fit une vieille femme à côté de moi. — Elle ira brûler en Enfer, répondit un frère mineur. » Et je ne savais ce qu'on doit penser des morts.

Tandis que je demeurais sur le Rialto, abîmée dans ma tristesse, un moine, une dame ou un ouvrier s'intéressait en passant à mon affliction et à ma figure, mais leur bienveillance ne me touchait pas, je ne répondais rien à leurs paroles et ils s'en allaient, impatientés de mon silence. Une fois seulement, comme je regardais les barques glisser sous le pont, je fus surprise de voir tout à coup mon visage reproduit dans une glace qui étincelait au soleil. En même temps, je reçus une petite claque sur les reins. Me redressant alors avec vivacité, j'aperçus un levantin qui me consi-

dérait en souriant et me tendait un miroir : « C'est, dit-il, pour empêcher Votre grâce de faire la moue, lui révéler qu'elle est jolie et lui apprendre à s'aimer. » Je gardai en main la petite Glace quelques instants, pleine d'admiration pour les perles qui l'entouraient : puis, sans en demander le prix, j'allais la rendre au marchand, mais il ne voulut pas la reprendre et répéta, en s'éloignant, qu'il me la donnait parce que j'étais belle.

Je fus si heureuse du présent que j'oubliai mon chagrin. En retournant à la maison j'appelais les filles de ma connaissance que je rencontrais pour leur montrer le miroir ; et, ensuite le serrant contre mon sein, je m'en allais toute fière de l'envie que j'excitais autour de moi ; mais, au bout de trois pas, une boucle de cheveux me retombant sur l'œil, un petit bouton que je m'imaginais avoir sur la bouche, mon voile de cou que je jugeais mal attaché, tout devenait un prétexte pour attirer le miroir et m'y contempler.

Ce jour-là, plus encore que de coutume, je fus négligente de la tâche qu'on m'imposait. Maman qui, sans m'épargner les remontrances et les coups, semblait compatir à ma peine, ne put supporter de me voir passer si brusquement de la tristesse à la joie ; elle s'était habituée à ma douleur comme à mon état naturel et je lui parus fort coupable de m'en distraire. Elle saisit la première occasion qui se présenta pour me montrer quelle fureur elle ressentait de mon plaisir. Me voyant délaisser mon ouvrage et essayer devant le miroir une petite parure achetée à la dernière fête, elle me soufflète, me tire les cheveux et, m'arrachant mon collier, mon miroir, elle les lance contre le mur où ils volent en éclats.

— Vas-tu travailler, mauvaise graine ! répondait-elle à mes lamentations.

— Je ne travaillerai plus ici, fis-je en pleurant, et je me sauvai.

Après avoir quelque temps couru après moi, armée d'un bâton, elle cessa de me poursuivre.

— Tu n'as rien perdu, me cria-t-elle, quand tu rentreras, je te donnerai ce qui te revient.

Mais je ne voulais plus rentrer; cette fois j'étais bien décidée à m'en aller vers cette onde attirante que j'avais regardée si souvent avec amour sur le vieux pont du Rialto. Dussé-je devenir plus laide que mon amie la petite noyée, me dis-je, dussé-je mériter l'Enfer, je suis résolue à ne plus demeurer avec cette femme cruelle, loin de mon Guido. Toutes mes vieilles souffrances, tous mes chagrins oubliés se réveillaient les uns après les autres, et, comme des mains barbares, me poussaient à la mort. Le jour aussi m'y invitait : au milieu de ces eaux immobiles, dans cet air étincelant et embrasé, il me semblait bon de s'endormir.

J'arrivais donc au Rialto avec l'intention bien arrêtée, si je ne voyais personne, de me jeter à l'eau, quand j'eus la surprise d'apercevoir, accoudé à la balustrade du pont, Guido, mon cher Guido en personne qui, tout songeur, regardait le flot couler. Alors, heureuse comme si j'avais été dans le Paradis, je m'approche de lui sans qu'il s'en aperçoive et, d'une étreinte ardente lui entourant le cou, je lui donne trois longs baisers. Il se retourna, eut un cri de surprise et tout son visage exprima la joie. Maintenant que je le voyais, je ne voulais plus mourir.

— Comme tu es beau ! m'écriai-je.

Il n'avait point, comme naguère, la face poudreuse et noircie ni les vêtements en lambeaux. Sa figure, d'une blancheur d'ivoire, était encadrée de longs cheveux noirs relevés en boucles contre son col, et j'admirais sa veste de satin, ses escarpins de velours et son béret à la bordure de pourpre.

Il me dit d'un ton fier :

— Je suis page de Monseigneur le cardinal Benzoni, le légat de Sa Sainteté. Ah ! la vie m'est plus agréable qu'autrefois.

Il avait perdu son ancienne timidité, s'exprimait avec assurance, et je demeurais surprise qu'il se fût si promptement transformé.

— Et toi, Lucina, fit-il, que deviens-tu ? je vois que tu n'as pas changé. Oh ! qu'est-ce que tu as au cou ?

Il prit un morceau du collier que ma mère avait arraché, encore fixé à ma robe comme un ridicule débris. Au bout de la chaîne pendait un petit coquillage nacré, brillant comme une perle. Il le mit dans mes cheveux ébouriffés.

— Ah ! Nichio, petite Nichio, ma Nichina (1), dit-il. Comme j'ai pensé à toi !

— Pourquoi donc es-tu resté si longtemps loin de moi ?

— J'avais si grand peur, en te découvrant où j'étais, que mon oncle le sût et me reprît chez lui.

Puis, voyant mes yeux rouges :

— On t'a encore battue, dit-il.

Et de pitié il me baisa les paupières.

Pour cacher ma honte, je ne craignis point de mentir.

— C'est toi seul qui m'as fait pleurer.

Il me regarda d'un air attendri qui m'émut jusqu'aux larmes.

— Nichina, je veux t'appeler Nichina, parce que personne ne t'a donné ce nom.

— Tu m'aimes donc un peu ? Tu ne m'as donc pas oubliée ?

Il me ferma la bouche d'un baiser.

— Vois-tu il faut que tu viennes avec moi chez le cardinal et nous resterons ensemble et nous ne nous quitterons plus.

Il m'apprit que le cardinal avait besoin d'un page et qu'on serait trop content de m'accepter.

— Mais qu'est-ce que je ferai chez le cardinal ?

— Ce que j'y fais moi-même : tu apprendras à bien lire et à chanter ; tu iras porter les lettres ; tu serviras à table : tu ne seras pas malheureuse.

— Et maman, qu'est-ce qu'elle dira ?

(1) On sait qu'en italien *Nichio* signifie coquillage. On emploie aussi *Nichio* dans la langue érotique par une métaphore toute naturelle.

Pâle et rose comme un coquillage marin

a dit M. Stéphane Mallarmé de cette tendre chair que désigne parfois le mot italien.

— Elle ne le saura pas. D'ailleurs si, par hasard, elle venait à l'apprendre, elle en serait très fière.

— Comment le cardinal accepterait-il une petite fille ?

— Revêts des habits de garçon et personne ne pourra soutenir que tu n'es qu'une petite fille.

Je souris de cette naïveté, mais comme j'étais décidée à ne plus rentrer chez mes parents et à suivre partout Guido, j'acceptai sa proposition. Au risque d'être chassée honteusement, je convins avec lui de me rendre, dès que j'aurais un costume, au palais Benzoni. Je devais m'y présenter comme un orphelin qui, à cause de mauvais traitements, s'était enfui de chez son maître. Nous n'aurions pas l'air de nous être déjà vus.

En quittant Guido, j'allai trouver un jeune garçon du voisinage qui était à peu près de ma taille, et auquel je persuadai, par plaisanterie, d'échanger ses vêtements contre les miens. Il y consentit d'autant mieux qu'il s'imagina, en se travestissant, jouer de bons tours à ses camarades. Chacun irait seul de son côté, et le soir nous nous reverrions. Mais une fois que je me fus habillée de ses vêtements, je partis pour ne plus revenir. Je me dirigeai aussitôt vers le palais du légat.

Ma physionomie masculine, mon corps d'enfant aux hanches encore greles, l'habileté avec laquelle je me déguisai, trompèrent sur mon sexe le moine qui me reçut et qui n'était autre que ce vieux paillard d'Arrivabene...

Tous les regards se tournèrent alors vers le frère qui, satisfait de ce que l'on parlât de lui, approuvait gravement de la tête, baissait les yeux avec modestie et, les bras en croix, se frottait les pouces contre le ventre.

— Comment ! s'écrièrent les amies de Nichina, vous connaissez Arrivabene depuis si longtemps ?

— Nous nous connaissons de toute éternité ; il me semble qu'avant de venir au monde j'ai vu cette grosse face rouge quelque part : j'ignore, par exemple, si c'est au ciel ou dans le ventre de ma

mère... Quand il m'apparut chez le légat, il portait encore la robe du couvent de dominicains d'où il s'était échappé, après y avoir joué, comme frère convers, mille tours à Dieu et aux saints.

— Votre récit est exact, Nichina, reprit le moine, sauf en un point où vous me permettrez de le rectifier. Je ne me suis point trompé sur votre nature comme vous le prétendez; seulement votre physionomie me plut si fort que je me résolus à devenir votre complice.

— Regardez-moi, s'écria la Petanera, cette bête de moine qui ne voudrait pas qu'une femme se fût moquée de lui.

— J'en ai la prétention, fit Arrivabene qui se donna tout à coup un air important et solennel. Je ne compte plus les fronts des maris que j'ai encornés, et je puis vous le dire : bien loin qu'une femme se soit jouée de moi, jusqu'ici nulle ne m'a résisté, nulle ne m'a été infidèle. J'ai été beaucoup aimé. Trop même pour mon salut éternel et mon repos en cette vie. Je ne sais pas suffire à calmer toutes les passions que j'excitais. Plusieurs jeunes filles se sont poignardées, pendues ou ont bu du poison en désespoir de ne pas me posséder. L'autre jour encore, une de nos plus célèbres beautés de Venise, et non point une simple courtisane, mais une patricienne d'un sang illustre, épouse d'un des grands noms de la République, après m'avoir ouvert un coffret plein d'or, me disait dans le tuyau de l'oreille : « Arrivabene, tu vois ces richesses : tu y puiseras à ton gré, si tu daignes consentir à partager mon lit. »

— Et vous n'avez pas accepté?

— Je vous avouerai que le visage de cette dame, quoique beau, ne me touchait point. Et puis, en fait de femmes, je ne veux plus servir que la sainte vierge.

— C'est heureux, s'écria Polissena.

— Pourquoi heureux?

— Parce que si vous vous étiez mis dans la tête d'avoir l'une de nous, moi, par exemple, qui ne suis pas patricienne, vous auriez couru grand

risque de mourir sans avoir contenté votre envie.

Arrivabene eut un clignement d'yeux, puis, se levant, il s'écarta de quelques pas, et me fit signe du doigt de venir le trouver. J'obéis à son appel: Derrière moi les vieilles dames, laissant s'épanouir leur gaieté, gloussaient comme des poules qu'on effare, et les jeunes, plus retenues, étouffaient des rires qui finissaient, à la façon d'une mine, par éclater en formidables explosions.

Pressé par les vins forts dont il avait bu en abondance au dîner, le moine avait levé sa robe et s'était placé derrière un arbre.

— Tu vois cette petite Polissena, me dit-il tout en arrosant les plates-bandes de Madame Nichina, elle a des yeux doux comme une fleur, une bouche d'innocente et, avec cela, il n'y a point, dans Venise, de coquine plus accomplie. Des gentilshommes se sont ruinés pour elle, et l'autre jour, elle a fermé la porte au nez d'un Conseiller de la Seigneurie qui ne lui avait offert que vingt ducats. Eh bien! dès ce soir, je l'aurai et je la paierai d'un sourire.

A ces paroles, je ne pus dissimuler un mouvement d'indignation.

— Arrivabene, dis-je, tu es un vil scélérat. Comment! tu viens de jurer de ne plus servir que la sainte Vierge, et déjà tu es prêt à violer ton serment.

— Mon frère, tu te trompes: je connais trop la faiblesse humaine pour m'engager avec des serments; j'aurais crainte de me parjurer. Il est certain que j'avais tout à l'heure la ferme intention de vivre dans la chasteté, mais si je ne possède pas la grâce du bon Dieu, tous mes efforts vers le bien seraient inutiles. Or, ce soir, je suis forcé de le constater, le bon Dieu m'a lâché, sans défense, au milieu des plus insurmontables tentations: vins du meilleur crû, chère exquise, dames grasses et libertines; et, comme si ce n'était pas assez d'ennemis à combattre, Polissena vient me dire à brûle-point que j'ai pris son cœur!

— Hein ! fis-je étonné.

— Tu n'as pas entendu son aveu ?

— Je ne l'ai pas compris comme toi.

— Tu ne comprends jamais rien de ce que disent les femmes. Il n'y a pourtant pas à s'y méprendre : Polissena est amoureuse de moi. Que ferais-tu à ma place ! Tu ne repousserais pas ses avances, n'est-ce pas ? Je sais bien que si je profite de ses bonnes dispositions, je commets un péché mortel, mais j'en ai déjà un sur la conscience. Or, du moment qu'on en a un, il n'y a pas de raison pour qu'on n'en ait pas cent.

— Je vois, Arrivabene, que si tu vas dans l'enfer, tu tiens à le mériter...

— Je n'irai pas ! je n'irai pas ! je suis un trop excellent chrétien. Aujourd'hui, c'est vrai, je réponds aux politesses de cette fille ; mais demain, sans faute, je me réconcilie avec le bon Dieu. Ne crois pas d'ailleurs que le bon Dieu soit très fâché : on se brouille, on se raccommode ; ça l'amuse !

Nous revînmes vers Nichina qui nous plaisanta de notre absence.

La lune, s'épandant sur le monde voilé, créait des formes nouvelles, brillantes et confuses. Une large lumière éclairait le groupe des jeunes femmes et leur donnait la beauté morte des statues. Devant le ciel semé de lueurs obscures et argentées, devant l'herbe vague, le jardin gris, les pâles feuillages et les vastes nappes d'ombre qui s'arrondissaient autour des grands arbres, seule Nichina semblait vivante et, de ses gestes, de sa voix, prêtait une âme à la Nuit.

Elle continua de la sorte :

Arrivabene se trouvait dans le vestibule à mon arrivée au palais Benzoni ; il m'accueillit très aimablement. Après m'avoir questionné avec précipitation et indifférence, il m'annonça tout à coup qu'il m'acceptait et que je faisais partie désormais

de la maison du cardinal. Chargé de trouver un page, il avait hâte de remplir sa mission.

Sa figure joviale, avec ses arabesques de boutons et de rougeurs, me réjouissait fort, mais je ne pus retenir un cri quand je vis s'approcher de moi le moine à tête de cadavre que j'avais entendu prêcher sur la place aux Herbes. A son extraordinaire maigreur, à sa démarche qui ressemblait à une suite de bonds rythmiques, à son visage aux orbites profondes comme des trous et où le regard disparaissait, on eût dit un crâne au bout d'une perche que faisait sauter un bouffon. Il était accompagné d'un prêtre aux yeux soupçonneux et interrogateurs, au visage jaune et sec, que depuis je sus être l'abbé Coccone.

Arrivabene me présenta.

— Encore un petit mendiant ramassé dans le ruisseau ! s'écria Coccone.

— Mais, reprit Arrivabene, il a la physionomie intelligente et belle : nous en ferons quelque chose.

— Sans doute, approuva le moine à la face de cadavre, d'une voix qui semblait lui sortir de l'estomac. On peut attendre quelque chose de tout enfant du peuple : si, au contraire, c'était le fils d'un gentilhomme, je ne garantirais rien, car la corruption ronge les grands, mais la vertu habite le cœur des pauvres.

— Si vous continuez à mener ici tous les galopins que vous rencontrez sur votre route, dit l'abbé Coccone à Arrivabene sans écouter le moine, le palais de Monseigneur va devenir le réceptacle de tous les vices.

En ce moment j'entends un pas léger et le battement d'une traine de soie contre les degrés de marbre du grand escalier qui occupait tout le fond du vestibule, et je vois apparaître Monseigneur Benzoni revêtu, non point comme je l'attendais, de sa robe de cardinal, mais habillé, à la façon des plus élégants damoiseaux, de vêtements noirs ajustés et élégants, ce qui lui donne l'air, au premier abord, d'un jeune homme, bien que le cardinal entre dans la maturité. Il a sous le bras sa robe

de pourpre dont il s'est débarrassé dans l'escalier et qu'il lance à un valet.

— Voilà votre nouveau page, mon réverendissime seigneur, dit Arrivabene.

Le cardinal jette sur moi un regard distrait et réplique simplement :

— C'est bien ; vous lui montrerez ce qu'il devra faire.

Je le regardai avec attention et je fus étonné de ce qu'il y avait à la fois d'agréable et de repoussant dans sa physionomie ; de grâce, de malice et d'affabilité dédaigneuse dans ses manières.

Cependant Coccone déjà l'avait pris à part ; il lui parla longtemps : l'abbé avait des gestes désespérés, levait les yeux au ciel, tandis que Benzoni, en l'écoutant, conservait sa physionomie calme et souriante.

— Ce qui se passe ici, dit Coccone en terminant, cause à Venise un véritable scandale. Pasquin vous reproche de vouloir singer les façons de Sa défunte Sainteté, le pape Léon, sans avoir l'excuse de son génie. Vous êtes la risée de tout le monde.

— Je ne me pique d'imiter qui que ce soit, fit le cardinal, et si le pape Léon a vécu comme moi, c'est sans doute que nos caractères se ressemblaient. Quant à posséder son esprit, cela, par malheur, ne dépend pas de ma volonté. Que les railleurs qui s'exercent sur nos personnes ne vous tourmentent point seigneur abbé. Quoique nous fassions, nous aurons toujours des ennemis et des détracteurs. Le mieux est de ne pas s'en occuper et d'agir à notre guise.

— Enfin ce moine hérétique, ce frère qui pue le vin, votre peintre athée, tous ces vauriens qui encombrent les cuisines et dont vous vous plaisez à composer votre domestique, font ressembler le palais du légat à... à..., je n'ose dire à quoi, par égard pour vous, monseigneur.

— Ces animaux-là m'amusent, répliqua le cardinal. Les uns ont la beauté, les autres l'esprit. C'est assez pour justifier leur présence au palais. Je joue avec eux comme avec mes lévriers. Vous

comprenez, Coccone, que les affaires de Sa Sainteté ne sont pas si intéressantes qu'on n'éprouve parfois le besoin de s'en divertir.

Comme ils causaient encore, Guido entra dans le vestibule, portant deux gros volumes. Lorsqu'il me vit, il fut si pressé de se débarrasser de sa charge qu'il déposa les livres, sans y prendre garde, sur les bords d'une table, d'où ils tombèrent sur les dalles.

— Petit maladroit ! s'écria l'abbé, en lui appliquant deux soufflets.

Et Coccone se préparait à lui en donner d'autres, quand furieuse, oubliant les recommandations de Guido, je tirai l'abbé par sa manche.

— Voulez-vous ne pas le battre, méchant !

— Tiens ! mais il est drôle, mon nouveau page, dit le cardinal. Voilà qu'il vous fait la leçon, Coccone.

— C'est déplorable ! monseigneur, déplorable ! vous encouragez les enfants à mal se conduire.

— Mais si je les encourageais au bien, croyez-vous qu'ils ne se conduiraient pas plus mal ?

— Ce n'est pas la peine d'être légat de Sa Sainteté pour tenir de pareils discours.

J'avais rejoint Guido, et négligeant toute prudence, nous nous tenions enlacés ; Guido m'entourait la taille, tandis que j'appuyais le bras sur son épaule.

— Oh ! l'admirable groupe ! s'écria quelqu'un derrière moi.

Me retournant aussitôt, j'aperçus un homme de haute taille, tout habillé de soie noire, qui portait sur son pourpoint un collier d'argent. Une barbe touffue et frisée se mêlait aux boucles de sa magnifique chevelure et, sans en cacher le dessin à la fois mâle et délicat, couvrait une partie de ce visage dont la large bouche s'épanouissait semblable à une fraise humide de rosée. Des yeux étincelants de joie, de désir et d'ardeur, éclairaient cette face d'immortel.

— Il ne manquait plus que celui-là, fit Coccone à demi-voix.

— Monseigneur, reprit l'inconnu, vos pages me serviraient bien pour mon groupe de Castor et Pollux.

— Ah ! Fasol, ce sont de beaux enfants, dit le cardinal qui venait de nous regarder.

Il s'approcha de Guido et, tandis qu'il le considérait, je vis ses yeux briller de plaisir. Alors, se penchant vers lui, il lui baisa le front à plusieurs reprises. Il me donna aussi un baiser, mais très vite et comme pour ne pas laisser voir qu'il me préférait Guido.

Puis, avec une subite indignation :

— Arrivabene, cria-t-il, en me désignant, à quoi pensez-vous pour laisser ce garçon avec de pareilles loques ?

Le frère, tout confus, prétendit qu'il n'avait point de costume préparé pour moi.

— Eh, bien ! continua le cardinal, il faut que le tailleur vienne aujourd'hui. Je veux que mes pages soient élégamment vêtus.

L'heure du dîner était arrivée; nous passâmes dans une salle qui m'éblouit par sa magnificence.

Les peintures éclatantes, aux fonds de pourpre, ressortaient entre les blancs stucs de cariatides et de danseuses sous les lambris de bois précieux et les dorures finement travaillées du plafond. Douze fenêtres, versant à flots la lumière du soleil, illuminaient la table couverte d'une nappe de dentelles et où se voyait, parmi les coupes et les corbeilles de roses, la fleur et la joie du festin, une Léda en argent, docile et sereine amoureuse ouvrant ses jambes puissantes aux ardeurs du cygne. Mais ce qui surtout attira mon regard, ce fut la fresque immense qui couvrait les murailles et qui évoquait les batailles d'Alexandre. J'éprouvai je ne sais quelle admiration mêlée de terreur à contempler les engagements de chevaux cabrés aux croupes énormes que balayaient des queues et des crinières volantes; les hommes, en une lutte sans merci, tendant toute la force de leurs bras et de leurs pieds; les corps roulant embrassés sur le sol, et les deux sexes mêlés, offrant leurs chairs

glorieuses, leurs accouplements emportés que, seules, comme pour justifier le carnage, dérobaient aux yeux de splendides chevelures d'or. Cette fresque était l'œuvre de Paolo Fasol : en la voyant, je ne doutai point que cet artiste ne fût dieu.

Le cardinal s'assit entre Fasol et l'abbé Coccone ; le moine et Arrivabene prirent place devant eux. Nous devions rester debout pour verser le vin aux convives et aider les domestiques.

Comme je demandais bas à Guido quel était ce frère au visage effrayant, il me répondit qu'il se nommait en réalité Gennaro, mais qu'on l'appelait toujours l'Hérétique.

Justement Fasol disait au cardinal.

— D'où vient ce monstre ? Est-ce qu'on l'a déterré du cimetière des Saints-Apôtres.

Par bonheur, Frère Gennaro n'entendait pas. Après s'être largement signé, il attendait, en silence et les yeux baissés, qu'on le servît. Il ne s'occupait ni de ses compagnons de table, ni du luxe qui l'entourait. La partie de la fresque qui était devant lui représentait deux danseuses précédant l'entrée triomphale d'Alexandre à Suse. La première montrait son ventre lisse et ses seins épanouis ; l'autre, posée de derrière, offrait toute la plénitude et les larges cambrures de son corps. Mais Gennaro ne les voyait pas, non plus qu'il ne respirait les fleurs éparses ou jointes en bouquet sur la table. Le mouvement précipité en avant et en arrière de sa lèvre inférieure, découvrant les quatre dents qui lui restaient au fond d'une bouche noire comme une cave, des grimaces qui sillonnaient sa vieille peau de mille rides indiquaient assez qu'il marmottait des prières. Peut-être, en cette salle somptueuse, se croyait-il au ciel ou dans le désert.

— C'est un pauvre moine florentin, disait le cardinal à Fasol : une lettre de Frère Girolamo lui a égaré l'esprit. S'imaginant que Dieu l'avait choisi pour continuer l'œuvre de son maître, il s'est sauvé de son couvent et s'est mis à prêcher

de ville en village toutes les folies qui lui sont passées par la tête. Après l'émeute sanglante qu'il a provoquée le jour du Jeudi gras et où il a failli laisser sa peau, le Saint Office l'a fait arrêter. On devait l'envoyer à Rome quand je suis intervenu en sa faveur auprès de mes collègues et me suis chargé de sa conversion. Je pense bien qu'il ne changera jamais, seulement, que voulez-vous ? il m'amuse.

Et il cria d'une voix forte :

— Frère Gennaro ! Frère Gennaro ! à quoi pensez-vous ?

Le moine tressaillit, eut un regard effaré, tourna la tête à droite, à gauche et s'aperçut enfin que le cardinal lui adressait la parole. Il ferma les yeux et, d'une voix sourde :

— Il y a longtemps que mon esprit a quitté cette terre d'iniquités. Comme mon cher maître, j'ai maintes fois chanté ce vers en pleurant :

Heu ! fuge crudeles terras, fuge littus avarum.

— Gennaro, dit le cardinal au peintre, me cite toujours ce vers comme s'il n'en connaissait point d'autres, et surtout comme s'il n'en sentait point l'harmonie : il faut que je lui donne une leçon.

Alors, se tournant vers le moine :

— Mon cher frère, nous ne mêlerons pas, si vous le voulez bien, le sacré au profane.

— Mais, répliqua Gennaro, n'est-ce point tourner les impies en dérision que de se servir de leurs erreurs pour le triomphe de la Sainte Foi.

Cette réponse mit le cardinal en fureur.

— Il ne vous appartient pas de tourner Virgile en dérision ; s'écria-t-il, c'est le poète plutôt qui, par les vers que vous citez de lui, vous couvre à jamais de ridicule. Quand, à la suite de votre latin de populace et d'un vénitien de bateliers, vous prétendez, en vos sermons, l'amener comme un ennemi vaincu et humilié, il me semble contempler un dieu que la boue et les insultes n'atteignent point et dont la rage impuissante de ses ennemis ne sert qu'à mieux faire éclater la gloire !

— Je vous félicite, monseigneur, dit Fasol; enfin je vous vois ému.

Mais le cardinal était déjà las de sa colère.

— Ne louez point, Fasol, un mouvement d'indignation inutile et que je regrette déjà. La vérité n'a pas besoin de bouillants défenseurs. Que nous importent les préférences de ce moine grossier ! Il peut admirer à son aise les images incohérentes du Psalmiste : nous, mes amis, répétons les vers divins de Pétrarque et de Virgile, oublions la langue rustique des apôtres pour Cicéron, ce prince du beau langage, et laissons se moquer les imbéciles.

Et rident stolidi verba latina Getæ.

Coccone leva le nez et, sans regarder son interlocuteur, avec un mouvement en arrière de la lèvre inférieure qui produisait, à chaque parole, un petit sifflement d'aspic :

— Votre révérendissime seigneurie, dit-il, oublie que Sa Sainteté, l'a nommé son légat dans la République de Venise ?

— Sa Sainteté, soyez en sûr, est un trop galant homme pour ne pas m'approuver, quand je suis à table, de mettre en oubli mes fonctions. Je dois à mes hôtes de les divertir comme un mari doit à sa femme de lui causer d'amour plutôt que de l'entretenir du métier plus ou moins vil qui lui procure l'existence.

— Et qui sont donc vos hôtes ?

— Mais, seigneur abbé, ce ne peut être vous qui êtes notre secrétaire, ni ce moine que nous gardons dans notre palais pour l'instruire de la vraie religion, ni Arrivabene, ni les officiers de notre maison. Notre hôte, c'est ce cher Paolo Fasol, que nous embrassons aujourd'hui devant vous, en attendant l'occasion de lui décerner, en présence de Venise entière, la couronne d'or que mérite son génie.

Et le cardinal, appuyant les mains sur les épaules de Fasol, lui mit, parmi ses boucles noires, un long baiser sur le front.

— Ah ! monseigneur, dit Fasol, pourquoi faut-il que vous estimiez mon art et que je ne puisse arriver, malgré tous mes efforts, à goûter vos poesies ?

Benzoni, qui n'attendait pas ce compliment, fut atteint au vif. Malgré toute son indulgence, il supportait difficilement qu'on lui refusât les dons des Muses. Aussi, lança-t-il à son hôte un regard terrible, où la colère et la tristesse se mêlaient au remords d'avoir offert une louange improductive.

Satisfait de l'aventure, Coccone considérait le cardinal de ses yeux clignotants, tendait vers lui son museau de renard.

Mais Fasol reprit :

— Je crois bien qu'il n'exista jamais un esprit plus doué par les dieux et plus aimable aux hommes que le vôtre. Mais si, dans nos entretiens, vous montrez toutes les richesses d'intelligence dont la Fortune vous combla, il me paraît que, dans vos vers, vous prenez sur vous de les dissimuler avec autant de soin qu'un avare dérobe ses trésors. Votre esprit est excellent, mais un étrange démon l'emmène en de mauvaises voies. Ainsi vous révérez Pétrarque, Guido Cavalcanti et Cino de Pistoia. Ce sont de mauvais modèles, monseigneur. Leur amour ressemble à une dame malade et craintive du froid, qu'on enveloppe si bien de vêtements et à laquelle on fait boire tant de tisanes, qu'elle n'a plus formes ni haleine de femme. Je ne sais rien de beau comme une simple Vénus. Les héroïnes du poète Horace, Pholoé, Lycé, Myrtale ou Lydie, ces belles amoureuses dont les voiles de Cos ne cachent point les chairs, et jusqu'à ces servantes de plaisir qui attendent l'étreinte des hommes debout et toutes nues sous les claires lanternes de Suburre, je les préfère à ces maman-ne-veut-pas qui sentent par trop le confessionnal, les disputes d'école ou les nuits impudiques d'une longue continence.

— Mon cher Fasol, dit le cardinal, vous manquez d'éducation et de raffinement. Vous êtes un puissant créateur, mais vous ignorez l'art de jouir

du monde. Semblable à un fleuve qui reproduit la magnificence du ciel et de ses rivages, toutes les beautés de la terre viennent se mirer en vous, et vous ne les apercevez pas.

Une discussion vive allait s'engager entre le cardinal et le peintre, quand on monta le dîner et nous eûmes l'ordre de remplir les coupes. Après m'être acquittée de cette tâche, je saisis le moment où tous les convives étaient occupés à manger des grives au laurier, — un plat exquis si j'en juge par l'odeur, — et où les domestiques étaient descendus à la cuisine, pour m'approcher de Guido et lui donner un baiser. Comme il me repoussait dans la crainte qu'on ne nous surprît, j'appuyai plus fort que je n'eusse voulu ma bouche sur la sienne et nos lèvres ne surent point rester silencieuses.

L'abbé Coccone, au bruit, leva les yeux sur nous.

— Vous voyez ce qu'ils font, dit-il à demi-voix à Benzoni, vous voyez quelle indécente valetaille vous avez dans votre maison.

— Ils sont assez beaux, s'écria Fasol, pour avoir le droit de s'embrasser.

Benzoni ne répondit rien et se contenta de lancer à Guido un singulier regard dont je ne compris point l'expression. Le cardinal me semblait très irrité, mais il dissimula sa fureur.

Heureusement, le repas de Frère Gennaro, qui ne touchait à rien de ce qu'on apportait sur la table, détourna de nous l'attention. Le moine buvait de l'eau claire et se nourrissait de pois cuits à l'eau ou de raves crues, mais le cardinal, soit amour du faste, soit plaisanterie, ordonnait que ce repas d'ermite fut servi au moine dans la même vaisselle précieuse que le gibier et les poissons de choix qui formaient l'ordinaire.

Dès qu'il eut devant lui son misérable dîner, le frère, qui depuis quelques instants, mourait de faim, promenait des regards sournois sur les plats et dilatait ses narines au fumet des sauces, se jeta comme un dogue sur les raves et n'en fit qu'une bouchée.

— A ce régime, dit Fasol qui considérait Gennaro d'un air railleur, pitoyable et amusé, le pauvre homme va devenir tout à fait un cadavre.

— Ah ! chuchotait à l'oreille du peintre le cardinal, j'ai trouvé un moyen de le forcer à manger. Il suffit de lui occuper l'esprit assez fortement pour qu'il ne songe plus à mortifier sa faim et à brider ses appétits. C'est alors un avale-royaume. Vous allez voir.

Et il appela devant nous le chef des cuisines, Nicodemo Meliaca, florentin aux lèvres fines et aux regards vifs, chez lequel les soucis de l'art culinaire n'avaient point étouffé l'esprit d'observation.

— Meliaca, fit le cardinal, on m'assure que tu as vécu à Florence, au temps de Frère Girolamo. Est-il vrai qu'on y fût si heureux que tout le monde se crut un moment dans le Paradis? Etais-tu de ce parti de Pleurnichards qui se lamentaient sur les vices du siècle et choisirent le frère pour sauver la vertu, l'invoquant comme un saint et un libérateur?

Au nom de son maître, le frère Gennaro avait tendu l'oreille.

Meliaca répondit :

— Si persécuter le pauvre monde est un titre à la sainteté, personne plus que le moine de Saint Marc, n'a droit à la canonisation, car personne, sous couleur de vertu et de charité, n'a mis les gens dans une telle misère. S'il n'était venu parmi nous, ce damné prédicateur, je serais aujourd'hui à Florence, ma chère cité, et j'aurais toujours le petit jardin que mon arrière-grand-père avait acheté à Fiésole, il y a plus de cent ans. Car ma famille avait du bien et était heureuse. Le Magnifique, (dont Dieu ait l'âme), avait remarqué le talent de mon père pour ciseler les armes ; il l'avait employé plusieurs fois à divers travaux et payé généreusement comme c'était son habitude. De plus, sa faveur nous avait valu toute une riche clientèle. Mais, après la fuite de Monseigneur Pierre, lorsque ce penaillon se mêla de régenter les citoyens et quand toute la ville de Florence fut

comme bouche bée à chaque parole que laissait tomber cet avale-pater, notre infortune commença. Nous avions d'abord été assez stupides pour le soutenir : nous pensions qu'il ne voulait que le bien des simples citoyens, et qu'il ne poursuivait de sa haine que la richesse, — la richesse impie et exécrable à Dieu, comme il ne cessait de le répéter. En réalité, il ne travaillait que pour les vide-goussets et les coupeurs de bourses. Il suffisait qu'on eût quelques florins chez soi pour qu'il vous considerât comme un ennemi de Jésus-Christ. Déjà les personnes qui faisaient autrefois travailler mon père ne lui commandaient plus rien, dans la crainte qu'on ne les accusât de dépenser leur argent en vanités. Une ciselure, si belle qu'elle fût, semblait une chose inutile aux barbares qui étaient nos maîtres. Bientôt on établit une si forte imposition sur notre jardinet de Fiésole, que mon père se décida à le vendre pour une somme dérisoire. Dès lors, à chaque instant, nous eûmes à subir des vexations. Le Magnifique avait donné à mon père le livre des Contes de Messer Boccacio. C'etait une joie, le dimanche, de venir l'entendre lire ces belles histoires, autant pour l'aimable sonorité de sa voix que pour l'accent dont il savait relever la grâce, la passion ou les finesses du récit. Quels doux soirs j'ai passés au milieu des parents et des voisins qu'attirait son talent de lecteur, à écouter l'histoire de Violante, de Griselda ou encore celle du faucon de Federigo degli Alberighi ! Quand on me permettait de retirer le volume du coffre où on le ramassait après chaque lecture, j'éprouvais je ne sais quelle émotion à tenir entre les mains ce livre si précieux, dont chaque feuillet était pour moi un souvenir. A l'aventure de Messer Niccola de Saint-Lepidio, qui perdit ses braies en rendant la justice, je me rappelais ma vieille tante Damiana dont le ventre se gonflait et sautait si joyeusement de plaisir, et si je m'arrêtais aux malheurs de Lisabetta de Messine, il m'était impossible de ne pas voir en imagination les joues de ma chère Clotilde, humides et brillantes de lar-

mes comme les rosiers sous une pluie de juin. Eh bien ! je ne sais quel suppôt de l'enfer vint rapporter à la Seigneurie que mon père avait chez lui le *Décaméron*, et comme Girolamo avait ordonné d'en détruire tous les exemplaires, on vint réclamer le nôtre, et, sur notre refus, on fouilla la maison. Mon père, pour sauver le livre, l'avait mis dans une cachette ; on le découvrit, on le lui arracha des mains et le pauvre volume, qui avait amusé tant de braves gens, fut brûlé sous nos yeux comme avaient été brûlées, le jour des rameaux de l'année précédente, avec tous les *Décameron* et les *Morgante maggiore* qu'on put trouver, les statues qui étaient l'orgueil de Florence pour la grâce des femmes qu'elles représentaient et le talent de l'artiste qui les avait sculptées : la Bina, la Bencina, la Lena Morella. Sa seigneurie peut m'en croire ! Toute la beauté qu'a créée le bon Dieu était en horreur à ce fou. Je l'ai vu frapper une mère au visage, parce qu'elle ne s'était pas occupée de cacher le sein dont elle allaitait son enfant; je l'ai vu accabler de coups de pieds un pauvre innocent qui montrait son derrière en jouant sur le seuil d'une porte. La chair nue, un riche costume, tout objet de travail ou de métal précieux excitaient sa colère ; et, pour lui, la crasse et la laideur du corps étaient l'indice d'une âme pure et digne du ciel. Mais écoutez le dernier tour qu'il nous joua. Deux marchands, pour établir leur commerce, eurent besoin de l'assistance de mon père qui leur confia tout son bien. Ils s'engagèrent à le lui rendre peu à peu et à prélever, à titre de gratification, une petite somme sur leurs bénéfices annuels. Ces hommes, qui étaient de malhonnêtes gens, profitèrent, pour renier leur parole et garder le dépôt, d'une loi sur les emprunts que ce voleur de dominicain parvint à imposer au Grand Conseil. Par cette loi, tout prêteur était assimilé à un usurier, regardé comme un bourreau des pauvres et perdait ses droits sur l'argent prêté. C'est ainsi que ce moine prétendait ramener la justice à Florence ! Les réclamations de mon père ne furent

donc pas écoutées, et, comme l'engagement conclu avec les marchands n'avait plus aucune valeur, on ne lui rendit rien. Désespéré d'une ruine qui l'atteignait dans la vieillesse, après toute une vie de travail et d'honneteté, mon père se tua. Pour moi, qui appartenais à la classe des bénéficiers, je dus m'en aller de Florence, comme un mendiant, chercher fortune à travers le monde.

— Alors, Meliaca, dit le cardinal, si on consacrait un autel au saint frère Girolamo tu n'irais pas brûler un cierge devant son image ?

— Comment ! on élèverait un autel à cette truie, à cette drogue, à ce poison ! Que Sa Seigneurie en soit certaine, du jour où je le verrais béatifier, ce prédicateur de mon cul, je douterais du Saint Père, de l'Eglise et du Christ ! Ah ! il faudrait en avoir, du courage ! Je l'avoue franchement, je ne regrette qu'une chose, c'est qu'on ait pendu cette canaille de telle sorte que la flamme ne put dévorer que sa vilaine carcasse : j'eusse voulu que le feu attaquât sa chair vivante, j'aurais souhaité qu'il rôtît à petit feu, le brigand, le lâche assassin qui a demandé la mort des bienfaiteurs de Florence, causé le suicide de mon père et m'a forcé de quitter ma chère ville natale !

Pendant que le florentin parlait, Frère Gennaro avait peine à ne pas manifester son émotion. Sans savoir ce qu'il faisait, il vidait les pleines coupes de Trebbiano que sur l'ordre de l'archevêque nous lui versions, au grand amusement de l'assistance, et il dévorait, en un clin d'œil, au risque d'étouffer, les viandes, les fruits, les gâteaux qui se succédaient sans interruption sous ses yeux. Mais quand il entendit les dernières insultes et les souhaits féroces de Nicodemo Meliaca, il ne put demeurer tranquille, il se leva en chancelant et, d'un bond, il se jeta sur le cuisinier. Avant que personne eût pu le prévenir, il le saisit à la gorge et lui frappa à plusieurs reprises la tête contre la muraille.

— Enragé ! abominable enragé ! répétait-il, je

t'apprendrai à dire du mal de mon doux, de mon tendre, de mon vénéré maître !

Le vieux Nicodemo, terrifié de cette attaque soudaine et croyant sa dernière heure venue, demandait grâce d'une voix éteinte.

Tout le monde se leva de table ; et Arrivabene, aidé des domestiques, arracha des mains du moine le pauvre homme tremblant et tout ensanglanté. Mais Frère Gennaro n'eut pas plutôt vu emmener le cuisinier que sa fureur se tourna vers les fresques de Fasol, qu'il venait d'apercevoir pour la première fois ; il empoigna un couteau et le lança de toutes ses forces sur les danseuses du triomphe d'Alexandre en criant :

— Ah ! je détruirai vos maisons d'impureté ! je jetterai dans les fleuves vos trésors dont les pauvres ne profitent pas !

Le couteau entra dans la chair grasse d'un sein et y laissa une plaie béante.

Fasol aperçut la blessure, eut une plainte aussi douloureuse que s'il venait lui-même d'être atteint et, se précipitant sur le moine, d'un violent coup de pied dans les jambes il le renversa, puis se mit à lui écraser le visage.

— Destructeur de chefs-d'œuvre ! charogne immonde ! faisait-il, je vais te rendre à la terre !

Gennaro, se redressant, s'était attrapé aux cheveux de son adversaire et essayait de lui égratigner le visage, mais il ne réussissait pas à éviter les poings vigoureux qui tombaient, comme une masse d'armes, sur son crâne chauve.

Tout à coup, le peintre leva sa dague et Gennaro dont la voix m'avait paru si forte sur l'Herberie, se mit à pousser de petits cris de souris prise au piège. Par bonheur des valets arrêtèrent Fasol et parvinrent à maîtriser sa colère, tandis qu'Arrivabene, Guido et moi, nous secourions le moine presque mort de frayeur.

— Cette scène est de trop dans mon spectacle, fit le cardinal, mes animaux commencent à devenir insupportables.

— Je vous ai prédit ce qui vient d'arriver, mon-

seigneur, dit Coccone, et sa lèvre inférieure, en signe de mécontentement, s'allongea jusqu'au menton; je vous ai tout prédit, mais vous ne voulez jamais m'écouter.

— Et croyez-vous, messer Coccone, que vous suffisez à ma distraction et que vos entretiens sur saint Pierre ne me laissent rien imaginer de plus joyeux? Non, ajouta Benzoni, je le constate avec déplaisir : il m'est, pour le moment, impossible de me passer de ces énergumènes.

Comme Nichina s'arrêtait pour reprendre haleine, la Petanera jugea convenable d'émettre cette réflexion :

— J'ai vu passer plusieurs fois sous mes fenêtres Monseigneur Benzoni : il avait un port de tête si majestueux, que moi, qui ai une fois abordé dans la rue le dernier Doge, j'aurais eu peur de lui parler. Je n'eusse jamais cru que chez lui avaient lieu des comédies pareilles!

— Mais ce n'était pas de sa faute, repartit la petite Polissena.

— Cela n'en est pas moins fort déshonorant. On m'offrirait deux cents ducats pour aller voir un homme comme celui-là, je refuserais.

Je tenais pour ma part, à remercier Madame Nichina du plaisir que m'avaient causé son langage délicieux, tour à tour élégant et familier, et sa voix d'un son si clair et si séduisant, plaisir, hélas! qu'aucun écrivain ne pourra rendre, pas plus qu'aucun peintre n'est capable de représenter son visage changeant et animé, où la tristesse, qui suit toujours chez elle l'enjouement, met de si voluptueuses ombres.

Je lui dis :

— J'admire comment vous vous êtes rendu familier l'esprit de tant de personnes différentes au point de conserver pour nous jusqu'à leur accent.

— La galanterie, fit-elle, ne va pas sans une intelligence prompte et toujours en éveil. J'eus de

bonne heure l'art de deviner les hommes, art en somme facile dans notre profession puisque nul ne garde ses confidences lorsqu'on vient dans nos bras de s'abandonner. D'ailleurs, la fortune réclame de nous moins un esprit entreprenant qu'une âme souple, docile et molle comme cire à toute empreinte. C'est pourquoi tous ceux qui m'approchèrent, amis ou ennemis, me marquèrent à leur signe. Il y a des jours où cela me gêne bien un peu de porter en moi des idées si diverses, d'autant plus que, semblables aux corps d'où elles sont venues, elles ont leur jalousie et font ensemble mauvais ménage. Seulement, cette confusion n'a lieu que s'il s'agit de juger des affaires qui ne me regardent point : sur la stratégie, l'art ou la politique, je soutiens tour à tour, parfois sans m'en apercevoir, les avis les plus différents, mais qu'il faille traiter d'argent, de commerce, d'amour, je redeviens moi-même.

— Madame, dit alors Arrivabene qui venait de courtiser Polissena et qui s'inclina respectueusement, je vous rends grâce de vous rappeler si bien le latin que je vous ai enseigné. Vous avez cité des vers mieux même que je n'aurais pu les dire.

La Nichina se mit à rire de tout son cœur.

— Si l'on peut se vanter ainsi ! s'écria-t-elle, mais, Arrivabene, vous savez bien que c'est le cardinal qui m'a appris certains poèmes de lui et de ses amis, dont je me suis toujours souvenue. Il aimait à me les entendre réciter, parce que, prétendait-il, j'avais une belle voix et que j'étais sensible à l'harmonie. Si je n'avais eu que vous pour m'instruire, mon frère, j'aurais couru grand risque de ne savoir, en fait de latin, que le « tabernaculum, taberna culi, il faut te montrer aux bargelli ! »

— Arrivabene, ajoutai-je, ne dit en latin que ses prières à Vénus.

— Je vous demande pardon, mon frère, je connais la langue savante aussi bien que la vulgaire.

— Que m'avez-vous donc avoué, la première fois que nous nous sommes vus ?

Arrivabene se rappela, non sans déplaisir, qu'un soir, échauffé par le vin, il m'avait confié son ignorance.

— J'oublie beaucoup à présent, dit-il, mais naguère j'ai beaucoup appris.

— A quoi cela vous sert-il aujourd'hui ? fit sur un ton de suprême dédain la Petanera, à qui on reprochait sans cesse de ne pas être allée à l'école et qui se réjouissait de toucher enfin, comme un nouvel Ecclésiaste, la vanité de la science.

— Cela me sert à ceci, que je puis, sans mensonge, affirmer que j'ai reçu une excellente éducation. Si j'avais autant de connaissances que le maître d'école m'a baillé de fois l'anguillade, j'aurais la tête plus grosse que Virgile : mais le pédant qui avait mission de m'insuffler de la science s'est trompé de chemin : il devait se montrer à mon égard plus prodigue de paroles et moins libéral de fessées; comme cela ma conduite eût répondu aux vastes espérances de mon pauvre père, qui rêva toujours de me voir porter la pourpre cardinalice.

Tout à coup, la vieille mère de la Petanera, plus grosse encore que sa fille dont l'ampleur, pourtant, était illustre à Venise, et qui jusqu'alors avait tenu les lèvres scellées, ouvrit la bouche.

— Arrivabene, demanda-t-elle, c'est bien ton père qui était tailleur à Padoue ?

— Vous ne vous trompez pas, répondit le moine, mon père était bien tailleur de son métier et, de plus, c'était le meilleur homme du monde.

— Le ruffian de ma figue ! Il m'a fait payer deux fois une robe que j'avais eu la sottise de lui acheter. Un autre jour, comme je me trouvais dans la sacristie de Saint-Antonio en conversation avec le curé et que nous nous étions tous deux déshabillés à cause de la grande chaleur, il se glissa, je ne sais comment, auprès de nous et m'emporta mes jupes, ma coiffe et jusqu'à ma chemise, sous prétexte que je ne me pressais pas assez de lui donner son argent. Il me fallut traverser l'église et revenir chez moi toute nue. Quelle honte ! Du fond de leurs

niches, les bienheureux n'eurent pas l'air de me voir, mais je vous laisse à deviner comment m'accueillirent les jeunes gens auxquels je réclamais un cat pour seulement regarder le bout de mon pied, et surtout les vieilles beguines qui ne pardonnaient pas à mes seins d'avoir autant de constance que leur âme! Après avoir subi d'ignominieux traitements, je fus contrainte de quitter Padoue où je gagnais honnêtement ma vie en élevant ma fille. Et rien de tout cela ne serait arrivé sans ton ladre de père. Je ne sais ce qui me retient de me venger sur toi.

— Vous auriez grand tort, ma bonne dame Pestamonna, répondit tranquillement Arrivabene, car si le père a pris de l'argent aux courtisanes, le fils leur en a bien rendu. A propos, mesdames, voulez-vous que je vous récite le magnifique sermon que j'ai composé pour le père Antonio, un soir qu'il était malade.

— Non! Non! crièrent les femmes.

Sans prendre garde aux protestations, Arrivabene continua :

— Le père Antonio me disait une fois : « Arrivabene, vous êtes aussi ignorant qu'une oie, mais vous parlez mieux que saint Jean Bouche d'or. » Je lui répondis : « Où se trouve de l'esprit naturel, mon père, la science est inutile... » Tenez, je commence le sermon...

Mais Polissena, montrant les dents comme une petite chienne en colère, plaqua la paume de sa main sur la bouche du frère à lui enlever le souffle, tandis que de sa main libre elle lui donnait une claque retentissante à travers le visage.

Cependant Nichina avait repris son histoire :

Durant les premiers mois que je passai au palais Benzoni, je n'eus point à me plaindre, parce que Guido ne me quittait plus. On nous instruisait ensemble et, d'apprendre tant de choses nouvelles à côté de mon ami, c'était pour moi un double plaisir. Par malheur, nous recevions un enseignement si divers, des notions si incohérentes que

notre esprit en gardait un trouble et une insurmontable inquiétude.

L'abbé Coccone, chaque matin, nous faisait répéter des prières et nous prescrivait de n'en pas manquer un mot. Il nous montrait comment l'on doit s'agenouiller chez soi, à la messe et quand passe la procession. Il nous apprenait quelles pieuses pratiques il importe de ne point négliger à l'aube ou au soleil couchant. Enfin il nous contait la vie des saints, nous révélait par quels tours adroits on arrive à les attendrir, à capter leur confiance et à obtenir leurs faveurs.

Lorsque nous sortions de l'appartement de l'abbé, Frère Gennaro, qui nous guettait, nous saisissait le bras.

— Pauvres enfants! disait-il d'une voix tremblante comme s'il allait pleurer, quelles erreurs souillent votre esprit, et quand la Vérité luira-t-elle comme un soleil pour vos yeux!

— Et qui nous empêche donc, mon frère, de l'apercevoir?

— L'Esprit du mal, mes pauvres enfants; et l'Esprit du Mal n'a pas qu'une seule forme; il est aussi varié que les nuages du ciel et les flots de la mer. Il n'y a qu'un moyen de le vaincre : c'est de renoncer à toutes les tentations de l'existence. Tenez, Nichio, (c'est ainsi que je m'étais fait appeler,) pourquoi porter au cou des ornements inutiles et qui blessent la modestie? (Et, ce disant, il m'arrachait un petit collier et l'écrasait sous ses pieds). Imaginez-vous que le culte extérieur ne compte pour rien aux yeux de Dieu, s'il n'est accompagné du culte intérieur. Il ne s'agit point tant d'adresser au ciel telle ou telle prière ou de croire à tel ou tel dogme que de se montrer charitable envers les pauvres qui sont, sur terre, la vivante image de Dieu.

— Mon frère, est-ce que Dieu ressemble au vieux Policarpo qui vient chaque samedi mendier à la porte du palais et qui est si laid?

— Le père Policarpo n'est laid que parce qu'il ne reçoit pas l'aumône. C'est l'indifférence des hommes qui a rendu les formes de son corps hi-

deuses à leurs regards, mais pour qui voit son âme, je vous assure, Policarpo a plus de beauté que vous ne pouvez même vous l'imaginer. Ainsi, donnez-lui sans compter.

— Mais, mon frère, nous n'avons rien à donner.

— Il faut alors vous mortifier la chair, retrancher de votre nourriture, de votre sommeil et vous préparer, par une vie de pénitence, à la vie glorieuse du Paradis. Sinon, vous iriez brûler dans les flammes éternelles.

— Le bon Dieu, mon frère, est donc bien méchant qu'il tient à ce qu'on souffre quelque part et qu'il faut absolument choisir d'être malheureux dans ce monde ou dans l'autre ?

— Le bon Dieu est souverainement juste ; et, comme vous ne passez pas une journée sans l'offenser au moins sept fois, il est nécessaire que vous expiiez vos fautes. Regardez devant vous ces jeunes fous : ils s'en vont sur un pas de danse et éclatent de rire. Ils ne se doutent pas que, s'ils mouraient en cet état, ils iraient tout droit en enfer.

— Pourquoi iraient-ils en enfer ?

— Parce qu'ils commettent le mal.

— C'est un mal de rire ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce qu'il en est ainsi. Vous n'avez que ce mot sur les lèvres : Pourquoi. Vous voudriez tout savoir, tout comprendre. Voilà un commencement d'orgueil dont il faudra vous corriger, mon enfant. Dieu a voulu qu'il y eût en ce monde beaucoup de mystères. Vous devez humilier votre esprit et respecter sa sainte volonté.

Il finissait toujours par nous faire cette déclaration après laquelle il n'y avait plus moyen de lui arracher un mot. Guido, qui admirait le frère, demeurait avec lui à réciter des oraisons, mais moi, je ne les avais pas plutôt vus s'agenouiller que, légère comme un oiseau, je m'en allais retrouver mon ami Fasol qui travaillait chaque matin dans la grande galerie. Il me souhaitait le bonjour du

haut de son échelle tout en peignant ou en mêlant des couleurs.

— Tu vois là, disait-il, l'enlèvement des filles de Leucippe. Examine-moi cette gaillarde qui remue les jambes. Par Jupiter !est-elle belle ! Et le dessin de cette cheville !... Quand tu trouveras un peintre pour me faire des pieds comme ceux-ci, tu voudras bien me l'amener.

Je restais des heures en contemplation devant la fresque, à la fois surprise et réjouie de voir tout d'un coup une lumière briller dans des yeux jusque-là éteints, un sourire aviver l'éclat des lèvres, les croupes se tendre, s'arrondir, se roser, tandis que jaillissaient, sur les bras, les bleus et fins lacis des veines.

— Quand viens-tu poser, petit? disait Fasol.

Mais à ces mots je me sauvais à toutes jambes.

Si le cardinal n'était pas trop préoccupé par ses affaires ou ses plaisirs, il nous appelait pour nous lire des vers latins et toscans que nous devions ensuite lui répéter.

Je me souviens qu'un jour Arrivabene se mit dans la tête de m'apprendre une chanson du pays padouan. D'abord il me la cornait lentement à l'oreille, puis l'entonnait lui-même à pleine voix :

Si vous voulez voir la Thietta qui est si belle,
Allez à Sacco où elle habite,
Au delà de Cogio, tout là-bas,
Dans cette petite ruelle où elle a son logis.
C'est une jeunesse, je puis vous le dire,
Nette, polie et bien troussée.
On n'en rencontre pas deux ainsi faites
Dans tout le Vicentin.....

Le cardinal, à plusieurs reprises, envoya un valet prier Arrivabene de ne plus chanter, mais le frère, comme enivré par le son de sa voix, ne s'occupait pas de la défense et reprenait de plus belle :

Elle a des épaules à hisser jusqu'au clocher
De pleines bannes de fruits;

Et ses chères mains sont mains à pétrir
Sans peine six boisseaux de farine.....

— Veux-tu, cria la voix furieuse de Benzoni, veux-tu ne pas corrompre le goût de mes pages avec tes stupidités rustiques ! Cesse ton chant de campagne et envoie Guido et Nichio me parler.

Nous laissâmes le pauvre Arrivabene tout confus et montâmes chez le cardinal qui était étendu sur son lit, un peu malade et fatigué de son travail. Il nous attendait pour le distraire de l'ennui auquel le condamnait un repos forcé.

— Mon petit Nichio, fit-il, ne retiens pas les vilaines leçons de ce moine grossier. Ta bouche fut créée pour les poèmes suaves et les douces paroles, et non point pour les ritournelles de buveurs. Ecoute : je connais ton intelligence et ta mémoire ; eh bien ! tu vas m'entendre réciter un sonnet du poète-dieu et tu me le réciteras à ton tour de ta voix fraîche de jeune garçon. Toi, Guido, viens près de moi ; j'aime tant caresser tes cheveux fins et jouer avec les formes exquises de ton corps ! Quand vous arrivez en vous donnant la main, il me semble voir le Printemps et l'Amour s'approcher de moi.

Et le cardinal, d'une voix lente et la face toute transfigurée par la jouissance, respirant chaque mot comme une fleur, me dit cet admirable sonnet :

J'ai senti au fond du cœur s'éveiller
Un esprit amoureux qui dormait,
Et puis j'ai vu venir de loin l'Amour
Si heureux qu'à peine je le reconnus.
Il me dit : maintenant pense seulement à me faire honneur.
Et chacune de ses paroles riait...

Les vers sont d'une si pénétrante beauté que je pus les retenir et les répéter sans me tromper d'un mot. Je causai tant de plaisir au cardinal, qu'il me pria de venir près de lui et me baisa les lèvres en tremblant d'émotion. Puis, s'adressant à mon ami :

— Et toi, tu ne dis rien, Guido, tes yeux sont

tristes et ta bouche me fait la moue. N'importe ! ton visage me charme toujours ; tu es le plus beau des enfants.

Il lui donna aussi un baiser et l'étreignit longuement.

Jusqu'alors, les témoignages de tendresse que l'on accordait à Guido me comblaient de joie. J'aimais tous ceux qui paraissaient l'aimer. Or, cette fois-là, quand je vis le cardinal joindre ses lèvres aux siennes, je sentis le frisson de la fièvre et comme une barre glacée me descendre le long du dos. Avant qu'on ne nous eût congédiés, je saisis vivement la main de Guido et l'entraînai au dehors, puis, quand nous fûmes seuls :

— Guido, m'écriai-je, presque avec fureur, je ne veux pas qu'il t'embrasse ni même que tu ailles chez lui, je ne le veux pas, entends-tu !

Il me regardait avec des yeux immobiles de surprise.

— Mais qu'est-ce qui te prend, Jésus ! deviens-tu folle ?

— Je deviens ce qui me plaît. S'il fait mine de t'embrasser, tu lui diras qu'il t'agace.

Et, comme Guido ne me répondait pas, je lui détachai un vigoureux soufflet.

— M'obéiras-tu à la fin ?

Guido s'enfuit en se frottant la joue, mais sans prononcer une parole.

Nous ne nous revîmes que le soir au souper. Mes yeux portaient encore la trace des larmes que j'avais versées tout le jour ; j'étais si émue qu'en servant, je renversai un plat de poisson à la lombarde sur la tonsure de Frère Gennaro qui, tout fumant et dégouttant de sauce, se mit à pousser les hauts cris. Par bonheur, on ne fit que rire de cette maladresse, sans écouter le frère qui me promettait les plus rudes châtiments, tandis qu'Arrivabene, lentement et avec la plus grande précaution, lui frottait, essuyait, fourbissait le crâne, tout en lui répétant du ton le plus sérieux :

— Acceptez ces ennuis, mon frère, en esprit de pénitence.

Indifférent aux menaces du moine, je suivais les allées et venues de Guido qui avait l'air de ne pas me voir. A maintes reprises, j'essayai en vain de lui parler. Mais, quand tout le monde eut quitté la salle du dîner, au moment où il était sur le point de sortir avec les domestiques, je m'agenouillai devant lui, et, lui embrassant les genoux, pour le forcer à m'écouter, je le suppliai de m'accorder son pardon.

— Eh oui ! je te pardonne, fit-il.

Ce fut tout. Il paraissait un peu insouciant et ennuyé; et cette sécheresse me fut plus cruelle que sa haine : j'éclatai en sanglots.

Nous nous réconciliâmes le lendemain complètement, sans que Guido me montrât une plus vive tendresse.

Je ne pouvais me séparer de lui. Je cherchais à l'accompagner dans ses courses, à partager son travail ou ses plaisirs. Quand il se trouvait avec moi,je ne le quittais pas des yeux. Sa vue me causait une ardeur inquiète et un étrange appétit de jouissance. Près de lui, j'étais heureuse et toutefois je ressentais, au milieu de ma joie, je ne sais quelle souffrance inconnue. J'avais envie de lui faire mal, à cause de ce visage qui m'attirait comme l'aimant et me laissait inassouvie.

Une année, des mois s'écoulèrent sans rien changer à notre existence. De plus en plus je sentais croître mon amour et diminuer le sien.

J'avais complètement oublié ma famille ; je ne la rencontrais ni n'entendais parler d'elle. Pourtant, un jour, je passai devant notre maison. Elle était ouverte. Quelque chose me disait d'y entrer, quelque chose me retenait à la porte. J'allai me cacher dans l'échoppe d'un fruitier, où il n'y avait personne, et d'où je voyais sans être vue. Papa clouait des bottes à vigoureux coups de marteau, maman était courbée sur une pièce de grosse toile qu'elle cousait. Ils ne se disaient rien, ils paraissaient tristes, et j'eus grand chagrin de songer que j'avais vécu avec eux des années et que leur maison avait été la mienne. Déjà, je me précipitais pour les em-

brasser, puis, tout à coup, sur le seuil, j'eus peur : peur d'être battue, peur de ne plus revoir Guido, et je me sauvai, tandis que j'entendais parler maman sans que je pusse comprendre ce qu'elle disait, mais le son de sa voix me poursuivit dans ma course.

Cependant, à la venue du printemps, je sentis mon sexe s'éveiller en moi et le désir me rendit savante. Toutes les causeries que mes parents et les domestiques du Cardinal s'étaient plu à tenir devant moi, tous les spectacles qu'ils n'avaient pas eu soin de me cacher et auxquels d'abord je n'avais pas prêté attention, s'offraient à mon souvenir et me servaient de maître. J'étais femme et je ne l'ignorais plus. Maintenant aussi, je connaissais mon amour.

Et Guido, de même, prenait les grâces gauches et songeuses de la première jeunesse, mais il me semblait qu'en sortant de l'enfance il s'était dépouillé de toute son amitié pour moi. Il m'évitait, trouvait mille prétextes pour se promener seul.

Je lui disais :

— Guido, pourquoi ai-je quitté la maison ?

Il ne répondait rien et détournait la tête.

Pourtant, je soupçonnais en lui cette même flamme de passion qui me dévorait. Seulement je ne savais rien de ses sentiments que le dédain poli et aimable qu'il affectait à mon égard. Malheureuse comme j'étais, j'avais le courage de cacher ma misère, par orgueil d'abord, puis par crainte qu'on ne découvrît mon sexe. Il me fallait déjà tant de précautions pour le dissimuler ! Sans doute, le cardinal ne s'occupait que de ma voix, l'abbé Coccone, absorbé par ses travaux, ne me regardait non plus que le frère Gennaro, qui passait son existence dans le mépris de la terre et la contemplation du ciel, mais il n'en était pas de même de Fasol, d'Arrivabene, des valets et des servantes. Leurs yeux, brillants de curiosité, s'attachaient avec obstination sur mes formes, qui avaient perdu leur gracilité et dont les rondeurs naissantes accusaient ma nature.

J'épiais les démarches de mon ami ; je veillais surtout à ce qu'il n'entrât jamais chez le cardinal sans moi. Benzoni, avec un sourire ennuyé, remarquait qu'il ne m'avait pas appelée.

— Je ne quitte jamais Guido, répondais-je.

Il lui donnait des ordres, parfois le faisait réciter des vers, et, après quelques petites caresses, il le renvoyait, sans avoir l'air de s'apercevoir de ma présence. C'est à peine si, de loin, en loin il me priait de chanter avec lui et m'adressait quelque éloge indifférent. Souvent il lui arriva de se plaindre de moi :

— Oh ! que Nichio est ennuyeux, mon petit Guido ; que fait-il ici ?

Mais je restais et il n'osait pas me chasser. Un jour, je pris mon ami à part.

— Guido, lui dis-je, je t'ai aimé quand tu n'avais ni père, ni mère, ni ami, ni personne pour s'occuper de toi ; je t'ai aimé quand tu étais tout seul, qu'on te battait et qu'on te traitait plus mal qu'un chien. A présent que tu as quelqu'un qui veille sur toi, qui s'intéresse à toi, tu me repousses.

— Qui donc s'intéresse à moi ?

— Le cardinal.

— Le cardinal me trouve un air qui lui plaît ; pour moi, je lui trouve plutôt un air désagréable, mais puisque monseigneur me nourrit et me paie bien, pourquoi ne pas lui témoigner quelque gratitude ?

— Guido, tu me trompes : tu l'aimes.

— Nichina, je n'aime personne, sauf Dieu et son divin fils, Notre-Seigneur Jésus.

Il venait de m'avouer son secret : il aimait Dieu ; ce n'était point un mensonge. Oh ! il ne l'aimait point sans partage et sans defaillance, mais c'était le seul sentiment auquel il s'abandonnât corps et âme.

Les dimanches où le cardinal s'absentait, je l'avais vu souvent s'en aller en chantant avec des garçons de son âge qui riaient et plaisantaient bruyamment. De toutes ces parties il rapportait une sombre et pesante tristesse. Et, le lendemain,

il passait la journée dans la chapelle à pleurer devant la croix. Tantôt il était animé d'une joie méchante et railleuse, tantôt il avait les yeux fixes et le continuel sourire des insensés. Le frère Gennaro, avec lequel il causait sans cesse, n'était pas étranger, selon moi, à ces accès de folie et de dévotion. Aussi, à ma douleur d'être oubliée de Guido se mêlait une haine violente contre le moine qui m'avait de la sorte arrachée du cœur de mon ami.

Nous couchions tout en haut du palais dans une même salle : Guido, Arrivabene, un domestique et moi. Nos nuits, qui étaient voluptueuses et amères, s'écoulaient à pleurer et à étreindre de vaines ombres. De ma couchette, j'entendais souvent les sanglots étouffés de mon ami qui souffrait d'avoir offensé Dieu. Arrivabene, inquiet, irrité ou attendri par notre peine, se levait, allumait une lanterne et arrêtait un instant sur nos joues brûlantes de larmes un regard inquisiteur.

Une fois, je me tournais et me retournais sans arriver à m'endormir, poursuivie par d'étranges fantômes, avide d'une caresse qui fût comme l'onde glacée d'un puits pour m'y abîmer toute et éteindre cette chaleur dont tout mon corps était embrasé. La plainte de Guido s'éleva, plus chargée d'angoisse et de douloureux désir que les autres nuits. Alors, profitant du sommeil de nos compagnons, je saute de mon lit, et, sans savoir ce que je fais, les mains sur mon cœur qui bat à se briser, je vole vers Guido et je m'étends sur lui, collant ma bouche sur la sienne, afin de prévenir ses cris.

— Guido, dis-je tout bas, tu es malheureux, je viens te consoler.

Et, d'être près de lui, tout mon corps tressaillait de bonheur, s'étalait sur son corps orgueilleusement, la chair gonflée, les jambes ouvertes dans une large étreinte. Guido, surpris d'abord et comme vaincu par ce soudain enlacement, me repoussa ensuite.

— Oh ! lui disais-je encore, c'est Dieu qui veut que nous soyons unis. Laisse-moi à coté de toi, que je te sente bien. Oh ! Guido, restons toujours

ensemble comme cela. Laisse-moi ! Laisse-moi ! je veux t'aimer.

Mais il se débattait, et, sous ma caresse, il murmurait d'une voix haletante.

— Va-t-en ! ... Tu es le Mal ! ... la fille de péché ! ... Va-t-en !

Enfin il me saisit les mains et, d'un violent effort, me rejeta du lit en criant :

— Au secours ! au secours !

Je me recouchai à la hâte, tandis qu'Arrivabene, réveillé par les cris de Guido, lui demandait ce qu'il avait.

— C'est elle... qui est venue me tenter... m'exciter au mal... c'est elle.

— Qui donc ?

— Nichio.

— Tu es fou, conclut Arrivabene, tu ferais mieux de dormir.

Et le frère n'y manqua pas, mais Guido ni moi n'eûmes un instant de repos. Jusqu'à l'aube, il se tourna et se retourna, poussa des soupirs, et, d'une voix toute tremblante, récita des prières. De temps à autre je l'entendais s'écrier : Mon Dieu ! Mon Dieu ! Et ces appels étaient si désespérés qu'ils me donnaient de grands coups au cœur.

Pourtant je commençais à le détester jusqu'à vouloir qu'il souffrît, jusqu'à vouloir qu'il mourût. Je détestais aussi tous ceux qui me prenaient son amour ou qui l'aimaient : le cardinal, les jeunes gens qu'il fréquentait et Frère Gennaro, le vilain moine. Surtout, je détestais Dieu.

Fasol, me voyant un jour une petite croix dont m'avait fait présent l'abbé Coccone, m'avait dit :

— Vois-tu, Nichio, il ne faut pas te mettre au cou la croix : cela porte malheur. Le dieu qu'on a cloué là-dessus est un vilain dieu : il défend aux hommes d'aimer ; il a la haine de la chair divine qui nous enchante. Tenez, Nichio et Guido, vous êtes, sans vous vanter, d'admirables garçons. Eh bien ! ce dieu-là est jaloux de la beauté ; si vous alliez à lui, il vous ferait couper les cheveux et maigrir le corps. Tu n'aurais plus, Guido, cette jolie ligne de

la jambe, ni ces délicates cambrures du mollet, ni toi, Nichio, ces fesses arrondies comme celles des femmes; à tous les deux, les longues prières vous auraient voûté les épaules et enlevé ce port de tête hardi qui vous va si bien et vous donne l'air d'être frères. Il n'y a qu'une sorte de gens à qui la religion de ce dieu peut sembler agréable, c'est à ceux qui s'en vont dans les cimetières respirer la pourriture des tombeaux, aux disciples du Frère Gennaro, du Frère Hiver, du Frère La Mort!

Ces paroles, qui naguère m'avaient effrayé comme d'horribles blasphèmes, je les repétais à présent du fond de l'âme. Elles me semblaient avoir l'accent même de la vérité. C'était sûrement ce méchant Dieu qui me volait Guido.

Et Guido aussi me haïssait. Je n'eus plus à en douter, lorsque après cette malheureuse nuit il s'approcha de moi et me dit sur un ton de colère :

— Tu t'en iras aujourd'hui, infection! Tu t'en iras aujourd'hui ou je te dénonce.

— Guido, m'écriai-je, oubliant mon ressentiment et près de fondre en larmes, que t'ai-je fait de si odieux pour que tu me parles de la sorte.

Mais il me tourna le dos et s'éloigna en répétant ses menaces. Alors, retrouvant ma fureur, je ne souhaitai plus que de me venger. Quoi ! me dis-je, il s'est ainsi joué de moi, il m'a attiré dans ce palais pour me montrer qu'il ne m'aimait plus, et, parce que je murmure aujourd'hui contre ce subit dédain, il veut me chasser, Ah ! il saura ce dont je suis capable !

Après le service commun qui nous était imposé, et que nous achevâmes sans prononcer un mot, sans échanger un coup d'œil, des tâches diverses allaient nous séparer, quand le frère vint prendre Guido, comme il le faisait de temps à autre, pour lui parler de Dieu. Je vis Guido monter à la chambrette du frère et s'y enfermer avec lui. Les suivant, je me couche à plat ventre, mets l'oreille contre le jour de la porte et j'essaie, mais en vain, de saisir quelques-unes de leurs paroles. J'étais encore là au moment de leur sortie, ils n'eurent

pas un regard pour moi, et avant que j'eusse le temps de me relever, ils enjambèrent mon corps et redescendirent. Le frère s'appuyait sur l'épaule de Guido qui réglait son pas sur celui de son maître et semblait heureux de marcher à côté de lui.

Ils entrèrent à la chapelle du palais, où je me glissai derrière eux. La, s'étant prosternés, ils s'approchèrent à genoux d'une petite lampe qui, par cette soirée pluvieuse, répandait seule quelque lumière dans la nef tout assombrie d'épais vitraux. La lampe éclairait un autel sans ornements, surmonté d'une croix en bois grossièrement sculptée, dont le pied portait un reliquaire.

Le frère tenait cette croix de Girolamo lui-même, et il aimait à en considérer le reliquaire, où se trouvait un morceau de la robe que le dominicain martyr avait portée dans sa prison. Monseigneur Benzoni, indulgent à toutes les fantaisies humaines, avait permis à Gennaro, malgré les reproches indignés de l'abbé Coccone, de fonder chez lui cette nouvelle dévotion.

Ils avaient commencé d'ardentes prières. Après s'être adressés à Dieu, puis à la Madone, ils implorèrent aussi le secours du moine ferrarais.

— Bienheureux frère Girolamo, s'écriaient-ils ensemble, ô vous qui êtes au ciel, ayez pitié de notre misère, donnez-nous votre saint courage pour combattre le péché, pour résister au diable.

Je ne sais si je dois attribuer à mon ardeur jalouse l'émotion que je ressentis, mais Guido, en prononçant le mot « péché », me jeta dans la même colère que s'il m'eût craché à la face. La dernière nuit, il m'avait appelée fille de péché : c'était donc bien moi qu'il regardait comme son ennemie, son crime, son démon ! Atteinte au vif de mon amour, révoltée contre ce Dieu qui m'enlève l'être que j'adore, je cours à l'autel, saisis la croix et, de toutes mes forces, j'en frappe Guido au front, puis, le voyant tomber, je brise la croix, j'en lance à terre les débris, je les écrase, je les disperse du pied.

Frère Gennaro demeurait immobile comme si l'emotion l'avait changé en pierre. Tout à coup,

m'écartant avec violence, il se baissa pour ramasser les morceaux de la croix. Ses mains tremblaient, les larmes lui coulaient des yeux ; à chaque fragment retrouvé, il poussait un soupir et, d'une voix éteinte :

— Mon Jésus ! disait-il, comme pour implorer son pardon.

Mais quand il aperçut le reliquaire brisé et qu'il ne vit plus la petite touffe de laine jaunie prise à la robe de son maître, il parut suffoquer de douleur et tira de son sein des gémissements qui remplirent tout le palais.

J'étais si épouvantée de ce que je venais de faire, que je ne tenais plus sur mes jambes. Les lamentations du frère me déchiraient le cœur et je ne pouvais détacher mon regard du corps de Guido, étendu, la face sanglante, en travers de la chapelle.

Cependant le frère, qui à chercher la relique semblait m'avoir oubliée, leva les yeux et m'aperçut. Il se redresse aussitot et, après avoir déposé sur l'autel ce qui restait de la croix, il s'élance sur moi, me saisit par les épaules et me pousse dans le vestibule. N'ayant plus aucune force, je m'abandonnais à sa brutalité, sans penser que la rage prêtait à ce squelette de moine la vigueur d'un Hercule et lui inspirait le désir de l'éprouver à mes dépens. En effet, je ne fus pas plutôt sortie de la chapelle qu'il me jeta contre un pilier, m'y lia les mains avec sa cordelière, arracha mon pourpoint, déchira mes chausses et alla chercher le fouet qui servait à châtier les lévriers du cardinal.

Je passai un moment d'horrible angoisse dans l'attente de mon supplice.

— Sacrilège ! répétait-il, en revenant vers moi, et il semblait que ses lèvres ne pussent proférer une plus grave injure.

Déjà je frémissais en le voyant brandir la noueuse lanière, quand soudain il laissa retomber le fouet et s'approcha de moi. Je crus un instant que mon regard, à la fois implorateur et épouvanté, l'avait ému de compassion. Mais ce que j'attribuais à la pitié n'était dû qu'à la surprise : au

milieu de mes vêtements déchirés, dont les lambeaux me cachaient à peine, le frère venait de reconnaître mon sexe ; terrifié d'abord de sa découverte, il se remit vite.

— Ah ! tu es femme, dit-il, tu es femme ; je devais m'en douter : le démon est toujours femme. Eh bien ! misérable sacrilège ! tu vas voir comment je traite ton fumier de chair !comment je sais vous faire expier, à toi et à tes pareilles, vos abominables crimes.

Et d'un coup sec, féroce, le fouet me coupa la peau. J'eus un hurlement d'animal tant la souffrance fut vive, mais les cinglades se répétèrent du haut en bas du corps, plus rapides que mes cris, me brisant les membres, me mettant partout sur le corps des épines et des langues de feu.

J'appelais à mon secours le cardinal, l'abbé Coccone, les domestiques, tout le monde. Le palais sans doute était désert, car je m'enrouai la voix sans attirer personne. Seul un chien, enfermé je ne sais où, accompagnait mes cris d'aboiements par sympathie ou dérision. Mon bourreau fermait les yeux et, par un mouvement régulier et comme mécanique du bras, continuait de me lacérer les épaules avec l'effrayante lanière. Je me crus au pouvoir d'un fou et je me sentis perdue. Mon sang teignait le pilier et les dalles ; une flamme dévorait ma chair ; mes cris s'étranglaient dans ma gorge : je m'évanouis. . . . . .

Lorsque je repris connaissance, je me trouvai étendue sur un lit et environnée de ténèbres. Ayant peur de la nuit où j'étais plongée, j'essayai de me redresser, mais mon corps rompu et meurtri se refusait à tout effort. Pourtant je vis, en levant la tête, une fenêtre où s'attardaient les dernières lueurs du jour et cette lumière me réconforta. Presque au même instant, une ombre s'approcha, et je reconnus le capuchon d'Arrivabene. Alors, au souvenir de ce qui s'était passé, une grande angoisse m'étreignit.

— Mon frère, dis-je, vous savez tout : je vais être chassée du palais n'est-ce pas ?

— Je l'ignore, répondit-il, le cardinal ne connait rien encore de l'aventure.

— Et Guido, demandai-je, inquiète déjà de la réponse.

— Votre coup l'a presque assommé ; le médecin pourtant ne désespère pas de lui sauver la vie. Ah ! vous avez beau n'être qu'une femme, vous pouvez vous vanter de savoir frapper.

— Au nom de Dieu ! fis-je, épargnez-moi : je souffre tant !

En effet, j'avais l'impression que ma chair, à vif en plus d'un endroit, était transpercée de continuelles piqûres.

— Je vous apporte justement de quoi adoucir votre mal.

Et il me tendit une petite fiole d'une huile balsamique dont il me conseilla de m'oindre le corps. L'ayant fait, j'en ressentis beaucoup de soulagement, je parvins à m'endormir, et un long repos, qui laissa au baume tout le temps de cicatriser mes plaies, me remit complètement.

A mon réveil, je fus surprise d'apercevoir Arrivabene installé à côté de mon lit, sur un escabeau, à la meme place où il s'était assis la veille, comme s'il ne m'avait pas un instant abandonnée.

— Eh bien, fit-il d'un air joyeux en voyant que je cherchais à me lever, on n'est plus malade, on ne souffre plus ; je le savais : le baume d'Arrivabene est infaillible.

Je trouvai près de moi, sur un banc, un costume neuf tout préparé dont je me revêtis à la hâte. J'étais pressée de savoir ce qu'on avait décidé à mon sujet, et comment allait Guido, toutes choses dont Arrivabene ne voulait rien me dire ; mais quand je fus dans l'escalier, je tremblai de rencontrer le cardinal, l'abbé Coccone ou mon bourreau, le moine à tête de mort, et je sortis du palais.

C'était l'heure du dîner et il n'y avait personne dans les rues. Je marchais un peu à l'aventure, espérant que le mouvement me ferait oublier mon inquiétude. Après avoir dépassé Saint-Paulo, j'arrivai sur une petite place que borde, d'un côté, le

canal de la Madone. Au pied de l'escalier qui descend au canal, se trouve une sorte de chaussée d'où s'élancent les enfants qui désirent prendre un bain. J'étais venue là bien souvent avec les bambines de mon âge, plonger comme un chien et, d'une pluie d'écume, arroser mes voisines. Cette fois, de même, je voulus rafraîchir mes membres brûlants et courbaturés. Le flot me tentait, comme argenté de palpitantes écailles. Profitant de la tranquilité de l'endroit et de ma solitude, je me déshabille et, tendant les bras, je me jette d'un bond dans le canal, heureuse ainsi qu'une petite fille, du bruit, du jaillissement, puis de la douceur de l'eau.

Je nageais depuis quelques instants, lorsque je remarquai des raies livides sur mes bras et mes épaules. A me voir le corps ainsi endommagé, je fus accablée de honte, et, craignant que de mauvais garçons, à cause de ces marques ignominieuses, ne vinssent à se moquer de moi, je me dépêchai, pendant que tout était encore tranquille, de gagner la chaussée et de me vêtir. Mais comme j'allais reprendre mon pourpoint, je fus tout à coup saisie par derrière, aux hanches, je sentis un baiser m'engluer l'épaule, deux bras m'enserrer étroitement, en même temps qu'un ventre, une chair monstrueuse se pressaient contre mon corps. Folle d'effroi je me retourne et quelle n'est pas ma stupeur en reconnaissant Arrivabene, — un Arrivabene à la bouche humide, aux yeux fixes, avec des dents souriantes encore et déjà prêtes à mordre. Il me dit d'une voix haletante.

— Laisse-moi,... Nichi..., je ne te ferai pas de mal,... et je te recommanderai à monseigneur, je te recommand...

Je lui donnai en travers de la mâchoire un tel coup de poing que je crois bien lui avoir casse deux ou trois dents. De douleur il me lâche, et moi, faisant une volte-face inattendue qui manque de le précipiter dans le canal, je remonte l'escalier à demi-nue et me sauve dans une petite cour dépendant d'une verrerie pour remettre les vêtements

que j'ai pu emporter. A peine ai-je commencé de m'habiller que mon coquin apparaît, fier comme un podestat. Sa robe troussée laissait voir toute la vigueur de son désir, et je le regardais venir avec admiration et épouvante. Mais comme il se croyait sûr de la victoire, la frayeur et l'orgueil me rendirent ingénieuse. J'eus l'air de l'attendre, vaincue et résignée d'avance à mon sort, mais, au moment où, d'un élan brusque et les mains tendues, il arrivait sur moi, je me jetai vivement de côté de telle sorte que, rencontrant le vide où il comptait sur un appui, il perdit l'équilibre et s'étala par terre, tandis que je sortais de la cour et m'échappais au plus vite. Déjà, me croyant sauvée, j'allais ralentir le pas, quand j'aperçois le moine au détour d'une rue. Je crie de toutes mes forces, demandant prompte assistance, et je reprends ma course. A mes appels, quelques personnes se montrent sur le seuil des portes; d'autres se mettent à notre poursuite. Je fuyais Arrivabene, mais Arrivabene ne songeait plus lui-même qu'à fuir. La troupe de ceux qui étaient à nos trousses grossissait peu à peu. Ces gens qui, d'abord, ignoraient pourquoi ils s'étaient dérangés, commençaient à découvrir la raison de leurs mouvements.

— C'est une fille sacrilège, dit un homme derrière moi. (Ce qui, par hasard, se trouva vrai.)

Mais un autre, dont l'avis bientôt prévalut, lança cette affirmation :

— C'est un moine qui a violé une fille.

Et aussitôt tous se déclarèrent contre Arrivabene.

— Sus au moine ! Sus au frocard ! Sus ! Sus !

Une seule voix persistait à m'accuser.

— Empoignez-moi cette coquine, faisait-elle, rossez-la d'importance !

Réunis par une frayeur commune de la foule qui ne discerne guère l'innocent du coupable, nous ne nous évitions plus, mais nous essayions l'un et l'autre de dérober à la multitude nos personnes, soit en nous sauvant dans une église, soit en ga-

gnant une de ces cours à double issue où se serait égarée la poursuite.

Je ne sais comment je parvins au Palais Benzoni presque en même temps qu'Arrivabene. Tous deux, hors d'haleine, nous nous heurtâmes contre l'abbé Coccone qui, du choc, chancela et fût tombé à la renverse, s'il ne s'était retenu à un pilier.

Il était temps d'arriver. La foule envahissait l'escalier, extérieur et même les plus hardis des coureurs allaient pénétrer dans le palais, quand Arrivabene commanda de fermer les portes d'un geste si impérieux et si pressant que pour la première fois les domestiques lui obéirent. Cette mesure souleva une agitation violente sur la petite place où se pressait déjà toute une multitude.

— Allons, qu'y a-t-il encore ? dit Coccone qui était de très mauvaise humeur.

Les cris qui s'élevèrent du dehors lui répondirent.

— Violateur d'enfant ! faisaient les voix, porc! porc !

Arrivabene, agité d'un tremblement et devenu verdâtre de frayeur, demeurait assis sur ses talons dans un coin du vestibule, et, l'oreille tendue aux clameurs de la populace, il ne perdait pas une insulte.

— Je comprends maintenant pourquoi on vous en veut, reprit Coccone, vous pouvez dire que vous êtes un joli oiseau, mon frère.

— Seigneur abbé, je vous prie, ne croyez pas un mot de tout ce que raconte cette multitude. N'est-ce pas, Nichio ? que tous ces gens sont des menteurs ?

L'abbé, jusqu'alors, n'avait pas daigné me considérer ; remarquant le désordre et l'indécence de ma mise que, dans mon émotion, je n'avais pas encore pris soin de réparer, il tourna vers moi toute sa fureur.

— C'est donc vous, messer Nichio, signorina Nichia, qui êtes cause de ce tumulte. Je vais vous faire jeter dans un cachot, pour troubler ainsi le palais de monseigneur le Légat.

J'étais plus morte que vive et c'est à peine si je pris garde à la protestation d'Arrivabene.

— Oh! ayez pitié d'elle, seigneur abbé, elle n'est pas coupable, disait cette bonne âme.

Cependant le bruit augmentait aux portes.

Monseigneur Benzoni était fort mal vu à Venise. Son orgueil, ses richesses, sa maison, composée en grande partie de prêtres et d'officiers romains, de domestiques allemands et espagnols, lui aliénaient le peuple. De nombreuses aumônes n'avaient pu désarmer l'envie. On accusait le cardinal de vices honteux. Cette fois encore, on était prêt à charger le maître du crime de son serviteur, et on saisissait le premier prétexte pour manifester une haine qui, loin de s'affaiblir, se fortifiait avec les années.

— Quel scandale ! dit l'abbé Coccone. Et comment la Providence a-t-elle pu égarer un homme comme moi, sage et ami de l'ordre, en ce vestibule de l'Enfer !

Au dehors, des hommes frappaient du pied et criaient :

— Le fro-card ! Le fro-card ! Le fro-card !

En ce moment, le cardinal descendit dans le vestibule. Il se récitait des vers en s'éventant d'un voile de Smyrne.

Le délicieux piège
Que je tendais m'a pris
Et soudain m'a fait mettre
En défiance de l'Amour...

— Eh bien ! monseigneur, dit Coccone, vous voyez la belle besogne de vos animaux.

— Quoi donc ? que se passe-t-il ? demanda le cardinal qui parut tout surpris du tumulte.

L'abbé, en deux mots, lui apprit l'aventure.

Aussitôt, le cardinal donna l'ordre à un domestique d'aller, par le grand canal, chercher le bargello avec les gardes ; il réclama lui-même son épée et fit prendre les armes à toute sa maison.

Les clameurs devenaient de plus en plus menaçantes.

— Qu'on nous livre le frère ou nous défonçons la porte, s'écriait-on.

— Monseigneur, dit Coccone, il faut absolument en finir. Si vous ne tenez pas à votre vie, vous avez le devoir de tenir à votre titre de légat de Sa Sainteté que ces brigands sont prêts à insulter en votre personne.

— Ma vie ! repartit le cardinal, oh ! ils n'oseraient s'y attaquer et, d'ailleurs, je saurai la défendre, mais ils sont capables, s'ils entrent ici, de me briser ma belle statue d'Antinoüs. Que faire, par Bacchus ! Que faire ?

— Leur livrer cet indigne moine qu'ils réclament, et qui est la cause de tout ce tapage.

Le cardinal considéra un instant Arrivabene qui tremblait de tous ses membres.

— C'est une bête si amusante, dit-il.

— C'est un horrible paillard qui se roule avec volupté dans l'immondice.

— En tout cas, ce serait une bien lâche action, reprit Benzoni.

Mais il n'y avait plus à hésiter. Le peuple était allé chercher une poutre pour ébranler la porte. Encore quelques instants, et le palais serait envahi.

Soudain le cardinal eut un sourire.

— Si nous envoyons, dit-il, le frère Gennaro évangéliser cette canaille ? Il est bien capable de la convertir. Et, moine pour moine, le peuple ne s'apercevrait pas de l'échange.

— Ah ! monseigneur, fit Coccone d'un ton de reproche.

— Arrivabene est soumis à ses instincts, je l'avoue, mais il me rend mille services, tandis que Gennaro, jusqu'ici, n'a jamais su que renverser mes vases, briser mes statues, trouer mes tableaux, et tout cela, sous prétexte de vertu. Enfin c'est un hérétique.

— Vous avez raison. N'a-t-il pas coutume de répéter : « Quand le pouvoir ecclesiastique est corrompu tout entier, on doit s'adresser au Christ et lui dire : Tu es mon confesseur, mon évêque et mon pape. »

— Allez donc le chercher et dépêchez-vous. Nous n'avons pas de temps à perdre. Vous entendez le bruit que font ces misérables !

L'abbé monta en toute hâte à la cellule où, depuis la veille, Gennaro restait en oraison, agenouillé devant une tête de mort sur laquelle, sans doute, il essayait de modeler ses traits.

— Mon frère, dit l'abbé, une émeute vient d'éclater devant le palais. Nous avons pensé que comme vous avez la faveur du peuple, vous sauriez, mieux qu'un autre, l'apaiser.

Gennaro laissa voir dans sa physionomie tout l'orgueil que lui causaient ces paroles.

— Je viens, je viens ! s'écria-t-il, je suis toujours prêt à ramener au bien le peuple qui s'égare. Notre-Seigneur m'a fait la grâce, et je l'en remercie, d'avoir l'oreille de ces gens simples et de connaître le chemin pour arriver à leur cœur.

Dès que le cardinal vit le frère descendre, il fit un signe ; on ouvrit les portes toutes grandes et, à la façon d'un héraut, un domestique, suivi d'une dizaine d'hommes en armes qui repoussèrent la foule, s'avança au haut de l'escalier et cria d'une voix forte :

— Monseigneur livre le frère coupable à la justice du peuple !

Des applaudissemente et des sifflets accueillirent cette déclaration. Les plus audacieux vauriens, qui déjà songaient à piller le palais, voulurent coûte que coûte y pénétrer, mais ils furent repoussés à la pointe des hallebardes.

Tout à coup Gennaro apparut en levant au-dessus de tête le petit crucifix du moine ferrarais dont il avait, tant bien que mal, rajusté les morceaux.

— Mes chers frères, dit-il, semblable à mon divin Maître, je vous apporte la paix.

On ne l'écouta point ; des mains l'avaient saisi, le jetèrent la face contre le sol et les jambes vers le ciel, des poings de fer tombaient sur son crâne luisant qu'entourait une mince couronne de cheveux gris. En un clin d'œil sa robe et son manteau furent lacérés, et l'on découvrit les os saillants,

la peau jaunâtre et ridée, l'effrayante maigreur de son corps. Des taches violettes, des cicatrices provenant d'une discipline assidue et farouche, des ulcères béants d'on ne sait quel mal inconnu, que le moine ne soignait point par mortification, firent reculer d'horreur ses bourreaux. Il sembla au peuple que Dieu lui-même s'était chargé de son châtiment.

Cependant, les bargelli, accompagnés de gardes armés comme à la bataille, tenant les uns l'épée nue, les autres la pique en avant, accoururent pour arracher le frère à la multitude et dégager les abords du palais.

Devant cette arrivée inattendue de la police, les plus chaudes têtes se calmèrent. C'est à peine si quelques coups de baton furent nécessaires pour ramener l'ordre.

Le chef des bargelli commanda de se saisir de Frère Gennaro, et l'on vit s'avancer entre les piques cette pauvre plaie vivante, cette masse horrible d'os, de blessures et de lambeaux de laine déchirés et boueux. On avait lié les mains du frère, mais entre ses doigts crispés le crucifix apparaissait toujours, et Gennaro détournait la tête pour que le sang infect, qu'il crachait et perdait à flots, ne vînt pas souiller la précieuse relique.

De peur qu'il ne s'evanouît durant le trajet à la prison, des zaffi l'étendirent sur un brancard, ce qui souleva dans la foule des murmures.

D'une fenêtre du palais où je m'étais mise à côté d'Arrivabene, dont l'ardeur amoureuse semblait s'être absolument éteinte, j'entendais monter des clameurs de haine.

— Pas de merci pour le violateur d'enfant ! pas de merci pour le bouc !

Le peuple craignant que l'on ne fît grâce au malheureux ou qu'il ne parvînt à s'échapper, exigeait une justice immédiate ; et, comme les zaffi s'obstinaient à protéger leur prisonnier, on s'acharna contre eux, les empêchant d'avancer et essayant de se saisir de leurs armes. De tous côtés l'émeute renaissait. J'aperçus des filles qui venaient de

se battre avec les sbires, la robe en loques, la chevelure sanglante, les yeux écarquillés de folie, la bouche écumeuse, se hisser, en dépit de nos hallebardiers, sur un échafaudage qui servait à la réparation de la façade et, de là, lancer sur le frère et ses gardiens des excréments et des pierres. Les bargelli, qui avaient jusque là ménagé leurs adversaires, ordonnèrent alors de charger la foule à coups de hallebardes. Une panique s'en suivit et la multitude se mit à fuir dans toutes les directions, se jetant dans des ruelles sans issue, envahissant les cours et les maisons ou se répandant, comme un troupeau de moutons affolés, dans les barques qui stationnaient sur le canal. Saisie d'horreur, j'allais me retirer de la fenêtre, quand un craquement retentit suivi de cris poignants. L'échafaudage s'était rompu sous le poids des corps qui le chargeaient et une femme, les jambes coupées, hurlait de détresse au milieu de cadavres mutilés et d'une boue immonde...

— Ah! je l'avais toujours dit, s'écria la vieille Petanera en interrompant la conteuse.

— Qu'est-ce que vous aviez toujours dit?

— Tel père, tel fils. Du moment que le père était voleur, le fils devait être assassin.

— Voilà un axiome, me permis-je d'ajouter, que l'Université de Padoue serait bien heureuse de connaître : il manque assurément à sa collection.

— Et regardez si ce coquin d'Arrivabene a l'air de s'émouvoir de ce qu'on raconte :

— Arrivabene, criai-je, viens donc te défendre! On te reproche de ne pas écouter le récit de Madame Nichina dont cependant tu pourrais tirer profit pour ton existence.

— Mon frère, dit Arrivabene, qui chatouillait la petite Polissena, je contemple la beauté de Dieu auprès de laquelle les plus beaux récits des hommes et même des dames ressemblent à des crottes de chèvre à côté de ducats d'or.

— On te reproche aussi, continuai-je, de supporter bien gaillardement la vie pour un criminel.

Du coup, le frère se leva et sur un ton indigné, se frappant la poitrine comme au *Confiteor*.

— Je suis criminel, moi ! moi !

Mais Madame Petanera sans le regarder et avec un mépris suprême lui adressa cette réponse :

— Oui, vous êtes criminel, n'avez-vous pas voulu le prendre à Madame Nichina ?

— Moi ? j'ai voulu le prendre ? à Nichina ?... Ah ! c'est vrai, autrefois, il y a des années. Vous venez nous parler du lait quand il est en fromage.

— Enfin, vous avez un joli passé !

— Ah ! si vous aviez vu Nichina dans ce temps-là ! qui n'eût pas été tenté ? elle était si jolie !

— Et maintenant, dit Nichina, je ne suis plus bonne qu'à jeter aux chiens ?

— Maintenant, s'écria Arrivabene, vous n'êtes pas jolie, vous êtes céleste.

— Comment céleste ?

— Oui ! le bon Dieu choisit ses plus grandes saintes à l'âge où ma pauvre défunte maman, qui était fort jalouse, prenait ses cuisinières. La sainteté exige du bois solide et non pas des tendrons.

— Alors, dit la Petanera, vous croyez, Arrivabene, qu'une jeune et jolie femme ne pourrait pas aller en Paradis ?

— Oh ! rassurez-vous, répondit le moine.

— Je pardonne tout à Arrivabene, fit Nichina, sauf d'avoir laissé livrer à sa place un innocent.

— Mais je l'etais aussi, moi, innocent ! Et pourquoi n'aurais-je pas préféré mon innocence à la sienne. D'ailleurs Gennaro avait une innocence d'hérétique, c'est-à-dire que sa conscience était nette comme le derrière des religieuses qui le lavent seulement aux quatre grandes fêtes de l'année. Le frère devra, au contraire, dans le ciel, me remercier de l'avoir livré à la justice des hommes, puisqu'en lui faisant faire pénitence sur terre, je lui ai sans doute évité la justice de Dieu, dont les arrêts sont autrement redoutables. Mais, laissons cela.

Et Arrivabene me conduisit à l'écart.

— Mon frère, dit-il, tu as de l'argent ?

— Comment, répondis-je, veux-tu que j'aie l'argent : c'est toi qui l'as mis dans ta besace.

— Je ne parle pas de l'argent de la quête, mais de ton argent à toi.

— Tu sais bien qu'en entrant au couvent on fait vœu de pauvreté.

— Tu n'as pas encore prononcé tes vœux?

— C'est vrai, mais je n'ai rien sur moi. Je suis aujourd'hui un véritable frère mendiant qui, pour vivre, ne doit compter que sur la bourse de son prochain.

— Mon cher frère Lorenzo, écoute-moi, je suis bien malheureux.

— C'est la première fois de ta vie?

— Ne plaisante pas, je n'ai pas envie de rire : il me faut de l'argent et je n'ai pas un scudo.

— Et qu'as-tu fait des dix scudi de la quête?

— Je les ai donnés à un pauvre.

— Le père Antonio sera bien satisfait demain de nous voir arriver les mains vides ! Et de quoi as-tu donc besoin?

— J'ai besoin de faire l'aumône.

— A cette heure?

— A cette heure: J'aime mieux tout t'avouer. Il y a une petite femme pleine de grâces et d'esprit, aussi belle qu'aimable et qui est plus malheureuse que Job sur son fumier, à cause de deux vieux marchands juifs à qui elle doit quelques ducats et qui la traquent comme les chasseurs traquent avec leurs limiers une bête sauvage.

— J'admire ta comparaison. Et cette pauvre petite femme si malheureuse, c'est sans doute Polissena.

— Tu l'as deviné !

— Je croyais que cette pauvre petite femme ne te faisait point payer ses faveurs?

— Non seulement elle ne me fait point payer ses faveurs, mais encore elle est toute prête, à l'occasion, à m'initier à ses bénéfices. Seulement, aujourd'hui, elle se trouve dans une telle infortune qu'il ne faudrait pas avoir d'âme ni de cœur pour ne pas être ému de compassion... Ah ! ah ! ajouta-t-il en

me considérant le cou, la belle croix que tu as là, mon frère.

— C'est la croix de ma mère.

— La croix de ta mère ou la croix de ta tante, sais-tu qu'elle vaut bien soixante ducats? Mon cher petit frère Lorenzo, prête-la moi un instant.

— Pourquoi te la prêter?

— Pour la montrer à Polissena. Demain, je la porterai à un vieil orfèvre de ma connaissance et il faudra que le bonhomme soit de bien méchante humeur s'il ne me prête pas au moins vingt-cinq scudi sur le bijou : je te le rendrai dans un mois.

— Voilà un beau marché, mon frère.

Mais Arrivabene sans se décourager, m'avait pris le bras et, à voix basse, en faisant le geste de caresser des chairs arrondies :

— Tu ne sais pas combien c'est ferme et délicat chez elle : pour moi je n'ai nulle jalousie, et, demain matin, si tu veux, tu pourras, par toi-même, apprécier mon bon goût.

— Grand merci! répondis-je.

Alors Arrivabene, voyant que je dédaignais ses offres les plus séduisantes, serra les poings et me lança un coup d'œil si terrible que je crus qu'il voulait m'assassiner. Mais il n'eut pour moi qu'une injure.

— Porc! fit-il, je savais bien que tu n'étais qu'un porc!

Et, me tournant le dos, il alla s'asseoir sur un banc écarté, loin des femmes.

Tout était redevenu calme au palais Benzoni continuait la Nichina, quand Fasol parut. Il n'avait rien vu de l'émeute, mais, apprenant que l'on avait conduit Gennaro en prison, il ne put dissimuler sa joie.

— C'est de la bonne viande pour le bûcher, s'écria-t-il.

Il apportait cependant de mauvaises nouvelles : Maître Pasquin avait fait des siennes ; dans un sonnet satirique, il accusait le cardinal d'avoir chez

lui des jeunes filles déguisées en page et flétrissait les mœurs infâmes du légat.

— Tenez, regardez le sonnet, l'auteur de la pièce ne mériterait-il pas une fière batonnade?

— Je ne trouve pas, répondit Benzoni, après avoir lu le poème, les vers sont fort bien tournés et la queue du sonnet me semble plaisante.

Leurs chausses à la fois les accusent et t'excusent.

— Monseigneur, s'écria l'abbé Coccone, votre légèreté vous perdra : vous traitez des événements considérables avec la même indifférence que les bagatelles.

— Avec plus d'indifférence, reprit le cardinal, car les événements qui vous semblent considérables me paraissent, à moi, tout à fait frivoles.

— Ces accusations, dit Coccone, sont plus graves que vous ne pensez. Il est de toute nécessité de supprimer la cause qui les provoque et d'en punir les auteurs. Pour moi, je préfère vous quitter, monseigneur, si vous ne voulez réformer votre domestique.

— Mais réformez, réformez, qui vous en empêche?

— Je vous demande d'abord de renvoyer cette maudite petite fille qui s'est introduite ici sous un habit d'homme et qui, en deux jours, a causé plus de mal que vingt diables.

— Renvoyez-la donc si cela vous plaît. Après ce qu'elle a fait à Guido, ce n'est pas moi qui tiens à la garder.

— Il serait bon aussi de renvoyer Guido.

— Vous ne pensez pourtant pas, dit le cardinal sans pouvoir cacher son irritation, renvoyer cet enfant avec la blessure que vous lui avez vue à la tête. Il lui faut tous nos soins pour se rétablir.

— Et lorsqu'il sera guéri?

— Lorsqu'il sera guéri, nous verrons : c'est un garçon dont on fera quelque chose.

Le cardinal m'avait donne mon congé ; l'abbé Coccone me le signifia lui-même : je dus me préparer à partir dans une heure.

Comme je rassemblais mes vêtements, désespérée de quitter ce palais où je laissais Guido, j'entendis, d'une salle voisine du vestibule, une vive discussion s'élever entre le cardinal et l'abbé, discussion où mon nom revint plusieurs fois. Je prêtai l'oreille. La conversation, après s'être continuée quelques instants à voix basse, se haussa bientôt jusqu'à un ton ardent et emporté. Je surpris les dernières paroles.

— Il n'y a pas de doute à avoir, disait Coccone, mes informations sont exactes : c'est bien l'enfant de Francesca Ferro. Sa mère l'a cherchée longtemps et c'est un hasard qu'elle ne l'ait pas rencontrée. Que Nichia retourne chez ses parents, comme on doit le supposer, qu'elle leur apprenne l'humiliation de son renvoi, les insultes qu'elle a reçues ici ; la haine que Francesca vous porte s'avivera encore, elle en armera son enfant qui, vous le sentez, ne brûle point d'un grand amour pour vous. Vous avez le droit, il est vrai, de la dénoncer, comme sacrilège, au Saint-Office, mais sa confrontation avec le Frère Gennaro, qui est inévitable, sera très compromettante pour vous, tandis qu'elle possède assez de grâces et de hardiesse pour séduire vos collègues, et se sauver elle-même Songez à tout ce que peut la haine d'une belle fille, monseigneur ! Il faut prendre garde à vos ennemis. Ils ont, en ce moment, toute la confiance de Sa Sainteté ; même à Venise vous devez être sur la défensive : le peuple vous déteste ; et, parmi les nobles, votre crédit diminue. Le scandale peut éclater à la suite de la moindre dénonciation, du plus ridicule pasquin. Ce serait votre perte, monseigneur, et ce serait aussi ma chute. Vous voyez si je suis intéressé à vous soutenir et si vous devez recevoir mes conseils à la façon d'un avis de courtisan.

— Vous exagérez le péril, reprit Benzoni. Vous savez quelle est l'autorité du cardinal Valmarana, mon protecteur près de Sa Sainteté ; et, à Venise, quoique vous prétendiez, toute la noblesse me soutient. Qu'importe d'ailleurs que je traîne les

vices communs à tous les hommes. J'ai pour moi mon génie et ma puissance. Qui saurait me remplacer ?

— Ah ! fit l'abbé, croyez qu'on aimerait bien mieux voir à votre place un imbécile qui aurait seulement la moindre odeur de vertu. Notre-Seigneur l'a dit : Heureux les pauvres d'esprit, et il doit avoir raison, puisque toutes les paroles qu'il a prononcées sont divines... Je vous le répète, vos intérêts exigent que Nichia quitte Venise.

— Comment l'en éloignerez-vous ? demanda le cardinal.

— Soyez tranquille, monseigneur, conclut l'abbé en terminant, je me ~~suis~~ occupe de vos affaires.

Cette conversation me remplit d'étonnement et d'inquiétude. Je me demandais ce que le cardinal pouvait avoir à redouter de pauvres êtres comme ma mère et comme moi, et quelles étaient à mon sujet les intentions de l'abbé Coccone.

Quand je fus prête à partir, j'allai dire au revoir à Guido. Il était couché dans la chambre du cardinal sur un lit qu'on venait de préparer. En lui voyant la tête enveloppée d'un linge, je ne pus retenir mes larmes.

Pour lui, dès qu'il m'aperçut, il s'agita dans son lit et s'écria :

— Je ne veux pas la voir ! je ne veux pas la voir ! Qu'on la chasse ! C'est elle qui a fait massacrer mon frère, mon cher frère.

— Guido, dis-je, on t'a trompé, je t'assure : je suis innocente.

Mais se redressant, alors que je voulais lui baiser le front, il étendit les mains pour me repousser.

Le cardinal survint à ce moment.

— Allons, dit-il d'une voix dure que je ne lui connaissais pas, taisez-vous et sortez ; vous voyez bien que vous le fatiguez et qu'il a besoin de repos.

Puis se tournant vers Guido :

— Mon doux ami, souffres-tu ? demanda-t-il, et longtemps il tint Guido dans ses bras.

En me congédiant, le cardinal me remit dix du-

cats que j'eus envie de lui jeter à la face, tant j'exécrais cet homme qui allait rester avec Guido et me chassait loin de lui.

Dans le vestibule, l'abbe Coccone m'attendait.

— Vous allez venir avec moi, me dit-il de sa voix la plus autoritaire.

Il avait les yeux pétillants et la lèvre inférieure repliée sur le menton comme en ses jours de graves soucis. Je ne pus me défendre à sa vue d'un sentiment de répulsion. Je le suivis pourtant jusqu'à une barque qui se trouvait devant le palais, et où nous montâmes tous les deux.

HUGUES REBELL.

(*A suivre.*)

Reproduction interdite.

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

L'Académie Goncourt. — Fin de Juillet. — Le Congrès de Londres. — M. Spuller. — La Propriété littéraire. — Vie d'Etienne Dolet. — Le pain pour tous. — La Statue de Verlaine. — La Statue d'Alexandre Dumas fils. — A Médan.

L'Académie Goncourt. — On sait les huit : Daudet, Huysmans, Mirbeau, les frères Rosny, Hennique, Margueritte, Geffroy. Aucun assemblage de noms littéraires ne pouvait être moins caractéristique, ni moins compromettant, sommaire d'une revue prudente qui mêlerait fructueusement les étoiles et les utilités. Ce pauvre M. de Goncourt pour qui Alphonse Daudet était un « jeune », toujours interpellé « mon petit », il se croyait un ancêtre et n'était qu'un vieillard ! Les ancêtres aiment et les vieillards détestent les « enfants ». Il n'a jamais pu admettre qu'il y eût une littérature plus récente que la sienne, et contradictoire : s'il avait lu *En route,* il eût effacé le nom de M. Huysmans, mais il ne lisait rien. Ses jugements s'en rapportaient à des souvenirs, à des conversations, à des médisances et même à des calomnies, car chacun travaillait à exiler son voisin des bonnes grâces du maître. C'est pourquoi la liste trouvée n'avait plus que huit noms : « Vous avez de la chance, il est mort au moment où il commençait à effacer »; par ces paroles, M. Lefèvre de Béhaine salua les membres de l'Académie future. M. Rochefort, connaisseur en bibelots, avoue des doutes sur la valeur notamment des japonaiseries d'Auteuil; il suppose que les rentes des académiciens n'iront guère au-delà de douze cents francs. C'est le tarif de la Coupole, — avec en moins les dîners, les génuflexions et ce rien de gloriole ridicule dont jouit nécessairement un homme déguisé en grenouille. J'espère; je souhaite des ventes enthousiastes; je veux que les six mille francs s'accomplissent selon le vœu pieux du grand et charitable écrivain : ainsi M. Alphonse Daudet sera à l'abri du besoin.

Fin de Juillet. — C'est un moment unique et charmant dans les rues graves du faubourg Saint-Germain : toutes ces fines fillettes un peu pâles exultant autour

de leurs grandes sœurs qui connaissent les amertumes de la liberté et la tristesse des soirées familiales ; elles ont, pendant que se hâtent les couturières, gardé les robes de pension, tulipes noires rayées de vert ou d'orange : çà et là les élégances bleu-marine du Sacré-Cœur. Pendant quelques jours les rues graves du faubourg Saint-Germain sont pleines de grandelettes fleurs qui marchent.

Le Congrès de Londres. — Je trouve dans les comptes-rendus cette phrase d'orateur qui me fait croire à un concours agricole : « Nous avons pour but l'amélioration de la classe ouvrière. » Sera-t-elle charentaise, limousine ou normande ? Cette pauvre classe ouvrière donne bien en effet l'idée d'un troupeau de bœufs, troupeau caserné en wagons et les wagons par erreur attelés à un train express.

La veille, à Hyde-Park, il y avait eu un meeting plus drôle que toutes les paroles. Chaque orateur était debout dans une voiture ; comme la pluie avait détendu la peau des grosses caisses, on n'oyait rien que d'obscurs coups de gueule : M. Jaurès, casque en tête, apostrophait, en excellent français, la pluie anglaise ; mais la pluie anglaise, méprisante et sourde, pleuvait, pleuvait toujours. Le casque de M. Jaurès, tout éplumé, n'est plus bon qu'à faire une marmite électorale.

Mais je ne puis me rire de la mascarade socialiste avec la verve que donnerait la vie en un tel milieu : je ne connais de ce monde que deux ou trois personnages fort intelligents qui s'y égarèrent et qui en reviendront — par un des deux chemins. Si l'on voulait sur ces gens lire d'étonnantes satires, il faudrait s'adresser à un petit journal, *Le Rifflard*, dont le titre, absurde, dit mal l'intérêt : il est tout entier rédigé par M. G. Otto qui a une grande liberté d'esprit, à un talent net et neuf, joint, pour moi, l'attrait d'un être énigmatique.

M. Spuller. — Ainsi que s'exprime obligeamment M. Claretie, Eugène Spuller est enfin entré dans l'histoire, — par l'escalier de service. C'était un gros homme, rude, gauche, tout surpris d'être quelque chose, lui qui n'avait jamais songé à être quelqu'un. Affreusement naïf, il mandait à Gambetta, en 1871 : « C'est la première fois que je t'écris après la longue collaboration des six mois de la guerre ; je veux en profiter pour te dire que ces six mois suffisent pour embellir et charmer toute ma vie. » On savait déjà que ces journées de sang, que ces nuits de larmes avaient été pour quel-

ques-uns une période de « bon temps », mais nul d'entre eux n'avait avoué cela avec une ingénuité aussi jobarde. Tardivement sa vie reçut un dernier embellissement par la découverte fameuse de l' « esprit nouveau » ; dans les intervalles, il s'embellissait modestement par des lectures, — le fin lettré ! « Pas un livre ne lui échappait », affirme encore le bon M. Claretie on n'en pourrait dire autant des gaffes.

Demeuré à sa place, professeur de quelque chose en un lycée de province, cet homme eût sans doute été utile : c'est une histoire assez commune.

La Propriété littéraire. — L'abominable loi des cinquante ans — contre laquelle Proudhon lutta en vain si courageusement — commence à faire sentir sa tyrannie. La veuve de M. Dumas a fait interdire la reprise d'*Antony*. Motif : son bon plaisir. Des caprices d'héritiers peuvent d'un jour à l'autre nous priver pendant cinquante ans de toute une œuvre. Déjà un M. Labiche, éminent maître des requêtes, a sequestré tout ce qui lui déplaît dans le théâtre de son père ; Madame Jeanne Hugo prohiba récemment *Le Roi s'amuse* ; demain les œuvres de Renan, de Taine, de Verlaine, de Villiers peuvent appartenir à un curé fanatique ou à une dévote stupide, — et disparaître jusque vers 1940. Il serait temps de faire comprendre à ces hoirs que s'il s'agit de littérature ou d'art, leur privilège est grevé d'une servitude publique : il y a sur ces terres-là un droit de passage ; — eux, qu'ils se contentent, suivant les conseils secrets de leur génie particulier, de passer à la caisse.

Vie d'Etienne Dolet. — Un bibliophile bien connu nous a permis de feuilleter le manuscrit d'une curieuse *Vie d'Etienne Dolet*, écrite par un disciple, l'année même de sa mort, et qui donnerait presque raison aux manifestants du mois passé, si on ne devait la croire rédigée avec un enthousiasme un peu partial. C'est un cahier de vingt-huit feuillets in-4°, papier filigrané à la Licorne, belle écriture bâtarde de scribe, corrections de la main de l'auteur ; la reliure, du XVII^e^ siècle, est timbrée aux armes de messire Grossoles de Flamarens, « d'or, au lion de gueules naissant d'une rivière d'argent, chef d'azur chargé de trois roses d'or ». Voici le titre, assez singulier par ce mot prophétique de précurseur : *Vita secreta necnon admirabilis Stephani Doleti, precursoris et martyris Francisco tyranno regnante, crudeliter lentis combusti vivum ignibus*. On lit à la fin :

Marcus discip. scrips., mystère que rien encore n'a pu éclaircir. Né à Lyon de parents forts dévots, le jeune Dolet marqua un éloignement précoce pour toutes les pratiques religieuses ; s'il feignit de se faire huguenot, ce fut par politique afin de capter habilement la faveur des grands, et s'il servit les grands, ce fut afin d'acquérir des richesses qui lui eussent permis de vouer sa vie à l'instruction et au soulagement du peuple. Il ne consentit à entreprendre le voyage d'Italie, comme secrétaire d'ambassade, que dans le but d'aller recueillir dans les bibliothèques, du Milanais les œuvres des plus fameux philosophes, tant épicuriens que stoïciens, « et, dit Marcus, il se montra bien, ayant été dans sa vie le disciple d'Epicurus, en sa mort le disciple de Stoïcus » (1). Il fit profession d'athéisme, mais seulement en secret, et ne put être accusé que sur le rapport de mauvais amis. car il enseignait, au contraire, qu'il faut être prudent dans ses discours si l'on veut discourir longtemps et sûrement. Néanmoins, quand il fut mis à la question, la force de ses convictions fut plus forte que ses principes de conduite « et il avoua son athéisme avec beaucoup de force, ainsi que me le rapporta un capucin présent dans la chambre de torture. En toute autre circonstance, je mépriserais la parole du capucin, mais ici elle me paraît sacrée et très véridique. » Sur l'autre chef d'accusation, le sage Marcus est plus réservé ; il se borne à dire que si Dolet fréquenta les jeunes gens de mauvaises mœurs et les enfants trop familiers, « ce fut mû par le pur amour de l'humanité et des lettres, et d'abord pour la propagation, parmi des intelligences vierges, de sa doctrine secrète, tant philosophique que politique », allusion qui, comme nous l'avons déjà dit, semblerait permettre de considérer Etienne Dolet, comme un homme d'opinions sociales vraiment hardies, — peut-être un franc-maçon, quoique cette secte fût encore inconnue en France, peut-être un communiste, quoique cette opinion fût encore inédite, car Platon, où il aurait pu en trouver les éléments, était à cette époque fort mal étudié, compris tout de travers.

En ce qui regarde les jeunes compagnons du philosophe, Marcus nous apprend que pour les attacher à sa personne il donnait aux plus petits du sucre de pomme (2), aux éphèbes, de « beaux livres racontant les plaisirs des jeux olympiques et toutes sortes d'anec-

(1) *Sic* : « ... Se moribundum Stoïci discipulum praebuit. »
(2) Nous traduisons ainsi *Saccharum Rothomagœum.*

dotes propres à entretenir la beauté de l'âme et le goût de la vénusté corporelle (1). » Ces livres, il les expliquait lui-même, « ne dédaignant pas de se dévêtir pour accomplir les jeux et les rites prescrits. »

L'autre jour, tout autour de la statue du martyr et du précurseur, des troupes furent vues d'enfants « tout fiers de manifester comme des hommes », — et Dolet souriait, et trouvait qu'il y en avait trop.

N'importe; et laissons le mot « martyr », comme le veut Marcus : après tout un homme brûlé vif pour des indécences et des opinions aurait droit, même coupable, à la réhabilitation verbale.

Le Pain pour tous. — On vient d'imaginer, sous le nom joli de « râcleuse », un instrument qui enlève, sitôt la gerbe faite, jusqu'au moindre épi tombé dans les sillons. Cependant, le propriétaire qui voit les pauvres glaneuses pleurer silencieusement devant le champ ratissé, se réjouit en lui-même et songe : « Le progrès a du bon ».

La Statue de Verlaine. — M. Fouquier, que l'on croyait calmé, s'est réveillé tout à coup, comme le serpent caché sous les feuilles mortes, — et il a lancé son venin sur le pauvre Lélian. Venin perdu, mais quel joli ton de mépris protecteur dans cette phrase d'un journaliste parlant d'un grand poète : « Nos voies furent différentes ».

Pendant que M. Edmond Lepelletier, en ami fidèle, défendait admirablement Verlaine, M. Gaston Deschamps enflait modestement ses petits pipeaux haineux, avouant, avec le sourire aigre qu'on lui connaît : « Enfin nous avons un prétexte écrit et irréfutable pour mésestimer Verlaine ! » Non, car ces *Invectives* ne déshonorent que M. Léon Vanier. Voici d'ailleurs l'opinion de M. Lepelletier, si bien renseigné et documenté qu'il serait dangereux — surtout à M. Vanier — de le contredire : « Quant aux *Invectives*, c'est une spéculation posthume, indigne du talent de Verlaine, à la fois une maladresse et une mauvaise action. Verlaine a pu laisser prendre par un libraire, qui lui soutirait ses vers les plus informes, dans sa hâte d'exploiter sa renommée tardive, ces scories, ces ébauches... Verlaine, gris à de certaines heures, a pu signer tous les traités qu'on lui mettait sous la plume. Moyennant quelques pièces de cent sous exhibées à des moments critiques, le bibliopole... »

(1) Ici l'inévitable *Mens sana*, etc.

M. Vanier, rentré dans ses débours, rentrera plus difficilement dans l'estime des amis de Verlaine.

La Statue d'Alexandre Dumas fils. — Textuel, d'un discours de M. Rimbaud touchant l'illustre dialoguiste : « On a dit qu'Alexandre Dumas père avait été comme une force de la nature ; le fils fut la conscience de la nature et du genre humain. » Avec son aplomb de pochard du maroquin (ivresse des grandeurs), le dit ministre continuait. : « Son acuité de *vision* jusqu'alors *inouïe*... »

A Médan. — M. Zola explique à des voisins de campagne le mécanisme d'un petit moulin à faire peur aux oiseaux, et, emporté par l'habitude, il dit :

— C'est une vis d'Archimerde.

REMY DE GOURMONT.

POÈMES

Paul Mariéton : *Le Livre de Mélancolie*, gr in-18, Lemerre, 3 fr. — Georges Rency : *Vie*, pet. in-8, Bruxelles, Lacomblez. — Charles Tenib : *Les Amours errantes*, « La Plume ». — Charles Fuster : *Du Fond de l'Ame*, Fischbacher.

Sans offrir à la postérité le bel exemple de solidarité littéraire qui fut la force du Parnasse, la génération dite « Symboliste » peut et doit se garder d'assumer pour les âges à venir le rôle d'ilote. Aussi nous défendrons-nous d'irriter davantage MM. X., Y. et Z, critiques pointilleux et comminatoires, mais mauvais logiciens ; qu'il nous suffise d'exhorter ces messsieurs à la pratique d'un individualisme vraiment conscient de soi et qui semble l'idéal même de l'anarchie : nos paroles, si nous avons leur estime, pourrout provoquer en eux des méditations, il se peut, profitables, et si, par contre, nous encourons leur mépris, qu'ils négligent donc simplement nos dires dont l'importance s'annule par hypothèse — nous sommes les premiers à leur donner l'exemple de cette attitude.

La socialisation de l'Art des vers n'est pas encore proclamée ; le fût-elle que rien ne nous désignerait pour le rôle de *Régisseur de la Pensée lyrique*. Ceci constaté, je reprends, sans enthousiasme mais sans mauvaise volonté, ma besogne temporaire de *Catalogueur des livres de vers* reçus au *Mercure*.

M. Mariéton, c'est toute la Provence évoquée.

La Provence nous apparaît moins comme une Gaule romaine que comme une Rome conquise par la Gaule. L'esprit sec, ponctuel, prosaïque, administratif, la langue taciturne et épigraphique ont reculé sur cette terre libre, lyrique, impatiente, et dans la bouche des Provençaux le latin s'est fait sonore et

prolixe, selon l'âme de cette race qui absorba la civilisation latine pour en faire sa chose, jusqu'à envoyer à Rome des empereurs et des poètes. Aussi sommes-nous bien « chez nous » à Orange comme à Maillane, et si nous restons fidèle à la douce Loire dont M. Lemaître a parlé, le mois dernier (1), en délicat autochtone, — disposant, il est vrai, en faveur de l'Orléanais des louanges qui appartiennent à meilleur titre au Blésois et à la royale Touraine, — si la Bretagne mâle et mystique dont les mythes ont nourri Tennyson et Wagner, si cette Ile de France où surgit sur le monde, comme une grande fleur miraculeuse, le *mos franciscus* qu'on a appelé le style « gothique », si les larges Flandres forcenées et fastueuses nous émeuvent et nous retiennent: cette Provence nous est chère dans l'éblouissement de sa lumière. Orange — Arles, Marseille — sa joie de vivre et de chanter, sa jeunesse millénaire, sa forfanterie, sa prodigue gaîté. Que Mistral n'ait pas fait hommage de son génie à la grande Patrie, n'importe; sa langue aux nasales sonores est belle et rare, ses poèmes sont d'un haut poète, son attitude de vie — exemple et leçon — fait de l'*Empereur du Soleil* une des rares grandes figures de cet âge de gloriole et de réclame. Nous ayant imposé, comme une humiliation quotidienne, le scandale des œuvres viles et creuses, des mesquines ambitions et de l'abominable mercantilisme de M. Zola, italien décadent et mégalomane, le Midi nous devait bien la gloire hautaine, calme et souriante du noble poète et du simple gentilhomme français de Maillane.

M. Mariéton est un amoureux de la Provence. Sa *Terre Provençale* est un beau livre qu'il faut lire si on ne l'a pas lu; poète de voix grave et d'expression réticente, il garde de l'âme latine une sobriété délicate; ses rythmes pondérés se font parfois fluides; son inspiration de saveur classique est variée et toujours digne.

M. Zola — avec qui nos relations furent quasi nulles — s'est écrié un jour : « *Rompons* ! » C'est d'avec nous qu'il rompait. — M. Mendès, relevant spirituellement le mot, nous a dit, non sans courtoisie : « *Ne rompons pas* ! » — M. Leblond prend aujourd'hui la parole : « Oui, rompons, proclame-t-il, avec ces prétendus *jeunes* qui nous sont désormais si étrangers »... Devons-nous entendre en ces mots l'écho de la voix de M. Zola ? et qu'allons-nous dire, cette fois ?

Nous ignorons si tous les *vrais jeunes*, ses cadets, endosseront la protestation de M. Leblond, s'ils ne professent pour notre modeste effort d'art que mépris, dégoût et haine. Ces sentiments — dussent-ils s'exprimer autrement que par de

(1) Discours à la distribution des prix au Lycée d'Orléans.

gracieuses dédicaces et des articulets sympathiques — ne sauraient provoquer en nous qu'une réciprocité de curiosité bienveillante. Car les hommes de vingt ans, notre postérité directe, ont une beauté pathétique faite d'espoir fragile, d'audace trop tôt lassée, ils sont l'orgueil naïf et anonyme de l'humanité, les élus éphémères de l'heure, ils sont l'inconscient égoïsme, la riante suffisance, la beauté du diable, ils sont l'image sonore et intensifiée de toute cette vanité de vivre qu'on perçoit mieux chaque automne.

Mais il n'est pas de votre choix, cadets, de rompre ou de ne pas rompre avec nous; une avance de cinq, de huit, voire de dix ans, c'est peu dans la vie des hommes, et nous sommes, bon gré mal gré, de votre génération comme vous êtes de la nôtre; que vous le souhaitiez ou non, nous sommes de proches contemporains; ce qui nous unit, à défaut d'autres liens, c'est le calendrier; car nous sortions du collège que le plus jeune d'entre vous savait déjà lire, et quand nous serons vieux vous serez bien près de l'être.

Nous sommes « du même bateau », voyageurs de proue ou de poupe, aussi soyons honnêtes et courtois. Pourquoi qualifier de *plaquette* ce que M. Maurras appelle, de son côté, *un livret*, c'est-à-dire la brochure de 300 pages in-18? Serait-ce que vous adoptez sans honte le *critérium-poids* de M. Zola? — Démontrez, plutôt, que *L'Homme et la Sirène* est non seulement un poème négligeable dans sa forme souple et magnifique, sa belle imagerie sensuelle, sa netteté symbolique, mais encore qu'il ne formule pas tout le large panthéisme qui vous émeut; demandez-vous si votre état d'esprit n'est pas le fruit même de cette féconde « anarchie esthétique » dont nous avons passé notre jeunesse à provoquer l'éclosion; cherchez si la guerre aux théories ne fut pas menée et victorieusement close avant votre naissance à la Littérature, si, enfin, le *naturisme* n'est pas une théorie, et si vous ne recommencez pas l'ère des « petites chapelles ». — Car c'est toujours la même chose, voyez-vous, et la jeunesse est plus vieille qu'elle ne croit.

Si c'est le désir précoce de « la gloire » qui vous arde, dites-vous bien que la littérature n'est pas un mauvais lieu où s'assouvissent les basses ambitions : d'autres portes sont ouvertes sur la vie; celle des Arts conduit en un lieu de solitude poignante où la joie et la douleur chantent d'accord l'hymne de la Beauté intangible dont nul n'a encore baisé la bouche. Au surplus, si cela ne vous suffit, si cette imagerie vous fait sourire, si nous ne pouvons, au demeurant, exciter en vous « un sentiment littéraire rare : l'Enthousiasme », ni votre « tumultueuse joie » en injuriant M. Mallarmé — dont le fin esprit indulgent et l'œuvre précieuse ne sauraient être « accablés » par un article, fût-il moins frénétique, de M. Retté,

— au moins goûterons-nous, parfois, aux heures que nous donnons à la lecture, vos livres et vos revues — et les premiers de préférence.

M. Georges Rency est de cette petite pléiade brillante, sympathique et loyale devant l'Art et qui rédige l'*Art Jeune*. C'est M. Henri Vandeputte avec l'*Homme Jeune*, puissant et naïf, *Mai*, de M. Arthur Toisoul, dont la lecture nous charma, et surtout peut-être, André Ruijters et ses *Oiseaux dans la Cage*, dont nous disions tant de bien avec Régnier, l'autre semaine, assis à l'ombre des saules de la Cisse. M. Rency est un poète franc et simple, nous goûtons son livre, **Vie,** pour son lyrisme et sa joliesse rythmique. Si tout n'est pas encore sûr dans ce recueil, si des défaillances de langue et de mesure s'y pourraient relever, combien de jolies strophes par contre seraient à citer comme exemple de réussite rythmique ? C'est une plaquette de plus que j'ajoute au coin des « bons poètes » — dans ma bibliothèque — et je la glisse près de l'œuvre du noble et haut Verhaeren, dont le nom luit à la dédicace.

Certains manques de goût déparent singulièrement le recueil de M. Ténib : **Les Amours errantes** ; et c'est dommage, car, dans la forme parnassienne, ce poète œuvre avec une habileté digne d'une meilleure inspiration.

M. Philippe Gille, plus téméraire que nous, recommande assez chaleureusement le volume **Du fond du Cœur** ; l'évidente satisfaction du naïf vieillard justifie amplement la publicité que M. Fuster a cru devoir donner à ses nouveaux essais.

Francis Vielé-Griffin.

ROMAN

Jean Grave : *La Grande Famille*, gr, in-18, V. Stock, 3.50. — Lucien Descaves : *En Villégiature*, gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — J.-H. Rosny : *Les Profondeurs de Kyamo*, gr. in-18, Plon, 3.50. — Catulle Mendès : *L'Homme Orchestre*, avec des images de Lucien Métivet, gr. in-16, Ollendorff, 3.50. — Jean Lorrain : *Une Femme par jour : Femmes d'Eté ;* illustr. de Mittis, pet. in-24, Borel, 1 fr. — Jules Renard : *La Maîtresse*, dessins de Vallotton, gr. in-18, Simonis Empis, 2 fr. — André Ruijters : *Les Oiseaux dans la Cage*, in-16, Bruxelles, Lacomblez, 2 fr. — Paul Arden : *Des Enfants*, in-8° cavalier, Bruxelles, Lacomblez. - Maurice des Ombiaux : *Larmes en Fleurs*, pet. in-16, Bruxelles, « Coq Rouge ». — A. van Bever : *Méditations sentimentales*, in-8°, Bibliothèque de l'Association, 1 fr.

La Grande Famille, c'est l'armée, bien entendu. Jean Grave, mettant de côté tout banal souci du romanesque, sans faire beaucoup plus que « parler » son œuvre, nous introduit dans un régiment d'infanterie de marine où les malheureux frères d'armes sont exposés aux petites tracasseries quotidiennes de leurs égaux et aux grosses insultes périodiques de leurs supérieurs. On sent que cette vie déprimante est racontée par

un intellectuel, un peu sauvage, qui voit *trop juste* en voyant toujours énorme. Si la *Case de l'oncle Tom* est un roman assez ridicule sur la tristesse affreuse des existences de nègres, il est divinement attendrissant parce qu'il est un conte, une légende, et que l'on n'a pas l'idée immédiate que ce soit vrai, pour le fond. De là son *emprise* sur plusieurs générations de blancs, son succès de vérité, son scandale généreux. En voyant « romancièrement » une chose qu'on désire rendre accessible aux masses, il convient de la dénaturer; et quand elle est de l'énormité de la *Grande Famille*, pour la rendre acceptable il faudrait presque la rapetisser. En la rapprochant du spectateur au point de risquer l'éborgner, il est à craindre qu'il soit tout décidé à rendre l'écrivain responsable d'un état social dont celui-ci ne voulut pourtant que se faire le narrateur. Jean Grave me pardonnera, je l'espère, cette critique tout à fait inutile, étant donné que son livre, écrit dans un esprit spécial, n'a pas pour but précis de faire de la propagande à la cause littéraire (une mauvaise cause, d'ailleurs !) Ceci noté, je louerai de toutes mes faibles forces le courage de Jean Grave, qui dit sans détour ce qu'il a vu et qui, s'il n'atteint pas plus sûrement le but qu'il se propose, alors qu'un auteur de mauvaise foi pourrait donner l'illusion de sa probité, nous fait cependant frémir du frisson vrai de la colère. La crudité des détails de cette horrible vie de caserne, les scènes révoltantes, dont quelques-unes sont extrêmement neuves pour les gens tisonnant tranquillement au coin de leur feu, parce qu'elles sont tout à trac dépeintes, les expressions basses employées sur le ton de bassesse qui convient, vont faire goûter l'œuvre aux héros même de la *Grande Famille*. Il leur sera bien difficile de ne pas se reconnaître dans ce déluge boueux de tous les jurons, de toutes les plaisanteries ignominieuses qu'ils emploient journellement et qui suffiraient à dépoétiser le joug de l'armée vis-à-vis des moins fières natures. A l'heure actuelle, il n'y a plus de raison pour dissimuler ces turpitudes, et si vraiment l'armée, infanterie de marine ou autre, tue les cerveaux, ne pouvant plus découvrir d'occasion glorieuse de tuer les corps, elle n'existera peut-être pas longtemps. Mettons encore un siècle... et trois fois la guillotine pour ceux qui auront la conviction de son inutilité !

Lucien Descaves réunit **En Villégiature** de tristes bourgeois, tristes de ce qu'ils voient la mer par la fenêtre de leurs yeux que le vent du large n'arrivera jamais à purifier complètement de la pousssière de leurs habitudes ! Les Baduraux partagent leurs vacances avec les Gâtelier. Ceux-ci sont bien décidés à tirer tout le parti possible de ceux-là, au double point de vue hygiénique et social (L'hygiène, la société !

Deux fléaux qui ne vont plus l'un sans l'autre). Mais voilà que les Baduraux, après avoir fait le logement, y reçoivent la mort que leur apporte les Gâtelier, dont la fillette *a passé* en voyage. Il est à remarquer que la mort ne trouble pas le bourgeois dans les fonctions cérébrales de son état : elle est prévue, déduite, possède son coin, et, là, elle a défense de bouger (et se conforme assez naturellement à cet ordre), mais elle le trouble dans ses fonctions physiques, les plus sérieuses selon lui. Elle l'empêche de manger, de digérer, de compter, de se promener, de parler haut, de prendre ses précautions diurnes ou nocturnes, d'agir enfin selon sa direction ordinaire, qui est son bien être adapté à la préoccupation du moment. Il est clair que deux époux en vacances dans un « petit trou pas cher » ont tout calculé, sauf qu'ils y auraient à enterrer quelqu'un ! Le ménage Gâtelier jetant au ménage Baduraux ce colis funèbre est presque inconvenant. On le lui fait sentir. Et quels détails, quel emballage de ce pauvre cadavre piétiné par la rapidité qu'on met à se débarrasser de lui ! Et les confidences des deux femmes, dont l'une, *la mère*, n'osant pas pleurer devant l'autre au nom de la politesse qu'on se doit entre gens bien élevés, est aussi criminelle que l'autre, puisqu'elle accepte cet illogique fonctionnement de tous les égoïsmes gêneurs ! Les Baduraux renvoient les Gâtelier à Paris et respirent. Avec un art très froid, parfaitement égal, dans sa froideur, à la proportion de glace suspendue dans cette atmosphère de bonne bourgeoisie correcte, ce sujet vraiment terrible est traité remarquablement par Lucien Descaves, qui semble percer à jour, de sa vrille patiente de naturaliste philosophe sachant au juste où il faut creuser, toutes les existences d'Emmurés.

Les Profondeurs de Kyamo, nouvelles de J.-H. Rosny, sont le merveilleux Jules Verne à l'usage des hommes sages. L'on visite d'abord l'ancêtre, le grand Anthropoïde, et les cavernes peuplées de chauves-souris géantes toutes soyeusement blanches, grands-mères endormeuses et endormies ne pouvant plus se survivre qu'à humer le sang chaud de leurs petits enfants, les savants téméraires. Puis, on assiste aux exploits des mâles sachant dompter ou se dompter, héros de village venus plus directement des premières races de belles brutes. Enfin les cerveaux puissants qui raisonnent, et la vie et la mort, s'épanouissent en se donnant tout entiers à la joie de revivre et d'aimer. Car il y a toujours, dans les œuvres de J.-H. Rosny, contes épars ou long roman, une chaîne logiquement construite pour en soutenir les moindres arguments, une chaîne invisible qui guide le lecteur oisif, en dehors de la distraction permise, l'amène à penser, malgré lui, et des *Profon-*

deurs de Kyamo nous remontons aux fêtes de l'intelligence moderne.

L'Homme Orchestre... C'est Mendès l'infatigable, nous contant, en le style si précieux que l'on sait, *Comment le Diable devint chauve*, ce qui me paraît *le Danger pour tous*, et avec ses *Irréprochables* phrases de miel, d'absinthe, d'eau de roses et de poisons, ce mauvais garnement d'auteur commet son habituel *Larcin dans le Bois* en vous exhibant ce que nos pères appelaient : la feuille à l'envers, soit pour les *Amants voyageurs et le Tigre indien*, soit, hélas ! *Pour l'Idéal qui passe*. Mais il demeure le *Poète et la Perle ! Antithèse ou Nuance, le Reflet, l'Odeur, la Flamme et l'Image*, il a tout, il sait tout, il voit tout, jusqu'au *Portrait du mur vide*. Devant sa science du petit rien et du grand charme, c'est *l'Inutile Prévoyance* que de chercher à se garer de ses folies ; elles éclatent, sonnent et tonnent avec la prestesse d'*un Ondin de l'eau qui vire* ; on est ému, on est furieux ; c'est, car il en est le Prince, *la Revanche des Ténèbres*, en présence de la pauvre *Innocente Gageure* du lecteur qui a osé parier que, cette fois, Mendès, le cher Catulle, ne l'intéresserait plus ! (Ouff... je demande, au chapeau de l'homme orchestre, le prix de chinois ! ...)

Une Femme par Jour, pour Jean Lorrain, c'est un paquet de méchancetés très spirituelle qu'il entortille journellement d'un jupon fort élégant. Toutes les rosseries pour la tête, en émail, et qui se change à volonté. Quant aux jambes, ça finit en queue de poisson, comme les plus belles cariatides ! Tantôt il s'agit de l'aimée d'hier, tantôt il s'agit de la désirée de demain. Sous leur voilette on les distingue si mal ! Il y a la chercheuse de frisson nouveau du grand monde, la marquise célèbre que je connais, au moins il l'affirme (sacré farceur... est-ce que j'ai jamais été dans le grand monde ? ..... bon pour Lorrain, ça !) et la rôdeuse des barrières dont le sourire *savant* fait se pâmer et découvrir des étoiles aux promeneurs vicieux. D'une extrémité à l'autre de leur royaume, ce polisson de Lorrain voltige en faisant ses grâces, un peu hussardes, et ses talons rouges — de pommade raisin ou de sang — écrasent en pirouettant bien des mains de princesses. Un bijou étrange, ce petit livre, tout en long, vert pâle, ou bleu-lotus, couleur de tendre feuillage de ciguë, s'illustrant de silhouettes signées de Mittis, il vous a un air équivoque d'objet vénéneux qu'on glisse dans sa poche en regardant autour de soi avec inquiétude. C'est très joli, très parfumé, très solide même, car c'est écrit par une poigne vigoureuse, mais ce n'est pas honnête du tout (Moi aussi, j'ai mes heures de morale...), et je crois que si Lorrain s'en tire, comme il est juste, puisque c'est lui qui a le talent, ce sera peut-être M. Borel, dit le *Lotus bleu*, qui se fanera sous les verroux !

Arrivons à **La Maîtresse**, du spirituel Jules Renard, illustrations de l'incomparable Vallotton. Un jeune homme et une jeune femme s'expliquent avant de... coucher, et ce serait très amusant si ce n'était atroce, mais c'est surtout atroce parce que c'est risible, témoin le fameux cri : *Maman!* jeté à une minute fort avancée de la nuit. Abondance de phrases en retrait de queue d'écrevisse et de mots hérissés de barbes de folle avoine. Toute l'artillerie... mais moins de garnison que dans *l'Ecornifleur*. Ce n'est nullement la faute de Jules Renard, c'est le fameux malentendu qui s'accentue. A mon tour de m'expliquer avant de... cogner. On enrégimente les auteurs. Il faut que lecteurs et éditeurs puissent s'y reconnaître, *avant de lire*, dans les gens de talent ; alors, on pique les auteurs de petites étiquettes carrées, comme les arbres en pépinière, et on les émonde, les dirige, les cultive dans la direction prévue par l'étiquette. Si c'est un poirier on le taille en quenouille, si c'est un pêcher on le crucifie en espalier. Certes, ils porteront de bons fruits... que la main du jardinier aura choisis et fait mûrir sans eux, et comme, en littérature, sinon en pépinière, la saveur amère est la plus appréciable, il est très regrettable qu'un Jules Renard soit émondé en forme *d'auteur gai*. Malgré lui, rien qu'à contempler son étiquette, il a envie de faire beaucoup plus de blagues qu'il n'en ferait de lui-même, de son propre fonds de philosophe. Ceci dit, je refeuillette la *Maîtresse* et vous laisse sur ce joli conseil aux femmes, qui effacera, de son rayon, la mauvaise humeur des lignes précédentes : « ... et vous ne lirez que des livres dont la lecture repose le teint ! »

Les Oiseaux dans la Cage se débattent horriblement à un mince propos : la question de la non possession en amour. Sans aucun doute, M. André Ruijters, et en dépit des véhémences de vos demi-carresses de phrases, la possession est inutile, mais si elle indiffère en tant que lien moral, le vice est encore plus inutile pour établir ce contact des âmes que cherche votre héros par une tres dangereuse voie. L'héroïne n'est pas meurtrie par ce duel sans résultat : elle va se relever de son orage de larmes, avec un profond mépris pour un homme qu'elle eût adoré peut-être s'il n'avait même pas daigné l'effleurer de ses lèvres. Tout où rien, vous savez, en amour ; je ne crois pas qu'on puisse être autre chose que ridicule dans les demi-mesures. Je pense, du reste, que ce débat des oiseaux dans cette cage n'était que vain prétexte à de fort jolis paysages poétiquement décrits et que je préfère de beaucoup aux fins de la... discussion.

Pour terminer : **Des Enfants**, scènes, très exactement mises au point, de la vie intime de l'enfance. Cette jolie plaquette de luxe de Paul Arden est un petit théâtre blanc, aux décors

purs, aux intentions précises, où l'on voit défiler des gamins du peuple à l'aurore d'une idylle, et ceux de bourgeois heureux jouant naïvement à la messe en robe de lin. D'aventure, les mots sont simples et vrais au lieu d'être cruellement fictifs. Et cela fait plaisir, simplement, comme chaque fois qu'on rencontre de la probité littéraire.

Puis un bouquet de **Larmes en fleurs** et de **Méditations sentimentales**, par M.M. Maurice des Ombiaux et A. van Bever. Le premier chante, en termes poétiquement tristes, comme de légères fumées d'encens passant sur une couronne de frais jasmins, la petite sœur évanouie dans la jeune fille et la jeune fille évanouie dans la morte ; le second pleure, sur Desbordes-Valmore, tous les jolis sentiments tendres que les jeunes hommes épris de lettres aiment d'ordinaire à pleurer sur les femmes de génie, mais toujours... trop tard, hélas, pour les pauvres femmes de génie !

RACHILDE.

THÉATRE

Alfred Jarry : *Ubu Roi*, pet. in-18, « Mercure de France », 2 fr. — J. Barbey d'Aurevilly : *Théâtre Contemporain*, dernière série, 1881-1883, gr. in-18, P.-V. Stock, 3.50. — Johannès Gravier : *Simon Deutz*, drame historique en 8 tableaux, gr. in-16, Bibliothèque artistique et littéraire, 3.50. — Maurice Magre : *Le Retour*, pièce lyrique en un acte et en vers, in-12, Toulouse, Vialelle et Perry, 1 fr. — Richard Wémeau : *L'Exposé*, drame en un acte, in-8°, Montpellier, « La Coupe », 0.50. — Paul Adam et André Picard : *Le Cuivre*, drame en trois actes, gr. in-18, Ollendorff, 3.50. — Tola Dorian et J. Malafayde : *Mineur et Soldat*, drame en un tableau, gr. in-18, P.-V. Stock. — François de Curel : *La Figurante*, comédie en trois actes, gr. in-18, P.-V. Stock, 2 fr.

L'acte terrestre de *César Antechrist*, ou **Ubu Roi**, nous est aujourd'hui restitué par M. Alfred Jarry en son intégrité de drame en cinq actes, « tel qu'il a été représenté par les marionnettes du Théâtre des Phynances, en 1888 ». Nulle part la fantaisie de M. Alfred Jarry ne s'est manifestée avec autant de bonheur et de portée à la fois philosophique et satirique que dans cette création formidablement comique de Monsieur Ubu. Quoi qu'on puisse arguer du système d'incohérence et de déformation de l'auteur, il n'en faut pas moins voir là une œuvre essentiellement remarquable par l'originalité de la vision et par l'intervention d'un « burlesque » nouveau, d'une profondeur et d'une fécondité insoupçonnée.

Ubu, c'est le résumé caricatural de tout ce que l'animal humain vivant en société recèle d'ignoble, de lâche, de pleutre et de dégoûtant. Goinfre cruel, mastodonte d'égoïsme et de vanité, porc infatué de sottise et gonflé d'outrecuidance, cet épique fantoche, régnant sur les Polonais de par la toute

puissance du « bâton à physique », du « pistolet à phynances » et du « croc à merdre », symbolise à merveille l'apothéose du ventre et le triomphe du groin dans l'histoire universelle. Lorsqu'un type a ainsi pris corps et qu'il a rencontré du même coup le naturaliste prédestiné peut-être par la sagesse éternelle à le cataloguer et à le dénommer, il y a bien des chances pour que ce soit définitif. M. Jarry a découvert Ubu : et Ubu possède désormais une identité, un état-civil, un nom, une personne physique et morale. Ce nouveau-né était tellement attendu qu'il semble maintenant une vieille connaissance.

Il y aurait une étude curieuse à faire sur la manière dont l'auteur d'*Ubu Roi* comprend le théâtre, et spécialement le théâtre de marionnettes, car c'est à celui-ci que semblent surtout se rattacher de pareilles excentricités dramatiques. M. Jarry nous exposera un jour, je l'espère, ses idées à ce sujet. Mais ce qu'on doit tout d'abord reconnaître, c'est que les marionnettes s'élèvent là à une hauteur de signification qui en fait les égales de la comédie. En effet, M. Jarry ne se borne pas, comme on l'avait fait avant lui, à mettre la caricature uniquement dans l'aspect extérieur et dans les gestes : il la met dans les caractères, dans l'âme, dans le langage. L'aspect extérieur n'est chez ses personnages qu'une correspondance de l'état intérieur. Ce ne sont plus des ficelles qui font marcher drôlatiquement les bras et les jambes de ses bonshommes, c'est toute une vie comique, encore plus réjouissante à sentir se développer psychologiquement qu'à voir se traduire au dehors par des mouvements cocasses et par des actes abracadabrants.

Les professionnels de la critique ne se douteront jamais du charme qu'il y a à voir un grand écrivain faire de la critique. Je viens encore de ressentir cette impression très vivement à la lecture du dernier volume du **Théâtre Contemporain** de Barbey d'Aurevilly. Le critique de profession peut être un juge plus équitable, un logicien plus rigoureux, un analyste plus pénétrant, il n'aura guère ce don d'imposer la compréhension que possèdent seuls les créateurs. Un critique appelle la discussion ; un créateur amène la croyance.

Mais indépendamment de la puissance d'évocation, de la façon magistrale, en particulier, dont le jeu des acteurs est rendu, on rencontre dans ces pages une intelligence et une justesse de vues que pourraient envier nos meilleurs aristarques de théâtres. Entre beaucoup que je pourrais citer au hasard, je choisirai intentionnellement celle-ci, qui, écrite il y a quinze ans, est cependant toute d'actualité, puisqu'il est de nouveau question de monter l'*Othello* de M. Jean Aicard à la Comédie-Française. Après avoir montré que la

traduction de M. Aicard, qui à défaut d'autres mérites se pique d'exactitude, trahit perpétuellement le texte, Barbey d'Aurevilly s'exprime ainsi :

« Tenez ! il y a deux traductions en prose de Shakespeare, que tout le monde lit, et qui ont fait connaître tout ce qu'on peut connaître de Shakespeare à ceux qui ne savent pas l'anglais : ce sont les traductions de François Hugo et de M. Montégut.

» Eh bien, est-ce que ces deux traductions ont la couardise des mots et fuient devant la nécessité impérieuse de les prononcer ou de les écrire quand on les rencontre dans Shakespeare ? Est-ce qu'ils émasculent cet homme tout-puissant, dont Diderot disait dans une image colossale, et par conséquent digne de Shakespeare, « que les plus grands pouvaient » passer debout entre ses jambes, sans toucher de leur front » ses parties honteuses » ?... Non ! ils ont été plus intelligents, et surtout plus esthétiques dans leur prose, que M. Jean Aicard, qui est un poète pourtant, dit-on, ne l'est dans ses vers.

» Mais voici mieux, voici mieux encore. Voici un fait capital, et même incompréhensible, que l'exact traducteur de l'*Othello* s'est permis, sans qu'il soit possible de deviner pourquoi cette prodigieuse atténuation de Shakespeare. Il a, le croirez-vous ? changé, de son autorité privée, le dénouement de génie de l'*Othello*, qui étouffe sa femme avec les oreillers de ce lit qu'il croit souillé par l'infidélité et où il a été heureux ! N'allez pas croire que cette étouffement soit un *moyen d'en finir* comme un autre, un dénouement tragique de tragédie. Il a sa raison d'être cet étouffement qu'on n'a vu que là, et dont personne avant Shakespeare n'avait eu l'idée, et cette raison, c'est l'amour même d'Othello, qui en tuant sa femme craint de voir le doux reproche de ce visage adoré encore, — qui a peur, une peur froide du sang de sa femme, dont une goutte, s'il allait la manquer, l'arrêterait, et qui, fou de ces perspectives, étouffe tout sous l'oreiller qui empêche de voir, sous l'oreiller vengeur, qui a vu le bonheur et qui devient l'instrument de supplice... Voilà ce que M. Jean Aicard s'est cru assez fort vis-à-vis de Shakespeare pour remplacer par le vulgaire coup de poignard de toutes les tragédies, et encore, ce peureux devant toute énergie, après ce coup de poignard, reprend l'oreiller de Shakespeare et achève cette morte, dépoétisée par lui, comme s'il avait perdu la tête devant le sublime de Shakespeare.

» Telle est cette traduction d'*Othello* qui menace de nous fusiller à la scène, cet hiver, de sa plaisante exactitude !... Assurément, je conçois qu'on y mette *Othello* et je le désire, mais pas celui-ci ; — pas plus celui-ci que le vieux *Othello*

de Ducis qui s'en est allé avec Talma, lequel pouvait seul le soutenir de ses beaux bras tragiques ; ni même celui d'Alfred de Vigny, poète idéal quand il est seul, mais qui ne l'est plus à côté de ce noir Shakespeare, qui l'écrase de son ombre ! Il y en a un qu'il serait facile d'y mettre, sans que madame Adam, la LADY PROTECTRICE, s'en mêlât, et c'est tout simplement l'*Othello* en prose traduit par M. Emile Montégut, qui n'a eu peur de rien, lui, en traduisant Shakespeare, et qui ne nous ferait pas peur à nous, en l'écoutant, non plus ! Quoiqu'en prose, ce serait vraiment beau, et nous aurions Shakespeare autant qu'on peut l'avoir en français. Mais quant à la traduction de M. Jean Aicard, on peut l'écarter sans grande perte. Il y a des traductions qu'on a appelées de *belles infidèles*. La sienne, c'est une infidèle, sans beauté ! »

Ces lignes s'adressaient, il y a quinze ans, à M. Perrin. Renvoyées aujourd'hui à M. Claretie et à M. Mounet-Sully.

M. Johannès Gravier vient de mener une campagne intéressante en faveur du drame historique. Non content de prêcher d'exemple en publiant une pièce très curieuse, et qui pour ma part m'a vivement séduit, — **Simon Deutz,** autrement dit l'*Arrestation de la duchesse de Berry*, — il a fait un manifeste, provoqué des articles et dirigé des « enquêtes » sur la question. Voilà bien de l'encre répandue !

Ce *Simon Deutz*, c'est le *François II*, du Président Hénault, les *Barricades*, de Vitet, la *Mort du duc d'Enghien*, de M. Hennique, poussés à l'exaspération dans le sens de l'exactitude. Là, pas un détail de mise en scène qui ne soit étayé de son document, pas une phrase du dialogue qui n'ait été dite ou vraisemblablement reconstituée. C'est le comble de l'information. Quant à l'intérêt dramatique que cela offrirait au spectacle, mon Dieu, c'est bien simple : c'est aussi intéressant qu'aurait pu l'être la réalité... pour des gens n'ayant aucune épingle en jeu dans l'aventure.

C'est là, je crois, le danger de ce théâtre scrupuleux : on n'atteint pas l'âme du spectateur, qui ne se sent pas touché directement par ce qui arrive. Les personnages qu'il voit s'agiter en scène ne sont pas lui ; il ne peut ni palpiter à leurs angoisses, ni s'émouvoir de leurs passions ; en un mot, il ne peut pas vivre leur vie.

Sans compter que : 1° le nombre des sujets sur lesquels on possède des documents suffisants pour une restitution absolue est très petit ; 2° et que l'histoire elle-même se transforme tous les trente ans... Mais cela m'entraînerait trop loin. Tel qu'il est, le *Simon Deutz* de M. Gravier, accompagné de son manifeste, de ses notes et de ses documents graphiques, est à lire pour tout ceux qui suivent le mouvement théâtral.

Deux petites pièces me parviennent du midi. L'une de

M. Maurice Magre, **Le Retour**, où il y a de bien jolis vers. L'autre, **L'Exposé** de M. Richard Wémeau, qui, sans être dénuée d'intérêt, ne suffit pas à donner d'indication sur le talent de l'auteur.

Viennent de paraître en librairie : **Le Cuivre**, la superbe pièce de MM. Paul Adam et André Picard jouée au Théâtre-Libre ; **Mineur et Soldat,** dont le succès a déterminé l'un des auteurs, Mme Tola Dorian, à sortir de la coulisse où le bruit des applaudissements est venu la chercher ; **La Figurante,** de M. François de Curel, cette admirable intrigue psychologique, ce joyau du théâtre contemporain.

Je parlerai la prochaine fois de M. Pottecher et de sa belle tentative du *Théâtre du Peuple.*

LOUIS DUMUR.

ESOTÉRISME ET SPIRITISME

REVUES : *L'Ame, La Curiosité, L'Humanité Intégrale, L'Initiation, Le Lotus Bleu, Luz Astral, La Revue Blanche, Revista de Estudios psicologicos, Le Voile d'Isis.*

M. Guymiot, esprit clair et de raison droite, émet, dans l'**Initiation** de Juillet, de très judicieuses réflexions sur le *Satanisme* :

« On se dispute toujours, écrit-il, sur les choses qu'on ne comprend pas, et, s'il y a une chose (ou un mot) incomprise dans le monde, c'est Satan.

» Pour les catholiques, qu'est-ce que Satan ? L'Esprit du Mal opposé à l'Esprit du Bien qu'ils appellent Dieu, leur Dieu naturellement. Mal, Bien, sont des termes et des idées qui pourraient bien n'avoir pas de signification en dehors de la langue humaine et de la sphère des besoins physiques de l'humanité... »

Mais qu'est-ce que Dieu et qu'est-ce que Satan ? Voici :

« Dans son ambiance, l'homme trouve des conditions qui lui procurent du plaisir et d'autres qui lui infligent de la douleur ; il nomme la cause imaginaire des premières Dieu, celle des secondes Satan ; ce Dieu et ce Satan-là n'ont jamais existé ailleurs que dans l'imagination humaine, mais c'est tout de même un genre d'existence. Un nègre croit que tout ce qui lui arrive de bien est voulu par son gri-gri, son Dieu, et que tout ce qui lui arrive de mal est voulu par le gri-gri d'un autre, son Satan. En compréhension, les théologiens vulgaires du catholicisme sont au niveau du nègre ; la seule différence — et encore pas pour tous — est que leur gri-gri favorable, leur gri-gri hostile ne sont pas un morceau de bois ou un bonhomme d'argile, mais sont seulement faits de matière mentale. Pas pour tous, parce que même les théologiens

ont des crucifix et des bonnes vierges devant lesquels ils font leurs dévotions, exactement comme le nègre. Il y a plus de différences de peau que de différences d'intellectualité chez les hommes.

» Quand les catholiques accusent quelqu'un d'être *sataniste*, ils veulent simplement dire que c'est un dévot du gri-gri qu'ils supposent leur être hostile. Il y a de ces satanistes-là, il faut le reconnaître. »

Mais il y a satanistes et satanistes :

« Pour les croyants encroûtés dans l'ignorance et trouvant en elle la béatitude comme le mollusque enfermé dans sa coquille, le Prince des Ténèbres (leur ignorance étant la lumière pour eux), c'est la faculté de penser : quiconque pense au lieu de croire, quiconque discute au lieu d'obéir aux préjugés de l'ignorance, est à leurs yeux sectateur de Satan. De ces satanistes-là tous les vrais occultistes en sont.

» Il n'y a donc pas lieu pour eux de repousser l'épithète avec indignation ; il suffit de s'entendre sur sa signification. L'histoire de l'Eglise catholique prouve que c'est la faculté de penser qu'elle considère comme satanique, ce qui n'a rien d'étonnant pour une religion dont les dogmes furent fixés par des assemblées de crétins et de brutes qui, dans les conciles, argumentaient à coups d'escabeaux. »

« Ce qui distingue l'homme de l'animal, poursuit plus loin M. Guymiot, c'est la plus grande puissance de sa faculté de penser ; endormir ce pouvoir, le narcotiser avec des dogmes comme veut le faire l'Eglise catholique, c'est maintenir l'homme dans l'état animal. D'où suit que l'Eglise est l'agent conservateur de la Bête humaine. Son Dieu veut seulement des troupeaux de bêtes, parce qu'il n'est autre chose que la personnification de l'Ignorance. Satan, qui a fait goûter à l'homme le fruit de l'arbre de la science, serait donc l'ami des hommes vrais, tandis que le Dieu catholique ne voudrait pour fidèles que des brutes à forme humaine. »

— Dans le **Lotus Bleu** (juillet) le Dr Pascal parle lui aussi du Satanisme, mais à un autre point de vue, et ce à propos des ouvrages de Huysmans et de Jules Bois, et des publications intéressées et de mauvaise foi du Dr Bataille et de Margiotta (1).

Pour le Dr Pascal, « le Satanisme, que le casuiste italien

(1) Lud Rhodolphore, dans le Voile d'Isis des 6 et 13 mai, dévoile comment Margiotta a composé son livre : *Le Palladisme, culte de Satan-Lucifer, dans les triangles maçonniques*. Cet ex-franc-maçon aurait tout simplement copié — dans de petites brochures publiées à Rome par l'éditeur Perino — les recettes de magie noire qu'il prétend tenir d'un ami intime de Pessina. (Pessina est un franc-maçon italien de haut grade, — rite de Misraïm).

Sinistrari d'Ameno appelle la Démonialité, c'est l'union sexuelle d'un organisme humain physique avec le corps fluidique matérialisé d'un habitant du monde invisible ». C'est restreindre singulièrement la signification du mot Satanisme que de la limiter aux faits d'incubisme et de succubisme. Beaucoup d'autres faits — par exemple les faits de vampirisme — peuvent aussi, ce nous semble, être dits sataniques.

Le Dr Pascal nous entretient ensuite du *Pâlladisme*. Il fait observer — avec juste raison — que Palladisme et Satanisme ne sont pas synonymes, quoique les Batailles et les Margiottas essayent de faire entendre le contraire, afin de jeter le discrédit sur la franc-maçonnerie.

Le Palladisme consisterait, d'après le Dr Pascal, dans « l'évocation des esprits de la Nature et des Elémentals artificiels, par les procédés de la Magie cérémonielle, c'est-à-dire celle qui emploie, pour arriver à ses résultats, des formules et des cérémonies qui augmentent la puissance de l'évocateur en donnant un point d'appui à sa volonté et à son imagination ».

— La **Curiosité** (25 juillet) publie une intéressante communication sur les pactes ; **Luz Astral** (27 juin et 12 juillet), un article sur l'Alchimie et la Pierre philosophale et des notes d'occultisme pratique ; la **Revista de Estudios psicologicos** (juillet), une bonne étude de Torres-Solanot sur le spiritisme ; et l'**Ame** (juin) — qui cesse de paraître par suite de la mort de son directeur René Caillié — le discours prononcé sur la tombe de ce dernier par l'un de ses anciens condisciples de l'Ecole Centrale, et la fin de l'excellente étude de Barlet sur la Sociologie.

Nous mentionnerons encore le très consciencieux travail de Papus sur les *Apparitions* de Tilly-sur-Seulles (**Initiation**) ; puis l'interview d'Aksakof (**Humanité Intégrale** de juillet), les notes (**Voile d'Isis**, n° 248) et l'article remarquable et bien documenté (**Revue Blanche** du 1er août) de Sédir sur et à propos de la maison hantée de Valence-en-Brie.

§

Le mouvement occultiste — nonobstant les attaques perfides dont sont incessamment l'objet les théosophes et les martinistes de la part des écrivains cléricaux — prend rapidement de l'extension. La *lumière nue* — aux aspects si multiples et si variés parce que réfractée diversement selon les temps et les milieux et jalousement conservée par les traditions occidentale et orientale — se répand partout dans l'Ancien et le Nouveau Mondes. Aux Etats-Unis et en Espagne notamment, le martinisme fait de rapides progrès. Des groupes s'organisent et des loges se fondent. A Paris, la Loge Hermanubis

procédera, en octobre prochain, à la réouverture solennelle de ses travaux.

JACQUES BRIEU.

PUBLICATIONS RÉCENTES

POÉSIE. — Jean Baslin : *Le Vain Exode*, pet. in-8, Fischbacher — Yves Berthou : *Ames simples*, gr. in-18, Lemerre, 3 fr. — Paul Verlaine : *Invectives*, gr. in-18, Vanier, 3.50. — Louis Raymond : *Le Livre d'Heures du Souvenir*, pet. in-8, « La Plume ». — Alfred Girardi : *Sanguines et Tubéreuses*, in-8 écu, Vanier, 3 fr.

DIVERS. — Edmond Deschaumes : *La Banqueroute de l'Amour*, gr. in-18, P.-V. Stock, 3. 50. — Jacques des Gachons : *Petit Voyage en Grèce*, Illustrations de l'Imagier Andhré des Gachons, pet. in-16, Ollendorff. — H. Durville : *Traité expérimental de Magnétisme*, avec portrait de l'auteur et figures dans le texte, 2 vol. pet. in-18, Librairie du Magnétisme, 6 fr. — Maurice Pottecher : *Le Théâtre du Peuple. Lettre à M. Ferdinand Brunetière*, broch. in-8, Ollendorff, 1 fr. — J. Coucke : *Notes sur l'Evolution littéraire et sa corrélation avec les Phénomenes économiques*, in-8, Bruxelles, Lamertin. — J. Coucke : *Notes sur l'Evolution littéraire : Paul Verlaine*, in-8, Bruxelles, Lamertin.

JOURNAUX ET REVUES

L'Ermitage (Août). *La Revue des Revues* (1er août). — *La Revue Blanche* (15 juillet. 1er août) — *La Revue de Paris* (1er août). — *L'Art et la Vie* (Juillet).

Bien que nuancé, l'accord des critiques sur l'œuvre des Goncourt est à peu près parfait.

La diversité de l'œuvre offre d'ailleurs aux esprits les plus opposés des points d'union nombreux.

Seul, M. Boylesve (1), qui a publié cette année un joli roman de couleur fine et unie, parle des Goncourt, dans l'**Ermitage** (août), sur un ton discord. Mais on sait que M. René Boylesve a l'habitude des jugements tendancieux. On se rappellera toujours de lui un article, dans la *Cocarde* de Maurice Barres, sur Maeterlinck ; c'était un chef-d'œuvre de ce que sont les provocations de tempéraments, formes de la critique que la multiplicité des petites revues a hélas ! intempestivement développées chez les imaginatifs, alors qu'ils les eussent peut-être réservées sans cela au charme abandonné de la conversation.

Ce n'est pas que M. Boylesve ne rende justice aux Goncourt en l'admirable attitude de leur vie et en leur goût de « collectionneurs passionnés », mais selon lui ce furent des sensi-

(1) Il faudrait lui adjoindr eM. Adolphe Retté, qui, tout en appréciant l'historien, a été plus que sévère pour le romancier et pour le styliste. Mais l'article de M. Retté (*La Plume*, 15 Juillet), quoique témoignant de quelques vues générales sur l'œuvre entière, a été trop expressément composé à propos du dernier volume du *Journal* pour présenter, je pense, un jugement d'ensemble définitif.

tifs de l'épiderme, sans âme, et dont fut mérité l'insuccès relatif.

« J'accorde, dit-il, que la sensation chez Messieurs de Goncourt fut extrêmement aiguë, originale et tout à fait intéressante. Mais, sérieusement, est-ce la vertu essentielle d'un écrivain ? Quand ce grand blagueur de Théophile Gautier, après avoir dit que le *Misanthrope* était une ânerie, s'écriait en frappant du poing avec indignation : « Beaucoup de gens ne voient pas ici la couleur du papier... Tenez, voilà X... qui entre ; il ne verra pas si cette table est ronde ou carrée !... » Que faisait-il, je vous prie, sinon du bruit, selon une coutume familière à l'école ? Avouez que si ce monsieur qui entre sait me camper autour de cette table deux ou trois personnages de la façon que l'ont fait un Daudet qui était myope et un Balzac de qui le génie a su décrire des tables qu'il n'avait pas vues, nous nous moquerons un peu qu'elle lui soit apparue ronde ou carrée !

» ... Lorsque M. de Goncourt, en une phrase sèche, juge Guy de Maupassant « un très charmant conteur de nouvelles, mais un grand écrivain, non ! non ! » je crois qu'il se révolte inconsciemment contre la qualité qui personnellement lui manqua, et que des deux le « grand écrivain » c'était Maupassant. »

» ... Comment voulez-vous que des hommes qui ont le sentiment du beau, le culte des nobles ordonnances de la pensée et du style, le sens de l'admirable tradition des siècles passés en même temps que la clairvoyance de comprendre qu'on ne fait rien en art de tout à fait neuf, comment voulez-vous que ces gens-là se garantissent d'un mouvement de répulsion violente envers ces écrivains qui ont donné du Beau une définition qui semble dater du Bas-Empire, qui, sous le prétexte « d'écriture artiste », ont disloqué, tordu, déchiqueté, entrelardé, haché et défiguré totalement la phrase française, enfin qui, sous couleur de nouveauté, ont fait prévaloir dans le roman comme dans le théâtre le morceau sur la composition, le tableau sur l'enchaînement ordonné, la couleur sur l'idée, le *mot* sur la phrase, enfin l'observation crue à la transposition qui est précisément le propre de l'art et du génie. »

Je ne crois pas qu'aucun critique officiel et universitaire eût osé signer ce paragraphe ; et pour ce qui a trait aux caractérisations de « l'écriture artiste » opposées aux « nobles ordonnances du style », il suffirait d'ouvrir une bonne fois son La Bruyère pour s'apercevoir que, par rapport aux écrivains qui l'ont précédé, elles lui seraient applicables (en retranchant « entrelardé » et « défiguré ») mot pour mot.

Vraiment, la manie d'appauvrissement, au point de vue

formiste, de quelques jeune rhéteurs d'imagination douce est par trop sommaire ! Ils se croient classiques ? mais qu'ils lisent donc leur Bossuet et leur Pascal ! et s'ils ne se rendent pas compte que leur classicisme date du Premier Empire et non du grand siècle, c'est qu'ils ont fait de la tradition un abat-jour qui leur cache la vie.

L'évidence nous apparaît du reste, ayant nommé La Bruyère, qu'avec toute la différence des temps et le souci nouveau, depuis Châteaubriand, de l'expression picturale, le rôle et l'influence du styliste chez les Goncourt furent assez semblables à ceux de notre moraliste. Ils rompirent la phrase oratoire des romantiques, si uniformément soutenue par Zola, et « l'ordonnance » souvent massive de Flaubert.

M. Remy de Gourmont a parlé excellemment dans la **Revue des Revues** (1er Août) de leur « écriture » :

« La domination des Goncourt s'étendit plus loin que sur une école : hormis peut-être Villiers de l'isle-Adam, il n'est aucun écrivain qui ne l'ait subie pendant vingt ans, de 1869 à 1889 : leur instrument de règne fut le style.

» On leur attribue le mot, démonétisé depuis, d'*écriture artiste* ; ils inventèrent du moins la chose et se firent ainsi des ennemis de tous ceux qui sont dénués de style personnel et naturellement des journalistes, qui rédigent en hâte, dont le métier pour ainsi dire est de ne pas « écrire ». Ecrire, selon l'exemple des Goncourt, c'est forger des métaphores nouvelles, c'est n'ouvrir sa phrase qu'à des images inédites ou retravaillées, déformées par le passage forcé au laminoir du cerveau ; c'est encore plusieurs choses, et d'abord c'est avoir un don particulier et une sensibilité spéciale. On peut cependant, par la volonté et par le travail, acquérir un style presque personnel en cultivant, selon sa direction naturelle, la faculté qu'a tout homme intelligent d'exprimer sa pensée au moyen de phrases. Trouver des phrases que nul n'a encore faites, en même temps claires, harmonieuses, justes, vivantes, émondées de tout parasitisme oratoire, de tout lieu commun, des phrases où les mots, même les plus ordinaires, prennent, comme les notes de musique, une valeur de position, des phrases un peu tourmentées, greffées adroitement de ces incidentes qui déconcertent, puis charment l'oreille et l'esprit lorsqu'on a saisi le ton et le mécanisme de l'accord, des phrases qui chantent, des phrases qui ont une odeur personnelle, des phrases qui se meuvent comme des êtres, oui, qui semblent vivre d'une vie délicieusement factice, comme des créations de magie.

» Quand on a goûté à ce vin on ne veut plus boire l'ordinaire vinasse des bas littérateurs. »

M. Lucien Muhlfeld **Revue blanche**, 1er Août) ex-

plique autrement et mieux que M. Boylesve le peu de popularité des Goncourt. :

« L'acheteur de livres déteste les romans tristes sans trémolos. M. de Goncourt ne connut jamais les succès du grand public. Il s'en affligea profondément.

» En cela semblable à beaucoup d'artistes, il concevait et rédigeait son œuvre sans autre souci que de satisfaire sa conscience artistique; mais, sitôt le livre édité, il se préoccupait infiniment de l'effet produit. Ce n'est pas autrement que Manet, dont certes le génie n'admettait nulle complaisance, nulle flagornerie pour la foule, allait chaque jour au Salon se faire une pinte de mauvais sang à écouter les drôleries débitées devant ses cadres. Encore qu'il n'en ressentît nulle envie, Goncourt trouvait sans doute piètres ses tirages, comparés à ceux de son ami Daudet. C'est qu'un Daudet amuse cent mille personnes et en laisse dix mille indifférentes, qui sont juste la clientèle d'un Goncourt. »

Mais tandis qu'il semble à M. Muhlfed que *Germinie Lacerteux* restera pour la postérité l'œuvre maîtresse, M. Gustave Kahn penche pour *Madame Gervaisais* et conclut :

« Nous avons indiqué qu'à notre sens, les parties fantaisistes, descriptives, un peu poétiques et imaginatives semblent bien vivantes, au détriment des romans purement naturalistes. Il n'est pas de figure d'écrivain, si noble soit-elle, qui ne soit envahie un jour par un peu d'ombre; il suffirait à M. de Goncourt que son œuvre historique et quelques-uns de ses romans survivent pour lui conserver encore une très belle part; et ce serait l'opinion d'une génération qui ne serait pas, comme la sienne, une génération surtout de prosateurs, mais de gens heureusement nés avec le goût primordial et dominant de la poésie. »

Il reste à citer des passages de l'article, pour ainsi dire filial, de MM. J.-H. Rosny dans la **Revue de Paris** (1er Août), et si l'on en retranche quelques superlatifs un peu faciles, il demeure, malgré sa laudation affectueuse, un des plus pénétrants.

MM. Rosny ont d'abord recours à la meilleure méthode critique : ils extraient deux pages importantes: l'une descriptive, et l'autre d'analyse (cette dernière, sur l'Amour au XVIIIe siècle, est bien comme ils le disent « un véritable chef-d'œuvre de psychologie sociale où presque tout est parfait »), et ils terminent (si l'on n'insiste pas sur la brusquerie d'enthousiasme de la première phrase) magistralement :

« Osons dire qu'Edmond de Goncourt fut un homme de génie. Il le fut par l'invention, par l'originalité, par les dons merveilleux du style. Ceux qui tiennent que le style ne peut être beau en dehors de la tradition classique, et ceux qui

prisent trop les idées générales, ne peuvent apercevoir les hautaines qualités de notre maître. On ne saurait raisonner avec les premiers, non plus que parler de couleurs à un aveugle. Pour les autres, leur mépris des intelligences concrètes nous apparaît d'année en année plus inconcevable. Les esprits synthétiques devraient les premiers comprendre tout ce qu'il est de rare, d'admirable, dans la faculté de saisir directement des choses qui ne se rattachent aux idées générales qu'après une ou deux générations. Sans doute les grands généralisateurs ont parfois apporté des notions nouvelles, mais ce n'est pas la règle : la création est plus fréquemment due aux grands esprits concrets. Et quelle cécité singulière de ne pas apercevoir que de pareils cerveaux furent composés d'éléments aussi valables que les cerveaux des plus subtils philosophes !

» Il ne faudrait d'ailleurs pas attribuer un sens absolu aux catégorisations d'intelligences. Ce n'est que par comparaison à des hommes tels que Renan, Taine ou M. Anatole France, qu'Edmond de Goncourt sera un esprit concret, mais par rapport à un être vulgaire il pourra paraître métaphysique. Les milieux où nous évoluons sont tels que les idées particulières sont tout de même des idées générales, et l'observation *dite directe*, dans de pareils milieux, n'est que la faculté de percevoir instinctivement les liens qui relient des phénomènes fort complexes. Les sens les plus délicats ne permettraient pas à un sauvage de percevoir une seule des choses rares que les Goncourt ont partout découvertes autour d'eux. »

— M. Muhlfeld, déjà nommé, eut beau jeu d'écrire *Sur la Clarté* en réponse à un article de M. Maurice Proust *Contre l'Obscurité* (*Revue Blanche*, 15 juillet).

Le grand défaut de l'article de M. Proust est de ne s'adresser à personne. Les reproches qu'il fait aux poètes « verslibristes » et « symbolistes » tombent d'eux-mêmes devant la production de leurs bonnes pages, et il n'y a que celles-là qui comptent, qui suffisent à affirmer leur talent.

« Notre collaborateur, répond M. Muhlfeld, a résumé d'une plume gracieuse les objections des salons littéraires. Elles sont d'une fragilité touchante. Si l'on pousse les gens, ils prennent dans l'édition Perrin les *Morceaux choisis* de Mallarmé, et se dilatent sur la *Prose pour des Esseintes* ou *Une dentelle s'abolit*.

» On leur répond :

» 1° M. Mallarmé n'est pas un jeune poète ; et donc je pourrais refuser de discuter ;

» 2° de ce que M. Gide ou M. Quillard l'exaltent, il ne s'en suit pas qu'ils participent de sa difficulté ;

» 3° l'édition Perrin est défigurée par les fautes d'impression ;

» 4° les plus abscons des Poèmes sont commentés avec grâce par M. Teodor de Wyzewa, avec ingéniosité par M. Philippe Berthelot, etc.

» Tel goguenard poursuit : Entendez-vous *tout* ce qu'écrit Mallarmé ?

» — Pas tout à fait, je bute à quelques coins. Dans le sonnet de la *verrerie éphémère*, il y a un vers :

Moi, sylphe de ce froid plafond,

que je n'interprète pas avec satisfaction.

» — Alors vous admirez de confiance ?

» — De confiance, le mot est assez heureux. Ecoutez. J'entends et j'adore le *Tombeau d'Edgar Poe*, le *Placet*, le *Phénomène futur*, le *Nénuphar blanc*, le *Don du Poème*, toutes les proses assemblées dans le livre des *Pages*. Vais-je pour quelques passages fermés renier mon plaisir ? Notez qu'entre les pièces qui me sont le plus chères à cette heure, il en est qui m'échappèrent à la première audition. J'ai pris la peine d'y revenir et j'ai senti leur charme riche, dense et rare. Dès lors je rougirais de l'orgueil d'estimer logomachie les quelques fragments impénétrés. Je sais par les textes aimés que le poète est haut et sûr. J'ai confiance en lui, comme vous dites.

» ... Maintenant il faut être de bonne foi. Il y a des chefs-d'œuvre plus publics que ceux de nos récents maîtres. Si les reproches usuels tombent à faux, il est juste d'avouer qu'une intelligence moyenne, cultivée passablement, trouvait plus vite sa nourriture dans Musset ou dans Feydeau.

» Pourquoi ? C'est, d'un mot, que la littérature immédiatement antérieure était plutôt une littérature d'illettrés et la présente une littérature de lettrés.

» Lesquels des écrivains d'hier résument la gloire et le succès ? Quels quadragénaires obtinrent le centième mille ? Outre un industriel, M. Ohnet, dont la mentalité m'est mal connue, c'est le réserviste Déroulède, expert en tirs, c'est un sportsman, Guy de Maupassant, doué d'ailleurs d'un sens très violent de la vie et d'une fameuse facilité littéraire, mais d'instruction superficielle, et c'est un marin, M. Julien Viaud, qui avoue à l'Académie ne jamais lire que les coupures de l'*Argus de la Presse*.

» Au contraire, les écrivains nouveaux, issus pour la plupart des chartes ou des laboratoires, lecteurs de classiques, dépioteurs de philosophes, apparaissent, après ces valeureux illettrés, comme une théorie d'érudits.

... et j'ai lu tous les livres,

dit leur poète.

» Or un lettré n'agite pas les mêmes idées, ne rencontre pas les mêmes images, ne profère pas les mêmes termes qu'un

illettré. Son vocabulaire est divers et sa syntaxe variée. »

« ... Le fait avéré, on peut s'informer, sans indiscrétion, pourquoi la génération des écrivains de vingt-cinq à trente-cinq ans serait particulièrement nantie de littérature et de science. C'est un problème spécial d'histoire littéraire. Devant la médiocrité des emplois administratifs, d'anciens élèves d'Ecoles, normale, même centrale et polytechnique, des archivistes, des agrégés de philosophie, pensèrent à gagner la vie littéraire. Tandis que les notoires qui les précédèrent étaient éclos dans l'atmosphère des journaux gais et des théâtres légers, eux apprirent à penser dans les gymnastiques supérieurs de Hume, de Bossuet, de Schopenhauer, de Claude Bernard.

» Dès lors le fossé se creusa, profond et sombre, entre la petite troupe des intellectuels et la masse mal fortifiée par la préparation d'un baccalauréat pénible, puis débilitée par les soucis d'affaires ou mondains.

» Il se pourrait que l'antagonisme du rédacteur et du lecteur, loin de s'adoucir, se marquât davantage. Car nul symptôme dans la montée démocratique ne laisse prédire une renaissance du goût public.

» Alors pour qui écrira-t-on ?

» Pour soi d'abord. « J'ai assez de quelques lecteurs, dit à peu près Montaigne, j'en ai assez de trois ou de deux, j'en ai assez d'un, j'en ai assez de pas un. » Il y a des natures sensibles et communicatives qui ne se résoudront pas à perdre le plaisir, même pris seul, de l'épanchement littéraire. Il arrive bien qu'on parle tout haut sans interlocuteur. Et l'illusion de la postérité est naïve mais licite.

Puis une élite demeurera, plus serrée peut-être... »

« ... La clarté, voyez vous, c'est l'intelligence, les deux mots n'ont pas de sens différents. L'un et l'autre signifient la lumière, qu'on parle de l'artiste ou de son visiteur. Il y a des lumières rares, don des chimies nouvelles et savantes, pour qui la rétine vulgaire est un mauvais photomètre. Elles n'en valent pas moins. Il y a des lumières fumeuses, issues pourtant de chandelles connues, salonnières et réputées ; mais l'œil instruit les jugera obscures. A chacun sa clarté. Et laissons dire. »

— Dans le *Mercure* de Mai, j'avais touché incidemment, sans pouvoir être explicite, suivant l'obligatoire impuissance d'une « revue des revues » à la technie du vers, ou plutôt du rythme, simplement (car quand nous rendrons-nous compte que le mot « vers » n'a plus de sens que par accident ?) M. Gabriel Trarieux à qui s'adressait la remarque y avait répondu dans **l'Art et la Vie** de Juin. Le numéro de Juillet

a publié une *Lettre sur la Poésie* de M. G Tarde, l'auteur des « Lois de l'Imitation » et de « La Logique sociale. » Il me serait impossible d'extraire quelques passages de cette « Lettre » sans être obligé de discuter ; cela m'entraînerait loin, et je crains que mes citations n'aient été déjà trop abondantes.

Que ces messieurs veuillent bien m'excuser et me faire crédit de quelque temps.

ROBERT DE SOUZA.

Post-Scriptum I. — La superbe de M. René Ghil est toujours amusante. Je m'attendais à une de ses manifestations, mais je l'espérais plus sérieuse.

Je crois qu'il suffira au lecteur de relire une des phrases de la réponse de M. Ghil et de se reporter à ma critique de Juillet pour juger la cause. Cette phrase, la voici :

« Il n'est de *pensée* que lorsque la sensation a été examinée en ses causes et fins et composants, *comparée et jugée* : et alors ce devient de la poésie intellectuelle vraiment, et scientifique ... »

Quant à l'article de M. Ghil de l'*Aube* (Juin) sur la *Beauté*, je l'ai bien lu, hélas ! Comme il démontrait que le sens de la Beauté dans la création poétique était difinitivement oblitéré chez M. Ghil, il eût été cruel à moi d'insister.

P.-S. II. — Aura-t-on remarqué que les réponses au referendum de la *Critique* (5 Juillet) étaient apocryphes ? Toute la presse s'y est laissé prendre.

R. S.

LETTRES ALLEMANDES

Georg von Ompteda : *Leidenschaften*, in-12, Berlin, F. Fontane. — Otto Julius Bierbaum : *Pankrazius Graunzer, der Weiberfeind*, in-16, Berlin, Verein für Deutsches Schrifthum, 4 m. — Arthur Schnitzler : *Mourir*, traduit de l'allemand avec l'autorisation de l'auteur par Gaspard Vallette, in-16, Paris, Perrin et Cie, 3.50. — Arthur Schnitzler : *Liebelei*, in-16, Berlin, S. Fischer, 2 m. — Peter Altenberg : *Wie ich es sehe*, in-16, Berlin, S. Fischer, 2 m. — Richard Schaukal : *Verse (1892-1896)*, in-16, Brunn, Rudolf M. Roher.

Le bilan de la littérature allemande de ces derniers mois n'a pas été très brillant. Il serait difficile de citer, dans la masse des publications récentes, un ouvrage ayant joui d'une vogue particulière auprès du public, et je pense qu'aucun chef-d'œuvre n'a attiré l'attention soutenue des quelques critiques dont l'opinion s'impose. Après les belles promesses que faisaient à leurs débuts de jeunes écrivains dont il fut parlé ici, on peut à juste titre s'étonner de leur silence. L'école réaliste d'il y a quinze ans — celle qui faisait du réalisme un

« drapeau » — est bien morte, sans qu'il se soit trouvé quelqu'un pour la regretter, et le mouvement naturaliste au théâtre, qui lui succéda, celui des Hauptmann, des Halbe et de leur école, semble s'être épuisé dès son premier effort. Sera-t-il jamais capable de reprendre haleine ? M. Hauptmann s'est acharné à un sujet historique. Son *Florian Geyer*, qui devait synthétiser la misère du paysan au sortir du Moyen-Age, comme les *Tisserands* synthétisaient la misère de l'ouvrier moderne, est devenu une œuvre vaste et informe que plusieurs théâtres essayèrent en vain d'acclimater. Après son énorme succès d'il y a trois ans, M. Max Halbe aura beau travailler, *Jeunesse* restera sa dernière œuvre. Quant à M. Hartleben, il semble avoir renoncé au théâtre pour de vains jouets philologiques. Il reste les imitateurs du théâtre français : Mais M. Sudermann, que le sort devait toujours favoriser, a subi, lui aussi, un échec sérieux durant la dernière saison, et les récents drames de M. Louis Fulda sont vraiment trop médiocres pour qu'il en faille parler. Berlin n'est décidément pas la ville de l'art, et sa prépondérence en matière de théâtre semble gravement menacée depuis que la tentative de M. Walter Harlan de créer à Leipzig un théâtre libre permanent se trouve en si bonne voie. Un édifice répondant entièrement aux besoins de la mise en scène moderne est actuellement en construction. Mais quelles pièces modernes y jouera-t-on ?

Tout comme au théâtre, l'influence française continue à prédominer dans le roman. Depuis M. Sudermann jusqu'à M. Tovote, romanciers en vogue de l'autre côté du Rhin ne peuvent oublier qu'ils ont lu notre grand Maupassant. Ils rappellent malheureusement trop souvent qu'ils connaissent aussi tous nos Marcel Prévost.

Les nouvelles du baron d'Ompteda recrutent surtout leurs lecteurs parmi la haute bourgeoisie libérale. Elles suffisent à son modernisme. Ce sont des histoires lestement écrites, qui ne prétendent pas réaliser l'idéal d'un art raffiné. Le dernier recueil du jeune auteur — ancien officier de cavalerie m'a-t-on dit — s'intitule **Leidenschaften** (*Passions*) et porte comme sous-titre « Histoires masculines, féminines et neutres ». Une constante recherche de l'effet dans les situations, voulant aboutir à des pointes d'ironie, s'étaye sur un brutal réalisme des faits sans aucun approfondissement psychologique. L'un de ces récits cependant, par son allure amusante et l'humour qui y perce parfois, se détache agréablement sur la tonalité grise de l'ensemble. Une de nos élégantes demi-mondaines, Lyane de Pierrechauds, est exilée par « son ami le duc de ***, comme dit l'auteur lui-même, dans une toute petite ville d'eau de *l'*Outre-Rhin (sic) ». L'émoi qu'elle y cause,

l'enthousiasme des uns, la méfiance des autres, l'ahurissement de plusieurs quand ils connaissent sa véritable situation sociale, jusqu'à ce qu'enfin, à son départ, tout le monde la fête comme une princesse, cela est pour M. d'Ompteda une jolie occasion de nous peindre les petits horizons de cette bonne bourgeoisie allemande. Mais pourquoi cite-t-il tant de français ? Pourquoi dit-il que la « séduisante beauté » rentrera à Paris « dès qu'elle aura reçu absolution (sic) de sa faute », et que la durée de son séjour est « incertaine » ?

Depuis qu'il a quitté la direction de la revue PAN — une autre de nos déceptions — M. O.-J. Bierbaum s'est retiré dans un coin perdu du Tyrol, où il habite, loin de l'agitation berlinoise, entièrement adonné à ses travaux, l'aile spacieuse d'un château presque abandonné. Il y a achevé un roman comique d'un tour d'esprit singulier avec de curieuses recherches de style. Je l'avoue franchement, je n'aime pas la prose de M. Bierbaum : elle est contournée et artificielle, elle a quelque chose de vieillot qui, dans son article de critique, me désespère. Mais ici, dans cet humoristique **Pankrazius Graunzer**, tous ces défauts sont devenus presque des qualités. J'ai involontairement pensé à l'énorme Jean Paul en lisant l'histoire de ce célibataire endurcie en tournée matrimoniale, un Jean Paul qui auraitlu Dickens et l'*Auch Einer,* de Vischer. Et le poète Bierbaum, celui qui a chanté jadis en des vers classiques, le poète qui sourit à chaque coin de page, dans les passages lyriques du roman, dans la délicieuse idylle du dénouement, m'a consolé du prosateur Bierbaum.

Une revue suisse, qui, je crois, a cessé de paraître, avait eu l'heureuse idée de publier en traduction une longue nouvelle d'un jeune auteur viennois, **Mourir**, de M. Arthur Schnitzler. J'ai dit ailleurs tout le bien que je pensais de ce livre : la lutte tragique, pour se raccrocher à la vie, d'un jeune homme s'en allant de la poitrine et voulant entraîner *là-bas* une maîtresse qu'il adore et dont il ne peut se détacher. La traduction qui paraît maintenant en volume est consciencieuse, quoique volontairement tronquée en certains endroits, écrite en une langue terne. M. Schnitzler est actuellement l'écrivain le plus en vue de cette pléiade de jeunes Viennois si pleine de promesses. Les bords du Danube ont gardé un reste de vieille culture, un raffinement précieux dans les goûts et dans les habitudes, mêlés à une résignation presque orientale. Il y est né un art tardif de virtuoses du style et du sentiment dont l'Allemagne du Nord ne serait pas capable. Aussi est-ce à Vienne qu'il faudra dorénavant chercher l'art littéraire. Avec son drame : **Liebelei** (*Amourette*), M. Schnitzler eut le seul succès théâtral que put enregistrer l'Allemagne dans sa dernière saison. Joué à Vienne d'abord,

au *Burgtheater*, puis à Berlin, à Francfort et dans d'autres villes d'Allemagne, la pièce s'imposa partout. Comme dans son premier drame : *Das Maerchen*, l'auteur met en scène nos amours de civilisés avec les filles du peuple. Et ici le jeune homme qui ne croyait se payer qu'un caprice est aimé entièrement, avec toute la passion d'un petit cœur naïf. Hélas ! lorsqu'il meurt tué en duel à cause d'une « chère madame », une liaison sérieuse celle-là, la jeune fille reste seule avec cette question amère : « Et moi ? — Que suis-je pour lui ? » — Au charme de la couleur locale, cette légère atmosphère viennoise qu'il sent jusque dans ses nuances les plus subtiles, s'ajoute chez M. Schnitzler la vibrante sympathie pour ce peuple dont il se sent frère. Le sceptique désenchanté qu'il est forcément, puisqu'il est homme du monde, devient un passionné de la vie qu'il aime avec tout le sang de son cœur parce qu'il est poète.

M. Altenberg a toute l'étoffe qu'il faudrait pour être un poète lui aussi, mais je crains bien qu'il ne veuille jamais faire l'effort qui lui permettrait de réaliser son rêve. La vie viennoise est décidément trop douce. Si l'on y aime parfois tragiquement, on se contente pourtant en général de petites idylles tendres, de bouquets de flirts, de pâtisseries et de cafés-concerts. On note quelques vagues rêveries, on saisit au vol quelques images fugaces. M. Pierre Altenberg publie ses carnets de notes. Il n'a nul souci de composition. Les liaisons dans les idées sont faites chez lui par des tirets ou des petits points. Quelles jolies pages de volume cela fait, avec des bouts de phrases à faire rêver M. Poictevin. On ferait vingt romans de tous ces fonds de tiroirs ! Quel dommage que M. Altenberg n'en ait pas tenté au moins un seul. Je le regrette sincèrement, car **Wie ich es sehe** *(Comme je vois les choses)* est un des plus curieux livres de la littérature allemande moderne. Il y a là des analyses de cette singulière végétation qui croît dans les profondeurs de l'âme humaine, de ces plantes délicates qui se colorent de mille nuances et s'agitent au moindre souffle ; quelques-uns seuls savent les démêler, et à peine si nous avons déjà une langue pour les dire. Des enfants jouent et causent autour de leur mère, et dans leurs paroles nous croyons saisir des correspondances mystérieuses avec nos pensées les plus secrètes. Deux âmes se rencontrent, et leurs premières paroles les font se comprendre, les choses complexes et disparates font place à une lumineuse harmonie. M. Altenberg a saisi cela. Et je crois que je lui pardonne son manque de logique dans les idées, le fatigant retour de ses procédés toujours pareils, la fausse élégance de ses intérieurs, puisque sa sentimentalité s'est plue à nous esquisser quelques traits nouveaux de « l'âme européenne ».

M. Schaukal réunit en un mince volume de 100 pages ses vers des cinq dernières années : **Verse (1892-1896)**. Il les épigraphie, on ne sait trop pourquoi, de cette phrase de Maurice Barrès : « Nôtre Moi, en effet, n'est pas immuable, il nous faut le défendre chaque jour et chaque jour le créer », et d'un passage de *Mademoiselle de Maupin*. En joignant à cela quelques honorables traductions de Verlaine, je crois que j'aurai mentionné la plus importante partie de ce recueil.

J'aurais voulu dire encore, à propos d'un récent volume, tout le bien que je pense du talent poétique de M. Stefan George, mais les œuvres de M. Stefan Georges sont introuvables.

HENRI ALBERT.

ART

Le mois est pauvre en manifestations : les galeries sont désertes, et nous retrouverons les peintres sur les plages ou dans les champs, préparant études et tableaux pour l'hiver. La rue Laffitte somnole, les vitrines bâillent. A peine si, chez M. Le Barc de Boutteville, régulièrement s'ouvre l'exposition trimestrielle, très mêlée comme toujours. J'y retins avant tout le monde M. Maxime Dethomas, dont les esquisses sombres sont d'une coloration intéressante, d'un goût sûr, d'une élégance nerveuse qui fait augurer de sérieux résultats.

Chez Durand-Ruel on voyait récemment dans une petite salle un très beau Clouet, un Porbus de haute allure, et un Degas de la première manière, une vieille mendiante assise, d'une exécution puissante, large, simple, qui ne faiblissait pas à côté de ces deux autres œuvres. Ce Degas est une pièce de première valeur. De-ci, de-là, sur les murs, des Ten Cate amusants et fins.

M. Bing offrait l'hospitalité à M. Moulijn, peintre symboliste hollandais. M. Moulijn a beaucoup plus de talent plastique et beaucoup moins de prétention idéologique que M. Edvard Munch, qui le précédait en cette galerie. On ne peut que regretter qu'un sentiment délicat de la couleur et de l'ornementation linéaire soit gâté à ce point par des théories de déformation et des recherches littéraires sans application picturale. C'est toujours le même dilemme : ou une peinture pour le morceau habile et insignifiante intellectuellement — ou une peinture illustrant des conceptions purement réservées à la littérature. M. Moulijn n'y échappe pas, et c'est dommage, car c'est un coloriste sentimental parfois touchant.

Hormis ces choses, rien ne sollicitait ce mois-ci le critique ou le curieux.

— Je prendrai ici congé de ceux des lecteurs de cette Revue qu'a pu intéresser la série de ces chroniques mensuelles. De mon plein gré je les interromps et les borne à ces lignes, avec l'assentiment de la direction. J'estime que mon opinion ne se fortifierait nullement et perdrait même à s'exprimer encore l'hiver prochain, car j'ai passé en revue tous nos peintres grands et petits, j'en ai dit ce que j'en pensais, ils vont défiler à nouveau, et je ne pourrais que me répéter, n'espérant ni ne prétendant les voir modifier leur manière. Il sied donc qu'une parole autre que la mienne s'élève pour examiner leur effort à venir, et s'il survenait quelque inconnu dont la tentative parût neuve, j'aimerais simplement témoigner en sa faveur, par une étude isolée, de l'heureux droit qu'un artiste a de dire son admiration pour un autre.

Au surplus, j'aperçois que l'ensemble des opinions exprimées en ces notes fut assez spécialement contradictoire au au goût du jour, pour qu'il soit de stricte justice de laisser le champ libre à un jugement plus doux pour nos peintres. Divers incidents, quelques interruptions, voire de menus impertinences, qui m'amusèrent d'ailleurs et dont je ne regrette rien, me signifièrent que j'avais mal contenté un certain nombre de personnes : il n'en pouvait être autrement, et j'y vis le signe même que ces rapides réflexions n'avaient point laissé d'être suivies. Les déclarations qu'elles contenaient furent trop nettes et trop directement reliées par un ensemble de principes esthétiques pour ne pas affirmer devant les œuvres une sympathie ou une aversion également vives, quel que fût mon désir de tout comprendre et de trouver en tout le beau côté. A relire, avant de poser la plume, la série de ces chroniques, je renonce à y défendre bien des détails, à y maintenir bien des termes, mais le sentiment général m'en apparaît conforme à ce que je pensais véritable et à ce que je souhaitais faire sentir, et vraiment je n'en retire rien d'essentiel, en conscience, si je concède que les mots vont toujours trop loin quand on juge, et quand on note son impression du moment. Tout se pacifie à distance, et se remet à son plan : et j'espère que la vivacité même de ces opinions paraîtra inséparable d'une conviction passionnée et en confirmera, seule chose dont je souhaite l'intégrité, l'absolue bonne foi.

C'est dans ces dispositions que je céderai volontiers à quelqu'un de mes confrères ou amis une tâche dont l'accomplissement m'a valu des attaques que j'eusse aimé parfois voir prendre un autre caractère, mais qui m'attira aussi quelques nobles assentiments, et qui m'a en somme fortement

intéressée durant le long exercice que j'en fis : au point que j'avouerai humblement, au sujet de ces chroniques, être persuadé que ceux qui les aimèrent n'y purent jamais trouver la satisfaction que je pris à les écrire.

CAMILLE MAUCLAIR.

LA PEINTURE A MUNICH

Le Palais de Glace : Lenbach; trois maîtres du dessin : MM. Menzel, Max Klinger, Greiner. — La Sécession.

Le Palais de Glace. — Lenbach : un admirable psychologue. Il n'a souci, dans chacun de ses tableaux, que de mettre en valeur les yeux; il esquisse à peine les mains, néglige le costume; même le visage, d'exécution si fine, ne semble devoir servir que de cadre aux yeux, en qui se réfugie et d'où s'exprime toute l'âme avec une extraordinaire intensité. Lenbach peint sombre, ce qui est un peu triste quand le modèle est une femme; mais il réserve au « petit sexe » des pastels d'une grâce vaporeuse et cependant nette, des pastels qui n'insistent pas et qui retiennent.

Trois maîtres du dessin :

M. Menzel. Il est caricaturiste sans le savoir. Il a vu et fixé, très exactement et sans les idéaliser d'aucune façon, beaucoup de princes et de généraux bouffis, de membres du haut clergé et de grands avocats. Il n'oublie rien des visages qu'il a regardés et sa vision est d'une minutie impitoyable. A côté de cela, il a pris au pastel de fins paysages, et, puissant artiste, enfermé dans une simple esquisse de main un large poème de vie brutale.

M. Max Klinger. Il expose peu cette année. Je ne voudrais citer de lui qu'un dessin à la plume, un peu grêle de facture, mais de haute idée, qui figure le pied du Temps se crispant sur le Christ qui essaye de sortir du sépulcre. On mentionnerait aussi, comme aberration esthétique, un Eros qui s'agite sur un vélocipède formé d'un cercueil à roues, et une vignette « dédiée à une maison de tolérance » qui rappelle trop précisément Rops. Et cependant M. Klinger est un grand artiste ; après des débuts où il s'essayait à un japonisme germanisé, je veux dire un peu lourd, il a fait avec l'eau-forte ce que Boecklin fit en peinture : il a traduit l'âme antique avec un sens profond de la beauté et des paysages qu'elle anima.

J'aurais aimé écrire une étude complète sur l'œuvre considérable de M. Klinger, mais on ne peut, et c'est regrettable, juger cette œuvre que fragmentairement chez des particuliers, les musées ayant négligé de l'acquérir.

M. Greiner. A subi l'influence de M. Klinger, qu'il égale

déjà. Ce jeune homme est remarquable par la sûreté et la conscience de son dessin ; son art s'affirme puissant ; la nudité chez lui n'est pas érotique, ses femmes étalent simplement leurs chairs avec une saine bestialité.

On pourrait reprocher à M. Greiner un peu de raideur dans les mouvements et un manque de synthèse trop caractéristique, mais avec le sens de la vie, qu'on doit lui reconnaître, il arrivera, j'espère, à se vite libérer de ces défauts.

Dans ce vaste bazar du Glas-Palast, il y a d'estimables choses qu'avec de la place on pourrait signaler, d'autres moins estimables, et surtout beaucoup d'horreurs.

La Sécession. — M. Stuck intéressa jadis par un certain art large et brutal qui semblait être l'extériorisation de l'âme germanique ; ce peintre parut personnel, il était habile, on pouvait donc espérer beaucoup de lui.

Or j'ai été très désillusionné par *La Mauvaise Conscience* qu'il expose cette année à la Sécession. Cette surannée allégorie du meurtrier poursuivi par les trois Erynnies n'a été pour M. Stuck que l'occasion d'une lourde macédoine de couleurs ; je ne crois pas qu'on doive autrement juger ce tableau.

Cela est mauvais, mais M. Stuck compose d'admirables pastels, d'une solidité de dessin, d'une souplesse de lignes sans pareilles, d'un relief peut-être excessfi, surtout quand on songe au fondu de ceux de Lenbach.

M. Samberger, portraitiste, est l'élève de Lenbach, élève trop strict, semblerait-il, car à distance ses portraits rappellent d'inférieurs tableaux du maître. Il y a là, je ne dis pas, de la vigueur et de la vie, mais qui s'exagèrent en grossièreté et en flamboyance romantique.

M. Boecklin, à part un tableautin joli de fraîcheur et d'éclat, n'a rien donné d'intéressant ; par contre, que d'imitateurs ! j'en compte cinq au moins qui ont pris à Boecklin ses pins d'ébène, ses ciels noirs et ce qu'il a d'un peu criard dans sa couleur ; mais ce qu'on ne trouve chez aucun, c'est l'éclat et la luminosité du grand peintre et sa profonde compréhension de l'âme antique.

M. de Uhde s'entête dans un parti-pris de vulgarité sur lequel il sied de faire silence.

Il est permis de ne pas aimer M. Herkomer, quand il peint ; car les chairs cireuses de ses portraits sont vraiment trop désagréables s'il a parfois de chauds paysages ; comme aquafortiste, il est souple, il est intense, et, si l'on osait dire, minutieusement synthétique.

Quelques paysagistes écossais :

M. Stevenson a compris et exprimé en poète délicat l'âme

nocturne des choses; crépuscules et clairs de lune, il est fluide, léger et vaporeux, et vaporeux, fluides et légers sont les paysages de M. Hamilton, bergers et troupeaux sous des ciels bleus mélancoliques du Nord.

M. Th. Dow, encore un Écossais, découpe sur des horizons d'extrême automne un vol blanc d'oies sauvages.

Dans un tableau de M. Luyten, des briquetières rangent des briques au soleil; cela amuse à cause du mouvement qui semble se prolonger jusqu'à terre.

Comme gravure, j'ai cité M. Herkomer et je ne vois plus de qui parler.

M. Fritz Bürger dans une lithographie originale (?) s'est souvenu si exactement d'un Forain (la modiste au chapeau) que cela prête à sourire.

D'ailleurs, pendant que j'en suis au chapitre des *réminiscences*, pourquoi ne pas signaler deux journaux illustrés de Munich, *Simplicissimus* et *Jugend*, où d'aimables jeunes gens pillent, avec une fort appréciable dextérité, MM. Steinlen et Balluriau !

CHARLES GUÉRIN.

ECHOS

Une lettre de M. Edmond Barthélemy. — Une lettre de M. Yvanhoé Rambosson. — Rectification d'interview. — Monument Paul Verlaine — Bustes de Paul Verlaine et d'Edmond de Goncourt. — Livres à venir.

Une lettre de M. Edmond Barthélemy.

Mon cher ami,

En vacances, je ne lis qu'à présent l'exquise note de M. Vanor relative à notre édition des *Maîtres-Chanteurs*. A la réponse que lui a faite, dans le dernier numéro de l'*Ermitage*, mon collaborateur M. de Brinn'Gaubast, je dois ajouter que de toutes les aimables appréciations de M Vanor il en est une particulièrement qui tombe à faux. « M. de Brinn'Gaubast, dit M. Vanor, ne connaît pas la musique. » Qu'en sait-il? Ce n'est pas, en tous cas, notre livre qui lui peut donner le droit de formuler cette affirmation, attendu que mon collaborateur n'a pas eu à s'occuper de la partie musicographique, fort développée, de cet ouvrage. J'en suis seul l'auteur responsable, et les appréciations de M. Vanor ne devraient pas se tromper d'adresse. Que si, les choses étant ainsi rétablies, il persiste à étendre à mon travail personnel une appréciation qui, du reste, comme le dit mon collaborateur, a tout juste la portée d'une imprudente boutade, je le prie de se renseigner sur la valeur de ce jugement auprès de M. Ernst, dont la compétence, je suppose, égale au moins la sienne propre, en ces matières, et qui, dans un récent article, à la *Revue*

Encyclopédique, a déclaré que ce *Commentaire musicographique*, « très clair, très bien conçu, suit la partition scène à scène et page à page ». Je me dispenserai de citer telles autres lignes, plus concluantes encore, de cet article. M. Ernst est l'ami commun de M. Vanor et de moi-même ; M. Vanor lui attribue donc, du même coup, autant qu'à moi, l'ignorance de cette partition de Wagner.

Inconvénients d'une « critique »... négative.

Recevez, etc.

EDMOND BARTHÉLEMY.

§

Une lettre de M. Yvanhoé Rambosson.

Mon cher Vallette,

Pour juger un peintre, il faut le placer à sa date. M. Mauclair, malgré sa jeunesse, est peut-être à l'abri *des jugements plus généreux que justifiés*, mais il manifeste un flagrant manque de logique en blâmant un peintre venu bien avant Manet, Monet et les « pleinairistes », de n'avoir pas adopté la peinture claire. C'est comme si l'on reprochait à V. Hugo de n'avoir pas écrit de vers libres.

M. Boulard fit partie de ce groupe de peintres qui compta Courbet, Rousseau, Troyon, Millet. Pourquoi critiquer qu'il ressemble à des maîtres, ses contemporains — bien qu'un peu plus âgés, c'est vrai — et ses amis ? Leur a-t-il pris plus qu'il ne leur a donné ?

Ceux qui parlèrent ces temps-ci de M. Boulard n'essayèrent aucune restauration de la peinture noire. Ils rendirent simplement justice à un oublié, auquel on reproche bien amèrement le peu de bruit fait pour la première fois autour de son nom, tandis que le plus minime exposant de chez Le Barc eût recueilli une presse plus « nombreuse » que le vieux maître.

Au surplus, quelle est cette obligation de peindre clair ? On y est forcé pour plaire à M. Mauclair, cela est certain. D'autres n'ont point d'aussi intransigeantes théories, professent que le mode d'expression importe peu pourvu qu'on exprime, et considèrent encore comme des maîtres quelques gens affligés de coupables penchants pour le bitume.

A vous bien cordialement.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

§

Rectification d'interview. — Une interview publiée par la *Patrie* et divers journaux qui se tirent sur la même composition me fait dire, à propos de la lettre adressée par M. Paul Fournier à la *Gazette de Francfort* : « C'est un maladroit. Il l'a reconnu lui-même quand il est venu me voir... » ; et plus

loin : « Je le répète, il a été maladroit dans son choix et le regrette aujourd'hui ».

M. Paul Fournier ne m'a pas dit qu'il regrettât quoique ce fût, et je n'ai pas dit qu'il avait été un « maladroit ».

Je n'ai pas dit non plus que l'enquête franco-allemande entreprise par le *Mercure* avait eu « beaucoup de succès », mais qu'elle a fait « beaucoup de bruit ». — ALFRED VALLETTE.

§

Monument Paul Verlaine. — Le Comité adresse la circulaire suivante aux amis et admirateurs de Paul Verlaine.

« L'élan unanime qui accompagna, voici une demi-année, au tombeau notre grand PAUL VERLAINE reste un admirable souvenir : on ne saurait s'en tenir là, toutefois, dans la célébration publique d'une si chère mémoire.

» Le génie a le droit de ne faire qu'un stage très bref dans le repos commun.

» Ici la gloire était mûre, dès la mort ; et, tout de suite, cette radieuse figure peut renaître, par le marbre, dans le Jardin du Luxembourg — cimetière, sans dépouille et léger, des Poètes.

» Un monument — que surmonte le buste par Niederhausern — confié pour l'ensemble au sculpteur, va se dresser bientôt.

» Appel est fait à votre souscription et la présente lettre contient d'avance notre remercîment. »

Le Vice-Président, A. RODIN. — *Le Président,* STÉPHANE MALLARMÉ.

§

Bustes de Paul Verlaine et d'Edmond de Goncourt. — On nous prie d'insérer l'avis suivant :

« Un groupe d'écrivains lorrains, amis et admirateurs de Paul verlaine et d'Edmond de Goncourt, se propose d'ériger à Nancy deux bustes à la mémoire de leurs glorieux compatriotes. Un double comité s'est formé ; il a pour président à Nancy M. Maringer, maire de la ville, et M. Goutière-Vernolle, directeur de la *Lorraine-Artiste*.

» MM. André Theuriet et Raymond Poincaré ont été élus président et vice-président du comité parisien.

» Les souscriptions seront reçues avec reconnaissance chez M. Jules Rais, secrétaire-trésorier, 13, rue du Montparnasse. »

§

Livres à Venir. — M. Charles Guérin annonce pour l'automne un roman : *Le Péché contre l'Esprit*, — et M. Marc Legrand un volume de poésies qui paraîtra à la Librairie Armand Colin : *L'Ame Antique*, avec pages liminaires d'Emmanuel des Essarts et d'Emile Gebhart.

MERCVRE.

TABLE DES MATIÈRES

(TOME XIX)

N° 79. — JUILLET 1896

Pierre Quillard.....	**Emile Zola**.....	5
Emerich Madach (Ch. de Bigault de Casanove *trad.*)	*La Tragédie de l'Homme* (Notice. Sc. I à V).....	13
André Fontainas.....	**Georges Eekhoud**.....	49
Thomas Carlyle (Edmond Barthélemy *trad*).....	*Sartor Resartus. Vie et Opinions de Herr Teufelsdræckh* (L. II, III-IV).....	55
Francis Vielé-Griffin.....	*Notes sur les Poètes d'Outre-Mer* : **I. Sidney Lanier**..	84
Emile Métrot.....	*Sonnets*.....	90
Alfred Mortier.....	*A l'Odéon*.....	92
Maurice Beaubourg.....	*Au sujet de la théorie de l'Art pour l'Art*.....	95
Camille Mauclair.....	*Hommage à Théodore de Banville*.....	100
Louis Dumur.....	*Pauline ou la Liberté de l'Amour*, roman (XVI, *suite*, XVII-XX, *fin*).....	104

Revue du Mois. — Remy de Gourmont : *Epilogues* (147); Francis Vielé-Griffin : *Poèmes* (149); Rachilde : *Roman* (157); Louis Dumur : *Théâtre* (162); Louis Weber : *Philosophie* (165); Gaston Danville : *Psychologie, Sociologie, Morale* (168); *Publications récentes* (172); Robert de Souza : *Journaux et Revues* (173); Henry-D. Davray : *Lettres anglaises* (181); A.-Ferdinand Herold : *Les Théâtres* (183); Maurice Beaubourg : *Conférences* (184); Camille Mauclair : *Art* (186); Mercure : *Echos, Finances* (189).

N° 80. — AOUT 1896

A. LEPÈRE..... *Dessin inédit*..... 194
GABRIEL FABRE..... *Glose musicale sur des vers de Laurent Tailhade*..... 195
EDOUARD DUJARDIN..... *Les Représentations de Bayreuth*..... 198
STUART MERRILL..... *Les Quatre Saisons*..... 207
HUGUES REBELL..... *La Nichina*, roman (Prologue, I)..... 218
VICTOR CHARBONNEL..... *Les Mystiques dans la Littérature présente*, 5e partie : *Mysticisme épars*..... 257
EDOUARD DUCOTÉ..... *L'Aventure sur la Montagne*. 276
G.-B. JUÉRY..... *L'Ironie Victorieuse. Nocturne d'Hiver*..... 283
THÉODORE CHÈSE..... *L'Homme qui a vu le Néant et l'Homme qui avait perdu une Virgule*..... 285
EMERICH MADACH (CH. DE BIGAULT DE CASANOVE *trad.*) *La Tragédie de l'Homme* (Sc. VI à X)..... 294

REVUE DU MOIS. — Remy de Gourmont : *Epilogues* (337); Francis Vielé-Griffin : *Poèmes* (341); Rachilde : *Roman* (345); R. G. : *Littérature* (351); Louis Weber : *Philosophie* (355); Christian Beck : *Economie sociale* (357); Jacques Brieu : *Esotérisme et Spiritisme* (359); Maurice Beaubourg : *Notice Bibliographique* (361); *Publications récentes* (363); Robert de Souza : *Journaux et Revues* (364); Henry-D. Davray, Stuart Merrill : *Lettres anglaises* (370); Zanoni : *Lettres italiennes* (374); A-Ferdinand Herold : *Les Théâtres* (376); Camille Mauclair : *Art* (379); Mercure : *Echos, Finances* (380).

N° 81. — SEPTEMBRE 1896

M.-L. ROGRE..... *Les Massacres d'Arménie. Quelques Documents et Remarques en l'honneur du Sultan Abdul-Hamid, de la Civilisation européenne et de l'Alliance franco-russe*.. 385
HENRY BATAILLE..... *Epilogue*..... 404
EMERICH MADACH (CH. DE BIGAULT DE CASANOVE *trad.*) *La Tragédie de l'Homme* (Sc. XI à XIII)..... 405
CHARLES-HENRY HIRSCH..... *Paroles aux Miroirs*..... 441

THOMAS CARLYLE (EDMOND BARTHÉLEMY *trad.*)..... *Sartor Resartus. Vie et Opinions de Herr Teufelsdræckh* (L. II V-VI)..... 443
PAUL LÉAUTAUD..... *Sonnet*..... 466
ALFRED JARRY..... *De l'Inutilité du Théâtre au Théâtre*..... 467
HUGUES REBELL..... *La Nichina*, roman, (1re partie, suite)..... 474

REVUE DU MOIS : Remy de Gourmont : *Epilogues* (531); Francis Vielé-Griffin : *Poèmes* (536) ; Rachilde : *Roman* (539); Louis Dumur : *Théâtre* (544); Jacques Brieu : *Esotérisme et Spiritisme* (548); *Publications récentes* (551); Robert de Souza : *Journaux et Revues* (551); Henri Albert : *Lettres allemandes* (558); Camille Mauclair : *Art* (562); Charles Guérin : *La Peinture à Munich* (564); Mercure : *Echos* (566); *Tables.*

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS [1]

(TOME XIX)

HENRI ALBERT

Revue du Mois : Lettres allemandes..... 558

HENRY BATAILLE

Epilogue..... 404

MAURICE BEAUBOURG

Au sujet de la théorie de l'Art pour l'Art..... 95
Revue du Mois : Conférences... 184
— Notice bibliographique..... 361

CHRISTIAN BECK

Revue du Mois : Economie sociale..... 357

JACQUES BRIEU

Revue du Mois : Esotérisme et Spiritisme..... 359-548

THOMAS CARLYLE

(**Edmond Barthélemy** *trad.*)

Sartor Resartus. Vie et Opinions de Herr Teufelsdrœckh (L. II, III-VI).....55-443

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

VICTOR CHARBONNEL

Les Mystiques dans la Littérature présente : 5e partie : Mysticisme épars..... 257

THÉODORE CHÈSE

L'Homme qui a vu le Néant et L'Homme qui avait perdu une virgule..... 285

GASTON DANVILLE

Revue du Mois : Psychologie, Sociologie, Morale..... 168

HENRY-D. DAVRAY

Revue du Mois : Lettres anglaises.....181-370

EDOUARD DUCOTÉ

L'Aventure sur la Montagne..... 276

EDOUARD DUJARDIN

Les Représentations de Bayreuth..... 198

LOUIS DUMUR

Pauline ou la Liberté de l'Amour *roman*, (XVI-XX, *fin*). 104
Revue du Mois : Théâtre..... 162-544

ANDRÉ FONTAINAS

Georges Eekhoud..... 49

REMY DE GOURMONT

Revue du Mois : Epilogues.....147-337-531
— Littérature..... 351

CHARLES GUÉRIN

La Peinture à Munich..... 564

A.- FERDINAND HEROLD

Revue du Mois : Les Théâtres.....183-376

CHARLES-HENRY HIRSCH

Paroles aux Miroirs..... 441

ALFRED JARRY

De l'Inutilité du Théâtre au Théâtre..... 467

G.-B. JUÉRY

L'Ironie Victorieuse. Nocturne d'Hiver..... 283

PAUL LÉAUTAUD

Sonnet..... 466

EMERICH MADACH

Ch. de Bigault de Casanove *trad.*)

La Tragédie de l'Homme (Notice. Sc. I à XIII).....13-294-405

CAMILLE MAUCLAIR

Hommage à Théodore de Banville..... 100
Revue du Mois : Art.....186-379-562

STUART MERRILL

Les Quatre Saisons..... 207
Revue du Mois : Lettres anglaises..... 373

EMILE MÉTROT

Sonnets..... 90

ALFRED MORTIER

A l'Odéon..... 92

PIERRE QUILLARD

Emile Zola..... 5

RACHILDE

Revue du Mois : Roman.....157-345-539

HUGUES REBELL

La Nichina *roman* (Prologue, 1re partie).....218-474

M.-L. ROGRE

Les Massacres d'Arménie. Quelques Documents et Remarques en l'honneur du Sultan Abdul-Hamid, de la Civilisation européenne et de l'Alliance franco-russe..... 385

ROBERT DE SOUZA

Revue du Mois : Journaux et Revues.....173-364-551

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Notes sur les Poètes d'Outre-Mer : **I. Sydney Lanier**.. 84
REVUE DU MOIS : Poèmes.....149-341-536

LOUIS WEBER

REVUE DU MOIS : Philosophie.....165-355

ZANONI

REVUE DU MOIS : Lettres italiennes..... 374

MUSIQUE

GABRIEL FABRE

Glose musicale sur des vers de Laurent Tailhade..... 195

DESSIN

A. LEPÈRE

Dessin inédit..... 194

CAMILLE MAUCLAIR

Vignettes nouvelles.....89-256

G. NEUBURGER

Vignettes nouvelles.....217-275

Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris.—Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE. Lucien Marpon 17, rue Friant

MERCVRE DE FRANCE

TOME VINGTIEME

Octobre-Décembre 1896